ŒUVRES

DE

SAINT ALPHONSE-MARIE

DE LIGUORI

Saint-Amand (Cher). — DESTENAY, imprimeur breveté.

ŒUVRES

DE

SAINT ALPHONSE-MARIE

DE LIGUORI

ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Traduites de l'italien et mises en ordre

PAR

MM. LES ABBÉS VIDAL, DELALLE ET BOUSQUET

Nouvelle édition, revue et corrigée

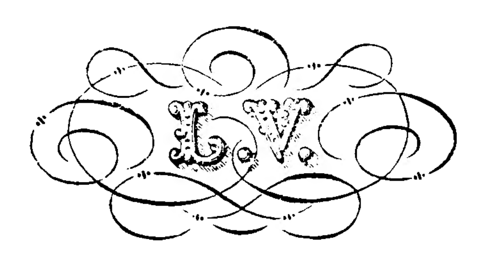
PAR

M. l'abbé A.-C. PELTIER

Chanoine honoraire de Reims et de Saint-Denis de la Réunion.

TOME QUATORZIÈME DES ŒUVRES

QUATRIÈME DE LA PARTIE ASCÉTIQUE



PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1879

OPUSCULES PIEUX

I

FLÈCHES DE FEU

Preuves que Jésus-Christ nous a données de son amour dans l'œuvre de la Rédemption.

Quand on considère l'amour immense que Jésus-Christ nous a fait voir durant sa vie, et principalement par sa mort et par les souffrances qui l'ont accompagnée, il n'est pas possible de rester insensible et froid envers un Dieu qui nous a tant aimés. Saint Bonaventure appelle les plaies de notre Rédempteur, des plaies qui blessent les cœurs les plus durs, et qui enflamment d'amour divin les âmes les plus froides[1] Nous allons donc considérer dans ce court examen de l'amour de Jésus-Christ, tout ce qu'a fait le Rédempteur, d'après l'Ecriture, pour montrer l'amour qu'il nous porte et nous obliger à l'aimer.

I. *Dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis* : « Il nous a aimés, et il s'est livré lui-même pour nous[2] » Dieu avait comblé les hommes de bienfaits pour les obliger à l'aimer : mais non-

[1] Vulnera corda saxea vulnerantia, et méntes congelatas inflammantia.
Ephes. v, 2.)

seulement ces ingrates créatures ne l'aimaient point, elles refusaient de plus, de reconnaître en lui leur Seigneur. A peine dans un seul canton de la terre, dans la Judée, était-il reconnu pour Dieu par le peuple qu'il avait choisi ; mais ce peuple le craignait plus qu'il ne l'aimait. Dieu donc, qui voulait au contraire qu'on l'aimât plutôt que de le craindre, se revêtit de la forme humaine, adopta un genre de vie sujet à l'indigence, à l'obscurité, aux tribulations, et il voulut que sa vie se terminât par une mort cruelle et ignominieuse ; et pourquoi ? pour gagner nos cœurs. Si Jésus-Christ ne nous avait point rachetés, il n'en eût été ni moins heureux ni moins grand ; mais il a voulu nous sauver au prix de ses souffrances, comme si de notre bonheur eût dépendu le sien. Il pouvait nous racheter sans souffrir, mais il n'a voulu nous soustraire à la mort éternelle qu'en mourant lui-même ; et bien qu'il eût mille moyens de nous sauver, il a choisi celui qui était le plus humiliant et le plus douloureux la mort sur une croix, et cela pour gagner l'amour des ingrats mortels. Quelle cause put donc avoir sa naissance et sa mort, accompagnées l'une et l'autre de tant d'humiliations et de douleurs, si ce n'est l'amour qu'il nous porte ?

Hélas ! mon Jésus, que l'amour qui vous fit mourir pour moi sur le Calvaire, me fasse mourir à toutes les affections mondaines ; qu'il m'embrâse de ce feu sacré que vous êtes venu allumer sur la terre. Je maudis mille fois ces indignes plaisirs qui vous ont coûté tant de douleurs. Je me repens, ô mon Rédempteur, et de toute mon âme, de toutes les offenses que je vous ai faites. Je voudrais à l'avenir n'agir que pour vous contenter, et j'aimerais mieux mourir que de vous offenser. Vous n'avez rien épargné pour nous prouver l'amour qui remplit votre cœur ; je n'épargnerai rien à mon tour pour vous montrer que je vous aime. Vous nous avez aimé sans réserve ; c'est sans réserve aussi que je veux vous aimer. Je vous aime, ô mon unique bien, mon amour, mon tout.

II. *Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret.* « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a livré son fils uni-

que[1]. » Que signifie ce mot *tellement* ? Il signifie que nous ne pourrons jamais comprendre quel degré d'amour il a fallu pour qu'un Dieu se déterminât à livrer son fils à la mort, pour sauver les hommes perdus sans ce remède. Qui d'ailleurs pouvait nous faire un don d'une si haute valeur, sinon un Dieu dont l'amour est infini ?

Je vous rends grâces, Père éternel, de m'avoir donné votre fils pour Rédempteur. Je vous rends grâces aussi, auguste fils de Dieu, qui m'avez racheté au prix de tant de douleurs et avec tant d'amour. Eh ! que serais-je devenu, après tant d'offenses que je vous ai faites, si vous, mon Jésus, vous n'aviez pas souffert la mort pour moi ? Ah ! que ne suis-je mort moi-même avant de vous avoir offensé, ô mon Sauveur ! Ah ! je vous en conjure, faites-moi partager avec vous la haine profonde que le péché vous inspire, et pardonnez-moi ceux que j'ai commis. Mais ce n'est pas assez d'obtenir le pardon ; vous êtes mille fois digne d'être aimé ; vous m'avez aimé jusqu'à souffrir la mort ; je dois vous aimer tant qu'il me restera un moment de vie. Je vous aime, bonté infinie, de toute mon âme et plus que moi-même ; je veux mettre en vous toutes mes affections. Mais, Seigneur, aidez-moi, je ne voudrais point vivre, comme j'ai fait jusqu'à ce jour, dans l'ingratitude : dites-moi ce qu'il faut que je fasse, et secondé par votre grâce, je tenterai, j'accomplirai tout. Oui, mon Jésus, je vous aime et veux toujours vous aimer, mon trésor, mon amour, mon tout.

III. *Neque per sanguinem hircorum aut vitulorum, sed per proprium sanguinem introivit semel in sancto, æterna redemptione inventa.* « Il est entré dans le sanctuaire, non avec le sang des boucs et des taureaux, mais avec son propre sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle[2] » (*Hebr.* IX. 12.) Eh ! qu'est-ce qu'aurait pu faire le sang de tous les veaux et même celui de tous les hommes pour nous faire acquérir la grâce divine ? Le sang de l'Homme-Dieu pouvait seul nous mé-

[1] (*Joan.* III, 16.) — [2] (*Hebr.* IX, 12.)

riter le pardon, et le salut éternel. Mais si Dieu lui-même n'avait pas trouvé ce mode de rédemption pour les hommes, qui jamais aurait pu y songer? Son amour seul pouvait le trouver et l'accomplir. Le saint homme Job avait donc raison de dire à ce Dieu si aimant : Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour que vous le grandissiez? Pourquoi votre cœur s'est-il attaché à l'aimer[1].

Ah! mon Jésus, c'est peu d'un cœur pour vous aimer; j'aurais les cœurs de tous les hommes, que ce serait peu encore. Qu'il y aurait donc d'ingratitude de ma part, si je partageais mon cœur entre vous et les créatures! Non, mon amour, vous le voulez tout entier, vous le méritez tout entier, je veux vous le donner tout entier, et si je ne puis vous le donner tout entier, comme vous le méritez, prenez-le, Seigneur, afin que je puisse dire avec vérité que vous êtes le Dieu de mon cœur, *Deus cordis mei.* O mon Rédempteur! par les mérites de votre vie abjecte et tourmentée, donnez-moi la véritable humilité qui me fera aimer le mépris des hommes et une vie obscure. Faites que je vous aime, et ensuite disposez de moi comme il vous plaira. O cœur aimant de Jésus! faites que je devienne épris de vous, en me faisant connaître tout ce que vous valez. Que je sois tout à vous avant que je meure. Je vous aime, mon Jésus, vous qui êtes si digne d'être aimé et qui désirez tout mon amour. Je vous aime de tout mon cœur et de toute mon âme.

Benignitas ac humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei. La bonté de Dieu notre Sauveur, et son amour pour les hommes a paru dans le monde[2]. Dieu a aimé l'homme de toute éternité[3]; mais, dit saint Bernard, si, avant l'incarnation du Verbe, la puissance divine s'était bien manifestée en créant le monde, et la sagesse divine en le gouvernant, c'est depuis l'incarnation que l'amour de Dieu pour les hommes s'est montrée plei-

[1] Quid est homo, quia magnificas eum? Aut quid apponis erga eum cor tuum. (*Job.* VII, 17.)

[2] (*Ad Tit.* III, 4.)

[3] In charitate perpetua dilexi te. (*Jer.* XXXI, 3.)

nement. Et de fait, depuis que nous avons vu Jésus-Christ mener une vie si agitée et subir une mort si douloureuse, nous ne pourrions sans lui faire injure, douter de la vive affection qu'il a pour nous. Oui, il nous aime à l'excès, et c'est parce qu'il nous aime, qu'il veut que nous l'aimions : et s'il est mort pour nous, c'est afin que nous vivions pour lui[1]

Ah ! mon Sauveur ! quand commencerai-je à reconnaître l'amour que vous m'avez montré ! Jusqu'ici, au lieu de vous aimer, je vous ai payé en injures et en mépris de votre grâce, mais comme vous êtes la bonté infinie, je n'ai point perdu confiance. Vous avez promis le pardon au repentir ; vous remplirez, Seigneur, votre promesse. Je vous ai offensé en vous préférant ma propre satisfaction ; mais aujourd'hui je m'en repens de toute mon âme, et rien ne m'afflige autant que de penser que je vons ai offensé, vous, mon bien suprême. Pardonnez-moi, et unissez-moi à vous par un lien d'amour éternel, afin que je ne vous abandonne plus, et que je vive uniquement pour vous aimer et vous obéir. Oui, mon Jésus, je ne veux vivre que pour vous, je ne veux aimer que vous ; si par le passé je vous ai abandonné pour les créatures, maintenant j'abandonne tout pour me donner à vous. Je vous aime, ô Dieu de mon âme, plus que moi-même. Marie, mère de Dieu, obtenez de Dieu pour moi que je lui sois fidèle jusqu'à la mort.

V. *In hoc apparuit charitas Dei in nobis, quia filium suum unigenitum misit Deus in mundum, ut vivamus per eum.* « Dieu a fait paraître son amour pour nous, en ce qu'il a envoyé au monde son fils unique, afin que nous vivions par lui[2] » Tous les hommes étaient morts par le péché : ils seraient restés dans le même état, si le Père éternel n'avait envoyé son propre Fils pour les rendre à la vie, en souffrant la mort. Eh quoi ! un Dieu mourir pour les hommes ! un Dieu ! eh ! que sont

[1] Pro omnibus mortuus est Christus, ut et qui vivunt jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit. (II *Cor.* v, 15.)

[2] (I *Joan.* IV, 9.)

les hommes ? « Qu'est-ce que je suis? » disait saint Bonaventure[1]? Que suis-je, Seigneur, pour que vous m'ayez tant aimé? Mais c'est en cela qu'éclate principalement l'amour de ce Dieu : *In hoc apparuit charitas Dei.* L'Eglise dit dans ses offices du Samedi-Saint : *O mira circa nos tuæ pietatis dignatio ! O inæstimabilis dilectio charitatis ! ut servum redimeres, filium tradidisti.* O condescendance admirable ! ô prodige, ô excès de l'amour divin ! pour délivrer un esclave du péché et de la mort éternelle, vous avez livré à la mort votre Fils innocent.

Vous avez donc agi ainsi, ô mon Dieu ! afin que nous vivions pour celui qui nous a donné son sang et sa vie. O mon Rédempteur chéri ! à l'aspect de vos plaies et de cette croix sur laquelle je vous vois mourir pour moi, je vous consacre ma vie et ma volonté. Ah ! faites que je sois tout à vous, afin que dorénavant je ne cherche que vous seul. Je vous aime, bonté infinie, je vous aime, amour infini, faites que je vive en répétant sans cesse : Mon Dieu, je vous aime ! je vous aime ! faites encore que ce soient mes dernières paroles à l'heure de la mort : Mon Dieu, je vous aime ! je vous aime !

VI. *Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos oriens ex alto.* « Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, par lesquelles ce soleil levant est venu d'en haut nous visiter[2]. » Le Fils de Dieu est descendu sur la terre pour nous racheter, et il est venu sous la seule impulsion de sa miséricorde. Mais, Seigneur, si vous aviez compassion de l'homme qui s'était perdu, ne vous suffisait-il pas d'envoyer un ange pour le racheter? Non, dit le Verbe éternel, je veux aller moi-même, afin que l'homme comprenne combien je l'aime[3] Mais, mon Jésus, depuis que vous êtes venu pour vous faire aimer, y a-t-il beaucoup d'hommes qui réellement vous aiment? Malheureux que je suis moi-même ! vous sa-

[1] Quis sum ego? quare, Domine? cur me tam amasti?

[2] (*Luc.* I, 78.)

[3] Propterea maxime Christus advenit, ut cognosceret homo quantum eum diligat Deus.

vez comment je vous ai aimé par le passé, vous savez le mépris que j'ai fait de votre amour. Ah ! que ne puis-je mourir de douleur ! je me repens, mon Rédempteur chéri, de vous avoir ainsi dédaigné.

Ah ! Seigneur, accordez-moi le pardon, et avec le pardon la grâce de vous aimer ; ne souffrez pas que je méconnaisse plus longtemps l'amour que vous m'avez porté. Maintenant je vous aime ; mais c'est peu encore, et vous méritez un amour infini ; puissé-je au moins vous aimer de toutes mes forces ! O mon Sauveur ! ma joie, ma vie, mon tout ! que puis-je vouloir aimer, si ce n'est vous ? Je soumets toutes mes volontés à la vôtre, et pour toutes les souffrances que vous avez endurées pour moi, j'offre de souffrir autant qu'il vous plaira. Eloignez de moi les occasions de vous offenser ; *Ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo.* Délivrez-moi du péché, et disposez ensuite de moi à votre gré. Je vous aime, bonté infinie, et plutôt que de vivre sans vous aimer, je préférerais tous les tourments et la mort même.

VII. *Et Verbum caro factum est.* « Et le Verbe s'est fait chair [1]. » Dieu envoie l'Archange Gabriel à Marie, pour lui demander si elle consent à ce que le Verbe devienne son fils ; Marie y consent, et le Verbe se fait homme. O prodige qui étonne le ciel et la nature ! le Verbe devenu chair ! Un Dieu fait homme ! Que serait-ce, si nous voyions un roi transformé en ver de terre, pour sauver, en mourant, la vie d'un vermisseau ? O mon Jésus ! vous êtes mon Dieu, qui, ne pouvant mourir, parce que vous êtes Dieu, avez pris la nature humaine, pour vous rendre capable de mourir pour mon salut.

Mon doux Rédempteur, comment est-ce que je ne meurs pas de douleur, à l'aspect de tant de miséricorde et de tant d'amour que vous m'avez montré ? Vous êtes descendu du ciel pour me chercher, moi, brebis égarée, et je vous ai toujours repoussé. en recherchant, de préférence à vous, mes misérables satisfac-

[1] (*Joan*, I, 14.)

tions. Mais puisque vous m'appelez, je quitte tout : Je veux être à vous, et à vous seul ; je vous choisis pour l'unique objet de toutes mes affections. *Dilectus meus mihi, et ego illi.* Vous pensez à moi, et moi, en retour, je ne veux pas penser à d'autres qu'à vous. Faites que je vous aime toujours, et que je ne cesse plus de vous aimer, dussé-je rester privé de toutes les consolations sensibles ; dussé-je souffrir mille tourments, je serai content, pourvu que je vous aime. Vous voulez, je le vois, que je sois à vous tout entier ; je le veux aussi, je reconnais qu'il n'y a dans le monde que mensonge, illusion, fumée, fange et vanité ; vous seul êtes le véritable et unique bien, et par conséquent vous seul me suffirez. Mon Dieu, c'est vous seul que je veux, et rien de plus. Seigneur, vous l'entendez : c'est vous seul que je veux, et rien de plus.

VIII. *Semetipsum exinanivit.* « Il s'est anéanti lui-même. » Voici le Fils unique de Dieu, tout-puissant et vrai Dieu comme son Père, qui vient au monde, faible enfant, dans une grotte : il s'est anéanti lui-même, il a pris la forme d'un esclave en se rendant semblable aux hommes[1]. Voulez-vous voir un Dieu anéanti ? entrez dans la caverne de Bethléem, et vous le trouverez sous la forme d'un enfant, entouré de langes. Il ne peut se mouvoir, il pleure et il tremble de froid. O sainte foi ! dites-moi de qui est fils ce pauvre enfant. C'est le fils de Dieu, répond la foi, et il est vrai Dieu lui-même. — Et qui l'a réduit à un si triste état ? — C'est l'amour qu'il porte aux hommes. — Et il s'en trouvera parmi les hommes qui n'aiment point ce Dieu !

Ainsi donc, ô mon Jésus, vous avez passé toute votre vie dans les souffrances pour me faire comprendre l'amour que vous me portez ; et moi, j'ai passé ma vie à vous mépriser et à vous offenser par mes péchés. Ah ! faites-moi connaître le mal que j'ai fait et l'amour que vous méritez. Mais, puisque vous m'avez supporté jusqu'à présent, ne permettez-pas que

[1] Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus. (*Phil.* II, 7.)

je vous afflige davantage. Allumez en moi votre saint amour, et rappelez-moi toujours combien vous avez souffert pour moi, afin qu'à partir de ce jour, j'oublie tout pour ne plus penser qu'à vous aimer et à vous satisfaire. Vous êtes venu sur la terre pour régner sur nos cœurs ; hé bien ! ôtez du mien tout ce qui vous empêcherait de le posséder tout entier Que ma volonté soit toujours conforme à la vôtre ; que la vôtre soit la mienne, et qu'elle soit la règle de toutes mes actions et de tous mes désirs.

IX. *Parvulus datus est nobis, filius natus est nobis.* « Un petit enfant nous a été donné, et un fils nous est né[1] » Voilà dans quel but le Fils de Dieu a voulu naître enfant : c'est afin de se donner à nous, dès son enfance, et de gagner ainsi notre amour. Et à quelle fin, comme l'écrivait saint François de Sales, Jésus a-t-il pris cette douce et aimable condition de l'enfance, si ce n'est pour provoquer notre amour et notre confiance en lui ? Saint Pierre Chrysologue l'avait déjà dit avant : « Ainsi a voulu naître celui qui a voulu se faire aimer[2] »

Enfant chéri, mon Sauveur, je vous aime et je me confie en vous. Vous êtes toute mon espérance et tout mon amour. Que serais-je devenu, si vous n'étiez descendu du ciel pour me sauver ? L'enfer, je le sais, serait devenu mon partage à cause des offenses que je vous ai faites. Bénie soit votre miséricorde, car vous me pardonnez dès que je me repens de mes péchés. Oui, mon Jésus, je me repens de tout mon cœur de vous avoir dédaigné ; recevez-moi en votre grâce, et faites que je meure à moi-même pour ne vivre que pour vous, ô mon unique bien. Feu brûlant, consumez en moi tout ce qui déplaît à vos yeux, et attirez vers vous toutes mes affections. Je vous aime, ô Dieu de mon âme ; je vous aime, mon trésor, ma vie, mon tout ; je vous aime, et je veux, en rendant le dernier soupir, dire encore : je vous aime, afin de commencer alors à

[1] (*Isa.* IX, 6.)
[2] Sic nasci voluit, qui voluit amari.

vous aimer d'un amour parfait, qui n'aura point de fin.

X. Les saints prophètes soupirèrent longtemps après la venue du Messie : « Cieux, criait l'un, distillez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre le juste comme une pluie[1] » Le même disait encore : « Seigneur, envoyez l'agneau dominateur de la terre[2]. » Et le Psalmiste : « Donnez-nous le salut qui ne peut venir que de vous[3]. » Isaïe a dit de plus[4] : *Utinam dirumperes cœlos, et descenderes ! a facie tua montes defluerent...... Aquæ arderent igni.* Ce qui revient à dire : Seigneur, quand les hommes vous verront descendre sur la terre pour l'amour d'eux, les montagnes s'aplaniront, c'est-à-dire, les hommes vaincront, pour vous servir, toutes les difficultés qui d'abord leur semblaient des montagnes insurmontables. *Aquæ arderent igni* ; les âmes les plus froides, en vous voyant revêtu de notre nature, se sentiront brûler du feu de votre amour. Et tout cela s'est vérifié dans quelques âmes privilégiées, telles que sainte Thérèse, saint Philippe de Néri, saint François Xavier, qui dès ici-bas ont brûlé de ce feu sacré. Mais combien y a-t-il de ces âmes ? Hélas, il y en a trop peu.

Eh bien ! mon Jésus, je veux être de ce petit nombre. Je devrais depuis longtemps brûler dans l'enfer, séparé de vous, vous haïssant et vous maudissant sans cesse ; mais non, vous m'avez attendu patiemment, pour qu'à la fin je brûle non de ce feu funeste, mais du feu sanctifiant de votre amour. C'est pour cela que vous m'avez donné tant de lumières, et que vous avez si souvent frappé à la porte de mon cœur, tandis que j'étais éloigné de vous ; vous avez tant fait, en un mot, que par vos doux attraits vous m'avez amené à vous aimer. Maintenant donc que je suis à vous, je veux être toujours à vous, et tout entier à vous. Il ne tient plus qu'à vous de me rendre fidèle, et je l'attends avec assurance de votre bonté. O mon Dieu !

[1] Rorate cœli desuper, et nubes pluant justum. (*Isa.* XLV, 8.)
[2] Emitte agnum dominatorem terræ. (*Ibid.* XVI, 1.)
[3] Salutare tuum da nobis. (*Psalm.* LXXXIV, 6.)
[4] (*Isa.* LXIV, 6.)

pourrai-je désormais vous quitter et vivre sans votre amour, ne fut-ce que pour un moment? Je vous aime, mon Jésus, par-dessus toutes choses ; mais c'est encore peu, plus que moi-même ; mais c'est encore peu, je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, et c'est toujours bien peu. Mon Jésus, exaucez-moi, donnez-moi plus d'amour, plus d'amour, plus d'amour. O Marie, priez Dieu pour moi.

XI. *Despectum et novissimum virorum.* « Il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes[1]. » Voilà quelle fut la vie du fils de Dieu fait homme, *novissimum virorum* ; il a été traité comme le plus vil et le dernier des hommes. A quel plus bas degré pouvait-il descendre, que de naître dans une étable, de passer dans une boutique d'artisan une partie de sa vie, inconnu et méprisé, être pris et garotté comme un malfaiteur, battu de verges comme un esclave, souffletté, traité de roi par raillerie, couvert d'opprobres, et mourir enfin sur un gibet infâme? *O novissimum et altissimum* ! s'écrie saint Bernard : vous êtes le maître de toutes choses, et vous souffrez qu'on vous traite comme le dernier des hommes ! Et moi, mon Jésus, vous voyant ainsi humilié pour moi, comment puis-je prétendre à être estimé et honoré des autres, pécheur et orgueilleux que je suis ?

Mon bien-aimé rédempteur, après tant d'outrages que vous avez subis, ah ! faites-moi aimer, à votre exemple, les mépris et l'obscurité ; désormais, je recevrai avec joie les opprobres et les injures ; je le ferai par amour pour vous, qui en avez tant souffert pour l'amour de moi. Pardonnez-moi les actes d'orgueil de ma vie passée, et accordez-moi la grâce de vous aimer. Je vous aime, mon Jésus : allez devant avec votre croix, je veux vous suivre avec la mienne, et ne plus vous quitter que pour mourir crucifié pour vous, comme vous êtes mort crucifié pour moi. Jésus, objet des mépris du monde, je vous embrasse, et je veux vivre et mourir en vous tenant embrassé.

[1] (*Isa.* LIII, 3.)

XII. *Virum dolorum.* « Homme de douleurs[1]. » Quelle fut la vie de Jésus-Christ? une vie de souffrances, vie pleine de douleurs intérieures et extérieures, depuis le commencement jusqu'à la fin. Mais ce qui, dans tout le cours de sa vie, affligea le plus Jésus-Christ, ce fut l'aspect des péchés, et de l'ingratitude dont les hommes devaient payer les peines qu'il souffrait pour eux avec tant d'amour. Il fut plus affligé, que jamais ne le fut homme vivant sur la terre. J'ai donc contribué, mon Jésus, à vous affliger par mes péchés. Et pourquoi ne dirais-je pas, comme sainte Marguerite de Cortone, qui, exhortée par son confesseur à se calmer et à ne plus verser de pleurs, parce que Dieu lui avait pardonné, répondit en redoublant ses gémissements : Ah ! mon Père, comment puis-je cesser de pleurer, si mes péchés ont affligé Jésus-Christ pendant toute sa vie ?

Oh ! puissé-je, ô mon Jésus, mourir de douleur, chaque fois que je me souviens de vous avoir donné tant de chagrin ! Hélas, combien de nuits ai-je passées, privé de votre grâce ! Combien de fois m'avez-vous pardonné, et vous ai-je, moi, tourné le dos ? Seigneur, je me repens par-dessus tout de vous avoir offensé, et je vous aime de tout mon cœur. Ne permettez pas que je sois jamais séparé de vous. *Jesu dulcissime, ne permittas me separari a te.* Envoyez-moi la mort avant que je vous trahisse de nouveau. O Marie, mère de la persévérance, demandez pour moi la grâce de persévérer.

XIII. *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* « Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les a aimés jusqu'à la fin[2]. » L'amour des amis croît au moment de la mort, parce qu'ils vont se séparer de la personne aimée ; et alors, plus que jamais, ils cherchent à donner des marques d'affection. Jésus nous a montré la sienne, durant toute sa vie, mais ce fut à sa mort qu'il voulut nous en donner les plus grandes preuves. Pouvait-il en effet en donner de plus grandes que de verser son sang pour chacun de nous ? Il a fait

[1] (*Isa.* LIII, 3.) — [2] (*Joan.* XIII, 1.)

plus : ce même corps immolé sur la croix, il a voulu nous en nourrir, afin que tous ceux qui recevront cet aliment sacré s'unissent tout entiers à lui, et que l'amour de nous à lui puisse réciproquement s'accroître. O bonté infinie ! ô Jésus si plein de tendresse, remplissez mon cœur de ce saint amour, afin que j'oublie le monde et que je m'oublie moi-même pour ne plus penser qu'à vous aimer et à vous plaire. Je vous consacre donc mon corps, mon âme, ma volonté et ma liberté, Autrefois je cherchais mes plaisirs dans vos déplaisirs ; je m'en repens sincèrement, ô Jésus crucifié ; dorénavant je ne veux chercher que vous : *Deus meus et omnia.* Mon Dieu, vous êtes tout entier à moi : je ne veux que vous, rien de plus. Ah ! que ne puis-je m'anéantir pour vous, comme vous l'avez fait pour moi, mon unique bien, mon unique amour, en m'abandonnant à votre sainte volonté ! Faites que je vous aime, et puis faites de moi ce que vous voudrez.

XIV *Tristis est anima mea usque ad mortem.* « Mon âme est triste jusqu'à la mort[1]. » Telles furent les paroles qui sortirent du cœur affligé de Jésus-Christ au jardin de Gethsémani, avant qu'il fût conduit à la mort. D'où naissait cette grande tristesse qui seule aurait suffi pour lui ôter la vie? était-ce de la perspective des tourments qu'il devait subir? Non, car ces tourments, il les avait prévus dès le commencement de son incarnation ; il avait voulu aller au-devant d'eux : *Oblatus est quia ipse voluit*[2]. Sa tristesse vint de ce qu'il voyait les péchés que les hommes devaient commettre après sa mort. Il vit, dit saint Bernardin de Sienne, les péchés de chacun de nous en particulier[3]

Ce ne fut donc pas, ô mon Jésus, l'aspect des verges, des épines et de la croix, qui vous attrista dans le jardin de Gethsémani ; ce fut l'aspect de mes péchés qui vint oppresser votre cœur de douleur et de tristesse, qui vous arracha des larmes de sang, et vous réduisit à l'agonie. Tel est le prix dont

1 (*Matth.* XXVI, 38.) — 2 (*Isa.* LIII, 7.)
3 Ad quamlibet singularem culpam habuit aspectum.

j'ai payé l'amour qui vous fit mourir pour moi. Ah ! donnez-moi donc une partie de cette douleur que vous ressentîtes en voyant mes fautes, afin que cette douleur me tienne affligé tout le reste de ma vie. Ah, mon doux Rédempteur ! que ne puisse-je vous consoler maintenant par mon amour et ma douleur, autant que je vous affligeai alors ? Je me repens, mon Dieu, de tout mon cœur, d'avoir préféré à votre servage mes misérables affections mondaines. Je m'en repens, et je vous aime. Je sens que malgré mes offenses vous désirez mon amour tout entier ; *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, ex tota anima tua.* Eh bien ! Seigneur, je vous aime de tout mon cœur et de toute mon âme. Si autrefois je n'ai songé qu'à moi-même, je ne veux maintenant songer qu'à vous. Attirez-moi de plus en plus à vous, mon Jésus, par les doux attraits de votre grâce. Donnez-moi aussi la force de répondre dignement à l'affection qu'un Dieu n'a pas dédaigné de montrer à une aussi vile créature que moi. Marie, mère de miséricorde, aidez-moi de vos prières.

XV. *Comprehenderunt Jesum et ligaverunt eum.* « Ils s'emparèrent de Jésus et le lièrent[1]. » Un Dieu chargé de liens ! ah ! que devaient dire les anges en voyant leur roi, les mains liées, traverser les rues de Jérusalem, entouré d'une bande de soldats ? Que dirons-nous nous-mêmes de notre Dieu traité comme un criminel, et traîné devant des juges qui le condamneront à mort. « Qu'ont à faire des liens quand il s'agit de votre personne[2] ? » dit saint Bernard en gémissant. Quoi ! mon Jésus, à vous, bonté et majesté infinies, des liens comme à un malfaiteur ? C'est pour nous, pécheurs dignes de l'enfer, que les liens doivent être réservés, non pour vous qui êtes innocent et le Saint des saints ? Quand saint Bernard se représente ensuite Jésus-Christ condamné au dernier supplice, il s'écrie : « Qu'avez-vous fait, ô très-innocent Sauveur, pour subir une telle condamnation[3] ? » Ah ! je l'ai dit, ajoute-t-il ;

[1] (*Joan.* XVIII, 12.)
[2] Quid tibi, et vincula?
[3] Quid fecisti, innocentissime Salvator, quod sic condemnareris?

le délit de Jésus c'est d'avoir trop aimé les hommes[1].

Mon bien-aimé Jésus, je baise ces liens qui vous étreignent, car ils m'ont délivré des chaînes éternelles que j'avais méritées. Malheureux ! combien de fois n'ai-je pas renoncé à votre amitié, pour me faire esclave de Satan, déshonorant ainsi votre majesté? Je me repens de vous avoir si grièvement offensé. O mon Dieu, liez à vos pieds ma volonté avec les doux nœuds de votre saint amour, afin qu'elle ne veuille que ce que vous voulez vous-même, que vos lois deviennent la seule règle de toute ma vie. Vous avez pris les plus grands soins pour assurer mon bonheur : je n'aurai d'autre soin que celui de vous être agréable. Je vous aime, mon souverain bien, je vous aime, unique objet de mes affections. Je reconnais que vous seul m'avez aimé véritablement : c'est vous seul que je dois aimer. Je renonce à tout, car vous me tenez lieu de tout.

XVI. *Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.* « Il a été couvert de plaies pour nos iniquités ; il a été brisé pour nos crimes[2]. » Un seul des coups qu'a reçus cet homme-Dieu suffisait pour expier tous les péchés du monde. Mais Jésus-Christ a voulu aller plus loin ; il devait se montrer *vulneratus et attritus* pour nos crimes, c'est-à-dire couvert de plaies et contusionné des pieds à la tête, de sorte qu'il ne restât de saine et entière aucune partie de ses chairs sacrées. Aussi le même prophète le voyait-il tout couvert d'ulcères comme le serait un lépreux[3]

Plaies de Jésus-Christ souffrant, vous êtes à mes yeux autant de signes de l'amour qu'il a pour moi. Votre langage trop persuasif m'oblige à l'aimer en retour de toutes les souffrances qu'il a voulu endurer par amour pour moi. O mon bien-aimé !

[1] Peccatum tuum est amor tuus.
[2] (*Isa.* LIII, 5.)
[3] Et nos putavimus eum quasi leprosum et percussum a Deo, et humilitatum. (*a*) (*Isa.* LIII, 4.)

(*a*) Nous l'avons regardé comme un lépreux immonde,
Frappé par l'Eternel, et le rebut du monde.
(*Isaïe*, trad. en vers français par P. Soullié.

quand me donnerai-je tout entier à vous, comme vous vous êtes donné tout entier à moi? Je vous aime, mon souverain bien, je vous aime, ô Dieu épris d'amour pour mon âme. Dieu d'amour, donnez-moi de l'amour, et que mon amour pour vous vous fasse oublier les déplaisirs que je vous ai causés par le passé; faites que j'expulse de mon cœur tout ce qui n'a pas pour terme de vous aimer. Père éternel, *respice in faciem Christi tui*. Voyez les plaies de votre fils; elles vous demandent grâce pour moi; pardonnez-moi, en considération de ces plaies, toutes les offenses que je vous ai faites, et rendez-vous maître de mon cœur tout entier, en sorte qu'il n'aime, ne cherche, ne désire que vous. Je vous dis avec saint Ignace (de Loyola) : *Amorem tui solum cum gratia tua mihi dones, et dives sum satis*. Voici, Dieu de mon âme, tout ce que je vous demande : votre amour et votre grâce; rien de plus. Marie, mère de Dieu, intercédez pour moi.

XVII. *Ave, rex Judæorum*. « Je vous salue, roi des Juifs. » C'était en ces termes dérisoires que les soldats romains saluaient Jésus-Christ. Après l'avoir traité d'imposteur et l'avoir couronné d'épines, ils l'appelaient Roi des Juifs, en fléchissant le genou; puis se relevant avec de bruyants éclats de rire, ils lui crachaient au visage, comme il est dit dans saint Matthieu, et lui donnaient des soufflets, ajoute saint Jean[1]

O mon Jésus! cette barbare couronne qui vous ceint la tête, ce vil roseau que vous tenez en main, ce lambeau de pourpre qui fait de vous l'objet de leurs moqueries, font bien voir que vous êtes roi, mais roi d'amour. Les Juifs ne veulent point vous reconnaître pour leur roi, et ils disent à Pilate : « Nous n'avons pour roi que César[2]. » Mon Rédempteur bien-aimé, s'ils ne vous veulent point pour leur roi, je vous accepte et je veux même que vous soyez l'unique roi de mon âme. Je

[1] Et plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus... et genu flexo ante eum, illudebant ei dicentes : Ave, rex Judæorum; et expuentes in eum, acceperunt arundinem, et percutiebant caput ejus. (*Matth.* XXVII, 29.) Et dabant ei alapas. (*Joan.* XIX, 5.)

[2] Non habemus regem, nisi Cæsarem.

me consacre tout entier à vous, disposez de moi comme il pourra vous plaire. C'est à cette fin que vous avez supporté tant d'insultes, de douleurs et enfin la mort : c'est pour gagner nos cœurs, régner sur nous par l'amour[1]. Prenez donc possession de mon cœur, ô mon roi chéri ; régnez, dominez sur lui à jamais. J'ai refusé par le passé de vous avoir pour Seigneur, parce que je voulais satisfaire mes passions ; maintenant je veux vous appartenir et ne servir que vous. Attachez-moi à vous par l'amour, et rappelez-moi sans cesse la mort cruelle que vous avez soufferte, ô mon roi, mon Dieu, mon amour, mon tout, je ne veux rien que vous. *Deus cordis mei et pars mea in æternum.* O Dieu de mon cœur ! je vous aime, vous êtes mon partage, vous êtes mon unique bien.

XVIII. *Et bajulans sibi crucem, exivit in eum qui dicitur Calvariæ locum.* « Et chargé de sa croix, il s'achemina vers le Calvaire[2] » Voilà le Sauveur du monde en chemin ; il porte sur ses épaules l'instrument de son supplice ; il va mourir pour l'amour des hommes. L'agneau divin se laisse conduire sans se plaindre au lieu où il doit s'immoler sur la croix. Va aussi, mon âme, accompagne et suis ton Jésus qui va souffrir la mort pour toi et pour expier tes péchés. Dites-moi, mon Jésus et mon Dieu, qu'attendez-vous des hommes pour leur sacrifier ainsi votre vie ? Il ne demande qu'une chose, dit saint Bernard, c'est d'être aimé[3].

O mon Rédempteur ! à quel prix excessif vous voulez acquérir notre amour ? Se trouvera-t-il parmi les hommes un seul qui croie en vous sans vous aimer ? Ce qui me console, c'est que vous êtes l'amour de tous les saints, l'amour de Marie, l'amour de votre père ; mais, ô mon Dieu ! combien d'hommes qui refusent de vous connaître ! combien d'autres qui vous connaissent et ne veulent pas vous aimer ! Oh ! amour infini, faites-vous connaître, et faites-vous aimer. Que ne puis-je,

[1] In hoc enim Christus mortuus est... ut et mortuorum et vivorum dominetur. (*Rom.* XII, 9.)
[2] (*Joan.* XIX, 17.)
[3] Cum amat Deus, nihil aliud vult quam amari.

moi, vous faire aimer de tous au prix de mon sang et de ma vie ! Mais moi-même, hélas ! combien d'années n'ai-je pas passées dans le monde sans vous aimer, quoique vous vous fussiez déjà fait connaître à moi ? A la fin cependant vous m'avez fait tant d'avances, que je n'ai pu vous refuser mon amour. J'avais perdu votre grâce, mais la douleur que j'en éprouve aujourd'hui, le désir que j'ai d'être tout à vous, la mort que vous avez endurée pour moi, tout m'inspire une vive confiance, et j'ose croire, ô mon amour ! que vous m'avez pardonné, et qu'à présent vous m'aimez. Oh ! que ne puis-je, mon Jésus, mourir pour vous, comme vous êtes mort pour moi ! Du moins je ne veux ni cesser de vous aimer, ni négliger ce qui pourra vous être agréable. Vous qui me donnez ce désir, Seigneur, donnez-moi la force de l'exécuter. Ne m'abandonnez pas, mon amour, mon espérance ; faites au contraire que je réponde, durant tout le reste de ma vie, à l'amour que vous m'avez porté. Vous voulez que je vous appartienne, et je veux vous appartenir. Je vous aime, ô mon Dieu, mon trésor, mon tout. Je veux vivre et mourir en répétant sans cesse : Je vous aime, je vous aime !

XIX. *Et quasi agnus coram tondente se, obmutescet, et non aperiet os suum.* « Il demeurera dans le silence sans ouvrir la bouche, comme un agneau devant celui qui le tond[1]. » L'eunuque de la reine Candace lisait ce passage, mais il ne l'entendait pas, et il ne savait de qui il était question. Saint Philippe, inspiré par le Seigneur, monta sur le char où se trouvait l'eunuque, et il lui expliqua comment cela s'entendait de notre Rédempteur. Jésus est appelé *Agneau*, parce que, semblable à un agneau sans fiel, il a été traîné au prétoire de Pilate, et de là conduit au supplice. « Voici l'agneau de Dieu, disait

[1] (*Isa.* LIII, 7.)

Ainsi qu'un tendre agneau dans une bergerie,
Muet livre sa laine ou marche à la tuerie,
Il est resté sans plainte au milieu du tourment.

(*Isaïe* trad. en vers français, par P. Soullié.)

saint Jean Baptiste, voici celui qui efface les péchés du monde[1]. » Agneau qui souffre et qui meurt sur la croix, victime dévouée, pour les péchés des hommes. « Il a vraiment pris sur lui nos langueurs, et il s'est chargé lui-même de nos douleurs[2]. » Malheur à ceux qui n'auront pas aimé Jésus-Christ durant leur vie ! Au jour fatal du jugement, l'aspect de cet agneau irrité les troublera, et ils diront aux montagnes : « Montagnes, tombez sur nous, pour nous soustraire aux regards de celui qui siége sur le trône, et à la colère de l'agneau[3] »

Si je ne vous ai pas toujours aimé, Agneau divin, je réparerai ma faute en vous aimant désormais. Il a été un temps où j'étais aveugle, mais vous m'avez éclairé, et maintenant je connais le tort infini que j'ai eu, l'amour infini que mérite votre bonté, et celui que vous avez eu pour moi ; je me repens bien sincèrement de vous avoir offensé, et je vous aime par-dessus toutes choses. O plaies sacrées, ô sang de mon Rédempteur, vous qui avez enflammé d'amour tant d'âmes, embrâsez la mienne ; et vous, mon Jésus, rappelez-moi toujours votre passion, les peines et les ignominies que vous avez endurées pour moi, afin que je détache mes affections des biens terrestres, et que je les reporte toutes en vous, qui êtes le bien unique et infini. Je vous aime, agneau de Dieu sacrifié sur la croix pour l'amour des hommes. Vous n'avez pas refusé de souffrir pour moi, je ne refuse pas de souffrir pour vous tout ce que vous voudrez. Je ne veux plus me plaindre des croix que vous m'envoyez ; je devrais depuis tant d'années gémir dans l'enfer ! de quoi pourrais-je me plaindre ? Faites-moi la grâce de vous aimer, et puis faites de moi tout ce qu'il vous plaira. « Qui pourra me séparer de l'amour de Jésus-Christ[4] ? »

[1] Ecce agnus Dei, qui tollit peccata mundi.

[2] Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit. (*Isa.* LIII. 4.)

Il avait pris sur lui nos maux et nos langueurs,
Il a porté vraiment le poids de nos douleurs. (*Ibid.*)

[3] Montes, cadite super nos, et abscondite nos a facie sedentis super thronum, et ab ira agni. (*Apoc.* VI, 16.)

[4] Quis me separabit a charitate Christi ?

Ah ! mon Jésus, c'est le péché seul qui pourrait me séparer de vous ; ne le permettez pas ; envoyez-moi plutôt cent fois la mort ; je vous le demande par votre passion. Et vous, ô Marie, je vous conjure, par vos douleurs, de me délivrer de la mort du péché.

XX. *Deus meus, Deus meus, utquid dereliquisti me ?* « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné [1] ? » Ah ! qui pourra s'empêcher de compatir aux souffrances du fils de Dieu qui, par amour pour les hommes, se meurt de douleur sur la croix ? Il souffre tellement dans son corps des plaies qui le couvrent, il est tellement plongé au fond de son âme dans la tristesse et l'accablement, qu'il cherche auprès de son père quelque soulagement à ses souffrances ; mais le père pour satisfaire sa justice divine, l'abandonne, et le laisse mourir privé de tout secours.

O mort désolée de mon Rédempteur ! tu es mon espérance ; ô mon Jésus abandonné du ciel et de la terre, vos mérites me font espérer que je ne resterai pas abandonné, et séparé de vous dans un enfer éternel. Je ne prétends pas à jouir de consolations sur la terre ; j'embrasse toutes les peines et les désolations que vous voudrez m'envoyer. On ne mérite point de consolations, quand on a mérité par ses offenses de souffrir éternellement. Il me suffit de vous aimer et de vivre dans votre grâce. La seule chose que je vous demande, c'est de ne point permettre que jamais je sois privé de votre amour. Que tous me délaissent, peu m'importe, pourvu que vous ne me livriez pas à ce malheur, le plus grand de tous. Je vous aime, ô mon Jésus qui, pour l'amour de moi, êtes mort abandonné ; je vous aime, mon seul bien, ma seule espérance, mon seul amour

XXI. *Crucifixerunt eum, et cum eo alios duos, hinc et hinc, medium autem Jesum.* « Ils le crucifièrent, et avec lui deux larrons, l'un à droite et l'autre à gauche, en plaçant Jésus au milieu [2] » L'Epouse sacrée appelle le Verbe incarné le désirable en tout point : *totus desiderabilis, talis est dilectus meus* [3].

[1] (*Matth.* XXVII, 46.)
[2] (*Joan.* XIX, 18.) — [3] (*Cant.* V, 16.)

A quelque époque de sa vie que nous considérions Jésus-Christ, il nous apparaît toujours tout désirable et tout aimable, enfant dans une grotte, simple ouvrier de Joseph dans une boutique, solitaire dans le désert, ou baigné de sueur en parcourant la Judée, pour prêcher ses doctrines. Mais dans aucune circonstance il n'est plus digne d'amour que lorsqu'il est attaché sur la croix, où il va perdre la vie. « Le mont Calvaire, disait saint François de Sales, est le mont des amants. Tout amour qui ne prend son origine de la passion du Sauveur est frivole et périlleux. Malheureuse est la mort sans l'amour du Sauveur[1] » Arrêtons-nous donc à considérer que cet homme de douleurs, cloué sur cette croix ignominieuse, est notre vrai Dieu, et qu'il n'est là, souffrant et mourant, que pour l'amour de nous.

Ah ! mon Jésus, si tous les hommes s'arrêtaient à vous contempler sur la croix avec une foi vive, s'ils croyaient que vous êtes leur Dieu et que vous êtes mort pour leur salut, comment pourraient-ils vivre éloignés de vous et privés de votre amour? Et moi, qui le sais et le crois, comment ai-je pu vous offenser? Les autres ont péché parce qu'ils sont dans les ténèbres ; moi, je l'ai fait au sein de la lumière. Mais ces mains percées, ce côté ouvert, ce sang, ces plaies que je vois en vous, me font espérer mon pardon et votre grâce. Je me repens, mon amour, de vous avoir ainsi dédaigné, mais je vous aime à présent de tout mon cœur, et rien ne me cause autant de regret que de penser que le contraire a eu lieu autrefois. Toutefois la peine même que j'éprouve semble me dire que vous m'avez déjà pardonné. O cœur enflammé de Jésus ! communiquez au mien votre ardeur. O mon Jésus ! mort consumé de douleurs pour moi, faites-moi mourir consumé de la douleur de vous avoir offensé, et de l'amour que vous méritez. Vous vous êtes immolé pour moi, je me sacrifie tout à vous. O mère affligée, Marie, rendez-moi fidèle à l'amour de votre fils.

[1] *Traité de l'amour de Dieu*, liv. XII, ch. XIII. (Œuvres de S. François de Sales, t. III, p. 474.)

XXII. *Et inclinato capite tradidit spiritum.* « Et la tête inclinée, il rendit l'âme[1]. » Voilà donc, ô mon Rédempteur, où vous a conduit votre amour pour les hommes: à mourir sur une croix, au sein des douleurs et de l'ignominie! Ainsi l'avait prédit le roi-prophète: *Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me*[2] Voyons-le, disait saint François de Sales, ce divin Rédempteur, étendu sur la croix comme sur un bucher d'honneur, où il meurt d'amour pour nous... Hé! que ne nous jetons-nous en esprit sur lui pour mourir sur la croix avec lui... Je le tiendrai, devrions-nous dire, et ne la quitterai jamais, je mourrai avec lui et brûlerai dans les flammes de son amour; un même feu consumera ce divin créateur et sa chétive créature. Mon Jésus est tout mien et je suis toute sienne; je vivrai et mourrai sur sa poitrine, ni la mort ni la vie ne me séparera jamais de lui[3]

Oui, mon cher Rédempteur, j'embrasse votre croix, je baise vos pieds transpercés, attendri et confus de voir avec quelle affection vous êtes mort pour moi. Ah! acceptez l'offre que je vous fais de moi-même, attachez-moi à vos pieds, afin que je ne me sépare plus de vous, que désormais je ne converse plus qu'avec vous, que je conforme à vos conseils toutes mes pensées, que je tourne en un mot vers vous toutes mes affections, que je m'applique à n'aimer que vous, à ne plaire qu'à vous, que je soupire sans cesse après le moment de sortir de cette vallée de larmes et de périls, pour aller dans le ciel vous aimer face à face, de toutes mes forces dans votre royaume, qui est un royaume d'amour. Faites, en attendant, que j'emploie ce qui me reste de vie à pleurer les offenses que je vous ai faites, et à me consumer d'amour pour vous, qui avez donné votre vie pour l'amour de moi. O Marie, la mère du pur amour! priez pour moi mon Jésus.

XXIII. *Oblatus est quia ipse voluit.* « Il a été offert parce

[1] (*Joan.* XIX, 30.) — [2] (*Ps.* LXVIII, 3.)
[3] *Traité de l'amour de Dieu,* liv. VII ch. VIII. (Œuvr. de S. Fr. de Sales, t. II, p. 178.)

qu'il l'a voulu lui-même[1]. » Au moment où il fut conçu, le Verbe incarné vit se présenter devant lui toutes les âmes qu'il devait racheter. Tu te présenteras donc aussi à lui, ô mon âme, d'avance coupable de tes péchés ; et pour toi, pour obtenir ton pardon, il accepta toutes les souffrances qui devaient se terminer par son supplice et sa mort. C'est donc à lui que tu dois les grâces que tu as reçues de Dieu, les lumières qu'il t'a données, les avis, les secours que tu as reçus contre les tentations, les consolations spirituelles, les larmes, l'attendrissement qu'excite en toi l'amour de Jésus pour les hommes, et tes sentiments de douleur au souvenir de l'avoir offensé.

Ainsi, mon Jésus, dès le commencement de votre vie, vous vous êtes chargé de mes péchés, et vous avez offert de les expier par vos douleurs; c'est en mourant vous-même que vous m'avez délivré de la mort éternelle. « Vous avez, dirai-je comme Ezéchiel, soustrait mon âme à sa perte; vous avez jeté derrière vous mes péchés[2]. » Au lieu de me punir de toutes les injures que vous avez reçues de moi, vous avez augmenté vos faveurs, étendu votre miséricorde, pour gagner à la fin mon amour. O mon Jésus! ce jour est arrivé, je vous aime de toute mon âme. Et qui dois-je aimer, si je ne vous aime pas? Le premier péché que vous avez à me pardonner, c'est d'avoir passé dans le monde tant d'années sans vous aimer; à l'avenir je ferai tout pour vous satisfaire. Je sens, par l'effet de votre grâce, un vif désir de ne plus vivre que pour vous, et de me détacher de toutes les choses créées; j'éprouve en même temps un grand déplaisir d'avoir péché contre vous. Ce désir et ce regret sont votre ouvrage. Continuez donc, mon amour, à me garantir de ma propre faiblesse, afin que je vous sois toujours fidèle. Faites que je sois tout à vous, puisque vous vous êtes donné tout à moi.

[1] (*Isa.* LIII, 7.)

[2] Tu autem eruisti animam meam, ut non periret; projecisti post tergum tuum omnia peccata mea. (*Isa.* XXXVIII, 17.)

Je vous aime, ô mon unique bien, et je vous aimerai toujours. O Mère de Dieu ! aidez-moi.

XXIV. *Deus filium suum mittens in similitudinem carnis peccati, et de peccato damnavit peccatum in carne.* « Dieu, en envoyant son fils revêtu d'une chair semblable à celle du péché, et victime pour le péché, a condamné le péché dans la chair[1] » Dieu a donc envoyé sur la terre, pour nous racheter, son fils revêtu de chair humaine, semblable à la chair pécheresse des autres hommes[2] « Jésus-Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, en se rendant lui-même objet de malédiction pour nous, selon qu'il est écrit : Maudit est celui qui est pendu au bois[3]. » Jésus-Christ a eu compassion du monde, et pour nous racheter de la malédiction éternelle, il a voulu lui-même être exposé sur la croix, comme un criminel maudit. O Père éternel ! par amour pour votre fils qui vous est si cher, ayez pitié de moi. Et vous, Jésus, mon Rédempteur, qui par votre mort m'avez délivré de la servitude du péché, dans lequel je suis né, et des péchés que j'ai commis depuis le baptême, changez, je vous prie, les chaînes qui me tenaient attaché au joug de Lucifer, en chaînes d'or et d'amour, qui m'attachent à vous. Hâtez-vous donc, Seigneur, de montrer l'efficacité de vos mérites, en me sanctifiant, de pécheur que j'ai été.

Depuis bien des années je devrais brûler dans l'enfer ; mais grâce à votre miséricorde infinie et pour la gloire de votre mort, j'espère ne brûler que de votre amour, et être tout entier à vous. Je veux que mon cœur n'aime que vous. *Adveniat regnum tuum.* Régnez, mon Jésus, sur toute mon âme ; qu'elle vous obéisse, qu'elle vous cherche, qu'elle soupire pour vous. Arrière, affections terrestres ; venez les remplacer, flammes d'amour divin ; venez et restez seules dans mon cœur, et consumez-moi pour ce Dieu d'amour, qui a

1 *(Rom.* VIII, 3.)
2 In similitudinem carnis peccati.
3 Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum ; quia scriptum est : Maledictus omnis qui pendet in ligno. (*Gal.* III, 13.)

voulu mourir consumé pour moi. Je vous aime, ô mon Jésus, je vous aime, objet infiniment aimable, mon seul véritable ami. Nul ne m'aima jamais autant que vous m'avez aimé : je me donne donc, je me consacre tout entier à vous, ô mon trésor et mon tout.

XXV. *Dilexit nos, et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo.* « Il nous a aimés, et il nous a lavés de nos péchés dans son sang[1]. » Ainsi, mon Jésus, pour sauver mon âme, vous avez voulu lui faire un bain de votre propre sang, et la laver ainsi des souillures de ses péchés. Si donc vous avez acheté nos âmes au prix de votre sang[2], cela fait bien voir que vous les avez aimées au plus haut point ; et puisque vous les aimez, laissez-nous vous adresser cette prière : *Te ergo quæsumus, tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti.* Il est vrai que par mes péchés j'ai voulu me séparer de vous, et je me suis volontairement exposé à vous perdre ; mais souvenez-vous, ô mon Jésus, que vous m'avez acheté au prix de votre sang. Ah ! qu'il ne soit pas perdu pour moi, ce sang répandu avec tant de douleur et d'amour.

Mes péchés, ô mon Dieu, vous ont chassé de mon âme, et j'ai mérité votre haine ; mais vous avez dit que vous vouliez oublier les fautes d'un pécheur qui se repent[3]. Vous avez dit de plus que vous aimez celui qui vous aime[4]. Oubliez donc, mon Jésus, tous les dégoûts que je vous ai causés, et aimez-moi, puisque je vous aime maintenant plus que moi-même, et que je me repens de vous avoir offensé plus que de tout autre mal. Ah ! mon cher maître, pour l'amour de ce sang que vous avez répandu par amour pour moi, ne me haïssez plus et aimez-moi. Ce n'est pas assez pour moi que vous m'ayez pardonné et remis la peine de mes fautes ; je veux

[1] (*Apoc.* I, 5.)
[2] Empti enim enim estis pretio magno. (*Cor.* VI, 20.)
[3] Si quis egerit pœnitentiam, omnium iniquitatum ejus non recordabor. (*Ezech.* XVIII, 22.)
[4] Ego diligentes me diligo. (*Prov.* VIII, 17.)

vous aimer, et je veux être aimé de vous. Dieu d'amour et de bonté, unissez-moi à vous, et ne permettez pas que je me sépare jamais de vous, ni que je mérite de nouveau votre haine: mon Jésus, ne le permettez pas; je veux que vous soyez tout à moi, comme je veux être tout à vous.

XXVI. *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* « Il s'est humilié lui-même, et il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix[1]. » Qu'ont fait de si grand les saints martyrs, en donnant leur vie pour Dieu, après que ce Dieu s'était humilié jusqu'à mourir en croix pour leur amour? Le sacrifice que tous les hommes feraient de leur vie n'égalerait pas la grandeur de celui que Jésus-Christ s'est imposé; il faudrait qu'un autre Dieu se sacrifiât pour lui à son tour. Laissez-moi donc m'écrier avec saint François d'Assise. Que je meure, Seigneur, par amour pour mon amour, vous qui avez daigné mourir par amour pour mon amour[2]

Il est vrai, ô mon Rédempteur, que par le passé j'ai renoncé à votre amour, pour ne pas renoncer à mes plaisirs; mais maintenant éclairé et changé par votre grâce, je suis disposé à donner mille fois ma vie pour vous. Hélas que ne suis-je mort plutôt que de vous avoir offensé! et que ne vous ai-je toujours aimé! je vous remercie de ce que vous me donnez le temps de vous aimer en cette vie, pour vous aimer ensuite éternellement dans l'autre. Rappelez toujours à ma mémoire, mon Jésus, la mort ignominieuse que vous avez soufferte, pour que je n'oublie pas tout ce que je vous dois de reconnaissance et d'amour. Je vous aime, bonté infinie, plus que je ne puis le dire: faites-moi mourir, détruisez-moi, anéantissez-moi, plutôt que je ne cesse de vous aimer. Je vous dirai avec saint François de Sales: O amour éternel! mon âme vous requiert... Hé! venez, Saint-Esprit, et enflammez nos

[1] (*Phil.* II, 8.)

[2] Moriar, Domine, amore amoris tui, qui amore amoris mei dignatus es mori.

cœurs de votre dilection. Ou aimer, ou mourir... Mourir à tout autre amour, pour vivre à celui de Jésus[1]

XXVII. *Charitas enim Christi urget nos.* « La charité de Jésus-Christ nous presse[2]. » Voici les belles paroles de saint François de Sales sur ce passage, dans son traité de l'Amour de Dieu, elles sont tendres et pleines d'onction : « Oui, Théotime; rien ne presse tant le cœur de l'homme que l'amour. Si un homme sait d'être aimé de qui que ce soit, il est pressé d'aimer réciproquement; mais si c'est un homme vulgaire qui est aimé d'un grand seigneur, certes il est bien plus pressé; mais si c'est d'un grand monarque, combien est-ce qu'il est pressé davantage! Et maintenant, je vous prie, sachant que Jésus-Christ, vrai Dieu, éternel, tout-puissant, nous a aimés jusques à souffrir pour nous la mort, la mort de la croix: ô mon cher Théotime, n'est-ce pas avoir nos cœurs sous le pressoir, et les sentir presser de force, et en exprimer de l'amour par une violence et contrainte qui est d'autant plus violente qu'elle est toute aimable et amiable[3]?

Puisque vous voulez être aimé de moi, mon Jésus, rappelez-moi toujours l'amour que vous m'avez porté et les peines que vous avez souffertes pour me le témoigner. Faites que ce souvenir ne s'éloigne jamais de mon esprit ni de celui de tous les hommes, car il n'est pas possible de croire à vos souffrances, sans vous aimer. Ce qui a causé autrefois les désordres de ma coupable vie, c'est de n'avoir pas considéré l'amour que vous aviez pour moi. Cependant je n'ignorais pas combien je vous déplaisais par mes péchés; et malgré cela, j'y ai persévéré. Chaque fois que j'y songe, je voudrais mourir de douleur; et je n'aurais point le courage de vous en demander le pardon, si je ne savais que vous êtes mort exprès pour me pardonner. Vous m'avez supporté, pour qu'en pensant à mes offenses et à votre passion, mon repentir et

[1] *Traité de l'amour de Dieu*, liv. XII, ch. XIII, (Œuvres, t. II, p. 474.)

[2] II (*Cor.* v, 14.)

[3] *Traité de l'amour de Dieu*, liv. VII, ch, VIII, (Œuvres, t. II, p. 170 et suiv.)

mon amour croissent également. Je m'en repens, mon cher Rédempteur, et je vous aime de toute mon âme. Après tant de marques d'amour et de miséricorde que vous m'avez données, pourrais-je vouloir aimer un autre objet que vous? Non, et je veux vous aimer de toutes mes forces, mon amour et mon tout: mon amour, parce que je mets en vous toutes mes affections; mon tout, parce que je ne veux rien que vous. Faites donc, ô mon Dieu, que dans cette vie, à l'heure de la mort, et durant toute l'éternité, je vous appelle toujours mon amour et mon tout.

XXVIII. *Charitas Christi urget nos* : « La charité de Jésus-Christ nous presse. » Considérons de nouveau la force de ces paroles. L'Apôtre veut dire que c'est moins ce que Jésus-Christ a souffert pour nous, qui doit nous exciter à l'aimer, que l'amour qu'il nous a fait voir en s'exposant volontairement aux souffrances. Cet amour faisait dire à notre Sauveur lui-même, qu'il éprouvait le plus grand désir d'arriver à l'heure de la mort, pour nous faire connaître son amour immense[1] Et dans la nuit qui précéda sa mort, il ajouta: « J'ai désiré ardemment de manger cette pâque avec vous[2] »

Vous désiriez donc, ô mon Jésus! avec tant d'ardeur, d'être aimé de moi, que ce fut le désir de toute votre vie de souffrir et de mourir pour nous, afin de nous mettre dans la nécessité de vous aimer, ne fût-ce que par reconnaissance. Voilà donc avec quelle ardeur vous recherchez notre amour; et comment se fait-il que nous montrions si peu d'empressement pour obtenir le vôtre? Pauvre insensé que j'étais! non seulement je ne désirais point votre amour, mais encore je m'attirais votre haine par mon irrévérence. Je connais, mon Rédempteur chéri, tout le mal que j'ai fait, et je le déteste et m'en repens de tout mon cœur. Je désire votre amour aujourd'hui par-dessus tous les biens de la terre; car je vous aime plus que moi-même, et je ne désire que de vous aimer et d'être aimé

[1] Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur. (*Luc.* XII, 50.)

[2] Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum. (*Luc.* XXII, 13.)

de vous. Oubliez, mon Jésus, toutes mes offenses, et aimez-moi. Vous savez d'ailleurs combien je suis faible, aidez-moi, mon Jésus, objet de mon amour, aidez-moi, Jésus, mon espérance. Aidez-moi aussi de vos prières, ô Marie mère de Dieu.

XXIX. *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis* : « On ne peut montrer mieux son affection qu'en donnant sa vie pour ceux qu'on aime[5] » Que pouvait faire de plus le Seigneur, ô mon âme ! pour se faire aimer de toi ? donner sa vie, c'est la plus grande marque d'affection qu'un homme puisse donner à un autre homme qu'il aime. Mais quelle affection que celle d'un Dieu qui veut mourir pour ses créatures ! C'était là ce qui faisait dire à saint Jean : « Nous connaissons la charité de Dieu, en ce qu'il a donné sa vie pour nous[1]. » Si donc la foi ne nous enseignait qu'un Dieu a voulu mourir pour nous montrer son amour, qui pourrait jamais le croire ?

Ah ! mon Jésus, oui, je le crois ; je crois que vous êtes mort pour moi ; et comme je n'ai payé, qu'avec de l'ingratitude et des injures, l'amour que vous m'avez montré en versant votre sang pour moi, je me déclare coupable et digne de mille enfers. Je rends grâces à votre cœur miséricordieux, qui a promis de pardonner à celui qui se repent. Confiant en cette divine promesse, j'espère de vous le pardon, puisque j'éprouve un repentir sincère d'avoir tant de fois méprisé votre amour ; mais puisque votre amour ne m'a pas encore abandonné, vaincu par votre amour, je me consacre tout entier à vous. Vous avez consommé votre vie, ô mon Jésus, en mourant de douleur sur une croix. Que puis-je vous donner en retour, misérable créature que je suis ? Je vous consacre ma vie, et j'embrasse toutes les souffrances qui me viendront de votre main, durant ma vie et au moment de la mort. Attendri et confus de votre miséricorde envers moi, j'embrasse vos pieds sacrés, et c'est là que je veux vivre et mourir. Ah !

1 (*Joan.* xv, 13.)

2 In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit. (I *Jo.* iii, 13.)

mon divin Rédempteur, au nom de l'amour que vous m'avez montré, ne permettez pas que je me sépare encore de vous. O mon Jésus, faites que je vive et que je meure en vous tenant constamment embrassé. Oui, faites, je le répète, que je vive et meure à vos pieds, en vous tenant constamment embrassé.

XXX. *Ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* : « Si l'on m'élève au-dessus de la terre j'attirerai tout à moi[1]. » Vous avez dit, ô mon Sauveur ! qu'étant sur la croix, vous attireriez à vous tous nos cœurs. Pourquoi donc mon cœur est-il resté pendant tant d'années éloigné de vous ? Oh ! la faute n'en est point à vous. Combien de fois ne m'avez-vous pas appelé ? et j'ai toujours été sourd à votre voix. Combien de fois ne m'avez-vous pas pardonné, ne m'avez-vous pas averti par les remords de ma conscience, après que je vous avais offensé ? et j'ai toujours recommencé. O mon Jésus ! sauvez-moi de l'enfer ; car, dans l'enfer, je devrais maudire à jamais toutes les grâces que vous m'avez faites. Ces mêmes grâces, les lumières que vous m'avez données, vos avis réitérés, la patience avec laquelle vous m'avez supporté, votre sang versé pour mon salut, ce seraient là des tourments mille fois plus cruels que les tourments de l'enfer. Mais vous m'appelez de nouveau, je vous entends ; vous me dites avec amour, comme si je ne vous avais jamais offensé : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur[2]. » Vous m'ordonnez de vous aimer, et de vous aimer de tout mon cœur. Mais, quand même vous ne me l'ordonneriez pas, comment, après tant de preuves reçues de votre amour, pourrais-je vivre sans vous aimer ? Oui, je vous aime, ô mon souverain bien, je vous aime de tout mon cœur. Je vous aime, parce que vous me l'ordonnez ; je vous aime, parce que vous êtes digne d'un amour infini ; je vous aime, et je ne désire rien autre chose que de vous aimer, et je ne crains

[1] *(Joan.* XII, 32.)
[2] Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.

rien autre chose que d'être séparé de vous et de vivre sans votre amour. O mon amour crucifié, ne permettez pas que j'aie encore le malheur de cesser de vous aimer, Rappelez-moi sans cesse la mort que vous avez soufferte pour moi. Rappelez-moi les bienfaits que je tiens de vous, et faites que leur souvenir m'excite de plus en plus à vous aimer et à me consumer pour vous, qui vous êtes consumé sur la croix, comme victime de votre amour pour moi.

XXXI. *Qui etiam proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum : quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?* « Lui qui n'a pas épargné son propre fils, mais qui l'a livré pour nous, comment ne nous aurait-il pas donné avec lui tout le reste[1] ? » Que de flammes d'amour devraient allumer dans nos cœurs ces paroles : « Il l'a livré pour nous tous[2] ! » La justice divine, offensée par nos péchés, avait besoin d'être satisfaite : que fait Dieu ? pour nous pardonner, il veut que son fils soit condamné à mort, et qu'il paye la dette que nous avions à lui acquitter. « Il n'a pas épargné son propre fils[3]. » Dieu ! si le Père éternel avait été capable de douleur, quelle douleur n'eût-il pas ressentie, en dévouant à la mort son fils chéri ! Figurons-nous le Père, tenant Jésus mort dans ses bras, et disant : « C'est à cause des crimes de mon peuple que je l'ai frappé[4]. » Quand saint François de Paule réfléchissait sur la mort de Jésus-Christ, il s'écriait, dans un élan d'amour : O charité ! ô charité ! ô charité ! et il avait bien raison. Remarquons les autres paroles de l'Apôtre ; combien ne sont-elles pas consolantes ! « Comment ne nous aurai-t-il pas donné avec lui tout le reste[5] ? » Et comment en effet craindrais-je, ô mon Dieu ! que vous ne me donnassiez pas le pardon, la persévérance, votre amour, le paradis et toutes les grâces que je puis attendre de vous, après que vous

[1] (*Rom.* VIII, 32.)
[2] Pro nobis omnibus tradidit illum.
[3] Proprio filio suo non pepercit.
[4] Propter scelus populi mei, percussi eum. (*Isa.* LIII, 8.)
[5] Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?

m'avez donné l'objet le plus cher de vos affections, votre propre fils ? Je sais maintenant ce que je dois faire pour obtenir de vous toutes les grâces : je dois vous les demander pour l'amour de Jésus-Christ, comme il me l'a fait entendre lui-même par ces paroles : « En vérité, en vérité je vous le dis : tout ce que vous demanderez à mon père en mon nom, il vous le donnera.»

Mon souverain Seigneur, Dieu éternel, j'ai méprisé par le passé votre majesté et votre bonté infinie ; aujourd'hui je vous aime, je me repens amèrement de vous avoir offensé, je voudrais mourir plutôt que de vous offenser encore. Pardonnez-moi, et accordez-moi les grâces que je vous demande au nom de Jésus-Christ ; la sainte persévérance jusqu'à la mort, un parfait et pur amour pour vous, une résignation constante à votre volonté, et enfin le paradis. Je vous adresse ces demandes au nom des mérites de Jésus-Christ, car pour moi je ne mérite que des châtiments, non des grâces ; mais vous ne refusez rien à ceux qui vous prient par votre fils. O mon Dieu je ne dois pas craindre que mes péchés m'empêchent d'être tout à vous ; car Jésus-Christ a satisfait pour eux, et vous êtes disposé à me donner pour l'amour de Jésus-Christ tout ce que je désire. Exaucez-moi donc, ô mon Dieu ! je veux vous aimer de toutes mes forces, et vous appartenir tout entier. Marie, Vierge sainte, aidez-moi.

XXXII. *Nos autem prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam :* « Nous prêchons Jésus-Christ crucifié, scandale cependant pour les Juifs, et folie aux yeux des Gentils[2] » Saint Paul nous fait entendre par ces paroles que les Gentils, quand on leur disait que le fils de Dieu était mort crucifié pour le salut des hommes, traitaient ces discours de folie. Qui le croirait en effet que c'est une folie de dire que Dieu a voulu mourir pour le salut de ses créatures ? C'est la réflexion que faisait saint Grégoire[1] Marie-Magdelaine de Pazzi s'écriait, dans

[1] Amen, amen, dico vobis : si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. (*Jo.* XVI, 13.) — [2] (I. *Cor.* I, 23.)

[3] Stultum visum est, Deum velle mcri pro hominum salute.

ses amoureuses contemplations : Ne savez-vous pas, mes sœurs, que Jésus est tout amour, fou d'amour ? Oui, mon Jésus, vous êtes fou d'amour ; je l'ai dit et le dirai toujours.

Mon Rédempteur bien-aimé, que ne puis-je avoir les cœurs de tous les hommes, et avec tous ces cœurs vous aimer comme vous le méritez ! Mais pourquoi, sur cette terre où vous avez répandu votre sang, ô Dieu d'amour, et donné votre vie pour nous sauver, se trouve-t-il si peu d'hommes embrasés de votre amour ? Vous n'êtes venu pourtant sur la terre que pour allumer dans nos cœurs le feu de cet amour, et vous ne désirez rien tant que de le voir brûler en tous lieux[1] Je vous en conjure avec la sainte Eglise, tant pour moi que pour tous les hommes : Allumez en eux le feu de votre amour, allumez-le, allumez-le[2] Mon Dieu ! Dieu de bonté et d'amour, infiniment aimable et infiniment aimant, faites-vous connaître et aimer de tous. Je n'hésite point à vous prier ainsi, moi qui si longtemps ai dédaigné vos faveurs ; mais aujourd'hui que vous m'avez éclairé de vos lumières, et que vous avez fait pleuvoir sur moi tant de traits d'amour, partis de votre cœur enflammé et passionné par le salut de mon âme, je ne veux plus être ingrat, comme je l'ai été par le passé, mais je veux vous aimer de toutes mes forces, je veux brûler du feu de votre amour, et c'est la grâce que je vous demande. Je ne prétends point obtenir, en vous aimant, des consolations et des tendresses, je n'en mérite ni n'en demande, il me suffit de vous aimer. Je vous aime, mon bien suprême, mon Dieu et mon tout. *Deus meus et omnia.*

XXXIII. *Posuit in eo iniquitates omnium nostrûm, et Dominus voluit conterere eum.* « Il a mis sur sa tête les iniquités de nous tous, et il a consenti à le faire expirer sous les coups[3] » Le Père éternel a chargé son fils de tous nos péchés,

[1] Ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accendatur ? (*Luc.* XII, 49.)

[2] Tui amoris in eis ignem accende, accende.

[3] (*Isa.* LIII, 6, 10.)

et il a voulu que ce fils, qu'il chérissait, payât notre dette en toute rigueur. Aussi l'Apôtre, parlant de cet amour, l'a représenté comme excessif[1].

Vous ne m'avez que trop aimé, ô mon Dieu, et je n'ai été que trop ingrat et trop négligent envers vous. Mais jetez les yeux, ô Père éternel, sur la croix où est mort votre fils unique, et au nom des mérites de sa passion, aimez-moi, Seigneur, et pardonnez-moi. *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies* : « Vous ne mépriserez pas un cœur qui s'humilie et se repent. » Je mérite, je le sais, tous les tourments de l'enfer, mais le repentir de vous avoir offensé remplit mon cœur tout entier ; vous ne me repousserez point, et vous aurez pitié de moi. Mais le pardon ne me suffit pas ; je veux que vous m'accordiez un grand amour pour vous, capable de compenser les offenses dont je suis coupable. Je voudrais surtout savoir vous aimer comme vous le méritez. Mais, hélas ! je ne puis rien par moi-même. Ah ! Seigneur, rendez-moi reconnaissant de l'amour immense que vous avez eu pour les hommes ; je vous en conjure au nom de Jésus, votre fils, faites que pendant ma vie je triomphe de tout pour vous satisfaire, qu'à la mort je me trouve uni à votre volonté, afin que je puisse ensuite vous aimer face à face dans le paradis, d'un amour parfait et éternel.

XXXIV *Ego sum pastor bonus ; bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.* « Je suis le bon pasteur : le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis[2] » Que dites-vous, mon Jésus ? quel pasteur a jamais donné sa vie pour ses brebis ? Vous seul avez pu le faire, parce que vous êtes un Dieu d'un amour infini, vous seul pouvez dire : « Je donne ma vie pour mes brebis[3] » Vous seul avez pu montrer au monde cet excès d'amour, qui vous a conduit volontairement à la mort pour l'amour de nous. Moïse et Elie parlaient de cet amour excessif, lorsque,

[1] Propter nimiam charitatem suam, qua dilexit nos ; et cum essemus mortui peccatis, convivificavit nos in Christo. (*Ephes.* 24.)

[2] (*Joan.* x, 11.)

[3] Et animam pono pro ovibus meis. *(Ibid.)*

sur le mont Thabor, « ils s'entretenaient de *l'excès* qu'il devait accomplir à Jérusalem[1]. » Aussi saint Jean nous engage-t-il à rendre amour pour amour à un Dieu qui a été le premier à nous aimer[2]. Comme s'il disait : Si vous ne voulez pas aimer ce Dieu pour sa bonté infinie, aimez-le pour avoir porté, par amour pour nous, la peine qui nous est due.

Souvenez-vous donc, mon Jésus, que je suis une de ces brebis pour qui vous avez donné votre vie. Jetez sur moi un de ces regards bienveillants, que du haut de la croix vous laissiez tomber sur les âmes. N'avez-vous pas dit que vous étiez ce pasteur aimant qui, trouvant une de ses brebis égarée, la prit sur ses épaules et la rapporta dans sa maison, où il appela ses amis, pour qu'ils vinssent se réjouir avec lui, en leur disant : « Félicitez-moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue[3] ? » Je suis, moi, la brebis égarée ; cherchez-moi, Seigneur, et trouvez-moi. Ou comme l'a dit le Psalmiste, « je me suis égaré comme une brebis perdue ; cherchez votre serviteur[4] »

Si vous ne m'avez pas encore trouvé, ce qui n'a pu être que par ma faute, prenez-moi maintenant et attachez-moi à vous, pour que je n'aille pas de nouveau me perdre. Votre amour servira de lien ; si vous ne m'attachiez pas ainsi de ce lien si doux, je vous échapperais encore. Ah ! ce n'est point votre faute, je le répète, si je ne suis pas uni à vous par des nœuds d'amour ; c'est moi, ingrat que je suis, qui vous ai toujours fui. Maintenant je vous prie, par cette miséricorde infinie qui vous a fait descendre sur la terre pour me chercher, de ne pas m'abandonner à moi-même, afin que je ne puisse plus m'égarer Mon Rédempteur chéri, je ne veux plus vous perdre de vue ; je renonce à tous les plaisirs, à tous les biens de la terre, je souffrirai avec joie, s'il le faut, les plus grands tourments et la mort même, plutôt que de me détacher de

1 Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem. (*Luc.* IX, 31.)
2 Nos ergo diligamus eum, quoniam Deus prior dilexit nos. (I. *Jo.* IV, 19.)
3 Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam, quæ perierat. (*Luc.* XV, 6.)
4 Erravi sicut ovis quæ periit, quære servum tuum. (*Psalm.* CXVIII, 176.)

vous. Je vous aime, mon très-aimable Jèsus ; je vous aime, mon bon pasteur, qui avez voulu mourir pour votre brebis égarée, mais cette brebis maintenant vous aime plus qu'elle-même ; elle ne désire pas autre chose que de vous aimer et se consumer d'amour. Ayez-en compassion, mon Jésus ; aimez-la, et ne permettez plus qu'elle se sépare de vous.

XXXV *Ego pono animam meam... nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a meipso* : « Je donne ma vie... personne ne me la prend, mais je la donne de moi-même[1] » Voilà donc le Verbe incarné, qui, poussé uniquement par l'amour qu'il a pour nous, accepte la mort de la croix pour rendre aux hommes la vie éternelle qu'ils ont perdue. C'est un Dieu, dit saint Thomas, qui fait pour l'homme ce que l'homme lui-même n'aurait pu faire, s'il n'eût été Dieu lui-même ; comme si Dieu, privé de l'homme, n'avait pu être entièrement heureux[2]. Nous avons péché, et en péchant nous avons mérité la mort éternelle ; mais Jésus a pris sur lui notre dette, et il l'a payée par ses douleurs et par sa mort. *Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit*[3]

Ah ! mon Jésus, puisque j'ai été cause de tant de peines que vous avez souffertes sur cette terre, je vous prie de me faire participer à la douleur que vous avez eue de mes péchés, et de m'inspirer de la confiance dans les mérites de votre passsion. Que serais je devenu, si vous n'aviez daigné satisfaire pour moi à la justice divine ? O majesté infinie ! je me repens de vous avoir offensé, mais j'espère de votre bonté qu'elle me pardonnera. Appliquez à mon âme, ô Sauveur du monde ! le fruit de votre mort. D'ingrat et de rebelle que j'étais, rendez-moi votre fils si aimant, qu'il n'aime que vous et qu'il ne craigne rien tant que de vous déplaire. Que cet amour infini qui vous a fait mourir pour moi, détruise dans mon cœur toutes les affections terrestres. Prenez aussi mon corps, mon Jésus, pour qu'il serve à vous obéir ; prenez mon cœur, pour qu'il

[1] (*Joan.* x, 17 et 18.)
[2] Quasi homo Dei Deus esset, quasi sine ipso beatus esse non posset.
[3] (*Isa.* LIII, 4.)

ne désire que votre satisfaction ; prenez ma volonté, pour qu'elle ne veuille que ce que vous voulez. Mon Rédempteur, je vous embrasse et je m'attache à vous ; ne dédaignez pas de vous unir à moi. Je vous aime, mon Dieu, je vous aime, ô mon unique bien ! Qui est-ce qui aurait le cœur de vous quitter, après que vous m'avez fait connaître combien vous m'avez aimé, combien vous avez été miséricordieux envers moi, en changeant en grâces et en prévenances les châtiments que j'avais encourus. O Vierge sainte ! obtenez pour moi la grâce d'être reconnaissant à votre fils.

XXXVI. *Delens quod adversus nos erat chirographum decreti, quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci.* « Il a effacé la cédule qui nous était contraire, il a entièrement aboli le décret de notre condamnation, en l'attachant à sa croix[1] » La sentence de notre mort était déjà écrite ; nous étions traités en rebelles contre la majesté divine offensée : Jésus-Christ a effacé de son sang la condamnation, et pour nous délivrer de toute crainte, il l'a attachée à sa croix. Tu vois, ô mon âme, l'obligation que tu as à ton Rédempteur ; écoute maintenant ce que te dit le Saint-Esprit : *Gratiam fidejussoris tui ne obliviscaris*[2]. N'oublie jamais les grâces de ton garant, qui s'est chargé de ta dette, a payé pour toi et a affiché sur la croix la quittance du paiement. Quand tu te souviendras de tes péchés, regarde aussitôt la croix, et prends confiance. Regarde ce bois sacré teint du sang de l'Agneau de Dieu, espère : aime un Dieu qui t'a tant aimé.

Oui, mon Jésus, j'espère tout de votre infinie bonté. Rendre le bien pour le mal à quiconque se repent de ses fautes, c'est un des caractères de votre essence divine. Je regrette par-dessus toutes choses, mon cher Rédempteur, d'avoir autrefois dédaigné vos bontés. Touché de votre amour, je vous aime et brûle de pouvoir vous plaire, en me soumettant à vos volontés. Malheureux ! quand je vivais dans le monde, j'étais esclave du démon : il était mon maître. Maintenant que je crois

[1] (*Col.* II, 14.) — [2] (*Eccli.* XXIX, 30.)

posséder votre grâce, mon seul maître, ô mon Dieu, mon seul amour, c'est vous. Emparez-vous donc de moi, mon Jésus, tandis que je suis et veux être à vous. Je n'oublierai jamais vos souffrances ; ce souvenir ne fera qu'augmenter mon amour. Je vous aime, mon très-aimable Sauveur, je vous aime, Verbe incarné, mon trésor, mon tout. Je vous aime, je vous aime.

XXXVII. *Si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum, et ipse est propitiatio pro peccatis nostris.* « Si quelqu'un pèche, nous avons pour avocat auprès du Père Jésus-Christ le juste, qui intercède pour nous [1]. » Que de confiance doivent inspirer ces paroles au pécheur repentant ! Jésus-Christ fait pour eux dans le ciel l'office d'avocat, et certainement il obtient leur pardon. *Quis est qui condemnet?* dit saint Paul [2] ? C'est comme s'il disait : Si nous détestons les péchés que nous avons commis, qu'avons-nous à craindre ? Quel est celui qui doit nous condamner ? C'est Jésus-Christ qui est mort pour empêcher notre condamnation, et qui dans ce moment nous défend auprès de son père. *Quis ergo nos separabit a charitate Christi?* continue l'Apôtre. Puisque Jésus nous a pardonné, et qu'il nous a reçus dans sa grâce, qui voudrait lui tourner les épaules et se séparer encore de lui ?

Non, mon Jésus, je ne veux plus vivre loin de vous. Je regrette ces jours malheureux où j'étais privé de votre grâce. Maintenant j'espère que vous m'avez pardonné, car vous m'aimez d'un amour immense. O bonté infinie ! je me repens de vous avoir tant négligé autrefois ; aujourd'hui je vous aime de tout mon cœur et plus que moi-même ; je jouis plus de savoir que vous êtes infiniment heureux, que si j'avais moi-même toutes les félicités de la terre ; car je vous aime plus, vous qui méritez un amour infini, que je ne m'aime moi-même, qui ne mérite que l'enfer. Mon Jésus, je ne veux de vous, que vous.

[1] (I *Joan.* II, 1-2.) — [2] (*Rom.* VIII, 34.)

XXXVII. *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai [1]. » Ecoutons Jésus-Christ, qui du haut de la croix à laquelle il s'est attaché, ou de l'autel sur lequel il réside dans le Sacrement, nous appelle à lui, nous, faibles et malheureux, pour nous consoler et nous enrichir de ses grâces. Quels mystères d'amour et d'espérance renferment la passion de Jésus-Christ et le sacrement de l'Eucharistie, mystères qui seraient incroyables sans le secours de la foi. Un Dieu qui veut verser son sang jusqu'à la dernière goutte [2] ! Et pourquoi ? pour nous purifier de nos péchés. Ce même Dieu qui veut ensuite se donner pour aliment à nos âmes ! Ces deux grands mystères devraient attendrir les cœurs les plus durs, et encourager les pécheurs les plus désespérés. Nous nous sommes enrichis en Jésus-Christ, dit l'Apôtre, de toute sorte de biens, et aucune grâce ne nous manquera [3]. Il suffit que nous recourions à Dieu en implorant sa miséricorde, et ses grâces retomberont sur chacun de ceux qui le prient [4]

Si j'ai raison de craindre que le pardon ne me soit refusé, tant je suis chargé de péchés et de fautes, j'ai plus de raison encore d'espérer, ô mon Sauveur ! à cause de votre bonté. Je vous ai abandonné, comme un fils ingrat, mais je retourne à vos pieds, rempli de douleur, et, attendri par le souvenir de votre miséricorde, je vous dis humblement : « Mon père, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils [5] » Vous avez dit que lorsqu'un pécheur se convertissait, la joie était grande dans le paradis [6] ; c'en est fait, je quitte tout, je me convertis à vous. Mon père crucifié, je vous ai offensé en vous abandonnant volontairement : rendez-moi votre grâce et votre amour. Je

[1] (*Matth.* XI, 28.)
[2] Hic est sanguis meus, qui pro multis effundetur. (*Matth.* XXVI, 28.)
[3] In omnibus divites facti estis in illo... ita ut nihil vobis desit in ulla gratia. (I *Cor.* I, 5, 7.)
[4] Dives in omnes qui invocant illum. (*Rom.* X, 12.)
[5] Pater, non sum dignus vocari filius tuus.
[6] Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente. (*Luc.* XV, 7.)

suis venu, avez-vous dit encore, pour qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient avec plus d'abondance[1]. Ainsi j'espère non-seulement votre grâce telle que je l'avais avant de vous offenser, mais encore une grâce plus abondante, qui augmente mon amour pour vous. Ah ! que ne puis-je vous aimer, ô mon Dieu ! autant que vous le méritez. Je vous aime plus que moi-même, je vous aime de tout mon cœur ; je ne désire le paradis que pour pouvoir vous aimer dans l'éternité. *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum.* O Dieu de mon cœur ! prenez possion de ce cœur tout entier, et détachez-le de tout ce qui n'est point vous, car vous êtes mon unique trésor et mon unique bien. O Marie, mon espérance, attachez-moi tout à Dieu par vos prières.

II

ASPIRATIONS DÉVOTES

D'une âme qui veut être tout entière à Jésus-Christ.

I. SENTIMENTS D'UNE FOI VIVE.

Athées qui ne croyez point en Dieu, quelle folie est la vôtre ! si vous ne croyez point en Dieu, dites-moi, qui vous a créés ? Comment pouvez-vous imaginer qu'il existe des créatures sans un créateur ? Le monde que vous admirez, réglé avec tant d'ordre et de précision, peut-il être l'ouvrage du hasard, qui n'a ni ordre ni prévoyance ? Malheureux ! vous cherchez à vous persuader que l'âme meurt comme le corps ; mais, ah ! Dieu ! que direz-vous, lorsqu'entrant dans l'éternité, vous verrez que vos âmes sont éternelles, et qu'il n'y aura plus de remède à votre éternel supplice?

Mais si vous croyez qu'il y a un Dieu, vous devez croire

[1] Veni ut vitam habeant, et abundantius habeant. (*Jo.* x, 10.)

aussi qu'il y a une vraie religion. Mais si vous ne croyez pas que l'Eglise catholique romaine professe cette religion, apprenez-moi où elle est. Sera-ce celle des Gentils, qui admettent tant de dieux, et par là même les réduisent tous à rien ? ou bien celle des Musulmans, mélange impur de fables, d'inepties et de contradictions ? religion inventée par un imposteur infâme, faite pour les bêtes plutôt que pour des hommes. Sera-ce celle des Juifs ? Il fut un temps où ils eurent la vraie foi ; mais,parce qu'ils ont repoussé le Rédempteur qu'ils attendaient, et la loi de grâce qu'il enseignait, ils ont perdu la foi, leur patrie et leurs biens. Sera-ce enfin la religion des hérétiques, qui, en se séparant de notre Eglise, la première fondée par Jésus Christ, et à laquelle a été faite la promesse de ne défaillir jamais, ont tellement confondu tous les dogmes révélés, que chacun d'eux, dans sa croyance, diffère de tous les autres ? Ah ! il est plus qu'évident que notre foi est la seule vraie. Ou il y a une foi, et dans ce cas il n'y a de vraie religion que la nôtre ; ou il n'y a pas de foi, et dans cet autre cas, toutes les religions sont fausses. Mais cela ne peut être ; car s'il y a un Dieu, il y a nécessairement une foi véritable et une religion.

Mais combien plus insensés encore sont ces chrétiens, qui ont la foi, et qui vivent comme s'ils ne croyaient point ! Il y a, selon eux, un Dieu juste qui jugera les hommes ; il y a un paradis, un enfer éternel, et ils vivent comme s'il n'y avait ni jugement, ni éternité, ni enfer, ni paradis, ni Dieu.

Hélas, ô mon Dieu ! comment des chrétiens peuvent-ils croire en Jésus-Christ, en un Dieu qui naquit dans une étable, se tint caché peudant trente ans dans une condition obscure et pénible, est mort enfin sur une croix, consumé de douleur ; et ne point aimer ce Dieu qn'ils offensent par leurs péchés ?

O sainte foi ! éclairez tous ces aveugles qui vont se perdre pour l'éternité. Mais dès à présent cette lumière resplendit à leurs yeux ; elle éclaire tous les hommes fidèles et infidèles.

Lux vera quæ illuminat omnem hominem. Et comment tant d'hommes se perdent-ils? O péché maudit, tu aveugles ces pauvres âmes; mais quand elles seront entrées dans l'éternité, leurs yeux s'ouvriront, sans qu'ils puissent remédier à leur perte.

Comment se fait-il, mon Jésus, qu'un si grand nombre de vos serviteurs se soient confinés dans les cavernes et les déserts pour assurer leur salut; que des grands, des princes même se soient enfermés dans des cloîtres où ils ont vécu pauvres et ignorés du monde, pour sauver leurs âmes; que tant de martyrs aient tout abandonné, tant de jeunes vierges aient renoncé à de riches mariages, que tant d'autres aient affronté tous les instruments de supplice, aient subi tous les genres de mort les plus cruels, pour ne point perdre votre grâce : et que tant d'autres chrétiens passent leur vie loin du Seigneur et restent plongés dans le péché pendant des mois et des années?

Je vous rends grâces, ô mon Jésus, des lumières que vous m'avez données; elles m'ont fait connaître que tous les biens de la terre ne sont que fumée, illusion, boue et vanité; que vous seul êtes le vrai et l'unique bien.

Je vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir donné cette sainte foi, que vous nous avez rendue évidente par l'accomplissement des prophéties, par la certitude des miracles, par la constance des martyrs, la sainteté de sa doctrine, et la propagation prodigieuse qui s'en est faite sur toute la terre. Que si elle n'était pas vraie, il faudrait dire que vous nous avez trompés, en nous la rendant croyables au moyen de tant de preuves que vous nous en avez fournies.

Je crois tout ce que l'Eglise me dit de croire, parce que c'est vous qui l'avez révélé. Je ne prétends pas comprendre ou expliquer des mystères qui sont au-dessus de mon intelligence; il me suffit que vous les ayez révélés : Je vous prie d'accroître en moi la foi. *Adauge nobis fidem.*

II. ACTES DE CONFIANCE.

Mon Jésus, la vue de mes péchés m'épouvante ; mais mon âme est davantage consolée par la vue de votre crucifix. Vous ne me refusez pas le pardon, après que vous ne m'avez refusé ni votre sang ni votre vie. Plaies de Jésus, vous êtes mon espérance.

Mon cher Rédempteur, à l'heure de ma mort, au milieu de ces combats cruels que l'enfer me livrera, ce sera vous qui serez mon soutien. J'espère qu'en considération de la mort cruelle que vous avez subie pour moi, vous ferez que je meure en état de grâce, embrasé de votre amour. Par ces trois heures d'agonie que vous eûtes à passer sur la croix, faites-moi la grâce de me donner la résignation et la constance pour supporter toutes les douleurs de mon agonie. Et vous, Marie, au nom de la douleur que vous éprouvâtes quand votre fils expira, obtenez pour moi que j'expire en faisant un acte d'amour de Dieu, afin que j'aie le bonheur de l'aimer éternellement avec vous dans le paradis.

Mon Jésus, j'espère de vous, par vos mérites, le pardon des injures que je vous ai faites. Mais comment, ô mon amour crucifié, puis-je douter de mon pardon, si vous êtes mort pour me pardonner ? Pourrais-je douter de votre miséricorde, quand c'est elle qui vous a fait descendre du ciel pour venir chercher mon âme ? Puis-je craindre que vous me refusiez la faveur de vous aimer, après que vous avez tant souffert pour obtenir mon amour ? Puis-je craindre que les péchés que j'ai commis, et dont je me repens sincèrement, me privent de votre grâce, quand c'est pour effacer mes péchés que vous avez répandu votre sang, et qu'à ce prix excessif, vous avez voulu me faire recouvrer votre amitié ? Vous me faites détester mes fautes, vous me faites connaître, en m'éclairant, la vanité des choses de ce monde et l'amour que vous avez eu pour moi, vous m'inspirez le désir d'être à vous. Tout cela me dit que vous voulez me sauver ; de mon côté je veux me sauver aussi

pour aller dans le ciel célébrer à jamais votre miséricorde. *Misericordias Domini in æternum cantabo*. Puissé-je garder toujours dans mon cœur le regret de vous avoir offensé, avec le désir de vous aimer sans partage !

Mon Rédempteur bien-aimé, mon juge, lorsqu'à l'époque de ma mort je serai en votre présence, ne me repoussez pas loin de votre face : *Cum veneris me judicare, noli me condamnare*. Ne me précipitez point dans l'enfer, car dans l'enfer je ne pourrais vous aimer. Que ces plaies que vous portez empreintes, signes de votre amour, ne deviennent pas pour moi une cause de tourments sans fin. Pardonnez-moi donc avant qu'arrive l'heure du jugement. Faites qu'en vous voyant pour la première fois, je ne vous trouve point irrité ; appelez-moi alors votre brebis élue, et ne me rangez pas parmi les boucs réprouvés. *Redemisti crucem passis : tantus labor non sit cassus*. Que votre sang ne soit pas perdu pour moi.

Je suis pécheur, il est vrai ; mais vous ne voulez pas la mort du pécheur : vous l'avez dit : « Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive[1] » J'abandonne tout, je renonce à tous les biens de la terre, délices, richesses, dignités, honneurs. Je vois que tout n'est que mensonge, fange ou poison : je me tourne vers vous, ô mon Dieu. Jésus crucifié pour mon amour, c'est vous seul que je veux, rien de plus.

O Dieu ! pour me donner le paradis, vous mon cher rédempteur, vous avez donné votre vie; et moi, pour satisfaire mes goûts dépravés, j'ai perdu le paradis et vous-même, c'est-à-dire un bien infini. Je ne mérite pas d'entrer dans le séjour des Saints ; mais votre sang et votre mort m'enhardissent à l'espérer. Oui, j'espère, je veux le paradis, je le veux, mon Jésus, non pour y avoir plus de jouissances, mais pour vous aimer davantage, et pour m'assurer que je vous aimerai toujours.

Quand viendra donc le jour, mon amour et mon tout, où, embrassant vos genoux, je baiserai ces plaies qui ont été le gage de votre amour et la cause de mon salut?

[1] Nolo mortem impii, sed ut convertatur et vivat. (*Ezech*. XXXIII, 11)

Je lis, mon Jésus, dans ma conscience l'arrêt de mort que je mérite pour tous mes péchés; mais je lis sur votre croix la sentence de grâce que vous m'avez obtenue par votre mort. *In te, Domine, speravi; non confundar in æternum.*

J'espère, mon bien-aimé Sauveur, que vous m'avez pardonné le passé; mais quand je me souviens de mes infidélités passées, je tremble pour l'avenir Mais cette crainte même fait croître ma confiance; car connaissant ma faiblesse, je vois que je ne puis compter ni sur moi-même ni sur mes bons propos, et par conséquent je n'espère qu'en vous, qui me donnerez la force de vous rester fidèle.

Ce qui m'épouvante encore, c'est de ne pas savoir si je serai sauvé ou damné; mais en vous voyant, mon bien-aimé Jésus, souffrir la mort en croix pour obtenir mon salut, une douce espérance relève mon courage, et me dit que je ne cesserai de vous aimer ni dans cette vie ni dans l'autre : elle me dit que je me verrai un jour dans le royaume de l'amour, où je vous aimerai sans fin et sans crainte de vous perdre.

Je ne sais pas même en ce moment si je suis digne de votre amour ou de votre haine; mais je sens en moi une grande horreur pour le péché ; je me sens disposé à tout souffrir plutôt que de perdre votre grâce ; j'éprouve un vif désir de vous aimer et d'être tout à vous; ce sont là de vos dons, et autant de signes que vous m'aimez. Si donc, d'un côté, mes péchés me donnent lieu de craindre, de l'autre, vos miséricordes à mon égard m'autorisent bien davantage à me confier dans votre bonté : je m'abandonne entre vos mains, ces mains percées des clous qui vous ont attaché à la croix pour me racheter. *In manus tuas commendo spiritum meum; redemisti me, Domine, Deus veritatis.*

« Celui, écrivait l'Apôtre, qui n'a pas même épargné son propre fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous aurait-il pas donné avec lui tout le reste[1]? « Si donc, ô mon Jésus,

[1] Qui etiam filio proprio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit? (*Rom.* VIII, 32.)

votre père, vous a donné à nous, s'il vous a envoyé mourir pour nous, comment pourrons-nous craindre qu'il nous refuse le pardon, la persévérance, la grâce, son amour et le paradis? Avec lui il nous a tout donné, tout, tout[1]. Oui, mon Rédempteur, j'attends tout du sang que vous avez versé pour moi. *Tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti.*

Reine du ciel, mère de Dieu, notre espérance, refuge des pécheurs, ayez pitié de nous. *Spes nostra, salve; refugium peccatorum, ora pro nobis.*

III. ACTE DE REPENTIR.

Mon Jésus, au nom de cette douleur que vous eûtes de mes péchés, dans le jardin de Gethsémani, donnez-moi une véritable douleur de vous avoir offensé. Péchés maudits, je vous déteste; vous m'avez fait perdre la grâce de mon Dieu. Mon Jésus, je me repens de mes fautes: Ah! que n'ai-je souffert tous les maux, plutôt que de vous offenser!

Quand je me rappelle, ô mon doux Rédempteur, tous les déplaisirs que je vous ai donnés, la douleur que j'en éprouve vient moins des terreurs de l'enfer que j'ai mérité, que de la pensée de l'amour que vous m'avez porté; car les tourments de l'enfer sont moins grands, que l'amour immense dont vous m'avez donné la preuve dans votre passion. Comment, ô Dieu, moi qui savais que pour moi vous avez souffert qu'on vous chargeât de liens, qu'on vous battît de verges, qu'on vous crachât au visage, qu'on vous clouât sur une croix, qu'on vous y fît mourir, comment ai-je pu tant de fois mépriser votre grâce et vous tourner le dos? Je voudrais en mourir de douleur, je m'en repens, et je déteste mes péchés plus que tout autre mal.

Je sais le mal que j'ai fait en me séparant de vous, mon souverain bien. J'aurais dû souffrir les plus grands maux et la mort même, plutôt que de vous offenser; et quel plus grand mal pouvais-je faire que de perdre volontairement votre grâce?

[1] Cum illo omnia, omnia, omnia nobis donavit.

O mon Jésus, rien ne m'afflige autant aujourd'hui, que de vous avoir méprisé, bonté infinie.

Je vous remercie, Seigneur, de la douce promesse que vous avez faite aux pécheurs d'oublier les fautes passées en faveur du repentir: *Omnium iniquitatum non recordabor*. C'est là le fruit de votre passion. O douce miséricorde, ô doux amour de Jésus-Christ, ô bienheureuse passion, vous êtes mon espérance. C'eût été fait de moi, mon Jésus, si vous n'aviez payé pour moi.

Tandis que je songeais à vous offenser, vous ne pensiez, vous, qu'à user envers moi de miséricorde! Le péché commis, je ne songeais pas à me repentir, et vous pensiez à m'appeler; j'ai fait en un mot tous mes efforts pour me damner, et vous avez fait, pour ainsi dire, tout ce que vous avez pu pour me préserver de ce malheur. Ainsi, vous êtes infiniment bon, et je vous ai méprisé! vous êtes mon souverain Seigneur, vous êtes digne d'un amour infini, vous m'avez tendrement aimé, et je vous ai refusé mon amour, et j'ai été sans respect pour vous. Vous avez usé envers moi d'une bonté sans bornes, et je vous ai tourné le dos, et je vous ai abreuvé de dégoûts. Mais vous avez dit que vous ne savez pas mépriser un cœur qui s'humilie et se repent: j'embrasse donc votre croix avec un amer repentir, et je me repens de tout mon cœur de vous avoir méprisé. Ah! par le sang que vous avez versé pour moi, rendez-moi votre grâce.

Espérance des pécheurs, ô Marie! obtenez pour moi le pardon, la persévérance et l'amour de Jésus-Christ.

IV ACTES DE BON PROPOS.

Mon Jésus, je vous aime, et je suis fermement décidé à tout perdre plutôt que de perdre votre grâce. Je suis faible, mais vous êtes fort; votre force me soutiendra contre tous mes ennemis. C'est ce que j'espère en vertu de votre passion. *Dominus illuminatio mea et salus mea; quem timebo?*

Je ne crains pas, mon Sauveur, de perdre mes biens, mes

parents, ma vie même ; je crains seulement de perdre votre amitié et votre amour. Je crains de vous déplaire et de me voir privé de votre grâce. Mais vous êtes mon espérance ; je vous prie de conserver en moi votre saint amour, de m'aider à tout surmonter pour pouvoir vous complaire en tout.

Jesu dulcissime, ne permittas me separari a te. Mon doux Jésus, ne permettez pas que je me sépare de vous. Je suis l'ouvrage de vos mains, vous m'avez racheté avec votre sang : ne m'abandonnez pas au malheur de perdre votre amour et d'être séparé de vous. Assistez-moi toujours dans les dangers où je me trouverai ; faites que, lorsqu'ils se présenteront, j'aie toujours recours à vous. Je me sens un grand désir de vous être fidèle, et de ne vivre que pour vous tout le temps qui me reste à vivre ; c'est à vous à m'en donner la force, et c'est ce que j'espère de vous.

Faites croître dans mon cœur, mon Jésus, la crainte de vous déplaire. Je frémis en pensant à mes infidélités passées, mais vos mérites et tant de grâces que vous m'avez faites m'encouragent et me fortifient. Elles me font espérer que vous ne m'abandonnerez pas, maintenant que je vous aime, vous qui vous êtes montré si miséricordieux envers moi, tandis que je ne pensais pas à vous aimer. Je n'ai plus la témérité de me fier en mes propres forces ; je sais combien elles sont impuissantes: mais je mets toute ma confiance en votre bonté, et j'espère fermement ne plus me voir séparé de vous.

Oh ! qui me donnera l'assurance, ô mon Jésus, de ne plus vous perdre et de vous aimer toujours ! Mais je me résigne aux saintes dispositions de votre providence qui a établi, pour mon propre bien, que je vive jusqu'à la mort dans cette incertitude, afin que je m'attache plus fortement à vous, et que je ne cesse pas de vous prier de ne pas permettre que je me sépare de vous: *ne permittas me separari a te.* Oui, mon Jésus, je le répète, et donnez-moi la grâce de vous le redire toujours, ne permettez pas que je me sépare de vous : *ne permittas me sperari a te !*

Je ne veux plus, mon Rédempteur, m'éloigner de vous. S'il pouvait arriver que tous les hommes vous abandonnassent, je ne

les imiterais pas, dût-il m'en coûter la vie. Je proteste que, n'y eût-il ni enfer, ni paradis, quand même il n'y aurait ni récompense pour celui qui vous aime, ni châtiment pour celui qui vous offense, je ne laisserais pas de vous aimer, parce que vous n'en seriez pas moins digne d'être infiniment aimé.

Oh! si les années que j'ai perdues pouvaient revenir, je voudrais les employer toutes à vous aimer; mais ces années ne reviendront pas. Je vous rends grâces de m'avoir attendu, et de ne m'avoir pas envoyé dans l'enfer, que je méritais; et puisque vous m'avez attendu, je vous consacre tout ce qui me reste de vie. Je veux que toutes mes pensées et toutes mes affections n'aient d'autre but que de vous plaire, et tous mes désirs d'accomplir votre volonté sainte.

Mon bien-aimé Jésus, je ne veux pas attendre, pour m'unir à vous, le moment de ma mort; dès cet instant j'embrasse vos pieds sacrés, ces pieds percés de clous. Mon amour crucifié, pour m'obtenir une bonne mort, vous avez souffert une mort si douloureuse et si pleine d'angoisses; dans ce moment suprême, quand tout le monde m'aura abandonné, ne m'abandonnez pas, vous, mon Rédempteur. Ne permettez pas que je vous perde et que je sois séparé de vous. Accueillez-moi dans vos saintes plaies, et faites que j'y rende mon dernier soupir en vous aimant,pour qu'il me soit donné d'aller dans le séjour où vous êtes, et où l'on vous aimera éternellement.

V ASPIRATIONS D'AMOUR.

O pasteur très-aimant de vos brebis! pour qui vous avez donné non pas vos richesses, mais votre propre sang! O bonté, ô amour d'un Dieu pour nos âmes ! que ne puis-je, ô mon Jésus ! pour l'amour de vous, donner tout mon sang avec ma vie, attaché à une croix ou sous le tranchant de la hache ! Que les anges du ciel, que toutes les créatures, louent éternellement votre charité infinie à l'égard des hommes! Que ne puis-je faire, par ma mort, que tous vous aiment ! Agréez, Seigneur,

ce vif désir, et accordez-moi la grâce d'avoir, avant de mourir, quelques souffrances à endurer pour vous.

Qu'ont fait les martyrs, ô Sauveur du monde! Ils ont souffert les tortures de toute sorte, les chevalets, les crocs de fer, les casques rougis au feu; ils ont subi pour l'amour de vous la mort la plus cruelle; mais que tout cela était encore peu auprès de ce que vous avez fait vous-même, vous, leur Dieu, en mourant par amour pour eux! Vous êtes aussi mort pour moi; mais moi, jusqu'à présent, qu'ai-je fait pour vous durant tout le cours de ma vie? Ne me laissez pas mourir ainsi, mon Jésus; je vous aime, et j'offre de souffrir pour vous tout ce qu'il vous plaira. Acceptez cette offre, et donnez-moi la force de la mettre à exécution.

Du haut de la croix, mon Jésus, vous aviez prévu les offenses dont je serais coupable un jour envers vous, et vous m'aviez préparé le pardon. Vous prévoyiez ma ruine, et vous prépariez le remède; vous prévoyiez mon ingratitude, et vous me prépariez les remords, les terreurs, les lumières spirituelles, l'appel à la pénitence, tous les trésors de votre charité. Il y avait donc entre vous et moi, Seigneur, comme une espèce de gageure où il s'agissait de savoir qui l'emporterait, de vous, en me comblant de grâces, ou de moi, en vous offensant; de vous, en m'invitant à vous aimer, de moi en vous provoquant à me punir. Quand viendra donc le moment, ô mon Dieu! où je pourrai me détacher tout-à-fait de la terre, pour m'unir à vous et à votre sainte volonté? Je le désire, mais aurai-je la force d'accomplir ce vœu? c'est vous, Seigneur, qui devez me la donner. Vous avez promis d'exaucer celui qui vous prie : je vous demande cette grâce de toute mon âme, je ne veux ni vivre plus longtemps, ni mourir ingrat à l'encontre de tant de bonté.

Verbe incarné! homme de douleurs, né pour une vie remplie de souffrances! le premier et le dernier des hommes : le premier, parce que vous êtes Dieu et Seigneur de tout; le dernier, parce que vous avez voulu sur cette terre être traité comme le plus vil des hommes, jusqu'à souffrir les plus sanglants outrages de la lie du peuple : ô Agneau divin! amour

infini, digne d'être infiniment aimé, qui vous êtes sacrifié pour moi, je vous offre mon sang et ma vie; mais qu'est-ce que le sang d'une chétive créature, auprès du sang d'un Dieu? qu'est-ce que la vie d'un misérable pécheur, auprès de la vie du maître de toutes choses?

Mon Jésus bien-aimé, qui, poussé par votre bienveillante miséricorde, êtes venu sur la terre, pour ramener les brebis égarées, daignez me chercher, tout misérable que je suis, jusqu'à ce que vous m'ayez trouvé. Souvenez-vous que votre sang a coulé aussi pour moi.

O mon Jésus, vous qui, par amour pour moi, avez voulu être sacrifié sur la croix, en y mourant épuisé de souffrances, je vous aime et je désire me sacrifier tout entier à votre amour. Etendez une ces mains qu'ont percées des clous cruels, et tirez-moi de la fange de mes péchés; guérissez toutes les plaies de mon âme; brûlez, détruisez en moi toute affection qui ne serait point pour vous. Vous le pouvez; je vous conjure de le faire par la vertu de votre passion.

Vous ne m'avez refusé ni votre sang ni votre vie; comme vous m'aimez, je ne veux rien vous refuser de tout ce que vous désirez de moi. Vous vous êtes donné tout entier à moi sans réserve, dans votre passion et dans le Saint-Sacrement de l'autel; moi aussi, sans aucune réserve, je me donne tout entier à vous. Dites-moi seulement ce que vous voulez de moi, et avec votre secours, je le mettrai tout à exécution.

Parlez, réprouvés, et du fond de la prison qui vous renferme dites-nous ce qui vous tourmente le plus, ou du feu qui vous brûle, ou de l'amour que Jésus-Christ a eu pour vous. Ah! l'enfer de votre enfer, c'est de voir qu'un Dieu était descendu du ciel sur la terre pour nous sauver, et que vous, fermant les yeux à la lumière, vous avez voulu vous perdre, et perdre ce bien infini, votre Dieu, qui ne sera plus à vous, et que jamais vous ne pourrez recouvrer.

Mon Jésus, mon trésor, ma vie, ma consolation, mon amour, mon tout, je vous rends grâces de la lumière qui m'éclaire en ce moment; je vous aime, et la seule chose que je redoute,

c'est de vous perdre et de me voir privé de vous aimer. Faites que je vous aime, et après cela disposez de moi à votre gré.

Ah ! brisez, mon Jésus, les chaînes de mes affections désordonnées, qui m'empêchent de m'unir entièrement à vous ; liez-moi des nœuds si précieux de votre amour, mais liez-moi si étroitement, que je ne puisse plus me séparer de vous. Les faveurs que j'ai reçues de vous auraient dû suffire pour m'attacher à vous ; mais mon union avec vous n'est pas telle que je la voudrais, rendez-la plus étroite ; vous seul pouvez le faire.

O amour de mon Jésus, vous êtes mon amour et mon espérance ; je désire votre pur amour sans aucun intérêt de ma part ; car il m'importe peu, pourvu que je l'obtienne, d'être privé de toute satisfaction personnelle. Faites que je vous aime, je n'en demande pas davantage.

Vous voulez mon amour, Seigneur, et c'est pour cela, je le comprends, que vous ne m'avez pas jeté dans l'enfer, et que depuis tant d'années vous me poursuivez de vos appels, en faisant entendre cette aimable invitation : Aime-moi de tout ton cœur. Dites-moi donc ce que j'ai à faire pour vous complaire pleinement. Me voici, je vous donne ma volonté, ma liberté et moi-même : je ne vois plus ce que je pourrais vous donner encore. Je ne désire dans ce monde ni plaisirs ni honneurs ; la seule chose que je désire, c'est de vous appartenir tout entier, ô mon Dieu ! acceptez-moi ; aidez-moi de votre grâce, et ne m'abandonnez jamais. *Adjutor meus esto, ne derelinquas me, neque despicias me, Deus, salvator meus*[1] Ne me traitez point, ô mon Sauveur, comme je le méritais, mais souvenez-vous de ce que mon âme vous coûte, et sauvez-moi. Mon salut, c'est de vous aimer et de n'aimer que vous.

Mon Jésus, je ne veux de vous pas autre chose que vous-même. Vous avez dit, que vous aimez ceux qui vous aiment :

[1] (*Ps.* XXVI, 9.)

Ego diligentes me diligo; je vous aime, aimez-moi, vous aussi. Malheureux que je suis! il fut un temps où vous me haïssiez à cause de mes péchés; maintenant que je les déteste et que je vous aime, aimez-moi, Seigneur, et ne me haïssez plus. Je redoute votre haine plus que tous les tourments de l'enfer.

Mon bien-aimé Rédempteur, je me dirai à moi-même avec sainte Thérèse: Puisqu'il faut que nous vivions, ne vivons que pour vous. Qu'il ne soit plus question maintenant de nos intérêts: quel plus grand bien peut nous arriver que de vous donner satisfaction?

VI. ACTE DE CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Mon Jésus, toutes les fois que je dis: Dieu soit loué, ou bien: Que la volonté de Dieu soit faite, j'entends par là accepter tout ce que vous avez disposé ou ordonné de toute éternité à mon sujet. Je ne veux d'autre office, d'autre habitation, d'autres vêtements, d'autres aliments, d'autre état de santé, que ce qu'il vous plaît de régler à tous ces égards.

Je ne veux ni emploi, ni talents, ni fortune que ce que vous m'en avez destiné. Si vous ne voulez pas que mes affaires réussissent, s'il faut que mes entreprises échouent, que mes procès se perdent, que tous mes biens me soient ravis; je le veux aussi.

Si vous voulez que je sois méprisé, haï, diffamé, maltraité même par mes plus chers amis; je le veux aussi.

Si vous voulez que je me voie réduit à l'indigence, que je sois banni de ma patrie, emprisonné dans un cachot, que je vive toujours dans les transes et les angoisses; je le veux aussi.

Si vous voulez que je sois toujours malade, couvert de plaies, estropié dans un lit, abandonné de tous; je le veux aussi. Je le veux de la même manière et pour tout le temps que vous le voudrez. Je mets ma vie même entre vos mains,

et j'accepte la mort que vous me destinez, celle de mes parents et de mes amis ; enfin, tout ce qu'il vous plaira de m'envoyer.

Je veux pareillement tout ce que vous voulez, pour ce qui concerne mon avantage spirituel. Je désire vous aimer durant cette vie de toutes mes forces, et aller en paradis vous aimer, comme vous aiment les Séraphins ; mais je me contente de ce que vous voudrez de moi. Si vous ne me donnez qu'un degré d'amour, de grâce ou de gloire, je n'en veux pas davantage, puisque vous le voulez ainsi. J'aime mieux l'accomplissement de votre volonté, que tout avantage qui me serait personnel. Disposez donc de moi, ô mon Dieu, comme vous l'entendrez, et ne faites aucune attention à ma volonté propre. Quel que soit le traitement que vous me ferez subir, doux ou amer, agréable ou pénible, je l'accepte de bon cœur, parce que l'un comme l'autre me viendra de votre main.

J'accepte en outre spécialement, ô mon Jésus, ma mort et toutes les peines qui l'accompagneront, de la manière, au lieu et au temps que vous aurez déterminé. Je les unis, mon Sauveur, à votre sainte mort, et je vous les offre en témoignage de l'amour que je vous porte. Je veux mourir pour vous faire satisfaction, et accomplir ainsi votre volonté.

VII. PENSÉES DIVERSES.

Oh ! quel état malheureux que celui d'une âme qui vit dans le péché, et qui a par là même perdu son Dieu. Elle vit, l'infortunée, mais elle vit sans Dieu. Dieu la voit et ne l'aime plus ; il l'a hait, il l'a en horreur. Eh bien donc, ô mon âme, il a été un temps où tu vivais sans Dieu. Ta vue ne réjouissait plus Jésus-Christ, comme quand tu étais en état de grâce ; au contraire tu lui faisais horreur. La Sainte Vierge te regardait avec compassion, mais elle ne pouvait supporter ta difformité. Tu allais à la messe, et dans l'hostie consacrée, tu voyais Jésus-Christ devenu ton ennemi. O mon Dieu ! vous que j'ai méprisé et perdu, pardonnez-moi, et faites que je vous re-

trouve. J'ai voulu vous perdre, mais vous n'avez pas voulu m'abandonner. Si vous n'êtes pas encore revenu à moi, ne différez pas votre retour, je vous en conjure, car je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé. Faites-moi connaître que vous êtes rentré dans mon âme, en me donnant une vive douleur de mes péchés, et un ardent amour pour vous.

Mon bien-aimé Seigneur, plutôt que de me voir séparé de vous, et privé de votre grâce, je consens à souffrir toutes sortes de peines. Père éternel, pour l'amour de Jésus-Christ, je vous prie de me faire la grâce de ne plus vous offenser jusqu'à la mort. Envoyez-moi la mort, plutôt que de permettre que je vous abandonne de nouveau.

Regardez-moi, mon Jésus crucifié, avec le même amour qui vous faisait jeter un regard de pitié sur tous les pécheurs, le jour où vous alliez expirer sur la croix. Regardez-moi, et ayez pitié d'un malheureux pécheur. Accordez-moi un pardon général de tous les dégoûts que je vous ai donnés ; accordez-moi la sainte persévérance, une soumission parfaite à vos volontés, votre saint amour et le paradis, afin que j'y puisse vous aimer toujours. Je ne mérite rien, mais vos plaies m'encouragent à espérer tout bien de vous. O Jésus ! par cet amour qui vous a fait mourir pour moi, donnez-moi votre amour. Otez de mon cœur toute affection aux créatures, donnez-moi de la résignation dans les peines, et rendez-vous l'objet de tout mon amour, afin que désormais je n'aime plus que vous.

Vous m'avez créé, vous m'avez racheté, vous m'avez fait chrétien, vous m'avez conservé la vie tandis que j'étais en état de péché, vous m'avez pardonné tant de fois ; au lieu de châtiments, vous m'avez accordé des grâces nouvelles ; si je ne vous aime pas, qui devra vous aimer ? Eh bien donc ! que votre miséricorde triomphe aujourd'hui dans ma personne ; faites que le feu de l'amour dont je dois être embrasé pour vous, soit plus vif encore que n'eût été le feu éternel qui devait me brûler dans l'enfer ; faites-le, mon Jésus, mon amour, mon trésor, mon paradis, mon tout.

Incarnation, rédemption, passion de Jésus-Christ, calvaire, verges, épines, clous, croix, qui fûtes les instruments du supplice de mon Dieu, noms touchants qui me rappellent l'amour de Dieu pour moi, ne sortez jamais de mon cœur ni de ma mémoire ! faites-moi, au contraire, ressouvenir sans cesse des tourments que mon Sauveur a voulu endurer. Plaies sacrées, soyez l'asile habituel de mon âme, l'heureux foyer où elle s'embrasera constamment du divin amour.

Bien-aimé Jésus, j'ai mérité l'enfer, j'ai mérité d'être à jamais séparé de vous. Je ne refuse point les peines de l'enfer, si vous me les infligez comme un juste châtiment de mes fautes ; mais je ne puis accepter le tourment de ne plus vous aimer. Faites que je vous aime toujours, et puis envoyez-moi où vous voudrez. Il est juste que je souffre la peine de mes péchés, mais il serait trop injuste de ma part de haïr et de maudire celui qui m'a créé, m'a racheté, m'a tant aimé. Il faut que je vous aime et vous bénisse à jamais. Je vous bénis donc et je vous aime, Jésus, mon amour ; et j'espère vous aimer et vous bénir dans l'éternité.

Mon doux Rédempteur, je vois que vous voulez que je sois tout à vous : eh bien ! ne permettez pas que dorénavant les créatures vous ravissent aucune partie de cet amour qui vous appartient tout entier. Vous seul méritez toutes mes affections, vous seul m'avez véritablement aimé ; vous seul avez droit à mon amour, et je vais faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous contenter. J'abandonne tout, plaisirs, richesses, honneurs, créatures. Vous seul, mon Jésus, vous me suffisez ; je ne veux que vous, rien de plus.

Arrière, affections terrestres. Il a été un temps où je vous ai donné une place dans mon cœur ; mais c'est qu'alors j'étais aveugle. Aujourd'hui que Dieu m'a éclairé par sa miséricorde, et m'a fait connaître la vanité de ce monde et l'amour qu'il m'a porté, cet amour de mon Dieu demande tout le mien, et je veux le lui consacrer à lui seul, Oui, mon Jésus, prenez possession de mon cœur tout entier : si je ne sais pas vous le donner de même, prenez-le de plein droit, et qu'il soit tout à

vous. Je vous aime, mon Dieu, plus que moi-même. *Trahe me post te.* Attirez-moi, Seigneur, tout entier à vous, et faites-moi perdre tout mon amour pour les créatures.

O paradis ! ô patrie des âmes aimantes, ô palais de l'amour, port assuré où l'on aime Dieu éternellement, sans craindre de le perdre! quand viendra le jour où je franchirai tes abords, libre et dégagé de ce corps misérable, hors d'atteinte de tant d'ennemis qui continuellement me dressent des embuches, pour me faire perdre la grâce divine? Mon Jésus, faites-moi connaître les grands biens que vous préparez aux âmes qui vous aiment. Donnez-moi un grand désir du paradis, afin qu'oubliant cette terre, j'y établisse habituellement ma demeure, et que pendant le reste de ma vie je ne fasse que soupirer après le moment de quitter ce lieu d'exil, pour aller vous voir et vous aimer face à face dans votre royaume. Je ne le mérite pas, et je sais que mon nom a été inscrit pendant un temps sur le livre des damnés ; mais maintenant que je suis, comme je l'espère, en votre grâce, je vous conjure, par ce sang que vous avez versé pour moi sur la croix, de m'inscrire sur le livre de vie. Vous êtes mort pour me faire acquérir le paradis ; je le veux, je l'attends, je le demande par vos propres mérites, pour aller me consumer d'amour, en vous aimant de toutes mes forces. Là, ne songeant plus ni à moi, ni aux créatures, je ne penserai qu'à vous aimer. O mon Jésus ! quand cela sera-t-il ?

Mère de Dieu, Marie, vos prières doivent me porter en paradis. *Eia ergo, advocata nostra ; Jesum benedictum, fructum ventris tui, post hoc exilium, ostende.*

III

SOUPIRS D'AMOUR

VERS DIEU.

1. Que suis-je, Seigneur, pour que vous m'ayez tant aimé, et que vous ayez tant cherché à vous faire aimer de moi ?
2. O aimable infini, je vous aime. Non, je dis mieux : Mon Dieu, je ne vous aime pas.
3. Je vous aime plus que tout, plus que ma vie, plus que moi-même ; je vois malgré cela, que je vous aime trop peu.
4. O roi du ciel ! faites-vous aussi roi de mon cœur. Possédez-moi tout entier.
5. Je quitte tout, et me convertis à vous, je vous embrasse et vous serre contre moi-même ; ne me dédaignez pas. Bien sans bornes, je vous aime !
6. Vous m'avez dès à présent attaché à vous, mon Jésus ; comment pourrai-je me voir séparé de vous ? Je vous aime et je ne cesserai jamais de vous aimer.
7. Unissez-vous à moi, Seigneur ; que la puanteur de mes péchés ne vous éloigne pas de moi.
8. O Dieu, ô Dieu ! qui donc voudrais-je aimer, si je ne vous aimais point ; vous ma vie, mon amour, mon tout ?
9. *Electus ex millibus*. Mon Dieu, c'est vous seul, vous seul entre tous que j'ai fait choix d'aimer.
10. Mon Rédempteur, je ne veux de vous que vous.
11. Ah ! que ne puis-je me consumer tout entier pour vous, qui vous êtes tout consumé pour moi !
12. Prenez, Seigneur, toute ma volonté ; et faites de moi ce qu'il vous plaira.

13. O Dieu trop peu connu! trop peu aimé! Insensé est celui qui ne vous aime pas.

14. Hélas, mon Dieu! je savais qu'en péchant je vous donnais un grand déplaisir; et cependant je l'ai fait! et comment ai-je pu le faire?

15. Si j'étais mort alors, je ne pourrais plus vous aimer. Maintenant que je le puis, je veux vous aimer.

16. Ne permettez pas, Seigneur, qu'après tant de grâces reçues de vous, je vous trahisse de nouveau. Envoyez-moi plutôt la mort.

17. Vous m'avez supporté afin que je vous aime. Oh! oui, je veux vous aimer.

18. Mon Dieu, vous m'avez vaincu; je ne veux plus résister; je me rends à vous.

19. Combien d'années perdues, ô mon Dieu! pendant lesquelles je pouvais vous aimer!

20. Je vous consacre, mon Dieu, la vie qui me reste. Eh! qui sait ce qui me reste de vie?

21. Richesses, honneurs, plaisirs, qu'est-ce que cela? Non; Dieu, Dieu! je ne veux que Dieu.

22. Roi des cœurs, régnez sur le mien. Attirez-le tout à vous.

23. Attachez-moi à vous, mon Dieu, de telle manière que je ne puisse plus me détacher de vous.

24. Vous ne me quitterez pas, je ne vous quitterai jamais. Nous nous nous aimerons donc toujours, ô mon Dieu, ô mon Dieu!

25. Ah! faites qu'avant de mourir je sois tout à vous, mon Jésus, mon amour, ma vie, mon trésor, mon tout.

26. Ah! faites, mon Jésus, que je vous voie jeter sur moi un regard serein, la première fois que je paraîtrai devant vous.

27. Quand sera-ce que je pourrai vous dire : Mon Dieu, je ne puis plus vous perdre?

28. Quand sera-ce Seigneur que je vous verrai sans voile et

que je vous aimerai cœur à cœur pendant toute l'éternité, et de toutes mes forces ?

29. Hélas ! mon bien infini, il faut donc que, tant que je vivrai, je sois en danger de vous perdre ?

30. Vous m'avez, mon Jésus, trop obligé à vous aimer ; aussi ma volonté est-elle de vous aimer. Oui, je vous aime, je vous aime, je vous aime !

31. Père éternel, pour l'amour de Jésus, donnez-moi votre amour.

32. Acceptez l'amour de la plus ingrate de vos créatures.

33. Mon Dieu, je veux vous aimer tout mon content dans cette vie, pour vous aimer tout mon content dans l'autre.

34. O mon Jésus, vous vous êtes donné tout entier à moi ; je me donne tout entier à vous.

35. Quel plus grand plaisir puis-je avoir, que de vous plaire, ô mon Dieu ?

36. Mon bien-aimé Jésus, plus je vous ai offensé, plus je veux vous aimer.

37. Je vous aime, bonté infinie ! faites-moi connaître tout le prix de ce bien que j'aime.

38. Vous êtes la vigne, mon Jésus, je suis une de vos branches ; tenez-moi toujours uni à vous, ne permettez pas que je me détache jamais de vous.

39. O mon Dieu ! combien je jouis de savoir que vous êtes infiniment heureux !

40. Ah ! Seigneur, où êtes-vous ? restez-vous, ou non, avec moi ? suis-je, ou non, en votre grâce ? Sachez que je vous aime, que je vous aime plus que moi-même.

41. Donnez-moi, mon Jésus, l'amour que vous me demandez.

42. Oh ! que ne vous ai-je toujours aimé ?

43. Si je vous aime, ô mon Dieu, si je vous aime ! Je vous aime, mais je vous aime trop peu.

44. Faites, Seigneur, que je vous aime tout mon content,

et que je surmonte tout, pour vous donner du contentement.

45. Je vous donne ma volonté. Je ne veux pas autre chose que ce que vous voulez vous-même.

47. Je ne vous demande point de contenter mes goûts ; je ne veux que contenter les vôtres, mon Dieu, mon amour, mon tout.

47 O Dieu infini, je ne suis pas digne de vous aimer ; mais permettez que je vous aime.

48. J'espère vous aimer éternellement, ô Dieu éternel !

49. O mon Jésus ! vous avez tant souffert pour moi ! je veux souffrir pour vous tout ce que vous voudrez.

50· Dieu de mon âme, je ne ne puis plus vivre sans vous aimer !

51. Volonté divine, vous êtes tout mon amour.

52. Dieu tout-puissant, rendez-moi saint !

53. Ce sera votre gloire, Seigneur, de faire que votre ennemi devienne un de vos amis les plus dévoués.

54. Vous m'avez cherché, Seigneur, quand je vous fuyais ; vous ne me repousserez pas, maintenant que je vous cherche.

54. Mon charitable Jésus, pour m'épargner des châtiments, vous ne vous êtes point épargné vous-même.

56. Je vous remercie, ô mon Dieu, de ce que vous me donnez le temps de vous aimer. Oui, mon Dieu, je vous aime, je vous aime, je vous aime, et je vous aimerai toujours.

57 O Dieu, digne d'un amour infini, que ce jour soit celui de mon entière conversion à vous, mon bien et mon tout.

58. Châtiez-moi comme vous le voudrez, mais ne me privez pas de pouvoir vous aimer.

59. Père éternel, vous m'avez donné votre fils ; je vous donne en échange ma misérable personne ; acceptez-moi par pitié.

60. Je veux, Seigneur, compenser les déplaisirs que je vous

ai donnés, en faisant tout ce que je pourrai pour vous plaire.

61. Je veux vous aimer, mon Dieu, sans intérêt, sans interruption et sans réserve.

62. Mon Jésus, qui par amour pour moi, avez supporté les mépris, faites que je sois méprisé pour l'amour de vous.

63. Mon Jésus, qui par amour pour moi avez sonffert tant de mauvais traitements, faites-moi souffrir pour l'amour de vous les peines de cette vie.

64. Je voudrais, mon Rédempteur, mourir pour vous, comme vous êtes mort pour moi.

65. Je prends la résolution aujourd'hui de me donner tout à vous.

66. Oh ! si tous vous aimaient comme vous le méritez !

67 Faites, Seigneur, que je ne néglige rien de ce qui me semblera propre à vous plaire.

68. Heureux serais-je de perdre tout, si je pouvais à ce prix vous posséder, ô mon Dieu, mon tout !

69. Jésus, sacrifié pour moi, je vous sacrifie ma volonté toute entière.

70. O mon Dieu, quand me verrai-je tout entier à vous !

71. *Domine, quid me vis facere*? Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?

72. *Misericordias Domini in æternum cantabo*. Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur

73. *Quis me separabit a charitate Christi*? Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ?

74. *O bone Jesu, ne permittas me separari a te* ! Mon bon Jésus, ne promettez pas que je sois séparé de vous.

75. *Quid mihi est in cœlo ; et a te quid volui super terram ? Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum*. Qu'y a-t-il dans le ciel, et que puis-je vouloir sur la terre autre chose que vous ? Vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon partage, ô mon Dieu, pour l'éternité.

76. *Amore amoris tui moriar, qui amore amoris mei digna-*

tus es mori. Que je meure par amour pour votre amour, comme vous avez daigné mourir par amour pour mon amour. (St. Franç.)

77. *Amor meus crucifixus est.* Mon amour est crucifié. (St. Pasch.)

78. *Amorem tui solum cum gratia tua mihi dones, et dives sum satis.* Donnez-moi seulement votre amour avec votre grâce, et je suis assez riche. (St. Ign. de Loy.)

79. *Moriar, Domine, at te videam.* Que je meure, Seigneur, pour être admis à vous voir. (St. Aug.)

80. Ah ! mon Jésus, celui qui ne vous aime pas, c'est qu'il ne vous connaît pas.

81. J'aime, Seigneur, votre satisfaction plus que toutes les satisfactions du monde.

82. Mon Jésus crucifié, comment tous les hommes ne sont-ils pas épris d'amour pour vous ?

83. Vous êtes mort pour moi ; ah ! que ne puis-je mourir pour vous, mon Jésus, mon amour, mon trésor, mon tout ?

84. Que vous rendrai-je, Seigneur, en retour de tout ce que vous avez souffert pour l'amour de moi ?

85. Bonté infinie, je vous estime par-dessus tout, je vous aime de tout mon cœur, je me donne tout à vous. Acceptez mon amour, et donnez-moi plus d'amour encore.

86. Faites que j'oublie tout, ô mon Dieu, pour ne plus penser qu'à vous, mon amour, mon tout.

87 Je voudrais vous aimer autant que vous le méritez ; acceptez, ô mon Dieu, ce désir, et donnez-moi votre amour.

88. C'est assez d'offenses commises envers vous ; je ne veux plus que vous aimer.

89. O Dieu ! ô Dieu ! Je suis à vous, et vous êtes à moi !

90. Perdons tout le reste, à condition de ne pas perdre Dieu.

91. Que Dieu coûte tout ce qu'il voudra, il ne sera jamais acheté trop cher·

92. Vous seul, ô mon Jésus, vous devez me suffire.
93. O Marie ! regardez-moi et attirez-moi tout entier à Dieu.
94. Mère très-aimable je vous aime à proportion de mes désirs.
95. O ma mère ! donnez-moi confiance en vous, et faites que j'aie toujours recours à vous.
96. O Marie ! il tient à vous de me sauver. Vous pouvez faire de moi un saint ; je l'espère ainsi, ayez pitié de moi.

ASPIRATIONS D'AMOUR

A JÉSUS-CHRIST.

Mon Jésus, vous seul me suffisez.

Mon amour, ne permettez pas que je me sépare de vous.

Quand pourrai-je dire : Mon Dieu, je ne puis plus vous perdre !

Qui suis-je, Seigneur, pour que vous cherchiez tant à être aimé de moi ?

Qui aimerai-je donc, si je ne vous aime, ô mon Jésus ?

Me voici, Seigneur ; disposez de moi comme il vous plaira.

Donnez-moi votre amour, et je ne vous demande plus rien.

Faites qu'avant que je meure, je sois tout à vous.

Père éternel, pour l'amour de Jésus-Christ, ayez pitié de moi.

Mon Dieu ! je ne veux que vous ; rien de plus.

Ah ! que ne puis-je me consumer tout entier pour vous, mon Jésus, comme vous vous êtes consumé tout entier pour moi !

Si j'étais mort quand j'étais en état de péché, je ne pourrais plus vous aimer ; maintenant que je le puis, je veux vous aimer de toutes mes forces.

Je vous consacre tout ce qui me reste à vivre.

Je ne veux que ce que vous voulez. Je veux tout ce que vous voulez.

Faites que je vous voie l'air calme et serein, la première fois que je paraîtrai en votre présence.

Faites que je meure avant que je succombe à la tentation de vous offenser.

Vous ne me quitterez pas, je ne vous quitterai pas non plus ; nous nous aimerons toujours, ô mon Dieu, dans cette vie et dans l'autre.

Je serais trop ingrat, mon Jésus, si après tant de grâces que j'ai reçues de vous, je ne vous aimais que faiblement.

Vous vous êtes donné tout entier à moi, je me donne tout entier à vous.

Vous aimez qui vous aime ; je vous aime, aimez-moi donc vous aussi ; si je vous aime peu, donnez-moi l'amour que vous attendez de moi.

Vous m'avez trop obligé à vous aimer, faites que je surmonte tous les obstacles pour vous donner satisfaction.

Daignez accepter l'amour d'une âme qui vous a donné tant de déplaisirs.

Faites-moi connaître le bien immense que l'on possédé en vous, afin que je vous aime de plus en plus.

Je veux vous aimer tout mon content dans cette vie, pour vous aimer tout mon content dans l'autre.

J'espère vous aimer éternellement, ô Dieu éternel.

Que ne vous ai-je toujours aimé ! que ne suis-je mort, avant de vous offenser !

Je vous donne ma volonté, ma liberté, disposez de moi à votre gré.

Vous contenter, ô bonté infinie, que ce soit là mon unique contentement.

Je jouis, ô mon Dieu, de ce que vous êtes infiniment heureux.

Vous êtes tout-puissant, faites de moi un saint.

Vous m'avez cherché quand je vous fuyais ; vous m'avez

aimé quand je dédaignais votre amour ; ne m'abandonnez pas maintenant que je vous cherche et que je vous aime.

Que ce jour soit celui où je me donne tout entier à vous !

Châtiez-moi tant et plus, mais ne me privez pas de pouvoir vous aimer.

Je vous remercie de ce que vous me donnez le temps de vous aimer.

Je vous aime, mon Jésus, je vous aime, et j'espère finir mes jours en disant : Je vous aime, je vous aime !

Je veux vous aimer sans réserve et faire tout ce que je croirai conforme à vos désirs.

Je préfère votre satisfaction à toutes les satisfactions du monde.

J'accepte tous les maux, ô mon Dieu, pourvu que je vous aime. Oh ! que ne puis-je, mon Jésus, mourir pour vous, comme vous êtes mort pour moi !

Que ne puis-je faire que tous les hommes vous aiment comme vous le méritez !

O volonté de Dieu, tu es mon amour.

O Dieu d'amour, remplissez-moi d'amour.

O Marie, attirez-moi tout à Dieu.

O ma mère ! faites que j'aie toujours recours à vous. Il tient à vous de faire de moi un saint, et je l'espère ainsi.

MAXIMES

POUR LA DIRECTION D'UNE AME QUI VEUT AIMER PARFAITEMENT JÉSUS-CHRIST.

1. Aspirer toujours à aimer davantage Jésus-Christ.
2. Faire souvent des actes d'amour à Jésus-Christ, en commençant dès l'instant du réveil et en finissant la journée par des actes semblables ; chercher toujours à unir sa volonté propre à celle de Jésus-Christ.

3. Méditer souvent sur la passion.
4. Demander toujours à Jésus-Christ son amour.
5. Communier souvent, et plusieurs fois le jour spirituellement.
6. Visiter souvent le Saint-Sacrement.
7 Prendre chaque matin, des mains de Jésus-Christ, la croix qu'on aura à porter.
8. Désirer le paradis et la mort, pour aimer parfaitement et éternellement Jésus-Christ.
9. Parler souvent de l'amour de Jésus-Christ.
10. Accepter l'adversité pour l'amour de Jésus-Christ.
11. Se complaire en la félicité de Dieu.
12. Faire ce qui plaît le plus à Jésus-Christ et ne lui rien refuser de ce qu'il désire de nous.
13. Désirer et faire en sorte que tous aiment Jésus-Christ.
14. Prier toujours pour les pécheurs et pour les âmes du purgatoire.
15. Bannir de son cœur toute affection qui n'est point pour Jésus-Christ.
16. Recourir souvent à Marie, afin qu'elle nous obtienne la grâce d'aimer Jésus-Christ.
17 Honorer Marie pour contenter le désir de Jésus-Christ.
18. Tout faire pour plaire à Jésus-Christ.
19. Offrir à Jésus-Christ de souffrir toute sorte de peines pour l'amour de lui.
20. Être résolu à mourir plutôt que de commettre un péché véniel de propos délibéré.
21 Souffrir en paix les croix, en disant : C'est la volonté de Jésus-Christ.
22. Se refuser ses propres satisfactions pour l'amour de Jésus-Christ.
23. Faire oraison autant qu'on le peut.
24. Pratiquer toutes les mortifications compatibles avec les règles de l'obéissance.
25. Faire tous ses exercices, comme si chaque fois devait être la dernière.

26. Persévérer dans les bonnes œuvres en temps d'aridité.
27 Ne rien faire pas plus que rien omettre par respect humain.
28. Ne point se lamenter dans les maladies.
29. Aimer la solitude pour s'entretenir seul à seul avec Jésus-Christ.
30. Bannir la mélancolie.
31. Se recommander souvent aux personnes qui aiment Jésus-Christ.
32. Recourir dans les tentations à Jésus crucifié et à Notre-Dame de pitié.
33. Mettre particulièrement sa confiance dans la passion de Jésus-Christ.
34. Ne point perdre confiance après qu'on a commis une faute, mais s'en repentir et prendre la résolution de s'amender.
35. Faire du bien à qui vous fait du mal.
36. Dire du bien de tous, et excuser l'intention, si on ne peut justifier l'action.
37. Secourir le prochain autant qu'on le peut.
38. Ne rien faire et ne rien dire qui soit au préjudice du prochain, et si on lui a manqué de charité, lui en demander pardon et lui parler avec douceur.
39. Parler toujours avec mansuétude et à voix basse.
40. Offrir à Jésus-Christ tous les mépris, toutes les persécutions qu'on subit.
41. Honorer les supérieurs, comme tenant la place de Jésus-Christ.
42. Obéir sans réplique et sans répugnance; ne pas chercher sa propre satisfaction.
43. Aimer les fonctions les plus basses.
44. Aimer les choses les plus pauvres.
45. Ne parler de soi-même ni en bien ni en mal.
46. S'humilier même avec les inférieurs.
47. Ne point s'excuser quand on est repris.

48. Ne point se défendre quand on est inculpé.
49. Se taire quand on est agité.
50. Renouveler sans cesse la résolution de se sanctifier, en disant: Mon Jésus, je veux être tout à vous, comme vous voulez être tout à moi.

Vive Jésus notre amour,
Et Marie notre espérance, après Jésus.

MÉDITATIONS

POUR HUIT JOURS

D'EXERCICES SPIRITUELS

AVERTISSEMENT DES PREMIERS ÉDITEURS

Voici encore un livre à la façon apostolique ! on n'y trouvera non plus ni esprit, ni méthode ; l'auteur procède plus par aspirations que par démonstrations ; et pourquoi, en effet, perdrait-il le temps à prouver aux chrétiens qu'ils doivent éviter le péché, craindre la mort, trembler à la pensée du jugement, aimer le divin Sauveur? Des chrétiens savent tout cela, que trop même, pour le compte qu'il leur faudra rendre de cette foi ; ce qui leur manque, c'est de le sentir Alphonse de Liguori s'épanche avec eux, il leur dit tout ce qu'il ressent d'inquiétudes sur leur avenir éternel, tout ce que son amour leur offre de miséricordes.

Voulez-vous éprouver la force convertissante de ces phrases qui vous semblent jetées si négligemment, si décousues en apparence? Essayez-en l'effet dans une église, sur une

réunion d'hommes. Que votre voix grave et solennelle se fasse l'écho de celle d'Alphonse de Liguori en répétant ses vulgaires paroles telles qu'elles sont ; bientôt vous verrez l'émotion gagner tous les cœurs ; tous vous auront compris, et mieux que cela, tous vous auront senti. Grâce au saint évêque, vous serez devenu vous-même une preuve nouvelle de la toute-puissance de l'éloquence populaire.

MÉDITATIONS

Pour huit jours d'exercices spirituels à faire en particulier.

PREMIÈRE MÉDITATION

De l'importance du salut.

De toutes les affaires, il n'en est point de plus importantes que celle de notre salut éternel, puisque notre bonheur ou notre malheur éternel en dépend.

Porro unum est necessarium. Il n'est pas nécessaire que nous soyons riches, honorés, bien portants, mais il est nécessaire que nous nous sauvions. C'est pour cette seule fin que Dieu nous a placés dans ce monde : malheur à nous si nous manquons ce but !

Saint François Xavier disait qu'il n'y avait d'autre bien dans ce monde que de se sauver, ni d'autre mal que de se damner. Qu'importe que nous soyons pauvres, méprisés, infirmes? Si nous nous sauvons, nous serons éternellement heureux. Au contraire, à quoi nous servirait d'être grands dans le monde, rois même, si nous devions être malheureux dans l'éternité?

O Dieu! qu'adviendra-t-il de moi? Peut-être me sauverai-je, et peut-être aussi me perdrai-je. Et s'il peut arriver que je me perde, pourquoi ne prendrai-je pas la résolution de m'attacher plus étroitement à Dieu?

Mon doux Jésus, ayez pitié de moi. Je veux changer de vie.

Prêtez-moi votre aide. Vous êtes mort pour me sauver, et moi, je voudrais me damner?

Avons-nous par hasard fait assez pour nous sauver? sommes-nous bien assurés de ne pas tomber en enfer?

Si je perds mon âme, par quel autre bien pourrai-je compenser une telle perte[1].

Que n'ont pas fait les saints pour assurer leur salut éternel? Combien de rois et de reines ont laissé leurs royaumes pour s'enfermer dans des cloîtres! Combien de jeunes gens ont quitté leur patrie et sont allés vivre dans des déserts! Combien de vierges ont renoncé à de nobles alliances pour appartenir toutes entières à Jésus-Christ! Et nous autres, que faisons-nous?

O Dieu! que n'a fait Jésus pour nous sauver? il a passé trente-trois années dans les sueurs et les travaux; il a donné son sang et sa vie; et malgré tout cela, nous nous perdons?

Seigneur, je vous rends grâces de ce que vous ne m'avez pas frappé de mort quand j'étais dans votre disgrâce. Si j'étais mort dans cet état, qu'en serait-il de moi pour toute l'éternité?

Dieu veut le salut de tous[2] Si nous nous perdons, ce ne sera que par notre faute, et cette pensée sera la plus grande de nos peines dans l'enfer.

Sainte Thérèse disait que la perte d'une bagatelle même, comme d'un vêtement, d'un anneau, quand elle arrive par notre faute, nous cause un chagrin intolérable. Quelle peine sera-ce donc pour les damnés d'avoir perdu volontairement leur âme, le paradis, tout, et jusqu'à Dieu même!

Hélas! la mort approche; et moi, qu'ai-je fait jusqu'ici pour vivre éternellement?

O mon Dieu! depuis combien d'années ne mériterais-je pas d'être dans l'enfer, où je ne pourrais plus ni me repentir, ni vous aimer? Maintenant donc que je le puis, oui, je me repens et je vous aime.

[1] Quam dabit homo commutationem pro vita sua? (*Matth.* XVI, 26.)

[2] Omnes homines vult salvos fieri. (I *Tim.* II, 4.)

Et que voulons-nous attendre? d'aller avec les damnés pousser ce gémissement: *Ergo erravimus*? nous nous sommes donc trompés, et il n'y a plus pour nous éternellement de remède?

Toute autre erreur est remédiable en ce monde; mais perdre son âme; c'est une erreur sans remède.

Que de travaux et de fatigues les hommes n'affrontent-ils pas pour s'assurer un gain, une place honorable, un divertissement même! Et pour l'âme, que fait-on? Rien, comme si la perte de notre âme était de peu de conséquence.

Que de précautions ne prend-on pas pour conserver la santé du corps! On cherche les meilleurs médecins, les remèdes les plus efficaces, l'air le plus salubre; et pour le salut éternel une telle négligence?

Mon Dieu, je ne veux plus résister à vos inspirations. Qui sait si ces paroles que je lis en ce moment ne sont pas le dernier appel que vous me faites?

Nous pouvons nous damner pour toujours, et nous ne tremblons pas? Et nous attendons à mettre ordre aux désordres de notre conscience?

Combien de grâces, ô mon âme, le Seigneur ne t'a-t-il pas faites pour te voir dans la voie du salut! Il t'a fait naître dans le sein de l'Eglise. Que de facilités ne t'a-t-il pas données pour te rendre sainte! prédications, confesseurs, bons exemples, saintes amitiés. Que de lumières, que d'invitations amoureuses dans tes exercices spirituels, dans tes oraisons, dans tes communions! De quelle miséricorde n'a-t-il pas usé pour toi? combien de temps ne t'a-t-il pas attendu? que de fois ne t'a-t-il pas pardonné? autant de grâces qu'il n'a pas faites à tant d'autres.

Qu'est-ce que je devais faire de plus pour toi [1], ô âme, te dit Dieu par son prophète? depuis tant d'années que tu es au monde, quels fruits as-tu produits?

S'il nous avait été donné de choisir nous-mêmes nos moyens

[1] Quid debui ultra facere vineæ meæ, et non feci eis? (*Isa.* v, 4.)

de salut, quels moyens aurions-nous pu nous procurer de plus sûrs et de plus faciles?

Hélas! si nous ne mettons pas à profit tant de grâces, elles ne serviront qu'à rendre notre mort plus malheureuse.

Pour vous rendre saints, il n'est besoin ni d'extases ni de visions; seuls les moyens ordinaires que vous avez suffisent. Faites oraison, communiez souvent, lisez des livres spirituels, fuyez les occasions, et vous vous rendrez saints.

O Dieu! il y a déjà tant d'années que je suis au monde, et quel profit ai-je fait jusqu'ici? O mon Jésus, votre sang, votre mort, voilà mon espérance.

Si je devais mourir ce soir, mourrais-je content de ma vie menée jusqu'ici? Non, sans doute; dois-je donc attendre que la mort vienne et que j'aie à dire: hélas! ma vie est déjà finie, et je n'ai rièn fait?

Quelle faveur ne serait-ce pas accorder à un moribond, déjà désespéré des médecins, que de lui assurer une année ou même un mois seulement de surcroît de vie? Dieu m'accorde ce même temps, mais à quoi voudrai-je l'employer?

Seigneur, puisque vous m'avez attendu jusqu'ici, je ne veux plus vous repousser. Me voici; dites-moi ce que vous attendez de moi, et je suis prêt à le faire. Je ne veux plus attendre pour me donner à vous le temps où le temps sera fini pour moi.

O mon Jésus, c'est assez vous avoir offensé. Je ne veux plus employer à vous déplaire ce qui me reste de vie; je ne veux plus l'employer qu'à pleurer les déplaisirs que je vous ai causés, et à vous aimer de tout mon cœur, ô Dieu de mon âme.

Faisons vite, car la mort nous serre de près. Ne remettons pas à demain ce que nous pouvons faire aujourd'hui. Aujourd'hui passe et ne revient plus.

Chacun dit à la mort: Oh! que ne me suis-je rendu saint! Mais à quoi servent alors ces soupirs, quand déjà l'huile manque à la lampe?

Nous dirons au moment de mourir: Que m'en eût-il coûté

de fuir cette occasion, de supporter cette personne, de rompre cette correspondance, de sacrifier ce point d'honneur. Pour ne l'avoir pas fait, que va-t-il en être maintenant de moi?

Seigneur, venez à mon aide. Je vous dirai avec sainte Catherine de Gênes: mon Jésus, plus de péchés, non, plus de péchés. Je renonce à tout pour vous plaire.

Ne croyons jamais en faire trop pour acquérir le salut éternel. *Nulla nimia securitas*, dit saint Bernard, *ubi periclitatur æternitas*. Pour éviter l'enfer, aucune précaution n'est de trop.

Pour assurer notre salut, il faut nous résoudre à en prendre les moyens. Des vélléités pour cela ne servent guères; et il ne sert guère non plus de dire: Je le ferai après. L'enfer est rempli d'âmes qui disaient: Après, après; en attendant, la mort les a frappées et les voilà perdues.

L'Apôtre nous dit[1]: Il faut opérer son salut avec crainte et tremblement. Si l'on tremble d'être damné, on se recommandera toujours à Dieu, on fuira les occasions et on se sauvera de cette manière.

Pour se sauver, il faut se faire violence. Le ciel n'est point pour les lâches[2].

Seigneur, que de promesses ne vous ai-je pas faites! mais ces promesses ont été autant de trahisons. Je ne veux pas vous trahir davantage; venez à mon aide, envoyez-moi la mort, plutôt que de permettre que je vous offense.

Le Seigneur nous dit: « Demandez, et vous recevrez[3] » Dieu nous fait connaître par là le grand désir qu'il a de nous sauver. Si quelqu'un disait à son ami: Mon ami, demandez-moi ce que vous voudrez, celui-ci n'aurait la peine que de le lui dire. Prions donc toujours notre Dieu, et nous recevrons toujours de nouvelles grâces, et notre salut sera assuré.

Mon aimable Jésus, abaissez vos yeux sur mes misères et

[1] Cum metu et tremore vestram salutem operamini. (*Phil.* II, 4.)
[2] Violenti rapiunt illud. (*Matth.* XI, 12.)
[3] Petite et accipietis. (*Joan.* XVI, 24.)

ayez pitié de moi. Je vous ai mis en oubli; mais vous, vous ne m'avez pas oublié. Je vous aime, mon amour, de toute mon âme; je déteste les offenses que je vous ai faites, plus que tout autre mal. Pardonnez-moi, mon Dieu, et mettez en oubli toutes les amertumes que je vous ai causées. Et puisque vous connaissez ma faiblesse, ne m'abandonnez pas; éclairez-moi, et donnez-moi la force de surmonter tout pour me rendre agréable à vos yeux. Faites que j'oublie tout le reste pour ne me souvenir plus que de votre amour et de vos miséricordes qui m'obligent mille fois de vous aimer. Marie, mère de Dieu, priez Jésus pour moi.

DEUXIÈME MÉDITATION

De la vanité du monde.

Quid prodset homini, si mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur[1]? O la grande maxime qui a envoyé tant d'âmes au ciel, et a donné tant de saints à l'Eglise! A quoi sert de gagner le monde entier qui a une fin, pour perdre après cela son âme qui est éternelle?

Le monde! et qu'est-ce que ce monde, sinon une apparence, une scène de comédie qui passe vite? *Præterit figura hujus mundi*[2]. Que la mort vienne, la toile se baisse, le rideau se ferme, et tout est fini.

Hélas! à l'article de la mort, à la lueur de ce cierge lugubre, sous quel aspect se montrent à un chrétien les choses de ce monde, ces vases d'argent, ces trésors accumulés, ces meubles riches et fastueux, quand il faut tout quitter?

O mon Jésus, faites que mon âme soit désormais toute à vous: faites que je n'aime rien que vous. Je veux me détacher de tout avant que la mort ne m'en détache de force.

Sainte Thérèse disait: On doit ne compter pour rien ce qui finit. Procurons-nous donc cette fortune qui ne finit pas

[1] (*Matth.* XVI, 26.) — [2] (I *Cor.* VII, 31.)

avec le temps. A quoi sert d'être heureux quelques jours (si toutefois on peut goûter sans Dieu une vraie félicité), quand on doit après cela être à jamais malheureux?

David nous dit que tous les biens de la terre nous sembleront à la mort comme un songe pour quelqu'un qui s'éveille: *Velut somnium surgentium*[1] Quelle peine n'éprouve pas celui qui, après avoir rêvé qu'il était fait roi, se trouve pauvre à son réveil, comme il l'était?

Qui sait, ô mon Dieu, si cette méditation que je lis n'est pas pour moi le dernier appel? Donnez-moi la force de bannir de mon cœur toute affection terrestre, avant que je parte de ce monde. Faites-moi connaître le grand tort que j'ai commis en vous offensant et vous abandonnant pour m'attacher aux créatures. *Pater, non sum dignus vocari filius tuus.* Je me repens de vous avoir tourné le dos; ne me repoussez pas maintenant que je reviens à vous.

A la mort, ce qui console un chrétien, ce ne sont ni les charges honorables qu'il a exercées, ni les pompes, ni les richesses, ni les plaisirs dont il a joui, ni les avantages qu'il a remportés sur ses rivaux; mais uniquement l'amour qu'il a eu pour Jésus-Christ, et le peu qu'il a souffert pour son amour.

Philippe II mourait en disant: Oh! que n'ai-je été frère lai dans un couvent au lieu d'avoir été roi? Philippe III disait en mourant: Oh! que n'ai-je vécu dans un désert, pour pouvoir maintenant comparaître avec plus de confiance au tribunal de Dieu? Ainsi parlent au moment de la mort ceux qu'on estime les plus fortunés de ce monde.

En résumé, toutes les acquisitions de biens terrestres aboutissent pour un mourant à des remords de conscience et à des craintes trop fondées de damnation éternelle. O Dieu! dira cette personne, tant de lumières m'ont été données pour me détacher du monde, et malgré tout cela je me suis atta-

[1] (*Ps.* LXXII, 210.)

ché au monde et à ses maximes : quelle sera maintenant la sentence à prononcer sur moi ?

Insensé que j'étais, dira celui-ci, j'avais tant de moyens et de facilités pour me rendre saint ; je pouvais mener une vie heureuse en restant uni à Dieu : et maintenant comment me trouvé-je de la vie que j'ai menée ? Mais quand viendront ces réflexions ? quand la scène sera près d'être close, et qu'on touchera au moment fatal dont un bonheur, sinon un désespoir éternel, sera la conséquence.

Seigneur, ayez pitié de moi, jusqu'à présent je n'ai point appris à vous aimer ; mais à partir d'aujourd'hui, vous serez mon unique bien. *Deus meus et omnia.* Vous seul vous méritez tout mon amour ; c'est vous seul aussi que je veux aimer.

Grands du monde, maintenant que vous êtes en enfer, que vous revient-il de vos richesses et de vos honneurs ? Rien, rien, répondent-ils en gémissant ; il ne nous en revient que tourments et désespoir. Tout est passé ; mais notre peine ne passera jamais.

Ils diront, ces malheureux : « A quoi nous a servi notre orgueil, ou l'ostentation de nos richesses ? Tout cela est passé comme une ombre [1], » et il ne nous en reste que des tourments éternels. Au moment de la mort, le souvenir de nos biens dont nous aurons joui en ce monde ne nous inspirera, hélas ! aucun sentiment de confiance, mais plutôt beaucoup de frayeur et de confusion.

Malheureux que je suis ! depuis tant d'années que je suis au monde, qu'ai-je fait pour Dieu ? Seigneur, ayez pitié de moi, ne me rejetez pas de votre présence [2]

La mort est le moment de la vérité : c'est alors qu'on reconnaît pour ce qu'elles sont toutes les choses d'ici-bas, c'est-à-dire pour nêtre que vanité, fumée et poussière. O mon Dieu, combien de fois n'ai-je pas fait échange de vous pour des

[1] Quid profuit nobis superbia, aut divitiarum jactantia ? transierunt omnia illa tanquam umbra, (*Sap.* v, 8.)

[2] Ne projicias me a facie tua. (*Ps.* L, 13.)

riens! Je n'oserais pas espérer mon pardon de vous, si je ne savais que vous êtes mort pour me pardonner Maintenant je vous aime par-dessus tout, et j'estime votre grâce plus que tous les royaumes du monde.

La mort est appelée un larron ; *Dies illa tanquam fur* [1], parce qu'elle nous dépouille de tout, biens, beauté, dignités, parents, elle nous enlève tout, jusqu'à notre peau.

Le jour de la mort s'appelle encore un jour de ruine : *Dies perditionis* [2] Alors il nous faudra perdre toutes les acquisitions faites ici-bas et toutes les espérances dont nous nous serons bercés en ce monde.

O mon Jésus, il ne m'importe en rien de perdre les biens de la terre ; il me suffit que je ne vous perde pas, ô vous qui renfermez et surpassez tous les biens.

Nous louons les saints qui, pour l'amour de Jésus-Christ, n'ont eu que du mépris pour les biens du monde ; et nous voudrions, nous, y rester attachés avec tant de périls pour notre salut ?

Nous recherchons avec tant d'ardeur nos avantages ici-bas ; comment se fait-il que nous tenions si peu compte de nos intérêts éternels?

Mon Dieu, éclairez-moi ; faites-moi connaître le néant qui fait comme le fond des créatures, et tous les biens que vous renfermez en vous, ô bien infini ! faites que je quitte tout pour m'attacher à vous seul, et vous posséder uniquement. Mon Dieu, mon Dieu, je ne veux que vous, rien de plus.

Sainte Thérèse disait que tous nos manquements et toutes nos attaches aux biens de ce monde proviennent de notre manque de foi. Réveillons donc en nous cette foi qui nous dit que nous avons à quitter un jour toutes les choses du monde pour entrer dans l'éternité : faisons en conséquence, dès maintenant, le sacrifice méritoire de ce qu'il nous faudrait un jour abandonner de force. Qu'avons-nous à nous occuper de richesses, d'honneurs et de parentés? Dieu, Dieu, ne

[1] (I *Thess.* v, 4.) — [2] (*Deut.* xxiv, 21.)

cherchons que Dieu, et Dieu nous suffira pour tout le reste.

La grande servante de Dieu, sœur Marguerite de Sainte-Anne, fille de l'empereur Rodolphe II et religieuse déchaussée, disait : » A quoi servent les royaumes à l'heure de la mort. »

La mort de l'Impératrice Isabelle fit prendre à saint François de Borgia la résolution de renoncer au monde et de se donner tout à Dieu ; car, à la vue de ce cadavre, il ne put s'empêcher de dire : « C'est donc ainsi que finissent les grandeurs et les couronnes de ce monde ! »

O mon Dieu, que ne vous ai-je toujours aimé ! faites que je sois tout à vous avant que la mort m'atteigne.

C'est un grand secret que celui de la mort. Comme elle fait évanouir tous les désirs de ce monde ! Comme elle fait bien voir que toutes les grandeurs de ce monde ne sont que fumée et déception ? Les choses qu'on désire le plus ici-bas perdent tout leur brillant, quand on les considère au point de vue du lit funèbre. L'ombre de la mort répand l'obscurité sur tout ce que le monde présente de plus éclatant.

A quoi servent les richesses, quand il ne reste plus qu'un linceul pour couvrir le cadavre de celui qui s'en croyait le maître ? A quoi sert la beauté du corps, si elle doit se réduire à un tas de pourriture ou à une fourmillière de vers ? A quoi sert l'autorité dont on s'est vu en possession, s'il n'en reste autre chose que d'être jeté, oublié de tous, dans une fosse ?

Saint Chrysostome disait : « Allez à un sépulcre, contemplez ce qu'il renferme, ces squelettes rongés par les vers et réduits en poussière, et soupirez en vous disant à vous-même : » Voilà donc ce que j'ai à devenir, et je n'y pense pas ! et je ne me donne pas à Dieu[1] ! » Hélas ! qui sait si ces pensées que je lis en ce moment ne sont pas pour moi le dernier appel que me fait la grâce ?

Eh bien, mon cher Rédempteur, j'accepte ma mort, et je l'accepte en la manière qu'il vous plaira de me l'envoyer ;

[1] Perge ad sepulchrum, contemplare pulverem, vermes, et suspira.

mais je vous prie, avant que vous ayez à me juger, de me donner le temps de pleurer les offenses que je vous ai faites. Je vous aime, mon Jésus, et je me repens du mépris dont je me reconnais coupable envers vous.

O Dieu! combien n'y en a-t-il pas qui, pour obtenir quelque bien de la terre, pour un plaisir, pour une vanité, ont perdu leur âme, et en perdant leur âme, ont eu le malheur de tout perdre!

Croyons-nous, ou non, qu'il nous faudra mourir, et qu'il nous faudra mourir une seule fois pour toujours? Et pourquoi n'abandonnons-nous pas tout le reste pour nous assurer une bonne mort? Laissons tout pour nous assurer le tout.

Comment se peut-il que nous sachions que la vue d'une vie désordonnée sera pour nous à la mort un tourment insupportable, et que nous voulions néanmoins continuer de vivre ainsi?

Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir ouvert les yeux sur ces vérités si graves. Mais, Seigneur, qu'ai-je fait? J'ai augmenté le nombre de mes péchés, et vous, vous avez augmenté vos grâces? Malheur à moi, si maintenant je ne sais pas en faire mon profit.

On n'a pas de peine à vivre détaché du monde, quand on pense que bientôt il faudra en sortir.

Oh! avec quelle tranquillité vivent et meurent les personnes qui, dégoûtées de tout le reste, se tiennent contentes en disant : Mon Dieu et mon tout [1].

Salomon disait que tous les biens de ce monde ne sont que vanité et affliction d'esprit, puisque plus on en possède, plus on a à souffrir.

Saint Philippe de Néri appelait fous ceux dont le cœur est attaché au monde ; fous, parce qu'ils ne réussissent par là qu'à mener une vie malheureuse.

Ah! mon Dieu! qu'ai-je gagné par tant d'offenses commises envers vous, que de peines et des remords qui me tourmen-

[1] Deus meus et omnia.

tent et me tourmenteront encore davantage au moment de mourir? Ah! ne différez pas de me pardonner. Vous me voulez tout à vous, et moi je veux aussi être tout à vous. Me voici, dès ce moment je me donne à vous tout entier. De vous je ne demanderai rien autre chose que vous-même.

Ah! gardons-nous bien de penser que ce soit une vie malheureuse que de vivre détaché de tout et de n'aimer que Dieu. Et qui donc ici-bas se trouve plus content qu'une âme attachée de cœur à Jésus-Christ? Parmi tous les rois de la terre trouvez-en un seul qui soit plus content qu'une âme qui s'est donnée tout entière à Dieu.

Mon âme, si tu devais en ce moment partir de ce monde, en partirais-tu contente de ta vie passée? Et qu'attends-tu donc? attends-tu que la lumière dont Dieu t'éclaire en ce moment ne doive survivre que pour te reprocher ton ingratitude au jour des comptes à rendre?

Mon Jésus, je donne congé à tout pour me donner tout à vous. Vous m'avez cherché quand je vous fuyais; ne me repoussez pas maintenant que je vous cherche. Vous m'avez aimé quand je ne vous aimais pas, quand je ne désirais pas même d'être aimé de vous. Ne me refusez pas cette faveur, à présent que je n'ai d'autre désir que de vous aimer et d'être aimé de vous. Mon Dieu, déjà je vois bien aujourd'hui que vous voulez mon salut; je veux me sauver aussi pour vous plaire. Je laisse tout, et je me donne tout à vous. Marie, Mère de Dieu, priez Jésus pour moi.

TROISIÈME MÉDITATION

Du voyage à l'éternité.

Nous ne sommes pas ici-bas à demeure fixe [1]; mais nous sommes des voyageurs qui avons pour but l'éternité : là sera notre demeure [2].

[1] Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus. (*Hebr.* XIII, 14.)

[2] Ibit homo in domum æternitatis suæ. (*Eccl.* XII, 5.)

C'est donc bientôt que nous aurons à déloger de ce monde. Dans peu, notre corps sera porté dans une fosse, et notre âme entrera dans l'éternité.

Ne serait-il pas insensé ce voyageur, qui voudrait consumer tout son bien à se bâtir une maison dans un lieu de passage d'où il lui faudrait partir tout prochainement.

Mon âme est éternelle, ô mon Dieu! donc je dois éternellement vous posséder, ou être éternellement séparé de vous.

Il y a deux demeures dans l'éternité ; l'une toute de délices, l'autre toute de tourments, et ces délices et ces tourments seront éternels. Si l'arbre tombe au midi ou à l'aquilon, en quelque lieu qu'il soit tombé, il y restera, a dit le Sage[1]. Si l'âme s'en va au séjour du salut, elle y sera heureuse à jamais ; mais si elle tombe dans l'enfer, elle y restera pour gémir tant que Dieu sera Dieu.

Il n'y a pas de milieu : ou toujours régner dans le ciel, ou être sans fin l'esclave de Lucifer ; ou être éternellement heureux en Paradis, ou à tout jamais désespéré dans les enfers.

Laquelle de ces deux demeures doit échoir en partage à chacun de nous? Celle que nous nous serons choisie volontairement. *Ibit homo*. Celui qui va en enfer y va de son pied ; celui qui se damne, se damne parce qu'il le veut.

O mon Jésus! que ne vous ai-je toujours aimé! je vous ai connu bien tard, mais vaut mieux tard que jamais. Vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité[2]

Tout chrétien, pour bien vivre, doit toujours avoir l'éternité devant les yeux. Oh! qu'elle est bien réglée la vie de celui qui vit en regard de l'éternité!

Si le paradis et l'enfer étaient choses douteuses, nous n'en devrions pas moins tout faire pour ne pas courir le risque d'être

[1] Si lignum ceciderit ad Austrum, aut ad Aquilonem, quocumque loco ceciderit, ibi erit. (*Eccl.* XI, 3.)

[2] Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum.

damnés à jamais. Mais ce ne sont pas là des choses douteuses : ce sont des vérités de foi.

A quoi doivent aboutir toutes les fortunes de ce monde ? A un enterrement, à un sépulcre. Heureux qui a pour partage la vie éternelle !

Mon Jésus, vous êtes ma vie, ma richesse, mon amour. Donnez-moi un grand désir de vous plaire pendant ce qui me reste de vie, et le secours nécessaire pour mettre ce désir à exécution.

La seule pensée de l'éternité suffit toute seule pour faire un saint. Saint Augustin appelle la pensée de l'éternité *magna cogitatio*, la grande pensée. C'est cette pensée qui a poussé tant de jeunes gens au fond des cloîtres, tant d'anachorètes dans les déserts, et fait affronter la mort à tant de martyrs.

Le père Avila convertit une dame attachée au monde en lui disant seulement : *Considérez, madame, toujours et jamais.* Un moine s'enferma dans un tombeau, et là il ne faisait que répéter en soupirant : *O éternité, ô éternité* !

Hélas ! quelle n'est pas l'importance de ce dernier moment de notre vie ! le dernier souffle de notre poitrine décidera pour nous d'une éternité de jouissances ou de supplices, d'une vie toujours heureuse ou d'une vie toujours malheureuse. Jésus-Christ est mort sur la croix afin de nous assurer sa grâce pour ce dernier moment.

Aimable Rédempteur, si vous n'étiez mort pour moi, je serais donc perdu pour toujours ! je vous rends grâces, mon amour ! je me confie en vous, je vous aime.

Ou nous croyons, ou nous ne croyons pas. Si nous ne croyons pas, nous nous gênons encore trop pour des choses qui, après tout, sont imaginaires. Mais si nous croyons, ce que nous faisons est trop peu pour acquérir une éternité de bonheur, ou pour éviter une éternité de malheur.

Le père Vincent Caraffa disait que si les hommes donnaient quelque attention aux vérités éternelles et établissaient un parallèle entre les biens et les maux présents et les biens et les maux de l'éternité, la terre deviendrait un désert, parce

qu'il n'y aurait plus personne à s'occuper des affaires de la vie présente.

Oh! quelle épouvante nous causera au dernier moment de notre vie cette pensée : Hélas ! de l'instant où je suis dépend mon bonheur éternel, ou ma ruine éternelle. Je vais être heureux ou malheureux pour toujours !

O Dieu, les mois, les années s'écoulent, nous voilà aux portes de l'éternité, et nous n'y pensons pas! Et qui sait si cette année, si ce mois ne sont pas les derniers pour moi? qui sait si ceci n'est pas le dernier avertissement que Dieu m'envoie.

Mon Dieu, je ne veux plus abuser de vos grâces : me voici; faites-moi savoir ce que vous voulez de moi ; je veux vous obéir en tout.

Après tant de lumières, tant d'invitations de Dieu, qu'attendons-nous? est-ce d'aller pleurer avec les damnés et dire : « La saison est finie, et nous n'avons point été sauvés [1] ? » Il est temps encore d'apporter remède ; après la mort, il ne sera plus temps.

Le père Avila avait raison de dire que les chrétiens qui croient la vie éternelle et qui vivent loin de Dieu, mériteraient d'être renfermés dans un hôpital de fous.

C'est une grande affaire que celle de l'éternité ; il ne s'agit pas d'avoir une maison plus commode ou mieux éclairée, mais d'habiter un palais de délices ou un abîme de tourments.

Il s'agit d'être bienheureux dans la compagnie des anges et des saints, ou de vivre désespéré dans le cachot infernal des ennemis de Dieu. Et pour combien d'années? pour mille ans? Non; pour toujours, pour toujours, tant que Dieu sera Dieu.

O mon Dieu, si j'étais mort pendant que j'étais dans votre disgrâce, je vous aurais donc perdu pour toujours! Seigneur, si vous ne m'avez pas pardonné, pardonnez-moi à cette heure.

[1] Finita est æstas, et nos non salvati sumus! (*Jer.* VIII, 20.)

Je vous aime de toute mon âme ; vous avoir offensé est à mes yeux un malheur au-dessus de tous. Je ne veux plus vous perdre. Je vous aime de tout mon cœur, et je veux vous aimer toujours. Ayez pitié de moi.

Il en est qui, durant leur vie, entendent prononcer, sans que cela leur fasse aucune vive impression, les mots de *jugement*, *d'enfer*, *d'éternité*. Mais à la mort, que ces vérités leur causeront de terreur ! mais sans beaucoup de fruit, puisqu'alors cela ne servira qu'à accroître leurs remords et leur confusion.

Sainte Thérèse disait à ses religieuses : *Mes filles, une âme, une éternité !* Elle voulait dire par ce mot *une âme*, que quand l'âme est perdue, tout est perdu ; et par le mot *une éternité*, que l'âme une fois perdue est perdue pour toujours.

Seigneur, attendez-moi, donnez-moi le temps de pleurer mes péchés. J'ai assez perdu d'années ; le temps qui me reste, je veux vous le donner tout entier : accueillez-moi à votre service, mon Dieu ! mon Dieu !

Le Seigneur nous attend. Faisons grand cas de ce temps qu'il nous donne dans sa miséricorde, afin que nous ne soyons pas réduits à soupirer après, quand il sera fini pour nous.

O Dieu, qu'un moribond paierait cher un jour, une heure de plus de vie ! mais il faudrait que ce jour, ou cette heure-là, il eût la tête saine ; car d'ordinaire les derniers moments du mourant sont peu propres à mettre en ordre les affaires de sa conscience, L'étourdissement, les douleurs, l'oppression de la poitrine, empêchent alors l'âme de produire un acte qui ait une vraie valeur Elle est comme enfermée dans une fosse obscure, et elle ne voit que la grande ruine qui la menace, et qu'elle sent être irrémédiable. Elle voudrait du temps, mais elle voit qu'il n'y a plus de temps.

Qua hora non putatis, filius hominis veniet. (Luc. XII. 40.) Dieu nous cache le temps de notre mort, afin que nous nous tenions toujours prêts. *Estote parati.* Le temps de la mort n'est pas le temps de préparer ses comptes, mais bien celui

de les présenter tout prêts. Saint Bernard disait : *Pour bien mourir, il faut être sans cesse préparé à mourir.*

C'est assez vous avoir offensé, ô mon Jésus ! il est temps désormais que je me prépare à la mort. Je ne veux plus abuser de votre patience. Je veux vous aimer autant que j'en suis capable. Je vous ai offensé, je veux maintenant vous aimer beaucoup.

Qu'il est pénible de ne se repentir de ses négligences que lorsqu'il n'est plus temps de faire ce qu'on a négligé !

Saint Laurent Justinien disait que les mondains, à la mort, donneraient volontiers toutes leurs richesses pour une heure de plus de vie ; mais ils auront pour toute réponse : *Tempus non erit amplius*, il n'est plus temps ! Il leur sera intimé de partir sans délai : *Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo !*

Saint Grégoire rapporte qu'un certain Chrysanthe, étant à la mort, criait aux démons : *Donnez-moi du temps jusqu'à demain ;* mais que ceux-ci lui répliquaient : *Insensé, tu l'as eu ce temps, pourquoi l'as-tu perdu ? maintenant il n'y a plus de temps.*

O mon Dieu, que d'années j'ai perdues ! Ce qui me reste de vie ne doit plus être à moi, mais tout entier à vous ; faites que votre saint amour abonde en moi, après que le péché y a tant abondé.

Saint Bernardin de Sienne disait qu'un moment de temps en cette vie nous vaut autant que Dieu ; parce qu'à chaque moment, avec un acte d'amour ou de contrition, on peut acquérir de nouveaux degrés de grâce.

C'est une des pensées de saint Bernard que le temps est un trésor qu'on ne peut trouver qu'en cette vie. *Oh ! si nous avions seulement une heure !* disent au fond des enfers les malheureux damnés, une heure pour porter remède à notre perte éternelle ! on ne pleure plus dans le Paradis ; mais si les bienheureux pouvaient pleurer, l'unique sujet de leurs larmes serait d'avoir perdu, durant cette vie, un temps avec lequel ils auraient pu acquérir de plus hauts degrés de gloire.

Aimable Rédempteur, je ne mérite pas de pitié, mais votre passion est mon espérance. Je veux vous aimer par-dessus tout. Aidez-moi, donnez la main à un misérable pécheur, qui maintenant veut être tout à vous.

Et qui sait si la mort ne nous arrivera pas à l'improviste, en nous privant du temps nécessaire pour régler nos comptes? Tant de personnes sont mortes subitement, qui ne croyaient pas mourir de la sorte, et si elles ont eu le malheur de se trouver en état de péché, qu'en sera-t-il d'elles pendant toute l'éternité?

Les saints ont cru ne faire encore que bien peu de chose en se préparant toute leur vie à faire une bonne mort. Quand on vint annoncer au père Avila sa mort prochaine, il se prit à dire : *Oh! si j'avais encore un peu de temps pour me préparer à mourir!*

Et nous, qu'attendons-nous? est-ce de faire une mort désespérée et malheureuse pour servir d'exemple aux autres, pour leur montrer en nous l'œuvre des rigueurs de la justice divine.

Non, mon Jésus, je ne veux point vous forcer à m'abandonner. Dites ce que vous voulez de moi, je veux le faire sans réserve. Faites que je vous aime, et je ne vous demande rien de plus.

Vocabit adversum me tempus. (*Thren.* I. 14.) Tremblons, et ne faisons pas en sorte que ce temps qui nous est offert par la miséricorde de Dieu, soit un jour appelé en témoignage contre nous ; Dieu l'établirait juge de notre ingratitude. Marchez, dit le Seigneur, pendant que vous avez la lumière : *Ambulate dum lucem habetis.* (*Joan.* XII. 35), parce que le temps de la mort est *cette nuit durant laquelle nul ne peut travailler.* (*Joan.* IX.35.) Alors il fait nuit, on n'y voit plus ; ce n'est plus le temps de faire quoi que ce soit.

Qui sait si je me sauverai, ou si je me damnerai? disait en tremblant saint André d'Avellino. Mais en parlant ainsi, il se tenait toujours uni à Dieu de plus en plus. Et nous, que faisons-nous? Comment est-il possible que celui qui croit qu'il

doit mourir et entrer dans l'éternité, ne se donne pas tout à Dieu ?

Mon bien-aimé Rédempteur, mon amour crucifié, je ne veux pas attendre, pour vous serrer dans mes bras, qu'on me présente votre image à l'article de ma mort ; dès aujourd'hui je vous embrasse, je vous serre contre mon cœur, je quitte tout pour n'aimer que vous, mon unique bien. O Marie, ma Mère, liez-moi avec Jésus, et faites que je me sépare plus de son amour !

QUATRIÈME MÉDITATION.

Du péché.

Qu'est-ce que le péché mortel ? *Est aversio a Deo*, suivant la définition commune à saint Thomas et à saint Augustin. Le péché mortel consiste à s'éloigner de Dieu, à lui tourner le dos, à mépriser sa grâce et son amour ; c'est lui manquer de respect en face, comme si on lui disait : Je ne veux pas vous servir, je veux faire ce qui me plaît ; peu m'importe que vous en soyez offensé et que vous me priviez de votre amitié.

Pour comprendre la malice du péché mortel, il faudrait comprendre ce que c'est que Dieu, et ce que c'est que l'homme qui insulte ce Dieu par le péché. Devant Dieu, les anges et les saints ne sont rien, et un ver de terre a l'audace d'insulter un Dieu !

Bien plus, l'homme, par son péché, non-seulement insulte un Dieu d'une majesté infinie, mais un Dieu qui l'a aimé jusqu'à mourir pour son amour ; une éternité ne suffirait donc pas pour pleurer dignement un seul péché mortel.

Celui qui le commet, que fait-il ? il déshonore un Dieu, en lui préférant une fumée, un transport de rage, une misérable satisfaction. Un Dieu si grand ! un Dieu si bon !

Seigneur, si je ne vous voyais pas sacrifié sur la croix pour

mon amour, je perdrais toute espérance de pardon ; mais votre mort me donne confiance. *In manus tuas commendo spiritum meum.* Je vous recommande cette âme pour laquelle vous avez sacrifié votre sang et votre vie ; faites qu'elle vous aime et qu'elle ne vous perde plus. Je vous aime, mon Jésus, mon amour, mon espérance. Après que vous m'avez fait connaître combien vous m'auez aimé, comment pourrais-je me séparer de vous, mon unique bien ?

Quelle peine n'éprouvons-nous pas si nous nous voyons offensés par une personne comblée de nos bienfaits ! Dieu n'est pas susceptible de douleur ; mais s'il pouvait en éprouver, il mourrait de chagrin, de se voir outragé par une créature en faveur de laqnelle il est allé jusqu'à donner sa vie.

Péchés maudits où je suis tombé, je vous déteste, je vous maudis mille fois ; c'est vous qui m'avez fait causer tant de déplaisir à mon Rédempteur, qui m'a tant aimé.

Ames infortunées qui brûlez dans les enfers, vous qui, en cette vie, disiez que le péché était un petit mal ; avouez, malheureuses, que tous vos supplices sont encore au-dessous de ce que vous méritez.

Il faut convenir que le péché est un grand mal, puisque Dieu, qui est la miséricorde même, est obligé de le punir par un enfer éternel. Bien plus, pour satisfaire la divine justice offensée par le péché, il a fallu qu'un Dieu sacrifiât sa propre vie.

O Dieu ! nous savons que l'enfer est un châtiment affreux, et nous ne craignons pas le péché qui peut nous y faire tomber ! nous savons qu'un Dieu est mort afin de pouvoir nous pardonner nos péchés, et nous recommençons à les commettre !

La perte des moindres biens de la terre nous rend tristes et chagrins, et la perte de Dieu par le péché ne nous remplira pas de douleur et d'afflition pendant toute notre vie !

Je vous remercie, Seigneur, de ce que vous me donnez du temps pour pleurer les déplaisirs que je vous ai causés. O mon Jésus ! je les abhorre, je les déteste. Donnez-moi encore

plus de douleur et plus d'amour, afin que je pleure mes offenses, non pas tant à cause des châtiments qu'elles ont mérités, que pour le déplaisir qu'elles vous ont causé, ô Dieu souverainement aimable.

Quelles inquiétudes, quelles craintes, n'éprouve pas un courtisan qui craint d'avoir offensé son prince? Et nous, qui sommes certains d'avoir déplu à Dieu et d'avoir perdu, pendant quelque temps au moins, son amitié, nous vivrons tranquilles, au lieu d'en éprouver un continuel regret?

Quelles précautions ne prend-on pas pour se garantir du poison qui tue le corps? et on met tant de négligence à éviter le poison du péché qui tue l'âme et lui fait perdre Dieu?

Ne nous laissons pas prendre à ce piége que nous tend le démon en nous faisant dire en nous-mêmes : *Je m'en confesserai après.* Oh! combien d'âmes l'ennemi a précipitées en enfer au moyen de ce leurre!

Qu'il y a d'années, ô mon Dieu! que je mériterais être en enfer! Vous m'avez attendu afin que je bénisse à jamais votre miséricorde, et que je vous aime; oui, mon Jésus, je vous bénis, je vous aime, et j'espère par vos mérites ne plus me séparer de votre amour.

Mais si après tant de grâces je venais encore à vous offenser, comment puis-je me flatter que vous ne m'abandonneriez pas, et que vous me pardonneriez de nouveau! Ah! Seigneur, ne le permettez pas.

Dieu use de miséricorde envers celui qui le craint, mais non envers celui qui le méprise. Offenser Dieu parce qu'il est miséricordieux, c'est le provoquer davantage à nous punir.

Comme aussi outrager Dieu, parce qu'il pardonne, c'est vouloir se moquer de lui; mais *Deus non irridetur*

Le démon vous dira : *Mais qui sait? même après ce péché, il est possible que tu te sauves.* En attendant, je vous dis, moi, que si vous péchez, dès lors vous vous condamnez de vous-même à l'enfer. Qui sait? il est facile encore que vous vous

sauviez, mais il est possible aussi, et plus probable peut-être, que vous vous damniez. Et c'est l'affaire de son salut éternel qu'on hasarde sur un qui sait. En attendant, vous vous étiez perdu déjà entre-temps. Et si, en attendant, la mort vous arrive, si Dieu vous abandonne, qu'en sera-t-il de vous ?

Non, mon Dieu, je ne veux plus vous offenser, c'est assez de m'être rendu tant de fois coupable. Combien d'autres pour moins de péchés sont dès maintenant en enfer ? Je ne veux plus être à moi, mais à vous, et tout à vous. Je vous consacre tout ce que j'ai de volonté, de liberté : *Tuus sum ego, salvum me fac*. Sauvez-moi de l'enfer, et surtout sauvez-moi du péché ; je vous aime, ô mon Jésus ! Je ne veux plus vous perdre.

Dieu, disent les saints Pères, tient arrêté le nombre des péchés qu'il veut pardonner à chacun. Par conséquent, comme nous ne connaissons point ce nombre, nous devons craindre qu'à chaque nouveau péché, le Seigneur ne nous abandonne.

Cette crainte : *Qui sait si Dieu me pardonnera encore ?* doit être pour nous un puissant motif de ne plus offenser Dieu ; et avec cette crainte, nous nous sauverons.

Et plus une personne se trouve favorisée de grâces et de lumières surnaturelles, plus elle doit craindre cet abandon.

Le Docteur Angélique dit que le péché croît en gravité à proportion de l'ingratitude dont il nous rend coupables. Malheur donc au chrétien qui, après avoir été enrichi par le Seigneur de tant de grâces, l'offense mortellement.

Ah ! mon Jésus, j'ai lutté contre vous à qui l'emporterait, de vous, à me combler de miséricordes, ou de moi, à vous accabler d'outrages ; plus vous me faisiez de bien, et plus je vous outrageais. Mais maintenant je vous aime de tout mon cœur, et je veux compenser par mon amour tous les déplaisirs que je vous ai donnés. Eclairez-moi, fortifiez-moi.

La sœur Marie Strozzi disait : *Le péché d'une personne religieuse fait horreur au Paradis, et oblige le Seigneur de s'éloigner d'elle.*

Celui qui n'a pas une grande crainte du péché mortel n'est pas loin d'y tomber. Aussi faut-il fuir les mauvaises occasions autant qu'on le peut.

Il faut fuir encore les péchés véniels qu'on commettrait avec délibération. Le père Alvarez disait: Les fautes même légères, si elles sont volontaires, ne tuent pas l'âme à la vérité, mais la rendent faible, au point que, de graves tentations survenant, elle n'aura plus la force d'y résister et elle tombera.

Sainte Thérèse a laissé par écrit cette prière : *Du péché d'advertance, si petit qu'il soit, mon Dieu, délivrez-nous.*

C'est que, disait la sainte, un péché véniel commis avec advertance, nous fait plus de tort que tous les démons de l'enfer

Non, mon Jésus, je ne veux plus vous déplaire, ni peu ni beaucoup. Vous m'avez imposé trop d'obligations de vous aimer, je veux mourir plutôt que de vous donner volontairement le moindre déplaisir. Vous ne le méritez point ; mais vous méritez tout mon amour, et je veux vous aimer de toutes mes forces. Donnez-moi votre secours.

C'est à tort que le péché véniel s'appelle un mal léger : comment peut-on dire léger un mal qui cause à Dieu du déplaisir ?

Celui qui commet des péchés véniels sans retenue se dit à lui-même : *Il suffit que je me sauve* ; mais moi je vous dis, qu'en continuant de vivre ainsi, vous ne vous sauverez pas : car, comme l'a dit saint Grégoire, *l'âme ne reste pas où elle tombe, mais elle tombe toujours plus bas.* Saint Isidore a dit : Pour celui qui ne tient nul compte de ses péchés véniels, Dieu permet qu'il tombe dans des péchés mortels en punition du peu d'amour qu'il lui porte. Et le Seigneur lui-même a dit au bienheureux Henri Suson, que les âmes qui ne tiennent pas compte des péchés véniels, sont en plus grand danger qu'elles ne le croient, parce que, ajoute-t-il, en vivant ainsi, il leur est bien difficile de persévérer dans la grâce.

Le Concile de Trente nous enseigne que nous ne pouvons

persévérer dans la grâce sans un secours spécial du Seigneur; mais on ne mérite pas ce secours spécial, quand on offense Dieu par le péché véniel volontairement commis sans pensée d'amendement.

Ah! Seigneur, ne me châtiez pas comme je le mériterais. Oubliez tant de déplaisirs que je vous ai donnés, et ne me privez pas de votre lumière ni de votre secours. Je veux me corriger, je veux être à vous. O Dieu tout-puissant, recevez-moi, changez-moi : telle est mon espérance.

Le Seigneur dit à la bienheureuse Angèle de Foligno: *Ceux que j'éclaire pour les faire marcher dans la perfection, et qui, dégradant leur âme, ne veulent marcher que dans la voie commune, seront abandonnés de moi.*

Celui qui sert Dieu, mais sans craindre de lui déplaire véniellement par la recherche de soi-même, donne à entendre que Dieu ne mérite pas d'être servi avec plus de soin. Il déclare en résumé que Dieu n'est pas digne d'un tel amour, que nous soyons obligés de préférer son bon plaisir à nos satisfactions.

Les péchés d'habitude, dit saint Augustin, sont une maladie honteuse, sorte de gale qui rend l'âme si hideuse, qu'elle la prive des embrassements du Seigneur.

Mon Dieu, je vois que vous ne m'avez pas encore abandonné comme je le méritais: donnez-moi donc la force de sortir de ma tiédeur. Je ne veux plus vous offenser avec délibération, je veux vous aimer de toute mon âme. Mon Jésus, aidez-moi, je mets ma confiance en vous.

Saint François disait: C'est une ruse du démon de lier les âmes avec un cheveu, pour les lier ensuite avec une chaîne et en faire ses esclaves. Gardons-nous donc de nous laisser enchaîner par aucune passion. Une âme enchaînée par une passion est perdue, ou bien près de se perdre.

La mère Marie-Victoire Strada disait: *Le démon, quand il ne peut avoir beaucoup, se contente de peu; mais ensuite, avec ce peu, il acquiert le reste.*

Le Seigneur nous proteste que les âmes tièdes seront vomies

de sa bouche : *Sed quia tepidus es, incipiam te evomere* (Apoc. III. 15). Le vomissement signifie l'abandon de Dieu, car ce qu'on vomit on a de l'horreur à le reprendre.

La tiédeur est une fièvre étique qu'on sent à peine, mais qui conduit sans remède à la mort ; la tiédeur en effet rend l'âme insensible aux remords de la conscience.

Par pitié, mon Jésus, ne me vomissez pas comme je le mérite ; ne considérez pas mon ingratitude, mais les tourments que vous avez soufferts pour moi. Je me repens de tous les déplaisirs que je vous ai causés, je vous aime, mon Dieu ; à partir de ce moment, je veux faire tout ce que je pourrai pour vous complaire, ô amour de mon âme ! je vous ai offensé beaucoup, faites que je vous aime beaucoup, pendant ce qui me reste de vie. O Marie, mon espérance, aidez-moi de votre intercession !

CINQUIÈME MÉDITATION

De la mort.

Il faut mourir, tôt ou tard il faut mourir,

A chaque nouveau siècle, les maisons et les villes se remplissent d'un nouveau peuple, et l'ancien s'en va disparaître dans les sépulcres.

Nous naissons tous avec la corde au cou, c'est-à-dire que dès lors nous sommes condamnés à mort. Que notre vie soit longue, ou courte tant qu'on voudra, il doit venir un jour, une heure qui seront les derniers pour nous, et dès à présent cette heure est déterminée.

O mon Dieu ! je vous rends grâce de la patience que vous avez eue de me supporter. Oh ! que ne suis-je mort plutôt que de vous avoir jamais offensé ! mais puisque vous me donnez le temps de réparer le mal que j'ai fait, dites-moi ce que vous voulez de moi, je veux vous obéir en tout.

Dans peu d'années, ni moi qui écris, ni vous qui lisez, nous ne serons plus sur cette terre. De même que nous avons enten-

du sonner les cloches à la mort des autres, de même, un jour, d'autres entendront les cloches sonner pour nous. De même que nous lisons les noms des autres écrits au livre mortuaire, de même d'autres liront les nôtres écrits dans un semblable livre.

En un mot, il n'y a point de remède, il faut mourir. Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'on ne doit mourir qu'une fois : que cette première fois soit malheureuse, elle l'est pour toujours.

Comme vous serez saisi d'épouvante, quand on vous avertira de recevoir les sacrements et qu'il n'y a plus de temps à perdre ! vous verrez alors qu'on fera sortir de la chambre vos parents, vos amis ; votre confesseur restera seul, avec les servantes, pour vous assister.

Mon Jésus, je ne veux pas attendre la mort pour me donner à vous. Vous avez dit que vous ne savez point repousser une âme qui vous cherche : *Quærite, et invenietis.* En ce moment je cherche, faites donc que je vous trouve. Je vous aime, bonté infinie, je ne veux posséder que vous, et rien de plus.

Un tel, au milieu de ses projets et de ses intrigues mondaines, s'entendra dire : *Mon frère, vous êtes mal, préparez-vous à la mort.* Le malade, alors, voudra mettre ses comptes en ordre. Mais, hélas ! l'effroi et le désordre où il se trouve le rendent si hébété qu'il ne sait que faire.

Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend est pour lui un sujet de peine et de terreur. Toutes les choses de ce monde lui deviennent comme des épines ; déchirant est pour lui le souvenir des divertissements qu'il a goûtés, des démêlés d'où il est sorti vainqueur, des vanités dont il faisait ostentation ; cruels lui sont les amis qui l'ont détourné de Dieu ; cruelles, les vaines parures de sa personne, en un mot, tout est devenu pour lui épines.

Quel sujet d'épouvante ce sera pour lui que cette pensée : *Dans peu je ne serai plus en vie, et je ne sais si l'éternité qui m'attend sera heureuse ou malheureuse.* O Dieu ! quel effroi ne causeront pas aux pauvres mourants ces seuls mots de juge, d'enfer, d'éternité !

Mon Rédempteur, je crois que vous êtes mort pour moi; j'espère me sauver par la vertu de votre sang. Je vous aime, bonté infinie, et je me repens de vous avoir offensé. Mon Jésus, mon espérance, mon amour, ayez pitié de moi!

Imaginez-vous voir un homme assailli par sa dernière maladie. Naguère il allait par la ville, se promenant, médisant, menaçant et se moquant des autres: le voici en un instant sans forces, sans parole, ne voyant, n'entendant plus rien.

Hélas! le malheureux ne pense plus à ses projets, à ses vanités; seulement il a devant les yeux la pensée des comptes qu'il doit rendre à Dieu. Les parents se tiennent autour de lui, et parmi eux les uns pleurent, d'autres soupirent, ceux-là gardent le silence ; le confesseur est là qui l'assiste, les médecins s'asssemblent et se consultent, autant de causes de terreur.

Le malade en cet état ne rit plus, ne songe plus à se divertir; il ne pense qu'à la nouvelle qu'on vient lui apporter, que son mal est mortel.

Mais il n'y a plus de remède; dans cette confusion, dans cette tempête de douleurs, d'afflictions et de craintes, il faut se disposer à partir de ce monde. Mais comment s'y disposer, si le temps est si court, si l'esprit est si troublé? Il n'y a plus de remède, il faut partir; ce qui est fait est fait.

Mon Dieu, quelle sera ma mort? Non, je ne veux point mourir avec une si grande incertitude de mon salut. Je veux changer de vie. Mon Jésus, donnez-moi votre secours. Je suis résolu à vous aimer dorénavant de tout mon cœur. Attachez-moi à vous, et ne permettez pas que désormais je me sépare de vous.

Si ce soir vous deviez mourir, combien paieriez-vous une année ou un mois de vie! Il faut vous résoudre à faire maintenant ce que vous ne pourrez plus faire à la mort.

Qui sait si cette année, ce mois et peut-être même ce jour, n'est pas le dernier pour vous?

Vous ne voudriez pas mourir dans l'état où vous vous trouvez, et vous osez continuer de vivre dans ce même état? Vous

plaignez les personnes mortes subitement, parce qu'elles n'ont pas eu le temps de se préparer à la mort ; et vous qui avez le temps, vous ne vous y préparez pas!

Ah! mon Dieu! je ne veux pas vous obliger à m'oublier. Je vous rends grâces des miséricordes dont vous avez usé envers moi; donnez-moi votre secours, pour changer de vie. Je vois que vous voulez me sauver, et je veux me sauver aussi pour vous louer et vous aimer éternellement.

A la mort on vous présentera le crucifix, et on vous dira que Jésus-Christ à ce moment doit être votre unique refuge, votre seule consolation.

Aux moribonds qui ont peu aimé le Crucifix, ce sera pour eux un objet non de consolation, mais d'épouvante. Au contraire, combien cet objet consolera les âmes qui ont tout quitté pour l'amour de Jésus!

Mon bien-aimé Jésus, vous devez être mon unique amour en cette vie et à la mort: *Deus meus et omnia!*

Oh! quelle terreur cause aux moribonds, dont la conscience est en mauvais état, le seul mot d'éternité! C'est pour cela qu'à la mort ils ne veulent entendre parler que de leurs douleurs, de médecins et de remèdes; si on leur parle de leur âme, aussitôt ils s'ennuient, changent de propos, et disent: *Par charité, laissez-moi reposer.*

Le malheureux dira: Oh! si j'avais le temps de réformer ma vie! Mais voici la réponse: *Proficiscere de hoc mundo.* Il dira: Appelez encore des médecins, essayez d'autres remèdes. A quoi bon des médecins? A quoi bon des remèdes? L'heure est arrivée, il faut partir, et entrer dans l'éternité.

Ce *proficiscere* n'effraie point, mais console celui qui aime Dieu; il pense qu'il va sortir de tout danger de perdre le bien qu'il aime.

Hodie sit in pace locus tuus, et habitatio tua in sancta Sion. Qu'aujourd'hui votre place soit au séjour de la paix, et votre demeure dans la sainte Sion. Heureuse nouvelle pour celui qui meurt avec quelque certitude d'être dans la grâce de Dieu!

J'espère par votre sang, ah! mon Jésus, que vous me con-

duirez dans un lieu de paix où je pourrai vous dire : *Dieu que j'aime, je n'ai plus de crainte de vous perdre.*

Miserere, Domine, gemituum, miserere lacrymarum ejus. Mon Dieu, je ne veux pas attendre à la mort pour pleurer les offenses que je vous ai faites ; dès ce moment je les déteste, je les maudis, je m'en repens de tout mon cœur, et je voudrais en mourir de douleur. Je vous aime, bonté infinie, et toujours je veux vivre et mourir ainsi dans les larmes et dans l'amour.

Agnosce, Domine, creaturam tuam, non a diis alienis creatam, sed a te solo Deo vivo et vero. O Dieu, qui m'avez créé pour vous, ne me repoussez pas loin de vous. Si dans un temps je vous ai délaissé, maintenant je vous aime plus que moi-même, et je ne veux aimer que vous.

A la vue du Saint-Viatique, celui qui a peu aimé Jésus-Christ sera saisi de frayeur. Mais, au contraire, celui qui n'a aimé que Jésus-Christ, sera alors plein de confiance et de tendresse en voyant son Seigneur qui vient pour l'accompagner dans le passage à l'éternité.

Au moment de l'extrême-onction, le démon nous rappellera tous les péchés commis par nos sens. Tâchons donc de les pleurer avant la mort.

Dès que le mourant aura reçu tous les sacrements, les parents, les amis se retireront, et le laisseront seul avec le Crucifix.

Ah ! mon Jésus, quand tous m'auront abandonné, vous du moins ne m'abandonnerez pas. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.*

Voilà que déjà commencent à paraître les sueurs froides, les yeux s'obscurcissent, le pouls s'arrête, les pieds et les mains se refroidissent, le malade s'étend dans la situation d'un cadavre, et l'agonie commence. Hélas ! le malheureux va passer. Puis la respiration devient plus rare, autant de signes d'une fin prochaine. Alors le confesseur allume le cierge, le met dans la main du mourant, et commence à dire les prières des agonisants. O flambeau ! dès maintenant éclaire nos âmes, car alors ta lumière nous servira peu, à l'heure où il n'est plus temps de remédier au mal qu'on a fait.

O Dieu ! à la lueur de ce lugubre flambeau, quel aspect offriront les vanités de ce monde, et les offenses faites à Dieu ?

Enfin le moribond expire. Son dernier soupir est pour lui la fin du temps, le commencement de l'éternité. O moment décisif, ou d'une éternité de bonheur, ou d'une éternité de misère !

Miséricorde, ô mon Jésus ! pardonnez-moi, et tenez-moi étroitement uni à vous, pour que je ne sois pas perdu en ce moment.

Dès que l'âme sera sortie, le prêtre, se tournant vers les assistants, dira : *Il est passé.* Est-il mort ? Oui, il est mort. *Requiescat in pace :* qu'il repose en paix, s'il est mort dans la paix avec Dieu ; mais s'il est mort dans la disgrâce de Dieu, le malheureux ! il n'aura plus de paix tant que Dieu sera Dieu.

Il n'est pas plus tôt expiré, que la nouvelle s'en répand au dehors : *Il était aimable*, dit l'un, *mais peu dévot. Qui sait*, dit un autre, *s'il est perdu ?* Les parents et les amis, pour ne pas renouveler leur douleur, ne veulent plus entendre parler de lui, et disent à ceux qui leur en parlent : *Par charité, ne me le nommez plus.*

Voilà celui qui était l'agrément des conversations, devenu maintenant l'horreur de tout le monde. Entrez dans sa maison, il n'y est plus ; sa chambre, son lit, ses meubles déjà sont distribués à d'autres : et lui, où est-il ? son corps gît dans la tombe, et son âme entre dans l'éternité.

Si vous voulez le voir, ouvrez cette fosse, considérez-le ; ce n'est plus cet homme brillant de santé, ami du plaisir ; il est déjà devenu un amas de pourriture où s'engendrent des vers qui lui font tomber pièces par pièces les lèvres et les joues. Dans peu il ne restera plus de lui qu'un squelette fétide, qui avec le temps se divisera encore, la tête se séparant du buste, et les os se détachant les uns des autres.

Voilà donc l'état où sera réduit un jour ce corps pour lequel nous offensons tant le Seigneur !

Saints du ciel, vous l'avez bien compris, vous qui toujours avez mortifié vos corps ; maintenant on vénère vos ossements sur

les autels, et vos belles âmes jouissent de la vue de Dieu, en attendant le dernier jour où vos corps viendront s'associer à la gloire dont vous jouissez, comme ils ont été compagnons de vos souffrances.

Si j'étais maintenant dans l'éternité, que ne voudrais-je pas avoir fait pour Dieu? Saint Camille de Lellis, arrêtant ses regards sur les fosses des morts, disait: *Oh! si celui-ci était encore vivant, que ne ferait-il pas maintenant pour la vie éternelle! Et moi qui suis vivant, que fais-je?* Et nous, que faisons-nous?

Seigneur, ne me réprouvez pas pour mon ingratitude! Les autres vous ont offensé dans les ténèbres; moi, je vous ai offensé au sein de la lumière. Vous m'avez abondamment éclairé pour me faire connaître l'outrage que je vous faisais en péchant; et néanmoins, foulant aux pieds toutes vos lumières et vos grâces, je vous ai tourné le dos. *Non sis tu mihi formidini, spes mea, in die afflictionis.* Ah! mon Jésus, vous qui êtes mon unique espérance, ne soyez point pour moi un objet d'épouvante au jour de mes angoisses, comme sera le jour de ma mort.

De la mort des justes.

Saint Bernard dit que la mort des justes est appelée précieuse, parce qu'elle est pour eux la fin des travaux, et la porte de la vie: *Pretiosa tamquam finis laborum, et janua vitæ.* La mort est une récompense pour les saints, car elle est pour eux le terme des afflictions, des souffrances, des combats et des craintes de perdre Dieu.

Ce *proficiscere*, qui tourmente les mondains, ne tourmente pas les saints, car ce n'est pas pour eux une peine de laisser les biens de la terre, puisque Dieu seul a été leur richesse: ni les honneurs, puisqu'ils les ont méprisés: ni leurs parents, puisqu'ils ne les ont aimés qu'en Dieu. Aussi, comme ils ont passé toute leur vie en disant: *Deus meus et omnia*, de même en mourant ils le répètent avec une plus vive allégresse.

Les douleurs mêmes de la mort ne les affligent nullement; ils se réjouissent au contraire de pouvoir offrir à Dieu ces der-

niers restes de vie, en signe de leur amour, en unissant le sacrifice de leur vie au sacrifice que Jésus-Christ fait de lui-même, lorsqu'il est mort pour leur amour.

Oh ! quel contentement donne aux saints cette pensée qu'ils ne pourront plus pécher ni être exposés à être séparés de Dieu! Oh ! quelle joie de pouvoir dire, en embrassant le crucifix : *In pace in idipsum dormiam et requiescam !*

Le démon cherchera, il est vrai, à nous inquiéter alors par la vue de nos péchés ; mais si nous les avons pleurés et qu'en même temps nous ayons aimé Jésus-Christ de tout notre cœur, Jésus nous consolera. Dieu met plus d'intérêt à notre salut, que le démon à notre perte.

De plus, la mort est la porte de la vie. Dieu est fidèle ; il sait bien consoler les âmes qui l'ont aimé. Jusque dans les angoisses de la mort, il leur fera éprouver certains avant-goûts du Paradis. Ces actes de confiance, d'amour pour Dieu, de désir de le voir bientôt, commenceront à leur faire sentir cette paix dont ils jouiront pendant l'éternité. Quelle allégresse surtout le saint-viatique ne causera-t-il à pas celui qui pourra dire alors avec saint Philippe de Néri : *Voici mon amour* ; *voici mon amour* !

Ce que nous devons craindre, ce n'est donc pas la mort, mais le péché, qui rend la mort malheureuse. Un grand serviteur de Dieu, le père La Colombière, disait : *Il est moralement impossible de faire une mauvaise mort à celui qui pendant la vie a été fidèle à Dieu.*

Celui qui aime Dieu désire à bon droit la mort, qui doit l'unir à Dieu pour l'éternité. C'est une marque de peu d'amour envers Dieu que de n'avoir pas le désir de le voir bientôt.

Acceptons dès ce moment la mort, avec le dépouillement de tous les biens terrestres. C'est avec mérite que nous le ferons maintenant ; plus tard ce serait de force et avec le danger de nous perdre. Vivons comme si chaque jour était le dernier de notre vie. Oh ! qu'il vit bien, celui qui vit toujours avec la mort devant les yeux !

O mon Dieu, quand viendra ce jour où je vous verrai et vous aimerai cœur à cœur, face à face? Je ne le mérite point; mais vos plaies, ô mon Rédempteur, sont mon espérance. Je vous dis avec saint Bernard : *Vulnera tua, merita mea.* C'est pourquoi je prends confiance à vous dire comme saint Augustin : *Eia moriar, Domine, ut te videam.* Mon Dieu, faites-moi bientôt mourir, pour que bientôt je vous voie, et vous embrasse avec l'assurance de ne pouvoir plus être séparé de vous. O Marie, ma mère, c'est premièrement par la vertu du sang de Jésus-Christ, et ensuite par votre intercession, que j'espère me sauver et arriver au Paradis, où je vous louerai, vous remercierai, et je vous aimerai éternellement.

SIXIÈME MÉDITATION

Du jugement.

Figurez-vous être sur le point de mourir, dejà agonisant, n'ayant qu'une heure, ou moins, de vie. Imaginez-vous donc que dans un instant vous devez vous présenter devant Jésus-Christ, pour lui rendre compte de votre vie entière. Hélas! vous n'aurez plus alors rien qui puisse vous effrayer, que le mauvais état de votre conscience. Il faut donc de toute nécessité tenir vos comptes en ordre avant que n'arrive le jour de les rendre.

Il s'agit alors de passer dans l'éternité. Le remords des péchés commis, la défiance suggérée dans l'âme par le démon, l'incertitude du sort qui va suivre, ô Dieu! quelle tempête de trouble et de terreur tout cela ne produira-t-il pas? Tenons-nous dès maintenant étroitement unis à Jésus et à Marie, afin qu'ils ne nous abandonnent point en ce moment.

Quelle épouvante nous causera alors la pensée qu'il nous faudra dans un instant être jugés par Jésus-Christ! Sainte Marie Magdeleine de Pazzi étant malade, son confesseur lui demanda pourquoi elle tremblait ainsi; elle répondit: Ah! mon père, que c'est une grande chose que d'avoir à comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ!

Ah ! mon Jésus, souvenez-vous que je suis une de ces brebis que vous avez rachetées au prix de votre sang. *Te ergo quæsumus, famulis tuis subveni, quos prætioso sanguine redemisti* !

C'est le sentiment commun des docteurs que dans le lieu et à l'instant même ou l'âme expire, elle est jugée par Jésus-Christ. Ainsi dans un même moment le procès s'informe, la sentence est rendue et elle s'exécute.

O moment fatal où se décide le sort, soit heureux, soit malheureux, que chacun de nous doit avoir en partage dans l'éternité !

Le vénérable Père Louis du Pont, lorsqu'il pensait au jugement. tremblait tellement qu'il en faisait trembler la chambre où il était.

Ah ! mon Jésus, si vous vouliez me juger à cette heure, qu'en serait-il de moi ? Père éternel ! *respice in faciem Christi tui.* Je me repens de toutes les offenses que je vous ai faites : regardez le sang, les plaies de votre Fils, et ayez pitié de moi.

Le dernier soupir ayant été rendu, les assistants en doutent peut-être encore ; mais déjà l'âme est entrée dans son éternité. Le prêtre, après s'être assuré de sa mort, asperge le cadavre avec de l'eau bénite, puis invoque les Saints et les Anges pour qu'ils viennent au secours de cette âme : *Subvenite, Sancti Dei, occurrite, Angeli Domini.* Mais si elle est perdue, ni les Saints ni les Anges ne peuvent plus secourir.

Jésus viendra nous juger, en se montrant avec ces mêmes plaies qu'il a reçues pour nous dans sa passion. Ces plaies feront la consolation des pénitents qui, pendant leur vie, ont pleuré leurs péchés avec une vraie douleur ; mais elles feront l'épouvante du pécheur mort dans le péché.

O Dieu ! quelle angoisse pour une âme, la première fois qu'elle verra son juge, et son juge irrité ! Ce sera pour elle un tourment plus grand que l'enfer lui-même.

L'âme verra alors la majesté de son juge : elle verra ce qu'il a souffert pour son amour : elle verra les grandes

miséricordes dont il a usé envers elle, les grands moyens qu'il lui a fournis pour se sauver : elle verra alors la vanité des biens de ce monde, et l'excellence des biens éternels : elle verra, en un mot, toutes ces vérités, mais sans profit. Il est passé, le temps de réparer ses erreurs ; ce qui est fait est fait.

Faites, mon bien-aimable Rédempteur, que je vous voie jetant sur moi un regard de bonté, la première fois que je paraîtrai en votre présence ; et pour cela donnez-moi, dès maintenant, les lumières, donnez-moi la force dont j'ai besoin pour réformer ma vie. Je veux vous aimer toujours. Si par le passé j'ai méprisé votre grâce, maintenant je l'estime plus que tous les royaumes du monde.

Combien ne sera pas consolé à l'heure du jugement, celui qui, pour l'amour de Jésus-Christ, se sera détaché de toutes les choses de la terre, qui aura aimé les mépris, mortifié sa chair, en un mot, n'aura aimé rien que Dieu !

Quelle joie pour lui de s'entendre adresser ces paroles : *Entrez, bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Seigneur. Réjouissez-vous, vous voilà sauvé, il n'y a plus pour vous aucune crainte de vous perdre.*

L'âme, au contraire, qui sera sortie de cette vie en état de péché, avant que Jésus-Christ la condamne, se condamnera elle-même, et se déclarera digne de l'enfer.

O Marie ! ma puissante avocate, priez Jésus pour moi, aidez-moi maintenant que vous pouvez m'aider ; alors vous me verriez périr sans pouvoir me secourir.

Quæ seminaverit homo, hæc et metet[1]. Au jugement on recueillera ce qu'on aura semé pendant sa vie. Voyons ce que nous avons semé jusqu'à présent, et par conséquent faisons maintenant ce que nous voudrions avoir fait alors.

Si aujourd'hui, dans une heure, nous devions paraître au jugement, que ne donnerions-nous pas pour acheter une année de vie ? à quoi donc emploierons-nous les années qui nous restent ?

[1] (*Gal.* VI, 7.)

L'abbé Agathon, après de longues années de pénitence, disait en pensant au jugement ? *Qu'en sera-t-il de moi, quand je serai jugé!* Le saint homme Job s'écriait de même : *Quid faciam, cum surrexerit ad judicandum Deus ? et cum qnæsierit, quid respondebo illi*[1] ? Et que réprondrons-nous, quand Jésus-Christ nous demandera compte des grâces qu'il nous a faites et de notre négligence à y répondre ?

O mon Dieu ! *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi.* Je ne mérite point de pardon ; mais vous ne voulez pas que je me défie de votre miséricorde. Sauvez-moi, Seigneur, tirez-moi de la fange de mes misères ; je veux me corriger, aidez-moi.

L'affaire qui se traitera au moment de notre mort, est une affaire de laquelle dépend notre bonheur ou notre malheur éternel. Donc il faut apporter tous nos soins pour en rendre certain le succès. Chacun de nous, en y pensant, ne peut s'empêcher de dire : C'est vrai ! Mais si c'est vrai, pourquoi ne quittons-nous pas tout, pour nous donner tout entiers à Dieu ? *Quærite Dominum, dum inveniri potest*[2]. Celui qui au jugement se trouvera avoir perdu son Dieu, ne pourra plus le retrouver ; mais dans la vie, celui qui le cherche le trouve. Mon Jésus, si par le passé j'ai méprisé votre amour, maintenant je ne veux autre chose que vous aimer, et être aimé de vous. Faites que je vous trouve, ô Dieu de mon âme.

O mondains insensés, c'est dans la vallée de Josaphat que je vous attends à comparaître ; là vous changerez de sentiment, là vous pleurerez votre folie, mais sans espérance de remède.

Et vous, âmes éprouvées en ce monde, courage, courage. Dans ce dernier des jours, toutes vos peines seront changées en délices et en joies célestes. *Tristitia vestra vertetur in gaudium.*

Q'il sera brillant alors l'aspect des saints, qui pendant leur vie auront été si méprisés ! Et quelle horrible figure auront tant de princes et de rois malheureusement damnés !

[1] (*Job.* XXXI, 14.) — [2] (*Isa.* LV, 6.)

O mon Jésus crucifié et méprisé ! j'embrasse votre croix Que m'importent le monde, les plaisirs, les honneurs ! Vous seul, ô mon Dieu, je ne veux que vous seul, rien de plus.

Quelle horreur en ce jour pour les réprouvés de se voir repoussés de Jésus-Christ par cette condamnation publique : *Discedite a me, maledicti* ! Ah ! mon Jésus, j'ai mérité dans un temps une pareille sentence ; mais aujourd'hui j'espère que vous m'avez pardonné. Ah ! ne permettez pas que désormais je me sépare de vous. *Ne permittas me separari a te.* Je vous aime, et j'espère vous aimer toujours.

Quelle allégresse, au contraire, pour les élus d'entendre Jésus-Christ les inviter au Paradis par cette douce parole : *Venite, benedicti* ! Mon bien-aimé Rédempteur, j'espère par la vertu de votre sang être associé au nombre de ces âmes fortunées, pour vous aimer et tenir vos pieds embrassés à jamais.

Ranimons notre foi, et pensons qu'un jour nous devons nous trouver dans cette vallée à la droite avec les élus, ou à la gauche avec les damnés. Prosternons nous donc aux pieds du crucifix, jetons un coup d'œil sur l'intérieur de notre âme, et si nous ne la trouvons pas encore bien préparée à paraître devant Jésus-Christ, apportons-y remède à présent qu'il en est temps. Détachons-nous de tout ce qui n'est pas Dieu, et tenons-nous étroitement unis à Jésus, par tous les moyens qui sont à notre disposition, l'oraison, les communions, la mortification des sens et surtout la prière. Mettre en œuvre ces moyens que Dieu nous offre pour notre salut, sera pour nous une grande marque de prédestination.

Mon Jésus et mon juge, je ne veux plus vous perdre, mais je veux vous aimer toujours ; je vous aime, mon amour, je vous aime, et j'espère vous dire de même la première fois que e vous verrai comme mon juge. Je vous dis maintenant : *Seigneur, si vous le voulez, punissez-moi, comme je l'ai mérité, châtiez-moi ; mais ne me privez pas de votre amour. Faites que je vous aime toujours, que je sois toujours aimé de vous ; puis faites de moi tout ce qu'il vous plaira.*

SEPTIÈME MÉDITATION

Remords qu'aura dans l'enfer un chrétien qui se damne.

Le plus grand tourment du damné dans l'enfer sera celui qu'il se causera à lui-même par les remords de sa conscience. *Vermis eorum non moritur*[1] Ce ver qui ne meurt point signifie le remords éternel, qu'auront les damnés dans l'enfer. Oh ! quel ver cruel ce sera pour un chrétien qui se damne, de penser pour combien peu de chose il s'est perdu ! J'ai donc, dira-t-il, pour quelques satisfactions passagères et empoisonnées, perdu le Paradis, perdu Dieu, et me suis condamné à rester dans cette prison de tourments pour toujours !

J'ai eu l'avantage d'être dans la vraie foi, mais depuis, pour avoir abandonné Dieu, j'ai mené une vie malheureuse, pour finir par une autre plus malheureuse encore dans cet abîme de feu ! Dieu m'avait donné tant de lumières, tant de moyens pour me sauver, et malheureux j'ai voulu me damner.

Ah ! mon Jésus, voilà le langage que j'aurais à tenir dès maintenant en enfer, si vous m'eussiez fait mourir un tel jour où j'étais en état de péché. Je vous remercie de la miséricorde dont vous avez usé envers moi, et je déteste toutes les offenses que je vous ai faites. Si j'étais dans l'enfer, je ne pourrais plus vous aimer ; mais puisque je puis encore vous aimer, je veux vous aimer de tout mon cœur. Je vous aime, mon Dieu, mon amour, mon tout.

Que nous semble en ce moment notre vie passée, sinon un songe, sinon un instant ? Et que semblera au damné sa vie de quarante ou cinquante ans qu'il aura menée sur la terre, lorsqu'auront passé cent millions d'années et qu'il verra que son éternité de malheurs est encore à commencer pour lui ?

Que lui paraîtront ces misérables plaisirs pour lesquels

[1] (*Marc.* IX, 47.)

il s'est perdu? Il dira : C'est donc pour ces maudites voluptés, aussitôt évanouies que goûtées, que j'aurai à brûler dans cette fournaise, abandonné de tous pour toute l'éternité?

Un autre remords cruel pour le damné sera de penser au peu qu'il avait à faire pour se sauver. Il dira : Si j'avais pardonné cette injure, si j'avais vaincu ce respect humain, si j'avais fui cette occasion, je ne me serais pas perdu.

Que m'en coûtait-il de m'éloigner de cette compagnie, de me priver de ce maudit plaisir, de céder cette prétention? Quand il eût dû m'en coûter beaucoup, je devais tout faire pour me sauver; mais je ne l'ai pas fait, et maintenant il n'y a plus de remède à ma ruine éternelle.

Si j'avais fréquenté les sacrements, si je n'avais point abandonné l'oraison, si je me fusse recommandé à Dieu, je ne serais pas retombé. Je me suis proposé tant de fois de le faire, mais je ne l'ai point fait : je l'ai commencé quelquefois puis je ne l'ai pas continué. C'est par là que je me suis damné.

O Dieu de mon âme! que de fois je vous ai promis de vous aimer, et qu'ensuite je me suis de nouveau éloigné de vous? Au nom de cette affection avec laquelle vous m'avez aimé en mourant pour moi sur la croix, donnez-moi la douleur de mes péchés, donnez-moi votre amour, donnez-moi la grâce de recourir toujours à vous, quand je serai tenté.

Quels cruels coups de poignard pour un chrétien damné, que les lumières, les invitations, et toutes les autres grâces que Dieu lui avait accordées pendant qu'il était sur la terre! Je pouvais être un saint et être heureux pour toujours, dira ce misérable; maintenant pour toujours je dois être malheureux.

La plus grande peine d'un damné sera de voir qu'il s'est perdu volontairement et par sa propre faute, après que Jésus-Christ est mort pour le sauver. Un Dieu, dira-t-il, a donné sa vie pour me sauver; et moi, insensé que j'étais, j'ai voulu de

moi même me précipiter, pour y brûler, dans cette fournaise de feu! O paradis que j'ai perdu! O Dieu perdu pour moi, malheureux que je suis! Voilà les lamentations que feront entendre éternellement les damnés.

O mon Dieu! que j'ai méprisé et perdu, faites que je vous retrouve, maintenant qu'il est encore temps pour moi de vous retrouver. Pour cela, donnez-moi part, ô mon aimable Rédempteur! à cette douleur que vous ressentîtes pour mes péchés dans le jardin de Gethsémani. Je déplore au-delà de tous les maux celui de vous avoir offensé. Recevez-moi dans votre grâce, ô mon Jésus! puisque je vous promets de vouloir vous aimer, et de n'aimer que vous.

Représentez-vous un malade qui souffre de violentes douleurs d'entrailles, sans que personne compatisse à ses souffrances; mais qu'au contraire ceux qui l'entourent, l'injurient, l'accablent de reproches, le maltraitent avec fureur. Mille fois plus durement est traité le damné dans l'enfer. Il souffre tous les tourments, sans que personne ait compassion de lui.

Si du moins le damné pouvait, dans ce feu, aimer ce Dieu qui le châtie avec justice. Mais non, au moment même qu'il connaît Dieu comme l'être souverainement aimable, il se voit contraint de le haïr. C'est là l'enfer de ne pouvoir plus aimer le souverain bien qui est Dieu.

Si le damné pouvait se résigner à la volonté divine, comme maintenant l'âme fidèle s'y résigne dans ses souffrances, l'enfer ne serait plus un enfer. Mais non le malheureux enragera comme un vil animal sous le fouet de la justice divine, et sa rage ne servira qu'à accroître son tourment.

O mon Jésus! si j'étais maintenant dans l'enfer, je ne pourrais donc plus vous aimer, et j'aurais à vous haïr pendant l'éternité? Mais quel mal m'avez-vous fait pour que je dusse vous haïr? Vous m'avez créé, vous êtes mort pour moi, voui m'avez accordé tant de grâces particulières, voilà le mal que vous m'avez fait. Ah! châtiez-moi comme vons le vou-

drez, mais ne me privez pas de pouvoir vous aimer. Je vous aime, mon Jésus, et veux vous aimer toujours.

Pensez à l'horreur qu'aura une âme, lorsqu'elle entrera dans l'enfer. *Me voilà donc damnée*, dira-t-elle ! me voilà perdue ! Elle y entrera, la malheureuse, en se demandant s'il y a un remède à sa perte, et elle verra que son malheur est sans ressource pour jamais.

Il se passera ensuite plus de millions de siècles qu'il n'y a de gouttes d'eau dans la mer, de grains de sable sur la terre, de feuilles dans les arbres, et son enfer sera toujours à recommencer. Si du moins il pouvait, le malheureux ! se flatter et dire : *Qui sait si un jour ne finira pas cet enfer pour moi*? Il n'est point de *qui sait* dans l'enfer. Le damné est assuré que tous les tourments qu'il endure à tout moment, il les doit souffrir pendant toute l'éternité O Dieu ! on croit à l'enfer, et on ose pécher !

Plus grande sera la peine de ceux qui souvent ont pensé à l'enfer, et qui malgré cela par leurs péchés, s'y sont condamnés eux-mêmes. Ah ! ne perdons point de temps, quittons tout, et tenons-nous unis à Jésus-Christ. Quoi que nous fassions pour éviter l'enfer, ce sera toujours peu de chose. Tremblons ; qui ne tremble pas, ne se sauvera point.

Ah ! mon Jésus, votre sang, votre mort, font mon espérance. Que tous m'abandonnent, pourvu que vous ne m'abandonniez pas. Je vois bien que vous ne m'avez pas abandonné, puisque vous m'invitez au pardon, si je veux me repentir de mes péchés, et que vous m'offrez votre grâce et votre amour, si je veux vous aimer. Oui, mon Jésus, ma vie, mon trésor, mon amour, je veux pleurer à jamais les offenses que je vous ai faites, je veux vous aimer de tout mon cœur. Mon Dieu, si je vous ai perdu, je ne veux plus vous perdre. Dites ce que vous voulez de moi, je veux vous contenter en tout. Faites-moi vivre et mourir dans votre grâce ; puis disposez de moi comme il vous plaira. O Marie, mon espérance, tenez-moi toujours sous votre protection, et ne permettez pas que jamais j'aie le malheur de perdre Dieu !

HUITIÈME MÉDITATION

De l'amour que nous devons à Jésus crucifié.

Ah ! mon Jésus, quelle preuve plus grande pouviez-vous me donner de l'amour que vous me portez, qu'en sacrifiant votre vie sur un infâme gibet, sur une croix, pour satisfaire pour mes péchés et me conduire avec vous dans le Paradis?

Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. (*Phil.* II). Le fils de Dieu, par amour pour les hommes, et pour obéir au Père éternel qui voulait sa mort pour notre salut, s'est donc humilié jusqu'à mourir crucifié ! et il se trouve des hommes qui le croient, et qui n'aiment pas ce Dieu !

Oh ! mon Jésus ! combien il vous en a coûté pour me faire comprendre que vous m'aimez beaucoup ! et moi, ingrat ! je vous ai payé d'ingratitude. Ah ! permettez cependant que je vous aime, mon souverain bien, et je veux vous aimer toujours. Ah ! rappelez-moi toujours les tourments que vous avez endurés pour moi, afin que je me souvienne toujours de vous aimer.

O Dieu ! tels parlent de la passion de Jésus-Christ, et tels autres en entendent parler, sans aucun sentiment d'amour et de gratitude, comme si c'était une fable, ou qu'il s'agît simplement des souffrances d'une personne inconnue, qui n'aurait aucun rapport avec nous !

O hommes ! pourquoi n'aimez-vous pas Jésus-Christ ? dites-moi, que devait faire de plus notre Rédempteur, pour se faire aimer de nous, que de mourir dans un océan d'opprobes et de douleurs ?

Si le plus vil de tous les hommes avait souffert pour nous les tourments que Jésus-Christ a soufferts, pourrions-nous nous dispenser de lui porter de l'affection et de lui montrer toute notre reconnaissance ?

Mais, mon Jésus, pourquoi parlé-je aux autres, et non à moi-même ? quelle a été jusqu'ici ma reconnaissance envers

vous ? Malheureux ! je n'ai payé votre amour que par le mépris et les déplaisirs que vous avez reçus de moi !

Ah ! pardonnez-moi ; à partir de ce moment, je veux vous aimer de tout mon cœur. Je serais trop ingrat, si après tant de bontés et de miséricordes de votre part, je n'avais pour vous que peu d'amour.

Considérons que cet homme de douleurs, cloué sur ce bois infâme, est vraiment notre Dieu, et qu'il n'est là souffrant et mourant, que par amour pour nous.

Pouvons-nous donc croire que Jésus-Christ est notre Dieu, et qu'il est mort pour nous, et aimer encore autre chose que lui ?

O belles flammes d'amour, qui avez consumé la vie de mon Sauveur sur le Calvaire, venez, consumez en moi toute affection terrestre ; faites que toujours je brûle d'amour pour ce Dieu, qui, par amour pour moi, a voulu mourir et se sacrifier tout entier.

Quel spectacle ce fut pour les Anges de voir ce Verbe divin suspendu à un gibet et mourant pour nous sauver, nous ses misérables créatures.

Ah ! mon Sauveur, vous ne m'avez refusé ni votre sang, ni votre vie, et je vous refuserais quelque chose de ce que vous me demandez ? Non ; vous vous êtes donné tout à moi, je me donne à vous tout entier, et sans réserve.

Mon âme, regarde sur le Calvaire ton Dieu crucifié et mourant; vois ce qu'il souffre, et dis-lui : C'est donc, ô mon Jésus ! parce que vous m'avez trop aimé, que vous éprouvez tant d'afflictions et de tourments sur cette croix ? Vos tourments seraient moindres, si vous m'aviez moins aimé.

Ah ! mon aimable Rédempteur, quelle multitude de douleurs, d'ignominies et d'afflictions intérieures vous accable sur cette croix ! Votre corps adorable, suspendu à trois clous, ne repose que sur ses plaies : le peuple qui se tient à l'entour ne fait que vous tourner en dérision et vous blasphémer ; et votre belle âme, dans son intérieur, souffre encore plus que votre corps. Dites-moi, pourquoi souffrez-vous tant? vous me ré-

pondez : Je souffre tout pour ton amour ; souviens-toi donc de l'affection que je t'ai portée, et aime-moi.

Oui, mon Jésus, je veux vous aimer, et qui voudrai-je aimer, si je n'aime pas un Dieu mort pour moi ? Par le passé, mon amour, je vous ai méprisé ; mais maintenant je n'ai point de plus grande peine que le souvenir des déplaisirs que je vous ai causés, et je n'ai plus d'autre désir que d'être tout à vous. Ah ! mon Jésus, pardonnez-moi, et prenez mon cœur, enchaînez-le, blessez-le d'un de vos traits, enflammez-le tout entier de tout votre amour.

Considérons combien furent amoureux les sentiments de Jésus-Christ, lorsqu'il présenta les mains et les pieds pour être cloué sur la croix, dans ce moment où il offrait sa divine vie au Père éternel pour notre salut. Mon bien-aimé Sauveur, quand je pense à tout ce que vous a coûté mon âme, je ne puis désespérer du pardon. Quelque grands et multipliés que soient mes péchés, je ne veux point désespérer de mon salut, puisque vous avez d'avance surabondamment satisfait pour moi. Doux Jésus, mon espérance et mon amour, autant je vous ai offensé, autant je veux vous aimer Je vous ai beaucoup offensé, je veux vous aimer beaucoup ; vous qui me donnez ce désir, aidez-moi à l'accomplir

Père éternel, *respice in faciem Christi tui*. Regardez votre fils mourant sur cette croix, cette face livide, cette tête couronnée d'épines, ces mains percées, ces chairs en lambeaux ; voilà la victime sacrifiée pour moi, je vous la présente, ayez pitié de moi.

Dilexit nos, et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo. (Apoc. I. 5). Comment craindre que nos péchés soient un obstacle à notre sanctification, si Jésus a fait de son sang divin un bain pour nous en purifier ? Il suffit que nous nous en repentions et que nous voulions nous en corriger.

Jésus étant sur la croix pensait à nous, et de là préparait toutes les grâces et les miséricordes qu'il nous a faites depuis, avec autant d'amour que s'il n'eût à sauver que l'âme de chacun de nous en particulier.

Mon Sauveur, de la croix où vous étiez suspendu, vous voyiez donc déjà les offenses que je devais vous faire, et au lieu de châtiment vous me prépariez vos lumières, vos amoureuses invitations et mon pardon. Ah ! mon Jésus ! pourrai-je, après tant de grâces, vous offenser encore et me séparer de vous de nouveau ? Ah ! ne le permettez pas, Seigneur ; et, si je dois cesser de vous aimer, faites-moi mourir. Je vous dirai avec saint François de Sales : *Ou mourir, ou aimer ; ou aimer, ou mourir !*

MAXIMES ÉTERNELLES

OU

MEDITATIONS

Pour chacun des jours de la semaine.

AVERTISSEMENT DES PREMIERS ÉDITEURS

Cet opuscule intéressant présente en abrégé les vérités les plus propres à émouvoir une âme dans l'intérêt de son salut. On y reconnaît, comme dans le suivant, un homme accoutumé à faire retentir, au milieu des populations tremblantes, le grand et terrible mot : *Eternité !* Cet homme est tout plein des vérites à la prédication desquelles il a voué son existence tout entière. Qu'il prêche, qu'il prie, qu'il médite, on reconnaîtra toujours le missionnaire, c'est-à-dire l'apôtre.

MAXIMES ÉTERNELLES

OU

MÉDITATIONS

Pour chacun des jours de la semaine.

Actes préparatoires à la Méditation.

I. O mon âme ! ranime ta foi, et crois fermement que tu es devant Dieu. Mets-toi en sa présence, et adore-le profondément. II. Humilie-toi aux pieds de ton Dieu et demande-lui pardon de tout ton cœur III. Demande à Dieu qu'il t'éclaire pour l'amour de Jésus-Christ. Recommande-toi à la très-sainte Vierge Marie et aux saints, *Ave, Maria; Gloria Patri.*

Lisez ensuite pas à pas la méditation. Après chaque point, considérez la maxime éternelle qui en fait le sujet. La considération finie, prenez la résolution particulière de renoncer à tel ou tel défaut, et faites les actes suivants.

MÉDITATION POUR LE DIMANCHE

De la fin de l'homme.

I

Considère, ô mon âme ! que l'être dont tu jouis, c'est Dieu qui te l'a donné, en te créant à son image, quoique sans aucun mérite de ta part : il t'a adopté pour son enfant par le saint baptême, il t'a aimé plus qu'un père, et il t'a créé pour

que tu l'aimes et le serves en cette vie, afin d'aller ensuite jouir de lui dans le paradis. Ainsi donc tu n'es pas au monde, ni ne dois vivre, pour jouir des plaisirs; être riche et puissante, pour manger, boire et dormir comme les brutes; mais uniquement pour aimer ton Dieu et faire ton salut éternel. Et si Dieu a mis les choses créées à ton usage, c'est pour t'en aider à atteindre ta noble fin. Malheureux que je suis! j'ai pensé à tout, excepté à la fin pour laquelle je suis au monde. O mon père! pour l'amour de Jésus, faites que je commence une nouvelle vie, une toute sainte et conforme à votre divine volonté.

II

Considère qu'à l'heure de la mort, tu éprouveras de grands remords, si tu ne t'es pas appliquée à servir le Seigneur. Quelle sera ta douleur, lorsqu'à la fin de tes jours tu t'apercevras qu'il ne te reste plus qu'un peu de fumée de toutes tes richesses, grandeurs, gloires et plaisirs! Tu te désoleras de voir que, pour des vanités et des choses de rien, tu as perdu la grâce de Dieu, et que tu n'es plus à temps de réparer ce mal et de rentrer dans le bon chemin. O désespoir! ô tourment! tu verras alors combien le temps est précieux; mais il sera trop tard! tu voudrais l'acheter au prix de ton sang, mais tu ne pourras. Jour amer pour qui n'a pas servi et aimé Dieu!

III

Considère combien on néglige cette importante fin. On pense à amasser des trésors, et à boire et à manger, à se donner du plaisir; et l'on ne pense pas à servir Dieu, et l'on ne songe pas à sauver son âme, et on traite l'éternité comme on le ferait d'une bagatelle! Et ainsi la plupart des chrétiens, tout en mangeant, buvant, chantant, dansant, courent au gouffre infernal! Oh! s'ils savaient ce que veut dire ce mot: Enfer!

O homme, que de peines tu te donnes, sans vouloir rien faire pour te sauver! Le secrétaire d'un roi d'Angleterre ([a]) mourut en disant : Malheureux que je suis! j'ai employé tant de papier pour écrire les lettres de mon maître, et je n'en ai pas employé une seule feuille pour me rappeler mes péchés et faire une bonne confession! Philippe III, roi d'Espagne, prononça ces paroles au lit de la mort, : Oh! si j'avais passé ma vie, dans un désert, à servir Dieu, plutôt que d'être roi! Mais de quoi servent au mourant ces regrets et ces plaintes ? Ils ne font qu'augmenter son désespoir. Apprends, toi, aux dépens des autres, à travailler à l'œuvre de ton salut, si tu ne veux faire comme eux une mort désolée. Songe que tout ce que tu fais, dis ou pense en dehors de la volonté de Dieu, est entièrement perdu. Allons! il est temps de changer de vie. Eh quoi ! attendras-tu, pour te désabuser, d'être aux portes de l'éternité, à l'entrée de l'enfer, en ce moment où il y a plus lieu de réparer son erreur ? Mon Dieu ! pardonnez-moi, je vous aime par-dessus tout. Je me repens de vous avoir offensé, comme du plus grand de tous les maux. Marie, mon espérance, priez Jésus pour moi.

MÉDITATION POUR LE LUNDI

De l'importance de notre fin dernière.

I

Considère, ô homme, combien il t'importe d'atteindre ta noble fin. Il y va de tout pour toi ; car, si tu l'atteins cette fin, qui est d'être sauvé, tu seras rassasié à jamais de toutesorte de biens, heureux à jamais dans ton âme et dans ton corps ; mais si tu la laisses manquer, tu perdras ton âme et ton corps, et le Paradis et Dieu lui-même ; tu seras pour toujours damné. Donc

(a) Le texte italien porte *di Francesco re d'Inghilterra.*

(*L'éditeur.*)

c'est de toutes les affaires la plus importante, la seule nécessaire, que celle de servir Dieu et de sauver son âme. Ne dis donc plus : Maintenant je veux me satisfaire ; ensuite, je me donnerai à Dieu, et j'espère me sauver Oh ! combien n'y a-t-il pas de chrétiens que cette folle espérance a précipités dans l'abîme ! Eux aussi, ils disaient ce que tu dis maintenant, et ils sont damnés et perdus sans retour Qui d'entre les damnés a jamais voulu l'être ? Dieu punit ceux qui pèchent par l'espérance du pardon. *Maledictus homo qui peccat in spe.* Tu dis : Je vais faire ce péché, puis je m'en confesserai. Mais qui sait si tu en auras le temps ? Qui te garantit que tu ne mourras pas tout de suite après ton péché ? En attendant, tu perds la grâce de Dieu ! et si tu ne pouvais plus la recouvrer ! Dieu est miséricordieux pour ceux qui le craignent, mais non pour ceux qui le méprisent. *Et misericordia ejus timentibus eum.* (*Luc*, I.) Ne dis pas non plus : Vaut autant se confesser de trois péchés que de deux ; non, car il t'en pardonnera deux, mais ne t'en pardonnera pas trois. Dieu supporte le pécheur, mais il ne le supporte pas toujours. *In plenitudine peccatorum puniat.* (II. Mach. 6. 14.) Quand la mesure est comblée, Dieu ne pardonne plus ; il châtie le pécheur en lui envoyant la mort et en l'abandonnant, de sorte que de péché en péché il tombera dans l'enfer ; châtiment pire que la mort. Fais attention, mon frère, à ce que tu lis en ce moment : Romps avec le péché, donne-toi à Dieu. Prends garde que ce ne soit ici le dernier avertissement que Dieu t'envoie : tu l'as assez offensé, et il t'a assez supporté. Tremble dans la pensée qu'au nouveau péché mortel que tu feras, il ne te pardonnera peut-être plus. Songe qu'il s'agit de ton âme et de ton éternité. Que d'hommes cette grande pensée de l'éternité a retirés du monde et envoyés vivre dans les cloîtres, dans les déserts et dans les cavernes ! Malheureux ! que me reste-t-il de tous les péchés commis ! j'ai jeté le trouble dans mon âme, j'ai chargé ma conscience, j'ai mérité l'enfer, j'ai perdu mon Dieu. O mon Dieu, ô mon père, enchaînez-moi à votre amour !

II

Considère que l'affaire du salut est la plus négligée ; on songe à tout, excepté à se sauver. On trouve du temps pour tout, excepté pour Dieu. Qu'on dise à un mondain de fréquenter les Sacrements, de faire une demi-heure d'oraison par jour ; il répondra : J'ai des enfants, j'ai des neveux, j'ai des terres à visiter, j'ai des affaires à traiter. Insensé ! N'as-tu donc pas une âme ? recommande à tes richesses, demande à tes enfants, à tes neveux, de te venir en aide à l'heure de la mort, et de te tirer de l'enfer, si tu viens à être damné. Ne te flatte pas de pouvoir accorder ensemble Dieu et le monde, le Paradis et les péchés. L'affaire de ton salut n'est pas une affaire à traiter tout à ton aise ; il faut te faire violence à toi-même, si tu veux obtenir la couronne immortelle. Que de chrétiens se sont fait illusion en comptant servir Dieu plus tard et se sauver, et qui maintenant sont en enfer ! Quelle folie de penser continuellement à ce qui finit si vite, et de penser si peu à ce qui ne doit jamais finir ! Chrétien, prends garde à ce qui peut t'arriver ! Songe que dans peu tu disparaîtras de dessus la terre, pour aller dans la demeure de l'éternité. Malheur à toi, si tu te damnes ! considère que ton infortune sera sans remède !

III

Penses-y, chrétien, et dis en toi-même : J'ai une âme ; si je la perds, tout est perdu. J'ai une âme ; si je la perds tout en gagnant un monde, quel sera mon profit ? Si je deviens un grand homme, et que je perde mon âme, à quoi me servira ma gloire ? Si j'amasse des trésors, si j'illustre ma maison, si j'agrandis mes enfants, et que je perde mon âme, de quelle utilité tout cela me sera-t-il ? de quoi ont servi les grandeurs, les plaisirs, les richesses à tant de gens qui ont vécu dans ce monde, et qui maintenant pourrissent dans leur fosse et brûlent dans l'enfer ? Si donc j'ai une âme, si en la

perdant je la perds pour toujours, et que cette âme soit moi-même, je dois songer à me sauver. C'est un point trop important. Il s'agit d'être toujours heureux ou toujours malheureux. O mon Dieu ! j'avoue que jusqu'à présent j'ai vécu en aveugle ; j'ai erré loin de vos saintes voies, je n'ai pas songé à sauver mon âme. O mon Père ! sauvez-moi, pour l'amour de Jésus-Christ ; je consens à perdre tout ce que j'ai, pourvu que je ne vous perde pas, ô mon Dieu ! Marie, mon espérance, sauvez-moi par votre intercession.

MÉDITATION POUR LE MARDI

Du péché mortel.

I

Considère qu'ayant été créé par le Seigneur pour l'aimer, tu t'es révolté contre lui avec une ingratitude digne de l'enfer ; tu l'as traité en ennemi, tu as méprisé sa grâce, dédaigné son amitié. Tu savais que par ce péché tu lui déplaisais souverainement, et tu l'as commis. Celui qui pèche tourne le dos à Dieu ; il l'insulte, il lève la main pour lui donner un soufflet ; il afflige son cœur. *Et afflixerunt spiritum sanctum ejus.* (Is. LXV.) Le pécheur dit à Dieu par le fait : Retire-toi loin de moi, je ne veux pas t'obéir, je ne veux pas te servir, je ne veux pas te connaître pour mon maître, je ne veux pas te regarder comme mon Dieu ; mon dieu, c'est ce plaisir, cet intérêt, cette vengeance. C'est là ce que tu as dit dans ton cœur, quand tu as préféré la créature à Dieu. Sainte Madeleine de Pazzi ne pouvait concevoir comment un chrétien pouvait, les yeux ouverts, commettre un péché mortel ; et toi qui me lis, qu'en dis-tu ? combien en as-tu commis ! Mon Dieu ! pardonnez-moi, ayez pitié de moi. Je vous ai offensé, ô bonté infinie ! Je hais mes péchés, je vous aime, je me repens de vous avoir outragé si injustement, ô Dieu digne d'un amour infini !

II

Considère qu'au moment où tu péchais. Dieu te disais : Mon fils, je suis ton Dieu ; c'est moi qui t'ai tiré du néant, qui t'ai racheté au prix de mon sang. Je te défends de faire ce péché sous peine d'encourir ma disgrâce. Mais toi, en péchant, tu disais à Dieu : Seigneur, je ne veux pas vous obéir, je veux prendre ce plaisir, et peu m'importe que cela vous déplaise et que je perde votre grâce. *Dixisti* ; *Non serviam*. Hélas! mon Dieu ! C'est ce que j'ai fait plusieurs fois. Comment avez-vous pu me supporter ? Que ne suis-je mort avant de vous avoir offensé ! je ne veux plus vous déplaire, je veux vous aimer, ô bonté infinie ! Donnez-moi la persévérance ; donnez-moi votre saint amour.

III

Considère que, quand les péchés ont atteint un certain nombre, ils font que Dieu abandonne le pécheur. *Dominns patienter expectat, ut cum judicii dies advenerit, in plenitude peccatorum puniat.* (Nach. VI, 14.) Si donc, mon cher frère, tu éprouves de nouveau la tentation de pécher, ne dis plus : Je m'en confesserai après. Et si Dieu te faisait mourir dans ce moment ? alors si Dieu t'abandonnait, que deviendrais-tu pour l'éternité ? C'est de cette manière que tant de pécheurs se sont perdus. Eux aussi, ils espéraient le pardon, mais la mort est venue, et ils ont été damnés. Tremble que la même chose ne t'arrive ! C'est se rendre indigne de miséricorde, que de vouloir se servir de la bonté de Dieu pour l'offenser. Après tant de péchés que Dieu t'a pardonnés, tu dois justement craindre qu'au premier péché mortel que tu feras, Dieu ne te pardonne plus. Remercie-le de t'avoir attendu jusqu'à présent, et prends dès aujourd'hui une forte résolution de plutôt mourir que de pécher encore. Ne te lasse plus de dire : Seigneur, c'est assez de vous avoir offensé ; je ne veux plus perdre à le

faire encore ce qui me reste de vie : non, vous ne méritez pas que je vous traite ainsi ; je veux au contraire ne plus m'occuper qu'à vous aimer et à pleurer les offenses que je vous ai faites. Je m'en repens de tout mon cœur ; mon Jésus, je veux vous aimer ; donnez-m'en la force. Marie, ma mère, aidez-moi. Amen.

MÉDITATION POUR LE MERCREDI

De la mort.

I

Considère, ô homme, que cette vie doit finir ; déjà ta sentence est prononcée : Il te faut mourir !

La mort est certaine ; mais on ignore quand elle viendra. Que faut-il pour que tu meures ? Une goutte de sang qui tombe sur ton cœur, une veine de ta poitrine qui se rompe, une suffocation de catarrhe, un flux de sang, un petit animal vénimeux qui te morde, une fièvre, une piqûre, une plaie, une inondation, un tremblement de terre, un coup de tonnerre, un éclair suffit pour t'ôter la vie. La mort viendra te surprendre quand tu t'y attendras le moins. Combien de personnes se sont couchées le soir en bonne santé, et ont été trouvées mortes le lendemain ! Cela ne peut-il pas t'arriver aussi ? Qu'il y en a qui sont morts subitement, et qui ne pensaient pas qu'ils mourraient de même ! C'est pourtant ainsi qu'ils sont morts ; et s'ils sont morts dans le péché, où sont-ils maintenant ? où seront-ils éternellement ? Mais de quelque manière que cela arrive, il est certain qu'un temps viendra où il fera nuit pour toi, et jamais plus jour ; ou bien éternellement jour, et jamais plus nuit. Je viendrai, dit Jésus Christ, à l'improviste, et en cachette, comme un voleur. Ton bon maître t'en avertit d'avance, parce qu'il veut ton salut. Réponds à son désir, profite de son avertissement, prépare-toi à bien mourir avant que la mort soit venue. *Estote parati.* Alors ce ne sera plus le temps de se préparer, mais bien de se tronver prêt. Il

est certain que tu dois mourir, le drame de la vie doit finir pour toi un jour, et sans que tu saches lequel. Qui sait si tu seras en vie dans un an, dans un mois? demain même peut-être tu ne seras plus. O mon Jésus, éclairez-moi, pardonnez-moi.

II

Considère qu'à l'heure de ta mort tu te trouveras étendu dans un lit, assisté par le prêtre qui te recommendera le soin de ton âme, avec tes parents à côté, qui te pleureront ; le crucifix à ton chevet, un cierge à tes pieds; encore quelques moments, et tu seras dans l'éternité. Ta tête sera pesante, tes yeux seront obscurcis, ta langue brûlante, tes dents fortement serrées, ta poitrine oppressée, ton sang glacé, ta chair desséchée, ton cœur brisé ; tu quitteras tout ; nu et livide, tu seras jeté, pour y pourrir, dans une fosse ; là les vers et les rats viendront, et il ne restera de toi que quatre ossements décharnés, un peu de poussière infecte ; et rien de plus. Ouvre un tombeau, et vois ce qu'est devenu ce riche, cet avare, cette femme si vaine ! Ainsi finit la vie. A l'heure de la mort tu te verras entouré de démons qui feront passer sous tes yeux tous les péchés que tu as commis depuis ton enfance. Aujourd'hui le démon, pour t'entraîner dans le péché, te dissimule et t'excuse tes fautes. Il te dit que ce n'est pas grand mal que cette vanité, ce plaisir, cette présomption, cette rancune ; que cette fréquentation n'a rien que d'innocent. Mais à la mort il te remontrera toute l'énormilé de tes fautes, et à la clarté de l'éternité où tu seras sur le point d'entrer, tu verras quel mal ç'aura été d'offenser un Dieu infiniment grand. Hâte-toi donc d'y porter remède, maintenant que tu le peux encore, puisqu'alors il n'en sera plus temps.

III

Considère que la mort est un moment duquel dépend l'éternité. Vois l'homme près d'expirer, le voilà à la porte de l'une des deux éternités, et c'est son dernier soupir qui décidera de son bonheur éternel ou de son éternel malheur. O soupir décisif ! ô dernier souffle de vie ! ô moment dont va dépendre une éternité de gloire, ou une éternité de supplices ; une éternité toujours heureuse, ou une éternité toujours malheureuse, toute de satisfactions, ou toute d'ignominies ; une éternité de tous les biens, ou une éternité de tous les maux, l'éternité du Paradis ou l'éternité de l'enfer ! C'est-à-dire que si dans ce dernier instant tu es sauvé, tu n'auras plus rien à craindre, tu seras toujours content et heureux ; mais si tu te perds, tu seras toujours misérable et désespéré tant que Dieu sera Dieu. A l'instant de la mort tu sauras ce que veulent dire ces mots : *Paradis, enfer, péché, Dieu irrité, loi de Dieu méprisée, péchés cachés dans la confession, biens non restitués.* Malheureux que je suis, dira le mourant ! d'ici à peu de minutes je paraîtrai devant Dieu, et qui sait quelle sera ma sentence ? où irai-je ? Au Paradis, ou en enfer, heureux parmi les anges, ou misérable parmi les damnés ? Serai-je enfant de Dieu, ou esclave de Satan ? dans peu, hélas ! je le saurai. Là où je logerai la première fois, j'y demeurerai éternellement, Dans quelques heures, dans quelques instants, qu'en sera-t-il de moi ? Que deviendrai-je si je ne répare ce scandale, si je ne restitue cet objet, si je ne rétracte cette calomnie, si je ne restitue ce bien, si je ne refais cette réputation, si je ne pardonne de cœur à mon ennemi, si je ne fais une bonne confession ? Alors tu maudiras cent fois tel jour où tu as péché, tel plaisir, telle vengeance ; mais ce sera trop tard et sans fruit, parce que tu ne le feras que par crainte du châtiment et sans amour pour Dieu. Ah ! Seigneur, je me convertis, je reviens dès ce moment à vous ; je ne veux pas attendre la mort : dès maintenant je me jette dans vos bras, et c'est là que

je veux mourir. Marie, ma mère, faites qué je meure sous votre protection, venez à mon secours en ce terrible instant.

MÉDITATION POUR LE JEUDI

Du jugement dernier.

I

Considère, Chrétien, qu'à peine l'âme sera sortie du corps, qu'elle sera conduite devant le tribunal de Dieu pour être jugée. Le juge est un Dieu tout-puissant que tu as offensé et irrité au plus haut degré. Les accusateurs sont les démons, tes ennemis ; tes péchés sont la matière du jugement, et la sentence est sans appel. Le châtiment est l'enfer. Plus de compagnons, plus de parents, plus d'amis pour te défendre ; entre toi et Dieu, tu n'as que toi à voir. Tu verras alors combien tes péchés sont hideux, sans que tu puisses les excuser comme tu fais à présent. Tu seras examiné sur tes péchés de pensées, de paroles, de complaisances, d'actions, d'omissions et de scandales. Tout sera pesé dans la grande balance de la justice divine, et si tu es trouvé en défaut sur un seul point, tu seras perdu. Mon Jésus et mon juge, pardonnez-moi avant d'avoir à me juger

II

Considère que la justice divine jugera tous les hommes dans la vallée de Josaphat, lorsque après la fin du monde les corps ressusciteront pour recevoir avec leur âme la récompense ou le châtiment de leurs actions. Réfléchis que si tu te damnes, tu reprendras ce corps que tu as maintenant pour servir de prison éternelle à ton âme infortunée. A cette amère rencontre, l'âme maudira le corps, et le corps maudira l'âme ; de sorte que l'âme et le corps, qui maintenant cherchent de

concert tous les plaisirs défendus, seront, après la mort, unis malgré eux pour être les bourreaux l'un de l'autre. Au contraire, si tu te sauves. ce corps que tu as ressuscitera beau, impassible et resplendissant, et c'est ainsi qu'en corps et en âme tu seras rendu digne de la vie bienheureuse : ainsi finira la scène de ce monde ; alors toutes les grandeurs auront disparu, tous les plaisirs et toutes les pompes de ce monde, tout sera fini ! Il ne restera plus que deux éternités : l'une de gloire, et l'autre de supplices, l'une bienheureuse, et l'autre souverainement malheureuse ; l'une de joie, et l'autre de tourments. Dans le Paradis, les justes ; dans l'enfer, les pécheurs. Bien pauvres seront alors ceux qui auront aimé le monde et qui pour les misérables plaisirs d'ici-bas auront tout perdu, leur âme, leur corps, le Paradis, et Dieu même !

III

Considère la sentence éternelle. Jésus-Christ juge se retournera contre les réprouvés et leur dira : C'en est fait ! ingrats ! c'en est fait ! votre heure est venue, heure de vérité et de justice, heure de colère et de vengeance ! Hé bien, scélérats ! vous avez aimé la malédiction ! qu'elle tombe sur vos têtes ! Soyez maudits dans le temps, maudits dans l'éternité ; sortez de ma présence, allez, privés de tout bien et chargés de tous les supplices, au feu éternel ! *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.* Ensuite Jésus se tournera vers les élus et leur dira : Venez, vous mes enfants de bénédiction, entrez en possession du royaume des cieux qui vous est préparé. Venez, non plus pour porter la croix à ma suite, mais pour partager ma couronne ; venez être les héritiers de mes trésors et les compagnons de ma gloire, venez chanter éternellement mes miséricordes ; quittes de l'exil, entrez dans votre patrie, quittes de toutes misères, entrez dans la joie ! passez des larmes aux ris, de vos peines passagères à l'éternel repos ! *Venite, benedicti patris mei, possidete paratum vobis regnum.* Mon Jésus, j'espère, moi aussi, être un de ces bienheureux, je vous aime

par-dessus tout. Bénissez-moi, Seigneur, dès ce moment. Marie, ma mère, bénissez-moi aussi.

MÉDITATION POUR LE VENDREDI

De l'enfer.

I

Considère, ô homme ! que l'enfer est une prison terrible, pleine de feu ; les damnés sont plongés dans ce feu, avec un abîme de feu sur leur tête, un abîme de feu tout autour de leur corps, un abîme de feu sous leurs pieds. Du feu dans les yeux, du feu dans leur bouche, du feu partout. Tous les sens ont ensuite leur torture particulière. Les yeux sont aveuglés par la fumée et par les ténèbres, et épouvantés par l'aspect des démons et des autres damnés ; les oreilles sont continuellement étourdies par des hurlements horribles, des gémissements, des blasphèmes. L'odorat est infecté par la puanteur de ces innombrables corps livrés à la pourriture ; le corps est tourmenté par une soif ardente, par une faim dévorante, sans pouvoir jamais obtenir ni une goutte d'eau, ni un morceau de pain. Ces malheureux, brûlant de soif, calcinés par le feu, rongés par la faim, brisés par tous les tourments, gémissent, hurlent, se désespèrent ; mais jamais ils ne seront consolés, ni soulagés. O enfer ! enfer dont quelques-uns ne veulent croire la vérité, qu'après qu'ils y seront tombés eux-mêmes ! Qu'en dis-tu, lecteur ? Si tu devais mourir en ce moment, où irais-tu ? tu ne peux supporter la brûlure d'une étincelle, et tu t'exposerais à te voir plongé dans un lac de feu, où sans consolation et abandonné de tous, tu brûlerais durant toute l'éternité !

II

Considère ensuite les peines qui seront infligées à l'âme dans ses puissances. La mémoire sera sans cesse tourmentée par les remords de la conscience ; l'idée qu'il s'est damné vo-

lontairement pour quelques plaisirs empoisonnés sera pour le damné comme un ver qui le rongera sans relâche. O Dieu ! que lui paraîtront alors les plaisirs qu'il aura goûtés un moment sur la terre, après cent, après mille, après mille millions d'années d'enfer ? Ce ver rongeur lui rappellera combien de moyens Dieu lui avait offerts pour réparer ses fautes, les facilités qu'il lui avait données de se sauver, les bons exemples de ses amis, les promesses qu'il avait faites, mais qu'il n'a pas tenues, et il verra qu'il n'y a plus de remède à son éternel malheur. O Dieu ! ô Dieu ! quel double enfer que ce sera ! La volonté sera contredite sans cesse, et n'aura jamais ce qu'elle voudra, au lieu qu'elle aura toujours ce qu'elle ne voudra pas, c'est-à-dire toutes les peines. L'intellect connaîtra les biens qu'il a perdus, Dieu et le Paradis. O Dieu, ô Dieu, pardonnez-moi pour l'amour de Jésus-Christ.

Pécheur, toi qui maintenant ne te fais pas souci de perdre Dieu et le Paradis, tu connaîtras quel a été ton aveuglement, quand tu verras les justes triompher et jouir des délices du ciel, tandis que toi, comme un animal puant, tu seras chassé de la patrie céleste, de la présence de Dieu, de la compagnie de Marie, des saints Anges et des Saints. Alors tu crieras avec rage en te tordant les bras : ô Dieu, souverain bien ! vous n'êtes plus pour moi, vous ne serez jamais pour moi ! Eh bien ! fais pénitence, change de vie, n'attends pas qu'il soit trop tard pour toi aussi. Donne-toi à Dieu, commence à l'aimer véritablement ; prie Jésus, prie Marie, d'avoir pitié de toi.

MÉDITATION POUR LE SAMEDI

De l'éternité des peines.

I

Considère, Chrétien, que l'enfer n'a pas de fin ; on y souffre toutes les peines, et elles sont toutes éternelles. Cent années de ces peines passeront, mille autres années passeront, et l'en-

fer ne sera qu'à son commencement; cent mille ans, mille millions d'années et de siècles passeront, et l'enfer ne commencera qu'à peine encore. Si un ange venait en ce moment porter à un damné la nouvelle que Dieu veut le délivrer de l'enfer... mais quand? quand il se sera écoulé autant de millions de siècles qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer, de feuilles dans les forêts, de grains de sable sur la terre; ceci vous épouvanterait; et cependant le damné serait plus content que vous ne le seriez si l'on vous annonçait que vous allez être roi d'un grand royaume : car il dirait : Oui, tous ces siècles devront passer, mais enfin ils passeront. Mais tous ces siècles passeront, et l'enfer ne finira pas. Tous ces siècles se multiplieront, si l'on veut, autant que les grains de sable, autant que les gouttes d'eau, autant que les feuilles, mais l'enfer sera toujours au même point. Il n'est pas de damnés qui ne fissent volontiers cet arrangement avec Dieu : Seigneur, augmentez mes peines autant qu'il vous plaira, prolongez-les autant qu'il vous plaira, j'y consens, pourvu qu'elles aient un terme. Mais non, ce terme ne viendra jamais. Si du moins le malheureux damné pouvait se tromper lui-même et se dire : Qui sait? peut-être un jour Dieu aura pitié de moi et me tirera de l'enfer! Non, le damné aura sans cesse écrite sous ses yeux la sentence de sa damnation éternelle, et il dira : toutes les peines que je souffre, ce feu, cette douleur, ces cris ne finiront jamais! jamais! et combien dureront-elles? toujours! toujours! oh, jamais! oh, toujours! ô éternité! ô enfer! Comment se fait-il que les hommes croient à vous, et qu'ils péchent néanmoins, et qu'ils continuent de pécher?

II

Mon frère, prenez-y garde; songez que l'enfer est aussi pour vous, si vous péchez; déjà sous vos pieds brûle cette horrible fournaise, et en cet instant même combien d'âmes y tombent! Songez que si vous y entrez une fois, vous n'en sortirez plus. Si vous avez déjà quelquefois mérité l'enfer, remer-

ciez Dieu de ne vous y avoir pas envoyé tout de suite. Hâtez-vous donc de réparer vos fautes, autant que vous le pouvez, de les pleurer et de prendre les moyens les plus efficaces pour vous sauver. Confessez-vous souvent, lisez chaque jour ces méditations ou tout autre livre spirituel ; prenez une vraie dévotion à la Sainte Vierge, récitant, par exemple, le rosaire chaque jour, et jeûnant tous les samedis en son honneur ; résistez aux tentations en invoquant souvent Jésus et Marie ; fuyez les occasions du péché, et si Dieu vous appelle même à quitter le monde, obéissez, obéissez. Tout ce qu'on fait pour échapper à une éternité de tourments est peu de chose, ou plutôt n'est rien. *Nulla nimia securitas ubi periclitatur æternitas.* (*S. Bern.*) Pour s'assurer l'éternité, on ne prend jamais assez de précautions. Voyez combien d'anachorètes, pour fuir l'enfer, sont allés vivre dans les grottes, dans les déserts ! Et vous, que faites-vous après avoir tant de fois mérité l'enfer ? que faites-vous ? que faites-vous ? vous voyez que vous vous damnez ! donnez-vous à Dieu, et dites-lui : Seigneur, me voici, je veux faire tout ce que vous voudrez. Marie, aidez-moi.

Vivent Jésus, notre amour, et Marie, notre espérance !

ONZE DISCOURS

POUR

LA NEUVAINE DE NOEL

ONZE DISCOURS

POUR LA NEUVAINE DE LA NOËL

Ier DISCOURS

Le Verbe éternel s'est fait homme.

Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ? Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que veux-je autre chose que de le voir s'allumer [1] ?

Les Juifs solennisaient un jour qu'ils appelaient *dies ignis*, le jour du feu, en mémoire du feu avec lequel Néhémias consuma les sacrifices qu'il offrit, lorsqu'il revint avec ses compatriotes de la captivité de Babylone. De même, et avec plus de raison encore, on devrait appeler jour de feu le jour de Noël, dans lequel Dieu, se montrant à nous sous la forme d'un enfant, est venu allumer le feu de l'amour divin dans les cœurs des hommes, comme il l'a dit lui-même dans la suite. *Ignem veni mittere in terram.* Et en vérité il en fut ainsi. Avant la venue du Messie, qui, parmi les hommes, aimait Dieu ? C'était à peine s'il était connu dans un petit coin du monde, c'est-à-dire dans la Judée ; et même en cette contrée combien était petit le nombre de ceux qui l'aimaient véritablement. Sur tout le reste de la terre les uns adoraient le soleil, les autres des bêtes, des pierres ou des créatures encore plus viles. Mais depuis la venue de Jésus-Christ, la connaissance de Dieu s'est

[1] (*Luc.* XII, 19.)

partout répandue, et son amour s'est allumé dans bien des cœurs. A peine quelques années s'étaient écoulées depuis que le Rédempteur avait paru sur la terre, que déjà Dieu était plus aimé des hommes embrasés de ce feu sacré, qu'il ne l'avait été dans toute la durée des quatre mille ans qui s'étaient écoulés depuis la création.

Beaucoup de chrétiens sont dans l'usage de préparer dans leurs maisons, longtemps avant la fête, une crèche où soit représentée la naissance de Jésus-Christ ; mais bien peu parmi eux songent à préparer leurs cœurs pour que l'enfant Jésus puisse y naître et y prendre son repos. Tâchons, nous, d'être de ce petit nombre, afin d'être rendus dignes de brûler de ces heureuses ardeurs qui assurent aux âmes leur contentement sur la terre, et leur félicité dans le ciel. Considérons en ce premier jour que la fin pour laquelle le Verbe éternel s'est fait homme, ç'a été pour nous enflammer de son divin amour. Demandons à Jésus-Christ et à sa très-sainte mère de nous éclairer sur ce sujet, et commençons.

Adam notre premier père vient à pécher : peu reconnaissant de tous les biens qu'il a reçus, il se révolte contre Dieu, et enfreint sa défense en mangeant du fruit défendu. Dieu se voit alors obligé de le chasser du paradis terrestre, et de le priver à l'avenir, lui et ses descendants, du paradis céleste et éternel qu'il leur avait préparé pour qu'ils en jouissent après cette vie temporelle. Voilà donc tous les hommes condamnés à une vie de souffrances et de misères, et exclus pour toujours du ciel. Mais voilà aussi que Dieu, comme le remarque Isaïe, dirons-nous pour parler à notre manière, semble s'affliger, se plaindre et dire : « Que ferai-je, à présent que mon partage antique sans cause m'est ravi [1] ([a]) ? » comme pour dire : Et maintenant que me reste-t-il qui puisse me plaire en ce paradis, où je ne vois plus les hommes dont la société faisait mes délices [2] ?

[1] Et nunc quid mihi est hic, dicit Dominus, quoniam ablatus est populus meus gratis? (*Isa.* LII, 5.)

[2] Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. (*Prov.* VIII, 31.)

(*a*) *Le prophète Isaïe*, trad. en vers français par P. Soullié. - (*L'éditeur.*)

Mais, Seigneur, vous avez dans le ciel tant de séraphins, tant d'anges ; comment se fait-il donc que vous ressentiez si vivement la perte de quelques hommes ? Eh ! quel besoin avez-vous d'hommes ou d'anges pour compléter votre béatitude ? Vous avez toujours été et vous êtes toujours en vous-même infiniment heureux ; que peut-il manquer à votre bonheur qui est infini ? Tout cela est vrai, dit Dieu (c'est le cardinal Hugues qui lui prête ce langage), mais me voyant privé de l'homme, *non reputo aliquid me habere*, je regarde comme rien tout ce qui me reste ; il me semble que j'aie tout perdu, qu'il ne me reste rien. Je faisais mes délices d'habiter parmi eux, et maintenant les voilà condamnés à vivre toujours éloignés de moi. Mais comment le Seigneur peut-il dire que les hommes sont ses délices ? Oui, dit saint Thomas ; car Dieu aime l'homme, comme si l'homme était son Dieu, et que sans l'homme il ne pût être heureux [1]. Saint Grégoire de Nazianze ajoute que Dieu, par la violence de l'amour qu'il porte aux hommes, semble être hors de lui-même [2] ; ce qui répond au proverbe que l'amour met hors de lui-même celui qui aime : *Amor extra se rapit.*

Mais non, dit ensuite le Seigneur, je ne veux point perdre l'homme ; cherchons-lui donc un rédempteur qui satisfasse pour lui à ma justice, et le rachète ainsi des mains de ses ennemis et de la mort éternelle qui lui est due. Ici saint Bernard se représente qu'un débat s'élève entre la justice et la miséricorde divine : Je suis perdue, dit la justice, si Adam n'est point puni ; *Perii, si Adam non moriatur* Je suis perdue, dit à son tour la miséricorde, si l'homme n'obtient point son pardon ; *Perii, nisi misericordiam consequatur*. Pour terminer la contestation, le Seigneur décide que, pour sauver l'homme de la mort qu'il mérite, un innocent devra perdre la vie : *Moriatur qui nihil debeat morti* [3]. Il n'y avait pas sur la terre un seul

[1] Quasi homo Dei Deus esset, et si in ipso beatus esse non posset. (*Opusc.* LXIII, *cap.* 7.)

[2] Audemus dicere quod Deus pro magnitudine amoris extra se sit. (*Epist.* VIII.)

[3] *Berno, in Annunt. B. M. Serm.* 1, *n.* 12.

individu qui fût innocent. Puisque parmi les hommes, dit alors le Père éternel, il ne s'en trouve aucun qui puisse satisfaire à ma justice, qui voudra donc parmi vous aller racheter l'homme ? Les anges, les chérubins, les séraphins, gardent le silence, aucun ne répond; alors le Verbe éternel répond pour tous et dit : « Me voici, envoyez-moi[1] » O mon père, ajouta-t-il, votre majesté qui est infinie ayant été offensée par l'homme, ne peut recevoir une entière satisfaction par l'entremise de quelque ange que ce soit, qui ne sera jamais qu'une créature ; et quand même vous vous contenteriez de la satisfaction que donnerait un ange, songez que, malgré tant de bien que nous avons fait à l'homme, malgré tant de promesses, tant de miracles, nous n'avons pu encore obtenir son amour, parce qu'il n'a pas connu jusqu'ici celui que nous lui portons ; que si nous voulons l'obliger à nous aimer immanquablement, nous ne trouverons jamais d'occasion plus favorable à l'accomplissement de ce désir. Il faut donc que votre fils aille sur la terre pour le racheter ; que là il prenne chair humaine, et que, payant par sa mort la dette de l'homme, il satisfasse pleinement à votre justice, et que l'homme de son côté reste persuadé de notre amour

Mais, répond le Père, pense, ô mon Fils, qu'en te chargeant de payer pour l'homme, tu seras obligé de mener une vie pleine de fatigue et de douleur. — N'importe, dit le Fils, me voici, envoyez-moi[2] — Pense que tu seras obligé de naître dans une étable faite pour des bestiaux ; que tu seras, encore enfant, obligé de fuir en Egypte pour éviter de tomber entre les mains de ces mêmes hommes que tu veux sauver, et qui, dès tes plus tendres années, chercheront à t'arracher la vie. — N'importe, mon Père, me voici, envoyez-moi[3]. — Songe que, de retour dans la Palestine, tu vivras dans l'indigence et le mépris, simple ouvrier d'un pauvre artisan. — N'importe, me voici, envoyez-moi[4]. — Que, lorsque tu sortiras pour prê-

[1] Ecce ego, mitte me. (*Isa.* VI, 8.)
[2] Ecce ego, mitte me. — [3] Ecce ego, mitte me. — [4] Ecce ego, mitte me.

cher et manifester qui tu es, tu n'auras que très-peu de disciples qui s'attacheront à toi ; que tous les autres te dénigreront et te calomnieront, te traitant d'imposteur, de magicien, d'insensé, de samaritain, et que finalement ils te poursuivront jusqu'à te faire mourir honteusement, à force de tourments, sur un bois infâme. — N'importe, envoyez-moi[1].

Le décret étant donc porté que le Fils de Dieu se ferait homme pour devenir le rédempteur des hommes, l'archange Gabriel fut envoyé à Marie ; celle-ci accepta Jésus pour fils, et le Verbe se fit chair : *Et Verbum caro factum est.* Et voilà Jésus, dans le sein de Marie, entrant dans le monde et disant à son père avec une profonde humilité et une parfaite obéissance : « O mon Père, puisque les hommes ne peuvent apaiser votre justice par leurs œuvres ni par leurs sacrifices, me voici, moi votre fils, dès à présent revêtu de chair humaine, tout disposé à expier les fautes des hommes par mes souffrances et par ma mort. » Ainsi le fait parler saint Paul, empruntant les paroles du Psalmiste, dans son épître aux Hébreux[2]

C'est donc pour nous, vers de terre que nous sommes, et pour acquérir notre amour, qu'un Dieu a voulu se faire homme ? Oui : cela est de foi, comme nous l'enseigne la sainte Eglise : *Propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis... et homo factus est*[3]. Oui, voilà ce qu'a fait un Dieu pour se faire aimer de nous. Après avoir vaincu Darius et s'être rendu maître de la Perse, Alexandre-le-Grand, voulant gagner l'affection des peuples qu'il soumettait à son empire, se fit voir à eux revêtu de leur costume. Notre Dieu a fait, semble-t-il, précisément la même chose ; pour s'attirer l'affection des hommes, il a pris en tout l'extérieur, la forme humaine, et il s'est fait voir homme : *Habitu inventus ut homo*[4]

[1] Ecce ego, mitte me.

[2] Ideo ingrediens mundum, dicit : Hostiam et oblationem noluisti ; corpus autem aptasti mihi : tunc dixi : Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam. (*Hebr.* x, 5.)

[3] Symb. Nic.

[4] (*Philip.* II, 7.)

C'est ainsi qu'il a voulu montrer jusqu'où allait l'amour qu'il portait aux hommes, comme l'a dit l'Apôtre[1] L'homme ne m'aime pas, a semblé dire le Seigneur, parce qu'il ne me voit pas ; je veux qu'il me voie, qu'il converse avec moi, et qu'il soit ainsi comme forcé de m'aimer. « Il a été vu sur la terre, et il a conversé avec les hommes[2], » a dit en conséquence le prophète. L'amour de Dieu pour l'homme était grand à l'excès, et il avait toujours été tel, comme il l'a déclaré lui-même par Jérémie[3] ; mais il n'avait pas encore fait voir à l'homme combien cet amour qu'il lui portait était grand et incompréhensible : on put enfin l'apprécier, quand on vit le Fils de Dieu sous la forme d'un enfant, couché sur la paille dans une étable. C'est sans doute à cela que saint Paul faisait allusion, quand il écrivait à saint Tite, son disciple, que « la bonté de Dieu, notre Sauveur, et son amour pour les hommes, a paru dans le monde[4] » On lit dans le texte grec ([a]) : *Singularis Dei erga homines apparuit amor*. La puissance de Dieu, a dit saint Bernard, s'était auparavant montrée dans l'œuvre de la création, et sa sagesse dans le gouvernement du monde ; mais, dans l'œuvre de l'incarnation, il a montré surtout les attentions de sa miséricorde[5]. Avant que Dieu apparût sur la terre, revêtu de notre humanité, on ne pouvait parvenir à savoir jusqu'où pouvait s'étendre la bonté divine ; et c'est pourquoi il s'est incarné, afin que sa bonté pour l'homme se manifestât dans

[1] Apparuit gratia Salvatoris nostri omnibus hominibus. (*Tit.* II, 2.)
[2] In terris visus est et cum hominibus conversatus est. (*Baruch.* III, 38.)
[3] In caritate perpetua dilexi te ; ideo attraxi te miserans tui. (*Jer.* XXXI, 3.)
[4] Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei. (*Tit.* III, 4.)
[5] Apparuerat ante potentia in rerum creatione, apparebat sapientia in earum gubernatione, sed benignitas misericordiæ maxime apparuit in humanitate. (*De Nativ. serm.* I, n. 2.)

(*a*) Au lieu du texte grec, *il testo greco,* dites plutôt les commentateurs. Ici en particulier le latin de notre vulgate est la traduction exacte du texte grec. Saint Alphonse s'est sans doute laissé tromper par le commentaire de Corneille de la Pierre, qui porte : « *Græce est* φιλανθρωπία, *id est singularis ille Dei erga homines amor*. La traduction de φιλανθρωπία est tout entière dans ces derniers mots, *erga homines amor* ; tout le reste n'est qu'un commentaire.
(*L'éditeur.*)

toute son étendue[1] Eh ! de quelle manière le Seigneur aurait-il pu montrer plus clairement à l'homme ingrat sa bonté et son amour ? L'homme, en méprisant Dieu, dit saint Fulgence, s'était séparé de lui pour toujours ; et comme il ne pouvait plus retourner à Dieu, Dieu est venu le trouver sur la terre[2]. Saint Augustin avait dit avant lui : « L'homme ne pouvant venir trouver son médiateur, le divin médiateur est venu lui-même à nous[3] » Le prophète Osée fait parler ainsi Dieu lui-même : « Je les attirerai par des attraits qui gagnent les hommes, je me les attacherai par les liens de l'amour[4]. » L'homme se laisse gagner par l'amour ; les marques d'affection qu'on lui donne sont des chaînes qui le lient et qui l'obligent d'aimer celui qui l'aime. Ce fut pour s'attirer l'amour des hommes que le Verbe éternel voulut devenir homme : c'était la plus grande preuve d'amour qu'il leur pût donner. « Dieu s'est fait homme, a dit Hugues de Saint-Victor, pour se faire aimer plus familièrement de l'homme[5] » C'était là probablement ce que notre Sauveur voulut donner à entendre à un dévot religieux franciscain, appelé père François de Saint-Jacques, comme on le voit dans le journal franciscain du 15 décembre. Jésus se fit voir à lui plusieurs fois sous la forme d'un bel enfant ; et comme le religieux cherchait toujours à le retenir, l'enfant s'échappait et fuyait. Le religieux se plaignait tendrement de ce que l'enfant ne se laissait point saisir. Un jour, ce même enfant lui apparut, tenant à la main des chaînes, pour lui donner à entendre qu'il était venu l'attacher, s'attacher lui-même et ne plus se séparer de lui. Le religieux

[1] Priusquam appareret humanitas, latebat benignitas. Sed unde tanta agnosci poterat ? Venit in carne ut, apparente humanitate, agnosceretur benignitas. (*S. Bern. in Epiph. serm.*)

[2] Homo Deum contemnens a Deo discessit ; Deus, hominem diligens, ad homines venit. (*Serm. sup. Nat. Christ.*)

[3] Quia ad medicum venire non poteramus, ipse ad nos venire dignatus est. (*De verb. Dom.* serm. XVIII, al. LXXXVIII, n. 7.)

[4] In funiculis Adam traham eos, in vinculis caritatis. (*Oseæ.* XI, 4.)

[5] Deus factus est homo, ut familiarius ab homine diligeretur Deus. (*Hug. de S. Vict. in lib. Sent.*)

enhardi prit les chaînes, les attacha par un bout aux pieds de l'enfant, par l'autre à son cœur; et depuis ce jour, en effet, il lui sembla toujours qu'il voyait l'aimable enfant prisonnier dans son cœur. Or, ce que Jésus fit cette fois avec son serviteur François de Saint-Jacques, il l'a fait avec tous les hommes, lorsqu'il s'est incarné. Par ce prodige d'amour,il a voulu s'enchaîner à nous, et en même temps enchaîner nos cœurs en nous obligeant à l'aimer, selon qu'il l'avait d'avance prédit par Osée en ces termes : « Je les attirerai à moi par des attraits qui gagnent les cœurs, je me les attacherai par des liens d'amour[1] »

Dieu avait déjà en diverses manières, dit saint Léon, favorisé l'homme de ses bienfaits ; mais jamais il n'a mieux manifesté l'excès de sa bonté qu'en nous envoyant le Rédempteur, pour nous montrer la voie du salut et nous procurer la vie de la grâce[2]. Saint Thomas demande pourquoi l'on dit que l'incarnation du Verbe est l'œuvre du Saint-Esprit : *Et incarnatus est de Spiritu Sancto*. Il est certain que toutes les œuvres de Dieu que les théologiens appellent *opera ad extra*, c'est-à-dire, qu'il accomplit en dehors de lui-même, appartiennent aux trois personnes ensembles ; pourquoi donc l'incarnation est-elle attribuée à la seule personne de l'Esprit-Saint ? La principale raison qu'en donne le Docteur angélique, c'est que toutes les œuvres de l'amour divin sont attribuées à la personne du Saint-Esprit, qui est l'amour substantiel du Père et du Fils ; et que l'œuvre de l'incarnation a été tout entière l'effet de l'immense amour de Dieu pour les hommes[3] Et voilà ce que le prophète a voulu signifier par ces paroles : « Dieu viendra des régions du midi[4] » Ce que l'abbé Aspert a

[1] In funiculis Adam, etc.

[2] Diversis modis humano generi bonitas divina munera impertiit, sed abundantiam solitæ benignitatis excepit, quando in Christo ipsa ad peccatores misericordia, ad errantes veritas, ad mortuos vita, descendit. (*Serm.* IV, *de Nativ.*)

[3] Hoc autem ex maximo Dei amore provenit, ut filius Dei carnem assumeret in utero Virginis. (3, q. 32, a. 1.)

[4] Deus ab austro veniet. (*Habac.* III, 5.)

commenté de même: « L'éclat de sa venue a été l'effet de la grande charité de Dieu pour nous[1] » Saint Augustin dit que le Verbe éternel est venu sur la terre pour faire connaître à l'homme tout son amour[2]. Saint Laurent-Justinien ajoute: «Dieu n'a jamais montré mieux aux hommes la tendresse de l'amour qu'il leur porte, que lorsqu'un Dieu s'est fait homme[3].

Mais ce qui fait mieux connaître encore l'amour de Dieu pour l'homme, c'est que le Fils de Dieu est venu chercher l'homme tandis que celui-ci le fuyait, comme l'indique l'Apôtre par ces mots: *Nusquam angelos, sed semen Abrahæ apprehendit*[4] Saint Chrysostome commente ainsi ce texte: *Non dixit, suscepit, sed apprehendit, ex metaphora insequentium eos qui aversi sunt, ut fugientes apprehendere valeant*[5]. Dieu descend du ciel comme pour arrêter l'homme ingrat qui fuyait : Pourquoi t'éloignes-tu? lui dit-il; ne vois-tu pas que c'est pour l'amour de toi seul que je suis venu sur terre? Arrête; aime-moi, n'évite pas celui qui te recherche et qui t'aime. Ainsi Dieu est venu chercher l'homme qui s'était perdu, et afin que l'homme pût mieux connaître combien il en était aimé, et lui rendre à son tour affection pour affection, il a voulu, la première fois qu'il avait à venir visiblement sur la terre, se montrer sous la forme d'un tendre enfant, couché sur la paille. O paille privilégiée, s'écrie saint Pierre Chrysologue, paille plus éclatante de beauté que les roses et les lys, quelle est la terre fortunée qui t'a produite? Quel bonheur est le tien d'avoir servi de couche au roi du ciel! O que tu es froide pour Jésus, puisque tu ne sais point le réchauffer dans cette étable humide où il est tout tremblant de froid; mais tu es pour nous de feu et de flamme, car tu allumes en nous un incendie d'amour

[1] A magna caritate Dei in nos effulsit.

[2] Maxime propterea Christus advenit, ut cognosceret quantum diligat Deus. (*De catech. rudib. c.* IV.)

[3] In nullo sic amabilem suam hominibus patefecit caritatem, sicut cum Deus homo factus est. (*De Cast. Conn. cap.* 23.)

[4] (*Hebr.* II, 16.)

[5] *In epist. ad Hebr. hom.* V, *n.* 2.

tel que ne pourrait l'éteindre toute l'eau des fleuves[1].

Ce n'était pas assez pour l'amour que Dieu porte à l'homme, dit saint Augustin, de l'avoir fait à son image, lorsqu'il créa notre premier père ; il a voulu de plus se faire lui-même à notre image en accomplissant l'œuvre de notre rédemption[2]. Adam mangea du fruit défendu, trompé par le serpent qui avait dit à Eve que quiconque goûterait de ce fruit deviendrait semblable à Dieu en acquérant la science du bien et du mal ; et c'est pourquoi Dieu dit alors par ironie : « Voilà qu'Adam est devenu comme l'un d'entre nous[3]. » Ce qu'il disait ainsi par ironie et pour reprocher à Adam son audace, nous pouvons, nous, depuis l'incarnation, suivant la pensée de Richard de Saint-Victor, le dire avec vérité : Oui, voilà que Dieu est devenu l'un d'entre nous[4] Voilà donc, ô homme, dit saint Augustin, que ton Dieu est devenu ton frère[5] Il s'est fait fils d'Adam, comme tu l'es toi-même ; il s'est revêtu d'une même chair, il s'est rendu passible, sujet à souffrir et à mourir comme toi. Il pouvait prendre la nature d'ange ; mais il a voulu prendre la même chair que la tienne, afin de satisfaire à la justice divine avec cette même chair qu'avait Adam pécheur, quoiqu'il soit lui-même sans péché, que dis-je ? il s'en faisait gloire, puisqu'il aimait à se dire fils de l'homme ; et par conséquent nous pouvons bien l'appeler notre frère. Un Dieu se faire homme ! il y a là plus d'abaissement que si tous les princes de la terre, tous les anges, tous les saints du ciel, en y comprenant même la mère de Dieu, s'abaissaient à devenir un brin d'herbe ou une poignée de fumier ; oui, certes, car l'herbe, le fumier d'une part, et les princes, les

[1] O felices paleas, rosis et lileis pulchriores, quæ vos genuit tellus ? Non palearum momentaneum, sed perpetuum vos suppeditatis incendium, quod nulla flumina extinguent. (*S. Petr. Chrys. serm.* 58.)

[2] In homine fecit nos Deus ad imaginem suam ; in hac die factus est ad imaginem nostram.

[3] Ecce Adam factus est quasi unus ex nobis. (*Gen.* III, 22.)

[4] Nunc vere dicimus, ecce Deus factus est unus ex nobis. (*Riccard. de S. Vict.*)

[5] Deus tuus factus est frater tuus.

anges et les saints de l'autre sont des créatures contre d'autres créatures, au lieu qu'entre les créatures et Dieu la distance est infinie.

Ah! plus un Dieu s'est humilié pour l'amour de nous, en se faisant homme, plus il nous a fait connaître sa bonté, comme le dit saint Bernard: *Quanto minorem se fecit in humilitate, tanto majorem se fecit in bonitate*[1] L'amour qu'a pour nous Jésus-Christ, dit l'Apôtre, nous oblige, nous force à l'aimer: *Caritas Christi urget nos*[2]. O Dieu! si la foi ne nous en rendait certains, qui croirait jamais qu'un Dieu, par amour pour un ver de terre tel que l'homme, a consenti à se faire ver de terre comme l'homme? S'il vous arrivait par aventure, en passant dans un chemin, dit un dévot auteur, d'écraser avec votre pied un ver de terre et de le tuer, et que quelqu'un voyant que vous en avez compassion, vous dît: Si vous voulez rendre l'existence à ce ver de terre, il faut avant tout que vous deveniez ver comme lui, et qu'ensuite, vous ouvrant les veines, vous fassiez à cet autre ver un bain de tout votre sang, afin qu'il s'y plonge et reçoive ainsi la vie, que répondriez-vous? Eh! que m'importe, diriez-vous sans doute, que ce ver ressuscite, ou qu'il reste mort? Moi, lui rendre la vie aux dépens de la mienne? Et tel serait votre langage, surtout si ce vermisseau, au lieu d'être un animal innocent, était un aspic ingrat qui, après avoir reçu de vous des bienfaits, aurait cherché à vous infecter de ses venins. Mais enfin, si votre amour pour ce méchant reptile allait jusqu'à ce point que, pour le rappeler à la vie, vous voulussiez souffrir la mort, que diraient les hommes? et que ne ferait pas pour vous ce serpent lui-même, que vous auriez sauvé par votre mort, s'il était capable de raison? Voilà pourtant ce qu'a fait pour vous Jésus-Christ, pour vous, qui n'êtes qu'un vil ver de terre; et vous, ingrat, si Jésus pouvait mourir de nouveau, vous auriez plus d'une fois cherché par vos péchés à lui ôter la vie. Combien n'êtes-vous pas

[1] In Epiph. serm. I, n. 2. — [2] (II, *Cor.* III, 14.)

plus vil par rapport à Dieu que le ver de terre ne l'est par rapport à vous? Que faisait à Dieu que vous fussiez mort à jamais et damné pour vos péchés, comme vous le méritiez ? Et pourtant il a eu pour vous tant d'amour que, pour vous délivrer de la mort éternelle, il a commencé par se faire ver de terre comme vous, et qu'ensuite il a répandu pour vous tout son sang et souffert la mort que vous seul aviez méritée.

Oui, tout cela est de foi: *Et Verbum caro factum est*, le Verbe s'est fait chair[1]; *Dilexit nos, et lavit nos in sanguine suo*, il nous a aimés, et il nous a lavés dans son sang[2] La sainte Eglise, en considérant l'œuvre de la rédemption, se déclare saisie d'épouvante : *Consideravi opera tua et expavi*[3] Le prophète hébreu avait dit le premier la même chose en ces termes: « Seigneur, j'ai entendu votre parole, et j'ai été saisi de crainte... Vous êtes sorti pour sauver votre peuple, pour le sauver avec votre Christ[4] C'est donc avec raison que saint Thomas appelle l'incarnation le miracle des miracles, *miraculum miraculorum ;* miracle incompréhensible où Dieu a montré la puissance de son amour envers les hommes, amour qui de Dieu le rendait homme et de Créateur créature: *Creator oritur ex creatura*, dit saint Pierre Damien[5] ; de seigneur le rendait esclave, d'impassible le rendait sujet aux douleurs et à la mort. Voilà de quelle manière Dieu, comme il est dit dans le cantique *Magnificat*, a déployé la puissance de son bras[6] Saint Pierre d'Alcantara, entendant chanter un jour l'évangile de la troisième messe de Noël, *In principio erat Verbum*, etc., se sentit, en considérant ce grand mystère, si enflammé d'amour pour Dieu, que ravi en extase il se vit transporté en l'air, en traversant un long espace, jusqu'au pied du saint-sacrement[7] Saint Augustin ne pouvait se lasser,

[1] *(Joan.* I, 14.*)* — [2] *(Apoc.* I, 5.*)* — [3] *(Resp.* 3, *in* II. *noct. Circumcis.)*

[4] Domine, audivi auditionem tuam, et timui... Egressus es in salutem cum Christo tuo. *(Habac.* III, 2, 13.)

[5] *(De nativ. serm.* I.*)*

[6] Fecit potentiam in brachio suo. *(Luc.* I, 50.)

[7] *In vita, lib.* III, *c.* 1.

comme il le disait lui-même, de considérer la grandeur de la bonté divine dans l'œuvre de la rédemption[1]. Ce fut pour cela que le Seigneur envoya ce saint, à cause de la grande dévotion qu'il avait témoignée pour ce mystère, écrire sur le cœur de sainte Marie Madeleine de Pazzi ces paroles : *Et Verbum caro factum est.*

Celui qui aime, n'aime que pour être aimé ; Dieu donc qui nous a tant aimés, ne veut de nous, comme le dit saint Bernard, que notre amour[2] De là cette exhortation que ce même saint abbé adresse ailleurs à chacun de nous. « Dieu vous a fait connaître l'amour qu'il vous porte ; montrez-lui à votre tour votre amour pour lui[3] » Homme, qui que tu sois, tu as vu l'amour que Dieu t'a montré, en se faisant homme, en souffrant, en mourant pour toi ; quand est-ce que Dieu verra par l'expérience et par les faits l'amour que tu lui portes? En voyant un Dieu se revêtir de chair, et se condamner à une vie aussi pénible et à une mort aussi cruelle, comment se fait-il que l'homme ne brûle pas constamment d'amour, comme il devrait le faire, pour un Dieu si aimant[4]?

Du haut des cieux si tu daignais descendre
Et nous montrer la force de ton bras,
Soudain les monts seraient réduits en cendre,
Et leurs sommets crouleraient sous tes pas.
Ainsi qu'on voit dans la vaste prairie
Brûler le chaume en tourbillons fumeux,
Et s'échappant sous la flamme en furie,
L'onde bondir en bouillons écumeux ;
Tes ennemis, qui te bravaient naguère,
Epouvantés frémiraient devant toi,
Et convertis, les peuples de la terre,
Loueraient ton nom, et recevraient ta loi (a).

[1] Non satiabar considerare altitudinem consilii tui super salutem generis humani. (*Confess. lib.* IX, *cap.* VI.)

[2] Cum amat Deus, non aliud vult quam amari. (*Serm.* 83, *in Cant. n.* 4.)

[3] Notam fecit dilectionem suam, experiatur et tuam.

[4] Utinam dirumperes cœlos et descenderes, a facie tua montes defluerent, aquæ arderent igni. (*Isa.* LXIV, 1-2.)

(*a*) Le prophète Isaïe traduit en vers français par P. Soullié. (*L'éditeur.*)

O Dieu, s'écriait le prophète (avant la venue du Verbe divin), si vous daigniez quitter les cieux et descendre au milieu de nous! Alors, en vous voyant homme comme eux, les hommes sentiraient s'aplanir tous les obstacles qu'ils rencontrent maintenant dans l'accomplissement de votre loi et de vos préceptes : *Montes defluerent.* Cette flamme que vous allumeriez dans les cœurs humains, ah! comme elle embraserait de votre amour les âmes les plus froides! *Aquæ arderent igni.* En fait, depuis l'incarnation du Fils de Dieu, quel incendie d'amour divin parmi tant d'âmes aimantes! Il est certain que dans un siècle seul, depuis la venue de Jésus-Christ parmi nous, Dieu a été plus aimé des hommes qu'il ne l'avait été dans toute la durée des quarante siècles qui avaient précédé son apparition. Combien de jeunes gens, de nobles, de princes même qui ont quitté les richesses, les honneurs, jusqu'au pouvoir suprême, pour se retirer dans un désert ou dans un cloître, pauvres et méprisés, afin de pouvoir plus à loisir aimer leur Sauveur! Combien de martyrs sont allés joyeusement aux tourments et à la mort! Combien de vierges ont refusé de riches mariages, et sont allées mourir pour Jésus-Christ, donnant ainsi, autant qu'elles le pouvaient, leur amour en échange de celui que Dieu leur avait montré en s'incarnant et en mourant pour elles.

Oui, tout cela est vrai; mais, et c'est ici le cas de gémir, le même amour s'est-il vu dans tous les hommes? Tous ont-ils cherché à répondre à ce grand amour qu'a eu pour eux Jésus-Christ? Hélas! la plupart des hommes ne l'ont-ils point payé, ne le paient-ils pas d'ingratitude? Et vous, mon frère, comment avez-vous témoigné votre reconnaissance envers Dieu? L'avez-vous toujours remercié? Avez-vous fait attention à ce que veut dire un Dieu se faire homme pour vous et mourir pour vous? Un homme assistant à la messe sans dévotion, comme le font tant d'autres, ne donna aucune attention, ne fit aucun acte de respect à ces paroles qui se disent à la fin : *Et Verbum caro factum est;* alors un démon lui donna un grand soufflet, en lui disant : Ingrat, tu entends

que Dieu s'est fait homme pour toi, et tu ne daignes pas seulement t'incliner! Oh! si Dieu en avait fait autant pour moi, j'aurais employé l'éternité entière à lui rendre grâces. — Dites-moi, chrétien, Jésus-Christ pouvait-il faire davantage pour se faire aimer de vous? S'il avait eu à sauver de la mort son propre père, qu'aurait-il pu faire de plus que de s'abaisser à prendre chair humaine, et à faire pour lui le sacrifice de sa vie? Je dirai plus: Si Jésus-Christ avait été un simple homme, et non une personne divine, et qu'il eût voulu par quelque marque d'affection acquérir l'amour de son Dieu, qu'aurait-il fait de plus que ce qu'il a fait pour acquérir le vôtre? Si votre esclave avait donné pour vous son sang et sa vie, n'aurait-il pas captivé votre cœur? Ne vous croiriez-vous pas obligé de l'aimer, au moins par reconnaissance? Et pourquoi Jésus-Christ, qui a donné pour vous son sang et sa vie, n'a-t-il pu obtenir ce que vous n'auriez pas refusé à votre esclave?

Hélas! les hommes ne méprisent l'amour divin que parce qu'ils ne savent pas, ou que, pour mieux dire, ils ne veulent pas savoir quelle jouisssance on trouve à posséder la grâce divine, qui, suivant l'expression du Sage, est un trésor infini[1]. On estime, on recherche la faveur d'un prince, d'un prélat, d'un noble, d'un savant, même d'une femme du monde; et pour ce qui est de la grâce de Dieu, il se rencontre des hommes qui la prisent moins que rien, puisqu'ils y renoncent pour un peu de fumée, pour une satisfaction bestiale, pour un peu de terre, pour un caprice, pour un rien. Eh! bien, mon cher frère, voulez-vous encore qu'on vous compte parmi ces ingrats? Si vous ne voulez point de Dieu, dit saint Augustin, voyez si vous trouverez ailleurs quelque chose qui vaille mieux[2]. Allez, tâchez de vous trouver un souverain plus courtois, un maître, un frère, un ami plus aimable et plus aimant.

[1] Infinitus est thesaurus, quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitiæ Dei. (*Sap.* VII, 14.)

[2] Aliud desidera, si majus, si melius, si suavius inveneris. (*In Ps.* XXVI, enarr. II, n. 23.)

Cherchez qui mieux que Dieu puisse vous rendre heureux dans cette vie et dans l'autre. Celui qui aime Dieu n'a rien à craindre de fâcheux, car Dieu ne peut faire autrement que d'aimer ceux qui l'aiment : *Ego diligentes me diligo*[1] Celui que Dieu aime, que pourrait-il craindre[2] ? Dieu m'éclaire et me fortifie, ainsi s'exprimait David ; je suis sans trouble et sans effroi ([a]). Ainsi pensaient encore les sœurs de Lazare quand elles disaient au Seigneur : « Celui que vous aimez est malade[3] » Il leur suffisait de savoir que Jésus aimait leur frère, pour être persuadées qu'il tenterait tout pour le guérir. Mais comment au contraire Dieu peut-il aimer ceux qui ne font nul cas de son amour ? Ah ! prenons une fois la ferme résolution de rendre amour pour amour à un Dieu qui nous a tant aimés. Prions-le sans cesse de nous accorder le grand don de son saint amour. Cette grâce d'aimer Dieu est celle que nous devons désirer et demander par-dessus toutes les autres, parce que, comme disait saint François de Sales, par une heureuse application des paroles du livre de la Sagesse[4], tous biens nous arrivent pareillement avec la sainte dilection[5] Aussi saint Augustin disait-il : Aimez, et faites ensuite ce que vous voudrez[6] Celui qui aime une personne évite tout ce qui peut lui déplaire, et recherche, au contraire, tout ce qui lui plaît. Ainsi, celui qui aime Dieu véritablement ne peut, de propos délibéré, rien faire qui l'afflige ; il s'applique au contraire à faire tout ce qui peut lui être agréable.

Pour obtenir plus promptement et plus sûrement ce don de l'amour de Dieu, recourons à la première amante de Dieu, c'est-à-dire à Marie, sa mère, en qui cet amour fut si ardent, que les démons, comme le dit saint Bonaventure, n'osaient

[1] (*Prov.* VIII, 17.)
[2] Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo? (*Ps.* XXVI, 2.)
[3] Quem amas infirmatur. (*Jo.* XI, 3.)
[4] Venerunt omnia bona pariter cum illa. (*Sap.* VII, 11.)
[5] *Traité de l'amour de Dieu, liv.* II, *ch.* XXII. (Œuvres tome Ier p. 453.)
[6] Ama, et fac quod vis.
(*a*) *Les psaumes traduits en vers français*, par M. de Sapinaud du Boishuguet. (*L'éditeur.*)

point essayer de la tenter[1] Les séraphins eux-mêmes, dit de son côté Richard de Saint-Victor, pouvaient descendre du ciel pour apprendre, en voyant le cœur de Marie, la manière d'aimer Dieu[2] Et comme le cœur de Marie était tout embrasé d'amour pour Dieu, tous ceux, reprend saint Bonaventure, qui aiment cette sainte mère de Dieu, et s'approchent d'elle, sentent que ce même amour s'allume en eux et les rend semblables à elle : *Quia tota ardens fuit, omnes se amantes eamque tangentes incendit*[3], *et sibi assimilat.*

(Si quelqu'un voulait citer dans ces discours quelques traits de Jésus enfant, il pourrait faire usage de ceux qui sont rapportés à la fin, après les Méditations.)

COLLOQUE.

Feu toujours brûlant, dirons-nous avec Saint-Augustin, pénétrez et embrassez nos âmes[4] Verbe incarné, vous vous êtes fait homme pour allumer dans nos cœurs l'amour divin ; comment avez-vous pu y trouver tant d'ingratitude ? Pour vous faire aimer d'eux, vous n'avez rien épargné : vous êtes allé jusqu'à répandre votre sang et à donner votre vie pour eux ; et vous n'avez fait que des ingrats ! Peut-être ignorent-ils ce que vous avez fait pour eux. Non, ils ne l'ignorent pas ; ils croient que vous êtes venu prendre pour l'amour d'eux la forme humaine et vous charger de leurs misères ; ils savent que vous avez embrassé une vie de peine et de douleur, qu'a terminée une mort ignominieuse, et ils vivent sans se souvenir de vous. Ils aiment leurs parents ; ils aiment leurs amis ; ils aiment jusqu'aux bêtes ; s'ils reçoivent d'elles quelques marque d'affection, ils tâchent de les en récompenser ; ce n'est

[1] A sua inflammata caritate pellebantur, ut non ausi sint illi appropinquare.

[2] Seraphim e cœlo descendere poterant ut amorem discerent in corde Virginis.

[3] *De B. Virg. M. serm.* I, (*Oper. S. Bon. tom.* XIV, *p.* 108 *b.)*

[4] O ignis qui semper ardes, accende me. (*Solil. anim. ad Deum, c.* XXXIV, Inter O per. S. Aug. tom. VI.*)*

donc qu'envers vous qu'ils se montrent indifférents ou ingrats ! Mais, hélas ! en les accusant, je m'accuse moi-même, car je vous ai encore plus maltraité qu'ils ne l'ont fait. Néanmoins votre bonté m'encourage ; elle m'a souffert si longtemps pour pouvoir me pardonner et m'enflammer de votre amour, pourvu que je me repente et que je vous aime. Oui, mon Dieu, je me repens de toute mon âme de vous avoir offensé, et je veux vous aimer de tout mon cœur. Je vois, ô mon Rédempteur, que mon cœur ne serait plus digne de vous, puisqu'il vous a quitté pour les créatures ; je crois pourtant que vous le voulez encore ; et moi, je vous le donne de toutes les forces de ma volonté. Embrasez-le donc tout entier de votre saint amour ; faites que je n'aime désormais que vous, bonté infinie, mon Jésus, mon souverain bien, objet de toutes les affections de mon âme ! O Marie, ma mère, mère du bel amour, *mater pulchræ dilectionis*, demandez pour moi la grâce d'aimer mon Dieu : je l'espère de vous.

IIe DISCOURS

Le Verbe éternel, de grand, s'est fait petit.

Parvulus natus est nobis, Filius datus est nobis[1] Un enfant nous est né, doux gage d'espérance ; un fils nous est donné, signe de délivrance [a].

L'amour, disait Platon, est l'aimant de l'amour. De là ce proverbe vulgaire redit par saint Jean Chrysostôme : « Si vous voulez qu'on vous aime, aimez tout le premier[2]. » Le meilleur moyen, en effet, d'obtenir l'affection d'une personne, c'est de l'aimer et de lui faire connaître qu'elle est aimée. Mais cette règle, ô mon Jésus, commune à tous, ne paraît pas être faite pour vous, car les hommes sont reconnaissants envers tous, excepté envers vous. Il n'est pas possible

[1] *(Isa.* IX, 6.*)*
[2] Si vis amari, ama.
(*a*) *Le prophète Isaie* trad. en vers fr. par P. Soullié. (*L'éditeur.*)

que vous fassiez plus que vous n'avez fait pour prouver votre amour aux hommes et vous en faire aimer. Et pourtant, combien peu vous aiment ! O mon Dieu le plus grand nombre, disons mieux, presque tous vous négligent, vous oublient, vous offensent, vous dédaignent. Faut-il que nous aussi, nous soyons au nombre de ces ingrats ? Oh ! non, il ne le mérite point, ce Dieu si bon, si aimant, qui de grand et d'infini qu'il était, a voulu se faire petit pour que nous l'aimassions. Demandons à Jésus et à Marie qu'ils nous éclairent.

Pour bien entendre combien Dieu a déployé d'amour pour les hommes en se faisant homme, et en prenant par pure bonté pour nous la forme d'un petit enfant, il faudrait comprendre aussi combien Dieu est grand. Mais quel homme, quel ange même pourrait concevoir la grandeur de Dieu qui est infinie. Dire de Dieu qu'il est plus grand que les cieux, que tous les rois, que tous les saints, que tous les anges, ce serait, disait saint Ambroise, faire injure à Dieu, comme ce serait offenser un puissant prince que de lui dire qu'il est plus grand qu'un brin d'herbe ou qu'un moucheron. Dieu est la grandeur même, et toutes les grandeurs de l'univers ne représentent([a]) qu'une infiniment petite parcelle de la grandeur de Dieu. David considérant la grandeur divine, et ne pouvant parvenir à la concevoir, ne pouvait faire autrement que de s'écrier : « Seigneur, qui est semblable à vous[1] ? » comme pour dire Quelle grandeur, ô mon Dieu, est comparable à la vôtre ? Mais comment David, dont l'intelligence était limitée, aurait-il pu comprendre la grandeur de Dieu qui est sans bornes, comme il le reconnaissait lui-même dans cet autre psaume[2] : *Magnus dominus et laudabilis nimis ; et magnitudinis ejus non est finis ;* et comme Jérémie l'expliquait en faisant dire à Dieu qu'il remplit le ciel et la terre[3] ; En sorte que

[1] Domine, quis similis tibi ! (*Psal.* XXXIV, 18.)

[2] (*Ps.* CXXXIV, 3.)

[3] Cœlum et terram ego impleo, (*Jerem.* XXIII, 24.)

(*a*) Le texte italien porte : *non è che una particella* : expression qui pourrait sembler panthéistique, et que nous avons cru devoir adoucir dans la traduction. (*L'éditeur.*)

nous tous, pour parler selon notre manière de concevoir, nous ne sommes que comme autant de tout petits poissons qui puisont la vie dans cet immense océan de l'essence de Dieu. « C'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes, a dit aussi l'apôtre[1]. »

Que sommes-nous donc respectivement à Dieu ? Que sont tous les hommes, tous les monarques de la terre, tous les saints, tous les anges du ciel, en face de l'infinie grandeur de Dieu ? Tous ensemble, nous sommes mille fois moins que n'est un grain de sable comparé à la terre entière[2] :

L'univers tout entier est devant lui semblable
A l'humble goutte d'eau qui s'attache au bassin...
Les îles sont pour lui comme le grain de sable
Qu'emporte un léger souffle, et que l'œil suit en vain...
Les peuples de la terre, ombre vaine, impuissante,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas. (a)

Or, ce Dieu si grand s'est fait petit enfant ; et pour qui ? *Parvulus natus est nobis ;* pour nous donc. Et pourquoi ? « C'est pour que vous puissez devenir homme parfait, » répond saint Ambroise[3]. Il s'est fait petit pour vous faire grand ; il a voulu être enveloppé de langes, pour vous dégager, vous, des filets de la mort ; il est descendu sur la terre, pour que vous puissiez monter au ciel. Voilà donc l'être immense devenu faible enfant ; celui que les cieux ne peuvent contenir, le voilà enveloppé de pauvres langes dans une crêche où naguère de vils animaux remuaient leur pâture, sur un peu de paille qui lui sert de lit et d'oreiller. Contemplez à loisir, dit saint Bernard à ce propos, la puissance mise en tutelle, la sagesse apprenant à parler, la force cherchant un soutien, un

[1] In ipso vivimus, moveremur et sumus. (*Act.* XVII, 28.)

[2] Ecce gentes quasi stilla situlæ ; quasi pulvis exiguus. (*Isa.* XL. 15.) Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo. (*Ibid.* XVII.)

[3] Ille parvulus, ut vir possis esse perfectus ; ille involutus pannis, ut tu a mortis laqueis absolutus sis, ille in terris ut tu in cœlis. (*In Lucam. lib.* II, *cap.* 2, *n.* 41.)

(*a*) Isaïe traduit en vers français. (*L'éditeur.*)

Dieu tétant et vagissant, mais, dans cette apparente faiblesse, apportant la consolation aux malheureux[1]. Oui, regardez un Dieu qui peut tout, pressé dans des langes qui ne lui permettent pas de se mouvoir ; un Dieu qui sait tout et qui ne saurait parler ; un Dieu qui gouverne le ciel et la terre, et qui a besoin d'être porté dans les bras d'une femme ; un Dieu qui nourrit tous les hommes et les animaux, et qui a besoin d'un peu de lait pour se nourrir ; un Dieu qui console les affligés et qui est la joie du paradis, pleurant, gémissant, cherchant qui le console lui-même.

En un mot, dit saint Paul, en descendant sur la terre, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte anéanti : *Semetipsum exinanivit*[2]. Et pourquoi ? pour sauver l'homme et s'en faire aimer « Dans vos anéantissements, dit saint Bernard en s'adressant à lui-même, a plus particulièrement éclaté votre bonté, votre charité[3]. » Oui, mon Rédempteur chéri, plus vous vous êtes abaissé en vous faisant homme et petit enfant, plus vous nous avez prouvé la grandeur de votre miséricorde et de votre amour pour nous, tant vous attachez de prix à gagner nos cœurs. Les Hébreux avaient la connaissance du vrai Dieu qui s'était manifesté à eux par tant de signes ; ce n'était pas assez pour eux : ils voulaient voir Dieu face à face. Eh bien, dit saint Pierre Chrysologue, Dieu a trouvé le moyen de satisfaire ce désir. Il s'est fait homme pour se rendre visible[4] Pour se rendre plus cher aux hommes, il a voulu qu'on le vit sous la forme d'un enfant : l'aspect d'un enfant fait toujours plaisir[5] Il s'est humilié au point de paraître sous la forme d'un enfant pour obtenir notre affection. « C'est pour notre avantage, reprend saint Cyrille d'Alexandrie, qu'un Dieu s'est anéanti, puisque c'était pour lui le meilleur moyen de se faire

[1] Videas potentiam regi, sapientiam instrui, virtutem sustentari, Deum lactantem et vagientem, sed miseros consolantem.

[2] (*Philip.* II, 7.)

[3] Ubi te exinanivisti, ibi pietas, ibi caritas magis effulsit.

[4] Sciens Deus visendi se desiderio cruciari mortales, unde se visibilem faceret, hoc elegit. (*S. Petr. Chrysol. serm.* 47.)

[5] Se parvulum exhibuit, ut seipsum faceret gratum. (*Id.*)

aimer de nous[1].» Le prophéte Ezéchiel a donc eu raison de dire, ô Verbe incarné, que le temps de votre venue sur la terre serait le temps de l'amour, le temps où les cœurs aimants trouveraient à se satisfaire[2]. N'est-ce pas en effet pour être aimé de nous que Dieu nous a donné tant de marques d'amour? Dieu ne cherche en aimant, dit saint Bernard, pas autre chose que d'être aimé[3]. Dieu lui-même l'avait dit dès les premiers temps. « Et maintenant, ô Israël, lisons-nous dans le Deutéronome, qu'est-ce que le le Seigneur Dieu demande de toi, sinon que tu le craignes... et que tu l'aimes[4] ? »

Pour nous contraindre à l'aimer, Dieu n'a pas voulu s'en rapporter à d'autres qu'à lui ; il est venu lui-même se faire homme pour nous racheter. Saint Jean Chrysostome fait une belle réflexion sur ces paroles de l'Apôtre : *Non enim angelos apprehendit, sed semen Abrahæ.* Pourquoi, demande-t-il, n'a-t-il pas dit *suscepit ;* mais *apprehendit*[5] *?* Pourquoi saint Paul n'a-t-il pas dit simplement que Dieu a pris chair humaine, au lieu d'employer le mot *apprehendit,* qui semble signifier qu'il l'a prise en quelque sorte par force ? Saint Chrysostome répond que ce mot a été employé par métaphore, *ex metaphora insequentium eos quia versi sunt,* comme pour faire entendre que Dieu désirait être aimé des hommes qui lui tournaient le dos et ne lui tenaient aucun compte de son amour ; ce qui fut cause que Dieu descendit du ciel et s'incarna pour se faire aimer comme de force par l'homme ingrat qui le fuyait.

Voilà donc pourquoi le Verbe s'est fait homme et pourquoi il s'est fait enfant : il aurait pu venir sur la terre à l'état d'homme fait comme le premier homme Adam ; mais la forme gracieuse de l'enfant lui a paru plus propre à exciter

[1] Exinanitio facta ad usum nostrum. (*S. Cyr. Alex.)*

[2] Ecce tempus tuum, tempus amantium. *(Ezech.* XVI, 8.)

[3] Ad nihil amat Deus nisi ut ametur.

[4] Et nunc, Israël, quid Dominus Deus tuus petit a te, nisi ut timeas... et diligas eum ? (*Deuter.* x, 12.)

[5] Non enim angelos apprehendit, sed semen Abrahæ. Quare non dixit : Suscepit, sed apprehendit.

l'amour. Les enfants par eux-mêmes se font aimer et s'attirent la bienveillance de ceux qui les regardent ; et si le Verbe divin s'est fait voir sous les traits d'un enfant, c'est, comme le dit saint François de Sales, pour s'attirer l'amour de tous les hommes. Saint Pierre Chrysologue avait dit le premier : « En quel état Dieu devait-il se montrer, s'il venait pour bannir la crainte de nos cœurs et gagner notre amour ? Quel est le cœur, si barbare qu'il soit, qui ne se laisse vaincre à l'aspect d'un enfant, qui ne s'en laisse attendrir, qui ne se sente porté à l'aimer ? C'est donc en cet état qu'a dû naître celui qui venait, non pour se faire craindre, mais pour se faire aimer[1]. » Si Notre-Seigneur, veut dire le saint, avait prétendu en venant sur la terre se faire craindre et respecter, il se serait plutôt présenté sous la forme d'un homme fait, et revêtu de la dignité royale ; mais comme il ne cherchait qu'à gagner les cœurs, il s'est montré comme un pauvre enfant, né dans une froide caverne entre deux animaux, placé dans une crèche, étendu sur la paille, sans langes suffisantes pour le couvrir et sans feu : *Sic nasci voluit, qui amari voluit, non timeri.* Oh ! Seigneur, qui peut donc vous avoir porté à descendre du trône du ciel pour venir naître dans une étable ? Ç'a été l'amour que vous avez pour les hommes. Et qui, de la droite du Père où vous êtes assis, vous a fait descendre dans une crèche ? qui, de votre royaume placé au-dessus des étoiles, vous a étendu sur cette paille ? qui, du milieu des anges, vous a attiré entre deux animaux ? c'est l'amour. Vous embrasez les chérubins, et vous tremblez de froid ! vous soutenez les cieux, et il faut qu'on vous porte ! vous nourrissez les hommes et les bêtes, et un peu de lait vous est nécessaire ! Vous donnez le bonheur aux autres, et vous poussez des cris, vous pleurez ! Qui vous a donc réduit à tant de misère ? l'amour : *Sic nasci voluit*, etc.

[1] Et qualiter venire debuit, qui voluit pellere timorem, quærere caritatem? Infantia hæc, quam barbariem non vincit, quam duritiem non solvit, quid non amoris expostulat? Sic ergo nasci voluit, qui amari voluit, non timeri. (*Serm.* 158.)

Aimez donc, aimez, âmes chrétiennes, s'écrie saint Bernard, aimez cet enfant si aimable. « Le Seigneur est grand, et il mérite infiniment d'être loué ; mais il s'est fait petit, et il mérite infiniment d'être aimé [1]. » Oui, continue le saint, ce Dieu était de toute éternité, comme il l'est aujourd'hui, digne de louange et de respect pour sa grandeur, comme le disait le roi David : *Magnus et laudabilis.* Maintenant que nous le voyons tout enfant, ayant besoin de lait, ne pouvant bouger, tremblant de froid, criant, pleurant, cherchant des bras pour le recevoir, quelqu'un qui le réchauffe et l'apaise, oh ! qu'il est devenu aimable et cher à nos cœurs ! *Parvulus et amabilis nimis.* Nous devons l'adorer comme Dieu, mais l'amour en nous doit égaler le respect. « Un enfant nous dit saint Bonaventure, aime à être avec d'autres enfants, avec des fleurs, avec des bras qui le portent [2]. » Si nous voulons plaire à cet enfant, veut dire le saint, il faut avant tout que nous devenions enfants avec lui, c'est-à-dire, simples et humbles ; que nous lui portions ensuite des fleurs de vertu, de douceur, de pénitence, de charité, que nous le recevions dans nos bras par des actes d'amour. Que te faut-il encore, ô homme, dit à son tour saint Bernardin ? vois les fatigues, les peines que son ardent amour lui a fait supporter depuis qu'il est venu du ciel sur la terre pour te chercher [3]. L'entends-tu, né à peine, t'appeler à lui par ses cris, comme s'il te disait : âme qui m'appartiens, je te cherche ; c'est pour toi, pour te gagner à moi que je suis venu du ciel sur la terre [4]

O Dieu ! les bêtes elles-mêmes, si nous leur faisons du bien, si nous leurs donnons quelque chose, elles nous montrent de

[1] Magnus Dominus et laudabilis nimis. Parvulus Dominus et amabilis nimis. (*Serm.* XLVIII, *in Cant. n.* 2.)

[2] Puer cum pueris, cum floribus, cum brachiis libenter esse solet. (*In act. Nativ. serm.* IV, *oper tom.* XIII, *p.* 626.)

[3] Oh ! quanto labore et quam ferventi amore quæsivit animam tuam amorosus Jesus !

[4] Virginis uterum vix egressus dilectam animam tuam more iufantium vocat, a, a, anima mea, te quæro, pro te hanc peregrinationem assumo.)*T. II, serm.* 51, *art.* 2, *c.* 2.)

la reconnaissance ; elles s'approchent de nous, elles nous obéissent à leur manière, elles témoignent du plaisir en nous voyant. Et nous, comment se fait-il que nous soyons si ingrats envers Dieu qui s'est donné lui-même à nous, qui est venu du ciel, et s'est fait enfant pour nous sauver et être aimé de nous ? Eh bien donc, aimons l'enfant de Bethléem : *Amemus puerum de Bethlehem*, s'écriait amoureusement saint François, aimons Jésus-Christ qui par tant de peines et de souffrances a cherché à gagner nos cœurs.

Par amour pour Jésus-Christ nous devons aimer notre prochain, ceux mêmes qui nous ont offensés. Isaïe appelait le Messie le père du siècle à venir, *Pater futuri sæculi;* mais pour être enfant de ce père, nous devons aimer nos ennemis ; c'est Jésus-Christ lui-même qui nous le dit : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, afin d'être les dignes enfants de votre père[1] » Il nous en a donné aussi l'exemple sur la croix, en priant le Père éternel de pardonner à ceux qui le crucifiaient. Celui qui pardonne à son ennemi, dit saint Jean Chrysostome, obtient nécessairement de Dieu son pardon pour lui-même[2]. Nous en avons d'ailleurs la promesse sortie de la bouche de Dieu lui-même : « Pardonnez, et on vous pardonnera[3]. » Un religieux, qui n'avait pas toujours mené une vie exemplaire, parvenu à sa dernière heure, déplorait ses péchés ; toutefois il montrait une grande confiance en disant : « Jamais je ne me suis vengé des injures qui m'ont été faites[4] ; » voulant dire par là : Il est vrai que j'ai offensé le Seigneur, mais il a promis le pardon à qui pardonnait à ses ennemis : j'ai pardonné à ceux qui m'ont offensé : je puis donc espérer que Dieu aussi me pardonnera.

Mais parlant en général pour tous les pécheurs, comment

[1] Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, ut sitis filii patris vestri. (*Matth.* v, 43.)

[2] Non est possibile quod homo qui dimiserit proximo, non recipiat remissionem a Domino.

[3] Dimittite, et dimittemini. (*Luc.* vi, 17.

[4] Numquam injurias vindicavi.

pourrions-nous craindre que le pardon leur soit refusé, pour peu que nous pensions à Jésus-Christ ? C'est précisément pour obtenir de Dieu ce pardon que le Verbe éternel s'est abaissé à s'incarner. Il l'a dit lui-même : « Je suis venu appeler, non pas les justes, mais les pécheurs [1]. » Redisons-lui donc avec saint Bernard : « C'est dans vos anéantissements qu'éclate le plus votre bonté et votre charité [2]. » Saint Thomas de Villeneuve nous encourage de même en nous disant : Que craignez-vous, pécheur ? Si vous avez le repentir de vos fautes, serez-vous condamné par celui qui meurt pour vous soustraire à la condamnation ? Si vous retournez sincèrement à lui, vous repoussera-t-il, lui qui n'est venu du ciel que pour vous chercher [3] ?

Que le pécheur cesse donc de craindre, s'il veut s'amender et aimer Jésus-Christ, qu'il ne s'épouvante pas, mais qu'il espère ; s'il déteste le péché et qu'il cherche Dieu, qu'il cesse de s'affliger et que plutôt il se livre à la joie : *Lætetur cor quærentium Dominum* [4] Le Seigneur nous a promis formellement qu'il oublierait les injures reçues en faveur du repentir [5]. Afin de nous inspirer plus de confiance, notre Seigneur s'est fait enfant : *Ad parvulum quis accedere formidat*? et qui pourrait craindre de s'approcher d'un enfant? dit saint Thomas de Villeneuve. Les enfants n'inspirent ni terreur ni mépris, mais la bienveillance et l'amour Les enfants, dit saint Pierre Chysologue ne savent point se mettre en courroux, et si quelquefois ils s'emportent, ils s'apaisent bien aisément [6] ; il suffit de leur donner un fruit, une fleur, de leur faire une caresse, de leur dire un mot affectueux, aussitôt ils oublient ou pardonnent. Une larme de douleur, un sentiment de repentir suffisent pour

[1] Non veni vocare justos, sed peccatores. (*Matth.* IX, 13.)
[2] Ubi te exinanisti, ibi pietas, ibi charitas magis effulsit.
[3] Quid times, peccator ? Quomodo damnabit pœnitentem, qui moritur ne damneris? Quomodo objiciet redeuntem qui de cœlo venit, quærens te ?
[4] (*Ps.* CIII, 15.)
[5] Si impius egerit pœnitentiam, omnium iniquitatum ejus non recordabor. (*Ez.* XVIII, 21.)
[6] Puer nescit irasci, et si irascitur, facile placatur.

calmer l'enfant Jésus. « Vous connaissez les habitudes des enfants, dit encore saint Thomas de Villeneuve, une larme suffit pour les calmer, et pour leur faire oublier une injure reçue. Approchez-vous donc de lui, tandis qu'il est enfant, tandis qu'il semble avoir oublié sa propre majesté [1]. » Il a déposé sa majesté divine, et se montre enfant pour nous enhardir et nous conduire à ses pieds. « Il vient au monde tout petit enfant; dit saint Bonaventure, pour que ni sa puissance, ni sa justice ne nous inspirent de crainte [2] » Il se présente comme un enfant, tout plein de douceur et de miséricorde, pour nous délivrer de la crainte que pourrait nous causer l'idée de sa puissance et de sa justice. « Dieu, dit Gerson, a caché sa sagesse dans l'âge de l'enfance, pour qu'elle n'accuse personne [3] » Dieu de miséricorde, vous avez caché votre divine sagesse sous les formes d'un jeune enfant, afin qu'elle ne nous accusât pas de nos péchés : *Justitiam in humilitate, ne condemnet;* votre justice sous les apparences de l'abaissement, pour qu'elle ne nous condamne pas ; *potentiam in infirmitate, ne cruciet*; votre puissance sous le voile de la faiblesse, pour qu'elle ne nous châtie point. Lorsqu'Adam, après son péché, entendit la voix de Dieu qui l'appelait : *Adam, ubi es ?* Il fut rempli d'épouvante : « J'ai entendu votre voix, dit-il à Dieu, et j'ai été saisi de crainte [4]. » Mais le Verbe incarné, dit le même saint, *homo natus terrorem deposuit*, en comparaissant sous la forme humaine, a déposé tout ce qui lui pouvait donner un aspect effrayant : *Noli timere ; non puniendum, sed salvandum requirit.* Bannissez toute crainte ; votre Dieu ne vient point pour punir, il vient pour sauver *Ecce infans est sine voce. Nam infantis vox magis est miseranda quam timenda, tenera membra Virgo mater pannis alligat, et adhuc trepidas* [5] Ce Dieu qui devait

[1] Parvulorum mores agnoscitis, una lacrymula placatur offensus, injuriam non recordatur. Accedite ergo ad eum, dum parvulus est, dum majestatis videtur oblitus.

[2] Nascitur parvulus, ut non formides potentiam, non justitiam.

[3] Celavit Deus sapientiam in infantuli ætate, ne accuset.

[4] Vocem tuam audivi, et timui.

[5] *In nativ. Dom. serm.* I.

vous punir s'est fait enfant ; sa voix n'a plus rien qui doive vous effrayer ; car la voix d'un enfant, voix de douleur et de souffrance, est plus digne de pitié qu'elle n'est capable d'inspirer de la crainte. Ne craignez pas que Jésus étende la main pour vous punir, tandis que sa mère enchaîne ses mains sous des langes pour qu'il ne vous punisse pas. Réjouissez-vous donc ô pécheurs, dit saint Léon, le jour de Noël est un jour de paix. La naissance de Jésus est marquée d'allégresse. Isaïe a appelé le Messie : Prince de la paix, *Princeps pacis*. En effet Jésus-Christ est prince, non de vengeance contre les pécheurs, mais de miséricorde et de paix, en se constituant médiateur entre Dieu et les pécheurs. Si nous ne pouvons, dit saint Augustin, payer la dette que nous avons contractée envers la justice suprême, le Père éternel ne dédaigne pas le sang de Jésus-Christ qui paie pour nous [1] Un gentilhomme, appelé don Alphonse Albukerque, ayant fait naufrage dans un voyage sur mer, croyait déjà toucher à sa dernière heure, lorsque, apercevant près de lui un enfant qui pleurait, il le prit dans ses bras, et l'élevant vers le ciel : Seigneur, s'écria-t-il, je ne mérite point que vous m'exauciez, mais que les pleurs de cette innocente créature vous apaisent, et sauvez-nous. La tempête s'étant calmée presque aussitôt, ce gentilhomme fut sauvé. Faisons de même, nous pécheurs : nous avons offensé Dieu, nous sommes condamnés à la mort éternelle ; la justice divine demande avec raison à être satisfaite ; offrons à Dieu ce tendre enfant, et disons-lui avec confiance : Seigneur, si nous ne pouvons expier nos offenses, entendez cet enfant qui gémit, qui se plaint, qui tremble de froid dans cette grotte ; cet enfant paie pour nous notre dette, il vous demande grâce. Si nous ne méritons pas le pardon, vous l'accorderez aux larmes de votre fils innocent. C'est aussi ce que nous recommande saint Anselme ; il dit d'abord que Jésus-Christ, qui désire ardemment que nous puissions nous sauver, encourage ceux d'entre nous qui se trou-

[1] Si peccata nostra superant nos, sanguinem suum non contemnit Deus. (*Serm.* XXII, n. 9.)

vent coupables envers Dieu : Pécheurs, leur dit-il, ne perdez point toute confiance. Si vos péchés vous ont rendus esclaves du démon, si vous ne trouvez aucun moyen de vous soustraire à cette servitude, faites ainsi : prenez-moi dans vos bras, offrez-moi à mon père, et vous échapperez à la mort éternelle[1] ? La divine mère a donné le même conseil à sœur Françoise Farnèse ; elle plaça dans ses bras Jésus enfant : Voilà mon fils, lui dit-elle ensuite, sachez vous en servir utilement en l'offrant souvent à Dieu.

Si nous voulons nous assurer encore mieux notre pardon, réclamons l'intercession de cette sainte mère elle-même, car elle est toute-puissante auprès de son fils pour obtenir le pardon des pécheurs, comme le dit saint Jean Damascène ; et ses prières ont la force d'un ordre, dit à son tour saint Antonin, sur l'esprit de Jésus, qui l'aime si tendrement et qui veut la voir honorée[2] Cela fait dire à saint Pierre Damien que lorsque Marie va implorer Jésus-Christ en faveur de quelqu'un de ses serviteurs, elle lui commande en quelque sorte, plutôt qu'elle ne le prie[3] Saint Germain ajoute que la très-sainte Vierge, par l'autorité qu'elle a comme mère, ou plutôt qu'elle eut pendant quelque temps sur son fils, peut demander le pardon en faveur du pécheur le plus désespéré[4]

COLLOQUE.

O doux, aimable et saint enfant, vous avez tout fait pour vous faire aimer des hommes ; il suffit de dire que de fils de Dieu vous vous êtes fait fils d'Adam, et que vous êtes né sur la terre comme tous les enfants, mais plus pauvre et plus avili que les autres, puisque vous avez choisi pour demeure une

[1] Quid misericordius intellegi valet, quam quod filius dicat : Tolle me, et redime te? (*S. Anselm. cur Deus homo*, lib. II, c. XXI.)

[2] Oratio Deiparæ habet rationem imperii.

[3] Accedit imperans, non rogans ; domina, non ancilla; nam filius nihil negans honorat. (*Serm.* I, *de nat. B. V.*)

[4] Tu autem materna auctoritate pollens, etiam iis qui enormiter peccant, eximiam remissionis gratiam concilias. (*In encom. B. V.*)

étable, pour berceau une crèche, pour lit un peu de paille. Vous avez voulu vous montrer la première fois sous cette forme d'un pauvre petit enfant, pour commencer à gagner nos cœurs dès l'instant même de votre naissance ; vous avez ensuite continué durant tout le cours de votre vie de nous donner les plus grandes preuves d'amour, jusqu'à vouloir mourir ignominieusement sur un infâme gibet. Comment donc se fait-il que vous ayez trouvé tant d'ingratitude chez la plupart des hommes, puisque je vois que peu vous connaissent, et que ceux qui vous aiment sont moins nombreux encore. O mon Jésus, je veux être au moins compté au nombre de ces derniers. Autrefois je vous ai méconnu, et, oubliant votre amour, je n'ai cherché qu'à me satisfaire, sans me mettre en peine de vous ni de votre amitié. Je connais maintenant le mal que j'ai fait ; je m'en repens de tout mon cœur. O enfant chéri, ô mon Dieu ! pardonnez-moi par les mérites de votre sainte enfance. Je vous aime, ô mon Jésus, et je vous aime tant que, si je savais que tous les hommes viendraient à se révolter contre vous et à vous abandonner, je vous promets de ne vous en rester pas moins fidèle, dussé-je perdre mille fois la vie. Je sais que ces lumières et cette bonne volonté que j'ai maintenant, c'est à vous que j'en suis redevable : je vous en remercie, objet divin de mon amour, et je vous prie de me les conserver par votre grâce. Mais vous connaissez ma faiblesse, vous savez que plus d'une fois je vous ai trahi ; par pitié ne m'abandonnez point, sans quoi je retomberais, et je redeviendrais pire qu'auparavant. Admettez à vous aimer mon pauvre cœur malgré ses infidélités passées, mais qui maintenant est tout épris de votre bonté, ô enfant divin. O Marie, glorieuse mère du Verbe incarné, ne m'abandonnez pas non plus, vous qui êtes la mère de la persévérance et la dispensatrice des grâces divines. Aidez-moi, et aidez-moi toujours ; avec votre secours, ô mon espérance, je serai fidèle à Dieu jusqu'à ma mort.

IIIe DISCOURS

Le Verbe éternel, de Seigneur, s'est fait esclave.

Humiliavit semetipsum, formam servi accipiens. Il s'est humilié lui-même en prenant la forme d'un esclave [1].

En considérant la miséricorde infinie de Dieu dans l'œuvre de la rédemption, saint Zacharie a eu raison de s'écrier : *Benedictus Dominus Deus Israel, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ* [2]. Que Dieu soit à jamais béni pour avoir daigné descendre sur la terre et se faire homme pour racheter les hommes. *Ut sine timore, de manu inimicorum nostrorum liberati, serviamus illi.* Afin que dégagés des chaînes du péché et de la mort, et libres de l'esclavage où nous tenaient nos ennemis, nous puissions sans crainte et en possession de la liberté qui convient à des enfants de Dieu, le servir et l'aimer en cette vie, et ensuite le posséder et jouir face à face de sa présence dans le royaume des bienheureux, qui auparavant restait fermé pour nous, mais qui maintenant nous est ouvert par notre Sauveur. Nous étions tous esclaves de l'enfer ; mais qu'a fait le Verbe éternel, notre souverain Seigneur, pour nous délivrer de cet esclavage ? De Seigneur il s'est fait esclave. Considérons l'excès de miséricorde et l'amour immense dont cet acte a été la preuve ; mais auparavant prions Jésus et Marie de nous éclairer.

Dieu est le maître de tout ce qui peut être dans le monde. *In ditione tua cuncta sunt posita ; tu enim creasti omnia* [3] Qui peut contester à Dieu le domaine suprême, universel, puisqu'il est le créateur et le conservateur de tout? *Et in vestimento et in femore suo scriptum : Rex regnum et Dominus dominantium* [4]. Maldonat explique ces mots *in femore* par ces autres *suapte natura*, comme pour dire que, tandis que la majesté des rois

[1] (*Philip.* II, 8.) — [2] (*Luc.* I, 68.)
[3] (*Esther.* IX, 13.) — [4] (*Apoc.* XIX, 16.)

de la terre leur vient de dehors par la faveur ou la concession que leur en fait le roi suprême qui est Dieu, Dieu au contraire est roi par nature, tellement qu'il n'est pas même possible qu'il ne soit pas le souverain et le maître de toutes choses. Mais, quoique ce roi suprême dominât au ciel sur les anges, et généralement sur toutes les créatures, il ne dominait pas sur les cœurs des hommes, qui malheureusement vivaient sous l'esclavage du démon. Oui, le démon, avant l'avènement de Jésus-Christ, était le maître ou le tyran des hommes, et il se faisait adorer par eux comme Dieu; on l'encensait, on lui offrait des sacrifices, non-seulement de victimes choisies parmi les animaux, mais encore de victimes humaines; des pères lui immolaient leurs enfants, d'autres insensés lui faisaient le sacrifice de leur propre vie. Et cet ennemi cruel, que leur rendait-il en échange? comment les traitait-il? Il tourmentait leurs corps, il aveuglait leurs esprits, et par un chemin de douleur il les conduisait misérablement à la mort éternelle. Ce fut pour abattre sa tyrannie que le Verbe divin est venu en ce monde, et par là les hommes ont pu être délivrés de l'horrible servitude où ils étaient plongés, et sortant des ténèbres de la mort, brisant à jamais leurs ignominieuses chaînes et suffisamment éclairés pour connaître la véritable voie de leur salut, il ne leur reste plus qu'à servir leur vrai et légitime maître qui les aimait, et voulait, d'esclaves qu'ils étaient de Lucifer, les rendre ses enfants chéris : *Ut sine timore de manu inimicorum nostrorum liberati, serviamus illi.* Le prophète Isaïe avait prédit d'avance que notre Rédempteur devait détruire l'empire du démon sur les hommes, en l'interpellant ainsi lui-même : « Vous avez brisé le sceptre de l'exacteur[1]. » Pourquoi Isaïe appelle-t-il le démon *exacteur?* Parce que ce tyran, répond saint Cyrille, exige des pauvres pécheurs sur lesquels il domine un tribut considérable de passions, de ressentiments et d'inclinations perverses, avec lesquelles il les attache à lui de plus en plus, en même temps qu'il les tour-

[1] Sceptrum exactoris ejus superasti. (*Isa.* IX, 4.)

mente. Mais comment le Seigneur est-il venu pour nous délivrer de la servitude de cette ennemi? comment a-t-il opéré notre délivrance? Saint Paul répond : *Cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo ; sed semetipsum exinanivit, formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus*[1]. Il était de toute éternité fils unique de Dieu, égal à son père, éternel comme son père, sage, tout-puissant, immense, souverainement heureux, souverain maître du ciel et de la terre, des anges et des hommes, de même que son père ; mais pour l'amour des hommes il s'est abaissé jusqu'à prendre la forme d'un esclave en se revêtant de chair humaine, et en se faisant semblable aux hommes ; et comme ceux-ci, par suite de leurs péchés, étaient devenus esclaves du démon, il a fallu qu'il prît leur nature afin de les racheter au prix de son sang et de sa vie, et de satisfaire à la justice divine en souffrant lui-même la peine qui leur était due. O si la sainte foi ne nous assurait tous ces prodiges, qui pourrait les croire ? qui aurait pu les espérer? Mais la foi nous enseigne et nous rend certains que le souverain Seigneur de toutes choses s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'un esclave : *exinanivit semetipsum, forman servi accipiens.*

A partir de sa plus tendre enfance, le Rédempteur a voulu, en se faisant esclave, commencer à dépouiller le démon de l'empire qu'il avait sur l'homme, comme Isaïe l'avait prédit en ces termes : Hâtez-vous, enlevez les dépouilles, ramassez promptement le butin[2], ce que saint Jérôme explique en disant, qu'à peine venu au monde, le Sauveur ne permettait pas au démon de régner plus longtemps[3] A peine Jésus est-il né, dit Bède, que pour obtenir notre délivrance de l'esclavage du démon, il commence à prendre la forme et les fonctions d'esclave, en se faisant inscrire au nombre des sujets de César pour le paiement du cens[4]. Pour commencer à payer notre

[1] (*Philip.* II, 5.)

[2] Voca nomen ejus : Accelera spolia detrahere, festina prædare. (*Is.* VIII, 3.)

[3] Hoc est, ne ultra patiatur regnare diabolum.

[4] Mox natus censu Cæsaris adscribitur et ob nostri liberationem ipso servitio adscribitur. (*Beda, in Luc.* 2.)

dette au moyen de ses souffrances, et pour montrer en même temps par quelque signe qu'il s'est soumis aux charges de la servitude où il vient d'entrer, il se laisse, dit un auteur, emprisonner dans son maillot, symbole des liens dont les bourreaux devaient un jour l'entourer pour le conduire à la mort[1]. Il se soumet ensuite, et pour tout le temps de sa vie, à l'obéissance envers un homme et une vierge : *Erat subditus illis*. (Luc. II. 51.) Le voilà plus tard comme ouvrier dans cette pauvre maison de Nazareth, employé par Joseph et par Marie, tantôt à dégrossir le bois que Joseph devait travailler, tantôt à ramasser les coupeaux qui ne pouvaient servir que pour le feu, ou à balayer la maison, à puiser de l'eau, à ouvrir et à fermer la boutique. Comme Marie et Joseph étaient pauvres, dit saint Basile, et qu'ils étaient obligés de vivre de leur travail, Jésus, pour s'exercer à l'obéissance, et leur montrer en même temps le respect qu'il avait pour eux, cherchait à faire, autant qu'il le pouvait, tout ce qu'il y avait de pénible dans la maison[2] Un Dieu qui sert, qui balaie la maison, qui se livre à des travaux pénibles ! Ah ! comme une seule de ces pensées devrait suffire pour nous embraser et nous consumer d'amour !

Lorsqu'ensuite le Sauveur se mit à prêcher son Evangile, il se fit le serviteur de tout le monde, déclarant lui-même qu'il n'était pas venu pour être servi, mais pour servir les autres[3] Comme s'il eût dit, suivant le commentaire de Corneille de la Pierre, qu'il voulait être le serviteur de tous les hommes[4] Puis, à la fin de sa vie, Jésus-Christ ne se contenta pas, dit saint Bernard, d'avoir pris la forme d'un serviteur pour se mettre au service des autres ; mais il voulut encore prendre les apparences d'un méchant serviteur, pour être châtié à ce titre, et

[1] Patitur Deus se pannis alligari, eo quod venerat mundi debita soluturus.

[2] In prima ætate, subditus parentibus, omnem laborem corporalem obedienter sustinuit. Cum enim illi essent pauperes, merito laboribus dediti erant. Jesus autem, his subditus, omnium etiam simul perferendo labores, obedientiam declarabat. (*Instit. Monach. cap.* 4.)

[3] Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare. (*Matth.* xx, 28.)

[4] Ita me gessi et gero, ut velim omnibus ministrare quasi omnium servus.

souffrir ainsi la peine qui nous était due, comme esclaves que nous étions de l'enfer, en punition de nos péchés[1] Voici enfin, dit saint Grégoire de Nysse, que le Seigneur, serviteur obéissant de tous, se soumet à la sentence de Pilate, tout injuste qu'elle est, et se livre aux bourreaux qui le tourmentent et le crucifient[2]. Saint Pierre avait dit le premier que le Sauveur s'était livré entre les mains de celui qui le jugeait injustement[3], en ajoutant que, comme un serviteur qui se soumet sans murmure au châtiment qu'il mérite, il n'avait point répondu par des malédictions à celles dont on le chargeait, ni par des menaces aux mauvais traitements qu'on lui faisait subir[4]. Ainsi ce Dieu nous a tant aimés que, pour notre amour, il a voulu obéir comme esclave jusqu'à mourir, et à mourir d'une mort douloureuse et infâme, telle que le supplice de la croix[5] Or, en tout cela, il obéissait non comme Dieu, mais comme homme, comme esclave dont il avait accepté la condition: *formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus.* Quand saint Paulin se dévoua à la servitude pour racheter le fils d'une pauure veuve, il s'attira l'admiration du monde par cet acte héroïque de charité. Mais qu'est-ce que cette charité au prix de celle de notre Rédempteur qui, étant Dieu, et voulant nous racheter de l'esclavage du démon et de la mort qui nous était due, se fait esclave lui-même, se laisse garrotter avec des cordes et attacher sur une croix où il perd la vie dans tout un océan d'ignominies et de souffrances? Afin que le serviteur devînt maître, dit saint Augustin, Dieu a voulu se faire serviteur[6]

[1] Non solum formam servi accipiens, ut subesset, sed etiam mali servi, ut vapularet, et servi peccati pœnam solveret. (*De pass. Dom.* in fer. IV, hebd. s. n. 10.)

[2] Omnium Dominus judicis sententiæ subjicitur, omnium rex carnificum manum experiri non gravatur. (*Tom.* II, *cap.* 7.)

[3] Tradebat autem judicanti se injuste. (I *Petr.* II, 23.)

[4] Cum malediceretur, non maledicebat; cum pateretur, non comminabatur.

[5] Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. (*Philip.* II, 8.)

[6] Ut servus in dominum verteretur, formam servi Dominus accepit. (*Serm.* CCCLXXI, *n.* 1.)

O mira circa nos tuæ pietatis dignatio? O inæstimabilis dilectio caritatis! s'écrie la sainte Eglise[1] : O œuvre admirable de miséricorde ! O prévenance inappréciable de l'amour divin ! *Ut servum redimeres, filium tradidisti.* O Dieu de majesté infinie, vous avez eu tant d'amour pour les hommes, que pour racheter des serviteurs ingrats, vous avez livré à la mort votre propre fils. Mais, Seigneur, s'écrie Job à son tour, qu'est-ce que l'homme, *quid est homo*, cette créature vile et ingrate, pour que vous le traitiez comme quelque chose de grand, que vous lui donniez de telles marques d'affection[2] ? Que vous importe le salut de l'homme, ou sa perte ? Pourquoi votre cœur semble-t-il n'avoir de sentiment que pour aimer l'homme et le rendre heureux ?

Réjouissez-vous donc, âmes dévotes qui aimez Dieu et qui espérez en lui, réjouissez-vous. Si le péché d'Adam et vos propres péchés surtout vous ont fait un grand tort, considérez le bien immense de la rédemption, bien mille fois plus grand que ce que vous avez perdu. « Là où le péché avait abondé, a surabondé la grâce[3] » Le bien que nous avons acquis par la grâce du Rédempteur, est bien plus grand, dit saint Léon, que ce que la malice du démon nous avait fait perdre[4] Isaïe avait d'avance prédit que Jésus-Christ, par l'intermédiaire de l'homme, recevrait de Dieu de plus grandes grâces, que n'étaient graves les peines que nous avions encourues par nos péchés[5] C'est ainsi que le texte de ce prophète est interprété par Adam Sasbout cité par Corneille de la Pierre[6] Notre-

1 In Sabb. S. *Exultet.*

2 Quid est homo quia magnificas eum? aut quid apponis erga eum cor tuum? (*Job.* VII, 17.)

3 Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia. (*Rom.* v,20.)

4 Ampliora adepti sumus per Christi gratiam, quam per diaboli amiseramus invidiam. (*Ser.* I. *de Ascens.*)

5 Suscepit de manu Domini duplicia pro omnibus peccatis suis. (*Isa.* XL, 2.) (*a*)

6 Deus ita dimisit Ecclesiæ iniquitates per Christum, ut duplicia (id est multiplicia bona) susceperit pro pœnis peccatorum quas merebatur.

(*a*) Allez, dites au cœur de Sion votre mère
Qu'il est passé le temps de sa douleur amère,
Qu'elle a payé deux fois le prix de son péché.
Le prophète Isaïe trad. en vers franç. par P. Soullié. (*L'éditeur.*)

Seigneur a dit[1] : « Je suis venu donner la vie à l'homme, et une vie plus abondante que celle qu'il avait perdue par le péché[2] » Le péché de l'homme a été grand, mais le bienfait de la rédemption, dit l'Apôtre, a été plus grand encore ; car il n'a pas seulement apporté au mal un remède suffisant, mais il a fourni au pécheur une grâce surabondante, comme le donnent à entendre aussi ces paroles du psalmiste : *Et copiosa apud eum redemptio*[3] Le sacrifice de la vie de Jésus-Christ, comme le dit Saint Anselme, a excédé de beaucoup la dette des pécheurs[4]. De là cette expression de l'Eglise qui appelle heureuse la faute d'Adam : *O felix culpa, quæ tantum meruit habere Redemptorem* ! Le péché, il est vrai, a obscurci pour nous la connaissance des vérités éternelles, et il a introduit dans notre âme la concupiscence qui nous porte vers les biens sensibles et interdits par la loi divine ; oui, mais combien de moyens Jésus-Christ ne nous a-t-il point procurés par ses mérites pour acquérir les lumières et la force dont nous avons besoin pour vaincre tous nos ennemis et avancer dans la pratique des vertus ! Les sacrements, le sacrifice de la messe, la prière appuyée sur les mérites de Jésus-Christ, oh ! que ce sont là des armes puissantes pour obtenir la victoire sur les tentations et en même temps pour parcourir sans obstable la carrière de la perfection ! Il est certain que c'est avec ces mêmes moyens qui nous sont donnés, que se sont sanctifiés tous les saints de la loi nouvelle. C'est donc notre faute, si nous ne voulons pas nous en servir.

Oh ! combien nous devons rendre grâces à Dieu de nous avoir fait naître depuis la venue du Messie ! Combien ne sont pas supérieurs les biens que nous avons reçus depuis la rédemption opérée par Jésus-Christ ! combien Abraham, les prophètes et les patriarches de l'ancienne loi n'ont-ils pas désiré la

[1] Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant. *(Jo.* x, 10.)
[2] Non sicut delictum ita et donum. (*Roman.* v, 15.)
[3] (*Ps.* CXXIX, 7.)
[4] Vita hominis illius superat omne debitum quod debent peccatores. *(De red. hom. c.* v.)

naissance du Rédempteur ! mais ils ne la virent pas ; ils importunèrent presque le ciel par leurs soupirs et par leurs prières O cieux, s'écriaient-ils, de la justice épandez la rosée, et que la terre enfin de la grâce arrosée germe le juste et le Sauveur [1], afin qu'il puisse apaiser le courroux de Dieu, puisque nous ne pouvons, nous misérables pécheurs, obtenir notre pardon. *Emitte agnum dominatorem terræ* [2]. Envoyez, Seigneur, l'agneau sans tache, qui s'immolant lui-même, satisfera pour nous votre justice, et régnera ainsi sur le cœur des hommes, qui, maintenant, vivent misérablement dans les chaînes du démon. *Ostende nobis misericordiam tuam, et salutarem tuum da nobis* [3] De toutes vos miséricordes, Seigneur, montrez-nous celle que nous désirons avec le plus d'ardeur, celle que vous nous avez promise : montrez-nous notre Rédempteur. Ils priaient, ils soupiraient, mais c'était en vain. Quatre mille ans devaient s'écouler depuis la création du monde avant l'apparition du Messie. Ce bonheur nous a été réservé ; mais, hélas ! que faisons-nous ? quel parti savons-nous tirer de ce grand événement ? Ah ! aimons bien cet aimable Rédempteur, qui est enfin venu, qui nous a rachetés des mains de nos ennemis, qui en mourant lui-même nous a délivrés de la mort éternelle que nous avions méritée, nous a ouvert le paradis, nous a donné tant de sacrements, nous laisse tant de secours, tant de moyens de le servir et de l'aimer en paix dans cette vie, pour aller ensuite le posséder dans l'éternité ! O mon âme, dit saint Ambroise [4], tu serais trop ingrate envers Dieu, si tu ne l'aimais point après tout ce qu'il a fait : il a voulu être enveloppé dans ses langes pour te délivrer des piéges de l'enfer ; il s'est fait pauvre pour que tu puisses prendre part à ses richesses ; il s'est montré faible pour te donner de la force contre tes ennemis ; il a souffert, il a versé des larmes, pour que ces larmes lavassent tous tes péchés.

[1] Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum. (*Isa.* XLV, 8.)
[2] (*Isa.* XVI, 1.) — [3] (*Ps.* LXXXIV, 8.)
[4] Fuit ille pannis involutus, ut tu laqueis absolutus sis ; illius paupertas meum patrimonium est ; infirmitas Domini mea est virtus ; lacrymæ illæ mea delicta lavarunt. (*In Luc. lib.* II, *n.* 41.)

Mais, ô mon Dieu, qu'il est borné le nombre de ceux qui ont été reconnaissants envers vous, et que vous avez trouvés fidèles à votre amour. Hélas ! la plus grande partie des hommes après un tel bienfait, un tel acte de miséricorde et d'amour, disent à Dieu : Non, Seigneur, nous ne voulons point vous servir ; nous aimons mieux être les esclaves du démon, dévoués aux peines de l'enfer, que d'être vos serviteurs. Mais le Seigneur, à son tour, adresse à ces ingrats ce reproche : « Vous avez rompu mes liens ; vous avez dit : Je ne servirai point [1]. » Que dites-vous ? Mon frère, avez-vous été un de ces malheureux ? Eh ! bien, dites-moi : qu'avez-vous gagné à vivre éloigné de Dieu, et dans l'esclavage du démon ? Votre cœur a-t-il goûté la paix ? Ah ! prenez-y garde : la parole divine ne peut manquer d'avoir son effet : *Eo quod non servieris Domino Deo tuo in gaudio, servies inimico tuo in fame et siti, et nuditate, et omni penuria* [2]. Puisque vous n'avez point voulu servir votre Dieu, vous servirez votre tyran. Mais jetez les yeux sur vous-même : voyez comme il vous a traité. Il vous a fait gémir comme un esclave sous le poids de ses chaînes, pauvre, affligé, privé de consolation intérieure. Mais relevez-vous, Dieu vous parle, vous pouvez encore vous dégager de ces chaînes de mort qui vous oppressent : *Solve vincula colli tui, captiva filia Sion* [3] Hâtez-vous, maintenant qu'il en est temps encore, rompez vos liens, pauvre âme captive, qui vous êtes volontairement rendue l'esclave de l'enfer ; brisez ces nœuds funestes qui vous retiennent pour vous faire tomber dans l'enfer. Venez, dit le Seigneur, et désormais ne portez que mes chaînes ; chaînes d'or, chaînes d'amour, chaînes de paix, chaînes de salut : *Vincula ejus alligatura salutaris* [4].

Mais de quelle manière les âmes s'unissent-elles à Dieu ? Par l'amour : « Ayez, disait l'Apôtre, la charité, qui est le lien de la perfection [5]. » Quand une âme n'a pas d'autre aiguillon

[1] Rupisti vincula mea ; dixisti : Non serviam. (*Jer.* II, 20.)
[2] (*Deut.* XXVIII, 47.) — [3] (*Isa.* LII, 2.)
[4] (*Eccli.* VI, 31.)
[5] Caritatem habete, quod est vinculum perfectionis. (*Coloss.* III, 14.)

que la crainte du châtiment, et que cette crainte seule l'empêche de pécher, elle est toujours en grand péril de rechute. Mais celui qui s'attache à Dieu par amour, peut être assuré qu'il ne le perdra jamais, tant qu'il l'aimera ; et pour cela il est nécessaire que nous demandions toujours à Dieu le don de son saint amour, en le priant toujours, et en lui disant : Seigneur, retenez-moi toujours, ne souffrez pas que je me sépare de vous et de votre amour La seule crainte que nous pouvons désirer et demander à Dieu, c'est celle de déplaire à ce bon père. Ayons aussi recours à notre Mère, prions la très-sainte Vierge Marie d'obtenir pour nous la grâce de n'aimer que Dieu, et de nous unir si bien à son fils par l'amour, que le péché ne puisse plus nous diviser

COLLOQUE.

O mon Jésus, pour l'amour de moi, et pour me délivrer des chaînes de l'enfer, vous avez voulu vous faire esclave, non-seulement de votre père, mais encore des hommes et des bourreaux jusqu'à perdre la vie ; et moi, pour de vils plaisirs, je me suis dégagé de votre service, et je suis devenu esclave du démon. Je maudis mille fois ces moments, où usant si mal de ma liberté, j'ai méprisé votre grâce, ô majesté infinie ! Ah ! pardonnez-moi, et attachez-moi à vous avec cette aimable chaîne d'amour que vous employez pour réunir les âmes chéries de vous. Je vous aime, ô Verbe incarné, mon souverain bien ! Je ne désire aujourd'hui que de vous aimer, je ne crains que d'être privé de votre amour. O mon Jésus ! par toutes les peines de votre vie et de votre mort, ne souffrez pas que je vous quitte jamais : *Ne permittas me separari a te*. Ah ! mon Dieu, si après tant de grâces que vous m'avez faites, tant de fois que vous m'avez pardonné, que vous m'avez éclairé de vos lumières, que vous m'avez invité si affectueusement à vous aimer, si je vous tournais encore une fois le dos, malheureux que je suis, quel pardon pourrais-je encore espérer de vous? Comment n'aurais-je pas à craindre d'être précipité

par vous en enfer ? Ah ! je le répète. *Ne permittas me separari a te*. O Marie, mon refuge, vous avez été jusqu'à présent l'heureuse médiatrice qui a obtenu pour moi miséricorde ; aidez-moi en ce moment, et obtenez-moi la grâce de mourir mille fois plutôt que d'avoir le malheur de perdre de nouveau la grâce de Dieu.

IVe DISCOURS

Le Verbe éternel, d'innocent qu'il était, s'est fait traiter comme coupable.

Consolamini, consolamini, popule meus, dicit Deus vester. Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple en votre misère. Ainsi dit le Très-Haut[1]

Avant l'avènement du Rédempteur, tous les hommes étaient réduits à gémir sans consolation sur la terre ; car tous étaient nés sous le poids de la colère divine, et Dieu, justement irrité par leurs péchés, ne pouvait s'apaiser. « Vous vous êtes mis en colère contre nous, disait à Dieu le prophète Isaïe, parce que nous vous avons offensé, il n'est personne qui s'élève vers vous, et qui s'atttache à vous[2]. » C'est que Dieu étant l'offensé et l'homme n'étant qu'une misérable créature, il n'était pas possible que l'homme expiât suffisamment, quelque peine qu'il pût souffrir, l'offense faite à la majesté infinie ; pour satisfaire la justice de Dieu il fallait que l'expiation vînt d'un autre, qui fût Dieu. Mais cet autre Dieu n'était pas ; il ne pouvait y avoir qu'un seul Dieu ; et Dieu qui était l'offensé, ne pouvait pas se satisfaire lui-même ; ainsi nul espoir ne s'offrait à nous. Mais consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit le Seigneur : *Consolamini, consolamini, popule meus, dicit Deus vester, quoniam completa est malitia*[3]. Dieu a trouvé le moyen de sauver l'homme en satisfaisant à la fois sa justice et sa miséricorde : *Justitia et pax osculatæ sunt*[4]. Et comment cela s'est-il fait ?

[1] (*Isa*. XL, 1.)
[2] Ecce tu iratus es, et peccavimus, non est qui consurgat et teneat te.
[3] (*Isa*. XL. 1.) — [4] (*Ps*. LXXXIV, 14.)

Le fils de Dieu lui-même s'est fait homme ! il a pris la forme de pécheur, et s'étant chargé de la dette des hommes, il a satisfait par sa mort à la justice divine, en même temps qu'il a exercé sa miséricorde. Ainsi, pour délivrer les hommes de la mort éternelle, Jésus-Christ, d'innocent qu'il était, s'est mis au rang des coupables, c'est-à-dire qu'il a paru sur la terre comme un pécheur. Oui, c'est à ce point que l'a réduit son amour pour les hommes ; c'est sous ce point de vue que nous allons le considérer ; mais auparavant, demandons des lumières à Jésus et à Marie, afin de pouvoir le faire avec avantage.

Qu'était Jésus-Christ ? Il était, répond saint Paul, saint, innocent, sans tache[1] Disons mieux : c'était la sainteté, l'innocence, la pureté même, puisqu'il était vrai fils de Dieu, Dieu comme son père, objet de toutes les complaisances de l'Eternel ; et quand ce fils bien-aimé voulut délivrer les hommes du péché et de la mort qui en est la suite, que fit-il ? *Apparuit ut peccata nostra tolleret*[2] Il se présenta devant son père, offrant de satisfaire pour les hommes ; et le père alors, ainsi que le dit l'Apôtre, l'envoya sur la terre pour se revêtir de chair humaine, prendre la ressemblance d'un pécheur et se rendre tout à fait semblable aux hommes souillés de péchés. *Deus filium suum mittens in similiiudinem carnis peccati, et de peccato*, ajoute l'Apôtre, *damnavit peccatum in carne*[3]. Ce qui signifie, selon l'explication de saint Jean Chrysostome et de Théodoret, que le Père condamna le péché à perdre l'empire qu'il avait sur les hommes, en condamnant à la mort son divin fils, qui, bien qu'il fût couvert d'une chair infectée de péchés, n'en était pas moins saint et innocent.

Ainsi, Dieu pour sauver les hommes, et en même temps satisfaire à sa justice, a condamné son propre fils à une vie pénible, terminée par une mort douloureuse. Mais cela est-il vrai ? C'est là une article de foi, car c'est saint Paul qui nous

[1] Sanctus, innocens, impollutus. (*Hebr.* VII, 26.)
[2] (I *Joan.* III, 5.) — [3] (*Rom.* VIII, 3.)

en assure, en disant que Dieu n'a point épargné son propre fils, mais qu'il l'a livré pour nous tous[1]. Que dis-je ? c'est Jésus qui nous le déclare en ces termes : « Dieu a tant aimé le monde qu'il nous a donné son fils unique[2]. » Célius de Rhodes raconte que Déjotarus, père de plusieurs enfants, aimant l'un d'eux par-dessus tous les autres, fit périr ces derniers pour laisser à son bien-aimé sa succession tout entière. Dieu a fait tout le contraire ; c'est son bien-aimé qu'il a fait périr pour sauver les hommes, créatures ingrates, viles et méprisables : *Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret.* Quoi ! Dieu daigne aimer ces mêmes hommes au point de sacrifier son propre fils, son fils unique, qu'il aime autant que lui-même : *Ut filium suum unigenitum daret* ! « Ce n'est pas un simple serviteur qu'il a donné, s'écrie saint Jean Chrysostome, ce n'est pas un ange, ce n'est pas un archange, mais c'est son propre fils[3] » Encore, comment nous l'a-t-il donné ? Il l'a donné humble, pauvre, méprisé ; il l'a livré à des esclaves qui l'ont traité comme un malfaiteur, et l'ont fait mourir sur un gibet, tout abreuvé d'opprobre. O faveur ! ô véhémence de l'amour divin ! dit saint Bernard : *O gratiam ! amoris vim*[4] *!* Si on nous disait qu'un grand prince a livré à la mort son fils unique, son fils chéri, pour sauver du supplice un vil esclave, qui ne s'attendrirait ? dit saint Jean Chrysostome ; et si Dieu lui-même ne l'avait fait, qui aurait pu jamais croire que cela fût possible[5] ?

Mais, Seigneur, n'est-ce pas une injustice que de condamner à la mort ce fils innocent qui vous aime, pour sauver l'esclave coupable qui vous offense ? Selon la raison humaine,

[1] Proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum. (*Rom.* VIII, 32.)

[2] Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret. (*Jo.* III, 16.)

[3] Non servum, non angelum, non archangelum dedit, sed filium suum. (*Hom.* VI, *in Joa.*)

[4] (*In cant. serm.* LXIV, n. 10.)

[5] Quæ numquam humanus animus haud cogitare, haud sperare potuit, hæc nobis largitus est.

dit Salvien, il y aurait là sans doute une grande injustice[1] ; mais il n'y a pas eu d'injustice de la part de Dieu, puisque le fils lui-même a déclaré à son père qu'il voulait payer la dette des hommes : *Oblatus est quia ipse voluit*[2]. Voilà donc Jésus qui s'immole volontairement comme victime d'amour : le voilà, l'agneau qui, sans résistance, vient se placer sous les ciseaux du tondeur, qui, malgré son innocence, vient souffrir, de la part des hommes, l'injure, l'affront et la douleur sans pousser aucune plainte : *Et quasi agnus coram tondente se obmutescet, nec aperiet os suum*[3]. Voilà enfin notre Rédempteur qui, pour nous sauver, veut souffrir la mort et tous les châtiments que nous méritons : *Vere languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit*[4] Saint Grégoire de Nazianze ajoute : « Il ne refusait pas de subir la peine d'un impie, pourvu que les hommes obtinssent leur salut à ce prix[5] »

Qui a produit tous ces prodiges ? demande saint Bernard, un Dieu mourir pour ses créatures ! *Quis fecit ? Fecit caritas.* C'est l'amour que Dieu a pour les hommes. Le saint docteur considère notre Sauveur bien-aimé au moment où il fut pris dans le jardin de Gethsemani, *et ligaverant eum*[6] ; et il fait cette question : *Quid tibi et vinculis ?* Seigneur, lui dit-il, je vous vois lié comme un criminel par ces misérables qui veulent vous conduire injustement à la mort. Eh ! qu'y a-t-il de commun entre vous et ces indignes chaînes ? C'est aux malfaiteurs que la justice les destine, non à vous qui êtes innocent, vous fils de Dieu, la sainteté même. Ce ne sont pas, dit saint Laurent Justinien, les liens dont les soldats le chargèrent, qui traînèrent Jésus à la mort : ce fut son amour pour les hommes, *O caritas*, s'écrie-t-il, *quam magnum est vinculum tuum, quo Deus ligari potuit !* Le même saint Bernard exa-

[1] Quantum ad rationem humanam injustam rem quilibet homo faceret, si pro pessimis servis filium bonum occidisset. (*De prov. lib.* IV.)

[2] (*Isa.* LIII, 7.) — [3] (*Ibid.*) — [4] (*Ibid.*)

[5] Tanquam impius pati non recusabat, modo homines salutem consequerentur. (*Orat. pro Apolog.*)

[6] (*Joan.* XVIII, 12.)

mine ensuite l'injuste sentence de Pilate qui condamne Jésus à la mort, après avoir lui-même déclaré qu'il le trouvait innocent ; puis se tournant vers Jésus, il gémit et s'écrie : *Quid fecisti, o innocentissime salvator, quod sic judicareris ?* Ah ! Seigneur, j'entends ce juge inique qui vous condamne à mourir sur la croix ; eh ! quel mal avez-vous donc fait, quel délit pour mériter cette mort infâme, cette mort des plus affreux scélérats ? Ah ! je vous entends, mon Jésus, le crime que vous avez commis, c'est d'avoir trop eu d'amour pour les hommes : *amor tuus peccatum tuum.* Oui, c'est cet amour, plutôt que Pilate, qui vous condamne à mourir, car votre mort était le prix de la rançon des hommes. Quand le temps de la passion s'approchait, notre Rédempteur priait son père de le glorifier un peu plus tôt en recevant le sacrifice de sa vie. *Clarifica me tu, pater*[1]. Saint Jean Chrysostome s'écrie frappé de stupeur: *Quid dicis ? Hæc gloriari appellas ?* Une longue passion, une mort accompagnée de tant de douleurs, voilà ce que vous appelez votre gloire ? Et comme si Jésus lui-même répondait, le saint ajoute : *Ita pro dilectis hæc gloriam existimo.* Oui, l'amour que j'ai pour les hommes est tel, que je mets ma gloire à souffrir et à mourir pour eux.

Dicite pusillanimis : Confortamini et nolite timere : ecce Deus vester ultionem adducet retributionis, Deus ipse veniet et salvabit vos[2] Ne craignez plus, pauvres pécheurs, dit le prophète ; pourquoi désespérer d'obtenir le pardon, quand le fils de Dieu vient pour vous sauver, lorsque pour soustraire à la juste punition qui vous était due, il offre sa propre vie ? Si vos œuvres sont insuffisantes pour calmer le courroux céleste,

[1] (*Joan.* XVII, 5.) — [2] (*Isa.* XXXV, 4.) (*a*)

(*a*) Dites aux cœurs pusillanimes
Des tyrans autrefois victimes,
Ne craignez plus, relevez-vous.
Votre Dieu le juge suprême,
Des pécheurs viendra se venger,
C'est Dieu, c'est l'Eternel lui-même,
Qui descend pour vous protéger.
Le prophète Isaïe trad. en vers français. (*L'éditeur.*)

voici qui le calmera : cet enfant que vous voyez gisant sur la paille, pleurant, tremblant de froid ; ce sont ces larmes qui apaiseront Dieu offensé. N'ayez plus de tristesse, dit saint Léon ; la sentence de mort prononcée contre vous ne peut plus vous atteindre, depuis qu'est venu celui qui vous apporte la vie[1] « Jour heureux pour les pénitents, dit saint Augustin ; aujourd'hui le péché est effacé ; comment le pécheur pourrait-il se livrer au désespoir[2] ? » Si vous ne pouvez rendre à Dieu la satisfaction que vous lui devez, voici Jésus qui l'offre à votre place. Il a commmencé à faire pénitence dans cette étable, il la fera toute sa vie et l'accomplira sur la croix, où il attachera, dit saint Paul, le décret de votre condamnation afin de l'effacer avec son sang[3] Il dit ailleurs que Jésus-Christ en mourant pour nous est devenu notre justice : *Factus est nobis sapientia, justitia, sanctificatio et redemptio*[4] *Justitia*, dit saint Bernard, *in ablutione peccatorum*. Cela est vrai, car Dieu ayant accepté pour notre rachat les souffrances et la mort de Jésus-Christ, il est obligé, comme par un pacte exprès, de nous pardonner. *Qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit, ut nos efficeremur justitia Dei in ipso*[5]. L'innocent est devenu la victime de nos péchés, afin que le pardon nous appartienne ensuite de droit, en vertu de ses mérites. C'est pour cela que David demandait à Dieu de le sauver non-seulement par sa miséricorde, mais encore par sa justice : *in justitia tua libera me*[6]

Dieu a toujours ardemment désiré le salut des pécheurs ; ce désir l'excitait à les poursuivre en leur criant sans cesse : *Redite, prævaricatores, ad cor*[7]. Pécheurs, rentrez en vous-mêmes, songez à l'amour que je vous ai montré, et ne m'offensez plus. *Convertimini ad me, et ego convertar ad vos*[8].

[1] Neque fas est locum esse tristitiæ, ubi natalis est vitæ.
[2] Dulcis dies pœnitentibus, hodie peccatum tollitur, et peccator desperat ?
[3] Dolens quod adversus nos erat chirographum decreti quod erat contrarium nobis et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci. (*Coloss.* III.)
[4] (I *Cor.* I, 30.) — [5] (II *Cor.* V, 21.) — [6] (*Ps.* XXX, 2.)
[7] (*Isa.* XVII, 8.) — [8] (*Zach.* I, 3.)

Tournez-vous vers moi, et je vous embrasserai. *Quare moriemini, domus Israel? Revertimini et vivite*[1]. Pourquoi, mes enfants, voulez-vous vous perdre et vous condamner vous-mêmes à la mort éternelle? revenez à moi, et vivez. En un mot, sa miséricorde infinie l'a fait descendre du ciel sur la terre pour venir vous soustraire à la mort : *Per viscera misericordiæ Dei nostri in quibus visitavit nos oriens ex alto*[2] Il importe ici de réfléchir sur ce que dit saint Paul: Avant que Dieu se fît homme, il conservait pour nous la miséricorde, mais il ne pouvait compatir à nos peines, parce que la compassion cause une souffrance morale, et que Dieu est incapable de souffrance. Ce fut pour pouvoir se livrer à la compassion que le Verbe se fit homme, capable de souffrir et de prendre ainsi part à nos peines: *Non enim habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris, tentatum autem per omnia pro similitudine, absque peccato*[3] Il dit ailleurs : *Debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret*[4]

Qu'elle est grande, en effet, la compassion de Jésus-Christ pour les pécheurs ! C'est cette compassion qui lui a fait dire qu'il était le pasteur qui cherche sa brebis égarée, et qui, l'ayant retrouvée, se réjouit en disant: «Félicitez-moi, parce que j'ai retrouvé la brebis que j'avais perdue[5]; » qui la met et l'attache sur ses épaules, de peur de la perdre une seconde fois: *et imponit in humeros suos gaudens*[6] C'est elle qui lui a fait dire qu'il est ce tendre père qui, lorsque l'enfant prodigue qui l'a quitté retourne se jeter à ses pieds, ne le repousse pas, mais l'embrasse, le caresse, et sent expirer toute sa colère en le voyant repentant: *Accurrens cecidit super collum ejus, et osculatus est eum*[7] C'est elle qui lui fait dire: « Je me tiens à la porte, et je frappe[8]; » c'est-à-dire que,

[1] (*Ezech.* XXI, 31. — [2] (*Luc.* I, 78.
[3] (*Hebr.* IX, 15.) — [4] (*Hebr.* II, 17.)
[5] Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat. (*Luc.* XV, 9.)
[6] (*Ibid.* 5.) — [7] (*Ibid.* 20.)
[8] Sto ad ostium, et pulso. (*Apoc.* III, 20.)

bien que chassé de l'âme par le péché, il ne s'éloigne pas, mais il reste en dehors de la porte du cœur, à laquelle il frappe sans cesse pour y entrer. C'est elle qui lui fait dire à ses disciples qui, dans leur zèle indiscret, voulaient tirer vengeance de ceux qui les avaient repoussés: « Vous ne savez pas à quel esprit vous appartenez[1]. » Vous me voyez plein de compassion pour le pécheur, et prétendez vous venger: allez, allez, vous n'avez point mon esprit. C'est elle enfin qui lui a fait dire: *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos*[2] Venez à moi, vous tous qui êtes affligés et tourmentés du poids de vos péchés, et je vous soulagerai. Avec quelle bienveillance, en effet, ne pardonne-t-il pas à Madeleine, aussitôt qu'elle reconnaît ses fautes ; au paralytique, auquel il rend à la fois la grâce et la santé ; à la femme adultère que lui amènent les prêtres pour qu'il la condamne : « Personne ne vous a condamnée, lui dit-il, et moi, je ne vous condamne pas non plus[3] » Aucun de ceux qui vous ont conduite à moi ne vous a condamnée ; comment vous condamnerais-je, moi qui ne suis venu que pour sauver les pécheurs? allez en paix et ne péchez plus: *Vade, et jam amplius noli peccare.*

Ah! ne craignons rien de Jésus Christ ; craignons seulement de nous-mêmes et de notre obstination, si, après que nous l'avons offensé, nous refusons d'obéir à sa voix qui nous appelle à recevoir le pardon. « Qui est-ce qui vous condamnerait? dit l'Apôtre: serait-ce Jésus-Christ, qui est mort, et qui maintenant encore intercède pour vous[4] ? » Si nous persévérons dans l'obstination, Jésus sera obligé de nous condamner , mais si nous avons le repentir du mal que nous avons fait, qu'avons-nous à craindre de Jésus-Christ? Qui nous condamnera? dit saint Paul ; n'est-ce pas notre Rédempteur lui-

[1] Nescitis cujus spiritus estis. (*Luc.* IX, 55.)
[2] (*Matth.* XI, 28.)
[3] Nemo te condemnavit, nec ego te condemnabo. (*Jo.* VIII, 10.)
[4] Quis est qui condemnet? Christus Jesus, qui mortuus est, qui etiam interpellat pro nobis ? (*Rom.* VIII, 34.)

même, celui qui est mort exprès pour ne point nous condamner? Celui qui pour pouvoir nous pardonner n'a point voulu de pardon pour lui-même, comme l'a dit saint Bernard[1]

Allezdonc, pécheur, à l'étable de Bethléem, et rendez grâces à Jésus enfant qui, pour vous, est tout tremblant de froid, gémissant et pleurant sur un peu de paille. Rendez grâces à votre Rédempteur. Si vous désirez le pardon, il vous attend dans cette crèche pour vous l'accorder; allez, hâtez-vous de le demander, et n'oubliez jamais que Jésus-Christ a payé pour vous[2]. N'oubliez pas, dit le prophète, le bienfait immense que vous avez reçu, quand Jésus s'est fait caution de votre dette envers Dieu, et qu'il s'il s'est chargé de la peine que vous méritiez. Ne l'oubliez pas, et surtout aimez votre Rédempteur : car si vous l'aimez, vos péchés mêmes ne nous empêcheront pas de recevoir de Dieu toutes les grâces qu'il accorde aux âmes qu'il chérit. « Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu[3] » « Même les péchés[4], » ajoute la glose. Le souvenir des péchés commis est utile au pécheur qui en gémit et qui les déteste ; car cela le rendra plus humble, et sans doute aussi plus reconnaissant envers Dieu qui l'a accueilli avec tant d'amour. *Gaudium erit im cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente*, etc.[5] Mais de quel pécheur pourra-t-on dire que son retour cause au ciel plus de joie que la bonne conduite de beaucoup de justes? Cela s'entend de ce pécheur qui, reconnaissant de la bonté divine, se consacre avec ferveur à l'amour divin, comme l'ont fait saint Paul, sainte Madeleine, sainte Marie Egyptienne, saint Augustin, sainte Marguerite de Cortone, cette dernière surtout qui, après avoir vécu dans le péché pendant plusieurs années, vit un jour dans le ciel la place que Dieu lui avait destinée au milieu des Séraphins et qui, se voyant ainsi favorisée par le Seigneur, lui dit: Pourquoi

[1] Ut servum redimeret, sibi ipsi non pepercit?
[2] Gratiam fidejussoris ne obliviscaris. (*Eccli.* XXIX, 20.)
[3] Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. (*Rom.* VIII, 23.)
[4] Etiam peccata. — [5] (*Luc.* XV, 7.)

tant de grâces à moi, Seigneur? Avez-vous oublié toutes mes offenses? Le Seigneur lui répondit: Quand une âme est repentante de ses fautes, j'oublie toutes les injures que j'en ai reçues. *Si impius egerit penitentiam, omnium iniquitatum ejus non recordabor*[1]

Concluons, les péchés qu'on a faits n'empêchent pas qu'on ne puisse devenir saint. Dieu, quand nous le désirons, nous offre promptement tous les secours nécessaires. Qu'avons-nous donc à faire? à nous donner à Dieu tout entiers, à lui consacrer tous les jours de vie qui nous restent. Hâtons-nous donc, point de retard; car si l'affaire manque, ce sera par notre faute : Dieu n'y est pour rien. Ne faisons point, par notre négligence, que ces appels miséricordieux que nous fait le Seigneur ne soient pour nous que des sujets de remords et de désespoir à nos derniers moments ; car alors la nuit viendra : *Venit nox, in qua nemo potest operari*[2]. Recommandons-nous à la très-sainte Vierge, qui, ainsi que le dit saint Germain, se glorifie de ramener et de sanctifier les pécheurs les plus endurcis, en obtenant pour eux tous les trésors de la grâce ; et certes elle peut le faire, parce que c'est en qualité de mère qu'elle adresse à Jésus-Christ ses demandes[3] Elle-même nous y encourage, comme l'Eglise nous l'enseigne en lui faisant dire: « J'ai des trésors de grâces pour enrichir tous ceux qui m'aiment[4] Venez tous à moi, car en moi vous trouverez toute espérance de vous sauver et de vous sanctifier[5]

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Que suis-je donc, ô mon divin Rédempteur, pour que vous m'ayez tant aimé, et que vous l'ayez fait avec tant de persé-

[1] (*Ezech.* XVIII. 21.) — [2] (*Joan.* IX, 4.)

[3] Tu autem materna in Deum autoritate pollens, etiam iis uiq enormiter peccant, eximiam remissionis gratiam concilias. (*S. Germ. in encom. Deip.*)

[4] Mecum sunt divitiæ... ut ditem diligentes me. (*Prov.* VIII, 18.)

[5] In me gratia omnis viæ et veritatis; in me omnis spes vitæ et virtutis. *Eccl.* XXIV, 25.)

vérance ? Qu'avez-vous reçu de moi qui ait excité en vous cet amour, sinon des mépris et des dégoûts qui auraient dû plutôt vous obliger à m'abandonner et à me chasser de votre présence? J'accepterais, Seigneur, toute sorte de châtiment, mais non celui-là; si vous m'abandonniez, je ne pourrais plus vous aimer, et c'est à vous aimer que je mets tout mon bonheur. Je veux vous aimer autant que peut le faire un malheureux pécheur, qui oubliant les faveurs et les preuves d'amour qu'il a reçues de vous, s'est éloigné de vous et a renoncé volontairement à votre grâce, pour de vains plaisirs d'un moment. Pardonnez-moi, mon Jésus bien-aimé, à présent que je me repens sincèrement de tous les déplaisirs que je vous ai donnés. Mais sachez bien que je ne me contente pas d'un simple pardon ; je veux de plus la grâce de vous aimer beaucoup, je veux compenser autant que je le puis par mon amour l'ingratitude que je vous ai montrée par le passé. Une âme innocente vous aime d'un amour analogue à son état d'innocence, en vous rendant grâces de l'avoir préservée de la mort du péché ; je dois, moi, vous aimer en rapport à mon état de pécheur rebelle et condamné aux peines de l'enfer pour autant de fois que je l'ai mérité, mais qui autant de fois a reçu de vous sa grâce, et a été ramené dans la voie du salut, et de plus enrichi de lumières, de secours et de saintes inspirations. O divin Rédempteur, qui à tant de reprises nouvelles l'avez été de mon âme, mon âme s'est enfin éprise d'amour pour vous, et vous aime. Vous m'avez montré tant d'amour, que, vaincu par les preuves que vous m'en avez données, je n'ai pu résister plus longtemps à vos sollicitations secrètes, ni refuser davantage de placer en vous tout mon amour. Je vous aime donc, ô bonté infinie, je vous aime, ô Dieu infiniment aimable; mais attisez incessamment en moi ces douces flammes, décochez à coups redoublés vos flèches brûlantes sur mon cœur; dans l'intérêt de votre propre gloire, faites-vous aimer le plus de celui qui vous a le plus offensé. Marie, ô ma mère, vous êtes l'espérance et le refuge des pécheurs; venez en aide à un pécheur qui veut revenir à son Dieu, aidez-le à l'aimer, et à l'aimer tout son content.

Ve DISCOURS

Le Verbe éternel de fort s'est rendu faible.

Dicite pusillaminis: Confortamini et nolite timere; Deus ipse veniet et salvabit vos[1]

Le prophète en parlant de l'avénement du Rédempteur, s'exprime en ces termes: *Lætabitur deserta et invia, et exultabit solitudo, et florebit quasi lilium*[2]. Isaïe parlait des païens (au nombre desquels étaient nos pères), qui vivaient dans une terre déserte, abandonnée des hommes qui avaient connu et adoré le vrai Dieu, et seulement habitée par les esclaves du démon; terre déserte et sans issue, car ces malheureux ignoraient le chemin du salut. Eh bien! cette terre si misérable devait, à l'avénement du Messie, se rejouir, en se voyant couverte de serviteurs du vrai Dieu, rendus forts par la grâce divine contre tous les ennemis de leur salut, et fleurir comme un beau lis par la pureté des mœurs et le parfum de toutes les vertus. C'est pour cela qu'Isaïe ajoute : *Dicite pusillanimis: Confortamini, et nolite timere, Deus ipse veniet et salvabit vos.* Cette prédiction s'est accomplie : écrions-nous donc dans les transports de notre allégresse : Réjouissons-nous, ô fils d'Adam, réjouissons-nous, chassez toute crainte. Si vous êtes nés faibles et incapables de résister à tant d'ennemis: *Nolite timere,Deus ipse veniet et salvabit vos.* Ce Dieu est venu sur la

[1] (*Isa.* XXXV, 4.) (*a*) — [2] (*Isa.* 16.) (*b*)

(*a*) Dites aux cœurs pusillanimes :
Des tyrans autrefois victimes,
Ne craignez plus; relevez-vous.
Votre Dieu, le juge suprême,
Des pécheurs viendra se venger,
C'est Dieu, c'est l'Eternel lui-même
Qui descend pour vous protéger.

(*b*) Et sur tous étendant sa règle protectrice,
Au désert repeuplé régnera la justice
Et l'équité sur le Carmel.

Le prophète Isaïe trad. en vers franç. par P. Soullié. (*L'éditeur.*)

terre, et en vous donnant des forces suffisantes pour combattre et pour vaincre, il vous a sauvés. Comment le Rédempteur vous a-t-il donné ces forces? C'est en se faisant faible lui-même de fort et de tout-puissant qu'il était ; il s'est revêtu de notre faiblesse et il nous a communiqué sa force. C'est ce que nous allons voir à l'aide des lumières que nous demanderons avant tout à Jésus et à Marie.

Dieu est le seul qu'on puisse appeler fort, puisqu'il est la force même, et que c'est de lui que tous les forts reçoivent leur force. « La force est à moi, dit-il, et c'est par moi que les rois règnent[1]. » Dieu est cet être tout-puissant qui peut tout ce qu'il veut, et qui n'a besoin pour opérer que de sa volonté[2] D'un simple signe il a créé de rien le ciel et la terre : « Il a dit, et tout a été fait[3]. » S'il voulait, d'un autre signe il pourrait anéantir cette grande machine de l'univers[4] Nous savons qu'il n'eut qu'à vouloir, et qu'en un instant cinq villes furent consumées par le feu du ciel. Nous savons qu'antérieurement un déluge, inondant la terre, fit périr tous les hommes à l'exception de huit personnes. O Seigneur, s'écrie le prophète, qui peut résister à la force de votre bras[5] ?

Tout ceci nous montre combien est grande la témérité du pécheur qui a l'audace de résister à Dieu et d'opposer sa faible main à celle du Tout-Puissant[6] Si nous voyions une fourmi attaquer un soldat, ne trouverions-nous pas qu'il y aurait de sa part une bien grande témérité ? Combien n'est donc pas plus téméraire l'homme qui ose s'attaquer à Dieu, et qui, méprisant sa grâce et ses préceptes, se déclare son ennemi!

Eh bien ! ces hommes ingrats et téméraires, le Fils de Dieu

[1] Mea est fortitudo : per me reges regnant. (*Prov.* VIII, 14.)

[2] Ecce tu fecisti cœlum et terram in fortitudine tua, et non erit difficile omne verbum. (*Jer.* XXXII, 17.)

[3] Ipse dixit, et facta sunt. (*Psalm.* CXLVIII, 5.)

[4] Potest universum mundum uno nutu delere. (II *Machab.* VIII, 18.)

[5] Virtuti brachii tui quis resistet? (*Is.* XL, 10.)

[6] Tetendit adversus Dominum manum suam, contra Omnipotentem roboratus est. (*Job.* XV, 24.)

est venu les sauver en se faisant homme, et en se chargeant des peines qu'ils avaient méritées, pour obtenir par là leur pardon : et comme l'homme était resté faible et sans force par l'effet du péché, que fit le Rédempteur ? De fort et de tout-puissant qu'il était, il se fit faible, et se revêtit de la faiblesse corporelle de l'homme, pour lui obtenir, au moyen de ses propres mérites, la force d'esprit qui le mettrait en état de braver les assauts de la chair et du démon ; et le voilà tout à coup devenu faible enfant, ayant besoin de lait pour soutenir son existence, et si faible qu'il ne peut de lui-même ni se nourrir ni se mouvoir.

En venant sur la terre, le Verbe éternel a voulu cacher sa force: *Deus ab austro veniet; ibi abscondita est fortitudo ejus*[1]. « Nous trouvons en Jésus, dit saint Augustin, le fort et le faible réunis: le fort, puisqu'il a créé le monde sans aucune peine ; le faible, puisqu'il s'est fait chair[2]. Or, continue le saint docteur, le fort a voulu guérir notre faiblesse, en la prenant pour lui : *Condidit nos fortitudine sua, quæsivit nos infirmitate sua*. C'est pour cela, ajoute-t-il[3], qu'il s'est comparé lui-même à la poule, en apostrophant ainsi Jérusalem : « Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de vouloir réunir tes enfants, comme une poule réunit ses poussins sous ses ailes, et à toi de me résister toujours[4] ? » La poule, dit saint Augustin, s'affaiblit elle-même pour donner de la force à ses poussins, et c'est à ce signe qu'on reconnaît qu'elle est mère. Ainsi agit notre Rédempteur ; c'est à sa faiblesse volontaire qu'on reconnaît qu'il est le père et la mère tout à la fois de tous nous autres, pauvres infirmes.

Voici, dit saint Cyrille, le Roi du ciel, enveloppé dans des langes qui ne lui permettent pas même de se mouvoir[5]. Voyez-le dans le voyage qu'il doit faire en Egypte en vertu de l'ordre

[1] (*Habac.* III, 3.)

[2] Invenimus Jesum fortem, per quem sine labore facta sunt omnia ; infirmum vis nosse? Verbum caro factum est. (*Tract.* XV, *in Jo.*)

[3] (*Ibid.* n. 7.)

[4] Quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti ? (*Matth.* XXIII, 37.)

[5] Qui cœlum regit, fasciis involvitur.

du Père éternel. Il veut obéir, mais il ne peut marcher; il faut que Joseph et Marie le portent tour à tour dans leurs bras. Au retour, il faut qu'ils s'arrêtent souvent en chemin pour se reposer, car l'enfant a tellement grandi qu'on ne peut plus le porter, et d'un autre côté, il est encore si jeune et si faible qu'il ne peut faire beaucoup de chemin[1].

Voyez-le ensuite, devenu plus grand, dans la boutique de Nazareth, aidant péniblement Joseph dans son métier de menuisier. Oh! qui pourrait contempler attentivement Jésus, ce bel adolescent, faisant tous ses efforts pour dégrossir une pièce de bois, et lui dire : Aimable enfant, n'êtes-vous pas ce Dieu qui par un seul signe de sa volonté a tiré le monde du néant ? Eh ! comment durant un jour tout entier vous donnez-vous tant de peine pour dégrossir ce bois, sans avoir pu finir encore votre ouvrage ? Qui vous a rendu si faible ? O sainte foi ! ô amour divin ! ô Dieu ! Comme une de ces pensées, si nous nous en pénétrions bien, devrait non seulement nous enflammer, mais, pour ainsi dire, consumer d'amour ! Voilà donc où un Dieu en est venu pour se faire aimer des hommes ! et pourquoi ? Voyez-le enfin, au terme de sa vie, chargé de liens dans le jardin, attaché à la colonne du prétoire pour être flagellé ; voyez-le, la croix sur l'épaule, ayant à peine la force de la soutenir, et tombant plusieurs fois par le chemin ; voyez-le attaché à la croix avec des clous dont il ne peut s'arracher ; voyez-le enfin tombant en faiblesse, agonisant et bientôt rendant l'esprit.

Pouquoi Jésus-Christ s'est-il rendu si faible ? il s'est rendu faible, afin de nous communiquer, comme nous l'avons dit, sa force, et pour vaincre ainsi et abattre les forces de l'enfer. Ainsi, comme il est dit dans l'Apocalypse, le lion de la tribu de Judas a-t-il remporté la victoire[2]. La volonté de sauver les hommes et de les délivrer de la mort, est inhérente, dit David, à la nature divine : *Deus noster*, *Deus salvos faciendi ;*

[1] Sic magnus, ut portari non valeat, et sic parvus, quod per se ire non possit.

[2] Vicit Leo de tribu Juda. (*Ap.* v, 5.)

et Domini, Domini existus mortis[1]. Voici comment Bellarmin commente ce texte: *Hoc est illi proprium, hæc est ejus natura: Deus noster est Deus salvans, et Dei nostri sunt exitus mortis, id est liberatio a morte.* Si nous sommes faibles, confions-nous en Jésus-Christ, et nous pourrons tout, comme le dit l'Apôtre[2]. Je puis tout, non par mes propres forces, mais au moyen de la force que mon Rédempteur m'a obtenue par ses mérites. *Confidite, filii, ego vici mundum*[3]. Prenez confiance, mes enfants, disait Jésus-Christ à ses apôtres; si vous ne pouvez résistez à vos ennemis, *ego vici mundum,* sachez que j'ai vaincu pour vous le monde, ma victoire n'a eu pour objet que votre bien: servez-vous maintenant des armes que je laisse en vos mains pour vous défendre, et vous vaincrez immanquablement. Quelles sont les armes que Jésus-Christ nous a laissées? L'usage des sacrements et la prière. Il y en a deux: Personne n'ignore que par le moyen des sacrements, spécialement de la pénitence et de l'eucharistie, nous recevons les grâces que le Sauveur nous a méritées, et l'expérience journalière nous fait voir que quiconque fréquente les sacrements se maintient sans peine dans la grâce de Dieu. Quelle force en particulier ne puise-t-on pas dans la communion fréquente pour résister aux tentations! La sainte eucharistie est appelée pain, et pain céleste, afin que nous sachions bien que de même que le pain terrestre conserve la vie du corps, ainsi la communion conserve la vie de l'âme, c'est-à-dire la grâce divine. Le concile de Trente définit la communion un remède qui nous guérit des péchés véniels et nous préserve des péchés graves[4]. Saint Thomas dit, en parlant de l'eucharistie, que la plaie que nous fait le péché serait incurable, si nous n'avions ce remède divin[5]. Innocent

[1] (*Ps.* LXVII, 22.)
[2] Omnia possum in eo qui me confortat. (*Phil.* IV, 13.)
[3] (*Joan.* XVI, 33.)
[4] Antidotum quo liberemur a culpis quotidianis, et a peccatis mortalibus præservemur. (*Sess.* XIII, cap. 2.)
[5] Esset incurabilis, nisi subveniret medicina Dei. (*Op. de sacr.*)

Il a dit dans le même sens que le mystère de la croix nous délivre de la tyrannie du péché, et celui de l'eucharistie de la volonté même de pécher[1].

L'autre grand moyen qui nous est offert pour surmonter les tentations, c'est la prière faite à Dieu au nom des mérites de Jésus-Christ. « En vérité, en vérité, nous a dit le Sauveur, tout ce que vous demanderez à mon père en mon nom, il vous le donnera[2]. Ainsi tout ce que nous demanderons à Dieu au nom de Jésus-Christ, c'est-à-dire en nous appuyant sur ses mérites, nous l'obtiendrons. Et c'est là ce qu'on voit arriver tous les jours: ceux qui, lorsqu'ils sont tentés, recourent à Dieu en invoquant Jésus-Christ, obtiennent toujours la victoire, tandis qu'au contraire ceux qui ne se recommandent pas à Dieu dans leurs tentations (surtout d'impureté), succombent misérablement et se perdent. Ils disent pour s'excuser qu'ils sont de chair et par conséquent faibles; mais de quel avantage peut être pour eux cette excuse, ou cette allégation de leur faiblesse, si pouvant se rendre forts en recourant à Jésus-Christ, chose pour laquelle ils n'ont besoin que d'invoquer son saint nom avec confiance, ils refusent de le faire? Quelle excuse aurait celui qui se plaindrait d'avoir été vaincu par son ennemi, si lorsqu'on lui présentait des armes pour se défendre, il les avait dédaignées et avait refusé de s'en servir? S'il prétendait après cela alléguer sa faiblesse, chacun ne le condamnerait-il pas en lui disant: Puisque vous connaissiez votre faiblesse, pourquoi n'avez-vous pas voulu faire emploi des armes qui vous étaient offertes? Le démon, comme l'a dit saint Augustin, a été mis aux chaînes par Jésus-Christ; il peut aboyer encore, mais il ne peut plus mordre que ceux qui veulent bien se laisser mordre par lui. Quand un chien est à la chaîne, n'est-ce pas folie que d'aller s'exposer à ses morsures[3]? Il dit ailleurs que le Rédempteur nous a donné

[1] Mysterium crucis eripit nos a potestate peccati, mysterium eucharistiæ eripit nos a voluntate peccandi. (*De myst. miss.*)

[2] Amen, amen dico vobis, si quid petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis. (*Jo.* XIV, 14.)

[3] Venit Christus et alligavit diabolum. Alligatus est tanquam innexus canis

tout ce qu'il nous faut pour nous guérir, et que par conséquent ceux qui ne veulent pas observer les prescriptions du divin médecin, et qui meurent, ne peuvent imputer leur mort qu'à eux-mêmes[1].

Celui qui a Jésus-Christ pour appui cesse dès lors d'être faible, et devient la force de Jésus-Christ qui, comme le dit saint Augustin, non-seulement nous exhorte à combattre, mais qui, si nous faiblissions, nous relève ; si nous sommes vainqueurs, nous couronne[2]. « Alors, dit Isaïe, le boiteux bondira comme le cerf[3], c'est-à-dire que par les mérites de Jésus-Christ, celui qui pouvait à peine se mouvoir, acquerra l'agilité d'un cerf. « La terre qui était desséchée se changera en un étang, et celle qui brûlait de soif, en des fontaines[4]. » Le sol le plus aride deviendra fécond en vertus. « Dans les cavernes où les dragons habitaient auparavant, naîtra la verdure des roseaux et du jonc[5]. C'est-à-dire dans les âmes qui servaient d'abord d'habitation au démon, naîtra la vigueur du roseau et du jonc : du roseau, c'est-à-dire de l'humilité, parce que l'homme humble, comme l'explique Corneille de la Pierre, est vide de mérites à ses propres yeux[6] ; et du jonc, c'est-à-dire de la charité, parce que dans certains lieux, dit le même auteur, on s'en sert en guise de mèches pour les lampes. En un mot, nous trouverons en Jésus-Christ toute la grâce, toute la force, tout l'appui nécessaire, quand nous aurons recours à lui,

catenis. Stultus est homo quem canis in catena positus mordet. Ille latrare potest, sollicitare potest, mordere non potest nisi volentem. Non enim extorquet a nobis consensum, sed petit. (*Serm. de temp.* CXXVII, *al. app.* XXXVII, *n.* 6.)

[1] Quantum in medico est, sanare venit ægrotum. Ipse se interimit qui præcepta medici observare non vult.

[2] Hortatur ut pugnes, et adjuvat ut vincas, et deficientem sublevat, et vincentem coronat. (*In Psalm.* XXXII.)

[3] Tunc saliet, sicut cervus, claudus. (*Isa.* XXXV, 6.)

[4] Et quæ erat arida, erit in stagnum, et sitiens in fontem aquarum. (*Ibid.* I, 7.)

[5] In cubilibus in quibus prius dracones habitabant, orietur vigor calami et junci. (*Ibid.*)

[6] Quia humilis est vacuus in oculis suis.

comme nous voyons que saint Paul en félicitait ses fidèles Corinthiens[1] C'est pour cela qu'il s'est fait homme, et qu'il s'est en quelque sorte anéanti[2]. *Quare ad nihilum se redegit, se evacuavit majestate, gloria et robore*, dit un commentateur. Il s'est réduit presque à rien ; il s'est dépouillé de sa majesté, de sa gloire, de sa force, et il a pris sur lui les mépris et les faiblesses, pour nous communiquer ses excellences et sa vertu, pour être notre lumière, notre sanctification et notre rançon[3] Et il est toujours prêt à donner force et soutien à qui lui en fait la demande.

Vidi præcinctum ad mamillas zona aurea[4] Saint Jean raconte dans son Apocalypse qu'il vit le Seigneur ayant la poitrine pleine de lait, c'est-à-dire de grâces à répandre sur les fidèles, et d'une ceinture d'or. Cela signifie que Jésus-Christ est comme oppressé et mis à la gêne par l'amour qu'il porte aux hommes. De même qu'une femme qui a le sein plein de lait cherche et aspire à trouver des enfants qui la déchargent de ce poids, de même il désire que nous lui demandions des grâces et des secours pour vaincre nos ennemis qui nous envient son amitié et mettent en danger notre salut éternel. Oh ! qu'il est bon et libéral, notre Dieu, envers toute âme qui le cherche sérieusement et résolument[5] ! Si donc nous ne devenons pas saints, la faute en est à nous, qui ne sommes pas résolus à nous attacher à Dieu seul. *Vult et non vult piger*, est-il dit dans les Proverbes[6]. Les chrétiens tièdes veulent et ne veulent pas, et s'ils finissent par être vaincus, c'est qu'ils n'ont pas une volonté résolue de ne plaire qu'à Dieu. Une volonté résolue vient à bout de tout, parce que, lorsqu'une âme se décide résolument à se don-

[1] In omnibus divites facti estis in illo... ita ut nihil vobis desit in ulla gratia. (I, *Cor.* I, 15.)

[2] Exinanivit semetipsum. (*Phil.* II, 7.)

[3] Factus est nobis sapientia a Deo, justitia, sanctificatio et redemptio. (1 *Cor.* 1.)

[4] (*Apoc.* I, 12.)

[5] Bonus est Dominus animæ quærenti illum. (*Thren.* III, 25.)

[6] (*Prov.* XIII, 4.)

ner à Dieu sans réserve, Dieu lui tend aussitôt la main, et la force à vaincre tous les obstacles qui pourraient l'arrêter dans la voie de la perfection. Ainsi se réalise la belle promesse qu'Isaïe faisait au monde en soupirant après la venue du Sauveur : « O Dieu, disait-il, si vous vouliez ouvrir les cieux et en descendre, les montagnes s'écouleraient devant vous[1]. » Et ailleurs : « Les chemins tortueux seront redressés, et les raboteux seront aplanis[2] » A la venue du Rédempteur, les âmes de bonne volonté recevront d'en haut une telle force, que les obstacles opposés à leur avancement par les appétits de la chair se trouveront aplanis ; les routes âpres et tortueuses deviendront, pour elle, droites et unies, c'est-à-dire que ce que les hommes trouvaient auparavant de difficile et de rude à supporter dans les mortifications et les peines de la vie, leur devient facile et doux par le moyen de la grâce que Jésus-Christ leur donne et de l'amour qu'il allume dans leurs cœurs. C'est ainsi qu'un saint Jean de Dieu se réjouissait de se voir traité d'insensé et fustigé dans un hospice, qu'une sainte Liduwine se sentait heureuse en se voyant couverte de plaies, et clouée sur un lit pendant tant d'années ; qu'un saint Laurent bravait le tyran qui le faisait brûler sur un gril, et donnait avec joie sa vie pour Jésus-Christ. Et c'est encore ainsi que tant d'âmes éprises d'amour pour Dieu trouvent la paix et le contentement, non dans les plaisirs et les honneurs du monde, mais dans les douleurs et dans l'ignominie.

Ah ! prions Jésus-Christ de nous embraser de ce feu divin qu'il est venu allumer sur la terre, et alors aussi nous ne trouverons plus de difficulté à mépriser les faux biens d'ici-bas, et à entreprendre de grandes choses pour Dieu. « Quand on aime, on ne se fatigue pas, dit saint Augustin[3] Une âme qui n'aime que Dieu, n'éprouve ni fatigue ni peine à souffrir, à prier, à se mortifier, à s'humilier, à se détacher

[1] Utinam dirumperes cœlos et descenderes ! a facie tua montes defluerent. (*Isa.* LXIV, 1.)

[2] Erunt prava in directa, et aspera in vias planas. (XL, 4.)

[3] Qui amat non laborat.

des délices du monde. Plus elle travaille et plus elle souffre, plus elle veut travailler et souffrir. *Dura sicut infernus æmulatio : lampades ejus lampades ignis atque flammarum*[1]. Les flammes de l'amour divin sont comme celles de l'enfer ; elles ne disent jamais : C'est assez. Rien ne suffit à une âme qui aime Dieu.

« De même que dans l'enfer aucun feu n'est jamais trop ardent, de même un amant ne trouve jamais sa flamme trop vive[2]. »

Prions la très-sainte Vierge, qui (comme il fut révélé à sainte Marie Madeleine de Pazzi) distribue aux âmes l'amour divin, d'obtenir pour nous ce don précieux. Elle est le trésor de Dieu et la trésorière de toutes les grâces, *thesaurus et thesauraria gratiarum*, mais principalement du divin amour, comme l'appelle le savant Idiot. ([a])

COLLOQUE.

Mon Dieu et mon Rédempteur, j'étais perdu, et vous m'avez racheté de l'enfer au prix de votre sang ; plus d'une fois je me suis perdu de nouveau, et autant de fois vous m'avez retiré de la mort éternelle. *Tuus sum ego, salvum me fac*. Puisque je suis maintenant à vous, comme je l'espère, ne permettez pas qu'il m'arrive encore de me perdre en me révoltant contre vous. Je suis résolu de souffrir la mort et mille morts, plutôt que de me voir de nouveau votre ennemi et l'esclave du démon. Mais vous connaissez ma faiblesse, vous savez mes infidélités passées : donnez-moi la force de résister aux assauts que me livrera l'enfer. Je sais que j'obtiendrai de vous du secours contre les tentations toutes les fois que je vous en fe-

[1] (*Cant.* VIII, 6.)

[2] Siccome all'inferno
Niun fuoco è bastante,
Neppure all'mante
Maî basta il suo ardor.

(*a*) Raimond Jourdain, ainsi surnommé : il vivait en 1331, et il mourut abbé de Celles au diocèse de Bourges. (*L'éditeur.*)

rai la demande, puisque vous nous l'avez promis : *Petite, et accipietis; omnis qui petit, accipit.* Mais voici ma crainte : je crains d'oublier dans mes besoins d'avoir recours à vous, et ainsi de succomber misérablement. Voici donc la grâce que je vous demande avec le plus d'instance ; c'est de m'inspirer la pensée et de me donner la force de recourir toujours à vous, et de vous invoquer toutes les fois que j'éprouverai des tentations ; et je vous prie en outre de m'aider à vous demander toujours cette grâce ; accordez-la-moi par les mérites de votre sang. Et vous, Marie, obtenez-la pour moi au nom de l'amour que vous portez à Jésus-Christ.

VI[e] DISCOURS.

Le Verbe éternel au lieu de s'appartenir à lui-même, comme avant de s'être incarné, nous appartient désormais.[a]

Parvulus natus est nobis, filius datus est nobis. Un enfant nous est né, un fils nous a été donné[1].

Dis-moi, cruel Hérode, pourquoi dans ton ambition de régner, fais-tu périr tant d'enfants innocents ? Qu'est-ce qui te trouble ? quelle crainte t'agite ? Tu crains sans doute que le Messie déjà né ne te dépouille de ton royaume ? *Quid est*, dit saint Fulgence, *quod sic turbaris, Hérodes ? Rex iste qui natus est, non venit reges pugnando superare, sed moriendo subjugare*[2]. Ce roi que tu redoutes n'est point venu vaincre les puissants de la terre par la force des armes ; il est venu régner sur les cœurs des hommes en souffrant et en mourant pour eux. *Venit ergo*, dit le même saint, *non ut pugnet vivus, sed ut triumphet occisus.* Notre aimable Rédempteur n'est pas venu pour faire la guerre pendant sa vie ; il est venu pour triompher des cœurs des hommes en laissant sa vie sur une croix, comme il le dit lui-même : *Cum exaltatus fuero, omnia traham*

[1] (*Isa.* IX, 6.) — [2] (*De Epiph. Serm.* V.) — [3] (*Joan.* XII, 32.)

(*a*) Nous n'avons pas cru pouvoir traduire autrement, à moins de nous rendre ridicule ou inintelligible, le texte italien trop concis pour notre langue : Voici ce texte : *Il Verbo eterno da suo si è fatto nostro.*

ad me ipsum[3]. Mais laissons là Hérode, âmes dévotes, et occupons-nous de nous-mêmes. Pourquoi le Fils de Dieu est-il venu sur la terre? pour se donner à nous? Oui, nous dit Isaïe : *Parvulus natus est nobis, filius datus est nobis*. C'est là que l'a conduit son amour pour nous et le désir qu'il a d'obtenir le nôtre. Pour se donner à nous, il s'est sacrifié lui-même. Voyons cela ; mais auparavant, demandons au très-saint Sacrement et à la divine Marie les lumières dont nous avons besoin.

Le plus grand attribut de Dieu, et même qui résume en lui tout le reste, c'est d'être à lui, c'est-à-dire d'exister par lui-même, et de ne dépendre de personne. Toutes les créatures, quelque grandes et excellentes quelles soient, ne sont rien en effet, puisque tout ce qu'elles ont, elles le tiennent de Dieu qui les a créées et qui les conserve de telle manière, que si Dieu cessait un moment de les conserver, elles perdraient sur-le-champ leur être et retourneraient au néant. Dieu au contraire, comme il est par lui-même, ne peut pas cesser d'être, et il n'y a rien qui puisse le détruire ou diminuer sa grandeur, sa puissance et sa félicité. Mais le Père éternel, dit saint Paul, a donné son fils pour nous, *pro nobis omnibus tradidit illum*[1] ; et le Fils lui-même a bien voulu se donner pour nous : *Dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis*[2]. Dieu,en se donnant pour nous, s'est donc fait notre propriété? Oui, dit saint Bernard: *Natus est nobis,qui sibi erat*. Celui qui s'appartenait tout entier à lui-même, a voulu naître pour nous appartenir *Triumphat de Deo amor* Ce Dieu que personne n'a pu dominer, l'amour l'a vaincu ; il a si bien triomphé de lui,que de sien il l'a rendu nôtre.*Sic Deus dilexit mundum,ut filium sum unigenitum daret*[3] Dieu, dit Jésus-Christ, a aimé les hommes à un tel point qu'il leur a donné son fils; et ce fils lui-même,par amour pour les hommes, a voulu se donner à eux pour en être aimé.

Dieu avait mis en œuvre tour à tour divers moyens, comme

[1] (*Rom.* VIII, 32.) — [2] (*Ephes.* V, 2.) — [3] (*Joan.* III, 16.)

les bienfaits, les menaces et les promesses, pour captiver les cœurs des hommes, mais sans parvenir à atteindre son but. Son amour infini, dit saint Augustin, trouva alors le moyen d'y réussir ; ce fut l'incarnation du Verbe. Par là il se donne tout à nous, pour nous obliger à l'aimer de tout notre cœur. *Modum tunc, ut se proderet, invenit amor*[1]. Dieu pouvait envoyer un ange,un séraphin pour racheter l'homme ; mais alors l'homme aurait dû partager son cœur et son amour entre son Créateur et son Rédempteur. Dieu, qui voulait tout l'amour et tout le cœur de l'homme, *voluit esse nobis Creator et Redemptor*, dit un pieux écrivain ; il était notre Créateur, il a voulu aussi être notre Rédempteur.

Et le voilà effectivement venu du ciel dans une étable ; le voilà devenu petit enfant, né pour nous, et donné tout entier à nous. *Parvulus natus est nobis, filius datus est nobis*. Et c'est là justement ce que l'Ange voulut faire entendre aux bergers, quand il leur adressa ces paroles : *Natus est vobis hodie Salvator*[2] Comme s'il eût dit : Bergers, allez à la grotte de Bethléem ; là vous adorerez l'enfant que vous trouverez, étendu sur la paille, dans une crèche, tremblant de froid et pleurant ; apprenez que cet enfant est votre Dieu, qui n'a voulu envoyer personne pour vous sauver, mais qui vient lui-même pour mieux obtenir votre amour. Oui, c'est pour se faire aimer que le Verbe éternel est venu sur la terre converser avec les hommes : *Cum hominibus conversatus est*[3]. Qu'un roi dise à un de ses serviteurs quelques mots confidentiels, qu'il lui sourie, qu'il lui donne une fleur, combien ce serviteur s'estimera heureux et honoré ! combien croirait-il l'être davantage, si ce roi le choisissait pour ami, l'admettait à sa table, le logeait dans son palais, le tenait sans cesse auprès de lui ! Oh ! mon souverain, mon doux Jésus, avant la rédemption, vous ne pouviez faire entrer l'homme dans le ciel, parce que le péché lui en fermait l'accès ; vous êtes venu

[1] (*Serm.* CCVI *de temp.*) (*a*)
[2] (*Luc.* II, 2.) — [3] (*Bar.* III, 38.)
(*a*) Nous n'avons pu trouver le texte ainsi indiqué. (L'*éditeur.*)

sur la terre pour converser avec lui comme un frère, et pour vous donner à lui tout entier. *Deus piissimus*, dit saint Augustin, *præ amore hominis, non solum sua, verum se ipsum impendit*[1]

Telle est donc l'affection qu'il nous porte, à nous misérables vers de terre, qu'il se trouve satisfait de se donner tout à nous, en naissant pour nous, en vivant pour nous, jusqu'à donner pour nous sa vie et tout son sang, pour nous préparer un bain de salut et nous y laver de tous nos péchés : *Et lavit nos in sanguine suo*[2]. Mais, Seigneur, dit l'abbé Guerric, il semble que ce soit de votre part une prodigalité excessive, que de vous dépenser ainsi vous-même par le désir que vous montrez d'être aimé de l'homme[3]. Et comment, ajoute-t-il, ne l'appellerions-nous point prodigue de lui-même, ce Dieu qui, pour regagner le cœur de l'homme, non-seulemeut a fait le sacrifice de ses biens, mais encore s'est sacrifié lui-même[4] ?

Pour conquérir l'amour des hommes, dit saint Augustin, Dieu a dirigé vers leurs cœurs plusieurs flèches d'amour : *Novit Deus sagittare ad amorem.... sagittat ut faciat amantem*[5] Quelles sont ces flèches ? ce sont toutes les créatures que nous avons sous les yeux, car Dieu a tout créé pour l'homme, afin que l'homme fût porté par là à l'aimer. « Le ciel et la terre, disait ailleurs le saint docteur, tout me dit de vous aimer, ô mon Dieu[6] ! » Il semblait au saint docteur que le soleil, la lune, les étoiles, les montagnes, la plaine, les fleuves lui parlaient et lui disaient : Augustin, aime Dieu, parce que Dieu nous a créés pour toi, afin que tu l'aimes. Sainte Marie Madeleine de Pazzi, quand elle tenait en main un beau fruit ou une belle fleur, disait que ce fruit, que cette

1 (*Manual. c.* XXXI, *Oper. t.* VI, *in app.*)
2 (*Apoc.* I, 5.)
3 Oh, Deum! si fas est dicere, prodigum sui præ desiderio hominis!
4 An non prodigum sui, qui non solum sua, sed se ipsum impendit, ut hominem recuperaret.
5 (*In Ps.* CXIX, *n.* 5.)
6 Cœlum et terra, omnia mihi dicunt ut amem te. (*Conf. lib.* X. *c.* VI, *n.* 8.)

fleur étaient pour son cœur autant de traits qui le blessaient et l'enflammaient d'amour pour Dieu ; elle pensait alors que Dieu de toute éternité avait créé cette fleur ou ce fruit, afin qu'elle pût deviner son amour et lui donner à son tour tout le sien. Toutes ces belles créatures que nous voyons, disait sainte Thérèse, les mers, les ruisseaux, les fleuves, les fruits, les oiseaux, tout nous reproche notre ingratitude envers Dieu, puisque ce sont des marques d'amour qui nous trouvent indifférents. On rapporte d'un dévot solitaire qu'allant un jour par la campagne, il lui sembla que chaque fleur, que chaque brin d'herbe lui reprochait de manquer de reconnaissance, et que les frappant doucement de son bâton, il leur disait ; Taisez-vous, taisez-vous ; c'est assez, c'est assez, je vous entends ! vous me dites que je suis ingrat, que c'est pour moi que Dieu vous a créées si belles, afin que je l'aimasse, ce que je ne fais pas ; allons, je vous ai entendues, taisez-vous maintenant. Ainsi s'efforçait-il d'exprimer les sentiments d'affection pour son Dieu, qu'excitait dans son cœur la venue de ces belles créatures.

Toutes ces créatures étaient donc autant de flèches d'amour lancées contre le cœur de l'homme ; mais ce ne fut pas assez pour Dieu, car ces flèches étaient devenues insuffisantes pour lui gagner notre amour. Nous lisons dans Isaïe : *Posuit me sicut sagittam electam ; in pharetra sua abscondit me*[1] Le cardinal Hugues dit sur ce passage, que de même qu'un chasseur garde sa meilleure flèche pour porter le dernier coup à la bête qu'il veut abattre, de même Dieu, parmi tous les dons qu'il nous destinait, avait réservé Jésus pour nous l'envoyer, quand les temps marqués pour sa venue seraient accomplis, afin de porter le dernier coup au cœur des hommes[2] Jésus a donc été

[1] (*Isa.* XLIX, 2.) (*a*)

[2] Sagitta electa reservatur ; ita Christus reservatus est in sinu Patris donec veniret plenitudo temporis, et tunc missus est ad vulneranda corda fidelium.

(*a*) Comme une flèche assurée,
Au fond de son carquois m'a caché l'Eternel.
Le prophète Isaïe trad. en vers français. (*L'éditeur.*)

la flèche choisie et réservée ; le coup qu'elle portera, dit David, fera tomber à ses pieds des peuples entiers : *Sagittæ tuæ acutæ, populi sub te cadent*[1]. Oh ! combien je vois de cœurs blessés d'amour devant la crêche de Bethléem ! Combien j'en vois au pied de la croix ! combien j'en vois prosternés devant le saint-sacrement.

D'après saint Pierre Chrysologue, le Rédempteur, pour se faire aimer de nous, a voulu prendre plusieurs formes[2]. Tout en restant immuable dans l'unité de sa divine essence, il s'est fait voir, tantôt comme un petit enfant dans une étable, tantôt comme un jeune apprenti dans un atelier, plus tard comme un criminel sur un gibet, tantôt enfin sous les apparences d'un pain sur nos autels. Jésus a voulu apparaître sous toutes ces formes, mais en chacune d'elles il remplit le rôle d'ami de nos âmes. Ah ! Seigneur, que pouviez-vous inventer de plus pour vous faire aimer ? *Notas facite*, s'écriait Isaïe, *adinventiones ejus*[3]. Ames qu'il a rachetées, disait le prophète, allez publiant partout les inventions délicates de ce Dieu aimant, conçues par lui et exécutées pour conquérir l'amour des hommes jusqu'à se donner lui-même à eux, et en tant de manières, après les avoir déjà comblés de bienfaits. *Si vulneris curam desideras*, dit saint Ambroise[4], *medicus est*. Si vous êtes malade et que vous vouliez être guéri, voici Jésus qui vous guérira avec son sang. *Si febribus æstuaris, fons est*. Si les flammes impures des affections terrestres vous tourmentent, voici l'intarissable source des consolations. *Si mortem times, vita est* ; *si cœlum desideras, via est*. Si vous craignez la mort, vous trouverez en lui la vie ; si vous cherchez le ciel, il vous en montrera le chemin.

Jésus-Christ ne s'est pas donné seulement à tous les hommes

[1] (*Ps.* XLIV, 6.)
[2] Propter nos alias monstratur in formas, qui manet unica suæ majestatis in forma. (*Serm.* XXIII.)
[3] (*Isa.* XII, 4.) (*a*)
[4] (*De virgin. lib.* III.)

(*a*) De Dieu publiez les miracles.
Le prophète Isaïe trad. en vers français. (*L'éditeur.*)

en général, il s'est donné à chacun en particulier C'est ce qui faisait dire à saint Paul : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me*[1] Saint Jean Chrysostome dit que Dieu aime chacun de nous du même amour dont il aime tous les hommes ensemble[2]. Ainsi, mon cher frère, s'il n'y avait eu que vous seul dans le monde, le Rédempteur serait venu tout de même, il eût donné pour vous son sang et sa vie. Il n'est pas possible d'expliquer, ni même de comprendre, dit saint Laurent Justinien, l'amour de ce Dieu pour chacun de nous[3]. C'est là ce qui faisait dire aussi à saint Bernard en parlant de Jésus-Christ : *Totus mihi datus, totus in usus meos expensus*[4] ; et saint Jean Chrysostome a dit à son tour : *Totum nobis dedit, nihil sibi reliquit.* Il nous a donné sa vie et son sang ; il s'est donné lui-même dans le saint-sacrement ; il ne lui reste rien à donner de plus. En effet, après qu'il s'est donné lui-même, qu'aurait-il pu donner encore ? *Deus ultra quo se extenderet, non habet,* a dit aussi saint Thomas[5]. Après la rédemption, il ne reste plus rien à faire pour l'homme.

Chacun de nous devrait donc dire avec saint Bernard : *Me pro me debeo ; quid retribuam Domino pro se*? J'appartiens à Dieu et je me dois à lui, puisqu'il m'a donné l'être ; mais que donnerai-je à Dieu pour le don qu'il m'a fait de lui-même ? Mais ne nous tourmentons pas sur ce point ; il suffit que nous donnions à Dieu notre cœur ; il ne demande pas davantage. Des rois de la terre veulent des royaumes et des richesses, Jésus-Christ ne veut régner que dans nos cœurs, voilà son domaine, et ce domaine il a voulu en faire la conquête en mourant sur une croix. *Et factus est principatus super humerum ejus*, a dit de lui Isaïe[6]. Plusieurs interprètes et avec eux saint

[1] (*Gal.* II, 20.)

[2] Adeo singulum quemquam hominem diligit, quo diligit orbem universum. (*Hom.* XXIV, *in epist. ad Galat.*)

[3] Neque valet explicari quo circa unumquemque Deus moveatur affectu.

[4] (*In Circum. Serm.* III, n. 4,)

[5] (*Opusc.* LXXIII, *c.* 2.) — [6] (*Isa.* IX, 6.) (*a*)

(*a*) Sur son épaule on voit briller sa royauté.
Le prophète Isaïe trad. en vers français. (*L'éditeur.*)

Basile, saint Cyrille, Saint Augustin et d'autres, entendent par ce mot *humerum* la croix que Jésus-Christ porta sur ses épaules. Ce roi du ciel, dit Corneille de la Pierre, est un Seigneur bien différent du démon ! Celui-ci met tout le poids sur les épaules de ses esclaves ; Jésus-Christ au contraire en charge les siennes, il embrasse la croix sur laquelle il veut mourir pour gagner l'empire de nos cœurs[1] Les rois de la terre ont le sceptre et la couronne pour insignes de leur dignité, dit Tertullien; Jésus n'a que sa croix, c'est là le trône du haut duquel il veut régner sur nos cœurs[2]

Puisque Jésus-Christ s'est donné tout entier à chaque homme, dit en conséquence Origène, qu'y aura-t-il de trop à ce que l'homme se donne tout entier à Jésus-Christ[3] ? Donnons donc de bon gré notre cœur et notre amour à ce Dieu, qui pour l'obtenir a immolé sa vie et s'est donné lui-même. *Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : Mulier, da mihi bibere*[4]. Oh ! si tu savais, dit Jésus à la Samaritaine, la grâce que tu reçois de Dieu, et si tu connaissais celui qui te demande à boire ! Oh ! si l'âme comprenait quelle faveur elle reçoit quand Dieu lui dit : Aime-moi, *Diliges Dominum Deum tuum !* Si un sujet entendait son prince lui dire de l'aimer, cette invitation ne serait-elle pas pour lui comme une chaîne d'amour ? Et quand Dieu vous demande votre cœur, en vous disant : « Mon fils, donne-moi donc ton cœur[5], » cette demande qu'il vous fait vous laisse indifférent ?

Mais ce cœur, il ne le veut point partagé, il le demande tout entier. *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.* Ne nous a-t-il pas donné tout son sang, sa vie tout entière, lui-

[1] Diabolus onera imponit humeris subditorum ; Christus suis humeris sustinebit onus sui principatus, quia Christus sceptrum imperii sui, puto crucem humeris sui bajulabit et regnabit a ligno. (*A Lap. in loc. cit. Isa.*)

[2] Quis regum insigne potestatis suæ humero prætert, et non capite diadema, aut in manu sceptrum ? Solus rex Christus Jesus potestatem suam in humero extulit, crucem scilicet, ut exinde regnaret. (*Adv. Jud. n.* 10.)

[3] Christus semetipsum dedit ; quid ergo magnum faciet homo, si semetipsum offerat Deo, cui ipse se prior obtulit Deus. (*Orig. hom.* XXIV, *in Nat.*)

[4] (*Joan.* IV, 7.)

[5] Præbe, fili mi, corde tuum mihi. (*Prov.* XXIII, 26.)

même tout entier? Et pourquoi, sinon pour que nous nous donnions à lui-même sans réserve, et que nous soyons tout entiers à lui? Nous donnerons à Dieu notre cœur, si nous lui donnons notre volonté toute entière, en ne voulant désormais que ce que Dieu veut, et certes Dieu ne veut que notre bien et notre bonheur. *In hoc Christus mortuus est, et resurrexit, ut mortuorum et vivorum dominetur. Sive ergo morimur, sive vivimus, Domini sumus*[1]. Jésus-Christ est mort pour nous ; publions donc, à compter de ce jour, avec l'Apôtre, en face du ciel et et de la terre, que nous ne nous appartenons plus, et qu'à la vie et à la mort nous sommes tout entiers à notre Dieu.

Oh! combien Dieu désire voir un cœur se donner tout à lui! Comme ce cœur lui est cher, et que d'affection, que de biens, de délices, de gloire, ne lui prépare-t-il point dans le paradis! Le vénérable P Jean Léonard de Lettera, dominicain, vit un jour Jésus-Christ, qui sous la forme d'un chasseur, un dard à la main, parcourait la forêt de ce monde. Le serviteur de Dieu lui demanda ce qu'il faisait. Jésus lui répondit qu'il allait à la chasse des cœurs. Qui sait, me suis-je dit, si pendant cette neuvaine le divin chasseur, le Rédempteur enfant ne réussira pas à blesser et à attraper quelque cœur qu'il aura vainement poursuivi jusqu'à présent? Ames dévotes, si Jésus réussit à faire de vous sa conquête, nous aurons aussi dès lors fait la conquête de Jésus-Christ. Nous gagnerons à un tel échange assurément beaucoup. Thérèse, dit un jour le Seigneur à cette sainte, jusqu'à ce moment tu n'as pas été toute entière à moi ; maintenant que tu es à moi sans réserve, sache bien que de mon côté je suis tout à toi. Saint Augustin appelle l'amour un cordon qui lie celui qui aime avec l'objet aimé[2] Dieu ne demande qu'à s'unir à nous, mais il est nécessaire que de notre côté nous tâchions de nous unir à Dieu. Si nous voulons que Dieu soit tout à nous, soyons tout entiers à lui.

[1] (*Rom.* XVI, 8.)
[2] Vittam copulantem amantem cum amato.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Que je serais heureux, si dorénavant je pouvais toujours dire avec l'épouse des Cantiques ; *Dilectus meus mihi, et ego illi*[1]. Mon Dieu bien-aimé s'est donné à moi, il est bien juste que je me donne à lui et que toujours je dise : *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum*[2]. O mon très-cher enfant, mon très-cher Rédempteur, puisque vous êtes descendu du ciel pour vous donner à moi, qu'ai-je à chercher sur la terre, ou même dans le ciel, hors de vous qui êtes le bien suprême, et le paradis des âmes? Soyez donc l'unique maître de mon cœur, possédez-le tout entier Que mon cœur n'obéisse qu'à vous, et ne cherche qu'à vous plaire. Que mon âme n'aime que vous, et que seul vous soyez mon partage. Que d'autres cherchent les biens de ce monde ; qu'ils en jouissent, si toutefois il peut y avoir de vraies jouissances hors de vous ; je veux que vous seul vous soyez ma richesse, mon bien, mon repos, mon espérance en cette vie et dans l'éternité. Voici donc mon cœur, je vous le donne ; il n'est plus à moi, mais à vous. De même qu'en entrant dans le monde, vous offrîtes au Père éternel et lui fîtes l'abandon de votre volonté tout entière, aiusi que vous nous le faites savoir par l'organe du Psalmiste : *In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam ; Deus meus, volui*[3] ; de même, ô mon Sauveur, je vous abandonne toute ma volonté. Il fut un temps où elle vous a été rebelle, et c'est par elle que je vous ai offensé ; mais aujourd'hui je me repens amèrement de tous ces consentements coupables qui m'avaient fait perdre votre amitié, et cette même volonté, je vous la consacre désormais tout entière. *Domine, quid me vis facere*? Que voulez-vous de moi, Seigneur? je suis prêt à tout exécuter. Disposez de moi comme il vous plaira, j'accepte tout, je me résigne à tout. Je sais que vous ne voulez que

[1] (*Cant.* II, 16.) — [2] (*Ps.* LXXII, 25.) — [3] (*Ps.* XXXIX, 8.)

ce qui me convient le mieux, je remets douc mon âme en vos mains. *In manus tuas commendo spiritum meum.* Aidez-la, par pitié, conservez-la vous-même, et puisque vous l'avez rachetée au prix de tout votre sang, faites qu'elle soit toujours et tout entière à vous. *Redemisti me, Domine, Deus veritatis.*

O bienheureuse Marie ! très-sainte Vierge ! vous avez toujours été à Dieu, toute belle, toute pure et sans tache. *Tota pulchra es, et macula non est in te.* Vous seule entre toutes les âmes avez été appelée par votre époux sa colombe, sa parfaite : *Una est columba mea, perfecta mea* [1]. Vous êtes le jardin fermé à tout défaut comme à tout péché, et tout rempli de fleurs et de fruits de vertus. O ma reine et ma mère, vous qui êtes si belle aux yeux de Dieu, ayez pitié de mon âme, que mes péchés ont rendue si difforme. Mais si je n'appartenais plus à Dieu, maintenant je ne veux être qu'à lui ; j'emploierai tout le reste de ma vie à aimer mon Rédempteur, Vous, mon espérance, donnez-moi la force d'être reconnaissant et fidèle jusqu'à la mort. Je l'espère, et qu'il en soit ainsi.

VIIe DISCOURS

Quoique en pleine jouissance de la béatitude, le Verbe éternel s'est soumis aux tribulations.

Et erunt oculi tui videntes præceptorem tuum. « Vos yeux verront le maître qui vous enseigne [2] »

Omne quod in mundo est, dit saint Jean, *concupiscentia carnis est, concupiscentia oculorum et superbia vitæ* [3] Voilà les trois mauvais amours qui dominent l'homme depuis le péché d'Adam : l'amour des plaisirs, l'amour des richesses, et l'amour des honneurs qui engendre l'orgueil. Pour nous apprendre par son exemple à mortifier nos sens, et à vaincre l'amour des plaisirs, le Verbe divin s'est fait d'heureux malheureux et

[1] (*Cant.* VI, 8.) — [2] (*Isa.* XXX, 20.) — [3] (*I Joan.* II, 16.)

affligé; pour nous apprendre à nous détacher des biens de la terre, il s'est fait de riche pauvre ; enfin, pour nous enseigner l'humilité qui triomphe de l'amour des honneurs, de grand il s'est fait humble. Nous traiterons ces points dans ces trois derniers jours de la semaine ; nous nous bornerons aujourd'hui au premier. Notre Rédempteur est venu nous apprendre par l'exemple de sa vie plus encore que par les doctrines qu'il a prêchées, à mortifier nos sens ; c'est pour cela que d'heureux qu'il était dans l'éternité, il s'est rendu malheureux sur la terre, ainsi que nous allons le voir ; mais demandons à Jésus et à Marie de nous éclairer.

Parlant de la béatitude divine, l'Apôtre dit que Dieu est le seul qui la possède, ainsi que la puissance : *Beatus et solus potens*[1] Et c'est avec raison, car toute la félicité dont nous pouvons jouir, nous ses créatures, n'est qu'une parcelle infiniment petite de l'immense félicité de Dieu. C'est en elle, c'est-à-dire en plongeant dans l'immense océan de la béatitude divine, que les saints du ciel trouvent leur propre bonheur. *Intra in gaudium Domini tui*[2] C'est là le paradis que le Seiqneur donne aux âmes, lorsqu'elles entrent en possession du royaume éternel.

Quand Dieu créa l'homme, son premier dessein n'avait point été de le mettre sur la terre pour qu'il y souffrît : il l'avait placé dans un paradis de délices : *Posuit in paradiso voluptatis*[3], afin que de là il passât au ciel pour jouir de la gloire éternelle des bienheureux. Mais l'homme en péchant se rendit indigne du paradis terrestre, et se ferma la porte du séjour céleste, se condamnant ainsi volontairement lui-même à la mort et aux souffrances éternelles. Qu'a fait le Fils de Dieu pour délivrer l'homme de ces misères ! De très-heureux qu'il était, il s'est soumis à tous les tourments, à toutes les afflictions. Sans doute, le Rédempteur pouvait, sans souffrir, nous retirer des mains de nos ennemis. Il pouvait venir sur la terre y jouir de sa félicité et y obtenir les honneurs qui lui étaient dus

[1] (I *Tim.* VI, 15.) — [2] (*Matth.* XXV, 21.) — [3] (*Gen.* II, 15.)

comme au roi et au maître de toutes choses. Une seule goutte de son sang, une seule larme offerte à Dieu par lui aurait suffi pour racheter le monde et mille mondes. *Quælibet passio Christi*, dit le Docteur angélique, *suffecisset ad redemptionem propter infinitam dignitatem personæ*[1]. Mais non : *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem*[2] : Il renonça aux honneurs et aux plaisirs, et il choisit une voie toute pleine de travaux, de peines et d'ignominies.

Il suffisait, dit saint Jean Chrysostome, pour la rédemption de l'homme, d'une œuvre quelconque du Verbe incarné ; mais cela ne suffisait pas à l'amour qu'il portait à l'homme. *Quod sufficiebat redemptioni, non sufficiebat amori.* Et comme celui qui aime veut se voir aimé, Jésus-Christ, pour se voir aimé de l'homme, a voulu souffrir beaucoup et faire choix d'une vie toute de souffrances, pour obliger l'homme à l'aimer beaucoup. Notre-Seigneur révéla à sainte Marguerite de Cortone qu'il n'avait jamais eu dans sa vie la moindre consolation sensible. Aussi peut-on lui appliquer cette parole de Jérémie : *Magna velut mare contritio tua*[3] ; car sa vie toute entière a été amère comme la mer, qui n'a pas une goutte d'eau douce. Et c'est avec raison qu'Isaïe appelle Jésus l'homme de douleurs : *Virum dolorum*[4], comme si dans cette vie il n'avait pu avoir que douleurs et tourments. Ce ne furent point des douleurs communes que celles du Sauveur, dit saint Thomas : *assumpsit dolorem in summo*, c'est-à-dire qu'il a voulu être l'homme le plus affligé qu'il y a jamais ou qu'il y aura jamais sur la terre.

En effet, ce fils de l'homme est venu au monde exprès pour souffrir, et c'est pour cela qu'il a pris un corps parfaitement apte à la souffrance. A peine fut-il conçu dans le sein de Marie, que, comme l'Apôtre nous l'apprend, il dit à son père : *Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi*[5]. Vous avez refusé, ô mon père, les sacrifices que vous offraient

[1] (*Quod l.* II, *a* 2.) — [2] (*Hebr.* XII, 2.)
[3] (*Thren.* II, 13.) — [4] (*Isa.* LIII, 3.) — [5] (*Hebr.* X, 5.)

les hommes, parce qu'ils ne suffisaient pas pour apaiser votre justice irritée par leurs péchés ; mais vous m'avez donné un corps tel que je vous l'ai demandé, délicat, sensible, fait tout exprès pour sentir la douleur. Ce corps, je l'accepte volontiers, et je vous l'offre, afin que, souffrant par son moyen toutes les douleurs qui doivent remplir ma vie et finir par me donner la mort sur la croix, je puisse vous apaiser en faveur du genre humain, et conquérir ainsi l'amour des hommes.

Et voilà qu'à peine entré dans le monde, il donne entrée à son sacrifice et commence à souffrir, mais d'une autre manière que ne souffrent les hommes. Les autres enfants, tant qu'ils sont dans le sein de leur mère, ne souffrent pas, ou du moins, s'ils souffrent, ils ne le sentent point, parce qu'ils sont privés d'entendement. Mais Jésus emprisonné pendant neuf mois sent bien ce qu'il souffre de cette contrainte. *Fœmina circumdabit virum*, a dit Jérémie [1], annonçant par là qu'une femme, telle qu'a été Marie, tiendrait renfermé dans ses entrailles moins un enfant qu'un homme ; enfant sans doute, si l'on ne considère que l'âge, mais homme parfait en ce qui concerne l'usage de la raison ; car dès le premier moment de sa vie, Jésus fut plein de toute sagesse : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi*, comme l'a dit saint Paul [2] « Jésus, comme l'a dit saint Bernard, n'était pas encore né, que déjà il était homme, non par son âge, il est vrai, mais par sa sagesse [3]. » Saint Augustin a dit de même : « Il était sage comme ne le sont pas les enfants, et enfant comme ne le sont pas les sages [4]. »

Il sort de cette prison qu'a été pour lui le ventre de sa mère ; mais est-ce pour jouir ? Non, c'est pour souffrir ! car il naît dans le cœur de l'hiver au milieu de la nuit, dans une étable, et dans un tel état de pauvreté, qu'il n'a point de feu

[1] (*Jerem.* XXXI, 2.) — [2] (*Coloss.* II, 3.)
[3] Vir erat Jesus, necdum etiam natus, sed sapientia, non ætate.
[4] Erat ineffabiliter sapiens, sapienter infans. (*Serm.* XXVII, *de temp. al.* CLXXXVII, *n*, 1.)

pour se réchauffer, ni de langes suffisantes pour se couvrir. « C'est une chaire éloquente, » a dit saint Thomas de Villeneuve[1]. Comme Jésus-Christ, dans la grotte de Bethléem, nous enseigne éloquemment à souffrir sans murmure! *In præsepe*, a dit à son tour le P Salmeron, *omnia sunt vilia visui, ingrata auditui, olfactui molesta, tactui dura et aspera*. Là tout est fait pour faire souffrir : pour faire souffrir les yeux, qui n'aperçoivent que des pierres noires et grossièrement taillées; pour faire souffrir les oreilles, qui n'entendent que les mugissements des bêtes; pour faire souffrir l'odorat, que blesse la puanteur du fumier; pour faire souffrir le sens du toucher, qu'affecte une dure crèche avec un peu de paille. Voyez ensuite le divin enfant serré dans son maillot de manière à ne pouvoir bouger. « Un Dieu, dit saint Zénon, se laisse lier et serrer étroitement, lui qui venait dans le but d'acquitter les dettes du monde entier[2] Heureux, a dit de son côté saint Augustin, sont ces langes, qui ont servi à enlever les souillures de nos âmes[3]. Voyez comme il tremble de froid, comme pour nous donner à entendre qu'il souffre, et comme il présente à son Père ces premières larmes pour nous éviter les larmes éternelles qui eussent été notre partage. Heureuses larmes qui effacent nos crimes[4], dit saint Thomas de Villeneuve; larmes précieuses qui nous obtiennent le pardon de nos péchés.

Et ce fut ainsi que la vie de Jésus continua d'être affligée et tourmentée. Peu de temps après sa naissance, il est contraint de fuir en Egypte, errant ainsi et s'exilant pour échapper aux mains d'Hérode. Là, dans ce pays barbare, il passe plusieurs années de son enfance, pauvre et inconnu. Sa vie ne fut guère différente à Nazareth, où il vint demeurer après son retour d'Egypte, jusqu'à ce qu'enfin il reçût la mort sur

[1] Magna cathedra præsepium illud.

[2] Patitur Deus pannis alligari, qui mundi venerat debita soluturus.

[3] O felices panni, quibus peccatorum sordes extersimus! (*Serm.* IX, *de temp.*)

[4] Felices lacrymæ, quibus nostræ obliterantur impietates!

une croix par la main des bourreaux dans un océan de douleurs et d'opprobres. Mais il faut en outre observer ici que les douleurs auxquelles Jésus-Christ se soumet dans sa passion, comme la flagellation, le couronnement d'épines, le crucifiement, l'agonie, la mort, et toutes les autres peines et injures qu'il endura dans ses derniers moments, il les avait souffertes dès le commencement de sa vie, puisque dès le premier jour il eut devant les yeux le tableau funeste de tous les tourments qu'il devait subir à sa mort, comme il l'avait déclaré par la bouche de David en ces termes : *Dolor meus in conspectu meo semper*[1]. On a soin de cacher aux malades le fer ou le feu qu'il faudra employer pour leur guérison ; mais Jésus ne voulut pas que les instruments de sa passion à venir lui fussent cachés ; il voulut au contraire les avoir toujours présents devant les yeux, jusqu'au moment où il expirerait épuisé de douleur et privé de toute sorte de soulagements. La sœur Madeleine Orsini souffrait depuis longtemps d'une maladie grave ; Jésus-Christ lui apparut un jour dans son attitude de crucifié, pour la fortifier ainsi par le souvenir de ce qu'il avait souffert lui-même dans sa passion, et il l'exhorta à souffrir avec patience. Mais, Seigneur, lui dit-elle, votre agonie sur la croix n'a duré que trois heures, et moi, je souffre depuis trois années. Ignorante que tu es, lui dit Jésus ; dès le premier instant que je me suis renfermé dans le sein de Marie, j'ai souffert tout ce que j'ai eu à souffrir à ma mort. « Jésus-Christ, dit Novarin, a eu présente à sa pensée l'image de sa croix, de sorte que le prophète a pu avec raison[2] dire de lui qu'il a porté sur son épaule dès sa naissance, pour ainsi dire, l'insigne de sa royauté[3] » Je ne vous trouverai donc jamais que sur la croix, ô mon cher Rédempteur[4], disait Drogon d'Ostie. Oui, sans doute, car la croix où Jésus-Christ est mort a toujours été présente à son esprit.

[1] (*Ps.* XXXVII, 18.)
[2] (*Isa.* IX, 6.)
[3] Christus crucem etiam in ventre matris menti impressam habuit, adeo ut vix natus principatum ejus super humerum ejus habere dicitur.
[4] Domine, nusquam te inveniam, nisi in cruce?

Même en dormant, dit le cardinal Bellarmin, Jésus-Christ avait toujours sa croix présente à ses yeux[1].

Mais ce qui remplit surtout d'amertume et de chagrin la vie de Jésus-Christ, ce fut moins la perspective des douleurs de sa passion, que celle des péchés que les hommes devaient commettre après sa mort. Ces péchés furent les bourreaux cruels qui le firent vivre dans une continuelle agonie, et dans une si affreuse tristesse, que c'eût été assez de cette seule peine pour le faire mourir à chaque instant. La seule vue de l'ingratitude des hommes, dit le P. Lessius, eût suffi pour causer à Jésus-Christ mille fois la mort. Les fouets, la croix, la mort même n'étaient point pour lui des objets odieux ; loin de là, ils lui étaient chers ; il les avait voulus et désirés. Il s'était offert de lui-même à souffrir ces tourments : *Oblatus est quia ipse voluit*[2] Ce n'est point contre son gré qu'il a perdu la vie, c'est parce qu'il l'a voulu : *Animam meam pono pro ovibus meis*[3]. Que dis-je? son plus grand désir, dans tout le cours de sa vie, fut de voir arriver le temps de sa passion pour accomplir au plus tôt la rédemption des hommes, ce qui lui fit dire à ses apôtres la veille de sa mort : « J'ai désiré vivement de manger cette pâque avec vous[4] » Avant que ce temps fût venu, il semblait se consoler en disant[5] : Il faut que je sois baptisé dans le baptême de mon propre sang, non pour laver mon âme, mais pour ôter à mes brebis la tache de leurs péchés ; et combien je me sens pressé d'accomplir ce baptême en mourant sur la croix ! *Non ex metu mortis suæ, sed ex mora redemptionis nostræ*, dit à ce sujet saint Ambroise[6] Ce n'était point la crainte de la mort qui l'affligeait, c'était le retard qu'éprouvait notre rédemption.

Saint Zenon, dans un sermon sur la passion, considère que

[1] Crucem suam Christus semper ante oculoshabuit. Quando dormiebat, cor vigilabat, nec ab intuitu crucis vacuum erat.

[2] (*Isa.* LIII, 7.) — [3] (*Joan.* x, 15.)

[4] Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum. (*Luc.* XXII, 15.)

[5] Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur?

[6] (*In Luc.* lib. VII, n. 133.)

Jésus-Christ a choisi le métier de charpentier (et il était connu pour tel et appelé de même, ainsi que l'atteste saint Marc[1]) pour une raison qu'il indique en ces termes : *Dei filius illis delectabatur operibus quibus lignorum segmentis et clavis sibi sæpe futuræ crucis imago præformabatur.* Ces sortes d'ouvriers, en effet, manient sans cesse le bois et les clous, et Jésus aimait leurs ouvrages qui lui représentaient la croix sur laquelle il voulait mourir. Revenons à notre sujet. C'était moins la pensée de sa passion future qui affligeait le cœur de notre Rédempteur, que l'ingratitude dont les hommes devaient payer son amour. C'était de cette ingratitude qu'il se plaignait dans l'étable de Bethléem ; ce fut elle qui lui fit répandre cette sueur abondante d'eau et de sang dans le jardin de Gethsémani ; elle qui lui causa cette profonde tristesse qu'il exprima lui-même en ces termes : *Tristis est anima mea usque ad mortem ;* ce fut elle enfin qui le fit mourir désolé et dénué de toute consolation sur la croix. Car, comme le dit le P Suarez, Jésus-Christ a voulu satisfaire plus encore pour la peine du dam due à l'homme, que pour la peine du sens[2] Et c'est pourquoi les peines intérieures que Notre-Seigneur éprouva dans son âme furent beaucoup plus grandes que toutes les autres qu'il souffrit dans son corps.

Nous avons donc contribué, par nos péchés, à rendre si amère et si douloureuse la vie entière du Sauveur. Mais rendons grâces à sa bonté qui nous donne le temps de réparer le mal commis. Comment le réparer ? en souffrant avec patience les peines et les croix qu'il nous envoie pour notre bien ; et pour souffrir avec patience, faisons ce qu'il nous indique lui-même dans les Cantiques de faire : *Pone me ut signaculum super cor tuum*[3]. Mettons sur notre cœur l'image de Jésus crucifié, c'est-à-dire considérons l'exemple qu'il nous donne, songeons aux douleurs qu'il a souffertes pour nous, et nous souffrirons ainsi toutes les croix sans nous plaindre. Ce médecin

[1] Nonne hic est faber, filius fabri ? (*Marc.* VI, 3.)
[2] Principalius Christus satisfecit pro pœna damni, quam sensus.
[3] (*Cant.* VIII, 7.)

céleste, dit saint Augustin, a voulu se rendre malade pour nous guérir de nos maux par sa maladie[1]. Isaïe avait dit le premier : *Livore ejus sanati sumus*[2]. Nos âmes malades, par le péché, n'avaient toutes besoin, pour se guérir, d'autre remède, que de la souffrance ; et ce remède Jésus voulut être le premier à le prendre, pour que nous, qui étions les vrais malades, nous n'éprouvassions pas trop de répugnance. *Primo bibit medicus, ut bibere non dubitaret ægrotus*[3]. Cela posé, quand Jésus-Christ nous envoie des croix, nous devrions, dit saint Epiphane, lui rendre grâces pour faire voir que nous sommes ses vrais disciples[4] Et ce ne serait pas sans sujet, puisque, en vous traitant de cette manière, il nous rend semblables à lui. Saint Jean Chrysostome ajoute une chose bien consolante. Quand nous rendons grâces à Dieu, nous dit-il, pour un bienfait reçu, uous ne faisons que lui donner ce que nous lui devons ; mais lorsque nous supportons quelque peine avec patience pour l'amour de lui, Dieu devient, en quelque sorte, notre débiteur[5]. Vous voulez aimer Jésus-Christ ? dit saint Bernard, eh bien ! apprenez de Jésus-Christ comment il faut l'aimer[6] Sachez souffrir quelque chose pour ce Dieu qui a tant souffert pour vous. Le désir de plaire à Jésus-Christ et de lui faire connaître leur amour, était ce qui rendait les saints avides et en quelque sorte altérés non de plaisirs et d'honneurs, mais de peines et de souffrances. Loin de moi la pensée, disait l'Apôtre, de me glorifier en autre chose que dans la croix de

1 Mirabile genus medicinæ ! Medicus voluit ægrotare, et ægrotos sua infirmitate sanare. (*a*)

2 (*Isa.* LIII, 5.) (*b*)

3 (*Aug. serm.* XVIII, *de verbis dom. al.* LXXXVIII, *n.* 7.)

4 Christianorum propria virtus est, etiam in adversis referre gratias.

5 In bonis gratias agens reddidisti debitum ; in malis, Deum reddidisti debitorem.

6 Disce a Christo quemadmodum diligas Christum. (*Serm.* XX, *in cant. n.* 14.)

(*a*) Aliquid simile habetur in serm. XIX de sanctis, al. in app. CCXLVII, n. 3. (*L'éditeur.*)

(*b*) Et nous avons été guéris par ses blessures.
Le prophète Isaïe trad. en vers franç. (*L'éditeur.*)

Notre-Seigneur Jésus-Christ[1]. Heureux compagnon de son Dieu crucifié, il n'ambitionnait pas d'autre gloire que de se voir en croix. Ou mourir, ou souffrir, s'écriait sainte Thérèse ; comme si elle eût dit : O mon époux, si vous voulez m'appeler à vous en m'envoyant la mort, me voici, je suis prête et je vous rends grâces ; mais si vous voulez me laisser encore quelque temps sur la terre, je ne veux pas y rester sans souffrir. Sainte Marie Madeleine de Pazzi disait au contraire : souffrir et ne point mourir, ce qui signifiait : Mon Jésus, je désire le paradis pour vous aimer mieux, mais je désire encore plus les souffrances pour répondre en partie à l'amour que vous m'avez montré en souffrant autant que vous l'avez fait. Et la vénérable sœur Marie Crucifiée de Sicile aimait tant à souffrir, qu'elle disait souvent : Le paradis est beau ; mais une chose y manque, c'est de souffrir. Quand saint Jean de la Croix vit Jésus lui apparaître la croix sur l'épaule, et que Jésus lui dit : Jean, demande-moi ce que tu veux ; le saint ne demanda que des souffrances et des mépris. « Seigneur, lui répondit-il, souffrir et être méprisé pour vous[2]

Si nous n'avons pas, nous, le courage de demander les souffrances, tâchons au moins d'accepter sans murmure celles que le Ciel nous envoie pour notre bien. *Ubi patientia, ibi Deus* : où se trouve la patience, là se trouve Dieu, disait Tertullien[3]. Où est-ce que Dieu réside ? Donnez-moi une âme qui souffre son mal avec résignation, et je vous dirai sans hésiter que Dieu réside dans cette âme. *Prope est Dominus iis qui tribulato sunt corde*[4] Le Seigneur se plaît, dit le Psalmiste, à se tenir proche des affligés. Mais de quelle sorte d'affligés ? de ceux qui souffrent avec calme et avec résignation à la volonté divine. C'est à eux que Dieu donne la paix véritable, qui consiste, comme

[1] Mihi absit gloriari, nisi in cruce domini nostri Jesu Christi. (*Gal.* IV, 14.)
[2] Domine, pati et contemni pro te.
[3] (*Tertull. de patient, n.* 15.) (*a*)
[4] (*Ps.* XXXIII, 19.)
(*a*) Dans l'édition de Rigault, le texte de Tertullien est conçu de cette autre manière : *Ubi Deus, ibidem et alumna ejus patientia.*
(*L'éditeur.*)

le dit saint Léon, à unir notre volonté à celle de Dieu [1]. La conformité à la volonté divine est, comme l'observe saint Bonaventure, quelque chose de semblable au miel qui rend douces et aimables même les choses amères. La raison en est que celui qui obtient tout ce qu'il veut n'a rien de plus à désirer, et dès lors est heureux, selon ce qu'a dit saint Augustin [2]. Par conséquent celui qui ne veut que ce que Dieu veut, reste toujours content et satisfait, puisque, comme il n'arrive jamais que ce que Dieu veut, l'âme ainsi disposée obtient toujours ce qu'elle désire.

Quand Dieu nous envoie des croix, non-seulement nous devons nous résigner sans murmure à sa volonté, mais nous devons encore lui rendre grâces, car c'est un signe qu'il veut nous pardonner nos péchés et nous sauver des peines de l'enfer. Il faut que celui qui a offensé Dieu soit puni. Prions donc le Seigneur de nous punir dans cette vie, plutôt que dans l'autre. Malheur au pécheur qui, au lieu de recevoir ici-bas le châtiment qu'il mérite, voit prospérer ses affaires. Nous préserve le ciel de cette miséricorde dont parle Isaïe : *Misereamur impio* [3]. Je ne veux point de cette miséricorde, disait saint Bernard ; une miséricorde de cette espèce est plus terrible que tous les châtiments [4]. Lorsque Dieu ne punit pas le pécheur sur la terre, c'est qu'il se réserve de le punir dans l'éternité. Quand nous voyons un Dieu mort sur la croix, disait saint Laurent Justinien, considérons le don immense qu'il nous a fait de son sang pour nous racheter de l'enfer ; reconnaissons en même temps la malice du péché qui l'a réduit à mourir [5] « O Dieu éternel ! disait Drogon, rien ne m'épouvante comme de voir votre fils frappé d'une mort si cruelle à cause du péché [6] »

[1] Christiana vera pax est a Dei voluntate non dividi.

[2] Beatus est qui habet omnia quæ vult.

[3] (*Isa.* XXVI, 10.)

[4] Misericordiam hanc nolo, super omnem iram miseratio ista. (*In Cant. serm.* XLII, *n.* 4.)

[5] De pretio erogato redemptoris tui agnosce munus, tuæque prævaricationis pondus. (*De Triumph. Cart. Cap.* X.)

[6] Nihil ita me deterret, sicut videre filium tuum propter peccatum crudelissima morte mulcatum.

Consolons-nous donc lorsque, après avoir péché, nous voyons que Dieu nous punit dans ce monde, parce que c'est un signe qu'il usera de miséricorde envers nous dans l'autre. La seule pensée d'avoir déplu à un Dieu si bon doit, si nous l'aimons, nous consoler du mal qui nous arrive, car ce mal nous vaut mieux que si nous étions comblés de biens et de consolations dans cette vie. « Celui qui aime Dieu, dit saint Jean Chrysostome, goûte plus de consolations quand il se voit puni après avoir offensé un si bon maître, que s'il n'en recevait aucun châtiment[1] » Pour celui qui aime, dit encore le même saint docteur, c'est une plus grande peine de penser qu'il a déplu à Dieu, que de recevoir quelque châtiment que ce soit. Encore une fois, consolons-nous dans nos souffrances ; et si toutes ces pensées ne sont pas suffisantes pour nous consoler, adressons-nous à Jésus-Christ, qui nous consolera, comme il l'a promis par ces paroles : « Venez à moi, vous tous qui êtes en peine et dans l'accablement, et je vous soulagerai[2] Quand nous aurons recours au Seigneur, ou il nous délivrera du mal qui nous obsède, ou il nous donnera des forces pour le supporter avec patience. Et cette grâce vaut mieux encore que la première, parce que les tribulations souffertes avec résignation, outre qu'elles ont pour effet de nous faire expier dans cette vie les péchés que nous avons commis, nous font acquérir dans le paradis une gloire plus grande. Ayons encore recours dans nos afflictions à Marie, que l'Eglise appelle la mère de miséricorde, la cause de notre joie, la consolatrice des affligés[3] Allons à cette bonne dame qui, comme le dit Lansperge, ne permet pas qu'on se retire d'auprès d'elle avec la tristesse dans le cœur, après qu'on l'a invoquée[4] La fonction qui lui a été confiée,

[1] Major consolatio erit ei qui punitur, si amet Dominum, postquam exacerbavit tam misericordem, quam qui non punitur.

[2] Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. (*Matth.* XI, 28.)

[3] Mater misericordiæ, causa nostræ lætitiæ, consolatrix afflictorum.

[4] Omnibus pietatis sinum apertum tenet, neminem a se tristem redire sinit.

dit saint Bonaventure, c'est de compatir au malheur[1]. De là Richard de Saint-Laurent conclut que quiconque l'invoque la trouvera toujours disposée à l'aider[2]. Et qui jamais, s'écrie le bienheureux Eutychien, s'est vu abandonné, après avoir imploré son assistance[3] ?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Sainte Marie Madeleine de Pazzi[4] prescrivit à deux de ses religieuses de rester pendant les fêtes de Noël aux pieds du saint enfant pour faire ce que faisaient les animaux dans l'étable, c'est-à-dire réchauffer ses membres tremblants de froid, par leurs louanges, leurs actions de grâce et leurs soupirs d'amour. Oh! que ne puis-je, mon Rédempteur, remplir ces mêmes fonctions! Je vous loue, mon Jésus, je loue votre miséricorde infinie, je loue votre amour sans bornes, j'unis ma voix à celle de vos anges pour que vous soyez glorifié sur la terre et dans le ciel. *Gloria in altissimis Deo.* Je vous rends grâces au nom de tous les hommes, et principalement pour moi-même, malheureux pécheur que je suis! que deviendrais-je, quelle espérance de salut me resterait-il, si vous n'étiez pas venu, vous, mon Sauveur, du ciel sur la terre pour me racheter? Je vous loue donc, je vous rends grâces et je vous aime. Recevez, ô saint enfant, mes actes d'amour; et s'ils vous semblent froids, parce qu'ils viennent d'un cœur glacé, réchauffez vous-même ce cœur qui vous a offensé, mais qui est repentant. Oui, Seigneur, je me repens par-dessus tout de vous avoir dédaigné, vous qui m'avez tant aimé. Je ne désire maintenant, je ne vous demande que de pouvoir vous aimer. Donnez-moi votre amour, et disposez de moi à votre gré. J'ai été pendant un temps un misérable esclave de l'enfer; maintenant que j'ai rompu ses chaînes, je me donne à

[1] Tibi officium miserendi commissum.
[2] Inveniet semper paratam auxiliari.
[3] Quis unquam, o beata, tuam rogavit opem, et fuit derelictus? (*B. Eutych. in vita S. Theoph.*)
[4] (*Part.* I, c. 25.)

vous ; je vous consacre mon corps, ma vie, mon âme, ma volonté, ma liberté. Je ne veux plus être qu'à vous, ô mon bien suprême. Ah ! attachez mon cœur à vos pieds, afin qu'il ne puisse plus s'éloigner de vous. O très-sainte Marie, demandez pour moi la grâce que je reste toujours dans les douces chaînes d'amour de votre fils : priez-le de m'accepter pour son esclave. Il fait tout ce que vous lui demandez. Ah ! priez-le pour moi, priez-le pour moi, c'est ce que j'espère.

VIII[e] DISCOURS

Le Verbe éternel, de riche, s'est fait pauvre.

Excutere de pulvere, consurge, sede, Jerusalem. Sortez de la poussière, levez-vous, reposez-vous, Jérusalem. (*Isa.* LII. 2.)

Allons, âme chrétienne, s'écrie le prophète, secouez cette poussière des affections terrestres : *Excutere de pulvere, consurge.* Allons, levez-vous, sortez de cette fange du vice où vous êtes misérablement plongée : *Sede, Jerusalem.* Relevez-vous pour régner sur ces passions qui tendent à vous priver de la gloire céleste, et vous font courir le danger d'un éternel malheur. Que devra faire cette âme pour arriver à cet heureux état ? Elle n'a qu'à contempler la vie de Jésus-Christ, il est ce riche qui, possédant tous les biens du ciel et de la terre, s'est fait pauvre, méprisant ainsi tous les biens de ce monde. Considérons-le sous ce point de vue, et pour cela prions Jésus et Marie de nous éclairer.

Tout ce que renferment le ciel et la terre appartient au Seigneur. *Meus est orbis terræ*, dit-il lui-même, *et plenitudo ejus*[1]. Mais tout cela est peu, le ciel et la terre ne composent pas toutes les richesses de Dieu. Il est ce riche dont les richesses sont infinies, sans qu'elles puissent jamais lui manquer, parce qu'elles sont indépendantes de tout et qu'il les possède en lui-même, et par lui-même, comme étant le bien

[1] (*Ps.* XLIX, 10.)

infini. *Deus meus es tu,* disait David, *quoniam bonorum meorum non eges* [1] Eh bien! ce Dieu si riche s'est fait pauvre en se faisant homme, afin de pouvoir enrichir les pécheurs. *Egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis* [2] Et pourquoi Dieu s'est-il ainsi appauvri? Le voici. Les biens de la terre ne peuvent être que terre et boue, boue qui aveugle tellement les hommes, qu'ils ne distinguent plus quels sont les vrais biens. Avant la venue de Jésus-Christ, le monde était plein de ténèbres, parce qu'il était plein de péchés. *Omnis caro corruperat viam suam* [3] Tous les hommes avaient violé et corrompu la loi et la raison; ils vivaient comme des brutes, ne songeant qu'à se procurer les biens et les plaisirs de ce monde, et ne s'embarrassant en aucune manière des biens éternels. Mais la miséricorde divine permit que le Fils de Dieu vînt éclairer lui-même ces hommes aveugles. *Habitantibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis* [4]

Jésus a été appelé la lumière des nations: *Lumen ad revelationem gentium* [5]; *Lux in tenebris lucet* [6] Le Seigneur nous avait déjà promis d'être notre maître, notre maître visible à tous les yeux, et de venir nous enseigner le chemin du salut, qui n'est autre que la pratique des vertus, et particulièrement de la sainte pauvreté. *Et erunt oculi tui videntes præceptorem tuum* [7] Mais ce maître ne devait pas nous instruire seulement par ses leçons; il devrait nous instruire de plus par les exemples de sa vie. La pauvreté n'existait pas dans le ciel, dit saint Bernard, on ne pouvait la trouver que sur la terre; mais l'homme n'en connaissait pas le prix; il ne la demandait pas; il l'évitait. Mais le Fils de Dieu descendit sur la terre, et il la choisit pour compagne de toute sa vie, afin que son exemple nous la fît aimer et désirer [8] Et voilà notre

1 (*Ps*. xv, 1.) — 2 (II, *Cor*. viii, 9.) — 3 (*Gen*. vi, 12.)
4 (*Isa*. ix, 2.) — 5 (*Luc*. ii, 32.) — 6 (*Joan*. i, 5.)
7 (*Isa*. xxx, 20.)
8 Paupertas non inveniebatur in cœlis; porro in terris abundabat, et nesciebat homo pretium ejus. Hanc itaque filius concupiscens descendit, ut eam eligat sibi, et nobis sua æstimatione faciat pretiosam. (*Serm*. 1 *in vig. Nat.*)

Rédempteur, qui dès sa naissance, s'est fait précepteur de pauvreté dans la grotte de Bethléem, que le même saint Bernard nomme *Schola Christi*, et que saint Augustin appelle *Spelunca Magistra.*

Dieu permit qu'un édit de César vînt à propos pour que le Fils de Dieu naquît non-seulement pauvre, mais le plus pauvre de tous les hommes, en le faisant naître hors de la maison paternelle, dans une grotte qui servait d'étable aux animaux. Les autres enfants qui naissent dans la maison de leur parents, y trouvent d'ordinaire des langes, du feu, des secours qu'on leur donne au moins par charité. Quel enfant de pauvre est jamais né dans une étable? C'est à peine si l'on y voit naître des animaux. Voici comment saint Luc rapporte ce fait. Quand le moment fut venu où Marie devait enfanter, Joseph parcourut Bethléem pour lui trouver un logement; mais il eut beau en chercher de maisons en maisons, il n'en trouva point. Il s'adressa pour lors au maître de l'hôtellerie, et n'y fut pas plus heureux: *Non erat eis locus in diversorio*[1]. Marie fut donc obligée de se réfugier, pour accomplir son accouchement, dans cette caverne où, malgré le concours des voyageurs, il ne se trouvait alors que quelques animaux. Pour les enfants des princes on prépare des appartements bien chauds, ornés de tentures, des berceaux précieux, des langes fins. Les grands du royaume, les plus hautes dames offrent leurs secours à cet effet. Le roi du ciel n'a qu'une grotte humide, tapissée d'herbe; à la place des lits de plume il n'obtient qu'un peu de paille dure et piquante; il n'a pour langes que quelques lambeaux d'étoffe grossière. « Le créateur des anges, dit saint Pierre Damien, n'est point revêtu de pourpre, mais seulement enveloppé dans des langes de vil prix. Que l'orgueil humain rougisse, en voyant éclater l'humilité du Sauveur[2]. » Au lieu de feu, au lieu de secours humains,

[1] *(Luc.* II, 7.)

[2] Conditor angelorum, non ostro opertus, sed vilibus tegitur panniculis involutus. Erubescat terrena superbia, ubi coruscat humilitas Salvatoris. (*Lib.* VI, *cap.* 18.)

il n'a pour se réchauffer que l'haleine des animaux qui sont dans l'étable; au lieu de berceaux d'argent, il n'a qu'une mauvaise crèche. Eh! quoi, s'écrie saint Grégoire, une mauvaise crèche pour le Roi des rois, qui remplit de sa grandeur les cieux et la terre[1]! Oui, car ce Roi des rois a voulu pour l'amour de nous naître pauvre, le plus pauvre de tous. Au moins les enfants trouvent-ils d'ordinaire dans le lait de leurs mères une nourriture abondante; mais en cela même Jésus a voulu être pauvre. Car le lait de Marie était un lait miraculeux, et ce n'était pas la nature, mais le ciel qui l'en avait pourvue, ainsi que nous l'enseigne la sainte Eglise[2]. Et Dieu, pour complaire au désir de son fils, qui voulait venir au monde dans l'état le plus pauvre, n'avait donné du lait à Marie qu'en très-petite quantité, et à peine de quoi suffire à soutenir la vie de son fils. Aussi l'Eglise dit-elle dans ses hymmes: *Modico lacte pastus est.*

Ainsi Jésus naquit pauvre, et continua de même à l'être toute sa vie, et non-seulement pauvre, mais réduit à la men dicité, car le mot *egenus* dans le texte grec a cette signification; ce qui a fait dire à Corneille de la Pierre : *Patet Christum non tantum pauperem fuisse, sed etiam mendicum.* Après être venu au monde dans un état si pauvre, il lui fallut s'enfuir de sa patrie jusqu'en Egypte; et saint Bonaventure, considérant avec compassion la pauvreté de Marie et de Joseph, obligés malgré leur indigence de faire un si long chemin, portant dans leurs bras le saint enfant, qui souffrait beaucoup de leurs privations et de leurs souffrances, se demande comment ils faisaient pour vivre, où ils reposaient pendant les nuits, comment ils pouvaient se loger[3]. Un peu de pain dur sans doute leur servait d'aliment; la terre leur servait de lit, un arbre d'abri. Oh! qui aurait rencontré sur cette route inhospitalière ces trois nobles voyageurs, pour qui aurait-il

[1] Qui complexu suo ambit omnia, in brutorum præsepe reclinatur?

[2] Virgo lactabat ubere de cœlo pleno (*In circum. lect.* 8.)

[3] Quomodo faciebant de victu? Ubi nocte quiescebant? Quomodo hospitabantur?

pu les prendre, si ce n'est pour trois pauvres mendiants? Arrivés enfin en Egypte, pauvres, étrangers, sans parents, sans amis, que ne durent-ils pas souffrir dans leur indigence pendant les sept années qu'ils y passèrent? Saint Basile dit qu'ils pouvaient à peine trouver à se nourrir en gagnant leur vie par le travail de leurs mains[1] Ludolphe de Saxe rapporte que plus d'une fois Jésus pressé par la faim allait demander à Marie un morceau de pain, et que Marie le renvoyait en lui disant: Nous n'en avons pas[2].

De l'Égyte ils reviennent dans la Palestine pour aller vivre à Nazareth, et là Jésus continue à vivre pauvrement; pauvreté dans l'habitation, pauvreté dans l'ameublement. Telle est la demeure que choisit l'architecte du monde, dit saint Cyprien[3]. Là il vécut en pauvre, soutenant son existence à force de sueurs et de fatigues comme les artisans et les fils d'artisans; c'est aussi de ce nom que l'appelaient les Juifs, en disant de lui avec mépris: « N'est-ce pas là cet artisan? n'est-ce pas là ce fils d'artisan[4]? » A la fin, et dans les trois dernières années de sa vie, le Rédempteur se mit à prêcher son Evangile; mais sa fortune ou sa condition ne changea pas pour cela, il vécut même plus pauvrement encore, puisqu'il vivait d'aumônes. Aussi put-il dire à un homme qui voulait le suivre, en comptant vivre de cette manière plus à son aise: « Les renards ont leurs tanières et les oiseaux leurs nids ; mais le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête[5]. » Corneille de la Pierre commente ainsi ces paroles : « Si vous

[1] Sudores frequentabant, necessaria vitæ inde sibi quærentes.

[2] Aliquando filius famem patiens panem petit, nec unde daret mater habuit. (*In vit. Christ. cap.* 13.)

[3] Domus paupercula, supellex exigua. Tale elegit hospitium fabricator mundi. (*a*)

[4] Nonne hic est faber? Nonne fabri filius?

[5] Vulpes foveas habent, volucres cœli nidos : Filius hominis non habet ubi caput reclinet. (*Matth.* VIII, 9.)

(*a*) Nous ne trouvons dans la nomenclature des Œuvres, même supposées de S. Cyprien, aucun livre ou sermon *de Nativ.* qui lui soit attribué.

(*L'éditeur.*)

comptez sur quelque avantage en vous rangeant parmi mes disciples, vous vous trompez, car je suis venu sur la terre pour enseigner la pauvreté, et pour cela je me suis rendu à un état plus pauvre que celui des animaux qui ont leurs tanières et leurs nids, au lieu que je n'ai en ce monde pas même un pouce de terre qui m'appartienne, et où je puisse reposer ma tête, et je veux que mes disciples soient comme moi[1]. » Car, comme le dit saint Jérôme, un serviteur de Jésus-Christ ne possède rien que Jésus-Christ[2] En un mot, Jésus vécut et mourut pauvre ; il fallut pour l'ensevelir que Joseph d'Arimathie donnât un terrain, et que d'autres donnassent un linceul pour envelopper son corps sacré.

Le cardinal Hugues, considérant la pauvreté, l'abjection et les peines auxquelles a voulu se soumettre notre Rédempteur, dit de lui : *Quasi insanus factus ad miserias nostras descendit.* Il me semble que par amour pour les hommes Dieu soit tombé en démence, en prenant pour lui toutes leurs misères afin de leur obtenir les richesses de la grâce divine et de la gloire éternelle. Et si Jésus ne l'avait fait, continue le même auteur, qui aurait voulu croire que le maître de tous les trésors voudrait être si pauvre ; que le Seigneur de tout voudrait être le dernier des serviteurs ; que le Roi du ciel se vouerait au mépris et à l'ignominie, l'être infiniment heureux à tant de douleurs[3]? Il y a, il est vrai, sur la terre des princes compatissants qui emploient leurs richesses au soulagement des pauvres ; mais voit-on un roi qui, pour soulager les pauvres, se réduise lui-même à la pauvreté, comme le fit Jésus? On cite comme un prodige de charité ce que fit le roi Edouard, qui rencontrant sur son chemin un mendiant qui ne pouvait se mouvoir, et qui gisait abandonné de tous, le prit sur ses épaules et le porta à l'église. Sans doute, ce fut là un acte sublime de charité, bien fait pour

[1] Speras te in mei sequela rem tuam augere? Sed erras ; quia ego velut perfectionis magister, pauper sum, talesque volo esse meos discipulos.

[2] Servus Christi nihil præter Christum habet. (*Epist. ad Heliod.*)

[3] Quis crederet divitem ad paupertatem descendere, dominum ad servitutem, regem ad ignominiam, deliciosum ad austeritatem?

étonner les peuples ; mais en agissant ainsi, saint Edouard ne cessa point d'être roi et riche. Au lieu que le Fils de Dieu, le Roi du ciel et de la terre, pour sauver sa brebis égarée, c'est-à-dire l'homme, n'est pas seulement descendu du ciel pour la venir chercher, ne l'a pas mise seulement sur ses épaules, mais encore déposant sa majesté, ses honneurs, ses richesses, il s'est fait pauvre, le plus pauvre des hommes. Il a caché la pourpre royale, dit saint Pierre Damien, sous les grossiers vêtements d'un artisan[1]. Celui qui enrichit les autres, dit saint Grégoire de Nazianze, veut être pauvre afin d'obtenir pour nous, non les richesses périssables et caduques de la terre, mais les richesses divines qui sont immenses et éternelles ; il tâche par son exemple de nous détacher des biens du monde et de ses affections qui entraînent au danger imminent d'une ruine éternelle[2] On rapporte dans la vie de saint Jean-François Régis, que le sujet ordinaire de ses méditations, c'était la pauvreté de Jésus-Christ.

Albert-le-Grand observe que Jésus-Christ voulut naître dans une crèche exposé sur la voie publique pour deux raisons : l'une pour nous faire mieux comprendre que nous sommes tous voyageurs en ce monde, et que nous n'y sommes qu'en passant. *Hospes es, vides et transis*, dit saint Augustin. Certes celui qui loge dans une hôtellerie, ne s'attache point à un logement qu'il doit quitter bientôt. Oh ! si les hommes pensaient toujours qu'ils ne sont ici-bas que passagers, et qu'ils s'avancent vers l'éternité, quel attachement auraient-ils pour ces biens qui les mettent en péril de perdre les biens éternels ? L'autre raison, dit Albert-le-Grand, que Jésus-Christ a eue de vouloir naître ainsi, a été de nous apprendre par son exemple à mépriser un monde qui n'a pas de biens capables de contenter notre cœur : *Ut mundum contemnere doceret*. Le monde apprend à ses disciples que le bonheur consiste dans la possession des richesses, des plaisirs et des honneurs ; mais ce monde trompeur a été con-

[1] Abscondit purpuram sub miseriæ vestimentis. (*Serm.* LXI.)

[2] Qui alios ditat, paupertate afficitur ; carnis meæ paupertatem subit, ut ego divinitatis opes consequar.

damné par le fils de Dieu fait homme : *Nunc judicium est mundi*[1]. Et cette condamnation prononcée contre le monde, d'après saint Anselme et saint Bernard, a commencé dans la grotte de Bethléem, où Jésus a voulu naître pauvre, *ut inopia illius divites essemus ;* afin qu'à son exemple nous arrachions de nos cœurs les affections mondaines pour les porter à la vertu, et les remplir du saint amour. *Initiavit Christus,* dit Cassien, *viam novam ; dilexit quam mundus odio habuit, paupertatem.*

Aussi les saints,à l'exemple du Sauveur, ont-ils cherché à se dépouiller de tout afin de suivre comme pauvres Jésus-Christ pauvre. *Ditior Christi paupertas,* dit saint Bernard, *cunctis opibus cunctisque thesauris*[2]. La pauvreté de Jésus-Christ nous a valu plus de biens que tous les trésors de ce monde, parce qu'elle nous excite à mépriser les biens de la terre pour acquérir ceux du ciel. Saint Paul disait aussi: *Omnia arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam*[3]. Au prix de la grâce divine, tous les autres biens n'étaient que fange aux yeux de l'Apôtre. Voyez saint Benoît qui à la fleur de l'âge abandonne les commodités et les richesses du toit paternel pour aller s'enfermer dans une caverne, où il vit d'un peu de pain que lui donne par charité le moine Romain. Voyez saint François de Borgia qui quitte tout pour aller prendre l'habit d'un pauvre religieux. Voyez saint Antoine abbé qui vend tout son riche patrimoine, en distribue le prix aux pauvres et s'en va vivre ensuite dans un désert. Voyez saint François d'Assise, qui remet à son père jusqu'à son dernier vêtement pour ne plus vivre que d'aumônes tout le reste de sa vie.

Celui qui veut les biens de la terre, disait saint Philippe de Néri, ne deviendra jamais saint. L'amour divin ne saurait trouver place dans un cœur plein d'affections mondaines. *Affersne cor vacuum?* C'était là ce qu'on demandait tout d'abord dans les anciens monastères à ceux qui se présentaient pour entrer dans l'ordre religieux. Avez-vous un cœur vide des affections

[1] (*Joan.* XII, 3.) — [2] (*In virg. nativ. serm.* IV, *n.* 5.) — [3] (*Philip.* III, 8.)

de la terre? sans cela vous ne sauriez être tout à Jésus-Christ. « Là où est votre trésor, là est aussi votre cœur[1] » Pour chacun de nous notre trésor c'est l'objet que nous estimons et que nous aimons. Après la mort d'un homme riche, saint Antoine de Padoue annonça du haut de la chaire, que cet homme était damné, et pour preuve de ce qu'il avançait, il demanda qu'on allât au lieu où était son argent, et il assura qu'on y trouverait son cœur. On s'y rendit en effet, et l'on trouva réellement le cœur de ce misérable au milieu des pièces d'argent, et encore tout chaud. Dieu ne peut être le trésor d'une âme attachée aux biens de la terre. C'est pour cela que David s'écrie: *Cor mundum crea in me, Deus*[2]. Seigneur, purifiez mon cœur de toutes les affections terrestres, afin que je puisse dire que vous seul êtes le Dieu de mon cœur et ma part d'héritage pour toujours[3]. Celui donc qui veut se sanctifier, doit bannir de son cœur tout ce qui n'est point Dieu. Qu'a-t-il besoin de trésors, de biens, de richesses? A quoi servent ces biens, puisqu'ils ne satisfont pas le cœur, et qu'au bout de peu de temps il faut les quitter? « N'amassez point de trésors sur la terre, dit le Seigneur, où la rouille et les vers pourraient les consumer; mais amassez-vous des trésors dans le ciel[4] »

Oh quels biens immenses Dieu prépare à ceux qui l'aiment ! Oh quel trésor que la grâce divine pour qui sait l'apprécier ! *Mecum sunt divitiæ, et opes superbæ, ut ditem diligentes me*[5]. Dieu renferme en lui-même et porte avec lui tous les biens désirables et la récompense des bonnes œuvres. *Ecce merces ejus cum eo*, disait Isaïe[6]. Dieu seul dans le ciel est toute la récompense des bienheureux : lui seul suffit pour les rendre pleinement satisfaits : *Ego ero merces tua magna nimis*[7] Mais pour pouvoir aimer Dieu tout son content dans le ciel, il faut aupa-

[1] Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum. (*Matth.* VI, 21.)

[2] (*Ps.* L, 12.)

[3] Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum.

[4] Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra, ubi ærugo et tinea demolitur : thesaurizate vobis thesauros in cœlo. (*Matth.* VI, 19.)

[5] (*Prov.* VIII, 8.) — [6] (*Isa.* LXII, 2.) — [7] (*Gen.* XV, 1.)

ravant l'avoir aimé tout son content sur la terre. L'amour de Dieu dans l'éternité sera réglé sur celui que nous aurons eu pour lui ici-bas. Or si nous voulons nous assurer de n'avoir plus à être séparés de ce souverain bien dans la vie présente, ayons soin de nous attacher à lui de plus en plus par les liens de notre amour, en lui disant avec l'épouse des Cantiques : « J'ai trouvé celui que mon âme aime ; je le tiens et ne le laisserai point aller[1] » Comment l'épouse retient-elle son bien-aimé ? *Brachiis caritatis*, dans les bras de l'amour, répond Guillaume. C'est par les nœuds de l'amour, dit saint Ambroise, que nous retenons Dieu. *Tenetur Deus vinculis caritatis*[2]. Heureux donc celui qui pourra dire avec saint Paulin : « Que les riches gardent pour eux leurs richesses, et les rois leurs royaumes ; pour moi, Jésus-Christ me tient lieu et de richesses et de royaume[3] ; » ou avec saint Ignace : « Donnez-moi seulement votre amour avec votre grâce, et me voilà suffisamment riche[4] ; » c'est-à-dire : faites que je vous aime, et que je sois aimé de vous, et je n'aurai plus rien à désirer. *Dives sum satis*. Saint Léon disait dans un de ses sermons : « On n'a point à craindre les misères de l'indigence, quand, en possédant Dieu, on jouit de l'avantage de posséder tout[5]. » Ne cessons pas non plus de recourir à la divine mère et de l'aimer par-dessus tout après Dieu, car elle nous assure, par les paroles que la sainte Eglise lui met dans la bouche, qu'elle enrichit de tous les trésors de la grâce ceux qui l'aiment : *Mecum sunt divitiæ... ut ditem diligentes me*[6].

[1] Inveni quem diligit anima mea : tenui eum, nec dimittam. (*Cant.* III.)

[2] (*In Ps.* CXVIII, *Serm.* VII.) (*a*)

[3] Habeant sibi divitias suas divites, regna sua reges, mihi Christus divitiæ et regnum est.

[4] Amorem tui solum cum gratia tua mihi dones, et dives sum satis.

[5] Non pavet indigentia laborare, cui donatum est in Domino omnia possidere. (*Serm.* IV, *in quadr.*)

[6] (*Prov.* VIII, 18, et in fest. S. Mar. lect.)

(*a*) Nous n'avons pu trouver à l'endroit cité le passage en question.
(*L'éditeur.*)

COLLOQUE.

Mon bon Jésus, enflammez-moi de votre saint amour, puisque c'est pour cela que vous êtes venu sur la terre. Je ne mérite plus, il est vrai, de brûler de ces saintes flammes, tant je vous ai offensé malgré les lumières que vous m'avez données ; je ne suis digne que des flammes de l'enfer ; mais j'entends que vous tournant vers moi vous daignez me dire: *Diliges Dominum Deum tuum in toto corde tuo*. Je vous rends grâces, ô mon Dieu, qui voulez bien me répéter un si doux précepte, et puisque vous m'ordonnez de vous aimer, je veux vous obéir en vous aimant de tout mon cœur. Autrefois, Seigneur, j'ai méconnu votre voix ; maintenant que vous m'éclairez de nouveau, et que vous me rappelez tout ce que vous avez fait pour moi ; maintenant que je pense que vous vous êtes fait homme pour moi, et que vous vous êtes chargé de mes misères ; maintenant que je vous vois sur la paille tremblant de froid, gémissant et pleurant pour moi, ô divin enfant, comment pourrais-je vivre sans vous aimer? Oh! pardonnez-moi tous les déplaisirs que je vous ai donnés, quoique je n'ignorasse point tout ce que vous avez fait et souffert pour moi. Mais cette paille qui vous blesse, cette crèche abjecte qui vous sert de berceau, ces plaintes touchantes que vous poussez, ces précieuses larmes que vous répandez me font espérer le pardon de mes fautes avec la grâce de vous aimer tout le reste de la vie. O Verbe incarné, enfant divin! je me donne tout entier à vous. Par les peines que vous endurâtes dans l'étable de Bethléem, accueillez, ô mon Jésus, ce misérable pécheur qui veut vous aimer. Aidez-moi, Seigneur, donnez-moi la persévérance, j'espère tout de vous. Et vous, ô Marie, auguste mère de cet auguste fils, vous que ce fils aime plus que tout autre créature, priez-le pour moi.

IX[e] DISCOURS

Le Verbe éternel, de tout glorieux qu'il est, s'est fait humble.

Discite a me, quia mitis sum et humilis corde. « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur[1] »

L'orgueil fut la première cause de la chute de nos premiers parents, qui pour n'avoir pas voulu se soumettre à la volonté divine, se sont perdus eux-mêmes, et ont perdu avec eux tout le genre humain. Mais pour réparer un si grand mal, Dieu dans sa miséricorde a permis que son fils unique s'abaissât jusqu'à prendre une chair telle que la nôtre, afin de porter les hommes par son propre exemple à devenir humbles, et à détester l'orgueil qui nous rend odieux à Dieu et aux hommes. Passons jusqu'à Bethléem, nous dit saint Bernard, là nous trouverons de quoi admirer, de quoi aimer, de quoi imiter[2]. Oui, dans cette grotte, nous trouverons d'abord à admirer, *quod admiremur*, un Dieu dans une étable, un Dieu sur la paille ! Ce même Dieu dont le trône est placé au plus haut des cieux ! Je vis, dit Isaïe, sur un trône élevé le Tout-Puissant[3] Où est-il maintenant ce Dieu ? Dans une crèche, inconnu et abandonné, entre deux animaux et quelques pauvres bergers. *Quod amemus.* Nous y trouverons aussi en qui placer notre amour : Un Dieu, le bien infini, qui s'est abaissé jusqu'à prendre la forme d'un faible enfant, pour se rendre plus aimable et plus cher à nos yeux ; *Quanto mihi vilior, tanto mihi carior* a dit saint Bernard[4] Nous trouverons enfin à imiter, *quod imitemur* : Le roi du ciel s'est humilié, il n'est plus qu'un petit enfant. Mais déjà du fond de cette grotte, il nous montre par son exemple, dit le saint abbé, ce qu'il nous enseignera plus tard par ses paroles : « Apprenez de moi que je suis doux

[1] *(Matth.* XI, 29.*)*

[2] Transeamus usque ad Bethleem, quod admiremur, ibi habemus, quod admiremur, quod amemus, quod imitemur. (*In circum. serm.* III, *n.* 1.)

[3] Vidi Dominum, super solium excelsum et elevatum. (*Isa.* VI, 1.)

[4] (*In Epiph. serm.* I, *n.* 2.)

et humble de cœur[1]. » Demandons à Jésus et à Marie de nous éclairer.

Qui ne sait que Dieu est le plus noble des êtres, que de lui vient toute noblesse? Sa grandeur est infinie, son indépendance absolue, il n'a rien reçu de personne, il possède tout en lui-même, il est le maître de tout, tout lui obéit. *Mare et venti obediunt ei*[2]. C'est donc avec raison que l'Apôtre nous dit : A Dieu seul appartient l'honneur et la gloire : *Soli Deo honor et gloria*[3] Mais le Verbe éternel, voulant réparer le mal que l'homme s'était fait par son orgueil, lui a donné l'exemple de l'humilité pour le guérir du vice de l'orgueil, tout comme il lui a donné celui de la pauvreté, ainsi que nous l'avons vu dans le discours précédent, pour le guérir de l'amour des biens de la terre. Le premier trait d'humilité, ce fut de se revêtir d'une chair semblable à la nôtre : *Habitu inventus ut homo*[4] Celui qui se revêt des vêtements d'un autre, dit Cassien, se cache sous ces vêtements empruntés ; ainsi Dieu a caché sa divinité sous l'humble vêtement de la chair humaine [5]. Saint Bernard dit de son côté : *Contraxit se majestas, ut seipsum limo nostro conjungeret, et in persona sua uniretur Deus et limus : Majestas et infirmitas* ; *tanta vilitas et sublimitas tanta*[6]! Un Dieu s'unir à de la boue, la grandeur à la misère, la gloire à l'abjection! Mais ce qui doit nous frapper bien plus encore, c'est que Dieu ne s'est pas contenté de prendre la forme humaine, mais il a voulu prendre la forme d'un pécheur : *Deus filium suum mittens in similitudinem carnis peccati*[7].

Cela ne suffit pas encore aux desseins de Jésus-Christ. Il fallut qu'il choisit le genre de vie le plus humble et le plus bas, de manière à justifier la prédiction d'Isaïe qui l'avait appelé

[1] Jam clamat exemplo quod postea prodicaturus est verbo : discite a me quia mitissum et humilis corde! (*In nativ. serm.* I, *n.* 1.)

[2] (*Matth.* VIII, 27.) — [3] (I *Tim.* I, 17.) — [4] (*Philip.* II, 7.)

[5] Qui vestitur sub veste absconditur ; sic natura divina sub carnis veste se delituit.

[6] (*In vig. nat. Dom. serm.* III, *n.* 8.)

[7] (*Rom.* VIII, 3.)

le dernier des hommes : *Novissimum virorum* [1]. Jérémie avait dit aussi de lui qu'il serait abreuvé d'ignominie : *Satiabitur opprobriis* [2] ; David, qu'il serait l'opprobre des hommes et le rebut du peuple : *Opprobrium hominum et abjectio plebis* [3] C'est à cette fin que Jésus a voulu naître de la manière la plus abjecte qu'il soit possible de concevoir. Quelle honte en effet pour un homme, tout pauvre qu'il soit, que d'être né dans une étable qui n'est que pour les bêtes et pour les vers de terre. Eh bien ! le fils de Dieu a voulu naître ici-bas dans la condition d'un ver de terre : *Ego vermis et non homo* [4] Oui, dit saint Augustin, le Roi de l'univers a voulu naître dans un état si vil, afin de nous montrer dans cette humilité même sa grandeur et sa puissance, en rendant, par son exemple, partisans de l'humilité ces mêmes hommes qui naissent tous pleins d'orgueil. *Sic nasci voluit excelsus humilis, ut in ipsa humilitate ostenderet majestatem* [5]

L'ange annonça aux bergers la naissance du Messie, et les signes qu'il leur indiqua pour qu'ils le reconnussent furent tous des signes d'humilité. L'enfant, leur dit-il, que vous trouverez dans une étable, enveloppé de langes et déposé dans une crèche sur un peu de paille, sachez que c'est là votre Sauveur [6] C'est à de tels signes que se fait trouver un Dieu qui vient sur la terre pour détruire l'orgueil. La vie de Jésus en Egypte, durant son exil, fut conforme à sa naissance ; il y vécut inconnu, étranger, sans qu'on daignât faire à lui aucune attention. Après son retour en Judée, son état de vie ne fut pas bien différent de celui qu'il avait eu à supporter en Egypte : il lui fallut y vivre jusqu'à l'âge de trente ans[a] dans la boutique d'un vil artisan, dont il passait aux yeux de

[1] (*Isa.* LIII, 3.) — [2] (*Thren.* III, 30.) — [3] (*Ps.* XXI, 7.)
[4] (*Ibid.*) — [5] (*De symb. lib.* II, *c.* V.)
[6] Et hoc erit vobis signum : invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio. (*Luc.* II, 12.)
(*a*) Le texte italien porte : *Visse per trent'anni*; ce qui voudrait dire que J. C. passa à Nazaret les trente premières années de sa vie. Mais de ces trente années, il faut au moins retrancher ses sept années de séjour en Egypte.
(*L'éditeur.*)

tous pour être le fils, remplissant les fonctions d'un simple ouvrier, pauvre, inconnu et méprisé. Il n'y avait dans la sainte famille ni serviteur ni servante. Joseph et Marie, dit saint Pierre Chrysologue, n'ont ni serviteur ni servante ; ils font tout à la fois le double office de maître et de serviteur[1] Le seul serviteur qu'il y eût dans la maison c'était le fils de Dieu qui s'était fait le fils de l'homme, c'est-à-dire de Marie, précisément pour remplir les fonctions d'un humble serviteur, et en cette qualité obéir à un homme et à une femme : *Et erat subditus illis*[2].

Au bout de ces trente années d'une vie cachée, vint enfin pour notre Sauveur le temps de paraître en public pour prêcher ces célestes doctrines dont l'enseignement était l'objet de sa venue : il devint donc nécessaire qu'il se fît connaître pour ce qu'il était, c'est-à-dire pour le fils de Dieu. Mais, hélas ! qu'il fut petit le nombre de ceux qui le reconnurent et l'honorèrent comme il le méritait ! A l'exception de quelques disciplines qui s'attachèrent à sa suite, tous les autres, au lieu de l'honorer, le décrièrent comme un vil imposteur. Ah ! comme surtout alors se vérifia cette prophétie de Siméon : *Positus est hic in signum, cui contradicetur*[3], c'est-à-dire que Jésus-Christ serait pour beaucoup un objet de contradiction. Il fut en effet contredit sous tous les rapports ; méprisé pour ses doctrines. puisque, lorsqu'il déclara qu'il était le fils unique de Dieu, on le traita de blasphémateur, et que, comme tel, on le jugea digne de mort, car telle fut la sentence que prononça contre lui l'impie Caïphe : *Blasphemavit, reus est mortis*[4] Méprisé dans sa sagesse, puisqu'on le regarda comme un insensé qui avait perdu sa raison : *Insanit, quid eum auditis*[5] ? Méprisé dans sa conduite, puisqu'il fut traité de glouton, de buveur et d'ami des gens de mauvaise vie : *Ecce homo devorator, bibens vinum, amicus publicanorum et peccatorum*[6]. Traité de magicien, qui avait

[1] Joseph et Maria, non habent famulum, non ancillam : ipsi domini et famuli.

[2] (*Luc.* II, 51.) — [3] (*Luc.* II, 34.)

[4] (*Matth.* XXVI, 65.) — [5] (*Joan.* X, 20.) — [6] (*Luc.* VII, 24.)

commerce avec les démons : *In principe dæmoniorum ejicit dæmonia*[1]; regardé comme un possédé : *Nonne bene dicimus nos quia Samaritanus es tu, et dæmonium habes*[2]? comme un séducteur : *Quia seductor ille dixit, etc*[3]. Enfin il fut traité comme un scélérat notoire, avec lequel il n'était pas besoin de dresser un procès pour le condamner à la mort, ainsi que les Juifs le dirent à Pilate : *Si non esset hic malefactor, non tradidissemus eum*[4]

Enfin voilà que le Sauveur arriva au terme de sa vie et à sa passion, et dans cette passion, combien de mépris et d'outrages n'a-t-il point reçus ! Il fut trahi et vendu par un de ses disciples pour trente deniers, prix inférieur à celui d'une bête; un autre le renia ; il fut traîné par les rues de Jérusalem, attaché comme un malfaiteur, abandonné de tous, même de ses disciples ; il fut soumis comme un vil esclave au supplice de la flagellation, il fut publiquement souffleté, appelé fou, et revêtu par ordre d'Hérode d'une robe blanche, pour qu'on se moquât de lui comme d'un insensé. Hérode n'eût pour lui que du mépris, dit saint Bonaventure, en le regardant comme un ignorant, parce qu'il ne lui avait pas fait de réponse, et comme un imbécile, parce qu'il n'avait rien fait pour se défendre[5]. On l'appela roi par dérision, on lui mit à la main un roseau mal taillé en guise de sceptre, sur les épaules un lambeau d'étoffe rouge en guise de pourpre, sur la tête un faisceau d'épines en guise de couronne. Puis on lui disait avec des éclats de rire : Salut, roi des Juifs[6] ; on lui crachait au visage[7], et on lui donnait des soufflets[8] Enfin Jésus-Christ meurt' parce qu'ainsi il l'a voulu, mais de quelle mort? de la mort la plus ignominieuse, la mort de la croix : *Humiliavit semetipsum,*

[1] (*Matth.* IX, 34.) — [2] (*Joan.* VIII,44.)
[3] (*Matth.* XXVII, 61.) — [4] (*Joan.* XVIII, 30.)
[5] Sprevit illum tanquam ignorantem, quia verbum non respondit ; tanquam stolidum, quia se non defensavit. (*In Luc. c.* XXIII, *oper. tom.* XI, *p.* 203.) (*a*)
[6] Ave, rex Judæorum.
[7] Et expuentes in eum. (*Matth.* XXVII, 50.)
[8] Et dabant ei alapas. (*Joan.* XIX, 3.)

factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis[1] La mort sur la croix était réputée infâme : *Maledictus qui pendet in ligno*[2] Le nom des crucifiés était voué à l'infamie. *Christus factus est pro nobis maledictum*, dit l'Apôtre[3] ; ce que saint Athanase explique en ces termes : *Dicitur maledictum, quod pro nobis maledictum suscepit.* Jésus prit sur lui cette malédiction, afin de nous sauver de la malédiction éternelle. Mais au milieu de cette abjection, s'écrie saint Thomas de Villeneuve, où est, Seigneur, votre majesté ? *Ubi est, Deus, gloria tua, majestas tua ? — Noli quærere*, répond le saint, *extasim passus est Deus*[4] Ne cherchons ni gloire, ni majesté dans Jésus Christ, car il est venu pour prêcher d'exemple l'humilité, et montrer l'amour qu'il a pour les hommes, amour qui l'a mis, pour ainsi dire, hors de lui-même.

Les païens disaient de leur demi-dieu Hercule que par amour pour Augias il s'était fait son palefrenier, et de leur dieu Apollon, que par amour pour Admète, il s'était fait le gardien de ses troupeaux. Ce sont là des fables imaginées par des têtes en délire ; mais ce qui est de foi, c'est que, pour l'amour de nous, Jésus-Christ s'est humilié au point de naître dans une étable, de mener une vie pauvre et méprisée, de mourir sur un gibet infame. *O gratiam, o amoris vim ! Ita ne summus omnium imus factus est omnium*, s'écrie saint Bernard[5] ! O force de l'amour divin ! Le premier de tous s'est donc fait le dernier, le plus vil de tous. *Quis hoc fecit ? Amor dignitatis nescius. Triunphat de Deo amor*[6] L'amour ne se met point en peine de dignité, quand il s'agit de gagner l'affection de la personne aimée. Dieu que rien ne peut vaincre s'est laissé vaincre par l'amour, qui l'a réduit à se faire homme et à s'immoler pour les hommes. *Semetipsum exinanivit*, continue le même saint Bernard, *ut scias amoris fuisse quod altitudo adæquata est.* Le Verbe divin, qui est la grandeur même, s'est humilié par amour jusqu'à s'anéantir. En aucune autre manière, dit saint

[1] (*Philip.* II, 8.) — [2] (*Gal.* III, 13.) — [3] (*Ibid.*)
[4] Serm de transfig.
[5] (*In Cant. serm.* LXIV, *n.* 10.) — [6] (*Ibid.*)

Grégoire de Nazianze, l'amour divin ne pouvait aussi bien se montrer[1] Richard de Saint Victor ajoute que l'homme ayant offensé la majesté de Dieu, il était nécessaire pour expier ce délit, qu'il y eût une humiliation infinie[2]. D'ailleurs, comme le dit saint Bernard, plus notre Dieu s'est abaissé, plus il nous a montré de bonté et d'amour[3]

Puisque Dieu s'est si fort humilié pour l'amour de l'homme, l'homme craindrait-il de s'humilier pour l'amour de Dieu ? *Hoc sentite in vôbis quod et in Christo Jesu*, répond saint Paul[4] Celui-là ne mérite pas le nom de chrétien, qui manque d'humilité et qui ne cherche pas à imiter celle de Jésus-Christ, qui n'est venu au monde, dit saint Augustin, que pour abattre l'orgueil : l'orgueil, maladie cruelle qui a exigé la présence du médecin divin, et qui, en retour de son dévouement, l'a comblé d'ignominie et l'a fait mourir sur la croix. Que l'homme donc rougisse de se montrer superbe, quand il voit que son Dieu s'est humilié[5] *Ut nos erigeret, se inclimavit*, dit saint Pierre Damien ; il a voulu s'abaisser pour nous retirer de la fange de nos péchés, et nous élever jusqu'à partager avec les anges le sublime royaume des cieux. *De stercore erigens pauperem ut collocet eum cum principibus populi sui*[6] *Humilitas ejus nostra nobilitas est*, a dit saint Hilaire[7] O immensité de l'amour divin, reprend saint Augustin ; un Dieu qui vient assumer toute la bassesse de l'homme pour lui faire part de ses honneurs ; qui vient embrasser la souffrance pour lui procurer

[1] Non aliter Dei amor erga nos declarari poterat, quam quod nostri causa ad deteriorem partem se dejecerit. (*Lib.* II, *de Incarn. Hom.* 9.)

[2] Oportuit ut ad expiationem peccati fieret humiliatio de summo ad imum. (*Lib. de Incarn. cap.* 8.)

[3] Quanto minorem se fecit in humanitate, tanto majorem se exhibuit in bonitate. (*In Epiph. serm.* I, *n.* 2.)

[4] (*Philip.* II, 5.)

[5] Propter hoc vitium superbiæ, Deus humilis venit. Iste morbus medicum de cœlo deduxit, usque ad formam servi humiliavit, contumeliis egit, ligno suspendit. Erubescat homo esse superbus propter quem factus est humilis Deus. (*S. Aug. in Psalm.* XVIII, *enarr.* II, *n.* 15.)

[6] (*Ps.* CXII, 7.) — [7] (*De Trin. lib.* II.)

son salut ; qui vient souffrir la mort pour lui donner la vie[1]

En choisissant une condition aussi humble, une vie d'humiliation, une mort infamante, Jésus-Christ ennoblit l'humiliation et l'opprobre. C'est pour cela que les saints ont été ici-bas si avides d'humiliations, qu'ils paraissaient ne désirer rien tant que d'être méprisés et foulés aux pieds pour l'amour de Jésus-Christ. A la venue du Verbe, s'est vérifié ce qu'avait prédit Isaïe : « Dans les cavernes où les dragons habitaient auparavant, on verra naître la verdure du roseau[2]. » Là où habitaient les démons, esprit de présomption et d'orgueil, là naîtra l'humilité de Jésus-Christ. *Viror calami*, c'est-à-dire l'esprit d'humilité, *quia humilis est vacuus in oculis suis*, dit le cardinal Hugues. Les humbles ne sont pas remplis d'eux-mêmes, comme le sont les superbes ; ils estiment, ce qui est vrai, que tout ce qu'ils tiennent est un don de Dieu. Cela doit nous faire comprendre combien est chère à Dieu une âme humble et soumise, combien au contraire lui est odieux le cœur superbe. Mais, dit saint Bernard, se peut-il qu'il y ait encore des orgueilleux, après qu'on a vu la vie qu'a menée Jésus-Christ[3]? Comment un ver de terre, souillé de péchés, pourrait-il s'enfler d'orgueil, quand il voit un Dieu d'une majesté et d'une pureté infinies s'humilier à ce point, afin de nous enseigner l'humilité ? Mais sachons bien que les orgueilleux ne seront jamais les amis de Dieu. *Erigis te*, dit saint Augustin, *Deus fugit a te ; humilias te, Deus venit ad te*[4] Le Seigneur fuit le superbe ; mais il ne dédaigne pas le cœur qui s'humilie, fût-il le plus grand de tous les pécheurs. *Cor contritum et humiliatum*,

[1] Mira dignatio! venit accipere contumelias, dare honores ; venit haurire dolores, dare salutem ; venit subire mortem, dare vitam.

[2] In cubilibus ubi prius dracones habitabant, orietur viror calami. (*Isa.* XXXV, 7.) (*a*)

[3] Intolerabilis impudentiæ est, ut ubi se exinanivit majestas, vermis intumescet! (*In nativ. Dom. serm.* I, *n.* 1.)

[4] (*Serm. de temp.* CLXXV, *al.* CLXXVII, *n.* 2.)

(*a*) Dans les champs déserts et stériles
Où couraient d'odieux reptiles,
Croîtront les joncs et les roseaux.

Le prophète Isaïe trad. en vers franç. (*L'éditeur.*)

Deus, non despicies. Dieu a promis d'exaucer quiconque le priera. *Petite, et dabitur vobis*, etc. Mais il est dit aussi qu'il n'exaucera point les orgueilleux : *Deus superbis resistit ; humilibus autem dat gratiam*[1] Il n'écoute point les prières des esprits superbes, mais il ne refuse aux humbles aucune des grâces qu'ils lui demandent. Sainte Thérèse assurait que les plus grandes grâces qu'elle avait obtenues de Dieu, étaient celles qu'elle avait demandées avec le plus d'humilité. La prière de celui qui s'humilie entre au ciel sans avoir besoin d'y être introduite, et jamais elle ne s'en retourne sans avoir obtenu ce qu'elle désire[2]

COLLOQUE.

O mon Jésus trop méprisé, vous avez rendu par votre exemple, les humiliations chères à ceux qui vous aiment. Comment se fait-il qu'au lieu de les supporter avec joie, comme vous l'avez fait vous-même, je me sois livré à mes ressentiments avec tant d'orgueil, qu'elles n'ont eu d'autre effet que de me faire offenser votre majesté infinie? Ah ! Seigneur, je le comprends, je n'ai pas su prendre les humiliations avec patience, parce que je n'ai pas su vous aimer. Si je vous aimais, elles me sembleraient douces et agréables. Mais vous promettez le pardon à ceux qui se repentent ; et je me repens, moi, de toute mon âme, des désordres de ma vie qui m'ont rendu si différent de vous. Mais je veux m'amender ; dorénavant je subirai avec résignation tous les outrages qui me seront faits ; et je les subirai par amour pour vous, ô mon Jésus, vous qui, par amour pour moi, avez essuyé tant de mépris. Je comprends maintenant que les humiliations sont des mines précieuses dans lesquelles vous procurez aux âmes les moyens de puiser des trésors éternels. Je mérite d'autres humiliations et d'autres mépris, moi qui ai si souvent dédaigné votre grâce ; je mérite d'être foulé aux pieds des démons ; mais vos mérites,

[1] (*Jac.* IV, 6.)
[2] Oratio humilitantis se nubes penetrabit... et non discedet donec altissimus aspiciat. *(Eccli.* XXXV, 21.*)*

Seigneur, sont mon espérance. Je veux changer de vie, je ne veux plus vous déplaire, et à partir de ce moment je ne veux plus chercher autre chose qu'à faire votre volonté. J'ai mérité bien des fois d'être envoyé brûler dans le feu de l'enfer; vous qui jusqu'ici avez daigné m'attendre, et même, comme je l'espère, me pardonner, faites, ô mon Dieu, faites qu'au lieu de brûler dans ces flammes vengeresses, je ne brûle que du feu de votre saint amour. Non, je ne veux plus vivre sans vous aimer. Aidez-moi à ne plus me rendre coupable d'ingratitude envers vous, comme je l'ai fait par le passé. Je ne veux plus désormais aimer que vous, je veux que mon cœur ne soit plus qu'à vous. Ah! prenez-en possession, et que cette possession soit éternelle, en sorte que je sois toujours à vous, et que vous soyez toujours à moi, que je vous aime toujours et que vous m'aimiez toujours. Oui, c'est là mon espérance, ô Dieu infiniment aimable, de vous aimer toujours, et d'être toujours aimé de vous. Je crois en vous, bonté infinie; j'espère en vous, bonté infinie; je vous aime, bonté infinie; je vous aime, et toujours je vous dirai: je vous aime, je vous aime, je vous aime, et parce que je vous aime, je veux faire tout ce qui est en mon pouvoir pour vous complaire. Disposez donc à votre gré de moi; accordez-moi seulement la grâce de vous aimer, et après cela faites de moi ce que vous voudrez; votre amour, Seigneur, sera toujours mon unique trésor, mon unique désir, mon unique amour. Marie, mon espérance, mère du saint amour, aidez-moi par votre intercession à aimer tout mon content et toujours mon Dieu aimable comme il l'est.

Xe DISCOURS

Sur la naissance de Jésus dans la nuit de Noël.

Evangelizo vobis gaudium magnum... Quia natus est vobis hodie salvator. « Je vous annonce un grand signe de joie, c'est qu'aujourd'hui il vous est né un Sauveur[1].

Evangelizo vobis gaudium magnum. Ainsi parla l'ange aux bergers, et c'est aussi ce que je vous dis en cette nuit, âmes chrétiennes. Je vous apporte une heureuse nouvelle ; et quelle nouvelle plus heureuse peut-on donner à un peuple de pauvres exilés de leur patrie, condamnés à mourir, que de leur annoncer la venue d'un Sauveur, qui non seulement les délivrera de la mort, mais de plus leur obtiendra leur retour dans leur patrie ? Et telle est précisément la nouvelle que je vous apporte cette nuit. *Natus est vobis salvator.* Jésus-Christ est né et il est né pour vous délivrer de la mort éternelle et vous ouvrir le paradis, qui est notre patrie, d'où nous avions été bannis en punition de nos péchés. Mais afin que vous soyez reconnaissants en aimant désormais votre Rédempteur venu sur la terre, laissez-moi mettre sous vos yeux les circonstances du lieu de sa naissance de la manière dont il est né, et vous apprendre où vous le trouverez cette nuit, afin que vous puissiez l'aller trouver et lui rendre grâces d'un si grand bienfait et de tant d'amour. Demandons la lumière à Jésus et à Marie.

Laissez-moi donc vous retracer en peu de mots l'histoire de la naissance de ce roi de l'univers, descendu du ciel pour votre salut. L'empereur Octave Auguste, voulant connaître les forces de son empire, ordonna un dénombrement général de tous ses sujets. A cet effet, il ordonna à tous les gouverneurs des provinces, et entre les autres à Cyrinus, gouverneur de la Judée, de faire venir chacun se faire inscrire, en

[1] (*Luc.* II, 3.)

payant un certain tribut en signe de vasselage. *Factum est edictum ut describeretur universus orbis*[1]. Cet édit ayant été publié, Joseph obéit sur le champ sans attendre l'accouchement de sa sainte épouse, qui était près de son terme. Il obéit, dis-je, sur-le-champ, et se met en route avec Marie enceinte du Verbe incarné, pour aller se faire inscrire dans la ville de Bethléem : *ut profiteretur cum Maria uxore prægnante.* Le voyage fut long, car, comme le rapportent les auteurs, il leur fallut faire quatre-vingt-dix milles, c'est-à-dire quatre journées de chemin, outre qu'ils avaient à traverser des montagnes, et par des routes escarpées, avec les vents, les pluies et le froid.

Quand un roi entre pour la première fois dans une ville de son royaume, quels honneurs ne s'empresse-t-on pas de lui rendre ? que d'apprêts ne fait-on pas ? que d'arcs de triomphe ne se met-on pas en devoir d'élever sur son passage ? Prépare-toi donc, ô heureuse cité, à recevoir dignement ton Roi, de l'arrivée duquel tu te trouves avertie par le prophète Michée : il vient te visiter, ce roi, qui est le Seigneur non-seulement de toute la Judée, mais du monde entier. Sache bien, ajoute le prophète, qu'entre toutes les villes de la terre, tu es la plus fortunée, puisque c'est toi, que le roi du ciel a choisie pour le lieu de sa naissance sur la terre, d'où il régnera, je ne dis pas dans la Judée, mais dans les cœurs des hommes, tant de la Judée que du reste de l'univers[2]. Mais voilà que déjà entrent à Bethléem Joseph et Marie, ces deux nobles pélerins, Marie surtout qui porte dans son sein le Sauveur du monde. Ils entrent dans la ville, se dirigent vers le logis de l'officier de l'empereur pour payer le tribut, et s'inscrire au nombre des sujets de César ; et par là même s'y trouve inscrit également l'enfant de Marie, c'est-à-dire Jésus-Christ, qui pourtant était le Seigneur de César et de tous les princes de la terre ! Mais qui les reconnaît ? qui va à leur rencontre pour

[1] (*Luc.* II, 1.)
[2] Et tu, Bethleem Ephrata, parvulus es in millibus Juda, ex te enim egredietur qui sit dominator in Israel. (*Mich.* V, 2.)

honorer leur entrée? qui les salue? qui les accueille? *In propria venit, et sui eum non acceperunt*[1] Ils se présentent comme pauvres, et on les méprise à cause de leur pauvreté, que dis-je? on les traite plus mal que les autres pauvres, on les repousse; et pourquoi? précisément parce que, tandis qu'ils étaient là, arriva le moment des couches de Marie[2]. Comprenons alors que les temps étaient accomplis, et que c'était en ce lieu et en cette nuit-là même que le Verbe incarné voulait naître et se faire voir au monde, elle en avertit Joseph, et Joseph aussitôt s'empressa de lui chercher un logement de maisons en maisons par toute la ville; car il lui répugnait de loger son épouse dans une hotellerie qui, outre qu'elle n'offrirait pas un lieu convenable pour la situation où elle se trouvait, était en ce moment pleine de voyageurs. Mais il ne trouva personne qui voulût lui donner asile, et il est même vraisemblable que plusieurs le traitèrent d'insensé, pour avoir amené de nuit sa jeune épouse, au milieu d'un si grand concours de gens, dans l'état avancé où elle se trouvait. De sorte qu'à la fin, pour ne pas rester cette nuit-là au milieu de la rue, il se vit forcé de la conduire à l'hotellerie publique, où déjà beaucoup même de pauvres se trouvaient logés. Il s'y rendit donc; mais quoi? ils se virent repoussés de là comme d'ailleurs, et on leur répondit qu'il n'y avait pas de place pour eux[3] Il y avait place partout même pour le plus bas peuple; mais il n'y en avait point pour Jésus-Christ. Cette hôtellerie était là la figure de ces cœurs ingrats qui donnent place à tant de misérables créatures, mais qui n'en n'ont point pour Dieu. Combien n'y en a-t-il pas qui aiment leurs parents, leurs amis, des bêtes même, mais qui n'aiment point Jésus, et ne tiennent compte ni de sa grâce ni de son amour! Mais la sainte Vierge dit elle-même à une âme dévote: « Ce fut par une disposition particuliére de Dieu qu'il n'y eut de place par-

[1] (*Joan.* I, 2.)

[2] Factum est autem, cum essent ibi, impleti sunt dies, ut pareret. (*Luc.* II, 7.)

[3] Non erat eis locus in diversori. (*Luc.* II, 7.)

mi les hommes ni pour moi ni pour mon fils, afin que les âmes éprises de Jésus s'offrissent elles-mêmes pour le recevoir, et l'invitassent avec amour à entrer dans leurs cœurs[1] »

Mais continuons l'histoire. Nos pauvres voyageurs se voyant repoussés de tous côtés, sortirent de la ville pour tâcher de trouver quelque abri hors de ses murs. Ils marchent dans l'obscurité, ils tournent, retournent, cherchent des yeux, et enfin ils aperçoivent une grotte creusée au pied d'un rocher au-dessous de la ville. C'était, disent Barradas, Bède et Brocard, une excavation sous les murailles même ,de Bethléem, séparée de la ville, ayant la forme d'une caverne qui servait de retraite aux animaux. Alors Marie dit à Joseph : Il n'est pas besoin d'aller plus loin, entrons dans cette grotte, et fixons-nous là. Comment, répondit Joseph, ne vois-tu pas que cette grotte ouverte à tous les vents est froide, humide, que l'eau y coule de toutes parts ? ne vois-tu pas que cette grotte n'est qu'une étable ? comment pourrais-tu passer ici la nuit ? Il est pourtant vrai, répliquaa Marie, que cette étable est le palais royal où veut naître ici-bas le fils éternel de Dieu.

Oh ! qu'auront dit les anges en voyant la mère de Dieu entrer dans cette grotte pour y faire ses couches ? Les princes naissent dans des appartements ornés de dorures ; on leur y a préparé des berceaux enrichis de pierreries, des layettes précieuses, et ils ont pour cortége les premiers seigneurs de la cour. Et on ne trouve pour le roi du ciel qu'une étable obscure, sans langes pour le couvrir, un peu de paille pour lit, une crèche pour y reposer ses membres : *Ubi aula ? ubi thronus ?* demande saint Bernard. Où est la cour, où est le trône pour ce roi du ciel ? il n'y a là que deux animaux et une crèche. O heureuse grotte où est né le Verbe divin ! heureuse crèche qui a reçu le Seigneur du ciel ! Heureuse paille qui a servi de lit à celui qui siége appuyé sur les séraphins ! Oh ! comme, en considérant la naissance de Jésus-Christ et la manière dont

[1] Voy. le P. Patrign.

il naquit, nous devrions tous brûler d'amour ! que ces noms de grotte, de crèche, de paille, unis à l'idée de la rédemption, devraient être pour nous autant da flammes d'amour et de traits brûlants qui pénétreraient et embraseraient nos cœurs d'affection ! Oui, vous fûtes heureuses alors, grotte, crèche, paille de Bethléem ; mais plus heureux encore sont les cœurs qui aiment avec ferveur et tendresse cet aimable maître, et qui, tout enflammés d'amour, le reçoivent dans la sainte communion. Oh ! avec quel plaisir, avec quel contentement Jésus-Christ s'empresse d'habiter dans un cœur qui l'aime !

Dès que Marie fut entrée dans la grotte, elle se mit en prières, et l'heure de la délivrance étant venue, elle détacha, en signe de respect, ses cheveux qui retombent sur ses épaules ; tout-à-coup elle voit une grande clarté, elle sentit dans son cœur une joie céleste, elle baisse les yeux et, ô Dieu ! quel spectacle ! elle aperçoit à terre un tout petit enfant si beau et si aimable, qu'il transporte d'amour, mais qui tremble, qui pleure et qui étend ses mains, comme pour demander à sa mère qu'elle le prenne dans ses bras. *Extendebam membra, quærens matris favorem*, dit-il par révélation à sainte Brigitte. Marie appelle Joseph : Viens, Joseph, lui dit-elle, viens voir le fils de Dieu déjà venu au monde. Joseph accourut, et en voyant le nouveau-né, l'adore en versant par torrents des larmes d'attendrissement[1] Ensuite la sainte Vierge prit avec respect le cher enfant qu'elle porta à son sein, en cherchant à le réchauffer par le contact de ses joues et de sa poitrine[2]. Considérez tous les sentiments de dévotion, de tendresse et d'amour que dut alors éprouver Marie en voyant dans ses bras et sur son sein le maître du monde, le fils du Père éternel qui avait daigné se faire aussi son fils, en la choisissant pour mère entre toutes les personnes de son sexe. Le tenant ainsi sur son sein, elle l'adore comme son Dieu, lui baise les

[1] Intravit senex ,et prosternens se plorabat præ gaudio. (*Revel. ibid.*)

[2] Maxilla et pectore calefaciebat eum cum lætitia et tenera compassione materna.

pieds comme à son roi, puis l'emmaillotte comme son fils. Mais, hélas ! que ces langes sont grossiers et rudes, et bons seulement pour des pauvres ! comme ils sont froids et humides ! et dans cette grotte, point de feu pour les chauffer.

Venez, rois, empereurs, venez tous, puissants de la terre, venez adorer votre souverain Roi, qui par amour pour vous a voulu naître, et naître si pauvre dans cette caverne. Mais qui se présente ? personne[1] Eh quoi ! le fils de Dieu est venu au monde, et le monde, le méconnaît. Mais si les hommes ne viennent pas, les anges du moins accourent et l'adorent. Le Père éternel l'a ainsi ordonné par honneur pour son fils[2]. Ils viennent en grand nombre, chantant des hymnes à la louange de leur Dieu[3] Gloire à la divine miséricorde qui, au lieu de châtier les hommes rebelles, fait que Dieu lui-même prend sur lui la peine afin de les sauver. Gloire à la sagesse qui a trouvé le moyen de sauver l'homme de la mort qu'il avait méritée et de satisfaire en même temps la justice divine ! Gloire à la puissance qui, d'une si admirable manière, a triomphé des forces de l'enfer, en envoyant le Verbe divin sous la figure d'un pauvre pour souffrir la douleur, l'outrage, la mort, et obliger ainsi les hommes à l'aimer, à mépriser pour lui les biens de la terre, comme l'ont fait tant de jeunes filles, tant de jeunes hommes désireux de répondre par leur reconnaissance à l'amour de ce Dieu. Gloire enfin à l'amour divin qui a réduit un Dieu à se faire homme, pauvre, humble, à mener une vie pénible, à subir une mort douloureuse, pour montrer aux hommes l'affection qu'il leur porte et pour gagner leur amour. *Agnoscimus in stabulo potentiam exinanitam, sapientiam præ amoris nimietate infatuatam.* Nous voyons dans cette étable, dit saint Laurent Justinien, la

[1] Mundus eum non cognovit. In propria venit, et sui eum non recepernat. (*Joan.* I, 10.)

[2] Et adorent eum omnes angeli ejus. (*Hebr.* I, 6.)

[3] Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. (*Luc.* II, 14.)

puissance d'un Dieu anéantie ; nous voyons la sagesse éternelle porter son amour pour les hommes à un tel excès qu'elle semble changée en folie.

Eh ! bien donc ! Marie nous invite tous, nobles et roturiers, riches et pauvres, justes et pécheurs, à entrer dans la grotte de Bethléem pour adorer, en lui baisant les pieds, son fils nouvellement né. Entrez donc, âmes dévotes, venez voir étendu sur du foin le Créateur du ciel et de la terre ; il a la forme d'un petit enfant, mais il est si beau et si lumineux qu'il darde de tous côtés des rayons de lumière. Maintenant qu'il est né et qu'il est sur cette paille, la grotte n'a plus rien de hideux ; elle s'est au contraire changée en paradis. Entrez donc sans crainte, Jésus est né, et il est né pour tous et pour chacun de ceux qui veulent le posséder « Je suis, nous dit-il de même dans les Cantiques sacrés, la fleur des champs et le lis des vallées[1],» pour nous faire entendre que, de même qu'il vient au monde dans un état si humble, de même il n'y a que les humbles qui le trouvent. Aussi l'ange n'allait-il pas annoncer la naissance de Jésus à César, ou à Hérode, mais à de pauvres et humbles bergers. D'un autre côté, il s'attribue le nom de fleur des champs, parce que, comme l'explique le cardinal Hugues, il se met tellement en vue que tous peuvent le trouver[2]. Les fleurs des jardins sont gardées et défendues par des murs et des clôtures : il n'est pas permis à tous de les voir ni de les cueillir ; au contraire les fleurs des champs sont exposées à tous les yeux ; les prend qui veut, et c'est ainsi que Jésus-Christ veut être exposé à la vue de tous. Entrons donc ; la porte est ouverte. « Il n'y a point auprès de lui, dit saint Pierre Chrysologue, de sentinelle pour vous dire : Ce n'est pas l'heure[3] » Les princes se tiennent renfermés dans leurs palais, et leurs palais sont entourés de soldats qui les gardent ; il n'est pas facile d'obtenir d'eux audience ; celui qui veut leur parler doit prendre beaucoup de peine : plus d'une fois on le

[1] Ego flos camporum et lilium convallium. (*Cant.* II, 1.)
[2] Ego flos campi, quia omnibus me exhibeo inveniendum.
[3] Non est satelles, qui dicat : Non est hora.

renverra en lui disant : ce n'est pas le moment ; revenez un autre jour. Il n'en est pas de même avec Jésus-Christ. Il est dans cette grotte, sous une forme enfantine, afin d'attirer à lui ceux qui le cherchent ; et la grotte est ouverte, sans gardes qui en défendent l'entrée, afin que chacun puisse entrer à son gré pour voir ce jeune roi, lui parler, l'embrasser même s'il le désire.

Entrez donc, âmes chrétiennes. Le voici ; regardez cette crèche, cette paille, cet enfant qui pleure. Voyez comme il est beau ; voyez les rayons de lumière qui s'échappent de ses yeux, l'amour qu'il inspire, les traits qui de ses yeux vont au cœur de ceux qui le cherchent, ces tendres plaintes qui vont à l'âme. N'entendez-vous pas que tout vous dit ici : Aimez celui qui vous aime ? *Clamat stabulum, clamant paleæ*, dit saint Bernard. La crèche, l'étable, la paille, tout vous crie : Aimez un Dieu digne d'un amour infini ; il est descendu du firmament, il s'est revêtu de votre chair pour vous montrer son amour et obtenir le vôtre. Demandez-lui : Bel enfant, de qui es-tu fils ? Il vous répondra : Ma mère est cette Vierge pure qui est auprès de moi. Et ton père, qui est-il ? Il vous répondra : Mon Père est Dieu. Comment ? tu es fils de Dieu, et tu es si pauvre et si humble ? Qui te reconnaîtra dans cet état ? qui te respectera ? La sainte foi, répond Jésus, me fera connaître pour ce que je suis, et me fera aimer des âmes que je suis venu racheter et embraser de mon amour ; car je ne veux pas qu'on me craigne, je veux qu'on m'aime, et c'est pour cela que j'ai voulu me montrer à vous sous les traits d'un pauvre enfant, afin que vous m'aimiez davantage en voyant à quel état m'a réduit l'amour que j'ai pour vous. Mais, bel enfant, dites-moi pourquoi vous portez vos regards autour de vous ? Que regardez-vous ? vous soupirez ! vous pleurez ! Ah ! pourquoi soupirez-vous, pourquoi pleurez-vous ? Je cherche autour de moi, répond Jésus, les âmes qui me désirent. Je soupire, parce que je voudrais trouver quelque cœur brûlant d'amour pour moi, comme je brûle d'amour pour lui : je me plains, je pleure, je gémis, parce que je ne vois point ou que

je ne vois que trop peu d'âmes et de cœurs qui me cherchent et qui veuillent m'aimer.

COLLOQUE POUR LE BAISEMENT DES PIEDS DE L'ENFANT JÉSUS, TEL QU'IL SE PRATIQUE DANS QUELQUES ÉGLISES

Eh bien, âmes dévotes, Jésus vous invite à venir cette nuit lui baiser les pieds. Les bergers qui sont venus le visiter dans la grotte de Bethléem ont apporté leurs présents ; vous devez aussi apporter les vôtres. Que lui donnerez-vous ? Le plus beau présent que vous puissiez lui faire, sachez-le bien, c'est celui d'un cœur aimant et repentant. Qu'avant donc de venir, chacun de vous lui dise : Seigneur, je n'osais pas m'approcher de vous, souillé de péchés comme je le suis ; mais, ô mon Jésus, puisque vous m'invitez avec tant de bonté à m'avancer vers vous, je vous obéirai, je ne ferai pas comme je l'ai fait si souvent, vous tourner brutalement le dos, lorsque vous m'appeliez ; je ne résiste pas à la douce invitation que vous me faites. Mais, hélas ! Seigneur, je suis pauvre en toutes choses, je n'ai rien à vous offrir que mon cœur ; ce cœur, il est vrai, vous a autrefois offensé, mais il est repentant, et c'est son repentir que je vous apporte. Oui, divin enfant, je me repens de vous avoir déplu. J'ai été envers vous barbare, traître, ingrat, je vous ai causé d'amères souffrances, j'ai fait couler vos pleurs dans la grotte de Bethléem ; mais ce sont ces larmes mêmes qui me donnent l'espérance. Je suis pécheur, cela est vrai, je ne mérite point de pardon ; mais je viens à vous qui, étant Dieu, vous êtes fait petit enfant pour me pardonner Père éternel, ne considérez pas mes fautes, mais considérez les larmes de votre fils innocent : elles intercèdent pour moi, vous ne refusez rien aux prières de Jésus-Christ. Exaucez-le maintenant qu'il vous demande de me pardonner, dans cette nuit d'allégresse, de salut, de pardon.

O divin enfant Jésus, j'espère de vous mon pardon ; mais le pardon de mes péchés ne me suffit pas. Vous accordez cette nuit de grandes faveurs aux âmes ; je vous demande, moi, une

grâce signalée, c'est celle de vous aimer ; maintenant que je suis à vos pieds, embrasez-moi de votre saint amour, unissez-moi à vous, mais que ce soit avec des liens tels que je ne puisse plus me séparer de vous. Je vous aime, ô mon Dieu fait enfant pour moi ; mais peu je vous aime, et je voudrais vous aimer beaucoup : il dépend de vous de m'en faire la grâce. Je viens baiser vos pieds, et je vous apporte mon cœur ; je vous l'abandonne, changez-le, et gardez-le à jamais ; ne me le rendez plus ; car si vous me le rendez en l'abandonnant à ma volonté, je crains qu'il ne vous trahisse de nouveau.

O très-sainte Vierge Marie, vous qui êtes mère de cet auguste fils, vous êtes aussi la mienne ; je vous recommande mon pauvre cœur ; présentez-le à Jésus ; présentez-le par vos mains, il sera accepté de lui. Présentez-le-lui donc, et priez-le de l'accepter.

XIe DISCOURS

Du nom de Jésus.

Vocatum est nomen ejus Jesus. « On lui donnera le nom de Jésus[1] »

Ce grand nom de Jésus n'a point été trouvé par les hommes, mais par Dieu lui-même. « Le nom de Jésus, dit saint Bernardin de Sienne, lui a été donné d'avance par son père[2] » Ce fut un nom tout nouveau : *Nomen novum, quod os Domini nominavit*[3] Nom nouveau que Dieu seul pouvait donner à celui qu'il destinait pour être le Sauveur du monde. Nom nouveau et éternel, parce que la rédemption ayant été décrétée de toute éternité, le nom du Rédempteur lui a été donné dès l'éternité. Ce nom fut donné à Jésus-Christ le jour où il fut circoncis[4] Le Père éternel voulut alors récompenser l'humi-

[1] (*Luc.* II, 21.)
[2] Nomen Jesu primo fuit a patre prænominatum. (*Tom.* II, *serm.* XLIX.)
[3] (*Isa.* LXII, 2.)
[4] Et postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.

lité de son fils en lui donnant ce nom glorieux. Et en effet, puisque Jésus s'humilie, en s'assujétissant par la circoncision à être marqué du signe des pécheurs, il est juste que le Père l'honore, en lui donnant un nom qui surpasse en dignité tous les autres noms : *Dedit illi nomen quod est super omne nomen*[1]. Les anges, les hommes, les démons ont reçu l'ordre de l'adorer : *Ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum*[2] Si toutes les créatures adorent ce grand nom, comment ne l'adorerions-nous pas, nous pécheurs, puisque c'est pour nous qu'il a été imposé ? Jésus, c'est-à-dire Sauveur, descendu du ciel exprès pour notre bien ; *Propter nos, homines, et propter nostram salutem descendit de cœlis, et homo factus est.* Nous devons l'adorer, et en même temps rendre grâces à Dieu qui lui a donné ce nom pour notre bien ; car ce nom nous console, nous défend, nous enflamme. Trois points à traiter dans ce discours, après que nous aurons demandé lumières à Jésus et à Marie.

I. Le nom de Jésus nous console : car en invoquant Jésus, nous pourrons trouver de l'adoucissement à toutes nos peines. Il veut nous consoler, parce qu'il nous aime : et il le peut, parce qu'il n'est pas seulement homme, mais qu'il est de plus un Dieu tout-puissant. Autrement il ne pourrait pas porter en toute justice ce grand nom de Sauveur. Ce nom indique l'idée d'une puissance infinie, et tout à la fois d'une sagesse et d'un amour infinis ; il n'aurait pu nous sauver, si toutes ces perfections ne s'étaient pas trouvées réunies en lui. « Vous ne pourriez pas, disait saint Bernard, vous appeler Sauveur, si quelqu'un de ces attributs vous avait manqué[3], Le saint dit ailleurs, en parlant de la circoncision : On le circoncit, pour faire voir qu'il est enfant d'Abraham ; et il reçoit le nom de Jésus, parce qu'il est en même temps fils de Dieu[4]. Comme

[1] *(Phil.* II, 9.) — [2] *(Ibid.)*

[3] Neque enim posses vocare te Salvatorem, si quidpiam horum defuisset. (*Serm.* II, *de Circumcis.* n. 15.)

[4] Circumditur tanquam filius Abrahæ, Jesus vocatur tanquam filius Dei. (*Serm.* 1, *de Circ.* n. 2.)

homme, il reçoit le caractère du pécheur, car il a pris la tâche de payer pour les pécheurs au prix de ses souffrances et de son sang ; mais il s'appelle Jésus ou Sauveur, comme fils de Dieu, parce que Dieu seul a le pouvoir de sauver.

Le nom de Jésus est comparé par l'Esprit-Saint à de l'huile répandue : *Oleum effusum nomen tuum* [1]. Et ce n'est pas sans raison, dit saint Bernard : car de même que l'huile est propre à éclairer, à nourrir et à guérir, de même le nom de Jésus est premièrement lumière : *Lucet prædicatum*, dit le saint [2] ; et d'où vient que la lumière de la foi s'est répandue sur la terre, que tant de gentils ont connu le vrai Dieu et se sont convertis, sinon de la prédication qui a été faite du nom de Jésus [3] ? C'est à ce nom sacré que nous devons le bonheur d'être devenus enfants de la vraie lumière, c'est-à-dire de la sainte Eglise ; car nous sommes nés au giron de l'Eglise romaine, dans des contrées chrétiennes et catholiques ; grâce que n'ont pas obtenue la plupart des hommes, qui naissent idolâtres, mahométans ou hérétiques. De plus, le nom de Jésus sert d'aliment à nos âmes. *Pascit recogitatum.* Il donne aux fidèles la force de trouver la paix et des consolations au sein des misères et des persécutions qu'ils éprouvent sur la terre. Les saints apôtres, maltraités et injuriés, se réjouissaient, parce que le nom de Jésus servait à les fortifier [4] Ce nom sert encore de remède à celui qui l'invoque. *Invocatum lenit et ungit.* Le saint abbé ajoute : *Ad exortum nominis lumen, nubilum diffugit, redit serenum.* Si l'âme est affligée et troublée, qu'elle nomme Jésus, et aussitôt la tempête fuira loin d'elle et la paix reviendra. *Labitur quis in crimine? Currit ad laqueum mortis desperando? Nonne, si invocet nomen vitæ, confestim respirat ad vitam* [5] ?

[1] (*Cant.* I, 3)

[2] (*In Cant. serm.* XV, n. 5.)

[3] Unde putas in toto orbe tanta et tam subita fidei lux, nisi prædicato nomine Jesu? (*Serm.* XV. *Ibid. n.* 6.)

[4] Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. (*Act.* V, 31.)

[5] (*Bern. ibid.*)

Si un malheureux est tombé dans le péché et qu'il se sente indigne de pardon, qu'il invoque ce nom de vie, et soudain l'espérance du pardon rentrera dans son cœur ; qu'il nomme Jésus, Jésus que le Père a destiné à être notre Sauveur. Euthyme soutient que si Judas, lorsqu'il succomba au désespoir, avait invoqué le nom de Jésus, il aurait recouvré l'espérance : *Si illud nomen invocasset, non periisset*[1] Il ajoute ensuite qu'un pécheur, quelque coupable qu'il soit, ne tombera jamais dans l'abîme du désespoir, s'il invoque ce saint nom d'espérance et de salut : *Longe est desperatio, ubi et hujus nominis invocatio.*

Mais les pécheurs n'invoquent point ce nom tutélaire, parce qu'ils ne veulent point guérir de leur mal. Jésus-Christ est disposé à guérir nos blessures ; mais si quelqu'un aime son mal et ne veut point de remède, comment Jésus-Christ pourra-t-il le guérir? La vénérable sœur Marie-Crucifiée de Sicile vit une fois le Sauveur dans une infirmerie portant dans ses mains un breuvage pour les malades qui s'y trouvaient ; mais ces malheureux, au lieu de l'appeler et de lui rendre grâces, le repoussaient brutalement. C'est ainsi que font beaucoup de pécheurs ; quand une fois ils se sont laissés infecter par le péché, ils refusent leur salut, c'est-à-dire la grâce que Jésus-Christ leur offre, et de cette manière leur mal devient mortel. Mais le pécheur qui a recours à Jésus-Christ n'a rien à craindre, puisque Jésus-Christ lui offre d'obtenir pour lui le pardon, pour prix de ses souffrances expiatoires ; et c'est ainsi que, comme le dit saint Laurent Justinien, celui-là même qui avait été offensé, s'est fait intercesseur pour le coupable, et a payé la dette contractée par celui-là[2]. Le même saint ajoute : *Si configeris ægritudine, si doloribus fatigaris, si concuteris formidine, Jesu nomen edito :* Pauvre malade, si tu te sens abattu par le mal, par les douleurs ou par la crainte, appelle Jésus, et Jésus te consolera. Il suffira de prier au nom de Jésus le

[1] (*In cap.* XXVI, *Matth.*)

[2] Qui offensus fuerat, ipse se intercessorem destinavit ; quod illi debebatur exsolvit. (*Serm. in Nativ.*)

Père éternel, et nous obtiendrons tout ce que nous demanderons, conformément à la promesse que nous en a faite Jésus-Christ lui-même[1].

II. Nous avons dit que le nom de Jésus nous défend ; et cela est vrai : il nous défend contre les embûches de nos ennemis, et les assauts qu'ils nous livrent. Aussi le Messie a-t-il été désigné par la qualification de Dieu fort, *Deus fortis*. Le Sage a dit que son nom était comme une forte tour, *Turris fortissima nomen tuum*[2]*;* c'est-à-dire que l'homme qui se place sous l'égide de ce nom tout-puissant, n'a rien à redouter des attaques de l'enfer. Jésus-Christ s'était humilié devant son père, dit saint Ambroise, au point de ne pouvoir s'humilier davantage. Son père, à son tour, l'a élevé jusqu'au plus haut degré ; *ipse se tantum humiliavit ut ultra non posset; propter quod Deus tantum exaltavit ut ultra non posset*. C'est pour cela que son Père lui a donné un nom qui surpasse en excellence tous les autres noms : *Propterea dedit illi nomen super omne nomen*, etc. Nom si grand et si puissant qu'il est respecté dans le ciel, sur la terre et au fond des enfers. Nom puissant dans le ciel, puisqu'il peut obtenir pour nous toutes les grâces ; puissant sur la terre, parce qu'il peut sauver tous ceux qui l'invoquent avec ferveur ; puissant dans l'enfer, parce qu'il met en fuite tous les démons : lorsqu'ils entendent ce nom sacré, ils tremblent, parce qu'ils se souviennent que c'est Jésus qui a détruit l'empire qu'ils avaient usurpé sur les hommes ; ils tremblent, parce que sous ce nom ils doivent reconnaître toute la majesté divine : *In hoc nomine deitatis adoratur tota majestas*, dit saint Pierre Chrysologue[3]. Jésus a dit lui-même que ses disciples auraient, par son seul nom, le pouvoir de chasser les démons : *In nomine meo dæmonia ejicient*[4] En fait la sainte Eglise, dans ses exorcismes, se sert du nom de Jésus pour délivrer les possédés, et les prêtres qui assistent les mou-

[1] Si quid petieritis patrem in nomine meo, etc. (*Jo.* XVI, 23.) Quodcumque petieritis patrem, etc. (*Ibid.* XV, 16.)

[2] (*Prov.* XVIII, 10.)

[3] (*Serm.* CXLIV.) — [4] (*Marc.* XVI, 17.)

rants emploient aussi ce saint nom pour délivrer le malade des assauts que le démon multiplie dans ces derniers moments.

Qu'on lise la vie de saint Bernardin de Sienne, on y verra combien il convertit de pécheurs, combien d'abus il détruisit, combien de cités il sanctifia en apprenant aux peuples à invoquer le nom de Jésus. Saint Pierre dit qu'il n'y a pas de nom dans lequel les hommes puissent trouver autant de ressources pour leur salut que dans celui de Jésus. *Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri*[1] Jésus ne nous a pas seulement sauvés une fois, mais il nous sauve continuellement par ses mérites des dangers du péché, toutes les fois que nous l'invoquons avec confiance. Saint Paul nous y exhorte fortement ; quiconque l'invoque, dit-il, sera certainement sauvé : *Qui enim invocaverit nomen Domini, salvus erit*[2]. Si les démons, si les hommes vous persécutent, dit saint Laurent Justinien, s'ils vous excitent au péché, invoquez Jésus, et vous triompherez. *Si tentaris a diabolo, si ab hominibus opprimeris, Jesu nomen edito.* Et si les tentations continuent de vous poursuivre, continuez d'invoquer Jésus, et vous n'y succomberez pas. Il est prouvé par l'expérience, que ceux qui ont cette dévote habitude se maintiennent fermes dans la bonne voie et triomphent toujours des tentations. Invoquons aussi le nom de Marie, qui épouvante pareillement l'enfer, et nous pourrons être sans crainte. *Hæc brevis oratio*, dit Thomas à Kempis[3], *Jesu et Maria, facilis ad tenendum, fortis ad protegendum.* Ces deux mots, Jésus et Marie, si aisés à prononcer et à retenir, sont tout-puissants contre les insultes de nos ennemis.

III. Le nom de Jésus console des peines et préserve du mal ; ce n'est pas tout : il enflamme d'amour tous ceux qui le prononcent avec recueillement et avec ferveur. Le nom de Jésus ou Sauveur exprime par lui-même l'amour, car à ce nom s'attache l'idée de tout ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour

[1] (*Act.* IV, 12.) — [2] (*Rom.* X, 13.) — [3] (*Vallis lil. c.* XIII.)

nous sauver : *Nomen Jesu signum est repræsentans tibi omnia quæcumque Deus fecit propter salutem humanæ naturæ*[1]. O mon Jésus, s'écrie un dévot écrivain, il vous en a trop coûté d'être Jésus, c'est-à-dire notre Sauveur : *O Jesu, quanti tibi constitit esse Jesum, salvatorem meum*!

Saint Matthieu, en parlant du crucifiement de Jésus-Christ, s'exprime ainsi : *Et imposuerunt super caput ejus causam ipsius scriptam, Jesus Nazarenas rex Judæorum.* (*Matth.*, XXVII, 37.) Le Père éternel a voulu que sur la croix où notre Rédempteur est mort, on lût ces mots : Voici Jésus, le Sauveur du monde. Pilate ordonna de placer cette inscription, non qu'il eût jugé Jésus-Christ coupable pour avoir pris le titre de roi, comme les Juifs l'en accusaient, car il ne fit aucun compte de ce chef d'accusation, et en même temps qu'il le condamnait, il reconnaissait son innocence et protestait qu'il ne prenait aucune part à sa mort : *Innocens sum a sanguine justus hujus ;* mais ce fut parce que Dieu le voulut ainsi, afin de pouvoir dire aux hommes : Savez-vous pourquoi est mort mon fils innocent? il meurt, parce qu'il est votre Sauveur ; il meurt sur cette croix ignominieuse pour vous sauver. Ce fut pour cela que les Cantiques dirent de son nom : *Oleum effusum nomen ejus, nempe*, dit saint Bernard, *effusio divinitatis*. Il est appelé une huile répandue, parce qu'il est une effusion de la divinité.

Dans la rédemption, Dieu s'est donné à nous, parce qu'il nous aimait. *Dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis*[2] Et pour le faire, il s'est chargé de subir à notre place la peine qui nous était due. *Languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit*[3]. Par là, dit saint Cyrille d'Alexandrie[4], il a voulu anéantir la sentence que nos péchés avaient d'abord fait prononcer contre nous. *Hoc titulo adversus genus nostrum chirographum in cruce confixo delevit.* L'Apôtre avait dit de même : *Delens quod adversus nos erat chirographum decreti*[5].

[1] (*Tom.* II, *serm.* XLIX.) — [2] (*Ephes.* V, 2.)
[4] (*Isa.* LIII, 4.) — [3] (*In Joan. lib.* XII.) — [5] (*Coloss.* II, 14.)

Ainsi notre Rédempteur bien-aimé a voulu nous soustraire à la malédiction que nous avions encourue, et pour cela, il s'est fait lui-même volontairement l'objet de cette malédiction en se chargeant de tous nos péchés. *Christus redemit nos de maledicto, factus pro nobis maledictum*[1].

De là vient qu'une âme fidèle, si elle nomme Jésus et qu'en même temps elle se souvienne de tout ce que Jésus a fait pour la sauver, ne peut pas s'empêcher d'aimer avec ardeur celui qui l'a tant aimée. « Quand je nomme Jésus, disait saint Bernard, je me représente un homme doux, humble, affable, compatissant, orné de toutes les vertus, et dans la même personne un Dieu tout-puissant, qui nous guérit par les exemples qu'il nous a laissés, et nous fortifie par sa grâce qu'il nous offre[2]. » Pour guérir nos plaies, il a voulu être rassasié de rebuts, couvert de plaies lui-même, et mourir sur une croix dans les douleurs. Que le beau nom de Jésus vous soit donc cher, ô chrétien, nous dit avec chaleur saint Anselme ; qu'il soit toujours dans votre cœur, qu'il soit votre unique aliment, votre unique consolation[3]. Ah ! celui-là seul qui en a l'expérience, disait saint Bernard, peut comprendre quelle douceur on goûte, quel paradis on trouve, même dans cette vallée de larmes, à aimer tendrement Jésus :

Expertus potest credere
Quid sit Jesum diligere.

C'est bien là ce que savaient par expérience, et une sainte Rose de Lima qui, lorsqu'elle avait communié, élançait de sa bouche de telles flammes d'amour divin, que la main qui lui présentait alors, suivant l'usage, de l'eau à boire, s'en sentait brûlée ; et une sainte Marie Madeleine de Pazzi, qui tenant un

[1] (*Gal.* III, 13.)

[2] Cum nomino Jesum, hominem mihi propono mitem, humilem, benignum, misericordem, omni sanctitate conspicuum, eumdemque ipsum Deum omnipotentem, qui suo et exemplo me sanet, et roboret adjutorio. (*In Cant. serm.* XV, *n.* 6.)

[3] Sit tibi Jesus semper in corde ; hic sit cibus, dulcedo et consolatus tua.

crucifix à la main, s'écriait toute enflammée : « O Dieu d'amour ! ô Dieu d'amour ! disons plutôt, fou d'amour ! » et un saint Philippe de Néri, dont la poitrine dut s'élargir pour donner passage aux palpitations de son cœur embrasé de l'amour divin ; et un saint Stanislas Kostka, a qui l'on était quelquefois obligé de baigner la poitrine avec de l'eau froide, pour tempérer l'ardeur dont il se sentait consumé pour Jésus ; et un saint François Xavier, qui, pour la même raison se desserrait la poitrine en disant : « C'est assez, Seigneur, c'est assez ; » déclarant par là qu'il ne pouvait supporter plus longtemps le feu brûlant qui embrasait son cœur.

Tâchons donc, nous aussi, autant que nous le pourrons, d'avoir toujours l'amour de Jésus-Christ dans le cœur, et son nom sur les lèvres. Saint Paul nous déclare qu'on ne peut prononcer le nom de Jésus (dévotement s'entend) que par un mouvement de l'Esprit-Saint[1]. Ainsi donc l'Esprit-Saint se communique à tous ceux qui prononcent avec piété le nom de Jésus. Il en est pour qui le nom de Jésus est un nom étranger, mais pourquoi cela? parce que Jésus n'est pas aimé d'eux. Les saints ont toujours eu à la bouche ce nom de salut et d'amour. Dans les Epîtres de saint Paul il ne se trouve pas de pages où le nom de Jésus ne se lise plusieurs fois. Saint Jean le nomme de même fréquemment. Le bienheureux Henri Suson, pour s'imprimer plus fortement dans le cœur l'amour de ce saint nom, prit un jour un fer tranchant avec lequel il se sculpta sur la poitrine, à l'endroit du cœur, le nom de Jésus ; puis il dit, tout baigné de sang : « Seigneur, je voudrais vous imprimer plus profondément dans mon cœur, mais je ne le puis : vous qui pouvez tout, imprimez dans mon cœur votre nom bien-aimé, tellement que rien ne puisse plus en effacer ni votre nom ni votre amour. La bienheureuse ([a])

[1] Nemo potest dicere : Dominus Jesus, nisi in Spiritu Sancto. (I *Cor.* XII, 3.)

(*a*) Sainte Jeanne Françoise Frémiot de Chantal ne fut canonisée que sous le pontificat de Clément XIII, or ces onze discours de notre saint docteur avaient été publiés dès 1758, époque où elle se trouvait déjà béatifiée par le pape Benoît XIV. (*L'éditeur.*)

Jeanne de Chantal est allée même jusqu'à s'imprimer sur le cœur ce même nom de Jésus avec un fer brûlant. Jésus-Christ n'en demande pas autant de nous ; c'est assez pour lui que notre cœur lui soit attaché par l'amour, et que notre bouche l'invoque fréquemment avec amour. Et de même que tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il a dit dans sa vie, il l'a fait ou dit par amour pour nous ; de même il est juste que tout ce que nous faisons, nous le fassions en son nom et par amour pour lui, ainsi que nous y sommes exhortés par ces paroles de l'Apôtre : « Tout ce que vous faites, soit en paroles, soit en œuvres, faites tout au nom de Jésus-Christ[1]. » Et si Jésus-Christ est mort pour nous, ne devons-nous pas à notre tour être prêts à mourir volontiers pour la gloire de son nom, comme se montrait tout disposé à le faire le même Apôtre, lorsqu'il disait : « Pour moi, je suis prêt non-seulement à me laisser charger de chaînes, mais même à mourir pour le nom de mon Seigneur Jésus-Christ[2] »

Concluons ce discours. Si donc nous sommes affligés, invoquons Jésus, et il nous consolera ; si nous sommes tentés, invoquons Jésus, et il nous donnera la force de résister à tous nos ennemis : enfin, si nous sommes dans l'aridité ou que notre cœur soit comme de glace par rapport à Dieu, invoquons Jésus et il nous enflammera de l'amour divin. Heureuses les âmes qui auront toujours à la bouche ce saint et très-aimable nom ! nom de paix, nom d'espérance, nom de salut, nom d'amour ; heureux nous-mêmes si, arrivés au terme de notre carrière, nous avons le bonheur de la terminer et de mourir en invoquant Jésus ! Mais si nous souhaitons rendre notre dernier soupir en ayant à la bouche ce doux nom de Jésus, il est nécessaire que nous prenions l'habitude pendant la vie de le répéter souvent, en le prononçant toujours avec amour et confiance. A ce nom puissant, joignons toujours aussi le beau

[1] Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu Christi. (*Col.* III, 17.)

[2] Ego enim non solum alligari, sed et mori... paratus sum propter nomen Domini Jesu. (*Act.* XXI. 13.)

nom de Marie, nom qui est aussi un nom venu du ciel, et qui a la puissance de faire trembler l'enfer ; nom qui est en même temps plein de douceur, puisqu'il nous fait penser à cette reine qui, de même qu'elle est la mère de Dieu, est aussi la nôtre, et une mère de miséricorde, une mère d'amour.

COLLOQUES.

Puisque donc, ô mon Jésus, vous êtes mon Sauveur, qui pour me sauver avez donné votre sang et votre vie, écrivez, je vous prie, sur mon pauvre cœur votre nom adoré, afin que l'ayant toujours imprimé dans mon cœur avec votre amour, je l'aie toujours aussi à la bouche en l'invoquant dans tous mes besoins. Si le démon me tente, votre nom me donnera la force de lui résister ; si je me sens découragé, votre nom ranimera mon espérance. Si je me trouve affligé, votre nom me consolera, en me rappelant combien vous avez été plus affligé vous-même... Si mon amour pour vous vient à se refroidir, votre nom en rallumera la flamme en me rappelant l'amour que vous m'avez montré. Si par le passé j'ai péché tant de fois, c'est que j'ai oublié de vous invoquer ; mais dorénavant votre nom ne cessera plus d'être ma défense, mon espérance, mon unique consolation, mon unique amour. C'est ainsi que j'espère vivre ; et c'est ainsi que j'espère mourir, avec votre nom sans cesse à la bouche. Vierge sainte, obtemoi cette grâce d'invoquer constamment dans mes besoins le nom de votre fils Jésus, comme le vôtre aussi, ô Marie, ma mère bien-aimée ; mais surtout de l'invoquer toujours avec confiance et amour, en sorte que je puisse, moi aussi, vous dire, comme vous disait le pieux Alphonse Rodriguez : « Jésus et Marie, ah ! qu'il me soit donné de souffrir pour vous, de mourir pour vous, d'être tout à vous et de n'être rien à moi-même[1]. » O mon bien-aimé Jésus ! ô ma bien-aimée reine

[1] Jesu et Maria, pro vobis patiur, pro vobis moriar ; sim totus vester ; sim nihil meus.

Marie ! donnez-moi la grâce de souffrir et de mourir pour votre amour : je ne veux plus m'appartenir à moi-même, je ne veux plus appartenir qu'à vous et être tout à vous ; tout à vous pendant ma vie, et tout à vous à ma mort, au moment de laquelle j'espère, avec votre aide, rendre mon dernier soupir en disant : Jésus et Marie, venez à mon aide ; Jésus et Marie, à vous je me recommande ; Jésus et Marie, je vous aime, et je vous remets et vous abandonne mon âme tout entière.

MÉDITATIONS

POUR LA NEUVAINE DE NOEL

MÉDITATIONS

POUR LA NEUVAINE DE NOEL

PREMIÈRE MÉDITATION

Dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ ;

Flambeau des peuples de la terre.
Tu porteras partout mon salut solennel [1]

Représentez-vous le Père éternel disant ces paroles à l'enfant Jésus, au moment de sa conception : *Dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea.* Mon fils, je t'ai donné au monde afin que tu sois la lumière et la vie des nations, afin que tu leur procures leur salut, que je désire autant que si c'était le mien propre. Il est donc nécessaire que tu t'emploies tout entier au salut des hommes. *Totus illis datus, totus in ipsorum usus impenderis* [2] Il est nécessaire qu'en naissant tu éprouves une pauvreté extrême, afin d'enrichir l'homme par ce premier sacrifice, *ut tua inopia dites.* il est nécessaire que tu sois vendu comme un esclave pour acquérir à l'homme la liberté; il est nécessaire que tu sois flagellé et crucifié comme un esclave, afin d'acquitter à ma justice la peine due pour les péchés des hommes ; il est nécessaire que tu donnes ton sang et ta vie pour délivrer l'homme de la mort éternelle. En un mot, sache

[1] (*Le prophète Isaïe,* XLIX. 6.)
[2] Ex S. Bern. *in Circumc. serm.* III, *n.* 4.)

bien que tu n'appartiens plus à toi-même, mais que tu appartiens entièrement à l'homme. *Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis.*

Un enfant nous est né, doux gage d'espérance,
Un fils nous est donné, signe de délivrance [1].

Ainsi, mon fils bien-aimé, l'homme sera forcé de m'aimer et de se donner à moi, en voyant que je te donne tout entier à lui, toi mon fils unique, et qu'il ne me reste rien à lui donner de plus.

O amour infini, dont un Dieu infini est seul capable ! *Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret* [2] A cette proposition l'enfant Jésus ne s'attriste point, mais il accepte avec amour et complaisance la mission qui lui est confiée, et il en tressaille de joie. Il s'élance comme un géant, dirons-nous avec le Psalmiste [3], dans la carrière qui s'ouvre devant lui et, dès le premier instant de son incarnation, il se donne tout à l'homme, et embrasse avec transport toutes les douleurs et les ignominies qu'il doit souffrir sur la terre pour l'amour de l'homme. Voilà, dit saint Bernard [4], quelles ont été les montagnes et les collines que Jésus-Christ a dû franchir avec tant d'efforts pour sauver les hommes : *Ecce iste venit saliens in montibus, transiliens colles* [5]. Considérez ici que Dieu le Père, en nous envoyant son fils pour être notre Rédempteur, et pour rétablir la paix entre lui et les hommes, s'est obligé d'une certaine manière à nous pardonner et à nous aimer, en conséquence du pacte qu'il a fait de nous recevoir en grâce, supposé que son fils satisfît pour nous à sa divine justice. D'un autre côté le Verbe divin, ayant accepté la mission de son père, qui, en l'envoyant pour nous racheter, nous le donnait comme un bien qui nous appartenait désormais, s'est engagé, lui aussi,

[1] (*Le prophète Isaïe*, IX, 6.)
[2] (*Joan.* III, 16.)
[3] Exultavit ut gigas ad currendam viam. (*Ps.* XVIII, 6.)
[4] (*In Cant. Serm.* LIII, *n.* 8.)
[5] (*Cant.* II, 8.)

à nous aimer, non en considération de nos mérites, mais pour accomplir la volonté miséricordieuse de son père.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon cher Jésus, s'il est vrai, comme le dit la loi, que la donation est un titre légitime pour acquérir un domaine ; puisque votre père vous a donné à moi, vous êtes donc à moi, vous êtes né pour moi, vous m'avez été donné. *Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis.* Je puis donc bien vous dire : *Jesus meus, et omnia.* Puisque vous êtes à moi, tout ce qui vous appartient est donc à moi. Votre apôtre me l'assure : *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit*[1] ? Votre sang est à moi, vos mérites sont à moi, votre paradis est à moi. Et si vous êtes à moi, qui pourra jamais vous enlever à moi? *Deum a me tollere nemo potest.* C'est ce que disait, avec l'accent de la jubilation, saint Antoine abbé. C'est ce que je veux dire continuellement dorénavant moi-même. Ce ne sera désormais que par ma faute que je pourrai vous perdre et être séparé de vous. Mais, ô mon Jésus, s'il m'est arrivé par le passé de vous abandonner et de vous perdre, je m'en repens maintenant de toute mon âme, et je suis résolu à perdre plutôt la vie et tous les biens de ce monde que de vous perdre, ô bien infini, et l'unique amour de mon âme. Je vous remercie, ô Père éternel, de m'avoir donné votre fils ; et puisque vous me l'avez donné tout entier, tout misérable que je suis, je me donne tout entier à vous. Acceptez le don que je vous fais de moi-même, pour l'amour de ce même fils, et attachez-moi avec des liens d'amour à mon bon Rédempteur ; mais attachez-moi à lui d'une telle manière que je puisse dire : *Quis me separabit a charitate Christi*? Quel bien du monde pourra me séparer de mon Jésus? Et vous, mon Sauveur, si vous êtes tout à moi, sachez que je suis tout à vous. Disposez de moi et de tout ce qui m'appartient, comme il vous plaira. Et comment

[1] (*Rom.* VIII, 32.)

pourrai-je refuser quelque chose à un Dieu qui ne m'a point refusé son sang et sa vie ? Marie, ma mère, gardez-moi par votre protection. Je ne veux plus m'appartenir à moi-même, mais je veux appartenir entièrement à mon Seigneur. C'est à vous de me rendre fidèle, je me confie en vous.

DEUXIÈME MÉDITATION

Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi. « Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps[1] »

Considérez la grande amertume dont le cœur de l'enfant Jésus a dû se sentir pénétré dans le sein de Marie, au moment où son père lui présenta cette longue série de mépris, de douleurs et d'agonies qu'il devait endurer durant sa vie pour délivrer les hommes de leurs misères. *Mane erigit mihi Dominus aurem; ego autem non contradico, corpus meum dedi percutientibus.*

Au matin Dieu m'appelle, et sa voix pénétrante
M'éveille, et comme un maître il m'enseigne sa loi.
Je n'ai pas du Seigneur rejeté le message,
J'ai présenté mon dos au méchant qui m'outrage[2].

Ainsi parlait Jésus par la bouche du prophète. *Mane erigit mihi aurem* ; c'est-à-dire : depuis le premier instant de ma conception, mon père m'a fait connaître sa volonté, qui est que je mène une vie de souffrances, et que je sois enfin sacrifié sur une croix. *Ego autem non contradico; corpus meum dedi percutientibus.* O âme chrétienne ! j'ai tout accepté pour votre salut, et depuis lors, j'ai abandonné mon corps aux flagellations, aux clous et à la mort. Considérez que tout ce que Jésus-Christ souffrit durant sa vie et en sa passion, lui avait été présenté devant les yeux, lorsqu'il était enfermé dans le sein de Marie, et qu'il avait tout accepté avec amour. O Dieu !

[1] (*Hebr.* x, 5.)
[2] *Le prophète Isaïe*, L, 4.)

quelle répugnance naturelle, quelles angoisses et quelles oppressions ne souffrit point le cœur innocent de Jésus, en faisant cet acte d'acceptation! Il voyait bien ce qu'il devait souffrir d'abord en s'enfermant durant l'espace de neuf mois dans cette prison obscure du sein de Marie : il savait qu'il devait endurer les opprobres et les souffrances de la naissance ; qu'il devait voir le jour dans une étable froide,qui n'était faite que pour les plus vils animaux; il n'ignorait pas qu'il devait ensuite se tenir pendant trente ans d'une manière humilante dans la boutique d'un pauvre artisan ; il savait encore que les hommes devaient le traiter comme un ignorant, comme un esclave, comme un séducteur, comme un coupable, et même comme un coupable digne de mort, et de la mort la plus infâme et la plus douloureuse, telle qu'on l'infligeait aux scélérats. Notre bien-aimé Rédempteur acceptait tout cela à tous les moments; mais à tous les moments où il faisait cette acceptation, il souffrait à la fois toutes les peines, et toutes les humiliations qu'il avait à éprouver jusqu'à la mort dans toute la suite de sa vie. La connaissance même qu'il avait de sa dignité divine était pour lui un aiguillon qui lui faisait sentir plus vivement les injures qu'il aurait à recevoir des hommes. *Tota die verecundia mea contra me est*[1] Il avait, comme le dit ici le Psalmiste, continuellement sa honte devant les yeux, et il sentait spécialement la confusion qu'il devait éprouver plus tard en se voyant dépouillé tout nu, flagellé, suspendu à trois crochets de fer, et réduit à finir sa vie au milieu des affronts et des malédictions de ces mêmes hommes pour lesquels il devait mourir. *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*[2] Et pourquoi? Pour nous sauver, nous misérables et ingrats pécheurs.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon bien-aimé Rédempteur, oh! combien il vous en a coûté dès votre entrée dans le monde, pour me relever de la ruine que m'avaient occasionnée mes péchés! Pour me délivrer de

[1] (*Ps.* XLIII, 16.) — [2] (*Philip.* II, 8.)

l'esclavage du démon, auquel je m'étais vendu moi-même en péchant volontairement, vous avez donc voulu accepter les traitements rigoureux que l'on fait subir aux plus vils d'entre les esclaves. Comment ai-je pu, en sachant cela, remplir d'amertume votre cœur si aimable et qui m'a tant aimé ? Mais puisque vous, qui êtes innocent et qui êtes mon Dieu, vous avez voulu accepter pour mon amour une vie et une mort si pénibles ; j'accepte pour l'amour de vous, ô mon Jésus, toutes les peines qui me viendront de votre main. Je les accepte et je les embrasse, parce qu'elles me viennent de ces mains qui ont été percées au jour de votre passion, pour me délivrer de cet enfer que j'ai mérité tant de fois. O mon Rédempteur, l'amour que vous me témoignez en vous offrant à tant souffrir pour moi, m'oblige nécessairement à accepter pour vous toutes les peines et tous les mépris. O mon Seigneur, donnez-moi votre saint amour en considération des mérites de vos souffrances. Votre amour adoucira pour moi toutes les douleurs et toutes les ignominies. Je vous aime par-dessus toutes choses, je vous aime de tout mon cœur, je vous aime plus que moi-même. Mais, dans le courant de votre vie, vous m'avez donné des preuves par trop grandes de votre affection ; et moi, ingrat que je suis, depuis tant d'années que je suis au monde, quelles preuves d'amour vous ai-je données jusqu'à présent ? Faites donc, ô mon Dieu, que je vous donne des preuves de mon amour pendant le temps qui me reste encore à vivre. Quelle confiance aurai-je en paraissant devant vous pour être jugé, si je suis aussi pauvre que maintenant, et si je n'ai rien fait pour votre amour ? Mais que puis-je faire sans le secours de votre grâce ? Je ne puis rien autre chose que vous prier de m'assister ; et même cette prière est un pur don que je tiendrai de votre bonté. Mon Jésus, secourez-moi par les mérites de vos souffrances et du sang que vous avez répandu pour moi. Très-sainte Marie, recommandez-moi à votre fils : je vous le demande pour l'amour que vous lui portez. Voyez, je suis une de ces malheureuses brebis pour lesquelles votre fils a donné sa vie.

TROISIÈME MÉDITATION

Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis.

« Un enfant nous est né, doux gage d'espérance;
Un fils nous est donné, signe de délivrance[1] »

Considérez qu'après tant de siècles, après tant de soupirs et de prières, ce Messie, que tant de saints patriarches et de saints prophètes ne furent point dignes de voir, le désiré des nations, le désir des collines éternelles, en un mot, notre Sauveur, est venu, est né et s'est donné tout entier à nous : *Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis.* Le fils de Dieu s'est fait petit pour nous faire devenir grands; il s'est donné à nous, afin que nous nous donnions à lui; il est venu nous témoigner son amour, afin que nous y correspondions en lui donnant le nôtre. Recevons donc ses affections, aimons-le, et recourons à lui dans tous nos besoins. *Puer facile donat*, dit saint Bernard[2]; les enfants sont enclins à donner ce qu'on leur demande. Jésus est venu comme un enfant, afin de se montrer tout disposé à nous donner ses biens: *In manu ejus sunt omnes thesauri*[3] *Pater omnia dedit in manu ejus*[4] Si nous sentons le besoin de lumière, il est venu précisément pour nous éclairer; si nous avons besoin de force pour résister à nos ennemis, il est venu précisément pour nous fortifier: si nous voulons le pardon de nos péchés et le salut, il est venu précisément pour nous pardonner et pour nous sauver: si enfin, nous voulons le don souverain de l'amour divin, il est venu précisément pour l'allumer dans nos cœurs; et c'est surtout pour cela qu'il s'est fait enfant, et qu'il a voulu paraître devant nous d'autant plus aimable qu'il était plus humble et plus pauvre, pour nous ôter toute crainte et pour gagner mieux notre amour, a dit saint Pierre Chysologue: *Taliter venire debuit, qui voluit timorem pellere,*

[1] (*Isa.* IX, 6.) — [2] (*In Epiph. Dom. Serm.* I, *n.* 4.)
[3] (*Coloss.* II, 3.) — [4] (*Joan.* III, 35.)

quærere charitatem[1]. En outre, Jésus-Christ a voulu se montre petit enfant, pour se faire aimer des hommes par un amour aussi tendre qu'appréciatif. Tous les petits enfants savent gagner une tendre affection des personnes qui les voient; mais qui n'aimera de toute sa tendresse un Dieu qui s'est fait enfant, qui a besoin de lait, qui tremble de froid, qui est pauvre, avili et abandonné, qui pleure, qui vagit dans une crèche sur un peu de paille? Voilà ce qui portait l'amoureux saint François à s'écrier: « Aimons l'enfant de Bethléem, aimons l'enfant de Bethléem[2] Ames chrétiennes, venez aimer un Dieu fait enfant, fait pauvre et aimable, et qui est descendu du ciel pour se donner tout à vous.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon aimable Jésus, que j'ai tant méprisé, vous êtes descendu du ciel pour nous racheter de l'enfer et pour vous donner tout à nous; et nous avons osé vous mépriser si souvent et vous tourner le dos! O Dieu! les hommes sont si reconnaissants envers les créatures: si quelqu'un fait un don, une visite lointaine, s'il donne une marque d'attachement, on ne sait comment reconnaîre ce bienfait, et on se croit obligé de le récompenser Et comment donc se montrent-ils si ingrats envers vous, qui êtes leur Dieu, qui êtes si aimable, et qui n'avez point refusé de donner pour eux votre sang et votre vie? Mais hélas! n'ai-je point été moi-même pire que les autres, puisque j'ai été le plus aimé de vous et cependant le plus ingrat envers vous? Ah! si vous aviez donné à un hérétique ou à un idolâtre les grâces que vous m'avez faites, il serait devenu un saint; et moi, je vous ai offensé! Oubliez, Seigneur, les injures que je vous ai faites. Mais vous l'avez dit: Lorqu'un pécheur est repentant, vous oubliez tous les outrages que vous en avez reçus: *Omnium*

[1] (*Serm.* CLVIII.)
[2] Amemus puerum de Bethleem, amemus puerum de Bethleem.

iniquitatum ejus non recordabor[1]. Si par le passé je ne vous ai point aimé, je ne veux faire autre chose dans l'avenir que de vous aimer. Vous vous êtes donné tout à moi, et je vous donne toute ma volonté. Ainsi donc je vous aime, je vous aime, je vous aime, et je veux redire sans cesse, je vous aime, je vous aime. C'est ainsi que je veux vivre, c'est ainsi que je veux mourir, en disant jusqu'à mon dernier soupir cette douce parole: *Mon Dieu, je vous aime;* pour commencer ensuite, au moment où j'entrerai dans l'éternité, à vous aimer d'un amour continuel qui durera éternellement, sans que je puisse jamais cesser de vous aimer. Et en attendant, mon Seigneur, mon unique bien, et mon unique amour, je me propose de préférer votre volonté à tout ce qui pourrait m'être le plus agréable. Que tout l'univers vienne m'étaler ses charmes, je les repousse. Non, je ne veux plus cesser d'aimer celui qui m'a tant aimé; je ne veux plus causer du déboire à celui qui mérite que je l'aime d'un amour infini. Aidez-moi vous-même par votre grâce, mon Jésus, dans ce désir qu'il me tarde d'accomplir, ô Marie ma reine, je reconnais que c'est par votre intercession que j'ai reçu toutes les grâces que Dieu m'a faites: continuez donc d'intercéder pour moi. Obtenez-moi la persévérance, ô vous, qui êtes la mère de la persévérance.

QUATRIÈME MÉDITATION

Dolor meus in conspectu meo semper. « Ma douleur est continuellement devant mes yeux[2]. »

Considérez qu'au premier moment où l'âme de Jésus-Christ fut créée et unie à son petit corps dans le sein de Marie, le Père éternel fit savoir sa volonté à son fils, et lui annonça qu'il devait mourir pour la rédemption du monde; et qu'au même moment il présenta devant ses yeux toute la scène fu-

[1] (*Ezech.* XVIII, 22.) — [2] (*Ps.* XXXVII, 18.)

neste des douleurs qu'il devait endurer jusqu'à la mort pour sauver les hommes. Il lui montra dès lors tous les travaux, les mépris et la pauvreté qu'il devait supporter durant sa vie, tant à Béthléem qu'en Egypte et à Nazareth; ensuite toutes les douleurs et les ignominies de sa passion, la flagellation, les épines, les clous et la croix, tous les ennuis, les tristesses, les agonies, et les abandons par lesquels il devait finir sa vie sur le Calvaire. Abraham, conduisant son fils à la mort, ne voulut point l'affliger en lui faisant connaître le sort qui l'attendait durant le peu de temps qui lui restait à vivre, qui n'était que le court instant qu'il fallait pour arriver à la montagne; mais le Père éternel veut que son fils incarné, destiné à être la victime de tous nos péchés, pour satisfaire à la divine justice, souffre d'avance toutes les peines auxquelles il devait être assujetti pendant sa vie et à l'heure de sa mort. En sorte que Jésus-Christ souffrit continuellement, depuis le premier moment de sa conception dans le sein de sa mère, cette tristesse qu'il éprouva dans le jardin des Olives, et qui, à elle seule, était suffisante pour lui ôter la vie, comme il le dit lui-même: *Tristis est anima mea usque ad mortem*[1] Ainsi, dès le moment de sa conception, il comprit et souffrit tout le poids des douleurs réunies et des infamies qu'il attendait. Ainsi toute la vie et toutes les années de notre Rédempteur furent une vie et des années de chagrins et de larmes. *Defecit in dolore vita mea, et anni mei in gemitibus*[2]. Son cœur divin ne demeura pas un instant sans souffrir. Soit qu'il veillât, soit qu'il dormît, qu'il se fatiguât, ou qu'il se reposât, qu'il priât ou qu'il conversât, il avait toujours devant lui cette représentation lugubre, qui tourmentait plus son âme sainte que tous les tourments des martyrs ne les ont fait souffrir. Les martyrs ont souffert, mais, aidés de la divine grâce, ils supportaient leurs tourments avec allégresse et ferveur: Jésus-Christ a souffert, mais il a souffert toujours avec un cœur plein d'ennui et de tristesse; et il a tout accepté pour notre amour.

[1] (*Matth.* XXVI, 58.) — [2] (*Ps.* XXX, 2.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O doux, ô aimable, ô amoureux cœur de Jésus, vous fûtes donc, dès l'enfance, rempli d'amertume, et agonisant même dans le sein de Marie, sans consolation, et sans trouver personne qui vous regardât en pitié, ou qui au moins vous consolât en compatissant à vos peines! Vous avez souffert tout cela, ô mon Jésus, afin de me délivrer des souffrances et de l'agonie qui m'attendaient dans cet enfer éternel que j'avais mérité par mes péchés. Vous donc, ô mon Dieu, avez consenti à être privé de tout secours, pour sauver une misérable créature qui a eu l'audace d'abandonner Dieu et de lui tourner le dos pour se livrer à ses honteux appétits. Je vous remercie, ô cœur affligé et amoureux de mon Sauveur. Je vous remercie et je compatis à vos peines; surtout lorsque je vois que vous souffrez tant pour l'amour des hommes, et que les hommes ne vous portent aucune compassion. O amour divin ! ô ingratitude humaine ! O hommes, ô hommes, regardez ce petit et innocent agneau, qui est agonisant pour vous, et pour payer à la divine justice les dettes que vous avez contractées. Voyez comme il prie et comme il intercède pour vous auprès de son père. Voyez-le, et aimez-le. Ah! mon Rédempteur, que le nombre de ceux qui considèrent vos douleurs et votre amour, est petit ! O Dieu ! combien peu d'hommes vous aiment ! Mais malheur à moi qui ai demeuré tant d'années dans votre oubli! Vous avez tant souffert pour que je vous aimasse, et moi je ne vous aimais pas ! Pardonnez-moi, mon Jésus, pardonnez-moi, car je veux me corriger et je veux vous aimer. Malheur à moi, mon Seigneur, si je résiste encore à votre grâce, car si j'y résiste, je suis damné. Toutes les miséricordes dont vous avez usé à mon égard, et particulièrement votre douce voix qui m'invite actuellement à vous aimer, seraient mon plus grand supplice dans les enfers. Mon bien-aimé Jésus, ayez pitié de moi, et ne permettez pas que je sois plus longtemps ingrat à l'égard de votre saint amour. Donnez-moi votre lumière, donnez-moi la force de vaincre tout pour suivre votre sainte vo-

lonté. Je vous prie de m'exaucer par les mérites de votre passion. C'est en votre passion que je mets toute ma confiance; et dans votre intercession aussi, ô Marie : ma chère mère, secourez-moi, c'est vous qui m'avez obtenu de Dieu toutes les grâces que j'ai reçues ; je vous en remercie, mais si vous ne continuez à me secourir, je continuerai de vivre dans mes infidélités comme je l'ai fait jusqu'ici.

CINQUIÈME MÉDITATION

Oblatus est, quia ipse voluit. « Il a été offert en sacrifice, parce qu'il l'a voulu lui-même[1] »

Dès le premier instant que le Verbe divin se vit fait homme et enfant dans le sein de sa mère, il s'offrit de lui-même tout entier aux souffrances et à la mort pour le rachat du monde : *Oblatus est, quia ipse voluit.* Il savait bien que tous les sacrifices des boucs et des taureaux, offerts à Dieu par le passé, n'avaient pu satisfaire pour les péchés des hommes, mais qu'il fallait une personne divine qui payât pour eux le prix de leur rédemption ; ce qui lui a fait dire, comme nous l'explique l'Apôtre : *Ingrediens mundum, dicit : Hostiam et oblationem noluisti ; corpus autem aptasti mihi. Tunc dixi: Ecce venio.* Mon père, dit Jésus à son entrée dans le monde, toutes les victimes qu'on vous a offertes jusqu'ici ne sont pas suffisantes, et elles ne pouvaient l'être pour satisfaire à votre justice ; vous m'avez donné ce corps passible, afin que par l'effusion de mon sang je vous apaise, et je procure le salut aux hommes: *Ecce venio,* me voici tout prêt, j'accepte tout, et je me soumets en toutes choses à votre volonté. La partie inférieure répugnait naturellement à recevoir cette vie pénible et cette mort si remplie d'opprobres ; mais la partie raisonnable, qui était toute subordonnée à la volonté de son père, l'emporta et accepta tout; Jésus-Christ commença dès lors à souffrir toutes les angoisses, et toutes les

[1] (*Isa.* LIII, 7.)

douleurs qu'il devait endurer pendant les trente-trois années de son existence. C'est ainsi que le Sauveur des hommes s'est conduit dès le premier instant de son entrée dans le monde. Mais, ô Dieu ! comment nous sommes-nous conduits à l'égard de Jésus, depuis que nous sommes adultes et que nous avons commencé à connaître par la foi les mystères sacrés de sa rédemption ? Quelles pensées, quels desseins, quels biens avons-nous aimés? Plaisirs, passe-temps, orgueil, vengeance, sensualité, voilà les biens qui ont accaparé pour eux toutes les affections de nos cœurs. Mais, si nous avons la foi, il est nécessaire de changer de vie, et de donner enfin une autre direction à notre amour. Aimons un Dieu qui a tant souffert pour nous. Remettons-nous devant les yeux les peines du cœur de Jésus, souffertes pour nous dès sa plus tendre enfance ; et nous ne pourrons pas assurément aimer autre chose que ce cœur qui nous tant aimés.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon Seigneur, voulez-vous que je vous dise comment je me suis conduit à votre égard durant le cours de ma vie ? Dès que je commençai à avoir l'usage de la raison, je commençai aussi à mépriser votre sainte grâce et votre saint amour. Mais vous le savez bien mieux que moi ; cependant vous m'avez supporté, parce que vous vouliez encore mon salut. Je vous fuyais, et vous ne cessiez de me poursuivre en m'appelant à vous. Le même amour qui vous fit descendre du ciel pour venir chercher les brebis perdues, vous a fait supporter mes infidélités, et vous a empêché de m'abandonner ; ô mon Jésus, maintenant vous me cherchez et je vous cherche. Je sens que votre grâce m'assiste : elle m'assiste en me faisant éprouver une grande douleur de mes péchés, que je déteste par-dessus toutes choses ; elle m'assiste en me faisant sentir un grand désir de vous aimer et de vous complaire. Oui, mon Seigneur, je veux vous aimer et vous complaire en tout ce que je pourrai. Il est vrai que, d'un côté, la faiblesse et la fragilité que j'ai contractées par mes péchés, m'inspirent une grande crainte ; mais la confiance que

me donne votre infinie miséricorde, qui me fait tout espérer de vos mérites, est plus grande encore. C'est ce qui m'encourage si fortement à dire: *Omnia possum in eo qui me confortat.* Si je suis faible, vous me donnerez la force de vaincre mes ennemis. Si je suis infirme, j'espère que votre sang me guérira de mes infirmités. Si je suis pécheur, j'espère que vous me sanctifierez. Je reconnais que par le passé j'ai péché à mon grand détriment, parce que j'ai cessé dans le péril de recourir à vous. Dorénavant, mon Jésus et mon espérance, je veux toujours recourir à vous, et j'espère que vous m'accorderez tous les secours et tous les biens qui me seront nécessaires. Je vous aime par-dessus toutes choses, et je ne veux aimer que vous. Secourez-moi par pitié, par les mérites de toutes les peines que vous avez endurées pour moi dès votre plus tendre enfance. Père éternel, pour l'amour de Jésus-Christ, acceptez le désir que j'ai de vous aimer. Si je vous ai irrité, que les larmes de Jésus enfant, qui vous prie pour moi, vous apaisent. *Respice in faciem Christi tui.* Je ne mérite aucune grâce, mais votre fils innocent, qui vous offre une vie entière de souffrances afin que vous me fassiez miséricorde, mérite tout pour moi. Et vous, Marie, mère de miséricorde, ne cessez point d'intercéder pour moi. Vous savez combien je me confie en vous, et je sais que vous n'abandonnez jamais quiconque a recours à votre protection.

SIXIÈME MÉDITATION

Factus sum sicut homo sine adjutorio, inter mortuos liber. « Je suis devenu comme un homme privé de tout secours, et qui est libre entre les morts[1] »

Considérez la vie pénible que mena Jésus-Christ dans le sein de sa mère, par la longue, obscure et étroite prison dans laquelle il fut enfermé, l'espace des neuf mois. Il est vrai que les autres enfants sont dans le même état, mais ils n'en sentent

[1] (*Ps.* LXXXVII, 3.)

point l'incommodité, parce qu'ils ne sont pas à même de la connaître. Mais Jésus la connaissait bien, car dès le premier instant de sa vie il eut l'usage parfait de la raison. Il avait des sens, mais il ne pouvait en faire aucun usage; il avait des yeux, et il ne pouvait rien voir; il avait une langue, et il ne pouvait parler; il avait des mains, et il ne pouvait les étendre; il avait des pieds, et ne pouvait marcher; ainsi il fut obligé de se tenir pendant neuf mois dans le sein de Marie, comme un mort enfermé dans un sépulcre. *Factus sum sicut homo sine adjutorio, inter mortuos liber*. Il était libre, puisqu'il s'était fait volontairement prisonnier d'amour dans cette prison. Mais l'amour le privait de liberté, et le tenait là étroitement enchaîné, en sorte qu'il ne pouvait se remuer. *Inter mortuos liber*. *O grandis patientia Salvatoris !* dit saint Ambroise, en pensant aux peines de Jésus, pendant qu'il était dans le sein de Marie. Notre bien-aimé Sauveur fut donc prisonnier volontaire dans le sein de Marie, parce que c'était une prison d'amour ; mais du reste ce n'était pas une prison injuste. Il est vrai que Jésus était innocent, mais il s'était offert volontairement pour payer nos dettes et pour porter la peine de nos péchés. C'est donc avec raison que la divine justice le retient ainsi prisonnier, commençant à exiger de lui par cette première souffrance la digne satisfaction qui lui était due. Voilà jusqu'où se réduit le fils de Dieu pour l'amour des hommes : il se prive de sa liberté, et il se met dans les chaînes pour nous délivrer de l'esclavage de l'enfer. Il est donc juste de payer, par la reconnaissance et l'amour, la grâce que nous a faite notre libérateur et notre caution, qui, sans y être obligé, mais par pure bonté et affection, s'est offert pour payer, et a payé effectivement nos dettes et les peines qui nous étaient dues, en sacrifiant sa propre vie pour cet effet. *Gratiam fidejussoris ne obliviscaris, dedit enim pro te animam suam*[1]

[1] (*Eccli.* XXIX, 20.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Gratiam fidejussoris ne obliviscaris. Oui, mon Jésus, votre prophète a raison de m'avertir de ne point oublier la faveur immense que vous m'avez faite. J'étais le débiteur, j'étais le coupable, et vous, vous étiez innocent. Vous, ô mon Dieu ! vous avez voulu satisfaire pour mes péchés, par vos souffrances et par votre mort. Mais depuis cela, j'ai entièrement oublié et cette grâce, et votre amour, et j'ai eu l'audace de vous tourner le dos, comme si vous n'étiez point mon maître, un maître qui m'a tant aimé. Mais, mon cher Rédempteur, si je l'ai oublié par le passé, je ne veux plus l'oublier à l'avenir. Vos souffrances et votre mort seront l'objet de mes continuelles pensées, puisqu'elles me rappelleront continuellement l'amour dont vous avez brûlé pour moi. Je maudis ces jours où, oubliant tout ce que vous avez souffert pour moi, j'ai commencé à faire un si mauvais usage de ma liberté ; vous me l'aviez donnée pour que je l'employasse à vous aimer, et je m'en suis servi pour vous mépriser Mais aujourd'hui, ô mon Dieu, je vous consacre entièrement cette liberté que vous m'avez donnée. O mon Seigneur, délivrez-moi du malheur de vous perdre, et ne permettez pas que je retombe jamais sous l'esclavage de l'enfer. Oh ! enchaînez ma pauvre âme à vos pieds par les chaînes de votre saint amour, afin qu'elle ne se sépare jamais plus de vous. Père éternel, par la prison que Jésus enfant endura dans le sein de Marie, délivrez-moi des chaînes du péché et de l'esclavage de l'enfer. Et vous, mère de Dieu, secourez-moi. Vous possédez dans votre sein le fils de Dieu emprisonné ; puis donc que Jésus est votre prisonnier, il fera tout ce que vous lui demanderez. Demandez-lui qu'il me pardonne, demandez-lui qu'il me sanctifie. O ma mère, secourez-moi, je vous le demande par la grâce et l'honneur que vous fit Jésus-Christ en daignant habiter dans votre sein durant l'espace de neuf mois.

SEPTIÈME MÉDITATION

In propria venit, et sui eum non receperunt. « Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu[1] »

Saint François d'Assise, en ces jours de la fête de Noël, se promenait sur les routes et dans les forêts, en pleurant et en gémissant à tel point qu'il paraissait inconsolable. Interrogé pourquoi il agissait ainsi, il répondit : Et comment voulez-vous que je ne pleure pas, lorsque je vois que l'amour n'est point aimé? Je vois un Dieu devenu presque fou d'amour pour les hommes, et les hommes toujours ingrats envers ce Dieu! Or, si cette ingratitude des hommes envers ce Dieu affligeait tant le cœur de saint François, combien plus devait-elle affliger le cœur de Jésus-Christ? Il était à peine conçu dans le sein de sa mère, qu'il vit combien peu les hommes devaient correspondre à son amour, il était venu du ciel pour allumer le feu de l'amour divin, et ce désir seul avait pu l'obliger à descendre sur la terre pour y souffrir un abîme de douleurs et d'ignominies. *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accéndatur*[2]*?* Et puis il voyait tout un abîme de péchés que les hommes commettraient après tant de preuves qu'ils auraient reçues de son amour. Voilà, dit saint Bernardin de Sienne, ce qui lui faisait souffrir des douleurs infinies : *Et ideo infinite dolebat.* Même parmi nous n'est-ce pas une peine insupportable, que celle de se voir traité avec ingratitude par quelqu'un de nos semblables? Le bienheureux Simon de Cassia dit fort bien que souvent l'âme est plus affligée par l'ingratitude, que le corps ne l'est par la douleur la plus aiguë[3] Quelle douleur donc l'ingratitude, des hommes n'aura point fait souffrir à Jésus, qui est notre Dieu, lorsqu'il voyait que ses bienfaits et son amour lui seraient payés par des déboires et des outrages? *Et posuerunt adversum me mala pro*

[1] (*Joan.* I, 2.) — [2] (*Luc.* XII, 49.)

[3] Tristitiam acriorem sæpe in anima fecit ingratitudo, quam dolor inflictus in corpore. (*L.* 13, *De Gest. Christ. c.* 26.)

bonis, et odium pro dilectione mea[1]. Mais il semble que Jésus-Christ se plaigne encore aujourd'hui d'être devenu comme étranger à ses frères : *Tanquam extraneus factus sum fratribus meis*[2], puisqu'il voit qu'un grand nombre d'hommes vivent sans l'aimer et sans le connaître, comme s'il n'avait rien souffert pour leur amour. O Dieu ! quel cas font encore la plupart des chrétiens de l'amour de Jésus-Christ ? Le Rédempteur apparut un jour au bienheureux Henri de Suzon sous la forme d'un pélerin qui allait mendier de porte en porte un petit logement ; mais tous, au lieu de le lui accorder, le repoussaient en lui disant des injures et des grossièretés. Hélas ! combien n'y en a-t-il pas au milieu de nous qui sont semblables à ceux dont parle le saint homme Job, et qui disent à Dieu : Eloigne-toi de nous, après qu'il avait rempli leur maison de toutes sortes de biens[3] ! Nous nous sommes, nous aussi, joints à ces ingrats dans notre vie passée ; mais voudrons-nous continuer de vivre de la sorte ? Non, cet aimable enfant, qui est venu du ciel pour souffrir et pour mourir, afin d'obtenir notre amour et de nous sauver, ne mérite point une si criante ingratitude.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Il est donc bien vrai, ô mon Jésus, que vous êtes descendu du ciel pour vous faire aimer de moi ; vous êtes venu embrasser une vie pénible et une mort cruelle pour mon amour, afin que je vous donne accueil dans mon cœur ; et j'ai pu si souvent vous repousser de moi en vous disant : *Recede a me, Domine :* éloignez-vous de moi, Seigneur, je ne veux point de vous ! Ah ! si vous n'étiez la bonté infinie, et si vous n'aviez donné votre vie pour me pardonner, je n'oserais jamais vous demander pardon ; mais je vous entends vous-même m'offrir la paix par ces paroles : « Convertissez-vous à moi, et je me

[1] (*Ps.* CVIII, 5.) — [2] (*Ps.* LXVIII, 9.)

[3] Qui dicebant Deo : Recede a nobis ; cum ille implesset domus eorum bonis. (*Jo.* XXII, 17.)

convertirai à vous[1]. » Et vous, ô mon Jésus, qui êtes l'offensé, vous devenez vous-même l'intercesseur du misérable qui a commis l'offense contre vous, comme vous nous l'assurez par votre apôtre bien-aimé[2] Je ne veux donc pas vous faire cette nouvelle injure de me défier de votre miséricorde. Je me repens de tout mon cœur de vous avoir si mal apprécié, ô bien suprême ! recevez-moi en votre grâce, je vous en conjure par ce sang précieux que vous avez répandu pour moi. *Pater, non sum dignus vocari filius tuus.* Non, mon Rédempteur et mon père, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils, après avoir renoncé tant de fois à votre amour ; mais, vous, rendez-m'en digne par vos mérites. Je vous remercie, ô mon père, je vous remercie et je vous aime. Ah ! la seule pensée de la patience avec laquelle vous m'avez supporté pendant tant d'années, et des grâces que vous m'avez prodiguées après tant d'offenses que je vous ai faites, devrait faire de mon cœur un foyer d'amour pour vous. Venez donc, mon Jésus, je ne veux plus vous repousser ; venez habiter dans mon pauvre cœur. Je vous aime, et je veux vous aimer toujours ; mais vous, enflammez-moi toujours de plus en plus, en me rappelant sans cesse l'amour que vous m'avez porté. Marie, ô ma reine et ma mère, aidez-moi, priez Jésus pour moi, faites que durant le temps qui me reste à vivre, je me montre constamment reconnaissant envers ce Dieu qui m'a tant aimé, même après que je l'ai tant offensé.

[1] Convertimini ad me, dicit Dominus, et convertar ad vos. (*Zach.* I, 3.)
[2] Ipse est propitiatio pro peccatis nostris. (*Joan.* II, 2.)

HUITIÈME MÉDITATION

Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus, erudiens nos ut... pie vivamus in hoc sæculo, expectantes beatam spem, et adventum gloriæ magni Dei, et Salvatoris nostri Jesu Christi. « La grâce de Dieu notre Sauveur s'est manifestée à tous les hommes, pour nous apprendre à vivre avec piété au milieu de ce siècle, dans l'attente de la béatitude que nous espérons, et de l'avénement glorieux de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ[1] »

Considérez que, par la grâce que l'Apôtre nous dit s'être manifestée, il faut entendre l'ardent amour de Jésus-Christ pour les hommes : amour que nous n'avons certainement pas mérité, et qui, pour cette raison, est appelé *grâce*. Cet amour a du reste été en Dieu toujours le même, mais il ne s'est pas toujours également manifesté. Il a d'abord été promis par tant de prophéties, et s'est fait entrevoir par tant de figures ; mais à la naissance du Sauveur, cet amour divin s'est montré au grand jour, en exposant aux yeux des hommes le Verbe éternel qui s'était fait petit enfant, couché sur du foin, pleurant, tremblant de froid, commençant ainsi à subir pour nous les peines que nous avions méritées, et nous faisant connaître ainsi l'affection qu'il nous portait, en donnant pour nous sa vie. *In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit*[2] L'amour de notre Dieu s'est donc manifesté alors, et s'est manifesté à tous les hommes, *omnibus hominibus*. Mais d'où vient que tous les hommes n'ont pas su le reconnaître ? Et d'où vient que, même de nos jours, si peu le reconnaissent ? En voici la raison : *Lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras quam lucem*[3]. Ils ne l'ont point reconnu, et ils ne le reconnaissent point, parce qu'ils ne veulent point le connaître, et qu'ils préfèrent les ténèbres du péché aux lumières de la grâce. Pour nous, faisons en sorte de ne pas être du nombre de ces malheureux. Si par le

[1] (*Tit.* II, 2.) — [2] (I *Joan.* III,16. — [3] (*Joan.* III, 19.)

passé nous avons fermé les yeux à la lumière en nous occupant si peu de l'amour de Jésus-Christ pour nous, ayons soin, durant les jours de vie qui nous restent, d'avoir continuellement devant les yeux les souffrances et la mort de notre Rédempteur, pour nous exciter à aimer celui qui nous a tant aimés : *Expectantes beatam spem, et adventum gloriæm agni Dei, et Salvatoris nostri Jesu Christi.* Ainsi pourrons-nous justement attendre, conséquemment aux divines promesses, ce paradis que Jésus-Christ nous a acquis par son sang. Dans son premier avènement, Jésus-Christ est venu sous les traits d'un petit enfant, pauvre et humilié, né dans une étable, couvert de pauvres langes, et couché sur la paille ; mais dans son second avènement, il paraîtra sur le trône de sa majesté. *Videbimus filium hominis venientem in nubibus, cum virtute magna et majestate*[1]. Bienheureux alors ceux qui l'auront aimé, et malheur à ceux qui ne l'auront point aimé !

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon saint enfant, je vous vois maintenant couché sur ce peu de paille, pauvre, affligé et abandonné de tout le monde ; mais je sais que vous devez venir un jour pour me juger, sur un trône éclatant de gloire, et ayant les anges pour escorte. Ah ! pardonnez-moi avant le jour où vous aurez à me juger Alors vous devrez agir comme un juge qui a la justice pour unique règle ; mais maintenant vous êtes simplement pour moi un Rédempteur et un père de miséricorde. Ingrat que je suis, j'ai été un de ceux qui ne vous ont point connu, parce qu'ils n'ont point voulu vous connaître. Et de là vient qu'au lieu de vous aimer, en considérant l'amour que vous avez eu pour moi, je n'ai pensé qu'à me satisfaire en faisant mépris de votre grâce et de votre amour. Je remets maintenant entre vos mains mon âme que j'ai perdue, daignez la sauver. *In manus tuas commendo spiritum meum ; redemisti me, Domine, Deus veritatis*[2] Je mets en vous toutes mes espérances,

[1] *(Matth.* XXIV, 30.) — [2] *(Ps.* XXX, 6.)

sachant que, pour me racheter de l'enfer, vous avez donné pour moi votre sang et votre vie. *Redemisti me, Domine, Deus veritatis.* Lorsque j'étais dans le péché, vous ne m'avez pas envoyé la mort dans cet état funeste, mais vous m'avez, au contraire, attendu avec tant de patience, afin que rentrant en moi-même, me repentant de vous avoir offensé, je prenne le parti de vous aimer, et qu'ainsi vous puissiez me pardonner et me sauver Oui, mon Jésus, je veux correspondre à vos désirs : Je me repens, comme du plus grand de tous les maux, des déplaisirs que je vous ai causés ; je m'en repens, et je vous aime par-dessus toutes choses. Sauvez-moi par votre miséricorde, et que mon salut consiste à vous aimer toujours en cette vie et dans l'éternité. Ma bien-aimée mère, Marie, recommandez-moi à votre fils, représentez-lui que je suis votre serviteur, et que j'ai mis en vous mon espérance. Il vous écoute, sans jamais rien vous refuser

IXe MÉDITATION.

Ascendit autem et Joseph, ut profiteretur cum Maria desponsata sibi uxore prægnante. « Joseph se mit aussi en route pour se faire inscrire avec Marie son épouse, qui était enceinte[1] »

Dieu avait décrété que son fils ne viendrait pas au monde dans la maison de Joseph, mais dans une grotte, dans une étable de bestiaux, de la manière la plus pauvre et la plus pénible, dont puisse naître un enfant : c'est pourquoi il entra dans ses desseins que César publiât un édit pour que tous ses sujets allassent se faire inscrire chacun dans le propre lieu de leur naissance. Lorsque Joseph eut reçu cet ordre, il balança en lui-même s'il devait laisser la Vierge Mère à Nazareth, ou l'emmener avec lui ; car elle était déjà proche du terme de sa grossesse. Mon épouse et madame, lui dit-il, d'un côté, je ne voudrais point vous laisser seule dans l'état où vous êtes, et de l'autre, si je vous emmène avec moi, je m'afflige de la peine qu'il

[1] (*Luc.* II, 4.)

vous faudra endurer dans un si long voyage, et dans une saison si rigoureuse, mon état de pauvreté ne me permettant pas de vous procurer pour ce voyage les commodités qui seraient à propos. Mais Marie l'encouragea en lui répondant : Mon cher Joseph, ne craignez rien, j'irai avec vous, et le Seigneur nous viendra en aide. Elle savait par une inspiration divine, et par la connaissance qu'elle avait de la prophétie de Michée, que le divin enfant devait naître à Bethléem. Prenant donc les bandelettes et les langes qu'elle avait d'avance préparés, elle se mit en route avec son époux : *Ascendit autem et Joseph, ut profiteretur cum Maria.* Considérons ici les saints entretiens que durent avoir ensemble ces deux époux durant leur voyage : sans doute leurs discours roulèrent sur la miséricorde, la bonté et principalement l'amour du Verbe divin qui devait, sous peu de jours, naître et paraître sur la terre pour le salut des hommes. Considérons aussi les louanges, les bénédictions, les actions de grâces, et les actes d'humilité et d'amour que produisirent durant leur voyage ces deux illustres voyageurs. Il est vrai que cette pieuse vierge avait beaucoup à souffrir, étant si près de ses couches, dans un voyage si long, par un chemin raboteux et au milieu de l'hiver ; mais elle souffrait en paix et avec amour ; elle offrait à Dieu toutes ses peines, en les unissant à celles de Jésus qu'elle portait en son sein. Ah ! unissons-nous aussi aux peines de Jésus, en accompagnant, durant le voyage de notre vie, Marie et Joseph ; et accompagnons avec eux le roi du ciel, qui va naître dans un réduit, et qui va faire sa première apparition au monde comme un simple enfant, et comme l'enfant le plus pauvre et le plus abandonné qui soit jamais né parmi les hommes. Prions Jésus, Marie et Joseph, que par les mérites des peines qu'ils souffrent en ce voyage, ils nous fassent la grâce de nous accompagner pendant le voyage que nous faisons vers l'éternité. Oh ! que nous serions heureux si, durant la vie, et à l'heure de notre mort, nous étions toujours accompagnés par ces trois grands et saints personnages !

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon cher Rédempteur, je sais que les Anges du ciel vous accompagnent en chœur pendant ce voyage; mais quel est l'homme qui vous accompagne ici-bas ? A peine avez-vous pour vous accompagner Joseph et Marie, qui vous porte dans son sein. Ne dédaignez pas, ô Jésus, de permettre que je vous accompagne aussi. Malheureux ingrat que j'ai été! je reconnais à présent l'injure que je vous ai faite; vous êtes descendu du ciel pour vous faire mon compagnon sur la terre, et je vous ai quitté tant de fois en vous offensant avec ingratitude! O mon Seigneur! lorsque je pense que je me suis si souvent séparé de vous pour satisfaire mes maudits appétits, et qu'alors j'ai renoncé à votre amitié, je voudrais en mourir de douleur. Mais vous êtes venu pour me pardonner; eh bien, pardonnez-moi à l'instant, car je me repens de tout mon cœur de vous avoir si souvent méprisé et abandonné. Je me propose et j'espère avec le secours de votre grâce, de ne plus vous abandonner, et de ne jamais plus me séparer de vous, ô mon unique amour! Oui, mon âme s'est éprise d'amour pour vous, ô mon aimable Dieu enfant! Je vous aime, ô mon doux Sauveur! Et puisque vous êtes venu sur la terre pour me sauver, et pour me faire part de vos grâces, la seule grâce que je vous demande est celle de ne pas permettre que je me sépare désormais de vous. Unissez-moi étroitement à vous, en m'enchaînant avec les doux liens de votre saint amour. Ah! mon Rédempteur et mon Dieu, qui donc osera encore vous abandonner et vivre loin de vous, privé de votre grâce? Très-sainte Marie, je viens pour vous accompagner dans ce voyage; et vous, ne cessez jamais de m'assister, ô ma mère, dans le voyage que j'entreprends pour l'éternité. Assistez-moi toujours, mais spécialement lorsque j'arriverai au terme de ma vie, aux approches de ce moment qui décidera de mon bonheur avee vous dans le paradis, ou

de ma réprobation loin de vous dans l'enfer. O ma reine, sauvez-moi par votre intercession, et que mon salut consiste à vous aimer toujours, vous et Jésus, dans le temps et durant l'éternité. Vous êtes toute mon espérance, j'espère tout de votre protection.

AUTRE NEUVAINE POUR NOEL

SAVOIR :

NEUF MÉDITATIONS POUR CHAQUE JOUR DE LA NEUVAINE

PETITE COURONNE

Qui doit être récitée avant chaque méditation.

I. Mon très-doux Jésus, qui êtes né dans une grotte, et qui ensuite avez été couché sur de la paille dans une crèche, ayez pitié de nous. R. Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous. *Pater. Ave. Gloria Patri.*

II. Mon très-doux Jésus, qui avez été présenté et offert dans le temple par Marie votre mère, pour être plus tard sacrifié un jour pour nous sur la croix, ayez pitié de nous. R. Ayez pitié, etc. *Comme ci-dessus.*

III. Mon très-doux Jesus, qui avez été persécuté par Hérode, et contraint de fuir en Egypte, ayez pitié de nous. R. Ayez pitié, etc.

IV Mon très-doux Jésus, qui avez demeuré sept ans en Egypte, pauvre, inconnu et méprisé par ce peuple barbare, ayez pitié de nous. R. Seigneur, etc.

V Mon très-doux Jésus, qui êtes revenu dans votre patrie pour y être un jour crucifié au milieu de deux voleurs, ayez pitié de nous. R. Seigneur, ayez, etc.

VI. Mon très-doux Jésus, qui, à l'âge de douze ans, êtes resté dans le temple, disputant avec les docteurs, et avez été

retrouvé le troisième jour par votre sainte mère Marie, ayez pitié de nous. R. Seigneur, ayez, etc.

VII. Mon très-doux Jésus, qui avez mené une vie cachée durant tant d'années dans la boutique de Nazareth, servant Marie et Joseph, ayez pitié de nous. R. Seigneur, ayez, etc.

VIII. Mon très-doux Jésus, qui, trois ans avant votre passion, avez paru dans le monde pour y prêcher et y enseigner la voie du salut, ayez pitié de nous. R. Seigneur, ayez, etc.

IX. Mon très-doux Jésus, qui avez enfin terminé votre vie en mourant sur une croix pour notre amour, ayez pitié de nous. R. Seigneur, ayez, etc.

PREMIÈRE MÉDITATION

De l'amour que Dieu nous a témoigné en se faisant homme.

Considérons l'amour immense que Dieu nous a témoigné en se faisant homme pour nous obtenir le salut éternel. Adam, notre premier père, a eu le malheur de pécher; et pour s'être révolté contre Dieu, il est chassé du paradis, et condamné à la mort éternelle avec nous tous ses descendants. Mais voilà que le fils de Dieu, voyant l'homme perdu, s'offre, pour le délivrer de la mort, à prendre la nature humaine et à subir le supplice de la croix. Mais, mon fils, semble lui avoir dit alors le Père éternel, songez qu'étant sur la terre, il vous faudra mener une vie humble et pénible; qu'il vous faudra naître dans une froide étable, et n'avoir qu'une crèche pour berceau; que dès votre plus tendre enfance, il vous faudra fuir en Egypte pour échapper aux mains d'Hérode; qu'à votre retour de l'Egypte, il vous faudra vivre dans une boutique d'artisan comme un simple ouvrier, pauvre et méprisé, et qu'enfin il vous faudra mourir par un affreux supplice sur une croix, couvert de honte, et abandonné de tous. N'importe, mon père, répond le fils, tout m'est indifférent, pourvu que l'homme soit sauvé.

Que dirait-on, si un prince, ayant pitié d'un vermisseau qui aurait perdu la vie, voulait se faire lui-même vermisseau, et, faisant à ce misérable insecte un bain de son propre sang, se dévouait à la mort pour lui rendre la vie? Le Verbe éternel a fait pour nous plus que cela, puisque, étant Dieu, il a voulu se faire ver de terre comme nous autres, et mourir pour nous, afin de nous acquérir la vie de la grâce que nous avions perdue par le péché. Voyant qu'après nous avoir fait tant de dons, il n'avait pu encore gagner notre amour, que fait-il? Il se fait homme et il se donne lui-même tout entier à nous : *Verbum caro factum est*[1], *et tradidit semetipsum pro nobis*[2]. L'homme, en méprisant Dieu, dit saint Fulgence, s'est séparé de Dieu ; mais Dieu, dans son amour pour l'homme, est venu du ciel pour retrouver l'homme ; et pourquoi donc est-il ainsi venu? afin que l'homme vît par là combien Dieu aimait, et qu'à son tour, il l'aimât au moins par reconnaissance. Quoi! les animaux mêmes qui s'attachent à nous suivre se font aimer de nous, et nous serions assez ingrats pour ne pas aimer un Dieu qui descend du ciel en terre pour gagner notre amour? Un jour qu'un prêtre disait la sainte messe, au moment où il prononçait ces paroles : *Et Verbum caro factum est*, un homme qui y assistait ne fit aucun acte de respect. Alors le démon lui donna un grand soufflet, en lui disant : ingrat, si Dieu avait fait pour moi ce qu'il a fait pour toi, je me tiendrais continuellement la face contre terre pour lui en témoigner ma reconnaissance.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O tout-puissant fils de Dieu, vous vous êtes fait homme pour vous faire aimer des hommes ; mais où est l'amour que les hommes vous portent? Vous avez donné votre sang et votre vie pour sauver nos âmes ; pourquoi donc sommes-nous si peu reconnaissants, qu'au lieu de vous aimer, nous vous méprisons avec tant d'ingratitude? Hélas! Seigneur, je suis

[1] (*Joan.* I, 14.) — [2] (*Ephes.* V, 2.)

un de ceux qui ont tenu cette conduite envers vous ; j'ai fait même pis que beaucoup d'autres. Mais votre passion est mon espérance. Ah ! par cet amour qui vous a fait prendre une chair semblable à la mienne et mourir pour moi sur une croix, pardonnez-moi toutes les offenses que je vous ai faites ! Je vous aime, ô Verbe incarné ! je vous aime, ô mon Dieu ! je vous aime, bonté infinie ! et je me repens de tous les déplaisirs que je vous ai causés ; je voudrais en mourir de douleur. O mon Jésus, donnez-moi votre amour, et ne permettez pas que je continue à répondre par l'ingratitude à l'affection que vous m'avez témoignée. Je veux vous aimer toujours : donnez-moi la sainte persévérance. O Marie, mère de Dieu et ma mère, obtenez-moi de votre cher fils la grâce de l'aimer toujours jusqu'à la mort.

DEUXIÈME MÉDITATION

Sur l'amour que Dieu nous a témoigné en se faisant petit enfant.

Le fils de Dieu, en se faisant homme pour notre amour, pouvait paraître au monde dans l'état d'homme fait, comme parut Adam, lorsque Dieu le créa ; mais comme les petits enfants s'attirent d'ordinaire davantage l'affection de ceux qui les voient, le fils de Dieu a voulu paraître sur la terre à l'état d'enfance, et même comme le plus pauvre et le plus abject de tous les enfants qui soient jamais venus au monde. Saint Pierre Chrysologue a dit à ce sujet : Ainsi a voulu naître notre Dieu, parce qu'ainsi il a voulu être aimé. Le prophète Isaïe avait d'ailleurs prédit d'avance que le fils de Dieu devait naître comme tout autre enfant, et ainsi se donner tout à nous, à cause de l'amour qu'il nous portait.

Un enfant nous est né, doux gage d'espérance,
Un fils nous est donné, signe de délivrance [1]

Ah ! mon Jésus, mon suprême et véritable Dieu, qui donc vous a attiré du ciel pour vous faire naître dans une étable, si

[1] Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis. (*Isa.* IX, 6.)

ce n'est votre amour pour les hommes? Qui vous a arraché du sein de votre père, pour vous placer dans une crêche? Qui vous a fait quitter le trône d'où vous régniez sur les astres, pour venir vous étendre sur un peu de paille? Qui vous a fait quitter le cortége des anges, pour venir vous blottir entre deux animaux? Vous embrasez d'un feu sacré les sublimes Séraphins, et maintenant vous tremblez de froid dans cette étable? Vous imprimez le mouvement au soleil et à toutes les sphères célestes, et maintenant, pour vous mouvoir, vous avez besoin que l'on vous prenne à brassée? Vous distribuez la nourriture aux hommes et aux bêtes, et vous avez besoin d'un peu de lait pour soutenir votre vie? Vous êtes la joie du ciel, et maintenant je vous vois pleurer et gémir? Dites-moi qui vous a réduit à de telles misères? *Quis hoc fecit?... Fecit amor*, dit saint Bernard; c'est l'amour que vous portez aux hommes, et pas d'autre mobile.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah! mon cher petit enfant, dites-moi, qu'êtes-vous venu faire sur cette terre? Dites-moi, qui venez-vous y chercher? Je vous entends, vous êtes venu mourir pour moi, pour me délivrer de l'enfer : vous êtes venu me chercher, moi pauvre brebis perdue, afin que je ne vous échappe plus et que je vous aime. Ah! mon Jésus, mon trésor, ma vie, mon amour, mon tout, qui pourrai-je aimer, si je ne vous aime pas? Où pourrai-je trouver un père, un ami, un époux plus aimable que vous et qui plus que vous ait voulu mon bien? Je vous aime, ô mon Dieu; je vous aime, ô vous mon unique bien. Je suis confus et souverainement affligé d'avoir vécu tant d'années sans vous aimer, et d'avoir au contraire dépensé mon temps et ma vie à vous offenser et à vous mépriser. Pardonnez-moi, mon bien-aimé Rédempteur, j'ai un regret sincère de vous avoir traité ainsi, et je m'en repens de toute mon âme. Pardonnez-moi, et donnez-moi la grâce de ne plus me séparer de vous, et de ne cesser de vous aimer jusqu'au dernier soupir de ma vie. O mon amour, je me donne tout à vous, acceptez

le don que je vous fais de moi-même, et ne me repoussez pas comme je le mériterais. O Marie, soyez mon avocate, et vous n'avez qu'à demander pour obtenir tout ce que vous désirez de votre fils : priez-le qu'il me pardonne, et qu'il me fasse la grâce de persévérer jusqu'à la mort dans son amour.

TROISIÈME MÉDITATION

Sur la vie pauvre que Jésus commença de mener dès sa naissance.

Dieu avait disposé les choses pour qu'au même temps où son fils naîtrait en ce monde, il y eût un ordre de l'empereur en vertu duquel chacun devait aller se faire inscrire dans le lieu de son origine. Et ce fut ainsi que Joseph ayant en conséquence à se faire inscrire avec son épouse à Bethléem, conformément à l'édit de César, et l'heure des couches de Marie étant arrivée, comme elle fut repoussée de toutes les autres maisons, et même de l'hospice des pauvres, elle fut contrainte de se retirer pour cette nuit-là dans une grotte, où elle mit au monde le roi du ciel. Si Jésus fût venu au monde à Nazareth, il est vrai que là encore il serait né dans la pauvreté, mais du moins aurait-il eu une chambre nette, un peu de feu, des langes chauds, et un berceau plus commode. Mais non : il a voulu naître dans cette grotte froide et sans feu ; il a voulu qu'une crèche lui servît de berceau, et qu'un peu de paille aigüe lui servît de lit pour le faire souffrir davantage.

Entrons donc dans l'étable de Bethléem, mais entrons-y avec foi ; car si nous y entrons sans y être conduits par la foi, nous ne verrons qu'un pauvre petit enfant qui excitera notre compassion à le voir si beau, mais tremblant et pleurant à cause du froid qui le glace, et de la paille qui lui fait sentir ses piquants. Au lieu que si nous y entrons avec foi, et si nous pensons que cet enfant est le fils de Dieu, venu sur la terre pour notre amour, et qui ne souffre tant de maux que pour payer les dettes que nous avons contractées par nos péchés, comment pourrons-nous nous dispenser de le remercier et de l'aimer ?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon doux enfant, comment ai-je pu être si ingrat, et vous causer tant de déplaisirs, en sachant combien vous avez souffert pour moi ? Mais ces larmes que je vous vois répandre, et cette pauvreté que vous avez choisie pour mon amour, me font espérer le pardon des offenses que j'ai commises contre vous. Je me repens, ô mon Jésus, de vous avoir tant de fois tourné le dos, et je vous aime de tout mon cœur. *Deus meus, et omnia.* Mon Dieu, dorénavant vous serez tout mon bien et mon unique trésor. Je vous dirai avec saint Ignace de Loyola : Donnez-moi votre amour, donnez-moi votre grâce, et je suis riche assez. Je ne veux rien de plus, je ne désire rien de plus ; vous seul me suffisez, mon Jésus, ma vie, mon amour.

QUATRIEME MÉDITATION

Sur la vie humble que mena Jésus-Christ dès son enfance.

Tous les signes que l'Ange donna aux bergers pour leur faire reconnaître le Sauveur qui venait de naître, furent des signes d'humilité. *Et hoc vobis signum : invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio*[1] Voici, dit l'Ange, le signe auquel vous reconnaîtrez le Messie. Vous trouverez un enfant, enveloppé dans de pauvres langes, dans une étable, et posé sur de la paille, dans une crèche. C'est ainsi que le roi du ciel, le fils de Dieu a voulu naître, attendu qu'il venait pour détruire l'orgueil qui avait été la cause première de la chute de l'homme.

Les anciens prophètes avaient d'avance prédit que notre Sauveur serait traité comme l'homme le plus vil du monde, et qu'il serait rassasié d'opprobres. Combien de mépris Jésus-Christ n'eut-il pas à souffrir en effet de la part des hommes ? Il fut traité d'ivrogne, de magicien, de blasphémateur, et enfin

[1] (*Luc.* II, 12.)

d'hérétique. Combien d'ignominies n'eut-il pas à endurer pendant sa passion? Il fut abandonné par ses propres disciples, dont l'un le vendit même pour trente deniers, et l'autre le renia publiquement. Il fut conduit dans les rues, lié comme un malfaiteur, flagellé comme un esclave, traité de fou, tourné en dérision comme un roi de comédie, souffleté et couvert des crachats qu'on lui jetait à la face. Enfin on le fit mourir, suspendu à une croix et au milieu de deux voleurs, comme le plus grand scélérat du monde. Il est donc vrai, dit saint Bernard, que le plus noble de tous les enfants des hommes a été traité comme le plus vil de tous? Mais, ô mon Dieu, ajoute ensuite le saint docteur, *quanto mihi vilior, tanto mihi carior* Plus vous paraissez à mes yeux vil et méprisé, plus vous m'êtes cher et me paraissez aimable.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah! mon doux Sauveur, vous avez embrassé tant de mepris pour mon amour, et moi je n'ai jamais pu supporter un seul mot injurieux sans penser à m'en venger! moi qui ai tant de fois mérité d'être foulé aux pieds des démons dans l'enfer! J'ai honte de paraître devant vous, pécheur orgueilleux que je suis. Seigneur, ne me rejetez pas de devant votre face, comme je le mériterais; vous avez dit que vous ne savez point mépriser un cœur contrit et humilié. Je me repens de toutes les peines que je vous ai causées. Pardonnez-moi, mon Jésus, car je ne veux plus vous offenser. Vous avez souffert tant d'injures pour mon amour! je veux souffrir pour votre amour toutes les injures qui me seront faites. Je vous aime, ô mon Jésus, vous, méprisé pour l'amour de moi; je vous aime, ô mon bien, par-dessus tous les autres biens. Donnez-moi votre aide pour que je puisse vous aimer toujours, et souffrir tous les affronts pour l'amour de vous. O Marie, recommandez-moi à votre fils; priez Jésus pour moi.

CINQUIÈME MÉDITATION

Sur la vie de tribulations que Jésus commença de mener dès sa naissance.

Jésus-Christ pouvait sauver l'homme sans souffrir et sans mourir ; mais non : pour nous faire connaître combien il nous aimait, il a voulu se choisir une vie tout entière composée de tribulations. C'est pourquoi le prophète Isaïe l'appelait d'avance *virum dolorum*, un homme de douleurs, parce que la vie de Jésus-Christ devait être une vie pleine de douleurs. Ce ne fut pas simplement au moment de sa mort que commença sa passion ; elle commença dès les premiers moments de sa vie.

A peine est-il né, qu'il est placé dans une étable, où pour lui tout est tourment. Sa vue est tourmentée dans cette caverne par le spectacle que lui présentent des murs noirs et mal construits ; son odorat est tourmenté par la puanteur du fumier qu'y font les animaux qu'on y loge ; son tact est tourmenté par les piqûres de la paille qui lui sert de lit. Peu après sa naissance, il est contraint de fuir en Egypte, où il lui faudra passer dans la pauvreté et les mépris plusieurs années de son enfance ; peu différente fut la vie qu'il mena depuis son retour à Nazareth : enfin il termina sa carrière à Jérusalem par l'affreux supplice de la croix.

Ainsi la vie de Jésus-Christ fut un martyre continuel, et même un double martyre, puisqu'il avait continuellement devant les yeux tout l'assemblage des peines qui devaient l'affliger jusqu'à la mort. La sœur Marie-Madeleine Orsini se plaignant un jour à Jésus crucifié, dont elle contemplait l'image, et lui disant : « Mais, Seigneur, vous n'êtes resté que trois heures en croix, tandis que moi j'endure ce supplice depuis plusieurs années. » Jésus lui répondit : « Ah ! que dis-tu, ignorante ? J'ai souffert à la fois dès le sein de ma mère toutes les peines de ma vie et toutes celles de ma mort. » Pourtant ce furent encore moins toutes ces peines qui affligeaient Jésus, puisqu'il les endura volontairement, que la vue de nos péchés

et de notre ingratitude après tant de preuves qu'il nous a données de son amour. Sainte Marguerite de Cortone ne se lassait point de pleurer les offenses dont elle s'était rendue coupable envers Dieu, dans sa jeunesse ; un jour donc que son confesseur lui dit : « Marguerite, cessez de pleurer, puisque le Seigneur vous a pardonné ; » elle lui répondit : « Ah ! mon père, comment pourrais-je cesser de pleurer, tandis que je sais que mes péchés ont affligé Jésus-Christ dans tout le cours de sa vie ? »

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Je vous ai donc affligé toute votre vie par mes péchés, ô mon doux amour ? Mais, ô mon Jésus, dites-moi ce que je dois faire afin que vous puissiez me pardonner, car je suis tout disposé à le faire. Je me repens, ô souverain bien, de toutes les offenses que j'ai commises contre vous. J'en ai un grand regret, et je vous aime plus que moi-même. Je sens au fond de mon cœur un grand désir de vous aimer, et puisque c'est vous qui me donnez ce désir, donnez-moi la force de vous aimer encore davantage. Il est bien juste, ô mon Dieu, que celui qui vous a beaucoup offensé vous aime beaucoup. Ah ! rappelez-moi sans cesse l'amour que vous m'avez porté, afin que mon âme brûle sans cesse d'amour pour vous, qu'elle pense incessamment à vous, qu'elle ne désire que vous, et qu'elle ne cherche à plaire qu'à vous. O Dieu d'amour ! je me donne maintenant tout à vous, moi qui ai été si longtemps l'esclave de l'enfer. Acceptez, par pitié, le don que je vous fais de moi-même, et attachez-moi à vous par les liens de votre amour. O mon Jésus, dorénavant je ne veux plus vivre qu'occupé à vous aimer, et je veux mourir tout occupé de même. O Marie, ma mère et mon espérance, aidez-moi à aimer mon Dieu qui est aussi le vôtre ; c'est la grâce que je demande et que j'espère de vous.

SIXIEME MÉDITATION

Sur la miséricorde que Dieu a déployée à notre égard en venant du ciel pour nous sauver par sa mort.

Saint Paul a dit, dans sa lettre à saint Tite, que Dieu nous a manifesté sa bonté et son amour pour les hommes en se faisant notre Sauveur[1]. Lors donc que le fils de Dieu fait homme apparut sur la terre, on vit alors combien la miséricorde de Dieu était grande à notre égard. Saint Bernard fait aussi cette remarque, que la puissance de Dieu avait paru dans la création, et sa sagesse dans la conservation du monde ; mais que sa miséricorde s'est montrée plus particulièrement, lorsqu'il a bien voulu se revêtir d'une chair de même espèce que la nôtre, pour sauver par ses souffrances et par sa mort les hommes plongés dans la perdition. Et comment le fils de Dieu aurait-il pu mieux nous donner des preuves de sa miséricorde, qu'en prenant sur lui-même les peines que nous avions méritées par nos péchés ? Il veut naître enfant, faible et emmaillotté dans une crèche, sans pouvoir ni se remuer ni se nourrir de lui-même : il a besoin que Marie lui présente un peu de lait pour lui entretenir la vie. Plus tard le voilà dans le prétoire de Pilate, où on l'attache à une colonne avec des cordes, sans qu'il puisse bouger, et là il est flagellé de la tête aux pieds. Puis, dans le voyage qu'on lui fait faire au Calvaire, il tombe de faiblesse en chemin, sous le poids de la croix qu'il est obligé de porter lui-même. Enfin le voilà cloué à ce bois, sur lequel il finit sa vie à force de tourments.

Jésus-Christ, en nous témoignant un tel amour, a voulu gagner tout l'amour de nos cœurs : c'est pour cela qu'il n'envoie point un Ange pour nous racheter, mais qu'il veut venir lui-même nous sauver par sa passion. Si un Ange eût été notre Rédempteur, l'homme aurait dû partager les affections de son cœur, et en donner une partie seulement à Dieu, comme à son

[1] Benignitas, et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei. (*Ad Tit.* III, 4.)

Créateur, pour en réserver l'autre à l'Ange, comme à son Rédempteur; mais Dieu, qui voulait posséder le cœur de l'homme tout entier, a voulu être lui-même son Rédempteur, comme il était déjà son Créateur.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah! mon cher Rédempteur, et où en serais-je maintenant, si vous ne m'aviez supporté avec tant de patience, et qu'au contraire vous m'eussiez envoyé la mort lorsque j'étais en état de péché? Puis donc que vous m'avez attendu jusqu'à cette heure, ô mon Jésus, pardonnez-moi bien vite, avant que la mort, quand elle viendra me prendre, me trouve coupable de tant de crimes que j'ai commis contre vous. J'ai un grand regret, ô souverain bien, de vous avoir ainsi méprisé, et je voudrais en mourir de douleur. Vous ne savez point abandonner un cœur qui vous réclame, ô mon Dieu : si je vous ai quitté par le passé, maintenant je reviens à vous, et je vous aime. Oui, ô mon Dieu, je vous aime par-dessus toutes choses, je vous aime plus que moi-même. Aidez-moi, mon Seigneur, à vous aimer sans cesse durant tous les moments de la vie qui me reste; je ne vous demande point d'autre grâce que celle-là, et j'espère que vous me l'accorderez. O Marie, mon espérance, priez Dieu pour moi; si vous priez, je suis assuré d'obtenir la grâce que je demande.

SEPTIÈME MÉDITATION

Sur le voyage que l'enfant Jésus eut à faire en Egypte.

Le fils de Dieu descend du ciel pour sauver les hommes; mais, à peine est-il né, que ces mêmes hommes le persécutent à mort. Hérode, craignant que cet enfant nouveau-né ne lui enlève son royaume, cherche à le faire mourir; et c'est pourquoi Joseph est averti en songe par un Ange de prendre Jésus et sa mère, et de fuir en Egypte. Joseph obéit promptement à l'ordre qui lui est donné, et en donne avis à son épouse. Il

se saisit des outils de son métier qui devaient lui procurer les moyens de vivre avec sa pauvre famille dans ce pays étranger. Marie de son côté fait un petit trousseau de langes qui doivent servir au saint enfant ; puis elle s'approche du berceau, et dit en pleurant à son fils qui dort : O mon fils et mon Dieu, vous êtes venu du ciel pour le salut des hommes, et à peine êtes-vous né, que les hommes cherchent à vous ôter la vie ? En même temps elle le prend entre ses bras, et continuant à verser des larmes, elle se met la même nuit en chemin pour l'Egypte avec Joseph.

Considérons combien cette pauvre famille eut à souffrir à faire un voyage si long dans un complet dénûment des commodités de la vie. L'enfant n'était pas encore en état de marcher, de sorte que Marie et Joseph étaient obligés de le porter dans leurs bras. En traversant le désert d'Egypte, il leur faut passer les nuits sur la terre nue et en plein air. Le pauvre enfant pleure, parce qu'il est transi de froid, et Joseph et Marie pleurent de compassion avec lui. Et qui ne pleurerait en voyant le fils de Dieu, pauvre et persécuté, fuyant et errant à travers les pays pour échapper à la mort que ses ennemis voudraient lui donner ?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon cher enfant, vous pleurez, et vous avez bien sujet de le faire en vous voyant ainsi persécuté par les hommes que vous aimez tant. Hélas ! ô mon Dieu ! je vous ai, moi aussi, persécuté pendant un temps par mes péchés ; mais vous savez que maintenant je vous aime plus que moi-même, et qu'il n'y a rien au monde qui m'afflige autant que le souvenir de vous avoir offensé, ô vous mon souverain bien. De grâce, mon Jésus, pardonnez-moi, et permettez-moi de vous porter avec moi dans mon cœur, durant tout le voyage de cette vie qu'il me reste à faire, et d'entrer avec vous dans l'éternité. Tant de fois je vous ai repoussé de mon cœur par mes offenses ! mais maintenant je vous aime par-dessus toutes choses, et j'éprouve un souverain regret de vous avoir déplu. Mon bien-aimé Sei-

gneur, je ne veux plus quitter votre service ; mais donnez-moi la force de résister aux tentations, et ne permettez pas que je me sépare désormais de vous. Envoyez-moi plutôt la mort, que de permettre que je perde encore votre grâce. O Marie, mon espérance, faites que je vive toujours, et que je meure occupé à aimer Dieu.

HUITIÈME MÉDITATION

Sur le séjour que fit l'enfant Jésus en Egypte et depuis à Nazareth.

Notre Rédempteur passa les jours de sa première enfance en Egypte, pendant sept ans, d'une vie pauvre et méprisée. Marie et Joseph étaient étrangers et inconnus dans ce pays-là, où ils n'avaient ni parents ni amis ; en sorte qu'ils gagnaient à peine de quoi se soutenir, en vivant au jour le jour du travail de leurs mains. Pauvre était leur demeure, pauvre était leur nourriture, et pauvre était leur couche. Ce fut dans une hutte queMarie sévra Jésus. Elle l'avait d'abord alimenté du lait de son sein, elle l'alimenta alors de ses mains ; avec ses mains, elle tirait d'une écuelle un peu de pain trempé dans l'eau, et le mettait dans la bouche sacrée de son divin fils. Dans cette pauvre demeure elle lui fit son premier vêtement, le débarrassa de ses langes, et commença à l'habiller. Dans cette pauvre demeure Jésus enfant apprit à faire ses premiers pas, tout en tremblant, et non sans faire parfois des chutes, comme il arrive aux autres enfants ; là encore il proféra,tout en balbutiant, ses premières paroles. O merveille !... à quoi donc s'est réduit un Dieu pour notre amour ! un Dieu trembler et tomber en marchant ! un Dieu balbutier en parlant !...

Telle fut encore la vie pauvre et abjecte que Jésus eut à mener dans la maison de Nazareth, après son retour de l'Egypte. Ici, jusqu'à l'âge de trente ans, il ne remplit d'autre office que celui d'un simple ouvrier de boutique, obéissant à la volonté de Marie et de Joseph. *Et erat subditus illis*[1].

[1] (*Luc.* II, 51.)

Jésus allait puiser de l'eau, Jésus ouvrait et fermait la boutique, Jésus balayait la maison, Jésus ramassait les petits morceaux de bois de la boutique pour le feu, Jésus se fatiguait toute la journée pour aider Joseph dans ses travaux... O prodige ! un Dieu qui fait l'office d'ouvrier de boutique !... un Dieu qui balaye la maison !... un Dieu qui sue et se fatigue pour polir un morceau de bois !... qui donc ? un Dieu tout-puissant, le même qui a créé le monde d'une seule parole, et qui n'a besoin que d'un simple acte de sa volonté pour le détruire !... Ah ! qu'il était doux d'observer ensuite la dévotion avec laquelle Jésus faisait sa prière, la patience avec laquelle il travaillait, la promptitude avec laquelle il obéissait, la modestie avec laquelle il prenait ses repas, et la douceur et l'affabilité avec laquelle il parlait et conversait avec tout le monde ! Ah ! toutes les paroles et toutes les actions de Jésus étaient si saintes, qu'elles enflammaient d'amour tous ceux qui en étaient témoins, et surtout Marie et Joseph qui ne se lassaient point de le considérer.

AFFECTIONS ET PRIÈRES

O Jésus, mon Sauveur, lorsque je pense que vous avez voulu demeurer tant d'années, par amour pour moi, inconnu et méprisé dans une pauvre cabane, comment puis-je, après cela, désirer les délices, les honneurs et les richesses de ce monde ? Je renonce à tous ces biens, et je veux être votre compagnon sur la terre, pauvre comme vous, mortifié comme vous : ainsi j'espère jouir un jour avec vous des joies du paradis. Qu'ai-je à m'occuper de royaumes et de trésors ? Vous, ô mon Jésus, vous serez pour moi l'unique trésor et l'unique bien qui remplacera tout le reste. Je suis souverainement affligé d'avoir par le passé méprisé tant de fois votre amitié pour satisfaire mes caprices ; je m'en repens de tout mon cœur. Pour l'avenir je suis résolu de perdre plutôt mille fois la vie, que de perdre votre grâce. Mon Dieu, je ne veux plus vous offenser, et je veux vous aimer toujours, Venez-moi en aide, pour que je vous sois fidèle jusqu'à la mort. Marie,

vous êtes le refuge des pauvres pécheurs, vous êtes mon espérance.

NEUVIÈME MÉDITATION

Sur la naissance de l'enfant Jésus dans la grotte de Bethléem.

L'édit de l'empereur romain, qui ordonnait à chacun d'aller s'inscrire dans le lieu de son origine, ayant été publié, Joseph partit avec Marie son épouse, pour se faire inscrire de même à Bethléem. O Dieu ! combien la vierge Marie n'eut elle point à souffrir durant ce voyage, qui dura quatre jours, par des chemins montueux, et au milieu de l'hiver, par le froid, le vent et la pluie ! Dès qu'ils furent arrivés en ce lieu, Marie sentit que le moment de ses couches approchait, de sorte que Joseph s'empressa de chercher à travers cette bourgade un logement, où Marie pût accoucher. Mais comme ils sont pauvres, ils se voient repoussés de tout le monde, et même de l'hôtellerie où les autres pauvres avaient été accueillis ; en sorte qu'il fallut cette nuit-là sortir de la ville, et qu'ayant fait la rencontre d'une grotte, ils y entrèrent. Mais Joseph dit à Marie : Mon épouse, comment voulez-vous passer la nuit dans un lieu si humide et si froid ? Ne voyez-vous pas que c'est une étable qui sert de refuge aux animaux ? Marie lui répondit : Ah ! mon cher Joseph, il est vrai, et pourtant cette étable est le palais royal où le fils de Dieu veut venir au monde. Et voilà que l'heure de l'accouchement est arrivée. La sainte Vierge étant en prières à genoux, vit cette caverne éclairée tout entière à la fois d'une lumière divine ; elle abaisse son regard, et voit sur le sol le fils de Dieu déjà né, tendre enfant qui tremble de froid et qui pleure : elle l'adore avant tout comme son Dieu, puis elle le pose sur ses genoux et l'emmaillotte avec les pauvres petits langes qu'elle avait apportés avec elle, et enfin elle le couche, ainsi emmaillotté, dans une crêche sur de la paille. Voilà comment a voulu naître, pour l'amour de nous, le fils du Père éternel. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi disait que les âmes amoureuses de Jésus-Christ devraient en

se tenant aux pieds du saint enfant, faire l'office des animaux de l'étable de Bethléem, et comme ils réchauffaient Jésus de leur haleine, le réchauffer par leurs soupirs d'amour.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Enfant que j'adore, je n'aurais pas osé prendre place à vos pieds, si je ne savais que vous m'invitez vous-même à m'approcher de vous. C'est moi qui, par mes péchés, vous ai fait répandre tant de larmes dans l'étable de Bethléem. Mais puisque vous êtes venu sur la terre pour pardonner aux pécheurs pénitents, pardonnez-moi aussi, maintenant que je me repens souverainement de vous avoir offensé, ô mon Sauveur et mon Dieu, qui êtes si bon, et qui m'avez tant aimé. Vous répandez l'abondance de vos grâces sur tant d'âmes, en la nuit de votre naissance; consolez aussi la mienne, La grâce que je vous demande, c'est de vous aimer dorénavant de tout mon cœur ; enflammez-moi tout entier de votre saint amour Je vous aime, mon Dieu, fait enfant pour mon salut. Ah ! ne permettez pas que je cesse désormais de vous aimer. O Marie, ma mère, vos prières sont toutes-puissantes auprès de Dieu ; je ne vous demande pas autre chose que de prier Jésus pour moi.

AUTRES MEDITATIONS

POUR L'OCTAVE DE NOEL, ET POUR LES JOURS SUIVANTS JUSQU'A L'ÉPIPHANIE

PREMIÈRE MÉDITATION

De la naissance de Jésus.

La naissance de Jésus-Christ fut un sujet d'allégresse pour le monde entier. En lui on dut voir le Rédempteur désiré depuis tant d'années, appelé par tant de soupirs ; aussi est-il dit de lui qu'il était *le désiré des nations*, l'objet de *désir des collines éternelles*. Le voilà donc enfin venu, le voilà né dans une petite caverne. Représentons-nous que l'Ange nous annonce aujourd'hui à nous-mêmes cette grande joie qu'il annonça aux bergers en leur disant : « Je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur[1] » Quelle fête c'est dans un royaume, que celle qui se fait à la naissance du premier-né du roi ! Mais c'est une fête bien plus grande encore, que celle que nous devons faire à la naissance du fils de Dieu, venu du ciel pour nous visiter, sans rien qui le pousse à le faire que les entrailles de sa miséricorde : *Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos*

[1] Ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo ; quia natus est vobis hodie Salvator. (*Luc.* II, 10.)

oriens ex alto[1]. Nous étions perdus, et voilà que le fils de Dieu est venu pour nous sauver. *Propter nostram satutem descendit de cœlis*[2] Voilà le pasteur qui est venu pour sauver ses brebis de la mort, en donnant sa vie pour leur amour. *Ego sum pastor bonus ; bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis*[3] Voilà l'agneau de Dieu qui est venu se sacrifier pour nous obtenir la grâce divine, et pour se faire notre libérateur, notre vie, notre lumière, et même notre aliment dans le Saint-Sacrement.Saint Augustin([a]) dit que Jésus-Christ a voulu qu'à sa naissance on le mît dans une crèche, qui est le vaisseau dans lequel les animaux viennent prendre leur nourriture, pour nous faire comprendre qu'il s'est fait homme non-seulement pour nous sauver, mais aussi pour être notre aliment[4] De plus, il naît tous les jours dans le sacrement par le ministère de ses prêtres et par les paroles de la consécration : l'autel est la crèche dans laquelle nous allons nous rassasier de sa chair. Il y a des personnes qui désireraient prendre le saint enfant dans leurs bras, comme fit autrefois le vieillard Siméon ; mais la foi nous apprend que, lorsque nous communions, nous n'avons pas seulement entre les bras, mais nous possédons encore dans le fond de nos âmes le même Jésus qui était couché dans la crèche de Bethléem. Il est né précisément à cette fin, de se donner entièrement à nous. *Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis*[5]

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Erravi sicut ovis quæ periit ; quære servum tuum. Seigneur, je suis la brebis qui, pour suivre ses caprices et ses dé-

[1] (*Luc.* I, 78. — [2] (*Symb. Constantinop.*)

[3] (*Joan.* X, 2.)

[4] In præsepio, ubi pastus est animalium, sua collocari membra permittit, in æternam refectionem vescendum a mortalibus corpus suum ostendit.

[5] (*Isa.* IX, 6.)

(*a*) Ou plutôt Saint Maxime, auteur du sermon dont fait partie le passage cité, que le texte italien rapporte au traité XXV de Saint Augustin, où nous n'avons pu le trouver. (*L'éditeur.*)

sirs, s'est égarée misérablement ; mais vous, pasteur et tout à la fois agneau divin, c'est vous qui êtes descendu du ciel pour me sauver, en vous sacrifiant sur la croix comme une victime pour l'expiation de mes péchés. *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.* Qu'ai-je donc à craindre, pourvu que je veuille me corriger? Pourquoi ne mettrais-je pas toute ma confiance en vous, mon Sauveur, vous qui êtes né tout exprès pour me sauver? *Ecce Deus Salvator meus, fiducialiter agam, et non timebo.* Quelle plus grande preuve de votre miséricorde pouviez-vous me donner, ô mon doux Redempteur, que de vous donner vous-même à moi? Aimable enfant, combien je suis marri de vous avoir déplu! C'est moi qui vous ai fait pleurer dans la crèche de Bethléem ; mais puisque vous êtes venu me chercher, je me jette à vos pieds, et bien que je vous voie affligé et humilié dans cette crèche, où vous êtes étendu sur de la paille, je vous reconnais pour mon souverain roi et pour mon souverain Seigneur Je comprends que ces doux vagissements que vous faites entendre, sont pour moi une invitation à vous aimer et à vous donner mon cœur. Le voici, ô mon Jésus, je vous le présente, prosterné à vos pieds ; changez-le, et enflammez-le, vous qui êtes venu au monde exprès pour enflammer les cœurs du feu de votre saint amour. Je vous entends me dire de votre crèche où vous êtes couché : *Diliges Dominum Deum tuum, ex toto corde tuo.* Et je vous réponds : Ah! mon Jésus, hé! qui aimerais-je, si je ne vous aimais point, ô vous qui êtes mon Seigneur et mon Dieu? Vous vous appelez mon Dieu, parce que vous êtes venu au monde pour être tout à moi, et moi je refuserais d'être tout à vous? Non, mon bien-aimé Seigneur, je me donne tout à vous, et je vous aime de tout mon cœur. Je vous aime, je vous aime, je vous aime, ô souverain bien, ô unique amour de mon âme. Ah! recevez aujourd'hui le sacrifice que je vous fais de moi-même, et ne permettez pas que je cesse jamais de vous aimer. Marie, ô ma reine, je vous prie, par la consolation que vous éprouvâtes la première fois que vous vîtes votre fils, tout fraîchement né, et que vous lui donnâtes vos premiers embrasse-

ments, faites qu'il m'accepte comme son enfant soumis, et qu'il m'enchaîne à jamais par le don de son saint amour.

DEUXIEME MÉDITATION

Jésus vient au monde petit enfant.

Considérez que le premier signe donné par l'Ange aux bergers pour qu'ils pussent reconnaître le Sauveur qui venait de naître, fut qu'ils le trouveraient sous la forme d'un petit enfant : *Invenietis infantem pannis involutum, positum in præsepio*[1]. La petitesse d'un enfant est un puissant attrait qui nous porte à l'aimer ; mais la petitesse de Jésus enfant doit avoir pour nous un attrait beaucoup plus puissant, puisque, tout Dieu qu'il est, tout immense qu'il est en lui-même, il s'est fait petit pour l'amour de nous : *Propter nos factus est parvulus*[2]. Adam vint au monde dans l'état d'homme fait, mais le Verbe éternel a voulu paraître enfant, *parvulus natus est nobis*, pour allumer plus fortement son amour dans nos cœurs. *Sic nasci voluit, qui voluit amari.* Il ne vient pas dans le monde pour inspirer la terreur, mais il vient pour se faire aimer ; et, pour cet effet, il se montre dans le premier âge d'un petit enfant pauvre et délicat. *Magnus Dominus et laudabilis nimis*[3], dit saint Bernard ([a].) Mon Seigneur est grand, et pour cela il mérite infiniment d'être loué pour sa divine majesté. Mais le saint, le considérant ensuite devenu tout petit dans l'étable de Bethléem, ajoute en s'écriant pénétré de tendresse : *Parvus Dominus, et amabilis valde.* Ce Dieu si grand, mon souverain Seigneur, s'est fait petit pour moi. Ah ! comment quiconque considère par la foi un Dieu fait enfant, pleurant et vagissant sur la paille dans une étable, peut-il s'empêcher de l'aimer, et d'inviter tous les autres à l'aimer de même, comme faisait

[1] (*Luc.* II, 12.) — [2] (*Aug. in Joan. tract.* XXII.)
[3] (*Ps.* XLVII et CXLIV.)
(*a*) Le texte italien indique ici le sermon XLVII sur les Cantiques, mais à faux. (*L'éditeur.*)

saint François d'Assise en disant : « Aimons l'enfant de Bethléem, aimons l'enfant de Bethléem[1]. » Il est enfant, il ne parle pas ; seulement il vagit ; mais, ô Dieu ! ses vagissements sont autant de cris d'amour, par lesquels il nous invite à l'aimer, et nous demande notre cœur. Considérez encore que les enfants ont le don de s'attirer l'affection à cause de leur innocence ; et cependant tous les enfants en général naissent infectés de la tache originelle. Mais Jésus naît dans un état de sainteté, d'innocence de pureté parfaite : *Sanctus*, *innocens*, *impollutus*[2] Mon bien-aimé, disait l'épouse des Cantiques, est tout rouge d'amour, mais il est tout blanc d'innocence, et il n'est souillé par aucune tache : *Dilectus meus candidus et rubicundus*, *electus ex millibus*[3]. Le Père éternel trouve ses délices dans cet enfant, parce que, comme l'a dit saint Grégoire, il est le seul en qui il ne trouve aucune faute[4]. Consolons-nous donc, nous, misérables pécheurs, car ce divin enfant est venu du ciel pour nous communiquer son innocence par les mérites de sa passion. Si nous savons en faire usage, ses mérites peuvent nous revêtir de sainteté et d'innocence, quelque pécheurs que nous ayons été ; mettons donc toute notre confiance en ses mérites, demandons au Père éternel les grâces dont nous avons besoin, et soyons sûrs de les obtenir toutes par ce moyen.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Père éternel, moi, misérable pécheur et ne méritant rien autre chose que l'enfer, je n'ai rien à vous offrir par moi-même pour l'expiation de mes péchés ; mais je puis vous offrir les larmes, les peines, le sang et la mort de cet enfant qui est votre fils, et en vertu de ses mérites je vous demande miséricorde. Si je n'avais ce fils à vous offrir, je serais perdu ; il n'y aurait plus d'espérance pour moi ; mais vous me l'avez donné exprès pour que je puisse espérer mon salut par l'offrande de ses mérites.

[1] Amemus puerum de Bethleem, amemus puerum de Bethleem.
[2] *(Hebr.* v, 10.*)* — [3] *(Cant.* II, 10.*)*
[4] In eo solo non invenit culpam. (*In Ezech. hom.* VIII, *n.* 21.)

Seigneur, mon ingratitude a été très-grande, mais votre miséricorde est plus grande encore. Et quelle plus grande miséricorde pouvais-je espérer de vous, que celle dont vous avez usé en nous donnant votre propre fils pour Rédempteur et pour victime de nos péchés? Pour l'amour donc de Jésus-Christ, pardonnez-moi toutes mes offenses; je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé, ô bonté infinie, et pour l'amour de Jésus-Christ, je vous demande la sainte persévérance. Que je serais malheureux, ô mon Dieu! si j'allais vous offenser de nouveau, après que vous m'avez attendu avec tant de patience, éclairé de tant de lumières, et que vous m'avez pardonné avec tant d'amour! Ne mériterais-je pas un enfer créé tout exprès pour moi? De grâce, ô mon père, ne m'abandonnez point. Je tremble en pensant aux infidélités dont je me suis rendu coupable envers vous : combien de fois ne vous ai-je point tourné le dos, après vous avoir promis de vous aimer! Mon Créateur, ne permettez pas que j'aie le malheur d'avoir à regretter de nouveau la perte de votre grâce. *Ne permittas me seperari a te, ne permittas me seperari a te.* Je le répète, et je veux le répéter jusqu'au dernier soupir de ma vie; et vous, donnez-moi la grâce de répéter sans cesse la même prière : *Ne permittas me separari a te.* Mon Jésus, mon aimable enfant, enchaînez-moi par les liens de votre amour. Je vous aime, et je veux vous aimer toujours. Ne permettez pas que je me sépare jamais de votre amour. Je vous aime aussi, ô ma mère, aimez-moi de même. Et si vous m'aimez, la grâce que vous avez à m'obtenir, c'est de ne jamais cesser d'aimer mon Dieu.

TROISIÈME MÉDITATION

Sur Jésus emmaillotté.

Imaginez-vous voir Marie, qui, ayant mis son fils au monde, le prend respectueusement dans ses bras, l'adore d'abord, comme son Dieu, et l'enveloppe ensuite dans des langes. *Pan-*

nis eum involvit[1] La sainte Eglise dit de même : *Membra pannis involuta, virgo mater alligat*[2] Voilà donc l'enfant Jésus qui offre avec obéissance ses petites mains, ses pieds, et tous ses membres, et se laisse emmailloter. Représentez-vous qu'à chaque fois que le saint enfant se sentait serré par de tels liens, il pensait aux cordes qui plus tard le lieraient dans le jardin des Olives, à celles qui l'attacheraient à la colonne de la flagellation, aux clous qui le fixeraient au bois de la croix, et que, dans cette pensée, il se laissait emmaillotter de bon cœur, afin de délier nos âmes des chaînes de l'enfer. Jésus, étroitement serré dans son maillot, se tourne vers nous, et nous invite à nous unir étroitement à lui par les liens de son amour. Et se tournant encore vers son Père céleste, il lui dit : Mon père, les hommes ont abusé de leur liberté, et, s'étant révoltés contre vous, ils sont devenus esclaves du péché ; pour payer leur désobéissance, je veux être lié et serré dans ces langes. Lié de la sorte, je vous offre ma liberté, afin que l'homme soit délivré de l'esclavage du démon. J'accepte ces liens, il me sont chers ; et ils me sont d'autant plus chers, qu'ils sont le symbole des cordes avec lesquelles je m'offre à être un jour attaché pour être conduit à la mort dans l'intérêt du salut des hommes. *Vincula illius alligatura salutaris*[3] Les liens de Jésus furent des ligatures salutaires pour la guérison des plaies de nos âmes. Vous avez donc voulu, ô mon Jésus, qu'on vous serrât dans ces langes pour son amour ! *O charitas, quam magnum est vinculum tuum, quo Deus ligari potuit*[4]*!* O amour divin, vous seul avez pu rendre mon Dieu prisonnier ! Et moi, ô mon Jésus, je refuserais de me laisser lier par votre saint amour? Aurais-je bien encore le courage de rompre vos douces et aimables chaînes ? Et pourquoi ? pour me rendre l'esclave de l'enfer ? Seigneur, vous êtes lié dans cette crèche pour l'amour de moi ; je veux être lié moi-même pour toujours avec vous. Sainte Marie-Magdeleine de

[1] (*Luc.* II, 7.) — [2] (*Off. Pass.*)
[3] (*Eccli.* VI, 31.) — [4] (*S. Laur. Justin.*)

Pazzi disait que les bandelettes qui doivent servir à nous emmaillotter consistent dans une ferme résolution de nous tenir étroitement unis à Dieu par les liens de l'amour, en nous détachant en même temps de toute affection à quoi que ce soit d'incompatible avec Dieu. C'est encore, ce semble, pour la même fin que notre Sauveur a voulu se laisser lier, pour ainsi dire, et emprisonner dans le saint Sacrement de l'autel, sous les espèces sacramentelles, pour avoir la satisfaction de voir nos âmes, qu'il affectionne si tendrement, devenir aussi prisonnières de son amour.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon bien-aimé enfant Jésus, et quelle crainte puis-je avoir de vos châtiments, lorsque je vous vois lié dans vos langes, et, pour ainsi parler, privé du pouvoir de lever votre bras pour me punir ? Vous voulez me faire comprendre par ces liens que vous renoncez à me châtier, si je veux rompre les chaînes de mes vices, et m'attacher à vous. Oui, mon Jésus, je veux rompre ces funestes chaînes. Je me repens de toute mon âme de m'être séparé de vous, en abusant pour mon préjudice de la liberté que vous m'aviez donnée. Vous m'offrez une autre liberté plus belle, la liberté qui devra me délivrer des chaînes du démon, et me ranger au nombre des enfants de Dieu. Vous vous êtes fait emprisonner dans ces langes pour mon amour ; je veux à mon tour devenir prisonnier de votre immense charité. O bienheureuses chaînes, ô précieux gages de salut, qui liez les âmes à leur Dieu, ah ! liez de même étroitement mon pauvre cœur ; mais liez-le si fortement qu'il me devienne impossible de me séparer désormais de mon souverain bien. Mon Jésus, je vous aime, je m'attache à vous, je vous donne tout mon cœur et toute ma volonté. Non, je ne veux plus vous quitter, mon aimable Seigneur. Ah ! mon Sauveur, vous qui, pour payer mes dettes, ne vous êtes pas contenté de vous voir serrer au moyen de langes par votre sainte mère, mais qui avez voulu encore

vous faire attacher comme un criminel par des bourreaux, et vous avancer lié dans les rues de Jérusalem, pour être conduit à la mort comme un agneau innocent qu'on mène à la boucherie ; vous qui avez voulu être cloué sur une croix, pour ne la quitter qu'avec la vie, ah ! ne permettez pas que je me sépare de nouveau de vous, ou qu'il m'arrive jamais d'être privé de votre grâce et de votre amour. O Marie, vous qui serriez dans les langes votre fils innocent, liez-moi aussi, misérable pécheur que je suis; liez-moi à Jésus, de sorte qu'il ne me soit plus possible de quitter ses pieds ; que je vive et que je meure attaché à lui, afin qu'un jour j'aie le bonheur d'entrer dans cette bienheureuse patrie, où je n'aurai plus ni la crainte ni le pouvoir de me séparer jamais de son saint amour.

QUATRIÈME MÉDITATION

Jésus allaité.

Après que Jésus eut été emmaillotté, il chercha et prit le lait au sein de sa sainte mère. L'épouse des Cantiques désirait voir son frère suçant le lait de sa mère : *Quis mihi det te fratrem meum sugentem ubera matris meæ*[1] ? Cette épouse le désira, mais son désir ne fut point satisfait; c'est nous qui avons eu le bonheur de voir le fils de Dieu fait homme, et devenu notre frère, prenant le lait aux mamelles de Marie. Oh ! quel spectacle n'était-ce point pour le ciel, que de voir le Verbe divin fait enfant, et suçant le lait d'une vierge tirée par lui-même du néant ! Celui donc qui nourrit tous les hommes et tous les animaux de la terre, peut-il être devenu si faible et si pauvre, qu'il ait besoin d'un peu de lait que lui verse une fille d'Adam pour soutenir sa vie? La sœur Paule, de l'ordre des Camaldules, contemplant une petite image qui représentait Jésus suspendu au sein de sa mère, se sentait enflammée sur-le-champ d'un tendre amour pour Dieu. Jésus-Christ prenait peu de lait, et le faisait rarement dans le courant de la jour-

(*Cant.* VIII, 1.)

née. La sœur Marie-Anne, franciscaine, apprit par révélation que Marie n'allaitait l'enfant Jésus que trois fois par jour. Oh! qu'il était précieux pour nous ce lait destiné à se changer en sang dans les veines de Jésus-Christ, pour devenir plus tard le bain salutaire où seraient lavées nos âmes! Considérons encore ici que Jésus prenait ce lait pour alimenter ce même corps qu'il voulait nous laisser dans la suite pour aliment dans la sainte communion. Il est donc bien vrai, ô mon petit Rédempteur, que vous pensez à moi tout en suçant le lait; vous pensez à convertir en sang ce lait que vous prenez, pour le répandre à votre mort, en faire le prix de notre rédemption, et de plus l'aliment de nos âmes dans l'Eucharistie, où il redevient lait salutaire pour entretenir en nous la vie de la grâce. *Lac Christus nostrum est humilis.* « Votre lait c'est Jésus-Christ, » a dit saint Augustin[1]. Enfant bien-aimé, ô mon Jésus, permettez-moi de m'écrier aussi avec cette femme dont parle l'Evangile: *Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti!* Vous êtes bienheureuse, ô Marie mère de Dieu, qui avez été choisie pour alimenter de votre lait le Verbe incarné! Ah! permettez que je me mette de compagnie avec ce divin enfant pour recevoir de vous le lait d'une tendre et amoureuse dévotion à la sainte enfance de Jésus, et à vous-même, ma très-chère mère. Je vous rends grâces, enfant divin, de vous être assujetti au besoin d'être allaité pour me montrer votre amour. C'est là ce que le Seigneur donna à entendre à sainte Marie-Madeleine de Pazzi, savoir, qu'il s'était réduit à la nécessité de prendre du lait, pour faire comprendre à tout le monde l'amour qu'il porte aux âmes rachetées de son sang.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon doux et très-aimable enfant, vous êtes le pain du ciel qui nourrissez les anges; vous fournissez l'aliment à toutes les créatures; comment vous êtes-vous donc réduit à

[1] *(In epist. S. Joan. tract.* III, *n.* 1.*)*

la nécessité de mendier un peu de lait d'un sein virginal pour soutenir votre vie? O mon amour divin, comment avez-vous appauvri tellement un Dieu que, pour ne point mourir d'inanition, il ait eu besoin de quelque peu d'aliment? Mais je vous comprends, ô mon Jésus, vous attirez à vous le lait de Marie dans cette étable, pour l'offrir dans la suite à Dieu sur la croix, transformé qu'il sera en sang, comme un sacrifice expiatoire pour la rémission de nos péchés. Donnez aussi, ô Marie, donnez tout le lait que vous pouvez tirer de votre sein à ce fils chéri, pour que chaque goutte de ce lait puisse servir à purifier mon âme de ses péchés, et à la nourrir ensuite dans le sacrement de l'autel. O Dieu, comment pourrait ne pas vous aimer quiconque a la foi de ce que vous avez fait et souffert pour notre salut? Et moi-même, comment ai-je pu, avec cette connaissance, être ingrat comme je me le suis montré à votre égard? Mais votre bonté est mon espérance : c'est elle qui me dit que si je veux obtenir votre grâce, elle m'est assurée. O mon souverain bien, je me repens de vous avoir offensé, et je vous aime par-dessus toutes choses. Je dirai mieux, je n'aime rien que vous, et je ne veux aimer que vous seul. Vous êtes et vous serez toujours mon unique amour. Mon cher Rédempteur, donnez-moi, je vous prie, une tendre dévotion à votre sainte enfance, comme vous l'avez donnée à tant d'autres âmes, qui en se rappelant le souvenir de votre enfance, oubliaient tout le reste, et paraissaient ne plus pouvoir penser à autre chose qu'à vous. Il est vrai que c'était des âmes pures, au lieu que je suis un misérable pécheur; mais il est vrai aussi que vous vous êtes fait enfant pour vous attirer l'amour même des pécheurs. Oui, mon Dieu, j'ai été pécheur, mais je vous aime maintenant de tout mon cœur, et je ne désire rien autre chose au monde que votre amour. O Marie! donnez-moi, je vous prie, un peu de cette tendresse avec laquelle vous donniez votre lait à Jésus enfant.

CINQUIÈME MÉDITATION

Jésus couché sur la paille.

Jésus naît dans l'étable de Bethléem. Là, sa pauvre mère n'a ni laine ni plume pour en faire un lit à son tendre nouveau-né. Que fait-elle donc? elle ramasse un monceau de paille qu'elle réunit dans le coin d'une crèche, et elle le couche dessus. *Et reclinavit eum in præsepio*, Mais, ô Dieu, ce lit n'est-il pas trop dur pour un tendre enfant nouvellement né? Les membres d'un enfant sont si délicats, et les membres de Jésus sont plus délicats que ceux de tout autre, puisqu'ils ont été formés exprès et d'une manière toute spéciale par l'Esprit saint afin qu'il fût dès lors plus sensible à la douleur. *Corpus autem aptasti mihi*[1] Aussi la dureté de ce lit fut-elle pour lui une peine très-sensible. Peine et opprobre tout à la fois: car quel est l'enfant, même parmi les plus pauvres gens du peuple, qui soit réduit en naissant à être couché sur la paille? La paille est la litière propre aux animaux, et une couche aussi vile sera la seule en tout ce monde qui puisse être mise à la disposition du fils de Dieu? Saint François d'Assise étant un jour assis à table, entendit lire les paroles tout à l'heure citées de l'Evangile: *Et reclinavit eum in præsepio*. Alors il s'écria: Comment? Mon Seigneur est sur la paille, et je me tiendrais assis? Et se levant aussitôt de sa chaise, il se jeta par terre, où il finit son pauvre repas, en mêlant de chaudes larmes à la considération qu'il faisait des souffrances qu'avait à endurer l'enfant Jésus étant couché sur la paille. Mais pourquoi Marie, qui avait tant désiré voir ce fils venu au monde, pourquoi, elle qui l'aimait si tendrement. ne le gardait-elle pas dans ses bras, au lieu de le poser sur de la paille? C'est là un grand mystère, dit saint Thomas de Villeneuve[2] Ce mystère est expliqué diversement par les interprètes, mais l'explica-

[1] (*Hebr*. x, 5.)
[2] Neque illum tali loco posuisset, nisi magnum aliquod mysterium ageretur.

tion qu'en donne saint Pierre Damien est celle qui me plaît le mieux : il dit que Jésus étant à peine né a voulu être couché sur de la paille pour nous apprendre à mortifier nos sens. *Legem martyrii præfigebat.* Le monde s'était perdu par les plaisirs sensuels ; Adam était tombé, et après lui la plupart de ses descendants jusqu'alors, pour s'être accordé de semblables plaisirs. Le Verbe éternel vint du ciel en conséquence pour nous enseigner à l'encontre l'amour des souffrances, et il commença dès son plus bas âge à nous l'enseigner en choisissant pour lui-même les souffrances les plus cuisantes que puisse endurer un petit enfant. Ce fut donc lui qui inspira à sa mère de ne pas le garder plus longtemps sur ses bras morbides, et de le coucher plutôt sur cette dure layette, pour qu'il pût mieux sentir le froid de la caverne avec les piquants de cette paille entassée sans plus d'apprêt.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Amant passionné des âmes, ô vous mon aimable Rédempteur, il ne vous suffit donc pas de la douloureuse passion qui vous attend et de la mort cruelle qu'on vous prépare à endurer sur la croix, puisque vous voulez commencer à souffrir dès que vous commencez de vivre et que vous entrez dans l'enfance ? Oui sans doute, parce qu'à peine enfant, vous voulez déjà commencer pour moi l'office de Rédempteur, en satisfaisant à la divine justice pour mes péchés. Vous choisissez la paille pour lit, afin de me délivrer du feu de l'enfer, où j'ai mérité mille fois d'être jeté. Vous pleurez et vous vagissez sur cette paille, pour m'obtenir par vos larmes et vos vagissements le pardon de votre père. Ah ! que vos larmes m'affligent et en même temps me consolent ! Elles m'affligent par la compassion qu'elles m'inspirent en vous voyant, si jeune encore et quoique innocent, subir de si vives peines pour des fautes qui vous sont étrangères. Mais elles me consolent, puisque je reconnais dans vos douleurs le principe de mon salut, et l'amour immense que vous me portez. Mais je ne veux pas, ô mon Jésus, que vous

pleuriez et souffriez tout seul. Moi aussi, je veux pleurer, ou plutôt c'est moi seul qui devrais le faire pour les déplaisirs que je vous ai causés. Moi qui ai mérité l'enfer, j'accepte de bon cœur toutes les peines qui pourront m'être infligées, pourvu que je recouvre votre grâce, ô mon Sauveur. Pardonnez-moi, rendez-moi votre amitié, faites que je vous aime, et punissez-moi ensuite comme bon vous semblera. Je ne vous demande point les plaisirs de la vie : celui qui a eu l'audace de vous offenser, bonté infinie, ne mérite pas de goûter des plaisirs. Je porterai avec joie toutes les croix que vous m'enverrez; mais vous, ô mon Jésus, je veux vous aimer! O Marie, vous dont les peines ont eu tant de conformité avec celles de Jésus, obtenez-moi la grâce de souffrir les miennes propres avec une semblable patience. Malheur à moi, si je ne souffre rien dans la vie présente après avoir tant péché! Heureux je serai au contraire, s'il m'est donné de vous accompagner par mes souffrances, ô mère de douleurs qui êtes aussi ma mère, et d'accompagner de même mon Jésus toujours affligé et toujours crucifié pour mon amour.

SIXIÈME MÉDITATION

Sur le sommeil de Jésus dans la crèche.

Trop court et trop pénible était le sommeil de l'enfant Jésus. Une crèche était son berceau, un peu de paille en formait le dedans et tout à la fois l'oreiller, en sorte que le sommeil de l'enfant était souvent interrompu par la douleur que lui causait une couche si dure et si incommode, et par l'excès du froid qui régnait dans cette caverne. Toutefois, la nature se laissant vaincre en lui par le besoin, le cher enfant s'endormait de temps en temps malgré toutes ces incommodités. Mais le sommeil de Jésus était bien différent du sommeil des autres enfants; le sommeil des autres enfants leur est utile pour la conservation de leur vie, mais non pour les opérations de l'âme, parce que l'âme ne peut agir lorsque le corps est assoupi par les sens. Il en était tout autrement des sommeils

que prenait Jésus-Christ: « Je dors, mais mon cœur veille, disait l'époux des Cantiques[1]. » Son corps reposait, mais son âme veillait, parce que la personne du Verbe était unie à son âme, et qu'elle ne pouvait dormir ainsi ni être assoupie par les sens. Le saint enfant dormait donc ; mais en dormant, il repassait dans son esprit toutes les souffrances qu'il devait endurer pour l'amour de nous, durant sa vie et à sa mort. Il pensait aux fatigues qu'il lui faudrait endurer en Egypte et à Nazareth, durant le cours d'une vie si pauvre et si méprisée. Il pensait ensuite particulièrement au supplice de la flagellation, au couronnement d'épines, à tant d'autres ignominies, à ses longues agonies et à la mort dénuée de toute consolation qui devait un jour y mettre le comble sur une croix ; et en dormant, il offrait tout cela au Père éternel, pour nous obtenir le pardon de nos crimes et le salut éternel. En sorte que notre Sauveur méritait pour nous, en prenant son sommeil, et que tout en dormant il travaillait à nous réconcilier à nous obtenir ses grâces. Prions-le maintenant que, par le mérite de ses sommeils bénis, il nous préserve du malheur de nous endormir dans le sommeil mortel des pécheurs, qui dorment misérablement dans la mort du péché, dans l'oubli de Dieu et de son amour; et qu'il nous fasse la grâce de nous accorder au contraire le sommeil bienheureux de la sainte épouse des Cantiques, dont il disait: « Ni n'éveillez, ni ne faites s'éveiller ma bien-aimée, jusqu'à ce qu'elle le veuille[2] » Voilà le sommeil que Dieu donne à ses âmes bienaimées, sommeil qui n'est autre chose, comme le dit saint Basile, que *summa rerum omnium oblivio*, et qui a lieu lorsque l'âme oublie entièrement tous les objets terrestres, pour ne s'occuper que de Dieu et des intérêts de sa gloire.

[1] Ego dormio, et cor meum vigilat. (*Cant.* v, 2.)

[2] Ne suscitetis, neque evigilare faciatis dilectam, quoadusque ipsa velit. (*Cant.* II, 7.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon cher et saint enfant vous dormez; mais comme ces sommeils que vous prenez m'invitent à vous aimer! Pour les autres le sommeil est l'image de la mort; mais pour vous il est un signe d'éternelle vie, puisque, pendant même que vous reposez, vous vous occupez de mériter pour moi le salut éternel. Vous dormez, mais votre cœur veille, et pense à souffrir et à mourir pour moi. Tout en dormant, vous priez pour moi, et vous travaillez à m'obtenir de Dieu le repos éternel du paradis. Mais avant de m'attirer avec vous dans le ciel, ce qui, comme je l'espère, aura lieu un jour, je veux que dès maintenant vous trouviez pour toujours votre repos dans mon âme. Il fut un temps, ô mon Dieu, où je vous repoussais loin de moi; mais vous avez tant frappé à la porte de mon cœur, en me faisant valoir tantôt des motifs de crainte, tantôt en me favorisant de nouvelles lumières, tantôt par des appels amoureux, que j'espère qu'enfin vous en avez pris possession. Je dis que je l'espère, parce que j'éprouve une grande confiance d'avoir déjà obtenu de vous mon pardon. J'éprouve une profonde horreur et un vif repentir de toutes les offenses que j'ai commises contre vous: Repentir qui me remplit de douleur, mais d'une douleur paisible, douleur qui me console et me fait espérer avec assurance de votre bonté le pardon de mes fautes. Je vous en remercie, ô mon Jésus, et je vous prie de ne jamais plus vous séparer de mon âme. Je sais bien que vous ne vous en séparerez pas, à moins que je ne vous en chasse moi-même; mais telle est précisément la grâce que je vous demande, et que je vous prie de vouloir bien m'aider à vous demander toujours, savoir, de ne point permettre qu'à l'avenir je vous repousse jamais de mon cœur. Faites que j'oublie toutes les choses de ce monde, pour ne plus penser qu'à vous, qui avez toujours pensé à moi et à mon bonheur. Faites que je vous aime toute ma vie, afin que mon âme, unie à vous au moment de mon dernier sou-

pir, s'envole entre vos bras, pour aller reposer éternellement dans votre sein, sans crainte de jamais vous perdre. O Marie ! assistez-moi durant ma vie et à l'heure de ma mort, afin que Jésus repose toujours dans mon cœur, et que je repose toujours dans le cœur de Jésus.

SEPTIÈME MÉDITATION

Jésus pleure.

Les larmes que répandit Jésus étant enfant furent bien différentes de celles qui s'échappent des yeux des autres enfants au moment de leur naissance : ceux-ci pleurent de douleur, tandis que Jésus ne pleure pas de douleur, mais il pleure par compassion pour nous, et parce qu'il nous aime. *Illi ex passione lugent, Christus ex compassione*[1] Les larmes sont une grande preuve d'amour. C'est précisément ce que disaient les Juifs lorsqu'ils virent le Sauveur pleurer à la mort de Lazare : *Ecce quomodo amabat eum*[2]. « Voyez comme il l'aimait. » Et c'est aussi ce que les anges pouvaient dire de même en voyant les larmes de l'enfant Jésus : *Ecce quomodo amat illos;* voyez comment notre Dieu aime les hommes, puisque c'est par l'amour qu'il leur porte qu'il se fait homme, qu'il se fait enfant, et qu'il pleure. Jésus pleurait, et il offrait ses larmes à son Père pour nous obtenir le pardon de nos péchés. *Mea lacrymæ illæ delicta laverunt*[3], disait saint Ambroise, c'est-à-dire que les larmes de Jésus avaient dès lors pour but de nous purifier de nos fautes : par ses vagissements et par ses pleurs, il demandait grâce pour nous, pauvres pécheurs, qui étions condamnés à la mort éternelle, et il apaisait ainsi le juste courroux de son père. Oh ! que les larmes du divin enfant savaient bien plaider en notre faveur ! oh ! comme elles étaient agréables à Dieu ! Ce fut alors que le Père éternel fit publier par les anges qu'il faisait sa paix avec les

[1] (*In Nativ. serm.* III, *n.* 3.) — [2] (*Joan.* XI, 56.)
[3] (*In Luc. lib.* II, *n.* 41.)

hommes, et qu'il les recevait en grâce: *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* Jésus pleurait par amour; mais ses larmes sont en outre provoquées par la douleur qu'il éprouvait en voyant que tant de pécheurs, même après tant de larmes et de sang répandu pour leur salut, continuaient de vivre dans le mépris de ses grâces. Mais en voyant un Dieu enfant pleurer à cause de nos péchés, qui sera assez barbare pour ne pas pleurer aussi et pour ne pas détester les péchés qui ont fait couler les larmes de ce tendre Seigneur? Ah! cessons d'augmenter les peines de cet innocent enfant, et consolons-le plutôt en unissant nos larmes aux siennes. Offrons à Dieu les larmes de son fils, et prions-le de nous pardonner en condération de leur prix.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon enfant bien-aimé, vous pensiez donc à moi lorsque vous versiez des larmes dans l'étable de Bethléem; et vous voyiez dès lors mes péchés, qui faisaient le sujet de vos larmes? Il est donc vrai qu'au lieu de vous consoler par mon amour et par ma reconnaissance, en considérant combien vous avez voulu souffrir pour mon salut, j'ai augmenté vos douleurs en augmentant la cause de vos larmes. Si j'avais moins péché, vous auriez moins pleuré; pleurez, pleurez, oui pleurez; il est juste que vous versiez des torrents de larmes, en voyant l'ingratitude des hommes après tant d'amour dont vous leur avez fait preuve. Mais puisque vous pleurez, pleurez encore pour moi ; vos larmes font toute mon espérance. Je pleure, moi aussi, les chagrins que je vous ai causés, ô mon Rédempteur! je les hais, je les déteste, et je m'en repens de tout mon cœur. Je déplore ces malheureux jours et ces nuits infortunées dans lesquelles j'ai vécu votre ennemi, et privé de votre divine grâce. Mais à quoi me serviront mes larmes, ô mon Jésus, si je ne les unis aux vôtres? Père éternel, je vous offre les larmes de Jésus enfant, pardonnez-moi en considération de leur prix. Et vous, mon cher Sauveur, offrez-lui toutes les larmes que vous avez répandues pour moi durant votre vie, et

apaisez par elles son courroux que j'ai mérité. Je vous demande encore, ô mon divin amour, d'attendrir mon cœur par vos larmes, et de l'embraser du feu de votre saint amour. Ah ! puissé-je dorénavant vous consoler autant par mon amour que je vous ai désolé par mes offenses ! Accordez-moi donc, ô mon Sauveur, la grâce de ne plus vous déplaire durant les jours qui me restent à vivre, mais faites que je les emploie à pleurer les chagrins que je vous ai donnés, et à vous aimer de toutes les forces de mon âme. O Marie, je vous prie par cette tendre compassion que vous avez éprouvée si souvent en voyant pleurer l'enfant Jésus, de m'obtenir une continuelle douleur de l'avoir offensé avec tant d'ingratitude.

HUITIÈME MÉDITATION

Sur le nom de Jésus.

Le nom de Jésus est un nom divin, annoncé à Marie de la part de Dieu par l'ange Gabriel: *Et vocabis nomem ejus Jesum*[1]. C'est pour cela qu'il est appelé un nom au-dessus de tout nom, *nomen super omne nomen*[2] Il est encore dit de ce nom que c'est le seul dans lequel se trouve le salut : *In quo oportet nos salvos fieri*[3] L'Esprit Saint compare ce nom à l'huile répandue :*Oleum effusum nomen tuum*[4]; parce que, dit saint Bernard, de même que l'huile est une lumière, un aliment et un remède, de même le nom de Jésus est une lumière pour l'esprit, un aliment pour le cœur, et un remède pour l'âme. Il est une lumière pour l'esprit, car c'est par ce nom que le monde a été converti des ténèbres de l'idôlatrie à la lumière de la foi. Ainsi nous, qui sommes nés dans une région où nos aïeux étaient tous gentils, nous serions encore dans le même état, si Jésus-Christ ne fût pas venu au monde pour nous éclairer. Combien ne devons-nous donc pas remercier Jésus-Christ pour le don qu'il nous a fait de la foi! et que serait-ce de nous, si nous étions nés dans l'Asie, l'Afrique ou l'Amérique, au milieu

[1] *(Luc.* I, 31.) — [2] *(Philip.* II, 9.) — [3] *(Act.* IV, 12.) — [4] *(Cant.* I, 2.*)*

des infidèles, des hérétiques ou des schismatiques? Sans la foi il n'y a point de salut: *Qui vero non crediderit, condemnabitur*[1]. Et ainsi nous nous serions probablement perdus, nous aussi. En outre, le nom de Jésus est un aliment qui nourrit nos cœurs, sans doute, parce que ce nom nous rappelle tout ce que Jésus-Christ a fait pour nous sauver; en sorte que ce nom divin nous console dans nos tribulations, nous donne de la force pour marcher dans la voie du salut, nous inspire du courage dans nos défaillances, et nous enflamme du saint amour, en nous rappelant ce que Jésus, notre Rédempteur, a souffert pour nous sauver. Enfin, ce nom divin est un remède pour nos âmes, puisqu'il les rend fortes contre les tentations de nos ennemis. Que l'enfer tremble, et qu'il prenne la fuite en entendant prononcer ce nom, comme l'a dit l'Apôtre: *In nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum*[2]. Celui qui est tenté ne tombera point s'il invoque le nom de Jésus; et quiconque l'invoquera ne tombera point, mais sera sauvé: *Laudans invocabo Dominum, et ab inimicis meis salvus ero*[3] Quel est l'homme qui s'est perdu quand il a invoqué dans la tentation le saint nom de Jésus? Ceux qui se perdent sont ceux-là seuls qui ne l'appellent point à leur secours, ou ceux qui cessent de l'invoquer lorsque la tentation persiste.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Jésus, si je vous avais toujours invoqué, jamais je n'aurais été vaincu par le démon. J'ai eu le malheur de perdre votre grâce, parce que j'ai cessé de vous appeler à mon secours dans les tentations. Maintenant, ô mon Dieu, je mets toute mon espérance dans votre saint nom. *Omnia possum in eo qui me confortat*. Ecrivez donc, ô mon Jésus, sur mon pauvre cœur, votre nom tout-puissant de Jésus; afin que l'ayant toujours dans mon cœur pour l'aimer, je l'aie aussi toujours à ma bouche pour l'invoquer dans toutes les tentations que l'enfer me prépare pour me voir de nouveau son esclave et séparé de

[1] (*Marc.* XVI, 16.) — [2] (*Philip.* II, 10.) — [3] (*Ps.* XVII, 4.)

vous. Dans votre nom je trouverai tous les biens : si je suis dans l'affliction, il me consolera par la pensée que vous avez été bien plus affligé pour mon amour; si mes péchés me jettent dans la méfiance, il m'encouragera, en me rappelant que vous êtes venu pour sauver les pécheurs; si je suis tenté, votre nom me fortifiera en me rappelant que vous avez plus de pouvoir pour me secourir, que l'enfer n'en a pour me perdre ; enfin, si je me trouve froid ou tiède dans votre amour, il me rendra la ferveur, en me faisant souvenir de l'amour que vous avez eu pour moi. Je vous aime, ô mon Jésus. Vous êtes et vous serez toujours, je l'espère, mon unique amour. O mon Jésus, je vous donne mon cœur entier, et je ne veux aimer que vous seul; je veux vous invoquer aussi souvent qu'il me sera possible; je veux mourir avec votre saint nom sur mes lèvres, car c'est un nom d'espérance, de salut et d'amour. O Marie, si vous m'aimez, comme je n'en puis douter, obtenez-moi la grâce d'invoquer sans cesse votre nom et celui de votre divin fils. Faites que vos noms si doux soient pour mon âme ce que la respiration est pour mon corps, et que je répète durant toute ma vie, pour le répéter encore à mon dernier soupir : Jésus et Marie, secourez-moi ; Jésus et Marie, je vous aime; Jésus et Marie, je remets mon âme entre vos mains.

NEUVIÈME MÉDITATION

Sur la solitude dont Jésus jouissait dans l'étable.

Jésus à sa naissance a voulu faire choix de l'étable de Bethléem comme pour son ermitage et son oratoire, et à cette fin il a disposé les choses de manière à venir au monde hors de la ville, dans une caverne solitaire, afin de nous engager à aimer la solitude et le silence. Entrons dans cette grotte, qui inspire de tout point la solitude et le silence : Jésus repose en silence dans une crèche ; Marie et Joseph le contemplent et l'adorent en silence. Dieu révéla à sœur Marie du Saint-Sacrement, Carmélite-Réformée, surnommée l'Epouse de l'enfant Jésus, que tout ce qui se passa dans l'étable de Bethléem,

jusqu'à la visite des bergers et à l'adoration des Mages, se passa dans le plus grand silence. Le silence dans les autres enfants a l'impuissance pour principe, mais dans Jésus le silence est une vertu. Jésus enfant ne parle point, mais combien son silence est éloquent ! O heureux ceux qui s'entretiennent silencieusement avec Jésus, Marie et Joseph, dans cette sainte solitude de la crèche ! Les bergers n'y passèrent que peu d'instants, et ils en sortirent tout enflammés d'amour pour Dieu, qu'ils ne pouvaient se lasser de louer et de glorifier : *Reversi sunt laudantes et glorificantes Deum*[1] Oh que bienheureuse est l'âme qui s'enferme dans la solitude de Bethléem pour contempler la miséricorde et l'amour qu'un Dieu a porté aux hommes et qu'il leur porte encore aujourd'hui ! *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus*[2] C'est là que l'enfant divin parlera non à son oreille, mais à son cœur, et l'invitera à aimer un Dieu qui a pour elle tant d'amour. En y contemplant la pauvreté et le dénûment de cet ermite solitaire, qui se contente pour sa demeure d'une froide caverne, sans feu, sans rien de plus qu'une crèche pour berceau, sans autre couche qu'un peu de paille ; en entendant les vagissements, en voyant couler les larmes de cet innocent enfant et en pensant qu'il est son Dieu, comment pourra-t-elle s'empêcher de l'aimer de toute son affection ? Oh ! quelle agréable solitude est l'étable de Bethléem, pour une âme qui a la foi ! Imitons aussi Marie et Joseph qui, tout enflammés d'amour, sont en contemplation devant l'adorable fils de Dieu, maintenant revêtu de chair humaine, et assujetti aux misères de la vie ; le sage par essence devenu enfant sans parole, le Très-Haut devenu petit ; le souverain devenu humble sujet, le maître de tous les biens devenu si pauvre, le tout-puissant devenu si faible ; en un mot, en considérant la Majesté divine cachée sous la forme d'un petit enfant, méprisé et délaissé de tout le monde, qui fait et souffre tout pour s'attirer l'amour des hommes ; prions-le qu'il nous retire dans sa sainte solitude, qu'il nous y enferme, qu'il nous y enchaîne, et qu'il

1 (*Luc.* II, 20.) — 2 (*Ose.* II, 14.)

ne ne nous laisse plus en sortir. *O solitudo*, dit saint Jérôme, *in qua Deus cum suis familiariter loquitur, et conversatur!* O belle et admirable solitude, dans laquelle Dieu parle et converse avec ses élus, non comme un souverain, mais comme un ami, mais comme un frère, mais comme un tendre époux ! Oh ! quel paradis en ce monde n'est-ce pas de converser seul à seul avec l'enfant Jésus dans la petite grotte de Bethléem !

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon cher Sauveur, vous êtes le roi du ciel, le roi des rois, et le fils de Dieu : comment se fait-il donc que je vous voie dans cette étable abandonné de tout le monde? Je ne vois auprès de vous pour vous assister que Joseph et votre sainte mère ; je désire venir aussi moi-même me joindre à eux pour vous tenir compagnie. Ne me refusez pas cette faveur. J'en suis indigne, il est vrai, mais je sens au fond de mon cœur l'impression de votre douce voix qui m'invite à vous suivre. Oui, je viens, mon bien-aimé enfant ; je quitte tout, pour demeurer seul à seul avec vous toute ma vie, ô mon cher petit ermite, unique amour de mon âme. Insensé que j'ai été jusqu'ici de vous abandonner et de vous laisser seul, ô mon Jésus, pour aller mendier auprès des créatures des plaisirs misérables et empoisonnés ; mais aujourd'hui, éclairé par votre grâce, je ne désire autre chose que de demeurer solitaire avec vous, qui voulez vivre solitaire ici-bas. *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam*[1] *?* Ah ! qui me donnera de quitter ce monde où j'ai trouvé tant de fois ma perte? qui me donnera de le fuir, et de m'en aller demeurer pour toujours avec vous, qui êtes la joie du paradis, et le véritable amant de mon âme! Ah ! enchaînez-moi à vos pieds, afin que je ne me sépare plus de vous, et que j'aie le bonheur de vous tenir continuellement compagnie ! Ah! par les mérites de votre solitude dans la grotte de Bethléem, don-

[1] (*Ps.* LIV, 7.)

nez-moi un continuel recueillement intérieur qui fasse de mon âme une cellule solitaire, où je n'aie d'autres soins que de converser avec vous, de vous soumettre toutes mes actions, de vous consacrer toutes mes affections, de vous aimer toujours et de soupirer après ce moment où je pourrai sortir de la prison de mon corps, pour aller vous aimer sans voile dans le ciel. Je vous aime, bonté infinie, et j'espère vous aimer toujours, dans le temps et dans l'éternité. O Marie, vous qui pouvez tout auprès de Dieu, priez-le qu'il m'enchaîne par son amour, et qu'il ne permette pas que je perde désormais sa grâce.

DIXIEME MÉDITATION

Sur les occupations de l'enfant Jésus dans l'étable de Bethléem.

Les deux principales occupations d'un solitaire sont de prier et de faire pénitence. Voilà ce que l'enfant Jésus nous enseigné par son exemple dans sa petite grotte de Bethléem. Dans la crèche, qu'il a choisie pour son oratoire sur la terre, il ne cesse jamais de prier et de supplier le Père éternel. Là il fait continuellement des actes d'adorations, d'amour et de demande. Avant ce temps la majesté divine avait été sans doute adorée, et par les hommes et par les anges ; mais toutes ces créatures n'avaient certainement pas rendu à la divinité l'honneur que lui rendît l'enfant Jésus, en l'adorant dans l'étable où il venait de naître. Unissons donc toujours nos adorations à celles que Jésus-Christ offrit à Dieu pendant qu'il était ici-bas. Combien étaient purs et parfaits les actes d'amour que le Verbe incarné offrait à son père dans ses prières ! Le Seigneur avait donné aux hommes le précepte de l'aimer de tout leur cœur et de toutes leurs forces ; mais ce précepte n'avait jamais été parfaitement observé par aucun homme. La première femme qui l'accomplit ce fut la sainte Vierge Marie ; et le premier homme ce fut Jésus-Christ, mais d'une manière infiniment plus parfaite que Marie. On peut dire que l'amour des séraphins était tout de glace, en comparaison de celui

de celui de ce saint enfant. Apprenons de lui à aimer notre Dieu comme on doit l'aimer, et prions-le qu'il nous communique une étincelle de cet amour si pur dont il aimait son divin père dans l'étable de Bethléem. Oh ! comme les prières de l'enfant Jésus étaient belles, parfaites et agréables à Dieu ! Il priait son père à tous les instants, et pour chacun de nous en particulier. Toutes les grâces que chacun de nous a reçues du Seigneur, comme d'avoir été appelé à la vraie foi, d'avoir été attendu à pénitence, les lumières de la grâce, le repentir des péchés, les pardons obtenus, les saints désirs, les victoires dans les tentations, et tous les autres actes louables que nous avons pu faire ou que nous pourrons faire, comme de confiance, d'humilité, d'amour, d'action de grâces, d'offrande, de résignation, tout cela nous a été obtenu par Jésus, tout cela a été l'effet des prières de Jésus. Combien ne lui sommes-nous pas redevables ! et par conséquent, combien ne devons-nous pas le remercier et l'aimer !

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon cher Rédempteur, combien je vous suis redevable ! Si vous n'aviez pas prié pour moi, en quel état de ruine ne me trouverais-je pas ? Je vous remercie, ô mon Jésus : ce sont vos prières qui m'ont obtenu le pardon de mes péchés, et j'espère qu'elles m'obtiendront encore la persévérance jusqu'à la mort. Vous avez prié pour moi, je vous en remercie de tout mon cœur ; mais je vous en supplie, ne cessez point de prier. Je sais que vous continuez à être notre avocat même dans le ciel : *Advocatum habemus Jesum Christum*[1] Je sais que vous continuez à prier pour nous : *Qui etiam interpellat pro nobis*[2]. Continuez donc à prier ; mais, ô mon Jésus, priez plus particulièrement pour moi, car j'ai bien plus besoin de vos prières que les autres. J'espère que Dieu m'a déjà pardonné en considération de vos mérites ; mais comme je suis tombé tant de fois, je puis tomber encore.

[1] (I *Joan.* II, 1.) — [2] (*Rom.* VIII, 34.)

L'enfer ne cesse ni ne cessera de me tenter pour me faire perdre de nouveau votre amitié. Ah! mon Jésus, vous êtes mon espérance; vous me donnerez la force de résister à ses suggestions ; c'est à vous que je le demande, et c'est de vous que je l'espère. Mais je ne saurais me contenter de ne pas faire de rechute, je vous demande la grâce de vous aimer beaucoup. L'heure de ma mort approche. Si la mort me surprenait dans ce moment, je pourrais espérer de me sauver; mais je vous aimerais peu dans le ciel, parce que je vous ai bien peu aimé jusqu'à ce jour. Je veux employer à vous aimer beaucoup le peu de vie qui me reste, pour vous aimer beaucoup dans l'éternité. O Marie ma mère, priez aussi, oui, priez Jésus pour moi : vos prières sont toutes-puissantes auprès de ce fils qui vous aime d'un amour si tendre. Et puisque vous désirez si ardemment le voir aimé de tous les hommes. priez-le qu'il me donne un grand amour pour sa bonté, et que cet amour soit constant et éternel.

ONZIÈME MÉDITATION

Sur la pauvreté de Jésus dans son enfance.

O Dieu ! quel homme ne serait ému de compassion en voyant un jeune prince, fils d'un puissant monarque, venu au monde dans un tel état de pauvreté, qu'il ait pour tout logement une caverne humide et froide, sans lit ou berceau, ni domestiques, ni feu, ni linge en quantité suffisante pour le réchauffer? Ah! mon Jésus, vous êtes le fils du souverain maître du ciel et de la terre, et c'est vous qui dans cette grotte glaciale, n'avez autre chose qu'une crèche pour berceau, qu'un peu de paille pour lit, que de très-méchants linges pour vous couvrir à peine. Les anges vous entourent pour chanter vos louanges, mais sans apporter aucun soulagement à votre misère. Mon Rédempteur, plus vous êtes pauvre, plus vous vous rendez aimable, puisque vous n'avez embrassé un tel état de pauvreté que pour vous faire aimer davantage de nous. Si vous étiez né dans un palais royal, si vous aviez eu un berceau d'or,

si vous vous étiez fait entourer de tous les principaux seigneurs, les hommes vous auraient porté plus de respect, mais moins d'amour ; au lieu que cette grotte où vous êtes, ces pauvres langes qui vous couvrent, cette paille qui vous sert de lit, cette crèche qui devient votre berceau, oh! comme toutes ces choses nous excitent à vous aimer, puisque vous vous êtes rendu si pauvre pour vous rendre plus cher à nos cœurs. *Quanto pro me vilior*, dit Saint Bernard, *tanto mihi carior*[1]! Vous vous êtes rendu pauvre pour nous enrichir des biens précieux de la grâce et de la gloire. *Egenus factus est, ut illius inopia vos divites essetis*[2] La pauvreté de Jésus-Christ a été pour nous une source de grandes richesses, puisqu'elle nous anime à acquérir les biens du ciel, en méprisant ceux de ce monde. Ah! mon Jésus, votre pauvreté a engagé beaucoup de saints à tout abandonner, richesses, honneurs et royaumes, pour devenir pauvres avec Jésus pauvre. Détachez-moi aussi, ô mon Sauveur, de l'affection aux biens de la terre, afin que je devienne digne d'acquérir votre saint amour, et de vous posséder ainsi, ô vous qui êtes le bien infini.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O saint enfant, que ne puis-je vous dire, avec votre serviteur saint François: Mon Dieu et mon tout[3]; et avec David: « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que puis-je désirer sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu? vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité[4] » En sorte que dorénavant je ne poursuive d'autres richesses que celles de votre saint amour, et que mon cœur n'étant plus dominé par les vanités du monde, vous seul, ô mon amour, en soyez le véritable maître. Mais, oui, je veux commencer à le dire: « Vous êtes le Dieu de mon cœur, vous êtes mon partage pour l'éternité[5] »

[1] (*In Epiph. serm.* I, *n.* 2.) — [2] (II *Cor* VI,I, 9.)
[3] Deus meus et omnia.
[4] Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. (*Ps.* LXXII, 26.)
[5] Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum.

Malheureux ! jusqu'ici je n'ai cherché que les biens périssables de ce monde, et je n'y ai trouvé que du fiel et des épines ! Je suis plus heureux maintenant en me jetant à vos pieds pour vous aimer et pour vous offrir mes actions de grâces, que je n'ai trouvé de contentement dans l'accomplissement de tous mes désirs coupables. Une seule chose m'afflige, c'est la crainte de n'avoir pas encore obtenu mon pardon de vous. Mais les promesses que vous avez faites de pardonner à tous les pécheurs repentants, l'état de pauvreté où je vous vois réduit volontairement pour mon amour, les appels secrets par lesquels vous m'invitez à vous aimer, le souvenir de vos larmes et du sang que vous avez répandu pour moi, de vos douleurs, de tant d'ignominies, et de la mort cruelle que vous avez endurée pour mon salut, tout cela me console et me donne l'espérance certaine du pardon. Mais si par impossible vous ne m'aviez pas encore pardonné, dites-moi, qu'ai-je à faire? Voulez-vous que je me repente? Oui, mon Jésus, je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé. Voulez-vous que je vous aime? Je vous aime plus que moi-même. Voulez-vous que je renonce à tout? Eh bien ! je renonce à tout et je me donne tout entier à vous seul. Je sais que vous acceptez le don que je vous fais ici de moi, car, s'il n'en était pas ainsi, vous ne m'auriez inspiré ni repentir, ni amour, ni désir de me donner à vous. Je me donne donc à vous, et vous acceptez. Je vous aime, et vous m'aimez. Ne permettez point que cet amour de vous à moi ait jamais à se dissoudre. Marie ma mère, obtenez-moi la grâce d'aimer toujours Jésus, et d'être toujours aimé de lui.

Le jour de la veille de l'Epiphanie, on doit répéter la cinquième des méditations de l'Avent, ayant pour texte : *Formam servi accipiens.*

MÉDITATION

Pour le jour de la Circoncision

I. Le Père éternel, qui a envoyé son fils souffrir et mourir pour nous, veut qu'aujourd'hui il soit circoncis, et qu'il commence ainsi à répandre son sang divin, qu'il achèvera de répandre au jour de sa mort sur une croix, dans un abîme d'ignominies et de tourments. Et pourquoi ? Afin que ce fils innocent paie ainsi la peine que nous avions méritée. O admirable condescendance de la bonté divine envers nous ! s'écrie à ce sujet la sainte Eglise dans le cantique *Exultet !* ô inestimable don d'amour ! pour racheter l'esclave, vous avez condamné votre fils à la mort ! O Dieu éternel ! et qui aurait jamais pu nous faire ce don infini, si ce n'eût été vous, qui êtes la bonté infinie et l'amour infini ? Ah ! mon Seigneur, si, en me donnant votre fils, vous m'avez donné votre plus cher trésor, il est bien juste que moi, qui suis un misérable, je me donne tout entier à vous ; acceptez, je vous prie, l'offre que je vous fais de moi-même, et ne permettez plus que je me sépare de vous.

II. De son côté, le fils de Dieu, qui est tout plein d'humilité et d'amour pour nous, embrasse la mort cruelle qui lui est destinée, pour délivrer les pécheurs de la damnation éternelle, et il commence aujourd'hui à satisfaire volontiers pour nous, en donnant les prémices de son sang. « Il s'est humilié lui-même, dit l'Apôtre, en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. » Si donc vous avez accepté la mort pour l'amour de moi, que ferai-je, ô mon Jésus, pour l'amour de vous ? Je continuerai peut-être à vous offenser par mes péchés? Non, mon Rédempteur, je veux que mes ingratitudes cessent

de vous percer le cœur. J'ai un grand regret de vous avoir tant déplu par le passé ; je vous aime, bonté infinie, et je veux vous aimer constamment jusqu'au dernier soupir de ma vie.

III. La plus grande preuve, a dit notre Sauveur, que l'on puisse donner, de son amour, c'est de sacrifier sa vie pour ses amis. Mais vous, ô mon Jésus, dit saint Paul, vous avez donné une preuve de votre charité encore bien plus grande, en prodiguant votre vie pour nous, lorsque nous étions vos ennemis[1]. Seigneur, vous voyez dans ma personne, prosterné maintenant à vos pieds, un de ces misérables : combien de fois, plutôt que de consentir à vous obéir, n'ai-je pas eu le malheur de renoncer à votre amitié ! Je reconnais aujourd'hui le mal que j'ai fait ; pardonnez--moi, mon Jésus, maintenant que je voudrais en mourir de douleur. Oui, je vous aime de tout mon cœur, et je ne désire autre chose que de vous aimer et de vous satisfaire. Marie, mère de Dieu et aussi la mienne, priez Jésus pour moi.

[1] (*Rom.* VII, 10.)

MÉDITATIONS

Pour l'Octave de l'Épiphanie

PREMIÈRE MÉDITATION

Sur l'adoration des Mages.

Jésus naît pauvre dans une étable : les Anges du ciel le reconnaissent à la vérité, mais les habitants de la terre le laissent à l'abandon. C'est à peine si un petit nombre de bergers viennent le reconnaître. Mais le Sauveur veut dès lors commencer à nous communiquer la grâce de sa rédemption, et pour cela, il commence à se manifester aux Gentils, qui le connaissent le moins. C'est pourquoi il donne à un astre miraculeux la mission d'éclairer les Mages, afin qu'ils viennent reconnaître et adorer leur Sauveur. Voilà la première grâce qu'il nous a faite, la grâce souveraine de la vocation à la foi, à laquelle succéda bientôt la vocation à la grâce, dont les hommes étaient privés. Voilà donc que les Mages se mettent en route sans délai. L'étoile les conduit jusqu'à la caverne, où est couché le saint enfant. Dès qu'ils sont arrivés, ils entrent ; mais que trouvent-ils ? *Invenerunt puerum cum Maria matre ejus*[1] Ils trouvent une pauvre jeune fille et un pauvre enfant couvert de pauvres langes, sans cortége ni assistance. Mais quoi ? ces saints péle-

[1] (*Matth.* II, 2.)

rins éprouvent, à leur entrée dans l'étable, une joie qui jusque-là leur était inconnue : ils sentent comme une chaîne insensible attacher leurs cœurs à cet aimable enfant qu'ils ont sous leurs yeux. Cette paille, cette pauvreté, ces vagissements que laisse échapper leur petit Sauveur, oh ! quelles flèches d'amour ! quelles heureuses flammes pour leurs cœurs surnaturellement éclairés ? Le petit Jésus leur montre sa figure rayonnante d'une joie divine, et par là leur fait connaître qu'il les accueille avec amour parmi les premières conquêtes de sa rédemption. Les saints rois jettent ensuite un regard sur Marie, qui ne parle point : elle reste en silence, mais son visage gracieux, et empreint d'une douceur céleste, leur témoigne assez qu'elle les accueille avec joie, et qu'elle les remercie d'être venus les premiers reconnaître son fils pour leur souverain, comme il l'était en effet. Voyez comme, gardant aussi un respectueux silence, ils le reconnaissent pour leur Dieu, en lui baisant les pieds et en lui offrant leurs dons qui consistent dans de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Joignons-nous aux saints mages pour adorer, nous aussi, notre petit roi Jésus, et offrons-lui nos cœurs sans réserve.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Aimable enfant, quoique je vous voie couché sur de la paille, si pauvre et si méprisé, dans cette obscure caverne, la foi m'enseigne pourtant que vous êtes mon Dieu, descendu du ciel pour mon salut : je vous reconnais donc, et je confesse que vous êtes mon souverain Seigneur, et mon Sauveur ; mais je n'ai rien à vous offrir. Je n'ai point l'or de la charité, puisque jusqu'ici j'ai aimé les créatures, j'ai aimé mes caprices, et je ne vous ai point aimé, ô vous le seul objet infiniment aimable. Je n'ai point l'encens de la prière, puisque jusqu'ici j'ai eu le malheur de vivre dans l'oubli de vos grâces. Je n'ai point la myrrhe de la mortification, puisque, pour jouir plus à mon aise de mes misérables plaisirs, j'ai si souvent déplu à votre bonté infinie. Que vais-je donc vous offrir ? Je vous

offre mon cœur, tout pauvre et tout souillé qu'il est ; acceptez-le, et daignez le changer. C'est pour cela en effet que vous êtes venu au monde, pour laver de leurs iniquités les cœurs des hommes dans votre sang, et de pécheurs qu'ils peuvent être, en faire des saints. Donnez-moi donc cet or, cet encens et cette myrrhe. Donnez-moi l'or de votre saint amour ; donnez-moi l'esprit des saintes prières ; donnez-moi le désir et la force de mortifier les inclinations vicieuses qui vous déplaisent en moi. Je suis résolu de vous obéir et de vous aimer ; mais vous savez quelle est ma faiblesse, donnez-moi la grâce de vous être fidèle. Vierge très-sainte, vous qui avez accueilli les saints Mages et qui les avez si affectueusement consolés, accueillez-moi et consolez-moi aussi, moi qui viens encore visiter votre divin fils, et m'offrir à lui. Ma mère, je mets toute ma confiance en votre intercession. Recommandez-moi à Jésus. C'est à vous que je consigne mon âme et ma volonté ; attachez-la pour toujours à l'amour de Jésus.

DEUXIÈME MÉDITATION

Sur la présentation de Jésus au temple.

Le temps étant venu où Marie devait aller se purifier au temple, et y présenter Jésus au Père éternel ; voilà que leur départ s'effectue de compagnie avec Joseph. Joseph porte avec lui les deux tourterelles qui doivent servir d'offrande, et Marie prend dans ses bras son cher enfant, ce divin agneau, pour aller l'offrir à Dieu, comme le prélude de ce grand sacrifice que ce même fils devait offrir un jour lui-même, en s'immolant sur la croix. Considérez comment la sainte Vierge entre au temple, et comment elle y fait l'oblation de son fils au nom de tout le genre humain, en disant : Voici ô Père éternel, votre fils unique, qui est en même temps votre fils et le mien ; je vous l'offre comme une victime qui doit apaiser votre divine justice irritée contre les pécheurs ; acceptez-le, ô Dieu de miséricorde, et ayez pitié de nos misères. Pour l'amour de cet agneau immaculé, recevez les hommes en votre grâce. A

l'offrande de Marie vient encore se joindre l'offrande de Jésus : Me voici, dit le saint enfant, me voici, mon Père ; je vous consacre toute ma vie. Vous m'avez envoyé dans le monde pour le sauver par l'effusion de mon sang ; voici mon sang, me voici tout entier ; je m'offre tout entier à vous pour le rachat du monde. *Tradidit semetipsum hostiam, et oblationem Deo*[1] Aucun sacrifice ne fut jamais aussi agréable à Dieu que le sacrifice que lui fit alors son cher fils, devenu prêtre et victime tout à la fois dès l'instant de sa naissance. Quand même tous les hommes et tous les Anges auraient offert ensemble leur vie, leur offrande n'aurait pu assurément être aussi chère à Dieu que le fut celle de Jésus-Christ, puisque c'est la seule offrande qui ait pu procurer au Père éternel un honneur infini et une satisfaction infinie. Si Jésus offre sa vie à son Père pour l'amour de nous, il est raisonnable que pour l'amour de lui nous lui offrions notre vie et notre existence tout entière. C'est ce qu'il désire, comme il le fit savoir à la bienheureuse Angèle de Foligno par ces paroles : Je me suis offert pour toi, afin que tu t'offres à moi.

AFFECTIONS ET PRIÈRES

Père éternel, moi, misérable pécheur, coupable de mille crimes dont chacun a mérité l'enfer, je me présente aujourd'hui devant vous, ô Dieu d'infinie majesté, et je vous offre mon pauvre cœur. Mais, ô mon Dieu, quel est ce cœur que je vous offre ? C'est un cœur qui n'a point su vous aimer, et qui au contraire vous a tant offensé et vous a trahi tant de fois ; mais aujourd'hui je vous l'offre repentant, et résolu à vous aimer à tout prix, et à vous obéir en toutes choses. Pardonnez-moi, et attirez-moi tout entier à votre amour. Je ne mérite point d'être exaucé, mais votre fils devenu enfant, qui s'offre dans le temple pour mon salut, le mérite pour moi. Je vous offre ce fils et ce sacrifice, et j'y mets toute mon espérance. Je vous remercie, ô mon père, de l'avoir envoyé sur la terre

[1] (*Ephes.* v, 2.)

pour se sacrifier en ma faveur. Je vous remercie aussi, vous, ô Verbe incarné, ô agneau divin, qui avez offert votre mort pour le salut de mon âme. Je vous aime, mon cher Rédempteur, et je ne veux aimer que vous ; car je ne connais aucun autre que vous qui ait offert le sacrifice de sa vie pour me sauver. Je suis tout chagrin de voir qu'au lieu de la gratitude que je n'ai point manqué d'avoir pour les autres, je n'ai eu qu'ingratitude pour vous. Mais vous ne voulez pas la mort de mon âme, vous voulez plutôt qu'elle se convertisse et qu'elle vive. Oui, ô mon Jésus, je reviens à vous, et j'ai un grand regret de vous avoir offensé ; je me repens du fond de mon cœur d'avoir déplu à un Dieu qui s'est sacrifié pour moi. Donnez-moi la vie, et ma vie sera de vous aimer, ô mon souverain bien ; faites que je vous aime, et je ne vous demande rien de plus. Marie, ma mère, c'est pour moi aussi que vous offrîtes votre fils dans le temple ; offrez-le de nouveau, et priez le Père éternel qu'il me reçoive au nombre de ses enfants pour l'amour de Jésus. Et vous, ma reine, acceptez-moi pour votre serviteur à perpétuité ; si je suis votre serviteur, je serai aussi le serviteur de votre fils.

TROISIEME MÉDITATION

Sur la fuite de Jésus en Egypte.

L'Ange apparut en songe à saint Joseph, et lui fit comprendre qu'Hérode cherchait l'enfant Jésus pour lui ôter la vie. « En conséquence, lui dit-il, levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte[1]. » Voilà donc que Jésus à peine né est poursuivi à mort. Hérode est la figure de ces malheureux pécheurs qui, voyant Jésus à peine né dans leur cœur par le pardon qu'ils viennent d'obtenir, le persécutent de nouveau à mort, en retournant à leurs iniquités : *Quærunt puerum ad perdendum eum.* Joseph obéit de suite et sans délai à l'ordre

[1] Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et fuge in Ægyptum. (*Matth.* II, 13.)

de l'Ange, et en avertit sa sainte épouse. Il prend le peu d'outils qu'il peut porter, afin de pouvoir continuer le travail de son métier, et d'avoir en Egypte les moyens de soutenir sa pauvre famille. Marie, de son côté, fait un petit paquet des langes nécessaires au saint enfant, et, s'approchant du berceau où il reposait, elle se met à genoux devant son tendre fils, lui baise respectueusement les pieds, et, pleurant avec tendresse, elle lui dit : O mon fils et mon Dieu ! vous êtes à peine venu au monde pour sauver les hommes, que déjà les hommes vous cherchent pour vous faire mourir. Alors elle le prend, et les deux saints époux, continuant à verser des larmes, ferment la porte, et se mettent en route dans cette même nuit. Considérons les occupations des deux saints voyageurs durant la route. Tous leurs discours n'ont pour objet que leur cher Jésus : ils parlent de sa patience et de son amour ; et par ce moyen ils se soulagent des incommodités d'un tel voyage. Ah ! qu'il est doux de souffrir, lorsqu'on voit Jésus qui souffre le premier ! O mon âme, dit saint Bonaventure, accompagne ces trois pauvres exilés, et compatis aux peines qu'ils endurent pendant une route si fatigante, si longue et si incommode. Priez aussi Marie qu'elle vous fasse la faveur de vous laisser porter son divin fils dans votre cœur. Considérez ce qu'ils durent particulièrement souffrir pendant les nuits où ils eurent à traverser les déserts de l'Egypte ; la terre nue et froide leur sert de lit en plein air. L'enfant pleure, et Marie et Joseph versent des larmes de compassion. O sainte foi ! et qui ne verserait des torrents de larmes en voyant le fils de Dieu qui, après s'être fait enfant, pauvre et abandonné, fuit à travers les déserts de l'Egypte pour échapper à la mort ?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon cher Jésus, vous êtes le roi du ciel, mais je vous vois maintenant sous la figure d'un enfant fugitif et errant de pays en pays ; dites-moi ce que vous cherchez. Je vous porte une sincère compassion, en vous voyant si pauvre et si humilié ;

mais ce qui m'afflige davantage, c'est de vous avoir traité avec tant d'ingratitude par ces mêmes hommes pour qui vous êtes venu et que vous voulez sauver. Vous pleurez, mais moi je pleure aussi, parce qu'il fut un temps où j'étais du nombre de ceux qui vous méprisaient et vous persécutaient. Mais vous savez qu'aujourd'hui j'apprécie plus votre grâce que tous les trésors du monde. Pardonnez-moi, mon Jésus, tous les mauvais traitements que je vous ai fait essuyer, et permettez que, comme Marie vous porta entre ses bras dans votre fuite en Egypte, ainsi je vous porte toujours moi-même dans mon cœur, pendant le voyage de ma vie à l'éternité. Mon bien-aimé Rédempteur, j'ai eu le malheur de vous repousser si souvent de mon âme ! mais j'espère que maintenant vous en êtes rentré en possession. Ah ! unissez-la étroitement à vous par les doux liens de votre amour. Mais qui sait si je ne dois pas encore vous abandonner, comme je l'ai fait par le passé ? O mon Jésus, faites-moi plutôt mourir que de me laisser commettre cette nouvelle et horrible ingratitude. Je vous aime, bonté infinie, et je veux toujours répéter : Je vous aime, je vous aime, je vous aime ; et j'espère mourir en répétant la même protestation. *Deus cordis mei, et pars mea, Deus, in æternum.* Ah ! mon Jésus, vous êtes trop bon et trop digne d'être aimé. Faites que je vous aime ; faites-vous aimer de tous les pécheurs qui continuent de vous persécuter par leurs désordres ; éclairez-les, faites-leur connaître l'amour que vous leur avez porté, et l'amour que vous méritez aussi de leur part, puisque vous allez errant et fugitif, sous la forme d'un pauvre enfant, pleurant et tremblant de froid, pour chercher des âmes qui consentent à vous aimer O Marie, ô Sainte Vierge, ô chère mère et compagne des souffrances de Jésus, aidez-moi à porter et à conserver toujours dans mon cœur votre cher fils, en la vie et à la mort.

QUATRIÈME MÉDITATION

Sur le séjour de Jésus en Egypte.

Jésus voulut passer en Egypte sa première enfance, afin de mener une vie plus dure et plus méprisée. Selon saint Anselme et plusieurs autres écrivains, la sainte famille habita Héliopolis. Contemplons avec saint Bonaventure la vie que mena Jésus-Christ en Egypte pendant les sept années qu'il y demeura, comme il fut révélé à Sainte Marie-Magdeleine de Pazzi. La maison qu'ils habitent est fort pauvre, parce que Joseph n'a point les moyens de payer un fort loyer ; leur lit est pauvre, leur nourriture est pauvre ; en un mot, tous leurs moyens de vie sont pauvres, puisqu'ils peuvent à peine vivre au jour le jour par le travail de leurs mains, et qu'ils habitent un pays où, n'ayant ni parents ni amis, ils sont méconnus et méprisés. Il est donc vrai que cette sainte famille vit dans une grande pauvreté ; mais admirez comme l'ordre règne dans les occupations de ces trois habitants ! Le saint enfant ne parle point de bouche, mais il parle continuellement de cœur à son Père céleste, appliquant toutes ses souffrances et tous les moments de sa vie à l'affaire de notre salut. Marie ne parle point non plus ; mais, en voyant ce cher enfant, elle contemple ce divin amour et la grâce qu'il lui a faite de la choisir pour être sa mère. Joseph travaille aussi en silence, et brûle d'amour à la vue de ce divin enfant, le remerciant de l'avoir choisi pour compagnon et gardien de son existence. Ce fut dans cette maison que Marie sevra Jésus : jusque-là elle l'alimentait du lait de son sein ; maintenant, c'est avec la main qu'elle lui présente sa nourriture. Elle le prend sur ses genoux, trempe un peu de pain dans l'eau, et le porte ensuite à la bouche sacrée de son fils. C'est dans cette maison que Marie fait à l'enfant son premier vêtement, dont elle le revêt lorsque le temps de lui ôter son maillot est venu. C'est encore dans cette maison que Jésus commence à marcher et à parler. Adorons les premiers pas que Jésus commença à faire dans cette maison, et

les premières paroles de vie éternelle qu'il y commença à proférer. Ce fut encore là qu'il commença l'office d'ouvrier apprenti, en s'employant à ces petits services que l'on peut attendre d'un enfant. Ah ! comme vous touchez vivement et enflammez le cœur de ceux qui vous aiment et vous considèrent, ô divin Jésus sevré, nouvellement habillé, essayant vos premiers pas, balbutiant vos premières paroles, et rendant les premiers services que peut rendre un petit enfant ! Un Dieu marcher en tremblant et en faisant des chutes ! un Dieu balbutier ! un Dieu devenu si faible, qu'il ne peut faire autre chose que les petites bagatelles d'un ménage, et qui n'a pas la force de lever un morceau de bois, dès que la pesanteur en surpasse les forces d'un enfant ! O sainte foi, éclairez-nous, afin que nous aimions ce bon maître, qui s'est réduit en un si misérable état pour l'amour de nous. On dit qu'au moment où Jésus entra en Egypte, toutes les idoles de ce pays tombèrent en morceaux ; prions Dieu qu'il nous accorde la grâce d'aimer Jésus de tout notre cœur, puisque toutes les idoles des affections terrestres tombent de l'âme où règne l'amour de Jésus.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O saint enfant, quoique vous habitiez ce pays barbare, pauvre et méconnu, je vous reconnais pour mon Dieu et mon Sauveur ; je vous remercie de toutes les humiliations et de toutes les souffrances que vous avez essuyées en Egypte pour mon amour. En menant une telle vie, vous m'enseignez bien à vivre sur la terre comme un pélerin, en me faisant comprendre que ma patrie n'est point ici-bas, mais dans le paradis que vous êtes venu m'acquérir par votre mort. Ah ! mon Jésus, j'ai été ingrat à votre égard, parce que j'ai peu réfléchi sur ce que vous avez fait et souffert pour moi. Lorsque je pense que vous, fils de Dieu, avez eu sur la terre une vie si pleine de tribulations, si pauvre, et si négligée, comment est-il possible que je recherche les plaisirs et les biens de ce monde ! O mon cher Rédempteur, faites que je sois votre compagnon,

admettez-moi en votre société toute ma vie, afin que, par cette union, je parvienne à vous aimer sans cesse dans le ciel, et à jouir éternellement de votre société. Eclairez-moi, augmentez en moi la foi. Que me parle-t-on de biens, de plaisirs, de dignités, d'honneurs ? tout cela est vanité et folie. L'unique richesse, l'unique bien, est de vous posséder, ô vous qui êtes le bien infini. Bienheureux celui qui vous aime ! Je vous aime, ô mon Jésus, et je ne cherche autre chose que vous. Vous voulez me posséder, et je veux vous posséder. Quand même on m'offrirait mille royaumes, j'y renoncerais pour vous être agréable. *Deus meus et omnia.* Si j'ai couru jusqu'ici après les vanités et les plaisirs de ce monde, je les déteste maintenant, et je déplore à ce sujet ma folie. Mon bien-aimé Sauveur, vous serez dorénavant mon unique contentement, mon unique amour, et mon unique trésor. Très-Sainte Marie, priez Jésus pour moi ; demandez-lui qu'il m'enrichisse de son saint amour, et je ne désire rien autre chose.

CINQUIÈME MÉDITATION

Sur le retour de Jésus en Judée.

Hérode étant mort, Jésus retourna en Judée après avoir demeuré sept ans en Egypte dans son exil, selon la plus commune opinion des docteurs. L'Ange apparut de nouveau à saint Joseph, et lui dit de prendre le saint enfant avec sa mère, et de retourner en Palestine. Joseph, consolé par cet avertissement, va tout de suite en faire part à Marie. Avant de partir, ces deux saints époux ne manquèrent pas de prendre congé des amis qu'ils s'étaient faits pendant leur séjour dans ce pays. Ensuite Joseph reprend avec lui les quelques outils qu'il possède pour son métier. Marie, de son côté, fait son paquet de linges, et, prenant par la main le divin enfant, ils se remettent en route en le plaçant au milieu d'eux. Saint Bonaventure remarque que ce voyage dut être plus fatiguant pour Jésus que le premier, parce que, comme il était alors plus grand, Joseph et Marie ne pouvaient plus le porter sur leurs bras du-

rant un si long chemin, et que, d'un autre côté, le saint enfant à cet âge n'était point encore assez fort pour supporter une longue marche, de sorte qu'il avait souvent besoin de s'arrêter et de se reposer à force de lassitude. Mais Marie et Joseph, soit qu'ils marchent, soit qu'ils se reposent, tiennent constamment leurs yeux attachés sur lui, et leurs pensées sont toutes pour cet aimable enfant qui possède tout leur amour. Oh! comme l'âme bienheureuse qui a toujours devant elle l'amour et les exemples de Jésus-Christ fait le voyage de la vie avec paix et recueillement! Les saints voyageurs interrompent de temps à autre leur silence, pendant ce voyage, par quelques saints discours, mais avec qui, et de quoi parlent-ils? ils ne parlent qu'avec Jésus-Christ et de Jésus-Christ. Celui qui a Jésus dans le cœur ne parle que de Jésus, ou avec Jésus. Considérez encore la peine que dut souffrir notre petit Sauveur durant les nuits de ce voyage, n'ayant plus le sein de Marie pour lit, comme la première fois, mais devant coucher sur la terre nue; n'ayant plus de lait pour se nourrir, mais un morceau de pain rassis, trop dur pour son âge. Il est même probable que, durant ce voyage, Jésus souffrit de la soif, dans un désert où les Hébreux avaient manqué d'eau, au point qu'il fallut un miracle pour les désaltérer Contemplons et adorons avec amour toutes les souffrances de Jésus enfant.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Cher et adorable enfant, vous retournez dans votre patrie; mais, ô Dieu, où retournez-vous? Vous venez dans un pays où vos compatriotes vous préparent des mépris durant votre vie, et des coups de fouets, des épines, des ignominies et une croix pour votre mort. Tout cela vous était présent, ô mon Jésus, votre vue divine avait prévu tout ce qui devait vous arriver; et vous allez de votre plein gré au devant de cette passion que les hommes vous préparent. Mais, mon Rédempteur, si vous n'étiez point venu mourir pour moi, je n'aurais pu aller en paradis pour vous y aimer, et j'aurais dû rester tou-

jours éloigné de vous. Votre mort a été mon salut. Mais comment se fait-il, mon Seigneur, que, méprisant votre grâce, je me sois de nouveau condamné à l'enfer, même depuis votre mort, par laquelle vous m'en aviez délivré ? Je reconnais qu'un enfer n'est point un châtiment suffisant pour punir mes crimes ; mais vous m'avez attendu pour me pardonner. Je vous en remercie, mon Rédempteur, et je me repens de toutes les fautes que j'ai commises contre vous. Ah ! Seigneur, délivrez-moi de l'enfer. Ah ! malheureux, si je me damne, l'enfer le plus cruel pour moi sera le remords d'avoir connu, sans en profiter, l'amour que vous m'avez porté ! Le feu de l'enfer ne serait pas mon unique tourment ; votre amour, ô mon Jésus, serait mon enfer. Mais vous êtes venu au monde pour y allumer le feu de votre saint amour ; c'est de ce feu divin que je veux brûler, et non de celui qui me tiendrait éloigné de vous pour toute une éternité. Je vous le redis donc, mon Jésus, délivrez-moi de l'enfer, parce que dans l'enfer on ne peut vous aimer. O Marie, ma mère, j'entends dire et prêcher partout que ceux qui vous aiment et qui se confient en vous, pourvu qu'ils veuillent se corriger, ne se damnent point. Je vous aime, ô ma souveraine, je me confie en vous, et je veux me corriger. O Marie, délivrez-moi de l'enfer.

SIXIEME MÉDITATION

Sur le séjour de Jésus à Nazareth.

Saint Joseph étant de retour en Palestine apprit qu'Archélaüs régnait en Judée à la place de son père Hérode ; c'est pourquoi il craignit d'y aller fixer sa demeure, et, averti en songe, il s'en alla à Nazareth, ville de Galilée, où il s'établit dans une pauvre maison. O heureuse maisonnette de Nazareth, je te salue et t'adore. Il viendra un temps où tu seras visitée par les plus grands personnages de la terre ; et lorsque les pieux pélerins se verront dans ton enceinte, ils ne pourront se rassasier de pleurer de tendresse, en se souvenant que c'est dans ton enceinte que le roi du paradis a passé pres-

que toute sa vie. Dans cette maison donc le Verbe incarné passa le reste de son enfance et toute sa jeunesse. Et comment y vécut-il? Il y vécut pauvre et méprisé des hommes, faisant l'office d'un simple ouvrier, et obéissant à Marie et à Joseph. *Erat subditus illis*[1]. O Dieu, quels tendres sentiments on éprouve en pensant que dans cette pauvre maison le fils de Dieu a mené une vie servile! Tantôt il va puiser de l'eau, tantôt il ouvre ou ferme la boutique, tantôt il balaie la maison, tantôt il ramasse les coupeaux de bois pour servir au feu, tantôt il se fatigue à aider Joseph dans son travail. O prodige! un Dieu qui balaie! un Dieu qui fait l'office d'un simple ouvrier! O pensées qui devriez nous embraser d'amour pour un tel Rédempteur, qui s'est réduit à de tels abaissements pour se faire aimer de nous! Adorons tous ces actes de domesticité, qui dans Jésus n'étaient rien de moins que des actions divines. Adorons surtout la vie cachée et méprisée du monde que mena Jésus-Christ dans cette maison de Nazareth. O hommes orgueilleux, comment pouvez-vous désirer paraître et recevoir des honneurs, en voyant votre Dieu qui passe trente années de sa vie dans la pauvreté, l'obscurité et l'oubli, pour nous enseigner l'amour de la retraite et de la vie humble et cachée?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Enfant que j'adore, je vous vois travailler et suer à force de travail, comme un simple ouvrier, dans cette pauvre boutique, et c'est pour moi que vous servez et vous fatiguez ainsi. Mais de même que vous employez toute votre vie pour mon amour, faites aussi, ô mon cher Seigneur, que j'emploie pour votre amour toute la vie qui me reste. Ne faites point attention à ma vie passée qui a été à vos yeux une vie de douleurs, comme elle l'est maintenant aux miens de pleurs, de désordres et de péchés. Ah! permettez que je vous accompagne durant les jours qui me restent, m'occupant à travailler et à

[1] (*Luc.* II, 51.)

souffrir avec vous dans cette boutique de Nazareth, et finissant par mourir avec vous sur le Calvaire, en embrassant de bon cœur la mort que je dois subir dans vos desseins. Mon cher Jésus, mon amour, ne permettez pas que je vous quitte et que je vous abandonne encore, comme je l'ai fait par le passé. Vous, mon Dieu, vivre caché, méconnu, et méprisé, mener dans une boutique une vie si pauvre, si pénible; et moi, qui ne suis qu'un misérable ver de terre, avoir couru après les honneurs et les plaisirs, et pour de telles vanités m'être séparé de vous, mon souverain bien! Non, mon Jésus, il n'en sera plus ainsi : je vous aime, et parce que je vous aime, je ne veux plus me voir séparé de vous. Je renonce à tout, pour m'unir à vous, mon Rédempteur caché et humilié. Votre grâce me rend plus heureux que n'ont pu le faire tous les plaisirs et toutes les vanités de la terre, pour lesquelles j'ai eu le malheur de m'éloigner de vous. Père éternel, en considération des mérites de Jésus-Christ, unissez-moi étroitement à vous par les liens de votre saint amour, Vierge sainte, quel a été votre bonheur de tenir compagnie à votre fils dans sa vie pauvre et cachée, et d'avoir su ainsi vous rendre semblable à votre bien-aimé Jésus! Faites, ô ma mère, que moi aussi, au moins pour le peu de vie qui me reste, je me rende semblable à vous et à moi.

SEPTIÈME MÉDITATION

Suite du même sujet.

Saint Luc rapporte en parlant du séjour de l'enfant Jésus dans la maison de Nazareth, qu'il avançait en sagesse, en âge et en grâce auprès de Dieu et des hommes : *Jesus proficiebat sapientia, ætate et gratia apud Deum et homines*[1] De même que Jésus croissait en âge, ainsi il croissait en sagesse. Ce n'est pas à dire pour cela qu'il pût acquérir avec les années une plus grande connaissance des choses, comme il nous ar-

[1] (*Luc.* II, 52.)

rive à nous, puisque Jésus, dès le moment de sa conception, fut rempli de toute la science et de toute la sagesse divines : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi*[1]. Mais en disant qu'il croissait, on veut dire qu'en avançant en âge il manifestait de plus en plus sa sublime sagesse. On entend encore de même ce que nous dit l'évangéliste, que Jésus croissait en grâce devant Dieu et devant les hommes ; devant Dieu, c'est-à-dire que toutes ses actions divines, quoiqu'elles ne le rendissent pas plus saint, et qu'elles ne pussent augmenter son mérite, puisque Jésus-Christ fut rempli dès le sein de sa mère d'une surabondance de mérites et de sainteté, dont la plénitude s'est toute répandue sur nous, *de cujus plenitudine omnes accepimus*[2], néanmoins les opérations du Sauveur étaient toutes par elles-mêmes suffisantes pour augmenter en lui la grâce et le mérite. Il croissait pareillement en grâce devant les hommes, en ce que sa beauté et son amabilité devenaient tous les jours plus ostensibles pour eux. Oh ! comme Jésus dans sa jeunesse se montrait chaque jour plus cher et plus aimable, en faisant mieux connaître les beaux titres qu'il avait à notre amour ! Avec quelle joie le saint adolescent n'obéissait-il pas à Marie et à Joseph ! avec quel recueillement d'esprit ne se livrait-il pas à son travail ! avec quelle modestie ne prenait-il pas sa nourriture ! avec quelle gravité ne proférait-il pas toutes ses paroles ! avec quelle douceur et quelle affabilité ne parlait-il pas aux hommes ! avec quelle dévotion ne priait-il pas ! en un mot, toutes les actions, toutes les paroles, tous les mouvements de Jésus-Christ, enchantaient et gagnaient le cœur de tous ceux qui le voyaient, et spécialement de Marie et de Joseph, qui avaient le bonheur de l'avoir toujours à côté d'eux. Oh ! comme ces saints époux étaient continuellement attentifs à contempler et à admirer toutes les paroles, toutes les actions, et toutes les démarches de cet homme-Dieu !

[1] (*Coloss.* II, 3.) — [2] (*Joan.* I, 16.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Croissez, aimable Jésus, grandissez pour moi. Croissez pour moi. Croissez pour m'enseigner tous vos divins exemples, et pour m'apprendre toutes vos belles vertus. Croissez pour consommer le grand sacrifice de la croix, duquel dépend mon salut éternel. Ah ! faites, mon Seigneur, que je grandisse aussi de plus en plus dans votre saint amour, et dans votre sainte grâce. Malheureux que je suis ! j'ai grandi jusqu'ici dans l'ingratitude à votre égard, ô mon Dieu, vous qui m'avez tant aimé. Faites qu'à l'avenir, ô mon Jésus, il arrive de moi tout l'opposé ; vous connaissez ma faiblesse, c'est à vous à m'éclairer et à m'affermir Faites-moi connaître les beaux titres que vous avez à être aimé. Vous êtes un Dieu d'une beauté et d'une majesté infinie, qui n'avez pas refusé de descendre pour nous sur la terre, de vous y faire homme et d'y mener pour nous une vie souffrante et abjecte, terminée par une mort si cruelle. Et où trouverions-nous jamais un objet plus aimable et tout à la fois plus aimant à notre endroit? Insensé que j'étais! je dédaignais de vous connaître, et c'est ce qui a fait que je vous ai perdu. Je vous en demande pardon, et je m'en repens de toute mon âme, et j'ai résolu d'être désormais tout à vous. Mais aidez-moi, rappelez-moi sans cesse la vie souffrante et la mort cruelle que vous avez subies pour mon amour. Donnez-moi donc la lumière et la force dont j'ai besoin. Quand le démon me présente quelque fruit défendu, rendez-moi assez ferme pour mépriser ses offres ; ne permettez pas que je vous perde, bonté infinie, pour quelque bien vil et passager, Je vous aime, mon Jésus, vous qui êtes mort pour moi ; je vous aime, bonté infinie ; je vous aime, ô Dieu, amoureux de mon âme. Marie, vous êtes mon espérance ; j'ai la confiance d'obtenir par votre intercession la grâce d'aimer dorénavant mon Dieu, et de n'aimer que lui.

HUITIÈME MÉDITATION

Sur la perte de Jésus resté dans le temple.

Saint Luc raconte[1] que Marie et Joseph allaient tous les ans à Jérusalem le jour de la fête de Pâques, et qu'ils y menaient avec eux l'enfant Jésus. C'était une coutume établie parmi les Juifs, comme l'observe le vénérable Bède, qu'au moins au retour du voyage, les hommes et les femmes marchassent séparément, et que les enfants prissent à leur gré la compagnie, soit de leurs pères, soit de leurs mères. Notre Rédempteur, qui pour lors était âgé de douze ans, resta trois jours de plus en cette solennité à Jérusalem pendant que Marie le croyait avec Joseph, et que Joseph le croyait avec Marie. *Existimantes illum esse in comitatu.* Le saint enfant employa ces trois jours à honorer son père éternel par des jeûnes, des veilles, des prières et par l'assistance aux sacrifices, qui étaient tous autant de figures du grand sacrifice qu'il devait lui-même accomplir sur la croix. S'il prit quelque peu de nourriture, dit saint Bernard, ce ne dut être qu'en demandant l'aumône ; et s'il prit quelque peu de repos, il le prit assurément sur la terre nue. Le soir, Marie et Joseph étant de retour chez eux, et ne trouvant point l'enfant Jésus, en furent fort affligés, et se mirent en devoir de le chercher parmi leurs parents et leurs amis. Enfin, prenant le parti de retourner à Jérusalem, ils le trouvèrent au bout de trois jours dans le temple, occupé à disputer avec les docteurs, qui étaient dans l'étonnement et l'admiration d'entendre les questions et les réponses que leur faisait cet enfant extraordinaire. Marie lui dit, en le voyant : « Mon fils pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? voilà que votre père et moi nous vous cherchions tout affligés[2] Il n'y a point ici-bas de peine semblable à celle qu'éprouve une âme qui aime Jésus, et qui craint que Jésus

[1] (*Luc.* II, 44.)

[2] Fili. quid fecisti nobis sic? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te.

ne se soit éloigné d'elle à cause de ses imperfections. Ce fut la peine qu'éprouvèrent Marie et Joseph en cette occasion. Pendant qu'ils étaient à la recherche de Jésus, ils craignaient sans doute, à cause de leur grande humilité, comme le dit le dévot Lansperge, de s'être rendus indignes d'être les gardiens d'un si précieux trésor : en sorte qu'en voyant son fils, Marie lui dit, pour lui faire comprendre le chagrin qu'ils renfermaient dans leur cœur, ces paroles : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec vous? voilà que votre père et moi nous vous cherchions tout affligés [1] » Et Jésus répond : « Ne saviez-vous pas qu'il me faut m'occuper de ce qui regarde le service de mon père [2] ? » Recueillons deux leçons de ce mystère : la première, que nous devons laisser tout, parents et amis, lorsqu'il est question de procurer la gloire de Dieu ; la seconde, que le Seigneur sait se faire trouver de ceux qui le cherchent : *Bonus Dominus animæ quærenti illum* [3]

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Marie, vous pleurez, parce que vous avez perdu votre divin fils pendant quelques jours seulement , il s'est éloigné de vos yeux, mais non de votre cœur. Ne voyez-vous pas que le pur amour que vous lui portez le lie très-étroitement à vous? Vous savez bien qu'il est impossible que celui qui aime Dieu ne soit pas aimé de lui, puisqu'il a dit par la bouche du Sage qu'il aime ceux qui l'aiment eux-mêmes [4], et par son disciple bien-aimé, que celui qui demeure dans la charité, demeure en Dieu, et que Dieu à son tour demeure en lui [5]. Que craignez-vous donc? Pourquoi répandez-vous des larmes? Laissez les larmes à un malheureux comme moi, qui, par mes fautes, ai repoussé Dieu de mon âme, et l'ai aban-

[1] Même texte.
[2] Nesciebatis, quia in his quæ patris mei sunt, oportet me esse?
[3] (*Thren.* III, 25.)
[4] Ego diligentes me diligo. (*Prov.* VIII, 17.)
[5] Qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo. (I *Joan.* IV, 16.)

donné tant de fois. Ah ! mon Jésus, comment ai-je pu vous offenser de propos délibéré, en sachant que par là je perdais en vous mon trésor ? Mais vous ne voulez point qu'un cœur qui vous cherche se désespère ; vous voulez au contraire qu'il se réjouisse [1] O mon amour ! si par le passé je vous ai abandonné, je vous cherche maintenant, et je ne cherche que vous. Je renonce à tous les biens et à tous les plaisirs de la terre, je renonce même à ma propre vie, pourvu que j'aie le bonheur de posséder votre grâce. Vous nous avez dit que vous aimez celui qui vous aime ; je vous aime, aimez-moi donc aussi. J'apprécie plus votre amour que tous les domaines de l'univers. Mon Jésus, je ne veux plus vous perdre ; mais je ne puis me confier en mes propres forces : je me confie tout en vous : *In te, Domine, speravi*; *non confundar in æternum.* Ah ! liez-moi étroitement à vous, et ne permettez pas que je me sépare jamais de vous. O Marie ! par votre secours j'ai retrouvé mon Dieu que j'avais perdu autrefois ; obtenez-moi de plus la sainte persévérance. Je vous dirai donc aussi ave saint Bonaventure : *In te, Domina speravi* ; *non confundar in æternum.*

AUTRE MÉDITATION

Pour le jour de l'Epiphanie.

I. Le fils de Dieu naît humble et pauvre dans une étable ; là, les anges du ciel le reconnaissent à la vérité en chantant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux [2] ; » mais les hommes, pour le salut desquels il vient au monde, le laissent dans l'abandon. A peine quelques pasteurs le reconnaissent-ils et viennent-ils confesser qu'il est leur Sauveur. Mais le Rédempteur, tant il aime les hommes, veut leur donner, dès en naissant, la grâce de sa rédemption, et, pour cet effet, il commence à se manifester même aux Gentils, qui ne le connaissaient point, et

[1] Lætetur cor quærentium Dominum.
[2] Gloria in altissimis Deo.

qui ne l'attendaient pas. C'est pourquoi il envoie une étoile pour avertir les saints Mages, en même temps qu'il les éclaire par une lumière intérieure, afin qu'ils viennent reconnaître et adorer leur Rédempteur. Voilà la première, la souveraine grâce qui nous a été faite, la vocation à la foi. O Sauveur du monde, que serait-ce de nous, si vous n'étiez venu nous éclairer? Nous serions semblables à nos pères, qui adoraient des brutes, du marbre et du bois en guise de Dieu, et nous serions damnés sans rémission. Je vous remercie aujourd'hui de la part de tous les hommes.

II. Les Mages se mettent en route sans délai, et, avec le secours de l'étoile qui les conduit, ils arrivent dans le lieu où est couché le saint enfant : *Invenerunt puerum cum Maria matre ejus*[1]. Là ils ne trouvent qu'une pauvre fille et un pauvre enfant revêtu de pauvres langes. En entrant dans cette demeure, qui servait de refuge aux animaux, ils éprouvent une grande joie intérieure, et sentent que leur cœur est doucement attiré vers cet aimable enfant. Cette paille, cette pauvreté, ces vagissements de leur petit Sauveur, sont autant de flèches enflammées d'amour qui embrasent leurs cœurs éclairés par la foi. Oui, mon enfant Jésus, plus je vous vois pauvre et humilié, plus vous m'enflammez d'amour pour vous.

III. Le saint enfant montre un visage joyeux à ces saints pélerins, et fait voir ainsi qu'il reçoit favorablement cette première conquête de sa rédemption. La sainte Vierge garde aussi le silence, mais elle leur témoigne, par son air d'allégresse, qu'elle les accueille, et qu'elle les remercie des hommages qu'ils rendent à son fils. Ils l'adorent également en silence, et, le reconnaissent pour leur Dieu et pour leur Sauveur, en lui offrant leurs dons qui consistent en de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Mon roi enfant, Jésus, je vous adore avec eux, et je vous offre en présent mon pauvre cœur. Acceptez-le, et opérez en lui un changement favorable. Faites qu'il soit tout à vous, et qu'il n'aime que vous. Mon doux Sauveur, sauvez-moi, et que mon

[1] (*Matth.* II, 2.)

salut consiste à vous aimer sans cesse et sans réserve. Sainte vierge Marie, j'espère que vous m'obtiendrez cette grâce.

MÉDITATION

Pour le jour du saint nom de Jésus.

I. Ce ne furent point les hommes qui donnèrent au Verbe incarné le nom de Jésus, mais ce fut Dieu même, quand il dit par la voix de l'Ange à la sainte Vierge : « Vous lui donnerez le nom de Jésus[1], » nom qui revient à celui de Sauveur : nom d'allégresse, nom d'espérance, nom d'amour. Nom d'*allégresse*, puisque, si le souvenir des péchés que nous avons commis nous afflige, ce nom nous rend la joie en nous rappelant que le fils de Dieu s'est fait homme pour être notre Sauveur. Mon cher Sauveur, vous êtes venu du ciel pour me chercher, et moi, misérable, je vous ai tourné le dos, en méprisant votre grâce et votre amour ! Mais, malgré cela, vous voulez toujours me sauver : ô mon Jésus, je vous en remercie, et je vous aime.

II. Le nom de Jésus est un nom d'*espérance*, puisque celui qui prie le Père céleste en invoquant cet adorable nom, a le droit d'espérer toutes les grâces qu'il demande. *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis*[2] 'O mon Dieu ! me confiant en cette promesse solennelle, je vous demande, au nom de Jésus-Christ, le pardon de mes péchés, la sainte persévérance, et votre saint amour. Faites, en un mot, que la vie qui me reste ne me serve plus à vous offenser, mais qu'elle soit employée à vous aimer et à vous être agréable, comme vous le méritez.

III. Le nom de Jésus est un nom d'*amour* Saint Bernard dit que ce nom est un chiffre qui nous représente en abrégé tout ce que Dieu a fait pour notre amour : ainsi, le nom de Jésus

[1] Et vocabis nomen ejus Jesum. (*Luc.* I, 31.)
[2] (*Joan.* XIV, 14.)

nous rappelle toutes les peines qu'il a souffertes pour nous dans le cours de sa vie et à l'heure de sa mort : c'est pour cette raison qu'un pieux auteur lui dit : O Jésus, combien ne vous en a-t-il point coûté pour être Jésus, c'est-à-dire mon Sauveur ! *O Jesu, quantum constitit tibi esse Jesum, Salvatorem meum !* Ah ! mon Jésus, écrivez votre nom sur mon pauvre cœur, et sur ma langue, afin que, quand je serai tenté de pécher, je résiste en l'invoquant ; que quand je serai porté au désespoir, je me confie en vos mérites, et que quand je serai tiède dans votre amour, votre nom enflamme mon cœur en me rappelant combien vous m'avez aimé. Votre nom sera donc toujours ma défense, ma force, et la flamme qui m'embrasera de votre saint amour. Donnez-moi donc la grâce de vous invoquer sans cesse, ô mon Jésus, tant que durera ma vie, et faites que je meure ayant votre nom sur mes lèvres, et disant à l'heure où je rendrai le dernier soupir : *Je vous aime, mon Jésus ; mon Jésus, je vous aime.* Marie, ô ma reine, faites qu'en mourant j'invoque votre nom avec celui de votre divin fils Jésus.

EXEMPLES DE JÉSUS ENFANT

PREMIER EXEMPLE.

Il est dit dans le ***Pré fleuri***[1], qu'une dame pieuse désirant savoir quelles âmes étaient les plus chères à Jésus-Christ, un jour qu'elle assistait au saint sacrifice de la messe, elle vit au moment de l'élévation de la sainte hostie, l'enfant Jésus sur l'autel, accompagné de trois vierges. Jésus, s'avançant vers la première, lui fit de grandes caresses. Il s'approcha ensuite de la seconde, et après lui avoir levé le voile, il la souffleta ; mais voyant bientôt après qu'elle était triste, le saint enfant la consola avec une tendre affection. Il s'avança enfin vers la troisième, la prit par un bras, comme s'il eût été en colère, la frappa et la repoussa loin de lui ; mais la vierge s'humiliait et attachait d'autant plus à sa suite, qu'elle se voyait plus repoussée et plus méprisée. Ainsi finit la vision. Cette dévote ayant conçu ensuite un grand désir de savoir la signification de ce qu'elle avait vu, le Seigneur Jésus lui apparut de nouveau, et lui dit qu'il y avait sur la terre trois sortes d'âmes qui l'aimaient. Quelques-unes l'aiment, mais leur amour est si faible que si elles ne sont caressées par les douceurs spirituelles, elles s'inquiètent et sont en péril de retourner en arrière. La première des trois vierges avait été la figure de ces âmes ; la seconde avait représenté les âmes qui l'aiment d'un amour moins faible, mais qui ont besoin d'être consolées de temps en temps ; enfin, la troisième était la figure de ces

[1] *(Cap.* XL.)

âmes fortes, qui ne laissent point de faire toujours ce qui est agréable à Dieu, quoiqu'elles soient dans une désolation continuelle et privées des consolations intérieures. Et Jésus lui dit que ces dernières étaient celles qui lui étaient les plus chères.

DEUXIÈME EXEMPLE.

Le père Cagnolio rapporte[1], d'après le père Patrignant[2], qu'une religieuse ajouta à un grand nombre de péchés qu'elle avait commis le sacrilége suivant. Elle communia un jour, et retirant de sa bouche la sainte hostie, elle l'enveloppa dans son mouchoir et la porta dans sa chambre. Là, elle jeta par terre le saint sacrement, et se mit à le fouler aux pieds. Elle ouvre enfin les yeux, mais que voit-elle? Elle voit l'hostie changée en la figure d'un petit enfant, mais tout blessé et tout sanglant, qui lui dit: Et que t'ai-je fait, pour que tu me maltraites ainsi? Alors la malheureuse, revenue à elle, et pleine de repentir, se jeta à genoux en pleurant, et lui dit: Ah! mon Dieu, vous me demandez ce que vous m'avez fait? Vous m'avez trop aimée. La vision disparut, et cette religieuse fut tellement changée qu'elle devint un modèle de pénitence.

TROISIÈME EXEMPLE.

Il est rapporté dans les chroniques de l'ordre de Cîteaux[3], qu'un certain moine du Brabant, voyageant la nuit de Noël, et traversant une forêt, entendit un gémissement semblable à celui que pousse un nouveau-né; il s'approche du lieu où il entend la voix, et voit, au milieu de la neige, un bel enfant qui pleure, tout tremblant de froid. Le religieux se sent ému de compassion, descend de cheval, et, s'approchant du petit enfant, lui dit: O mon fils, comment te trouves-tu ainsi abandonné, pleurant et te mourant au milieu de la neige? Il enten-

[1] (*In conc. Nativ.*) — [2] (*Ierona d'esempig.*) — [3] Die 24 Déc.

dit alors une voix qui lui répondait : Hélas ! comment ne pleurerais-je pas, puisque je me vois ainsi abandonné de tous les hommes, et que je n'en vois aucun qui m'accueille ou qui ait compassion de moi? Ayant dit ces mots, il disparut, nous donnant à comprendre qu'il était le Rédempteur des hommes qui, par cette vision, voulait leur reprocher leur ingratitude, de ce que, le voyant naître dans une étable pour leur amour, ils le laissent pleurer tout seul, sans lui témoigner la moindre compassion.

QUATRIÈME EXEMPLE.

Il est raconté dans *Bollandus*[1], qu'un jour la très-sainte Vierge apparut à la bienheureuse Colette, pendant qu'elle était occupée à prier pour le salut des pécheurs, et que, lui montrant son fils enfant, déchiré et mis en pièces dans un bassin, elle lui dit : Ma chère fille, ayez compassion de moi, et surtout de mon fils ; voyez comment le traitent les pécheurs.

CINQUIÈME EXEMPLE.

Pelbart ([a]) raconte[2], qu'un certain militaire était très-vicieux, mais qu'il avait une épouse fort pieuse qui, n'ayant pu le convertir, l'avait exhorté à ne pas laisser passer un seul jour sans réciter au moins un *Ave Maria* devant une image de la Vierge. Un jour, ce militaire, allant satisfaire ses passions comme de coutume, passa devant une église ; il y entra comme par hasard, et y voyant l'image de la Vierge, il se mit à genoux, et récita son *Ave Maria:* mais que vit-il alors ? Il vit l'enfant Jésus dans les bras de Marie, tout blessé et couvert de sang. Alors il dit : O Dieu, quel barbare peut avoir ainsi traité cette innocente créature ? C'est vous, pécheurs, répondit Marie, qui traitez

[1] Die 6 mart.

[2] (*Stellar. lib.* XII, *part. ult. c.* VII.)

(*a*) Oswald Pelbart, franciscain, né à Temeswar en Hongrie, dans le XV[e] siècle, se rendit célèbre par son talent pour la prédication et par ses écrits théologiques. (*L'éditeur.*)

ainsi mon fils. Cet homme, plein de contrition, la pria de lui obtenir le pardon de ses péchés, en l'appelant la mère de miséricorde ; mais elle lui répondit : Vous tous, pécheurs, vous m'appelez mère de miséricorde, mais vous me rendez en effet une mère de douleurs et de misères. Le pauvre militaire, pénitent, ne perdant pas courage, continua de la prier d'intercéder pour lui. La bienheureuse Vierge, se tournant vers son fils, lui demanda pardon pour ce pécheur. Il semblait que le fils refusât de l'accorder ; mais Marie lui dit : Mon, fils, je ne quitterai point vos pieds, que vous ne pardonniez à cet affligé qui se recommande à moi. Alors Jésus lui répondit : Ma mère, je ne vous ai jamais rien refusé ; vous désirez que je pardonne à ce pécheur ? Hé bien ! je lui pardonne, et en signe du pardon que je lui accorde, je veux qu'il vienne baiser mes plaies. Le coupable s'approcha, et à mesure qu'il baisait les plaies, elles se fermèrent. Enfin, ce soldat, ayant obtenu le pardon de ses fautes, se rendit chez lui pour demander encore le pardon de son épouse, qu'il obtint. D'un commun consentement, ils quittèrent tous deux le monde, et se firent religieux en deux différents monastères, où ils terminèrent leur vie par une sainte mort.

SIXIÈME EXEMPLE.

On lit dans la vie du frère Benoît Lopez, que quand ce religieux était dans l'état militaire, il était un grand pécheur. Un jour il entra dans une église bâtie sur les côtes de Travancor, et il y vit une image de la sainte Vierge avec l'enfant Jésus. Le Seigneur lui remit devant les yeux sa vie abominable : à cette vue, il fut tenté de despérer de son pardon ; mais, se tournant vers Marie avec larmes, il se recommandait à elle ; alors il vit que l'enfant Jésus pleurait aussi, et que ses larmes tombaient sur l'autel ; tellement que toutes les personnes qui étaient dans l'église s'en étant aperçues, elles coururent les recueillir dans un linge. Depuis ce jour, Benoît, contrit, et quittant le monde, alla se faire frère coadjuteur dans la compagnie

de Jésus, où il vécut et mourut très-dévot à la sainte enfance de Jésus.

SEPTIÈME EXEMPLE.

Le P. Patrignani raconte[1] qu'il y avait à Messine un noble enfant, nommé Dominique Ansalon, qui avait l'habitude de visiter souvent, dans une certaine église, une image de la sainte Vierge en relief, tenant dans ses bras l'enfant Jésus, dont il était devenu passionnément amoureux. Or, il arriva que Dominique tomba mortellement malade. Il pria les auteurs de ses jours avec de si grandes instances de lui apporter l'aimable enfant, qu'ils lui donnèrent cette consolation : il en fut si content qu'il le plaça dans son lit, et qu'il le regardait souvent amoureusement, lui disant quelquefois en se tournant de son côté : Mon Jésus, ayez pitié de moi ; puis, s'adressant aux assistants, il leur disait : Voyez, voyez comme mon petit Seigneur est beau ! La dernière nuit de sa vie, il appela ses parents, et devant eux, il dit au saint enfant : Mon Jésus, je vous institue mon héritier. Il pria ensuite son père et sa mère de prendre une petite somme qu'il tenait en réserve pour faire célébrer neuf messes après sa mort, et pour faire, avec ce qui resterait d'argent, une jolie robe à son petit héritier. Avant d'expirer, il leva les yeux vers le ciel avec un visage tout rayonnant de joie, et dit : Oh ! qu'il est beau ! Oh ! que mon Seigneur est beau ! Il expira en disant ces mots.

HUITIÈME EXEMPLE.

Il est rapporté dans le Miroir des exemples[2] qu'un jeune Anglais fort dévot, nommé Edmond, étant un jour à la campagne avec d'autres jeunes gens, les quitta par esprit d'oraison et de solitude, pour se promener seul dans un pré, en produisant des actes affectueux envers Jésus-Christ. Alors il fut salué par un petit enfant qui errait dans la prairie, et qui lui dit : Dieu te garde, ô mon cher Edmond » Après quoi il lui demanda s'il le

[1] Tom. IV, *esemp.* XI. — [2] Dist. 8.

connaissait. Edmond lui ayant dit que non, le céleste enfant ajouta: Comment non? vous ne me connaissez pas, et je suis toujours à côté de vous! Hé bien! si vous voulez me connaître, regardez-moi en face. Edmond l'ayant considéré, lut sur son front ces paroles: *Jesus Nazarenus, rex Judæorum*. Et alors le saint enfant ajouta: Voilà mon nom, et je veux qu'en mémoire de l'amour que j'ai pour toi, tu fasses tous les soirs le signe de la croix sur ton front, en le prononçant. Par là tu seras délivré de la mort imprévue, et tous ceux qui feront la même chose auront le même bonheur. Edmond continua à faire toujours le même signe de la croix avec invocation du nom de Jésus. Un jour, le démon lui mit les fers aux mains, afin qu'il ne pût le faire; mais, s'aidant de la prière, il vint à bout de le vaincre, et le força d'avouer que l'arme qu'il redoutait le plus, c'étaient les paroles avec lesquelles Edmond faisait le signe de la croix sur son front.

NEUVIÈME EXEMPLE.

Le père Nadasi (a) rapporte[1] que le pieux usage s'étant introduit dans un monastère d'envoyer successivement aux religieuses du couvent l'image de l'enfant Jésus, afin qu'elles l'eussent chacune un jour avec elles, une de ces vierges, à laquelle échut son jour, après avoir longtemps prié devant cette image, la renferma dans une petite armoire, quand la nuit fut venue, puis elle se coucha. Mais à peine commençait-elle à prendre un moment de repos, qu'elle entendit l'enfant Jésus qui frappait à la porte de l'armoire. Elle se leva à l'instant de son lit, et ayant replacé l'image de Jésus sur le petit autel, elle pria devant elle pendant longtemps encore, après quoi elle la renferma de nouveau: mais l'enfant Jésus frappa une seconde fois à la porte. Elle le retira encore et pria. Enfin, accablée par

[1] *Hebdomen.* 16 *pueri Jesu.*

(*a*) Le P. Jean Nadasi, jésuite, né à Tyrnau, en Hongrie, l'an 1614, mort à Vienne en Autriche, l'an 1679, professa la rhétorique, la philosophie, la théologie morale et la controverse è Gratz, et fut assistant de deux généraux de son ordre. (*L'éditeur.*)

le sommeil, et en ayant demandé la permission à son Sauveur, elle se remit au lit, et s'endormit jusqu'au lendemain ; en se réveillant, elle bénit cette bienheureuse nuit qu'elle avait passée en la société de son bien-aimé.

DIXIÈME EXEMPLE.

Il est rapporté dans le journal dominicain au 7 du mois d'octobre, que saint Dominique, prêchant à Rome, vit dans son auditoire une grande pécheresse, nommée la belle Catherine. Saint Dominique lui donna un rosaire, et elle commença à le réciter, mais sans cesser sa mauvaise vie. Un jour Jésus lui apparut, d'abord sous la figure d'un jeune homme, et ensuite sous celle d'un enfant gracieux, mais avec une couronne d'épines, sur la tête et la croix sur les épaules, ayant les larmes aux yeux et le corps couvert de sang, et il lui dit : Il suffit, ne pèche plus, Catherine : il suffit, cesse de m'offenser ; vois combien ton salut m'a couté cher, puisque j'ai commencé dès l'enfance à souffrir pour toi, et que je n'ai cessé de souffrir jusqu'à la mort. Catherine alla tout de suite trouver saint Dominique, se confessa à lui, et ayant été instruite par ce grand maître, après avoir distribué tout ce qu'elle possédait aux pauvres, elle s'enferma dans une cellule murée, se réduisit à mener une vie si fervente et obtint du ciel des faveurs tellement signalées que le saint en était dans l'admiration. Enfin elle fut visitée de la sainte Vierge, et mourut saintement.

ONZIÈME EXEMPLE.

La vénérable sœur Jeanne de Jésus et Marie, franciscaine, méditant un jour sur la persécution qu'Hérode suscita à l'enfant Jésus, entendit un grand bruit, semblable à celui que produit le mouvement de gens armés qui sont à la poursuite de quelqu'un, et vit ensuite devant elle un bel enfant tout inquiet qui fuyait, et qui lui disait : Ma chère Jeanne, aide-moi et sauve-moi : je suis Jésus de Nazareth ; je fuis les pé-

cheurs qui veulent m'ôter la vie, et qui me poursuivent bien plus qu'Hérode: sauve-moi[1].

DOUZIÈME EXEMPLE.

Il est rapporté dans la vie du P Zucchi, de la compagnie de Jésus, homme très-dévot à l'enfant Jésus, dont il employait l'image pour gagner à Dieu un grand nombre d'âmes, qu'il donna un jour une petite image de l'enfant Jésus à une demoiselle qui vivait du reste dans une grande innocence, mais qui était loin de penser à se faire religieuse. Cette demoiselle accepta le petit présent, ensuite elle dit au père en souriant: Qu'ai-je à faire de ce petit enfant? Il lui répondit: rien autre chose que de le poser sur votre épinette (Cette demoiselle aimait beaucoup la musique). Elle le fit, et comme elle avait toujours le saint enfant devant les yeux, il lui arrivait souvent de le considérer; à force de le regarder, elle finit par contracter quelque peu de dévotion; ensuite lui vint le désir de se sanctifier davantage; en sorte que son instrument lui procurait plutôt l'occasion de prier que de jouer. Enfin, elle résolut de quitter le monde et de se faire religieuse. Alors, toute joyeuse, elle alla raconter au P Zucchi que cet enfant lui avait gagné le cœur, et l'avait tellement détachée des affections terrestres, qu'elle était désormais toute à lui. Elle se fit religieuse, et vécut dans la pratique de la perfection le reste de ses jours.

[1] Ap. P. Genov. serv. dolor. Mariæ.

NEUVAINE DU SAINT-ESPRIT

AVEC DES MÉDITATIONS POUR CHAQUE JOUR DE LA NEUVAINE, EN COMMENÇANT AU JOUR DE L'ASCENSION

AVANT-PROPOS

La neuvaine du Saint-Esprit est la plus remarquable de toutes, attendu qu'elle a été célébrée la première par les saints apôtres et par la très-sainte Vierge, dans le cénacle, et qu'elle a été enrichie par tant de dons et de prodiges, mais principalement par le don du Saint-Esprit lui-même, que Jésus-Christ lui-même nous a mérité par sa passion. C'est ce que ce même Sauveur nous a fait connaître, lorsqu'il a dit à ses apôtres que s'il ne mourait pas, il ne pourrait leur envoyer le Saint-Esprit [1]. Nous savons d'ailleurs par la foi, que le Saint-Esprit est l'amour que se portent mutuellement le Père et le Fils, et que c'est pour cela que le don de l'amour que le Seigneur accorde à nos âmes, et qui est le plus

[1] Si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos ; si autem abiero, mittam eum ad vos. (*Joan.* XVI, 7.)

grand de tous les dons, est particulièrement attribué à l'Esprit-Saint, comme le dit saint Paul [1]. Il convient donc que, durant cette neuvaine, nous considérions par-dessus tout les grands avantages de l'amour divin, afin que nous désirions l'obtenir, et que nous prenions soin d'y participer par de pieux exercices, et spécialement par la prière ; car Dieu l'a promis à ceux qui le demandent avec humilité [2].

[1] Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis. (*Rom.* v, 5.)

[2] Pater vester de cœlo dabit spiritum bonum petentibus se. (*Luc.* xi, 12.)

PREMIÈRE MÉDITATION

L'amour est un feu qui enflamme.

Dieu avait ordonné, dans l'ancienne loi, qu'on tînt du feu continuellement allumé sur son autel: *Ignis in altari meo semper ardebit*[1]. Saint Grégoire dit que nos cœurs sont les autels où Dieu veut voir brûler continuellement son divin amour. C'est pour cela que le Père éternel, non content de nous avoir donné son fils pour nous sauver par sa mort, a voulu nous donner en outre le Saint-Esprit, pour habiter dans nos âmes et y entretenir continuellement le feu de la divine charité. Et Jésus-Christ lui-même a déclaré qu'il était venu sur la terre précisément pour allumer ce feu sacré dans nos cœurs, et qu'il ne désirait autre chose que de l'y voir continuellement entretenu : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accendatur*[2]? C'est pourquoi, dès qu'il fut monté au ciel, il nous envoya son Saint-Esprit, son amour lui faisant oublier les injures et les ingratitudes qu'il avait reçues des hommes durant sa vie mortelle. O bien-aimé Rédempteur, vous nous aimez donc encore depuis que vous êtes au ciel tout rayonnant de gloire, comme vous nous aimiez sur la terre, tandis qu'on vous abreuvait de fiel et d'ignominie! Aussi le Saint-Esprit a-t-il voulu apparaître dans le cénacle sous la forme de langues de feu : *Et apparuerunt dispertitæ linguæ tanquam ignis*[3]. Et c'est pour cela que la

[1] (*Levit.* VI, 19.) — [2] (*Luc.* XII, 49.) — [3] (*Act.* II, 3.)

sainte Eglise met la prière suivante dans la bouche de ses enfants: *Illo nos igne, quæsumus, Domine, Spiritus inflammet, quem Dominus Jesus Christus misit in terram, et voluit vehementer accendi.* Voilà quel est le feu divin qui a brûlé dans le cœur des Saints, et qui leur a donné la force de faire de si grandes choses pour Dieu: voilà ce qui leur a fait aimer leurs ennemis et désirer les mépris, qui les a portés à se dépouiller de tous les biens de la terre, et à embrasser avec joie les tourments et la mort même. L'amour ne peut jamais demeurer oisif, et il ne dit jamais: C'est assez. Une âme qui aime Dieu, plus elle entreprend pour son bien-aimé, plus elle brûle d'entreprendre, afin de lui être agréable et de mériter de plus en plus son affection. Ce feu divin s'allume par l'oraison mentale: *In meditatione mea exardescet ignis*[1] Si donc nous désirons avoir un grand amour pour Dieu, aimons la prière; elle est la bienheureuse fournaise, où s'allume cette ardeur divine.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon Dieu, jusqu'à ce jour je n'ai rien fait pour vous, qui avez fait pour moi de si grandes choses. Malheureux! ma tiédeur devrait vous porter à me repousser loin de votre présence. Ah! Esprit-Esprit, *fove quod est frigidum*, délivrez-moi de cette froideur glaciale, et allumez dans mon cœur un désir ardent de vous être agréable. Je renonce actuellement à toutes mes satisfactions, et je choisirais plutôt la mort, que la moindre des choses qui pourrait vous déplaire. Vous avez apparu aux hommes sous la forme de langues de feu; je vous consacre ma langue, afin qu'elle ne soit plus pour moi une occasion de péché. O Dieu, vous me l'aviez donnée pour que je l'employasse à chanter vos louanges, et je m'en suis servi pour vous outrager et pour porter les autres à vous offenser! J'en éprouve une vraie douleur au fond de mon âme. Ah! pour l'amour de Jésus-Christ, qui vous a tant honoré par l'u-

[1] *(Ps.* XXXVIII, *4.)*

sage qu'il a fait de sa langue durant le cours de sa vie, faites que dorénavant je ne cesse de vous honorer en chantant vos louanges, en invoquant souvent votre secours, en parlant toujours de votre bonté et de l'amour infini que vous méritez. Je vous aime, ô mon souverain bien, je vous aime, ô Dieu d'amour. O Marie, vous êtes la plus chère épouse du Saint-Esprit; obtenez-moi la grâce d'être embrasé de ce feu sacré.

DEUXIÈME MÉDITATION

L'amour divin est une lumière qui éclaire.

Un des plus grands préjudices que nous a causés le péché d'Adam, c'est l'obscurcissement de notre raison, par les passions qui nous offusquent l'esprit. Malheur à l'âme qui se laisse dominer par quelque passion! La passion est un nuage et un voile épais qui nous empêche de voir la vérité. Comment peut-on fuir le mal, quand on ne sait pas où le mal se trouve? Plus la mesure de nos péchés se comble, plus devient épais l'obscurcissement qui obsède nos âmes. Mais c'est au Saint-Esprit, appelé pour cette raison *lux beatissima*, qu'il appartient non-seulement d'embraser nos cœurs du feu de l'amour divin, mais aussi de dissiper les ténèbres de nos âmes, en nous faisant connaître la vanité des biens terrestres, le prix infini de ceux de l'éternité, l'importance du salut, la valeur immense de la grâce, la bonté de Dieu, l'amour parfait que nous lui devons, et l'amour infini qu'il nous porte. *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei*[1]. L'homme plongé dans la fange des plaisirs terrestres ne connaît guère ces vérités; et c'est pourquoi le malheureux aime ce qu'il devrait haïr, et hait ce qu'il devrait aimer. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi s'écriait: O amour qui n'êtes point connu, ô amour qui n'êtes point aimé! C'est aussi ce qui faisait dire à Sainte Thérèse, que Dieu n'est point aimé parce qu'il n'est

[1] (I *Cor.* II, 14.)

connu. De là vient que les Saints ne se lassaient pas de demander à Dieu de les éclairer. *Emitte lucem tuam: Illumina tenebras meas: Revela oculos meos.* Sans doute, parce que sans lumière on ne saurait éviter les précipices, ni surtout trouver Dieu.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O saint et divin Esprit, je crois que vous êtes vraiment Dieu, et qu'avec le Père et le Fils, vous êtes un seul Dieu. Je vous adore, et je vous reconnais pour le souverain dispensateur des lumières à l'aide desquelles vous m'avez fait connaître le mal que j'ai commis en vous offensant, et l'obligation où je suis de vous aimer Je vous remercie, et je me repens par-dessus toutes choses de vous avoir offensé. Je méritais que vous m'abandonnassiez dans mes ténèbres, mais je vois bien que vous ne m'avez point encore abandonné. Continuez de m'éclairer, ô Esprit éternel, continuez de me rendre sensible votre infinie bonté, et de me donner la force qui m'est nécessaire pour vous aimer dorénavant de tout mon cœur. Ajoutez grâce sur grâce, afin de me faire une douce et sainte violence, et de me contraindre à ne plus aimer que vous. Je vous le demande par les mérites de Jésus-Christ. Je vous aime, ô mon souverain bien, je vous aime plus que moi-même. Je veux être tout à vous; acceptez le don que je vous fais de moi, et ne permettez pas que je me sépare jamais de vous. O Marie, ô ma mère, assistez-moi toujours par votre sainte intercession.

TROISIÈME MÉDITATION

L'amour est un breuvage qui désaltère.

L'amour divin est encore appelé une fontaine vivante, *fons vivus, ignis, charitas.* Notre Rédempteur dit à la Samaritaine: « Celui qui boira de cette eau que je lui donnerai, cessera à

jamais d'avoir soif[1]. » L'amour est une eau qui désaltère: celui qui aime Dieu de tout son cœur, ne demande rien de plus, parce qu'il trouve en Dieu tous les biens réunis; en sorte que, content de Dieu, il est continuellement joyeux, et il ne cesse de dire: *Deus meus, et omnia.* O mon Dieu, vous êtes tout mon bien. Mais c'est aussi pourquoi Dieu se plaint de tant d'âmes qui mendient auprès des créatures des plaisirs vils et passagers, et qui le quittent, lui qui est le bien infini et la source d'où découle toute joie: *Me dereliquerunt fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas*[2] Cependant, Dieu qui nous aime, et qui désire nous voir tous heureux, ne cesse d'appeler tous les hommes et de leur dire: *Qui sitit, veniat ad me*[3]. Que celui qui désire être heureux vienne à moi, et par le don de l'Esprit-Saint, je satisferai ses désirs dans cette vie et dans l'autre. *Qui credit in me*, continue-t-il, *sicut dicit Sciptura, flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ*[4] Celui donc qui croit, et qui aime Jésus, sera enrichi d'un si grand nombre de grâces, qu'il sortira abondamment de son cœur, c'est-à-dire de sa volonté, des sources nombreuses de saintes vertus, qui seront suffisantes pour lui conserver la vie, et pour la communiquer de plus aux autres hommes. Et cette eau était précisément le Saint-Esprit, l'amour substantiel du Père, que Jésus-Christ promit de nous envoyer du ciel après son ascension[5].

La clef qui ouvre les canaux où cette eau est renfermée est la sainte prière, qui nous obtient toute sorte de biens en vertu de la promesse: « Demandez, et vous recevrez[6]. » Nous sommes aveugles, pauvres et faibles; mais la prière nous obtient la lumière, la richesse et la force. Théodoret disait:

[1] Qui autem biberit ex hac aqua, quam ego dabo ei, non sitiet in æternum. (*Joan.* IV, 13.)

[2] (*Jerem.* II, 12.) — [3] (*Joan.* VII, 37.) — [4] (*Ibid.* 38.)

[5] Hoc autem dixit de Spiritu, quem accepturi erant credentes in eum ; nondum enim erat Spiritus datus, quia Jesus nondum erat glorificatus. (*Joan.* VII, 39.)

[6] Petite et accipietis.

« La prière seule suffit pour pouvoir tout obtenir[1]. » Celui qui prie, reçoit toutes les grâces qu'il désire. Dieu a la volonté de nous donner ses grâces, mais il veut que nous les lui demandions.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Domine, da mihi hanc aquam. Mon Jésus, je vous prierai, comme autrefois la Samaritaine; donnez-moi cette eau de votre amour, qui me fasse oublier tout ce qui est terrestre, pour ne m'occuper que de vous, ô amabilité infinie. *Riga quod est aridum.* Mon âme est dans l'aridité, et elle ne produit autre chose que des rejetons et des épines de péchés; ah! fertilisez-la par votre grâce, afin qu'elle produise quelques fruits pour votre gloire, avant que la mort ne la sépare de mon corps. O source d'eaux vives! ô souverain bien! que de fois ne vous ai-je pas quitté pour me jeter imprudemment dans les bourbiers du monde qui m'ont privé de votre saint amour! Ah! pourquoi ne suis-je pas mort mille fois, plutôt que de vous offenser! Mais, ô mon Dieu je ne veux chercher que vous à l'avenir; secourez-moi, et faites que j'accomplisse mes résolutions. Marie, mon espérance, tenez-moi toujours sous votre manteau.

QUATRIÈME MEDITATION

L'amour est une rosée qui féconde.

La sainte Eglise met la prière suivante dans la bouche de ses enfants : *Sancti Spiritus corda nostra mundet infusio, et sui roris intima aspessione fecundet.* L'amour féconde les bons désirs, les saints propos et les saintes œuvres que l'âme produit. Ce sont là les fruits et les fleurs que la grâce du Saint-Esprit fait éclore en nos âmes. L'amour est encore appelé une rosée, parce qu'il tempère les ardeurs des appétits désordonnés, et qu'il apaise le feu des passions. C'est pour cela que le

[1] Oratio, cum sit una, omnia potest.

Saint-Esprit est encore appelé douce température et rafraîchissement : *In æstu temperies...* et *dulce refrigerium.* Cette divine rosée se répand dans nos cœurs au temps de la prière. Un quart d'heure d'oraison suffit pour éteindre toute passion de haine ou d'amour désordonné, quelque ardente qu'elle soit en nous. *Introduxit me rex in cellam vinariam ; ordinavit in me charitatem* [1] La sainte méditation est justement ce cellier où l'amour se régle et où l'on apprend à aimer le prochain comme soi-même, et Dieu par-dessus toutes choses. Celui qui aime Dieu aime la prière ; et il est moralement impossible que celui qui n'aime point l'oraison surmonte ses passions.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O saint et divin Esprit, je ne veux plus vivre pour moi-même ; mais je veux employer tous les jours qui me restent à vous aimer et à vous être agréable. C'est à ce dessein que je vous prie de me donner le don de l'oraison. Venez vous-même dans mon cœur, et enseignez-moi à la faire comme il faut. Donnez-moi la force pour que je n'abandonne point par ennui ce pieux exercice, lorsque je serai dans l'aridité ; donnez-moi l'esprit de prière, savoir, la grâce de prier toujours et de choisir les prières qui sont les plus chères à votre cœur divin. J'étais perdu par mes péchés, mais je vois, par les saintes ruses que vous avez employées à mon égard, que vous voulez me sanctifier et me sauver. Hé bien ! je veux me sanctifier pour vous être agréable, et pour aimer davantage votre bonté infinie. Je vous aime, ô mon souverain bien, mon amour, mon tout ; et, parce que je vous aime, je me donne entièrement à vous. O Marie, mon espérance, protégez-moi.

[1] (*Cant.* II' 4.)

CINQUIÈME MÉDITATION

L'amour est un repos qui délasse.

En outre, l'amour est appelé *in labore requies, in fletu solatium*. L'amour est un repos qui délasse, puisque sa principale fonction est d'unir la volonté de celui qui aime avec la volonté de l'objet aimé. L'âme qui aime Dieu, dans tous les affronts qu'elle reçoit, dans toutes les douleurs qu'elle endure, dans toutes les pertes qu'elle éprouve, se soumet à sa volonté, et pour se calmer, il lui suffit de savoir qu'elle souffre ces maux par la volonté de l'objet aimé. En disant seulement : Ainsi le veut mon Dieu, elle trouve le contentement et la paix dans toutes les tribulations de la vie. C'est cette paix qui surpasse tous les plaisirs des sens : *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum* [1]. Sainte Marie Madeleine de Pazzi se sentait remplie de joie à dire seulement ces paroles : Volonté de Dieu.

Dans cette vie, chacun doit porter sa croix ; mais Sainte Thérèse dit que la croix est dure pour celui qui la traîne, et douce pour celui qui l'embrasse. C'est ainsi que le Seigneur sait à propos blesser et guérir. *Vulnerat et medetur*, comme dit le saint homme Job [2] L'Esprit-Saint, par la douceur de son onction, rend douces et aimables les ignominies et les douleurs. *Ita, Domine, quoniam sic fuit placitum ante te* [3]. C'est ce que nous devons dire dans toutes les adversités qui nous arrivent : Que cela soit ainsi, Seigneur, puisque cela vous a plu ainsi. Et lorsque la crainte de quelque malheur temporel qui peut nous arriver vient nous troubler, disons toujours : Faites, ô mon Dieu ; j'accepte de bon cœur tout ce que vous ferez. Enfin, c'est une pratique fort utile que de s'offrir à Dieu souvent, comme faisait Sainte Thérèse, dans le cours de la journée.

[1] (*Philip*.. IV, 7.) — [2] (*Job*. V, 10.)
[3] (*Matth*. XI, 26.)

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah! mon Dieu, combien de fois, pour faire ma volonté, ne me suis-je point opposé à la vôtre avec mépris! Je m'afflige de ce malheur plus que de tout autre. Seigneur, doιénavant je veux vous aimer de tout mon cœur. *Loquere, Domine, quia audit servus tuus.* Dites-moi ce que vous voulez que je fasse, et je le ferai. Mon unique désir, mon unique amour sera toujours votre volonté. O Esprit-Saint, aidez ma faiblesse. Vous êtes la bonté même, comment pourrais-je aimer autre chose que vous? Attirez donc à vous toutes mes affections par la douceur de votre saint amour. J'abandonne tout pour me donner tout à vous; acceptez-moi et secourez-moi. O ma mère Marie, je me confie en vous.

SIXIÈME MÉDITATION

L'amour est la vertu qui donne la force.

Fortis ut mors dilectio [1], «l'amour est fort comme la mort.» De même qu'il n'y a aucune force créée qui puisse résister à la mort, de même il n'existe pour une âme aimante aucune difficulté qui ne cède aux efforts que lui inspire son amour. Lorsqu'il est question de plaire à l'objet aimé, l'amour surmonte tout, pertes, mépris et douleurs. *Nihil tam durum, quod non amoris igne vincatur* La marque la la plus certaine à laquelle on peut reconnaître si une âme aime véritablement son Dieu, c'est la fidélité à son amour dans la prospérité comme dans l'adversité. Saint François de Sales disait que Dieu est aussi aimable lorsqu'il nons console que lorsqu'il nous afflige, parce qu'il fait tout par amour([a]). Et même, lors-

[1] *(Cant.* VIII, 8.)

(*a*) « Il faut supporter amoureusement les adversités, puisqu'elles procèdent de la même main du Seigneur, également aimable lorsqu'elle distribue les afflictions comme quand elle donne les consolations. (*Traité de l'amour de Dieu, livre IX, chap. II,* Œuv. t. 55, *p.* 250.) (*L'éditeur.*)

qu'il nous châtie le plus en cette vie, c'est alors qu'il nous aime davantage. Saint Jean Chrysostome estimait plus heureux saint Paul enchaîné, que saint Paul ravi jusqu'au troisième ciel. C'est pour cette raison que les saints martyrs se réjouissaient au milieu des tourments, et qu'ils en remerciaient le Seigneur, comme de la plus grande faveur qui leur fût départie, puisqu'elle leur donnait occasion de souffrir pour son amour. Et les autres saints qui n'ont point trouvé de tyrans pour les tourmenter se sont faits, en quelque sorte, les bourreaux d'eux-mêmes, par la grandeur de leur pénitence, afin d'être agréables à Dieu par ce moyen. Saint Augustin dit que celui qui aime ne se fatigue point, ou que, s'il se fatigue, cette fatigue même lui est agréable : *In eo quod amatur, aut non laboratur, aut ipse labor amatur.*

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Dieu de mon âme, je dis que je vous aime, mais quelles preuves vous donné-je de mon amour? aucune. C'est donc une marque que je ne vous aime pas, ou que je ne vous aime point assez. O mon Jésus, envoyez-moi donc le Saint-Esprit : qu'il vienne pour me donner la force de souffrir pour votre amour, et de faire quelque chose pour vous avant que la mort ne me surprenne. Ah ! mon bien-aimé Rédempteur, ne permettez pas que je meure dans cet état de froideur et d'ingratitude où j'ai été jusqu'ici. Donnez-moi le courage pour aimer à souffrir, afin que j'expie ainsi tant de péchés qui m'ont fait mériter l'enfer. O mon Dieu ! toute bonté et tout amour, vous désirez habiter dans mon âme, de laquelle je vous ai chassé tant de fois ; venez, habitez-y, possédez-la, et convertissez-la entièrement à vous. Je vous aime, ô mon Seigneur, et saint Jean m'assure que vous habitez avec celui qui vous aime : *Qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo*[1] Puis donc que nous êtes avec moi, agrandissez les flam-

[1] (*Joan.* XIV, 16.)

mes, fortifiez les chaînes de votre sainte dilection, afin que je ne désire, que je ne cherche, et que je n'aime jamais autre chose que vous, et qu'ainsi lié, je ne me sépare jamais plus de votre saint amour. Je veux être à vous, ô mon Jésus, et tout à vous. O mon avocate et ma reine Marie, obtenez-moi amour et persévérance.

SEPTIÈME MÉDITATION

L'amour fait que Dieu habite en nos âmes.

Le Saint-Esprit s'appelle hôte de l'âme, *dulcis hospes animæ.* C'est la grande promesse que Jésus-Christ a faite à celui qui l'aime, lorsqu'il a dit : Si vous m'aimez, je prierai mon père, et il vous enverra le Saint-Esprit, afin qu'il habite toujours en vous : *Si diligitis me, mandata mea servate, et ego rogabo patrem, et alium paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum.* Car le Saint-Esprit n'abandonne jamais que les âmes qui le repoussent : *non deserit, nisi deseratur.*

Dieu habite donc dans une âme qui l'aime, mais il déclare qu'il n'est point satisfait si nous ne l'aimons de tout notre cœur. Saint Augustin rapporte que le sénat romain ne voulut point admettre Jésus-Christ au nombre de ses Dieux, parce qu'il est, disaient les sénateurs, un Dieu superbe, qui veut être adoré seul. Cela est vrai ; Jésus-Christ ne veut point avoir de compagnons dans un cœur qui l'aime, il veut être seul à y habiter, il veut être aimé seul ; et lorsqu'il n'est point l'unique objet de notre amour, il porte envie, pour ainsi parler, comme le dit saint Jacques, à ces créatures qui lui ravissent une portion d'un cœur qu'il voudrait posséder seul[1]. En un mot, comme le dit saint Jérôme, Jesus est jaloux, *zélotypus est Jesus.* C'est pourquoi l'époux céleste fait l'éloge de l'âme qui, semblable à la tourterelle, vit dans la solitude et l'oubli du monde[2] :

[1] An putatus, quia inaniter scriptura : Ad invidiam concupiscit vos spiritus, qui habitat in vobis? *(Jac.* IV, 5.)

[2] (*Cant.* IV, 12.)

Pulchræ sunt genæ tuæ sicut turturis ; parce qu'il ne veut pas que le monde ait aucune part à un amour qu'il désire avoir tout entier pour lui. C'est pour cela encore qu'il loue son épouse, en l'appelant un jardin fermé : *Hortus conclusus soror mea sponsa*[1], c'est-à-dire fermé à tout amour terrestre. Pensez-vous donc que Jésus-Christ ne merite pas tout notre amour ? *Totum tibi dedit, nihil sibi reliquit,* dit saint Chrysostome. Il vous a donné tout son sang et sa vie tout entière, il ne lui reste plus rien à vous donner.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Ah ! mon Dieu, je le vois, vous voulez que je sois tout à vous. Je vous ai si souvent chassé de mon âme, et vous n'avez point dédaigné d'y revenir pour vous unir à moi. De grâce, prenez maintenant possession de tout moi-même. Je me donne aujourd'hui tout à vous ; acceptez-moi, mon Jésus, et ne permettez pas qu'à l'avenir il m'arrive de vivre même un seul instant séparé de vous. Vous me cherchez, et je ne cherche autre chose que vous. Vous voulez mon âme, et mon âme ne veut rien autre chose que vous. Vous m'aimez et je vous aime : et puisque vous m'aimez, enchaînez-moi à vous, afin que je ne me sépare jamais plus de vous. O reine du ciel, je mets toute ma confiance en vous.

HUITIÈME MÉDITATION

L'amour est un objet qui tient attaché son sujet.

Comme le Saint-Esprit, qui est l'amour incréé, est un lien indissoluble qui attache le Père avec le Verbe éternel, ainsi il unit encore l'âme avec son Dieu. Saint Augustin a dit que la charité est la vertu qui nous unit à Dieu : *Charitas est virtus conjungens nos Deo.* Et saint Laurent Justinien dans son transport de joie : O amour ! ton lien a donc une telle force qu'il

[1] (*Cant.* IV, 2.)

ait pu enchaîner Dieu à nos âmes! *O charitas, quam magnum est vinculum tuum, quo Deus ligari potuit!* Les liens du monde sont des liens de mort, mais les liens de Dieu sont des liens de vie et de salut : *vincula illius alligatura salutaris*, a dit l'Ecclésiastique [1] Sans doute, parce que les liens de Dieu, par le moyen de l'amour, nous unissent à lui, qui est notre véritable et unique vie.

Avant la venue de Jésus-Christ, les hommes fuyaient Dieu, et, attachés qu'ils étaient à la terre, ils refusaient de s'unir à leur créateur ; mais le Seigneur, qui est si aimant, les a attirés à lui par des liens d'amour, comme il l'avait promis par le prophète Osée : *In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis* [2] Ces liens sont les bienfaits dont il nous comble, les lumières qu'il nous donne, les invitations qu'il nous fait de l'aimer, les promesses du paradis, mais surtout le don qu'il nous a fait de Jésus-Christ dans le sacrifice de la croix et dans le sacrement de l'autel, et enfin, le don du Saint-Esprit. En conséquence le prophète s'écrie : *Solve vincula colli tui, captiva filia Sion* [3] ; comme pour dire à chacun de nous : O âme, qui as été créée pour le ciel, brise les liens qui t'attachent à la terre, et unis toi à Dieu par les liens de son amour. *Charitatem habete, quod est vinculum perfectionis*, écrivait saint Paul aux Colossiens [4] ; il appelait la charité, c'est-à-dire l'amour que nous avons en Dieu, le lien de la perfection, parce que cet amour est un lien qui attache ensemble avec soi toutes les vertus, et rend dès lors parfaite l'âme qui le possède. *Ama, et fac quod vis*, disait saint Augustin : aimez Dieu, et faites ce que vous voudrez : oui, car celui qui aime Dieu cherche à éviter tout ce qui pourrait lui déplaire, et s'applique en toutes choses à ne faire que ce qui lui plaît.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon cher Jésus, vous m'avez trop obligé à vous aimer, mon amour vous a coûté trop cher ; je serais trop ingrat, si je vous

[1] (*Eccli.* VI, 31.) — [2] (*Ose.* XI, 4.)
[3] (*Isa.* LII, 2.) — [4] (*Col.* III, 14.)

aimais peu, ou si je divisais mon cœur entre vous et les créatures, après que vous m'avez donné votre sang et votre vie. Je veux me détacher de tout, et placer en vous seul toutes les affections de mon cœur. Mais je suis bien faible pour mettre en œuvre le désir que vous m'inspirez ; ô vous qui me le donnez, donnez-moi encore la grâce de le mettre en pratique. O mon Jésus, percez mon pauvre cœur d'une flèche de votre amour, afin que je languisse du désir de vous déplaire, et que mon cœur se liquéfie à force de vous aimer ; que je vous cherche et que je soupire sans cesse après vous, et que je vous trouve toujours. Mon Jésus, c'est vous seul que je veux, et rien de plus. Faites que je répète toute ma vie, et particulièrement à l'heure de ma mort, ces mêmes paroles : C'est vous seul que je veux, rien de plus. O Marie, ma mère, faites que dorénavant je ne veuille rien autre chose que Dieu.

NEUVIÈME MÉDITATION

L'amour est un trésor qui renferme tous les biens.

L'amour est ce trésor dont parle l'Evangile, lorsqu'il dit qu'il faut tout quitter pour l'acquérir : oui, parce que l'amour nous rend participants de l'amitié de Dieu : *Infinitus est thesaurus, quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitæ Dei*[1] Homme, disait saint Augustin, pourquoi te mettre à la recherche de tant de biens divers ? n'en cherche qu'un, mais que ce seul bien soit celui qui renferme tous les autres. Mais ce bien, qui est Dieu lui-même, nous ne pourrons le trouver qu'à condition de renoncer à tous ceux de la terre. Sainte Thérèse disait Détachez votre cœur des créatures, et vous trouverez Dieu. Qui trouve Dieu, trouve, en Dieu tout ce qu'il désire : *Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui*[2]. Le cœur humain est sans cesse à la recherche de biens qui puissent le rendre heureux ; mais s'il cherche sa félicité dans les créatures, il n'atteindra jamais son but, quelques satisfactions qu'il

[1] (*Sap.* VII, 14.) — [2] (*Ps.* XXXVI, 4.)

en reçoive. Au contraire, s'il ne cherche que Dieu, Dieu satisfera tous ses désirs. Quels sont, même ici-bas, les plus heureux, sinon les saints ? Pourquoi cela ? parce qu'ils ne veulent et ne cherchent que Dieu. Un prince, allant à la chasse, vit un solitaire qui courait dans les bois, et il lui demanda ce qu'il faisait dans ce désert. Et toi prince, lui répliqua le solitaire, que cherches-tu ? Moi, dit le prince, je vais à la chasse des bêtes sauvages. Et moi, riposta l'ermite, je vais à la chasse de Dieu.

Un tyran présentait de l'or et des pierres précieuses à saint Clément ([a]), afin de l'engager à renier Jésus-Christ ; mais le saint s'écria en poussant un soupir : Quoi ! mettre en parallèle un Dieu avec un peu de boue ! Bienheureux qui sait connaître ce trésor de l'amour divin, et qui fait ses efforts pour l'obtenir ! Celui qui l'obtient aura le courage de se dépouiller de tout, pour ne plus posséder autre chose que Dieu. Saint François de Sales disait : Lorsque le feu a pris dans une maison, on jette tous les effets qu'elle contient par la fenêtre. Et le P Paul Segneri le jeune, ce grand serviteur de Dieu, disait que l'amour est un voleur qui nous dépouille de toutes les affections lerrestres, jusqu'à nous forcer de dire : Et que puis-je vouloir autre chose que vous, ô mon souverain Seigneur ?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon Dieu, jusqu'à ce jour, je ne vous ai point cherché, mais je me suis cherché moi-même ainsi que mes satisfactions, et pour me les procurer je vous ai tourné le dos, ô mon souverain bien. Mais ces paroles du prophète Jérémie me consolent ; *Bonus est Dominus animæ quærenti illum* [1] Il m'assure que vous êtes toute bonté pour qui que ce soit qui vous cherche. Mon bien-aimé Seigneur, je reconnais le mal que j'ai commis en vous quittant, et j'en suis marri de tout mon

[1] *(Thren.* III, 25.)
(*a*) Il s'agit ici du martyr Saint Clément, évêque d'Ancyre.
(*L'éditeur.)*

cœur. Je reconnais aussi le trésor infini qui est en vous, et, dans la résolution où je suis de ne point abuser de ce rayon de lumière, j'abandonne tout, et je vous choisis pour mon unique amour. Mon Dieu, mon amour, mon tout, je vous désire, je vous aime et je soupire après vous. Ah! venez, Esprit-Saint, et par le feu de votre saint amour, détruisez en moi toute affection qui n'est point pour vous. Faites que je sois tout à vous, et que pour vous être agréable, je me rende vainqueur de toutes mes passions. O Marie, ma mère et mon avocate, aidez-moi du secours de vos prières.

DIXIÈME MÉDITATION

Moyens à employer pour obtenir l'amour de Dieu et notre sancttfication.

Celui qui aime le plus est celui qui se sanctifie le plus. Saint François de Borgia disait que la prière est le canal par où l'amour divin s'introduit dans nos cœurs, et que la mortification vient ensuite pour les détacher de la terre et pour les rendre capables d'être embrasés du feu sacré de la charité. Plus il y a d'affection terrestre dans un cœur, moins l'amour divin y trouve de place. *Sapientia nec invenitur in terra suaviter viventium*[1] Cest pour cela que les Saints ont travaillé de toutes leurs forces à mortifier leur amour-propre et leurs sens. Les saints sont peu nombreux ; mais il est nécessaire que nous vivions comme le petit nombre, si nous voulons nous sauver avec le petit nombre, *Vive cum paucis, si vis regnare cum paucis*, disait saint Jean Climaque. Et saint Bernard eisait dans le même sens : *Perfectum non potest esse nisi singulare.* Celui qui veut mener une vie parfaite doit vivre d'une manière singulière. Avant tout cependant, pour devenir saint, il est nécessaire d'avoir le désir de l'être. Désir, et de plus résolution. Il y en a qui désirent toujours, mais qui ne mettent jamais la main à l'œuvre. Sainte Thérèse disait que le démon ne craint point ces âmes irrésolues, et

[1] (*Job.* XXVIII, 13.)

qu'au contraire Dieu est l'ami des âmes généreuses. Le démon nous fait croire que le désir de faire de grandes choses pour Dieu est un désir orgueilleux. Sans doute, ce serait une pensée d'orgueil que de nous croire capables de faire de grandes choses pour Dieu, par nos propres forces ; mais il n'y a point d'orgueil à désirer de se sanctifier par la grâce de Dieu, et à dire avec saint Paul : *Omnia possum in eo qui me confortat.* Il faur donc s'encourager, se résoudre, et commencer. La prière peut tout. Ce que nous ne pouvons faire par nous-mêmes, nous le pourrons par le secours de Dieu, qui a promis de nous accorder tout ce que nous lui demandons. *Quodcumque volueritis, petetis, et fiet vobis*[1]

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon cher Rédempteur, vous désirez que je vous donne mon amour, et vous me commandez de vous aimer. Me confiant en votre miséricorde, j'oserai vous dire : Non, mon Dieu, le nombre prodigieux de mes péchés ne m'épouvante point, parce que je les hais à présent, et que je les déteste souverainement ; et parce que je n'ignore pas que vous oubliez les fautes d'une ame qui se repent et qui vous aime. Et comme je vous ai offensé plus que les autres, je veux vous aimer plus que les autres, avec le secours de votre grâce, qui, je l'espère, ne me manquera jamais. Mon Seigneur, vous voulez que je me sanctifie, et je veux me sanctifier, pour vous être agréable. Je vous aime, bonté infinie : je me donne tout à vous. Vous êtes mon unique amour. Acceptez mon cœur, faites que je sois tout à vous, et ne permettez pas que je fasse jamais rien qui puisse vous déplaire. Faites que je me consume tout entier pour vous, comme vous vous êtes tout consumé pour moi. O Marie, ô l'épouse la plus aimée de l'Esprit-Saint, obtenez-moi amour et fidélité.

[1] (*Joan.* xv, 7.)

MÉDITATIONS

SUR LE GRAND MYSTÈRE DE L'INCARNATION DU VERBE ÉTERNEL, ET SUR L'ŒUVRE DE LA RÉDEMPTION DU GENRE HUMAIN.

PREMIÈRE MÉDITATION

Sur l'amour que Dieu nous a témoigné dans l'incarnation du Verbe.

Et Verbum caro factum est. Et le Verbe s'ést fait chair[1]

1. Dieu nous a créés pour l'aimer en cette vie, et pour le posséder en l'autre; mais ingrats que nous sommes, en commettant le péché nous nous sommes révoltés contre Dieu, nous lui avons refusé l'obéissance, et c'est pourquoi nous avons été privés de la grâce divine, exclus du paradis et de plus condamnés aux peines éternelles de l'enfer. Nous voilà donc tous perdus. Mais ce Dieu de bonté, touché de compassion pour nous, résolut d'envoyer sur la terre un Rédempteur, afin de nous relever d'une si terrible chute.

2. Mais quel sera ce Rédempteur? sera-ce un ange, un séraphin? non, mais pour nous montrer l'amour qu'il nous porte,

[1] (*Joan.* I, 14.)

Dieu nous envoie son propre fils[1]. Il envoie son fils unique se revêtir de cette même chair qui nous est commune à nous autres pécheurs, mais sans la souillure du péché ; il veut que par ses souffrances et par sa mort il satisfasse pour nos crimes à la divine justice, et en nous obtenant la remise de la peine éternelle, nous rende dignes de la divine grâce et d'une gloire sans fin.

Je vous rends grâces, ô mon Dieu, au nom de tous les hommes. Ainsi donc, si vous n'aviez pas pensé à nous sauver, nous tous autres hommes, et moi en particulier, nous serions à jamais perdus.

3. Considérons l'amour infini que Dieu a montré pour nous dans cette grande œuvre de l'incarnation du Verbe, en voulant que son fils vînt sacrifier sa vie par la main des bourreaux sur une croix dans un abîme de douleurs et d'ignominies, pour nous obtenir, avec le pardon de nos péchés, le salut éternel. O bonté sans bornes ! ô miséricorde infinie ! ô amour incompréhensible ! Un Dieu se faire homme et venir mourir pour de misérables vers de terre tels que nous !

Ah mon Sauveur ! faites-moi connaître combien vous m'avez aimé. afin que la vue de votre amour me fasse comprendre toute la grandeur de mon ingratitude. Par votre mort vous m'avez retiré de l'état de perdition où j'étais réduit, et moi ingrat, je vous ai tourné le dos, pour retourner à ce qui avait déjà causé ma perte ! Je me repens par-dessus tout de vous avoir fait cette injure : pardonnez-moi, ô mon Sauveur, et sauvez-moi du péché pour toujours ; ne permettez pas qu'il m'arrive de perdre encore votre grâce. Je vous aime, ô mon cher Jésus ! vous êtes mon espérance et mon amour. O divine mère de cet incomparable fils, Marie recommandez-lui mon âme !

[1] Misit filium suum in similitudinem carnis peccati. (*Rom.* VIII, 3.)

DEUXIÈME MÉDITATION

Bonté de Dieu dans l'œuvre de l'incarnation.

I. *Et incarnatus est de Spiritu sancto, ex Maria virgine, et homo factus est.* Il s'est incarné par l'opération du Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie, et il s'est fait homme (Symb. Const.)

Dieu créa Adam, et l'enrichit de dons ; mais l'homme dans son ingratitude, l'outragea en lui préférant le péché, et c'est ainsi que ce misérable perdit pour lui et tous ses descendants la grâce de Dieu et le bonheur du paradis. Voilà donc tout le genre humain perdu, et perdu sans remède. L'homme avait offensé Dieu, et se trouvait hors d'état de satisfaire dignement à sa justice ; il fallut donc qu'une personne divine satisfît pour l'homme. Que fait le Père éternel pour remédier à ce malheur ? Il charge son propre fils de se faire homme, en se revêtant d'une même chair que celle des hommes pécheurs, afin que par sa mort, il paie les dettes qu'il leur fallait acquitter à la divine justice, et leur obtienne ainsi le recouvrement de la grâce divine. O mon Dieu ! si votre bonté infinie n'eût-elle-même trouvé ce remède à nos maux, aurions-nous pu jamais demander, ou même imaginer, un tel remède ?

II. O Dieu ! Quel étonnement a dû causer aux anges cette merveilleuse invention de l'amour que vous avez témoigué à l'homme rebelle ! Que durent-ils dire en voyant le Verbe éternel se faire homme et prendre cette même chair dont les hommes pécheurs étaient revêtus, de sorte que ce Verbe incarné paraissait à la face du monde sous les traits d'une homme pécheur comme les autres hommes ? O mon Jésus ! combien ne vous sommes-nous pas obligés ! et combien ne vous ai-je pas plus d'obligations moi-même, qui vous ai offensé plus que les autres ! si vous n'étiez venu pour me sauver, que serais-je devenu pour toute l'éternité ? Qui aurait pu me déli-

vrer des peines que je mérite? Soyez éternellement loué et béni, ô mon Sauveur, pour une si grande charité.

III. Il est donc vrai que le fils de Dieu vient du ciel en terre se faire homme, qu'il y vient pour mener une vie de souffrances et mourir sur une croix pour l'amour des hommes : et les hommes qui croient cela aimeront tout autre objet que ce Dieu incarné! O Jésus, mon Sauveur! Je ne veux aimer que vous. Vous seul m'avez aimé, c'est vous seul que je veux aimer. Je renonce à tous les biens créés. Vous seul me suffisez, ô bien immense et infini! Si je vous ai offensé par le passé, je m'en repens maintenant, et je voudrais mourir de douleur, pour compenser, en quelque sorte, le déplaisir que je vous ai causé. Ah! ne permettez pas qu'à l'avenir je réponde encore par l'ingratitude à l'amour que vous m'avez témoigné. Non, mon Jésus, faites que je vous aime, et traitez-moi ensuite comme il vous plaira. O bonté infinie, ô amour infini, je ne veux plus vivre sans vous aimer. O mère de miséricorde, Marie, je vous prie de m'obtenir la grâce d'aimer toujours mon Dieu, oui, toujours.

TROISIÈME MÉDITATION

I. Considère, mon âme, comment le Père éternel, en nous donnant son fils bien-aimé pour notre Rédempteur, ne pouvait nous donner un plus puissant motif de nous confier en sa miséricorde, et d'aimer sa bonté infinie ; puisqu'il ne pouvait nous donner un gage plus assuré du désir qu'il a de notre salut, et de l'amour immense qu'il nous porte ; car en nous donnant son fils, il n'a plus rien qu'il puisse donner. Que tous les hommes louent votre immense charité, ô Dieu éternel!

II. *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis damnavit.* « Comment avec son fils ne nous a-t-il pas donné tout le reste[1] ? Dieu nous ayant donné son fils, qu'il aime autant que lui-même, comment pourrions-nous craindre qu'il voulût nous

[1] (*Rom.* VIII, 32.)

refuser quelque autre grâce, pourvu que nous lui en fassions la demande? S'il a donné son fils, il ne peut nous refuser le pardon des offenses que nous avons commises contre lui, lorsque nous en avons un véritable regret : il ne peut nous refuser la grâce de résister aux tentations, lorsque nous la lui demandons : il ne peut nous refuser son saint amour, lorsque nous lui en témoignons le désir ; il ne peut nous refuser le ciel, à moins que nous ne nous en rendions indignes en nous livrant au péché. Voici en quels termes Jésus lui-même nous l'assure : Quoi que ce soit que vous demandiez à mon père en mon nom, il vous le donnera[1] » Animé donc par une telle promesse, je vous demande, ô mon Dieu, pour l'amour de Jésus-Christ votre fils, de me pardonner toutes les injures que je vous ai faites. Donnez-moi la sainte persévérance dans votre grâce jusqu'à la mort. Accordez-moi votre saint amour, en sorte que je me détache de tout pour n'aimer plus que vous seul, ô bonté infinie. Faites enfin que je parvienne à la gloire du ciel, afin que là je vous aime de toutes mes forces, sans craindre de cesser jamais de vous aimer.

III. En un mot comme le dit l'Apôtre, en possédant Jésus-Christ, nous sommes devenus riches en toute sorte de biens, de façon qu'il n'est point de grâces qui nous manquent[2]. Oui, ô mon Jésus, en vous nous possédons tous les biens ; vous seul me suffisez ; pour vous seul je soupire. Si je vous ai éloigné de moi par mes habitudes vicieuses, je m'en repens maintenant de tout mon cœur. Seigneur, pardonnez-moi, et revenez à moi. Et si vous avez déjà pris possession de mon cœur, comme je l'espère, demeurez-y sans vous en éloigner jamais. Je dirai mieux, ne permettez pas que je vous repousse jamais de mon cœur. O mon Jésus? ô, Jésus, mon trésor, mon tout, je vous aime, je vous aime, je vous aime, et je veux vous aimer sans fin. O Marie, mon espérance, faites que j'aime toujours Jésus.

[1] Si quid petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis. (*Joan.* XVI, 23.)

[2] In omnibus divites facti estis in illo, ita ut nihil vobis desit in ulla gratia. (I *Cor.* I, 3.)

QUATRIEME MÉDITATIOM

I. *Ubi venit plenitudo temporis, misit Deus filium suum.* « Lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son fils[1] » Combien ne devons-nous pas remercier Dieu pour nous avoir fait naître depuis l'accomplissement du grand mystère de la rédemption humaine! C'est ce que signifient ces paroles *plenitudo temporis*, temps heureux par la plénitude des grâces que Jésus-Christ nous a obtenues en venant dans le monde. Combien n'eussions-nous pas été à plaindre, si nous nous étions trouvés sur la terre avant la venue de Jésus-Christ, avec tant de péchés dont nous nous rendons tous les jours coupables!

II. Oh! dans quel état misérable étaient les hommes avant l'arrivée du Messie! A peine le vrai Dieu était-il connu dans la Judée, et l'idolâtrie régnait dans toutes les autres parties du monde; jusque-là que nos pères adoraient des pierres, des arbres et même les démons. Ils adoraient tant de fausses divinités, tandis qu'ils n'aimaient ni ne connaissaient le vrai Dieu. Et maintenant encore, combien n'y a-t-il pas de royaumes où il se trouve à peine quelques catholiques, tandis que tous les autres sont ou infidèles, ou hérétiques, et il est indubitable que tous ceux-là se perdent! Combien d'actions de grâces ne devons-nous pas à Dieu, non-seulement pour nous avoir fait naître depuis la venue du Messie, mais encore pour avoir permis que nous reçussions le jour dans un pays où règne la vraie foi! O Seigneur, je vous en remercie. Malheur à moi si, après avoir commis un si grand nombre de fautes, j'avais à vivre au milieu des infidèles ou des hérétiques! Je reconnais, ô mon Dieu, que vous voulez me sauver; et moi, misérable, j'ai voulu si souvent me perdre en perdant votre grâce. O mon Rédempteur, ayez pitié de mon âme, que vous avez rachetée à un si grand prix.

[1] (*Gal.* IV, 4.)

III. *Misit filium suum, ut eos qui sub lege erant redimeret.* « Dieu a envoyé son fils pour racheter ceux qui étaient sous la loi[1] » Ainsi, l'esclave pèche, et en péchant se livre au pouvoir du démon ; et son souverain Seigneur vient lui-même le racheter par sa mort. O amour immense, ô amour infini d'un Dieu pour l'homme ! Il est donc vrai, ô mon Sauveur ! que si vous ne m'aviez racheté par votre mort, je serais perdu ! Que serais-je devenu, moi qui ai tant de fois mérité l'enfer par mes péchés? Donc, ô mon Jésus, si vous n'étiez point mort pour moi, je vous aurais perdu pour toujours, et il ne me resterait plus d'espérance de recouvrer votre grâce ni de voir un jour dans le ciel votre face divine ! O mon cher Sauveur ! je vous en remercie, et j'espère vous en remercier dans le ciel pendant toute l'éternité. Je me repens par-dessus toutes choses de vous avoir méprisé jusqu'ici. Je prends la résolution pour l'avenir de me résigner à toute sorte de peines, et de préférer tous les genres de mort, plutôt que de vous offenser Mais comme je vous ai trahi dans le passé, je puis vous trahir encore dans l'avenir. Oh ! mon Jésus, ne le permettez pas. *Noli me separari a te, noli me separari a te.* Je vous aime, bonté infinie, et je veux vous aimer toute ma vie et durant toute l'éternité. O ma reine et mon avocate, Marie, tenez-moi toujours sous votre manteau, et délivrez-moi du péché.

CINQUIÈME MÉDITATION

I. *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* « Il m'a aimé, et il s'est livré lui-même pour moi[2] » Si donc, ô mon Jésus, c'est pour l'amour de moi que vous avez embrassé une vie si pénible et une mort si amère, je puis bien dire que votre mort est mon bien, que vos douleurs sont mon bien, que vos mérites sont mon bien, et que vous-même vous êtes tout entier à moi, puisque c'est pour moi que vous vous êtes soumis à tant de souffrances. Ah ! mon Jésus, il n'y a pas de peines qui m'affligent

[1] (*Gal.* IV, 5.) — [2] (*Gal.* II, 20.)

plus, que de penser qu'il a été un temps où vous étiez à moi, et que je vous ai perdu tant de fois par ma faute. Pardonnez-moi, et attachez-moi si étroitement à vous, que je ne puisse plus jamais vous perdre. Je vous aime de toute mon âme. Vous voulez être tout à moi, et je veux être tout à vous.

II. Le fils de Dieu étant vrai Dieu, est infiniment heureux; et néanmoins, dit saint Thomas, il a tant fait et tant souffert pour l'homme, qu'on dirait qu'il ne peut être heureux sans lui: *Quasi sine ipso beatus esse non posset*[1]. Si Jésus-Christ avait eu à conquérir son bonheur sur la terre, qu'aurait-il pu faire de plus que ce qu'il a fait en se chargeant de nos faiblesses, et en prenant sur lui toutes nos infirmités, pour terminer enfin sa vie par une mort aussi infamante que l'a été la sienne? Mais non, il était innocent, il était saint, et il était heureux par sa nature: tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert, il l'a fait pour nous acquérir la grâce divine et le paradis que nous avions perdu. Malheureux est celui qui ne vous aime pas, ô mon Jésus, et qui n'est pas tout épris d'amour pour une si grande bonté.

III. Si Jésus-Christ nous avait permis de lui demander les plus grandes preuves qu'il pût nous donner de son amour, quel est celui qui aurait osé lui demander de se faire enfant comme nous, d'embrasser toutes nos misères, et même de devenir le plus pauvre, le plus méprisé, le plus maltraité de nous tous, jusqu'à mourir, à force de tourments, sur un bois infâme, maudit et abandonné de tous les hommes, et même de son Père éternel? Mais ce que nous n'aurions même jamais osé imaginer, il l'a imaginé et il l'a mis à exécution. Mon aimable Rédempteur, obtenez-moi donc cette grâce que vous m'avez méritée par votre mort. Je vous aime, et je me repens de vous avoir offensé. Prenez mon âme, je ne veux plus qu'elle soit sous le domaine du démon; je veux qu'elle vous appartienne entièrement, puisque vous l'avez acquise au prix de votre sang. Vous seul m'aimez, et c'est vous seul que je

[1] (*Opusc.* LXIII, c. 7.)

veux aimer. Epargnez-moi la peine de vivre sans vous aimer, et châtiez-moi ensuite comme vous le voudrez. Marie, mon refuge, la mort de Jésus et votre intercession sont toute mon espérance.

SIXIÈME MÉDITATION

I. *Dolor meus in conspectu meo semper* « Ma douleur est continuellement devant mes yeux[1]. » Toutes les afflictions et toutes les ignominies que Jésus-Christ a souffertes en sa vie et à sa mort lui ont été présentes dès le moment de sa naissance : *Dolor meus in conspectu meo semper* ; et à chaque instant il les offrait à son père, en expiation de nos péchés. Le Seigneur révéla à un de ses serviteurs que chaque péché des hommes lui avait fait souffrir, durant sa vie, de si grandes douleurs, qu'elles auraient suffi pour lui donner la mort, si la vie ne lui eût été conservée pour souffrir davantage. Voilà, ô mon Jésus, la belle reconnaissance que vous ont témoignée les hommes, et moi surtout ! Vous avez employé trente-trois années de votre vie pour me mériter le salut ; et moi, j'ai cherché, autant qu'il était en moi, à vous faire mourir de douleur, autant de fois que j'ai commis le péché !

II. Saint Bernardin de Sienne affirme que Jésus-Christ voyait distinctement chaque faute de chacun de nous[2] Chacun de nos péchés fut continuellement présent à notre Sauveur, et l'affligea immensément dès sa première enfance. Saint Thomas dit de plus[3], que la douleur qui résultait pour lui de la connaissance de l'injure faite à son père, et du préjudice que nous recevons de chacun de nos péchés, surpassait la douleur qu'ont eue ensemble tous les pécheurs contrits, y compris même ceux qui sont morts de pure contrition ; oui sans doute, car aucun pécheur n'est jamais parvenu à aimer Dieu ni son âme, au point où Jésus-Christ a aimé son père et nos âmes.

[1] *Ps.* xxxvii, 13.)
[2] Ad quamlibet culpam singularem habuit aspectum.
(3, *q.* 46, *a* 6, *ad* 4 m.)

Donc, ô mon Jésus, si personne ne m'a aimé plus que vous ne m'avez aimé, il est juste que je vous aime plus que tous les autres. Et même je ne veux aimer que vous, puisque je puis dire que vous êtes le seul qui m'ayez aimé.

III. L'agonie que Jésus-Christ souffrit au jardin des Olives, à la vue de nos iniquités, qu'il s'était chargé d'expier, il l'a endurée dès qu'il a pris un corps dans le sein de sa mère. Si donc Jésus-Christ n'a voulu avoir une vie toujours souffrante qu'à cause de nos péchés, nous ne devons, nous, nous affliger d'aucun autre mal que des péchés que nous commettons. O mon bien-aimé Sauveur, je voudrais mourir de douleur, quand je pense à tant d'amertumes que je vous ai causées durant ma vie. O mon amour, si vous m'aimez, comme je ne puis en douter, donnez-moi une douleur si vive de vous avoir offensé, que j'en meure de sensibilité, et qu'ainsi j'obtienne de vous, avec mon pardon, la grâce de vous aimer de toutes mes forces. Je vous donne mon cœur sans réserve, et si je ne puis vous le donner sans réserve, prenez-le vous-même, et enflammez-le tout entier de votre saint amour. O Marie, avocate des pécheurs, je me recommande à vous.

SEPTIÈME MÉDITATION

I. *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor, usquedum perficiatur !* « Je dois être baptisé d'un baptême ; et combien je me sens pressé jusqu'à ce que cela s'accomplisse [1] ! » Jésus pouvait nous sauver sans souffrir ; mais non, il a voulu embrasser une vie de douleurs et de mépris, privée de toute consolation terrestre, et une mort toute remplie d'amertumes et de désolations, uniquement pour nous faire comprendre l'amour qu'il nous portait, et le désir qu'il avait d'être aimé de nous. Il a soupiré sans cesse durant toute sa vie après le moment de sa mort, qu'il désirait offrir à son père pour nous obtenir le salut éternel. Et c'est ce désir qu'il avait qui lui a

[1] *(Luc.* XII, 50.)

fait dire : *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor, usquedum perficiatur ?* Il désirait être baptisé avec son propre sang, pour effacer non ses péchés, mais les nôtres. O amour infini, malheureux est celui qui vit sans vous connaître et sans vous aimer !

II. C'est ce même désir qui lui a fait dire plus tard, dans la nuit qui précéda le jour de sa mort : « J'ai désiré bien ardemment de manger cette pâque avec vous [1]. » Faisant entendre par ces paroles, que son unique désir n'avait été autre, durant toute sa vie, que de voir arriver le moment de sa passion et de sa mort, pour faire ainsi connaître à l'homme l'amour immense qu'il lui portait. O mon Jésus, vous désirez donc bien ardemment notre amour, puisque vous avez souffert la mort pour l'obtenir ! Comment donc pourrais-je refuser quelque chose à un Dieu qui a donné son sang et sa vie pour mon amour !

III. Saint Bonaventure dit que c'est une merveille de voir un Dieu souffrir pour l'amour des hommes, mais que c'en est une autre plus grande encore de voir les hommes avoir devant leurs yeux un Dieu qui souffre pour eux, qui tremble de froid comme tout autre enfant dans une étable, qui passe le temps de sa jeunesse à mener la vie d'un pauvre ouvrier dans une boutique, et qui meurt enfin, comme un criminel, sur une croix ; et ne point brûler d'amour pour ce Dieu si aimant, et en venir au contraire jusqu'à ne faire aucun cas de cet amour en lui préférant les misérables plaisirs d'ici-bas. Mais comment est-il possible qu'un Dieu soit ainsi amoureux des hommes, et que les hommes, si reconnaissants entre eux, soient si ingrats à l'égard de Dieu ? Ah ! mon Jésus, je me trouve encore du nombre de ces malheureux ingrats ! Dites-le-moi, comment avez-vous pu tant souffrir pour moi, en voyant les injures que je devais vous faire endurer ? Mais puisque vous m'avez souffert, et que vous voulez me sauver, donnez-moi maintenant

[1] Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum antequam patiar. (*Luc.* XXII, 15.)

une grande douleur de mes péchés, douleur qui égale mon ingratitude. Je hais et je déteste souverainement, ô mon Dieu, les dégoûts que je vous ai causés. Si j'ai méprisé jusqu'ici votre grâce, je l'estime maintenant plus que tous les royaumes de la terre. Je vous aime de toute mon âme, ô Dieu digne d'être infiniment aimé, et je ne désire vivre que pour vous aimer. Augmentez les flammes dont mon cœur doit brûler, et faites que je vous aime davantage. Rappelez-moi sans cesse l'amour que vous m'avez porté, afin que mon cœur ne cesse de brûler d'amour pour vous, comme le vôtre brûle d'amour pour moi. O cœur ardent de Marie, allumez dans mon pauvre cœur la flamme de l'amour divin.

HUITIÈME MÉDITATION

I. *Haurietis aquas in gaudio, de fontibus Salvatoris.*

« Vous puiserez joyeux à ces pures fontaines,
D'où jaillissent des eaux qui coulent toujours pleines ;
Aux sources du Sauveur [1] »

Nous avons en Jésus-Christ trois sources de grâces. 1° Une source de *miséricorde*, dans laquelle nous pouvons nous purifier de toutes les souillures de nos péchés. C'est à cette fin que notre Rédempteur si aimant a créé pour nous cette source fortunée, avec son précieux sang. *Dilexit nos, et lavit nos a peccatis nostris, in sanguine suo* [2] Mon cher Sauveur, combien ne vous suis-je point redevable ? vous avez fait pour moi ce qu'un serviteur n'aurait point fait pour son maître, ce qu'un fils n'aurait point fait pour son père. Non, je ne puis m'empêcher de vous aimer, puisque, par amour pour moi, vous m'avez mis dans la nécessité de vous aimer.

II. La seconde source est une source *d'amour* Celui qui médite les souffrances et les ignominies que Jésus-Christ a souffertes pour notre amour, depuis sa naissance jusqu'à sa

[1] *Le prophète Isaïe* trad. en vers français par P. Soullié, XII, 3.)
[2] (*Apoc.* I, 5.)

mort, doit se sentir nécessairement enflammé de ce feu divin qu'il est venu allumer ici-bas dans le cœur des hommes. Ainsi l'eau qui sort de cette source lave et tout à la fois enflamme nos âmes. Faites donc, ô mon Jésus, que le sang que vous avez répandu pour moi, non-seulement me lave de toutes les fautes par lesquelles je vous ai outragé, mais encore m'enflamme d'une sainte ardeur pour vous. Faites que j'oublie entièrement toutes les choses de ce monde, afin que je n'aime plus que vous, ô amour, digne d'un amour infini.

III. La troisiènne source est une source de *paix*. C'est ce que nous voulait faire comprendre Jésus-Christ, lorsqu'il nous disait : « Que celui qui a soif vienne à moi[1] ; » c'est-à-dire : Que celui qui désire la paix du cœur, vienne à moi, qui suis le Dieu de paix. La paix que donne le Seigneur à l'âme qui l'aime, n'est point semblable à la paix que le monde promet de faire trouver dans les plaisirs des sens ou dans des biens temporels, incapables de satisfaire le cœur humain ; mais la paix que Dieu donne à ses serviteurs, est une paix véritable, une paix complète, qui contente, et qui surpasse toutes les joies que peuvent donner les créatures. *Qui autem biberit ex aquâ quam ego dabo ei, non sitiet in æternum*[2]. Celui qui aime véritablement Dieu, abandonne tout, méprise tout, et ne cherche autre chose que Dieu. *Oui, mon Dieu, je ne veux que vous, et rien autre chose que vous.* Il fut un temps où je cherchais d'autres biens hors de vous, mais reconnaissant l'injustice que je vous faisais en vous préférant des biens vils et passagers, je voudrais en mourir de douleur Je reconnais le mal que j'ai fait, et je m'en repens de tout mon cœur. Je reconnais encore que vous méritez tout mon amour, et c'est pour cela que je vous répète, et que j'espère vous répéter toute ma vie, et pendant l'éternité : *Mon Dieu, mon Dieu, je ne veux que vous, et rien autre chose ; je ne veux que vous, et rien autre chose.* O Marie ! vous êtes la première amante de ce Dieu, faites-moi donc part de votre amour.

[1] Qui sitit, veniat ad me. (*Joan.* VII, 37.)
[2] (*Joan.* IV, 13.)

MÉDITATIONS

POUR TOUS LES JOURS DE L'AVENT JUSQU'A LA NEUVAINE DE LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

PREMIÈRE MÉDITATION

Et incarnatas est de Spiritu sancto, et homo factus est. « Il s'est incarné par l'opération du Saint-Esprit... et il s'est fait homme [1] »

Considérez comment Dieu, ayant créé le premier homme, pour en être servi et aimé en cette vie, et pour le faire passer de là à la vie éternelle, et régner avec lui dans le paradis, l'enrichit à cette fin de lumières et de grâces. Mais l'homme ingrat se révolta contre Dieu, en lui refusant l'obéissance qu'il lui devait par justice et par reconnaissance ; et ce fut ainsi que le malheureux, avec tous ses descendants, se trouva exclu du paradis pour toujours, et privé de la divine grâce. Voilà donc, à partir de cette ruine causée par le péché, tous les hommes perdus. Tous, frappés d'aveuglement, vivaient dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. Le démon dominait sur eux, et l'enfer engloutissait sans interruption une foule innombrable de victimes. Mais Dieu, voyant les hommes réduits à ce misérable état, se sentit ému de compassion, et résolut de les sauver. Et comment? Il n'envoie pas un ange,

[1] (*Symb. Constantinop.*)

un séraphin ; mais, pour manifester au monde l'amour immense qu'il porte à ces vers de terre malgré leur ingratitude, il envoya, *misit filium suum in similitudinem carnis peccati* (*Rom.*, VIII, 3), son propre fils se faire homme, et se revêtir d'une chair toute semblable à celle des hommes pécheurs, afin qu'il pût, par ses souffrances et par sa mort, satisfaire à la divine justice pour leurs dettes, qu'il les délivrât ainsi de la mort éternelle, et que, les réconciliant avec son Père céleste, il leur obtînt la grâce divine, et les rendît dignes d'entrer dans le royaume éternel. Considérez, d'un côté, la ruine immense que le péché cause à l'âme, puisqu'il la prive de l'amitié de Dieu et du paradis, et qu'il la dévoue à une éternité de peines. Considérez, d'autre part, l'amour infini que Dieu nous a témoigné dans ce grand mystère de l'incarnation du Verbe, en envoyant son fils unique sacrifier sa vie divine, par les mains des bourreaux, sur une croix, perdu dans un abîme de douleurs et d'ignominies, pour nous obtenir le pardon de nos péchés et le salut éternel. Hélas ! en contemplant ce grand mystère et cet excès d'amour divin, chacun devrait ne faire autre chose que s'écrier : O bonté infinie ! ô miséricorde infinie ! ô amour infini ! un Dieu se faire homme pour expier nos péchés par sa mort !...

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mais comment se fait-il, mon doux Jésus, que j'aie si souvent renouvelé, par les affronts que je vous ai faits, cette ruine du péché que vous avez réparée par votre mort ? Vous m'avez racheté à un si grand prix, et moi, j'ai si souvent voulu me perdre en vous perdant, vous qui êtes le bien infini ! mais, ce que vous m'avez dit me remplit de confiance ; le pécheur qui vous a tourné le dos n'a qu'à revenir à vous, pour que vous le receviez et lui donniez le baiser de paix[1]. Vous avez dit encore : « Si quelqu'un m'ouvre sa porte, j'en-

[1] Convertimini ad me, et convertar ad vos. (*Isa.* XLV, 22.)

trerai dans sa maison[1]. » Me voici, Seigneur, je suis un de ces rebelles, un ingrat, un traître, qui vous ai souvent tourné le dos, et vous ai banni de mon âme; mais je me repens maintenant de tout mon cœur de vous avoir si maltraité et d'avoir tant méprisé votre grâce. Je m'en repens et je vous aime par-dessus toutes choses. Voici que la porte de mon cœur est ouverte; entrez-y, mais entrez-y pour n'en plus jamais sortir. Je sais que vous n'en sortirez jamais, à moins que je ne vous en chasse de nouveau ; mais voilà ma crainte, et voici la grâce que je vous demande et que j'espère vous demander toute ma vie; faites que je meure plutôt que de permettre que je retombe dans une telle ingratitude. Mon cher Rédempteur, je ne mériterais plus de vous aimer après vous avoir tant offensé ; mais je vous demande, par vos propres mérites, le don de votre saint amour; faites-moi donc connaître quel grand bien vous êtes, l'amour que vous avez pour moi, et combien vous avez essuyé de travaux pour mériter mon amour. O mon Dieu et mon Sauveur, ne permettez plus que je vive dans l'ingratitude à l'égard de vos bontés. Je ne veux plus vous quitter, ô mon Jésus ; c'est assez de tant d'offenses commises envers vous ; il est juste que j'emploie ce qui me reste de vie à vous aimer et à vous satisfaire. Mon Jésus, mon Jésus ! aidez-moi ; secourez un pécheur qui veut vous aimer. O Marie ! ma mère, vous avez tout pouvoir auprès de Jésus, puisqu'il est votre fils ; dites-lui de me pardonner : dites-lui qu'il m'enchaîne par les liens de son saint amour. Vous êtes mon espérance, je me confie en vous.

DEUXIÈME MÉDITATION

Et Verbum caro factum est. « Et le Verbe s'est fait chair[2]. »

Le Seigneur ordonna à saint Augustin d'écrire sur le cœur de Sainte Marie Magdeleine de Pazzi ces paroles : *Verbum*

[1] Si quis aperuerit mihi januam, intrabo ad illum. (*Apoc.* III. 20.)
[2] (*Joan.* I, 14.)

caro factum est. Ah ! prions aussi le Seigneur qu'il éclaire notre âme, et qu'il nous fasse comprendre par quel excès et quel prodige d'amour le Verbe éternel, le fils de Dieu, s'est fait homme pour l'amour de nous. La sainte Eglise est saisie d'étonnement en contemplant ce grand mystère : *Consideravi opera tua, et expavi*[1] Si Dieu avait créé mille autres mondes mille fois plus grands et plus beaux que celui-ci, il est indubitable que cette œuvre serait encore infiniment moins merveilleuse que l'incarnation du Verbe. *Fecit potentiam in brachio suo.* Pour exécuter l'œuvre de l'incarnation, il a fallu toute la puissance et toute la sagesse d'un Dieu, car il a fallu unir la nature humaine avec une personne divine ; il a fallu qu'une personne divine s'humiliât jusqu'à prendre la nature humaine, en sorte que Dieu devînt homme, et que l'homme devînt Dieu ; que la divinité du Verbe s'étant jointe à l'âme et au corps de Jésus-Christ, toutes les actions de cet homme-Dieu devinssent divines ; qu'ainsi ses prières, ses souffrances, ses vagissements, ses larmes, ses démarches, ses membres, fussent divinisés, aussi bien que son sang, destiné à devenir un bain salutaire pour laver nos péchés, et un sacrifice d'un mérite infini pour apaiser la justice divine justement irritée contre les pécheurs. Et encore, qu'est-ce que ces hommes ? de misérables créatures, ingrates et rebelles. Et c'est pour elles qu'un Dieu s'est fait homme ; il s'est assujéti aux misères de la condition humaine, il a souffert et il est mort pour sauver de si indignes créatures ! *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*[2] *!* Oh sainte foi ! si cette foi n'était appuyée sur des témoignages irrécusables, qui pourrait croire qu'un Dieu d'une infinie majesté s'est abaissé jusqu'à se faire ver de terre comme nous, pour nous sauver au prix de tant de peines, de tant d'ignominies, et d'une mort aussi cruelle et aussi honteuse ! *O gratiam ! o amoris vim !* s'écrie saint Bernard. O grâce que les hommes n'auraient jamais pu

[1] *(In off. Circumc. Dom.* noct. 2, resp. 3.)
[2] *(Philip.* II, 8.)

seulement imaginer, si Dieu même n'avait résolu de nous la faire ! O miséricorde ! ô charité infinie qui ne peut procéder que d'une bonté infinie ! ! !

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O âme, ô corps, ô sang de mon Jésus ! je vous adore et je vous remercie, vous êtes mon espérance, vous êtes le prix qui a été payé pour me racheter de l'enfer que j'ai si souvent mérité. Oh Dieu ! quelle vie malheureuse et désespérée m'attendait en enfer, si vous, mon Rédempteur, n'aviez pensé à me sauver par vos souffrances et par votre mort ! Mais, comment les âmes que vous avez rachetées avec tant d'amour, peuvent-elles, sachant tout ce que vous avez fait pour leur salut, vivre sans vous aimer, et mépriser votre grâce, que vous leur avez procurée par tant d'efforts ? Hélas ! ne le savais-je pas moi-même ? Et comment, malgré cela, ai-je pu vous offenser, et vous offenser si souvent ? Mais, je le répète, votre sang est toute mon espérance. Je reconnais, ô mon Sauveur, l'injure que je vous ai faite. Plût à Dieu que je fusse mort mille fois plutôt que de m'en rendre coupable. Ah ! que ne vous ai-je toujours aimé ! Mais je vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir donné le temps de le faire. J'espère employer désormais tous les instants de ma vie, et tous les siècles de l'éternité, à louer sans cesse la miséricorde dont vous avez usé à mon égard. Après mes nombreuses infidélités, je ne méritais plus que de vivre dans les ténèbres, et vous m'avez éclairé de nouvelles lumières ; je méritais que vous m'abandonnassiez, et vous êtes venu m'appeler avec une voix plus amoureuse. Je méritais que mon cœur s'endurcît davantage, et vous l'avez attendri et pénétré de componction. Ainsi, par votre grâce, j'éprouve maintenant un grand regret des offenses que je vous ai faites : j'éprouve un désir ardent de vous aimer ; je me sens résolu à tout perdre plutôt que de perdre votre amitié ; j'éprouve pour vous un tel amour, que j'ai en horreur tout ce qui vous déplaît : et cet amour, cette douleur, ce désir, cette résolution, d'où me viennent-ils ? C'est vous, ô mon Dieu, qui me donnez toutes ces

grâces par votre miséricorde. Il est donc vrai, ô mon Jésus, que vous m'avez déjà pardonné ! Il est donc vrai que vous m'aimez, et que vous voulez que je me sauve. Vous voulez me sauver ? Hé bien, je le veux aussi, principalement pour vous être agréable. Vous m'aimez, et je vous aime ; mais je ne vous aime point assez, donnez-moi plus d'amour ; puisque vous m'avez donné des grâces plus spéciales, vous méritez aussi que je vous aime plus que d'autres moins favorisés. Augmentez les flammes de mon amour. O Marie ! obtenez-moi que l'amour de Jésus consume et détruise en moi toutes les affections qui ne sont pas pour Dieu. Vous exaucez tous ceux qui vous invoquent, exaucez-moi aussi. Obtenez-moi l'amour et la persévérance.

TROISIÈME MÉDITATION

Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret. « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son fils unique[1]. »

Considérez comment le Père éternel, en nous donnant son fils unique pour être notre Rédempteur, notre victime, et le prix de notre rachat, ne pouvait nous donner un plus puissant motif d'espérance et d'amour, pour nous inspirer la confiance en lui, et pour nous obliger à l'aimer. Dieu en nous donnant son fils, a dit saint Augustin, ne sait plus que nous donner, et n'a plus rien à nous donner de plus. Il veut que nous nous servions de ce don immense pour gagner le salut éternel, et toutes les grâces qui nous sont nécessaires, puisque nous trouvons en Jésus-Christ tous les biens que nous pouvons désirer : en lui nous trouvons la lumière, la force, la paix, la confiance, l'amour et la gloire éternelle ; puisque Jésus-Christ est un don qui contient en soi tous les autres dons que nous pouvons chercher et désirer *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit*[2] ? Dieu nous ayant donné son fils bien-aimé, la source et le trésor où l'on peut puiser tous les biens, qui pourra

[1] (*Joan.* III, 16.) — [2] (*Rom.* VIII, 32.)

craindre qu'il veuille nous refuser toutes les autres grâces que nous lui demanderons ? *Christus Jesus factus est nobis sapientia a Deo, et justitia, et sanctificatio, et redemptio*[1] Dieu nous l'a donné, afin qu'il soit la sagesse et la lumière nécessaires à nous autres ignorants et aveugles, pour que nous puissions marcher dans la voie du salut ; la justice qui conduit au ciel, pour nous tous qui avions mérité l'enfer ; la sanctification et le principe de la sainteté, pour nous tous qui étions pécheurs ; enfin, le rachat qui puisse rendre la liberté des enfants de Dieu, à nous tous qui étions les esclaves de Satan. En un mot, l'Apôtre dit qu'avec Jésus-Christ nous sommes devenus riches de toutes sortes de biens et de grâces, si nous les demandons en nous appuyant sur ses mérites. *In omnibus divites facti estis ; ita ut nihil vobis desit in ulla gratia*[2] Et ce don que Dieu nous a fait de son fils bien-aimé, est un don fait à chacun de nous ; puisqu'il l'a donné tout entier à chacun, comme s'il lui était donné pour lui seul ; en sorte que chacun de nous peut dire : Jésus est tout à moi ; son corps et son sang sont à moi ; sa vie, ses douleurs et sa mort sont à moi ; tous ses mérites sont à moi. Voilà pourquoi saint Paul disait : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me*[3]. Et chacun de nous peut dire de même : Mon Rédempteur m'a aimé, et il s'est donné tout à moi pour l'amour de moi.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O Dieu éternel, et qui aurait jamais pu nous faire ce don qui est d'un prix infini, sinon vous, qui êtes un Dieu d'un amour infini ? O mon Créateur, et que pouviez-vous faire de plus pour nous donner confiance en votre miséricorde, et pour nous mettre dans l'obligation de vous aimer ? Seigneur, j'ai payé vos bienfaits d'ingratitude, mais vous avez dit que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu[4]. Je ne veux donc pas que le nombre et l'énormité de mes péchés me fassent

[1] (I *Cor.* I, 30.) — [2] (I *Cor.* I, 5 et 7.) — [3] (*Gal.* II, 20.)
[4] Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. (*Rom.* VIII, 28.)

douter de votre miséricorde ; mais je veux qu'ils me servent à m'humilier davantage lorsque je recevrai quelqu'affront : on mérite bien d'autres mépris et d'autres affronts, quand on a eu l'audace de vous offenser, majesté infinie. Je veux qu'ils me servent de motifs pour me résigner à porter les croix que vous m'enverrez, pour être plus diligent à vous servir et à vous honorer, afin de compenser ainsi les injures que je vous ai faites. Je veux que ma mémoire me rappelle continuellement les dégoûts que je vous ai causés, afin que je loue davantage votre miséricorde, et que je sois embrasé de plus en plus de votre amour, ô mon Dieu, qui êtes venu me chercher lorsque je vous fuyais, et qui m'avez comblé de vos biens après que je vous avais fait tant d'outrages. J'espère, ô mon Dieu, que vous m'avez déjà pardonné. Je me repens et je veux me repentir toute ma vie des outrages que je vous ai faits. Je veux être reconnaissant, et compenser par mon amour l'ingratitude dont j'ai usé à votre égard : mais c'est à vous à me venir en aide ; je vous demande la grâce de mettre à exécution ma bonne volonté. Faites-vous beaucoup aimer, ô mon Dieu, dans l'intérêt de votre gloire, d'un pécheur qui vous a beaucoup offensé. O mon Dieu, mon Dieu, et qui pourra se lasser jamais de vous aimer, et se séparer encore de votre amour ? O Marie, ma reine, secourez-moi ; vous savez quelle est ma faiblesse : faites que je me recommande à vous toutes les fois que le démon voudra me séparer de Dieu. Ma mère, mon espérance, aidez-moi.

QUATRIÈME MÉDITATION

Ubi venit plenitudo temporis, misit Deus filium suum. « Lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son fils [1]. »

Considérez comment Dieu laissa s'écouler quatre mille ans depuis le péché d'Adam, avant d'envoyer sur la terre son fils unique pour racheter le genre humain. En attendant, oh !

[1] (*Gal.* IV, 4.)

quelles ténèbres de mort couvraient le monde? Le vrai Dieu n'était ni connu ni adoré ailleurs que dans un coin de la terre : partout régnait l'idolâtrie, en sorte que les démons, les bêtes, et le marbre même étaient adorés comme des dieux. Mais admirons en cela la divine sagesse ; elle diffère la venue du Rédempteur, pour la rendre plus agréable aux hommes ; elle la diffère, afin que la malice du péché, la nécessité du remède, et la grâce du Rédempteur deviennent plus évidentes. Si Jésus-Christ était venu tout de suite après la chute d'Adam, on aurait peu estimé la grandeur de ce bienfait. Remercions donc la bonté divine de ce qu'elle a permis que nous soyons, nous autres, venus au monde depuis que le grand mystère de notre rédemption a été accompli. Voilà que le temps bienheureux, appelé par l'Apôtre la plénitude des temps, est arrivé pour nous. *Ubi venit plenitudo temporis, misit Deus filium suum, ut eos qui sub lege erant redimeret.* Il est appelé la *plénitude* à cause de l'abondance des grâces que le fils de Dieu est venu communiquer aux hommes par la rédemption. Voilà donc que l'Ange est envoyé comme ambassadeur dans la ville de Nazareth, à la Vierge Marie, pour lui annoncer la venue du Verbe, qui veut prendre un corps et une âme dans son sein. L'Ange la salue et l'appelle pleine de grâce, et bénie entre les femmes. Elle, cette humble vierge qui était élue pour être la mère du fils de Dieu, se trouble de ces éloges, à cause de son incomparable humilité ; mais l'Ange la rassure, et lui dit qu'elle a trouvé grâce devant Dieu, c'est-à-dire, cette grâce qui apportait la paix entre Dieu et les hommes, et la réparation de la ruine causée par le péché. Il lui indique ensuite le nom de Sauveur qui doit être imposé à son fils : *Vocabis nomen ejus Jesum ;* et lui dit que ce fils est le fils même de Dieu qui devait racheter le monde, et régner ainsi sur les cœurs des hommes. Enfin, Marie consent à être la mère d'un tel fils : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* Et le Verbe éternel prend un corps dans son chaste sein, et devient homme. *Et Verbum caro factum est.* Remercions le fils, et rendons aussi grâces à la mère, qui, en consentant à être la mère d'un tel fils, a con-

senti à être la mère de notre salut, et en même temps la mère de douleurs, acceptant dès lors l'abîme de douleurs dont elle devait payer sa qualité de mère d'un tel fils, venu dans le dessein de souffrir et de mourir pour le salut des hommes.

AFFECTIONS ET PRIÈRES,

O Verbe éternel, fait homme pour moi, quoique je vous voie ainsi humilié et abaissé à la qualité de petit enfant dans le sein de votre mère, je confesse et je reconnais que vous êtes mon Seigneur et mon roi, mais un roi d'amour. Mon cher Sauveur, puisque vous êtes venu sur la terre vous revêtir de notre misérable chair afin de régner sur nos cœurs, venez donc établir votre empire sur mon âme qui a été longtemps dominée par vos ennemis, mais qui vous appartient maintenant, je l'espère, et qui vous appartiendra toujours, puisque je veux que vous en soyez dorénavant l'unique seigneur. *Dominare in medio inimicorum tuorum*[1]. Les rois de ce monde règnent par la force de leurs armes ; mais vous, vous venez régner, ô mon Dieu, par la force de votre amour ! et pour cela vous ne venez point avec cette pompe qui accompagne les autres rois, vous ne venez point avec des habits d'or ou de pourpre, avec un sceptre et une couronne, avec une puissante armée de soldats qui vous environnent : vous venez naître dans une étable, pauvre et abandonné, couché sur la paille au milieu d'une crèche, parce que vous voulez ainsi commencer à régner sur nos cœurs. Ah ! mon roi enfant, comment ai-je pu vivre si souvent en état de révolte contre vous, et dans votre inimitié, privé de votre grâce, tandis que, pour m'obliger à vous aimer, vous avez déposé votre majesté divine, et vous vous êtes humilié jusqu'à paraître tantôt enfant dans une crèche, tantôt simple ouvrier dans une boutique, et tantôt supplicié comme un criminel sur la croix ? Ah ! que je serais heureux, si maintenant que je suis sorti, comme je l'espère, de l'esclavage du démon, je me laissais toujours dominer par vous et par votre amour ! O mon roi Jésus,

[1] *Ps.* CIX, 2.)

qui êtes l'amant et l'amour de nos âmes, prenez donc possession de mon âme, je vous la donne toute entière. Acceptez-la pour vous servir toujours, mais pour vous servir par amour Votre majesté inspire la crainte, mais votre bonté inspire encore plus l'amour. Vous êtes mon roi, et vous serez toujours mon unique amour; et si jamais j'ai quelque crainte, ce sera la crainte de vous déplaire. O Marie, ma chère souveraine, obtenez-moi la grâce d'être fidèle à ce roi bien-aimé de mon cœur.

CINQUIÈME MÉDITATION

Formam servi accipiens. « Il a pris la forme d'un serviteur[1]. »

Le Verbe éternel descend sur la terre pour sauver les hommes, et d'où descend-il? *A summo cœlo egressio ejus*[2]. Il descend du sein de son divin père, où il est engendré de toute éternité au milieu des splendeurs des Saints. Et où descend-il? Il descend dans le sein d'une Vierge, fille d'Adam, qui, en comparaison du sein de Dieu, n'est qu'un objet d'horreur ; ce qui fait que l'Eglise emploie cette expression : *Non horruisti virginis uterum.* Sans doute, parce que le Verbe, étant dans le sein de son père éternel, est Dieu, immense, tout-puissant, parfaitement heureux, et souverain seigneur, comme son père, en un mot, égal à lui en toutes choses; mais dans le sein de Marie il devient créature, petit, faible, souffrant, serviteur, et inférieur en tout à son père. *Formam servi accipiens.* On raconte comme un grand prodige d'humilité que saint Alexis, fils d'un grand seigneur romain, voulut vivre comme un domestique dans la maison de son père : mais quelle comparaison entre l'humilité de ce saint et celle de Jésus-Christ ? Il y avait quelque différence de condition entre le fils et le serviteur du père d'Alexis; mais entre Dieu et un serviteur de Dieu il y a une différence infinie. En outre, le fils de Dieu, en se faisant le serviteur de son père, s'est fait aussi le serviteur de ses créatures,

[1] (*Phil.* II, 7.) — [2] (*Ps.* XVIII, 7.)

c'est-à-dire de Marie et de Joseph, à qui il obéissait: *Et erat subditus illis*[1] De plus, il devint l'esclave de Pilate, puisque celui-ci le condamna à la mort qu'il accepta avec obéissance. Il devint l'esclave de ses bourreaux qui le flagellèrent, le couronnèrent d'épines, le crucifièrent, en acceptant les tourments qu'ils lui faisaient souffrir, en leur obéissant humblement, et en se soumettant à toutes leurs volontés. O Dieu! et nous refuserions de nous soumettre au service de cet aimable Seigneur, qui, pour nous sauver, s'est soumis lui-même à des servitudes aussi pénibles qu'indignes de sa majesté ? et pour n'être pas serviteur d'un si grand et si aimable Seigneur, nous consentirons à nous rendre esclaves du démon, qui n'aime point ceux qui le servent, mais qui les hait, les tyrannise, les rend malheureux en cette vie et en l'autre? Mais si nous avons commis une telle folie, pourquoi ne sortons-nous pas bien vite d'une si misérable servitude? Eh bien donc, puisque nous avons été délivrés de l'esclavage de l'enfer par les mérites de Jésus-Christ, embrassons étroitement et avec amour ces douces chaînes qui feront de nous les serviteurs et les amants de Jésus-Christ, et qui finiront par nous obtenir la couronne du royaume éternel, parmi les bienheureux, dans le paradis.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon bien-aimé Jésus, vous êtes le monarque du ciel et de la terre; mais, pour l'amour de moi, vous vous êtes fait l'esclave même des bourreaux, qui vous ont déchiré la chair, percé la tête, et, enfin, vous ont cloué sur une croix et vous ont laissé mourir de douleur. Je vous adore comme mon Seigneur et mon Dieu, et je rougis de paraître en votre présence, quand je me souviens que trop souvent, pour contenter mes appétits, j'ai rompu vos saints liens en vous déclarant en face que je ne voulais plus vous servir. C'est avec justice que vous me le reprocherez : *Rupisti vincula mea; dixisti: Non serviam*[2] Mais votre bonté et vos mérites me font espérer mon pardon, ô Dieu, qui

[1] (*Luc.* II, 51.) — [2] (*Jerem.* II, 20.)

ne rejetez point un cœur contrit et humilié : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies*[1] Je confesse, ô mon Jésus, que j'ai eu bien tort de vous offenser ; je confesse que j'ai mérité mille enfers, pour les offenses que j'ai commises contre vous : punissez-moi comme vous voudrez, mais ne me privez pas de votre grâce et de votre amour. Je me repens par dessus toutes choses de vous avoir méprisé. Je vous aime de toute mon âme. Je me propose de vous aimer et de ne servir dorénavant que vous. Oh! liez-moi, par vos mérites, avec les chaînes de votre saint amour, et ne permettez point qu'il m'arrive jamais de les rompre. Je vous aime par-dessus tout, ô mon libérateur, et je préfère vivre dans votre esclavage plutôt que de commander à tout l'univers. Et à quoi sert d'être le maître du monde, si l'on est privé de votre grâce? *Jesu dulcissime, ne permittas me separari a te, ne permittas me separari a te.* C'est la grâce que je vous demande, et que je me propose de vous demander toujours ; je vous prie de m'accorder aujourd'hui la faveur de répéter tous les jours de ma vie cette prière : Mon Jésus, ne permettez pas que je me sépare jamais de votre saint amour. Je vous demande cette grâce à vous aussi, Marie, qui êtes ma mère ; faites par votre intercession que je ne me sépare jamais de mon Dieu.

SIXIÈME MÉDITATION

Creavit Dominus novum super terram. « Le Seigneur a opéré sur la terre un prodige nouveau[2]. »

Avant la venue du Messie, le monde était enseveli dans une nuit d'ignorance et de péché. Le vrai Dieu n'était connu que dans un petit coin de la terre, savoir en Judée: *Notus in Judæa Deus*[3]; mais dans tout le reste du monde, on adorait comme des dieux les démons, les bêtes et les pierres. Les ténèbres du péché couvraient le monde, aveuglaient les âmes, les remplissaient de vices, et les privaient même de la connaissance du

[1] (*Ps.* L, 19.) — [2] (*Jerem.* XXXI, 22.) — [3] (*Ps.* LXXV, 2.)

misérable état dans lequel elles vivaient, ennemies de Dieu et condamnées à l'enfer: *Posuisti tenebras, et facta est nox ; in ipsa pertransibunt omnes bestiæ silvæ*[1] Jésus est venu délivrer le monde de ses ténèbres : *Habitantibus in tenebris et in regione umbræ mortis, lux orta est eis*[2] Il l'a délivré de l'idolâtrie en l'éclairant de la connaissance du vrai Dieu, et il l'a délivré du péché par la lumière de sa doctrine et de ses divins exemples. *In hoc apparuit filius Dei, ut dissolvat opera diaboli*[3] Le prophète Jérémie avait prédit que Dieu devait créer un nouvel enfant pour être le rédempteur des hommes : *Creavit Dominus novum super terram.* Ce nouvel enfant, c'est Jésus-Christ. Il est le fils de Dieu, le même qui fait les délices du paradis, et l'amour du Père, comme le prouve ce témoignage que le Père a rendu de lui : *Hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui*[4] Et ce fils est celui-là même qui s'est fait homme. Prodige nouveau, car, depuis le premier moment qu'il est venu au monde, il a procuré plus de gloire et d'honneur à son père, que ne lui ont procuré et que ne lui en procureront tous les Anges et les Saints réunis pendant toute l'éternité. C'est pour cela que les Anges, au moment de sa naissance, chantèrent : *Gloria in excelsis Deo.* Jésus enfant a rendu plus de gloire à Dieu que tous les péchés des hommes ne lui en ont ravi. Ayons donc courage, nous malheureux pécheurs ; offrons cet enfant au Père éternel, présentons-lui les larmes, l'obéissance, l'humilité, la mort et les mérites de Jésus-Christ, afin de compenser ainsi le déshonneur que nous avons fait à notre Dieu par nos offenses passées.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Dieu, Dieu éternel, je vous ai déshonoré, en préférant si souvent ma volonté à la vôtre, et les viles et misérables satisfactions de ce monde à votre sainte grâce. Quelle espérance de pardon y aurait-il encore pour moi, si vous ne m'aviez donné

[1] (*Ps.* CIII, 20.) — [2] (*Isa.* IX, 2.)
[3] (I *Joan.* III, 8.) — [4] (*Matth.* XVII, 5.)

Jésus-Christ, précisément afin qu'il soit l'espérance des pécheurs! *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris*[1]. Sans doute, car Jésus-Christ, en vous sacrifiant sa vie en satisfaction des injures que nous vous avions faites, vous a rendu plus d'honneur que nous ne vous avions causé de déshonneur par nos péchés. Recevez-moi donc, ô mon père, pour l'amour de Jésus-Christ. Je me repens, ô bonté infinie, de vous avoir outragé : *Pater, peccavi in cœlum et coram te; jam non sum dignus vocari filius tuus*[2] Je ne suis pas digne de pardon, mais Jésus-Christ est digne d'être exaucé de vous. Il vous pria pour moi, lorsqu'il était étendu sur la croix : *Pater, ignosce illis*[3] Et maintenant qu'il est dans le ciel, il vous dit encore de me recevoir au nombre de vos enfants : *Advocatum habemus Jesum Christum, qui etiam interpellat pro nobis*[4]. Recevez un fils ingrat qui vous a autrefois abandonné, mais qui est maintenant déterminé à vous aimer. Oui, ô mon père, je vous aime et je veux vous aimer toujours. Ah ! mon père, puisque je connais actuellement l'amour que vous m'avez témoigné, et la patience avec laquelle vous avez supporté mes faiblesses durant tant d'années, j'espère ne plus vivre un instant sans vous aimer. Donnez-moi un amour assez ardent pour me faire pleurer sans cesse les déplaisirs que je vous ai causés; ô mon père, vous qui êtes si bon, et pour me faire toujours brûler d'amour pour un père si aimable. O mon père ! je vous aime ! je vous aime ! je vous aime ! O Marie ! Dieu est mon père, et vous êtes ma mère. Vous pouvez tout auprès de Dieu. Aidez-moi ; obtenez-moi de lui la sainte persévérance et son saint amour.

[1] (I *Joan.* II, 2.) — [2] (*Luc.* XV, 21.)
[3] (*Luc.* XXIII, 34.) — [4] (*Rom.* VIII, 34.)

SEPTIÈME MÉDITATION

Deus filium suum mittens in similitudinem carnis peccati, et de peccato damnavit peccatum in carne. « Dieu a envoyé son fils revêtu d'une chair semblable à celle que le péché avait souillée, et à cause du péché, il a condamné le péché dans sa chair[1] »

Considérez l'état humiliant auquel le fils de Dieu a voulu s'abaisser : il a voulu prendre non-seulement la forme d'un esclave, mais encore la forme d'un esclave pécheur : *In similitudinem carnis peccati.* C'est ce qui a fait dire à saint Bernard : *Non solum formam servi accipiens, ut subesset; sed etiam mali servi, ut vapularet*[2] Il a voulu prendre non-seulement la condition d'un serviteur, pour vivre dans un état de dépendance, lui qui est le maître de tous ; mais il a pris de préférence la ressemblance d'un mauvais serviteur, afin d'être puni comme un malfaiteur, lui qui est le Saint des Saints. A cette fin, il a voulu se revêtir de la chair même d'Adam, toute souillée qu'elle est par le péché. Et sans contracter pour cela la tache du péché, il a pris néanmoins sur lui toutes les misères que la nature humaine avait contractées par le péché. Notre Rédempteur, pour nous obtenir le salut, s'est offert volontairement à son père en expiation de toutes nos fautes. *Oblatus est, quia ipse voluit*[3] Et le Père éternel l'a chargé du poids de toutes nos scélératesses : *Posuit in eo iniquitatem omnium nostrum*[4] Et voilà le Verbe divin, quoique l'innocence, la pureté, la sainteté même, chargé, tout enfant qu'il est, de tous les blasphèmes, de toutes les horreurs, de tous les sacriléges et de tous les crimes des hommes ; devenu, pour l'amour de nous, l'objet des malédictions de son père céleste, à cause des péchés dont il s'est chargé de payer la peine à la divine justice. Ainsi les malédictions que Jésus-Christ a prises sur lui, en se chargeant de nos crimes, ont été aussi nombreuses que l'ont été et le seront

[1] (*Rom.* VIII, 3.) — [2] (*Serm. de Pass. in fer.* IV, *hebd. s. n.* 10.)
[3] (*Isa.* LIII, 7.) — [4] (*Ibid.* 6.)

à jamais tous les péchés mortels commis ou à commettre par tous les hommes. C'est dans cet état qu'il se présenta à son Père en venant au monde, dès le commencement de son existence ; il se présenta comme un coupable et comme un débiteur de toutes nos fautes ; et, comme tel, son Père le condamna à être jugé et à mourir maudit sur une croix : *Et de peccato, damnavit peccatum in carne.* Oh Dieu ! s'il était possible que le Père éternel sentît la douleur, quelle aurait été la sienne, en se voyant contraint de condamner comme coupable, et même comme le plus coupable du monde, ce fils innocent son bien-aimé, qui était si digne de toutes ses affections ! *Ecce homo*, dit Pilate, lorsqu'il le montra aux Juifs après l'avoir flagellé, afin de leur inspirer de la compassion à la vue de cet innocent ainsi maltraité. *Ecce homo*, semble nous dire à tous le Père éternel, en nous le montrant dans la crèche de Bethléem. O hommes, sachez que ce pauvre enfant que vous voyez, couché dans une crèche entre de vils animaux, et étendu sur la paille, est mon fils bien-aimé, qui est venu pour se charger de vos crimes et de vos misères ; aimez-le donc, car il est bien digne de votre amour, et c'est pour vous un devoir trop pressant de l'aimer.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Seigneur, qui êtes l'innocence même, miroir sans tache, digne objet de l'amour du Père éternel, ce n'était pas sur vous, mais bien sur moi pécheur que devaient tomber les châtiments et les malédictions : mais vous avez voulu faire voir au monde cet excès inoui d'amour, de sacrifier votre vie pour nous obtenir le pardon et le salut, en payant par vos propres peines les peines dues à nos péchés. Que votre miséricorde et votre bonté infinie soient louées et bénies de toutes les créatures. Je vous en remercie pour tous les hommes, mais spécialement pour moi ; car, puisque je vous ai plus offensé que les autres, il s'ensuit que les peines que vous avez souffertes, vous les avez souffertes pour moi plus que pour les autres. Je maudis mille fois ces indignes voluptés qui vous ont fait endurer de si grandes douleurs. Mais puisque vous avez payé le prix de mon

rachat, ne permettez pas que le sang que vous avez répandu pour moi me devienne inutile. O mon amour ! j'ai un grand regret de vous avoir méprisé, mais faites que ma douleur en devienne plus vive. Faites-moi connaître le mal que j'ai fait en vous offensant, vous, mon Rédempteur et mon Dieu, qui avez tant souffert pour m'obliger à vous aimer. Je vous aime, bonté infinie, mais je désire vous aimer davantage. Faites que je vous aime, ô mon Jésus, faites que je vous aime, et que nous vous aimions tous, car vous méritez d'être aimé de toutes les créatures. Ah ! éclairez les pécheurs qui ne veulent ni vous connaître ni vous aimer ; faites-leur comprendre tout ce que vous avez fait pour leur amour, et le désir que vous avez de leur salut. Sainte Marie, priez Jésus pour moi, et pour tous les pécheurs : obtenez-nous la lumière et la grâce d'aimer votre fils, qui nous a tant aimés.

HUITIÈME MÉDITATION

Deus autem, qui dives est in misericordia, propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos ; et cum essemus mortui peccatis, convivificavit nos in Christo. « Dieu qui est riche en miséricorde, poussé par l'amour excessif dont il nous a aimés, lorsque nous étions morts par le péché, nous a rendu la vie en Jésus-Christ[1] »

Considérez que le péché est la mort de l'âme, puisque cet ennemi de Dieu nous prive de la divine grâce, qui est la vie de l'âme. Nous donc, misérables pécheurs, nous étions tous morts par nos péchés, et tous condamnés à l'enfer, lorsque Dieu, poussé par l'amour immense qu'il porte à nos âmes, a voulu nous rendre la vie ; et qu'a-t-il fait pour cela ? Il a envoyé son fils unique sur la terre en le chargeant de mourir, afin que, par sa mort, nous recevions la vie. C'est donc avec raison que l'Apôtre appelle cette œuvre d'amour *nimiam charitatem*, une trop grande, une excesssive charité ; oui, car l'homme n'aurait pu espérer recevoir la vie d'une manière si

[1] (*Ephes.* II, 4.)

amoureuse, si Dieu n'avait trouvé ce moyen de le racheter, et de le racheter pour toute l'éternité : *Æterna redemptione inventa*[1]. Les hommes étaient donc tous morts spirituellement, et il n'y avait plus de remède pour eux. Mais le fils de Dieu, mû par les entrailles de sa miséricorde[2], nous a donné la vie en descendant du ciel, *oriens ex alto*. C'est justement pour cela que l'Apôtre appelle Jésus-Christ notre vie[3] Voilà notre Rédempteur qui, revêtu de la chair humaine, et devenu enfant, nous adresse ces paroles : *Veni ut vitam habeant, et abundantius habeant*[4]. Il vient prendre pour lui la mort, afin de nous donner la vie. N'est-il donc pas juste que nous ne vivions plus que pour ce Dieu qui a daigné mourir pour nous ? *Christus mortuus est, ut qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est*[5] Il est juste que Jésus-Christ soit l'unique maître de nos affections, puisqu'il a donné son sang et sa vie pour se les acquérir. *In hoc Christus mortuus est, et resurrexit, ut vivorum et mortuorum dominetur*[6] Oh Dieu ! quel sera le malheureux et l'ingrat qui, croyant comme de foi qu'un Dieu est mort pour captiver son amour, se refusera à l'aimer, et, renonçant a son amitié, consentira volontairement à devenir l'esclave de l'enfer ?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Il est donc vrai, ô mon Jésus, que si vous n'aviez accepté et souffert la mort pour moi, je serais encore enseveli dans la mort du péché, sans espérance de salut, sans espérance de pouvoir vous aimer. Mais depuis que vous m'avez obtenu la vie par votre mort, je l'ai encore perdue plusieurs fois volontairement, en péchant de nouveau : vous êtes mort pour obtenir la possession de mon cœur, et moi je l'ai mis sous l'esclavage du démon, en mé révoltant contre vous : je vous ai refusé ce qui vous était dû, et j'ai déclaré que je ne voulais pas vous servir comme mon Seigneur. Tout cela est vrai, mais il

[1] (*Hebr*, IX, 12.) — [2] (*Luc*. I, 78.)
[3] Cum Christus apparuerit vita vestra. (*Coloss*. III, 4.)
[4] (*Joan*. V, 10.) — [5] (II *Cor*. V, 15.) — [6] (*Rom*. XIV, 9.)

est vrai aussi que vous ne voulez point la mort du pécheur, mais que vous voulez au contraire qu'il se convertisse et qu'il vive, et que vous êtes mort pour nous donner la vie. J'ai un grand regret de vous avoir offensé, mon cher Sauveur, et vous, pardonnez-moi par les mérites de votre passion : donnez-moi votre grâce ; donnez-moi cette vie que vous m'avez acquise par votre mort, et rendez-vous dorénavant le maître absolu de mon cœur Non, je ne veux plus que le démon en soit le possesseur ; le démon n'est point mon Dieu, le démon ne m'aime pas, il n'a rien souffert pour moi. Il n'était point le maître, mais il était le voleur et l'usurpateur de mon âme : vous seul, ô mon Jésus, vous seul êtes mon vrai Seigneur, vous qui m'avez créé et racheté par votre sang ; vous seul m'avez aimé, et tant aimé. Il est donc juste que tout le reste de ma vie vous soit consacré. Dites ce que vous désirez de moi, et je me mettrai en devoir de le faire. Punissez-moi comme il vous plaira, j'accepte vos châtiments ; mais épargnez-moi le châtimeut de vivre sans vous aimer : faites que je vous aime, et disposez de moi comme il vous plaira pour tout le reste. O très-sainte Marie, mon refuge et ma consolation, recommandez-moi à votre fils. Sa mort et son intercession font toutes mes espérances.

NEUVIÈME MÉDITATION

Dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis. « Il nous a aimés, et il s'est livré lui-même pour nous[1] »

Considérez que le Verbe éternel est ce même Dieu qui est souverainement heureux en lui-même, en sorte que son bonheur ne peut recevoir la moindre augmentation, et que le salut de tous les hommes ne pouvait ni l'accroître ni le diminuer : et cependant, dit saint Thomas, il a tant fait et tant souffert pour nous sauver, nous misérables vers de terre, qu'il n'aurait pu faire ni souffrir davantage, si sa beatitude avait

[1] (*Ephes.* v, 2.)

dépendu du salut de l'homme[1] Et, en vérité, si Jésus-Christ n'avait pu être heureux sans nous sauver, comment aurait-il pu s'humilier plus qu'il ne s'est humilié, jusqu'à prendre sur lui nos infirmités, la bassesse de l'enfance, les misères de la vie humaine, et une mort aussi atroce et aussi ignominieuse? Il n'y avait qu'un Dieu qui fût capable de nous aimer avec tant d'excès, nous misérables pécheurs, qui étions si indignes d'être aimés. Un pieux auteur dit que si Jésus-Christ nous avait permis de lui demander les preuves les plus grandes de son amour, personne n'aurait eu l'audace de lui demander de se faire enfant comme nous, de se revêtir de toutes nos misères, de se rendre même le plus pauvre, le plus méprisé, et le plus maltraité de tous les hommes, jusqu'à mourir par la main des bourreaux, à force de tourments, sur un gibet, maudit et délaissé de tous les hommes, et même de son propre père, qui préféra abandonner son fils sur la croix, plutôt que de nous abandonner au milieu de nos ruines. Mais ce que nous n'aurions pas même osé penser, le fils de Dieu l'a pensé et l'a accompli. Depuis son enfance, il s'est résigné aux peines, aux opprobres et à la mort pour notre salut. *Dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis.* Il nous a aimés, et, pour l'amour de nous, il s'est donné lui-même, afin que, s'offrant comme une victime à son Père céleste, pour le paiement de nos dettes, nous puissions obtenir de la bonté divine tout ce que nous demanderons par ses mérites. Victime plus agréable au Père céleste, que si on lui avait offert la vie de tous les hommes et de tous les Anges. Offrons donc à Dieu les mérites de Jésus-Christ, et par eux espérons tous les biens que nous demanderons à la divine bonté.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Jésus ! je serais trop injuste envers votre miséricorde et votre amour, si, après que vous m'avez donné tant de marques de l'affection que vous me portez, et de la vo-

[1] Quasi sine ipso beatus esse non posset. (*Opusc.* LXIII, *x*, 7.)

lonté que vous avez de me sauver, je me défiais de vos bonnes dispositions à mon égard. Mon bien-aimé Rédempteur, je suis un pauvre pécheur, mais vous avez dit que vous étiez venu dans le monde pour ramener les pécheurs : *Non veni vocare justos, sed peccatores*[1] Je suis un pauvre infirme, mais vous êtes venu pour guérir les infirmes : *Non egent qui sani sunt medico, sed qui male habent*[2] Je me suis perdu par mes péchés, mais vous êtes venu pour sauver ceux qui étaient perdus : *Venit filius hominis salvare quod perierat*[3] Que puis-je donc craindre, si je veux me corriger et être à vous ? Je ne dois me défier que de moi-même et de ma propre faiblesse ; mais ma faiblesse et ma misère doivent augmenter ma confiance en vous, qui avez assuré que vous êtes le refuge des pauvres : *Factus est Dominus refugium pauperi*[4], et qui avez promis d'exaucer leurs désirs : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus*[5] Voici donc la grâce que je vous demande, mon Jésus ; donnez-moi une grande confiance en vos mérites, et faites que je me recommande toujours à Dieu en m'appuyant sur vos mérites. Père éternel, sauvez-moi de l'enfer, et avant tout du péché, pour l'amour de Jésus-Christ ; et en vertu de ses mérites, éclairez-moi pour que je puisse accomplir votre volonté, fortifiez-moi contre les tentations ; accordez-moi le don de votre saint amour ; et par-dessus toutes choses, je vous supplie de me donner la grâce de vous prier toujours de me prêter votre aide pour l'amour de Jésus-Christ, qui a promis que vous accorderiez toutes les grâces qui vous seraient demandées en son nom. Si je continue à vous prier ainsi, je serai certainement sauvé ; mais si je ne le fais pas, je serai certainement perdu. Très-Sainte Marie, obtenez-moi cette grâce souveraine de la prière, de persévérer à me recommander toujours à Dieu, et aussi à vous, qui obtenez de Dieu tout ce que vous voulez.

1 (*Matth.* IX, 1V.) — 2 (*Luc.* V. 31.)
3 (*Matth.* XVIII, 2.) — 4 (*Ps.* IX, 10.) — 5 (*Ps.* X, 17.)

DIXIÈME MÉDITATION

Virum dolorum, et scientem infirmitatem. « Homme de la douleur, et sachant la souffrance[1]. »

C'est ainsi que le prophète Isaïe a nommé Jésus-Christ : *l'homme de douleurs* ; parce que cet homme a été créé tout exprès pour la souffrance, et qu'il commença à souffrir, dès sa première enfance, des douleurs plus grandes que celles qu'ont souffertes tous les hommes. Adam, le premier homme, eut quelque temps à jouir des délices du paradis terrestre : mais le second Adam, Jésus-Christ, n'a eu aucun instant de sa vie qui ne fût rempli de chagrins et d'angoisses, puisque à peine était-il né, qu'il commença d'être affligé par la vue funeste des souffrances sans nombre et des ignominies qu'il devait endurer dans toute la suite de sa vie, et spécialement au moment de la mort par laquelle il lui faudrait la terminer, plongé, comme l'avait prédit depuis longtemps David, dans un abîme de douleurs et d'opprobres : *Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me*[2], Jésus-Christ, dès le sein de sa mère, accepta par obéissance la mission que son père lui avait imposée de souffrir et de mourir : *Factus est, obediens usque ad mortem*[3] ; tellement que, dès qu'il fut conçu dans le sein de sa mère, il prévoyait le tourment de la flagellation, et il offrit sa chair pour la subir ; il prévoyait les épines dont on lui ferait une couronne, et il offrit sa tête pour la recevoir ; il prévoyait les soufflets, et il offrit ses joues ; il prévoyait les clous, et il offrit ses mains et ses pieds ; il prévoyait la croix, et il offrit sa vie. Par conséquent, à partir de sa première enfance, à tous les instants de sa vie, notre Sauveur a souffert un martyre continuel, qu'à chaque moment aussi il offrit à son père pour notre salut. Mais ce qui l'affligeait le plus, ce fut la vue des péchés que commettaient les hommes, même après avoir été rachetés au prix de tant de souffrances. Il connaissait parfaite-

1 *Le prophète Isaïe*, LIII, 3.
2 (*Ps.* LXVIII, 3.) — 3 (*Philip.* II, 8.)

ment par sa lumière divine la malice de chaque péché : aussi venait-il au monde pour effacer les péchés ; mais en voyant le nombre effrayant de ce qui devait s'en commettre, son cœur en fut tellement affligé, que la douleur qu'il en ressentit surpassa toutes celles qu'ont éprouvées et qu'éprouveront tous les hommes.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon doux Rédempteur, quand commencerai-je à être reconnaissant envers votre bonté infinie ? Quand commencerai-je à reconnaître l'amour que vous m'avez témoigné et les souffrances que vous avez endurées pour moi ? Jusqu'ici, au lieu de vous rendre l'amour et la reconnaissance que je vous devais, je n'ai fait que vous offenser et vous mépriser. Serai-je donc toujours ingrat envers vous, ô mon Dieu, qui n'avez rien épargné pour vous rendre maître de mon cœnr ? Non, mon Jésus, il n'en sera point ainsi : je veux que la durée de ma reconnaissance égale la durée de ma vie ; mais donnez-moi votre secours, ô mon Dieu, pour accomplir ma résolution. Si je vous ai offensé, vos souffrances et votre mort sont mon espérance. Vous avez promis de pardonner à ceux qui se repentiront ; je me repens de toute mon âme de vous avoir méprisé. Appliquez-moi votre promesse, ô mon amour, et pardonnez-moi. O mon bien-aimé enfant, je vous regarde, dans votre crèche, comme si vous étiez déjà cloué sur une croix dès lors présente à votre pensée, et que vous acceptez d'avance pour moi. O divin enfant, crucifié pour moi, vous dirai-je, je vous rends grâces et je vous aime. Je vous vois sur cette paille, où vous êtes couché, tout préparé à souffrir et à mourir pour l'amour de moi, m'adressant le commandement et l'invitation de vous aimer : *Diliges Dominum Deum tuum*. Je ne desire autre chose que de vous aimer, ô mon Dieu. Puis donc que vous voulez que je vous aime, donnez-moi cet amour que vous demandez de moi. Votre amour est un pur don de votre bonté, et le plus grand présent que vous puissiez faire à une âme. Acceptez pour votre amant, mon doux Jésus, un pécheur qui vous a tant of-

fensé. Vous êtes venu du ciel en terre pour chercher les brebis égarées ; cherchez-moi donc, et je ne cherche personne autre que vous. Vous voulez mon âme, et mon âme ne veut que vous. Vous aimez, dites-vous, celui qui vous aime : *Diligentes me diligo.* Je vous aime, aimez-moi donc aussi ; et si vous m'aimez, enchaînez-moi à votre amour : mais enchaînez-moi de telle sorte, que je ne puisse plus me détacher de vous. O Marie, ma mère, aidez-moi. Que ce soit encore votre gloire de voir votre fils obtenir l'amour d'un malheureux pécheur qui l'a tant offensé.

ONZIÈME MÉDITATION

Iniquitates nostras ipse portavit. « Il portera le poids de nos ini quités[1] »

Considérez que le Verbe divin, en se faisant homme, a voulu non-seulement prendre la forme d'un pécheur, mais encore se charger de tous les péchés des hommes, *Iniquitates nostras ipse portavit,* et les expier tous, comme s'ils étaient les siens propres, ajoute Corneille de la Pierre : *ac si ipse ea patrasset.* Or, pensons ici en quelle oppression et en quelles angoisses a dû se trouver le cœur de Jésus enfant, qui déjà s'était chargé de tous les péchés du monde, en voyant que la divine justice en exigeait de lui une pleine satisfaction. Il connaissait distinctement la malice de chaque péché, puisque, par la lumière de la divinité qui résidait en lui, il avait une connaissance infiniment plus parfaite, que ne peuvent l'avoir tous les autres hommes et que tous les Anges, de la bonté infinie de son père et du droit infini qu'il a d'être respecté et aimé. Il voyait ensuite rangée devant lui la foule innombrable des péchés que devraient commettre les hommes, et qu'il devait expier par ses souffrances et par sa mort. Le Seigneur fit voir une fois à sainte Catherine de Gênes la laideur d'une seule faute vénielle, et cette vue remplit la sainte d'une telle épou-

[1] *Le prophète Isaïe*, LIII, 2.

vante, ou lui causa une telle douleur, qu'elle en tomba par terre toute évanouie : donc quelle peine aura été celle de l'enfant Jésus, lorsqu'il vit devant lui, dès sa venue au monde, la quantité immense de toutes les scélératesses que commettraient les hommes, et pour lesquelles il avait à satisfaire ? Alors il se représenta en particulier chacun des péchés que chacun de nous devait commettre. *Ad quamlibet culpam singularem habuit aspectum*, a dit à ce sujet saint Bernardin de Sienne. Le cardinal Hugues dit que si les bourreaux le firent souffrir extérieurement en le crucifiant, nous l'avons, nous, fait souffrir intérieurement en commettant nos péchés [1] ; c'est-à-dire, que chacun de nos péchés a fait plus souffrir l'âme de Jésus-Christ que le crucifiement et la mort n'ont fait souffrir son corps. Que chacun de ceux qui se souviennent d'avoir offensé le divin Sauveur par le péché mortel, voient ici la belle récompense dont ils ont payé son amour.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon bien-aimé Jésus, je ne suis pas digne de vos grâces, moi qui aussi vous ai tant offensé : mais par les mérites de ces peines que vous avez endurées et que vous avez offertes à votre père, en voyant tous mes péchés et en satisfaisant pour eux à la divine justice, donnez-moi part à cette lumière qui vous en fit connaître la malice, et à l'horreur que vous en conçûtes dès ce moment. Il est donc vrai, mon aimable Sauveur, que depuis votre naissance jusqu'à votre mort, et dans tous les moments de votre vie, j'ai été le bourreau de votre cœur, et un bourreau plus cruel que ceux qui vous ont crucifié ! Il est donc vrai que j'ai renouvelé les douleurs de votre crucifiement toutes les fois que je vous ai offensé ! Seigneur, vous êtes mort pour me sauver, mais votre mort ne suffit pas à mon salut, si de mon côté je n'ai une vraie douleur des offenses que je vous ai faites, et si je ne les déteste souverainement.

[1] Fecerunt eum dolere extrinsecus crucifigendo, sed nos peccando, intrinsecus.

Mais c'est encore là une grâce que je dois attendre de vous.. Vous la donnez à qui vous la demande. Je vous la demande en vous faisant voloir pour l'obtenir le mérite des souffrances que vous avez endurées ici-bas ; donnez-moi de la douleur de mes péchés, mais une douleur qui soit proportionnée à ma malice. Aidez-moi, Seigneur, à faire cet acte de contrition que je me propose en ce moment de faire. — Dieu éternel, bien suprême et infini, moi, misérable ver de terre, j'ai eu l'audace de manquer au respect que je vous dois, et de mépriser vos grâces : je déteste et je hais par-dessus tout l'injure que je vous ai faite ; je m'en repens de tout mon cœur, moins à cause de l'enfer que j'ai mérité, que pour l'offense que je vous ai faite, bonté infinie. J'espère que vous me pardonnerez, grâce aux mérites de Jésus-Christ, et qu'avec mon pardon, vous m'accorderez la grâce de vous aimer. Je vous aime, ô Dieu digne d'un amour infini, et je veux vous redire toujours : je vous aime, je vous aime, je vous aime. Et comme vous le disait, en se tenant aux pieds de son crucifix, votre chère servante sainte Catherine de Gênes, je veux vous dire aussi, maintenant que je suis à vos pieds : Mon Seigneur, plus de péchés, plus de péchés. Non, vous ne méritez point d'être offensé, ô mon Jésus, mais vous méritez d'être éternellement aimé. Mon Rédempteur, prêtez-moi votre aide. Marie, ma mère, venez à mon secours ; je ne vous demande point d'autre grâce que celle d'aimer Dieu durant tout le reste de ma vie.

DOUXIÈME MÉDITATION

Dolor meus in conspectu meo semper. « Ma douleur est continuellement devant mes yeux[1] »

Considérez que toutes les peines et toutes les ignominies que Jésus-Christ eut à endurer durant sa vie et à sa mort, lui furent présentes à la fois dès le premier moment de son exis-

[1] (*Ps.* XXXVII. 18.)

tence mortelle : *Dolor meus in conspectu meo semper;* et qu'il commença dès lors à les offrir en expiation de nos péchés, faisant ainsi dès sa première enfance l'office de Rédempteur. Il révéla à l'un de ses serviteurs[1] que depuis le premier moment de sa vie jusqu'à sa mort, il ne cessa de souffrir, et de souffrir autant pour chacun de nos péchés, que s'il avait eu autant de vies qu'il y a et qu'il y aura jamais d'hommes, tellement qu'il serait mort de douleur autant de fois, si Dieu ne lui eût conservé la vie pour qu'il souffrît davantage. Oh ! dans quel martyre continuel s'entretenait le cœur aimant de Jésus à la vue de tous les péchés des hommes ! *Ad quamlibet culpam singularem habuit aspectum*[2] *!* Du moment où Jésus-Christ fut dans le sein de sa mère, il eut devant les yeux chaque péché en particulier, et chacun l'affligeait immensément. Saint Thomas dit[3] que la douleur qu'occasionnait à Jésus-Christ la vue de l'injure que le péché fait à son père, et du préjudice qu'il cause à ses âmes bien-aimées, surpassa les douleurs de tous les pécheurs contrits, en y joignant même la douleur de ceux que la vivacité seule de leur contrition a suffi pour faire mourir : cela est incontestable, car jamais aucun pécheur n'a aimé Dieu et sa propre âme autant que Jésus-Christ a aimé son père et l'âme de chacun de nous. Ainsi, cette agonie que le divin Rédempteur a soufferte au jardin des olives à la vue de toutes nos fautes pour lesquelles il s'était chargé de satisfaire, il la souffrit dès le sein de sa mère. « Je suis pauvre et dans les travaux depuis ma première jeunesse[4] » C'est en ces termes que notre Sauveur avait prédit par la bouche de David, que toute sa vie serait un continuel martyre. De là saint Jean Chrysostome conclut que nous ne devons nous affliger de rien autre chose que du péché ; et que, comme Jésus-Christ fut affligé toute sa vie pour nos péchés, de même nous, qui les avons commis, nous devons avoir un continuel regret, en nous rappelant que nous avons offensé un Dieu qui nous a tant

[1] (*Psalt. B. Alan. p.* II, *c.* 2.)
[2] (*S. Bern. serm. t.* II, *serm.* 56.) — [3] (3, *q.* 46, *a.* 6, *ad* 4m.)
[4] Pauper sum ego et in laboribus a juventute mea. (*Ps.* LXXXVII, 16.)

aimés. Sainte Marguerite de Cortone ne cessait jamais de pleurer ses péchés : un jour son confesseur lui dit : Marguerite, ne pleure plus : il suffit des larmes que tu as répandues, et dès à présent le Seignenr t'a pardonné. Comment, répondit la sainte, comment pourrait-il suffire des larmes que j'ai répandues et de la douleur que j'éprouve de ces péchés, pour lesquels Jésus-Christ mon Sauveur a été affligé pendant tout le cours de sa vie?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon Jésus, voici à vos pieds l'ingrat, le persécuteur qui n'a cessé de vous affliger durant toute votre vie. Mais je vous dirai avec Ezéchias : *Tu autem eruisti animam meam ut non periret, projecisti post tergum tuum omnia peccata mea.*

« J'ai trouvé le salut au sein de mes souffrances :
Tu fermes le tombeau qui s'ouvrait devant toi ;
Tu ne te souviens plus de toutes mes offenses ;
Et tu les jettes loin de toi[1]. »

Je vous ai offensé, je vous ai blessé par tous mes péchés ; mais vous n'avez point refusé de vous charger de toutes mes iniquités ; j'ai jeté volontairement mon âme dans les feux brûlants de l'enfer, toutes les fois que j'ai consenti à vous offenser grièvement ; mais vous n'avez cessé de la délivrer au prix de votre sang, et d'empêcher qu'elle ne se perdît pour toujours. Mon bien-aimé Rédempteur, je vous remercie. Je voudrais mourir de douleur, lorsque je pense que j'ai traité avec tant de mépris votre bonté infinie. O mon amour, pardonnez-moi, et venez prendre possession de mon cœur tout entier. Vous avez dit que vous ne dédaignez pas d'entrer chez celui qui vous ouvre, et de demeurer avec lui[2] Si je vous ai repoussé de mon cœur pendant longtemps, maintenant je vous aime, et je ne désire autre chose que votre grâce. Voici la porte ou-

[1] *Le prophète Isaïe*, XXXVIII, 17.
[2] Si quis aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, cœnabo cum illo. (*Apoc.* III, 20.)

verte : entrez dans mon pauvre cœur, mais entrez-y pour ne plus vous en retirer. Il est pauvre, mais votre présence l'enrichira. O mon souverain bien ! je serai riche, dès que je vous posséderai. O reine du ciel, mère si cruellement affligée au sujet d'un fils si cruellement affligé, j'ai été pour vous aussi un sujet d'affliction, puisque vous avez participé en grande partie aux douleurs qu'a éprouvées votre divin fils : ô ma mère, pardonnez-moi, vous aussi, et obtenez-moi la grâce de vous être fidèle, maintenant que, comme je l'espère, Jésus est rentré dans mon âme.

TREIZIÈME MÉDITATION

Baptismo habeo baptizari ;et quomodo coarctor usque dum perficiatur! « J'ai à être baptisé d'un baptême ; et combien je me sens dans la gêne jusqu'à ce que ce baptême s'effectue[1] ! »

Considérez que Jésus a souffert dès le premier moment de sa vie, et que tout ce qu'il a souffert, il l'a souffert pour notre amour Il n'a eu dans tout le cours de sa vie, après la gloire de Dieu, d'autre pensée que celle de notre salut. Comme fils de Dieu, il n'avait pas besoin de souffrir pour mériter le paradis ; ainsi tout ce qu'il a souffert de peines, de privations et d'ignominies, il l'a fait servir à nous mériter notre salut éternel. Bien plus, quoiqu'il pût nous sauver sans endurer aucune peine, il a voulu embrasser une vie souffrante, pauvre, méprisée, privée de tout soulagement, et une mort plus désolée et plus amère que celle qu'ont jamais pu endurer les pénitents et les martyrs, uniquement pour nous faire comprendre la grandeur de l'amour qu'il nous portait, et pour gagner ainsi notre affection. Dans le cours des trente-trois années de sa vie, il n'a cessé de soupirer après l'heure du sacrifice qu'il désirait offrir de sa vie même, pour nous obtenir la divine grâce et la vie éternelle, et parvenir par ce moyen à nous réunir avec lui dans le paradis. C'est ce désir qui lui a fait profé-

1 (*Luc.* XII, 59.)

rer ces paroles : *Baptismo habeo baptizari; et quomodo coarctor usque dum perficiatur?* Il désirait être baptisé dans son propre sang, non pas assurément pour se laver de péchés qu'il aurait commis lui-même, puisqu'il était par lui-même pur et saint, mais pour effacer les péchés des hommes qu'il aimait à un tel point : *Dilexit nos, et lavit nos in sanguine suo*[1] O excès de l'amour d'un Dieu, que jamais les hommes et les anges réunis ne pourront jamais comprendre et louer assez! Mais écoutons saint Bonaventure déplorer avec étonnement l'ingratitude des hommes à l'encontre d'un tel excès d'amour[2]. C'est une merveille, dit ce grand saint, de voir un Dieu endurer tant de peines, gémir dans une étable, gagner péniblement sa vie dans un atelier, mourir épuisé de sang sur une croix, en un mot passer sa vie dans l'affliction et les tribulations pour l'amour des hommes; et ces mêmes hommes ne pas brûler d'amour pour un Dieu si aimant, mais tout au contraire pousser l'ingratitude jusqu'à faire mépris de son amour et de sa grâce. O Dieu! comment comprendre qu'un Dieu se soit livré à tant de souffrances pour les hommes, et qu'il y ait des hommes qui offensent encore un Dieu si bon et qui lui refusent leur amour?

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon bien-aimé Rédempteur, parmi ces ingrats qui ont payé votre amour immense, vos douleurs et votre mort, par des mépris et des outrages, en voici un, c'est moi. O mon cher Jésus, comment avez-vous pu vous résoudre à m'aimer, et à souffrir tant de peines et tant de mépris pour moi, en voyant l'excès d'ingratitude par laquelle je devais payer vos bienfaits? Mais loin de moi la pensée de me jeter dans le désespoir. Le mal est fait : donnez-moi maintenant, ô mon Dieu, cette douleur que vous m'avez méritée par vos larmes, mais une douleur qui égale mes crimes. Cœur amoureux de mon

[1] (*Apoc.* I, 5.)

[2] Mirum est, quomodo pro tuo amore corda hominum non scinduntur? (*Stimul. amor. part.* II, *c.* 2. *Oper. tom.* XII, *p.* 664 *b.*)

Sauveur, si affligé et si désolé pour mon amour pendant votre vie, et maintenant encore tout brûlant d'amour pour moi! ah! changez mon cœur; donnez-moi un cœur qui sache compenser les dégoûts que je vous ai causés par un amour proportionné à mon ingratitude. Mais je me sens dès maintenant un grand désir de vous aimer, et je vous en remercie, parce que je vois que votre bonté a déjà changé mon cœur. Je hais par-dessus toutes choses les affronts que je vous ai faits, je les déteste et je les abhorre. J'estime plus maintenant votre amitié que toutes les richesses et tous les royaumes du monde. Je désire vous complaire autant qu'il m'est possible. Je vous aime, ô Dieu infiniment aimable, mais je vois que mon amour est trop faible et trop avare. Augmentez les flammes dont je brûle déjà, donnez-moi un amour plus ardent. Je vous ai tant offensé, que je devrais répondre à votre excès d'amour par un amour beaucoup plus grand, moi qui vous ai tant offensé, et qui au lieu de châtiments, ai reçu de vous tant de faveurs spéciales. O bien suprême, ne permettez pas que je sois encore ingrat à l'égard de tant de grâces que vous m'avez faites. *Moriar amore amoris tui*, vous dirai-je avec saint François, *qui amore amoris mei dignatus es mori*. Oui, que je meure d'amour pour votre amour, après que vous avez daigné mourir d'amour pour l'amour de moi. Marie, mon espérance, aidez-moi, priez Jésus pour moi.

QUATORZIÈME MÉDITATION

Quæ utilitas in sanguine meo, dum descendo in corruptionem? « De quelle utilité sera mon sang quand je descends dans la corruption[1]? »

Jésus-Christ révéla à la bienheureuse Agathe de la Croix, qu'étant dans le sein de Marie, la douleur la plus grande qu'il ressentit fut de voir la dureté de cœur des hommes qui devaient mépriser, après l'accomplissement de l'œuvre de la

[1] (*Ps.* XXIX, 12.)

rédemption, les grâces qu'il était venu répandre sur la terre. Et ce sentiment, il l'avait lui-même bien exprimé, longtemps avant, par la bouche de David, dans les paroles que nous avons citées, selon l'interprétation commune des saints pères : *Quæ utilitas in sanguine meo, dum descendo in corruptionem?* Saint Isidore explique ainsi ce passage : *dum descendo in corruptionem,* c'est-à-dire, quand je viens prendre la nature humaine, qui est si corrompue et si viciée par le péché. Mon père, semble dire ici le Verbe divin, je vais me revêtir de la chair humaine, et répandre ainsi tout mon sang pour les hommes ; mais de quelle utilité sera mon sang ? *quæ utilitas in sanguine meo ?* La plus grande partie des hommes ne fera pas le moindre cas de mon sang, et continuera de m'offenser, comme si je n'avais rien fait pour leur amour. Voilà le calice d'amertume dont Jésus-Christ pria son père de le délivrer, lorsqu'il dit : « Que ce calice s'éloigne de moi[1] » Quel était ce calice ? La vue des mépris dont les hommes devaient payer son amour. C'est ce qui fit qu'il s'écria, étant sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné[2] ? » Le Seigneur révela à Sainte Catherine de Sienne[3] que l'abandon dont il se plaignait alors, était occasionné par la vue du mépris que les hommes, pour lesquels il sacrifiait sa vie, devaient faire de sa passion et de sa mort, et que son Père éternel leur laisserait commettre. Or, cette même peine tourmentait Jésus enfant dans le sein de Marie, puisqu'il voyait dès lors tant de tourments qu'il devait subir, tant d'ignominies qui lui seraient infligées, tant de sang qui coulerait de ses veines, la mort cruelle et ignominieuse qu'il lui faudrait endurer, et si peu de fruit que les hommes en retireraient. Le saint enfant voyait dès lors ce que dit l'Apôtre, que plusieurs, et même la plupart des hommes, fouleraient aux pieds son sang précieux, et mépriseraient la grâce que ce sang leur aurait méritée : *Filium Dei conculcantes, et Spiritui gratiæ cantumeliam facientes*[4] Mais si nous avons eu

Transeat a me calix iste. (*Matth.* XXVI, 49.)
[2] Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me? (*Matth.* XXVII, 46.)
[3] In Vit. l. II, c. 29. — [4] (*Hebr* X, 19.)

le malheur d'être du nombre de ces ingrats,ne tombons point pour cela dans le désespoir. Jésus naissant vient offrir la paix aux hommes de bonne volonté, comme il le fit chanter par la troupe angélique: *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* Réformons donc notre volonté, en nous repentant de nos péchés, et en nous proposant d'aimer ce Dieu de toute bonté, et nous trouverons la paix, c'est-à-dire, l'amitié de Dieu.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Mon très-aimable Jésus, combien ne vous ai-je point fait souffrir dans le courant de votre vie ! Vous avez répandu votre sang pour moi avec tant d'amour et tant de souffrance ; quel fruit en avez-vous retiré de ma part jusqu'à présent ? Des mépris, des dégoûts et des affronts. Mais, mon Rédempteur, je ne veux plus vous affliger ; j'espère retirer dorénavant un grand fruit de votre passion, avec le secours de votre sainte grâce, dont je sens que vous m'assistez déjà maintenant. Vous avez tant souffert, et vous êtes mort pour vous acquérir mon amour. Je veux vous aimer par-dessus tout autre bien, et je suis prêt à donner mille fois ma vie pour vous témoigner mon amour. Père éternel, je ne devrais point oser paraître devant vous, pour vous demander pardon ou grâce ; mais votre fils me dit que vous m'accorderez toutes les grâces que je vous demanderai en son nom : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis*[2] Je vous offre donc les mérites de Jésus-Christ, et je vous demande avant tout en son nom le pardon général de tous mes péchés ; je vous demande la sainte persévérance jusqu'à la mort : je vous demande surtout le don de votre saint amour, qui me fasse vivre toujours conformément à votre sainte volonté. Quant à ma volonté personnelle, mon choix est fait de souffrir mille fois la mort plutôt que de vous offenser, et de vous aimer de tout mon cœur, en faisant tout ce que je pourrai pour vous complaire. Mais pour tout cela, je vous demande et j'espère que vous m'accorderez la

[1] (*Joan.* XVI, 23.)

grâce de l'exécuter. O Marie, ma mère, si vous priez pour moi, je suis en assurance. Priez, priez, et ne cessez jamais de prier, que vous ne me voyiez changé et entièrement soumis à la volonté de Dieu.

QUINZIÈME MÉDITATION

Invenietis infantem positum in præsepio. « Vous trouverez un enfant couché dans une crèche[1] »

La sainte Eglise, contemplant ce mystère et ce prodige étonnant d'un Dieu qui se montre aux hommes nouvellement né dans une étable, s'écrie dans son ravissement : O le grand mystère ! O l'étonnante merveille ! que le maître de toutes choses se fasse voir à des animaux, naissant dans une étable et couché dans une crèche[2] ! *O magnum mysterium ! o admirabile sacramentum ! ut animalia viderent Dominum natum jacentem in præsepio* ! Pour contempler avec amour et tendresse la naissance de Jésus, nous devons prier le Seigneur qu'il nous donne une foi vive. Si nous entrons dans la grotte de Bethléem sans sentiment de foi, nous n'éprouverons qu'un sentiment de compassion, en voyant un enfant réduit dans un tel état de pauvreté, que, venant au monde au milieu de l'hiver, il faille le coucher dans une crèche, sans feu, et au fond d'une froide étable. Mais si nous y entrons avec foi, et que nous considérions quel excès de bonté et d'amour il a fallu à un Dieu pour s'abaisser jusqu'à paraître comme un petit enfant étroitement serré par des langes, étendu sur de la paille, qui pleure et gémit, qui est tout tremblant de froid, qui ne peut se remuer, qui a besoin d'être allaité pour vivre, comment pourrons-nous ne pas nous sentir attirés et doucement contraints à donner toutes nos affections à ce Dieu enfant qui s'est réduit à un tel état pour se faire aimer ? Saint Luc dit que les bergers, après avoir visité Jésus dans l'étable, s'en retournèrent en glorifiant Dieu et en le louant au sujet de tout ce

[1] (*Luc.* II, 12) — [2] (*Off. nat. respect. noct.* 2.)

qu'ils avaient vu et entendu [1]. Et cependant qu'avaient-ils vu? rien autre chose qu'un petit enfant, tremblant de froid sur un peu de paille ; mais, parce qu'ils étaient éclairés par la foi, ils reconnurent en ce pauvre enfant l'excès de l'amour divin, et enflammés de cet amour, ils s'en retournèrent en louant et en bénissant Dieu, heureux qu'ils étaient d'avoir pu contempler un Dieu s'humiliant (*exinanivit semetipsum*) et s'anéantissant de la sorte pour l'amour des hommes.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon doux et aimable enfant, quoique je vous voie si pauvre sur cette paille, je vous adore et je confesse que vous êtes mon Seigneur et mon Créateur. Je comprends bien ce qui vous a réduit à un si misérable état ; c'est l'amour que vous avez eu pour moi. O mon Jésus, en me rappelant la manière dont je vous ai traité par le passé, les injures que je vous ai faites, je me demande avec étonnement comment vous avez pu me supporter. Maudits péchés, hélas ! qu'avez vous fait ? Vous m'avez fait remplir d'amertume cet amoureux Jésus. Ah ! mon cher Sauveur, par les douleurs que vous avez souffertes, et par les larmes que vous avez versées dans l'étable de Bethléem, donnez-moi des larmes, donnez-moi une grande douleur qui me fasse pleurer toute ma vie les déplaisirs que je vous ai causés. Donnez-moi un grand amour pour vous, mais un amour tel qu'il puisse compenser les offenses que je vous ai faites. Je vous aime, mon Sauveur, tout petit que vous vous êtes fait ; je vous aime, ô Dieu enfant ; je vous aime, ô mon amour, ma vie et mon tout. Je vous promets de n'aimer dorénavant que vous. Aidez-moi par votre grâce, sans laquelle je ne puis rien. Marie, mon espérance, vous obtenez tout ce que vous voulez de votre fils, impétrez-moi son saint amour ; ma mère, exaucez-moi.

[1] Reversi sunt glorificantes et laudantes Deum in omnibus quæ audierant et viderant. (*Luc.* II, 20.)

SEIZIÈME MÉDITATION

Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.

Vous puiserez, joyeux, à ces pures fontaines
D'où jaillissent des eaux qui coulent toujours pleines
Aux sources du Sauveur [1].

Considérez les quatre fontaines de grâces que nous trouvons en Jésus-Christ, et que saint Bernard a contemplées le premier[2]. La première est une fontaine de miséricorde dans laquelle nous pouvons nous laver de toutes les souillures de nos péchés. Cette fontaine fut formée pour nous par les larmes et le sang du Rédempteur : *Dilexit nos et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo* [3] La seconde fontaine est une fontaine de paix et de consolation dans nos tribulations Invoquez-moi dans les jours de tribulation, nous dit Jésus-Christ [4] par la bouche du psalmiste, et je vous consolerai. *Qui sitit veniat ad me* [5]. Que celui qui a soif de vraies consolations, même en cette vie vienne à moi, a-t-il dit, et je le contenterai. Celui qui aura une fois goûté les eaux de mon amour, de sa propre bouche dédaignera pour toujours les délices, quelles qu'elles soient, que lui offre le monde. *Qui autem biberit ex aqua, quam ego dabo ei, non sitiet in æternum* [6] Et il sera à la fin pleinement satisfait, lorsqu'il entrera dans le royaume des bienheureux ; car l'eau de ma grâce le portera de la terre au ciel : *Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam* [7]. La paix que Dieu donne à l'âme qui l'aime n'est point semblable à la paix que le monde promet dans les plaisirs sensuels, plaisirs qui laissent après eux plus d'amertume que de calme ; la paix que Dieu donne surpasse toutes lés délices des sens. *Pax quæ exsuperat omnem sensum* [8]. Bienheureux sont ceux qui désirent boire

[1] *Le prophète Isaïe*, XII, 3.)
[2] (*In Nativ. Dom. serm.* I, *n.* 6.) — [3] (*Apoc.* I, 5.)
[4] Invoca me in die tribulationis. (*Ps.* XLIX.)
[5] (*Joan.* VII, 37.) — [6] (*Joan.* IV, 13.) — [7] (*Ibid.*) — [8] (*Philip.* IV, 7.)

à cette fontaine divine : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam*[1]. La troisième fontaine est celle de la dévotion. Oh ! combien deviendra pieux et prêt à accomplir les volontés divines, combien grandira dans la vertu, celui qui méditera souvent tout ce que Jéésus-Christ a fait pour l'amour de nous ! Il deviendra semblable à l'arbre planté sur le courant des eaux : *Erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquaram*[2] La quatrième est une fontaine d'amour ; *In meditatione mea exardescet ignis*[3]. Il n'est pas possible que celui qui médite les souffrancees et les ignominies de Jésus-Christ, ne se sente pas tout brûlant de ce bienheureux feu qu'il est venu allumer sur la terre. Ainsi demeure-t-il prouvé que celui qui puise à ces fontaines que nous trouvons en Jésus-Christ, y goûtera toujours des eaux de joie et salut. *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris*.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

O mon doux et cher Sauveur ! que ne vous dois-je point ! Combien vous m'avez mis dans l'obligation de vous aimer, puisque vous avez fait pour moi ce qu'un fils n'aurait point fait pour son père, ni un esclave pour son maître ! Si donc vous m'avez aimé plus que tout autre, il est juste que je vous aime aussi par-dessus tout autre objet. Je voudrais mourir de douleur, lorsque je pense que vous avez tant souffert pour moi, et que vous n'avez point refusé d'accepter même la mort la plus douloureuse et la plus ignominieuse qu'ait jamais pu endurer aucun homme, tandis que j'ai méprisé si souvent votre amitié. Combien de fois n'est-il point arrivé que vous me pardonniez, et que je revenais à vous offenser ! Mais je mets en vos mérites toute mon espérance. Je préfère maintenant votre grâce à tous les royaumes du monde. Je vous aime et j'accepte pour votre amour toutes les peines et tous les genres de mort. Et si je ne suis point digne de mourir pour votre gloire par la main des bourreaux, j'accepte au moins volontiers la mort

[1] (*Matth.* v, 6.) — [2] (*Ps.* I, 7.) — [3] (*Ps.* XXXVIII, 4.)

qu'il vous plaira de m'envoyer ; je l'accepte en la manière et pour le temps que vous vous proposez. O Marie, ma mère, obtenez-moi la grâce de vivre et de mourir dans l'amour de Jésus-Christ.

DIX-SEPTIÈME MÉDITATION

« *Orietur vobis sol justitiæ, et sanitas in pennis ejus.* Le soleil de justice se lèvera sur vous, et vous trouverez votre guérison sous son ombre [1]. »

Votre médecin viendra, dit le prophète en d'autres termes, pour guérir vos infirmités ; et il viendra avec la rapidité de l'oiseau, et comme le soleil qui, en s'élevant au-dessus de l'horizon, envoie ses rayons d'un pôle à l'autre. Mais voilà qu'il est déjà venu. Consolons-nous et rendons-lui grâces. Saint Augustin dit que ce médecin céleste est descendu jusqu'au lit du malade [2], c'est-à-dire jusqu'à prendre notre chair, car nos corps sont comme les lits où nos âmes malades cherchent repos. Les autres médecins, lorsqu'ils affectionnent un malade, donnent tous leurs soins pour le guérir ; mais que lest le médecin qui, pour guérir un malade, s'est jamais avisé de s'inoculer à lui-même sa maladie? Jésus-Christ a été l'unique médecin qui s'est chargé de nos infirmités pour nous en guérir. Et il n'a pas voulu en envoyer d'autres ; mais il a voulu venir lui-même remplir ce pieux office, pour gagner toute notre affection : *Languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit* [3] Il a voulu guérir nos plaies avec son propre sang, et nous délivrer par sa mort de la mort éternelle qui nous était due. En un mot, il a voulu prendre le remède amer d'une vie remplie de peines, et d'une mort douloureuse, pour nous obtenir la vie et nous délivrer de tous les maux qui pesaient si fortement sur nous. « Ne faut-il pas que je boive le calice [4]

[1] (*Malach.* IV, 2.) — [2] Descendit usque ad lectum ægrotantis. (*De verb. Dom. serm.* LIX, *al. serm.* LXXXVII, 11, 13.)

[3] (*Isa.* LIII, 4.)

[4] Calicem quem dedit mihi pater, non bibam illum? (*Joan.* XVIII, 2.)

que m'a donné mon père ? » dit-il à saint Pierre. Il était donc nécessaire que Jésus-Christ essuyât tant d'ignominies, pour guérir notre orgueil ; qu'il embrassât une vie si pauvre pour guérir notre cupidité ; qu'il fût plongé dans un océan d'amertumes et qu'il mourût dans les souffrances, afin de guérir notre avidité dans la recherche des plaisirs sensuels.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Que votre charité soit à jamais louée et bénie, ô mon aimable Rédempteur ! Eh ! qu'en serait-il de mon âme si infirme et affligée de tant de plaies que lui ont faites mes péchés, si je ne vous avais pas, ô mon Jésus, pour pouvoir et vouloir me guérir ? O sang de mon Sauveur, c'est à vous que je me confie : lavez-moi, et guérissez-moi. Je me repens, ô mon amour, de vous avoir offensé. Vous, pour me prouver l'amour que vous me portez, vous avez embrassé une vie toute de tribulations et une mort si pleine d'amertumes. Je voudrais, moi aussi, vous prouver mon amour ; mais que puis-je faire, pauvre malade que je suis, dans mon état de si étrange faiblesse ? O Dieu de mon âme, vous êtes tout-puissant, vous pouvez me guérir et faire de moi un saint. Allumez en moi un désir ardent de vous satisfaire. Je renonce à toutes mes satisfactions pour vous complaire, ô mon Rédempteur, vous qui méritez d'être contenté à tout prix. O mon souverain bien ! je vous estime et vous aime par-dessus tous les biens ; faites que je vous aime de tout mon cœur et que je ne cesse de vous demander la grâce de vous aimer. Jusqu'ici je vous ai offensé et je ne vous ai point aimé, parce que je ne vous ai point demandé votre amour Je vous le demande maintenant, et je vous demande la grâce de vous le demander. Exaucez-moi en m'appliquant les mérites de votre passion. O Marie, ma mère, vous êtes toujours disposée à exaucer quiconque vous prie ; vous aimez ceux qui vous aiment ; je vous aime, ô ma reine ; obtenez-moi la grâce d'aimer Dieu, et je ne vous demande rien de plus.

DIX-HUITIÈME MÉDITATION

Qui proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum. « Il n'a pas épargné son propre fils, mais il l'a livré pour le salut de tous[1] »

Considérez que le Père éternel nous ayant donné son propre fils pour être notre médiateur, notre avocat auprès de lui, et la victime d'expiation de tous nos péchés, nous ne devons plus craindre de ne pouvoir obtenir de Dieu quelque grâce que nous lui demandions, en nous appuyant sur la médiation d'un tel Rédempteur. *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?* Comment,en nous le donnant, ne nous a-t-il pas donné par là même tout le reste? ajoute l'apôtre. Que pourrait en effet, nous refuser le Père céleste, après nous avoir accordé son fils? Nos prières, quelque multipliées qu'elles soient, ne méritent ni d'être exaucées, ni même d'être écoutées du Seigneur, puisque au lieu de la grâce, nous méritons par nos péchés des châtiments; mais Jésus-Christ mérite bien de l'être quand il intercède pour nous, en offrant pour nous toutes les souffrances de sa vie, son sang et la mort qu'il a endurée. Le Père céleste ne peut rien refuser à un fils aussi cher, qui lui offre un prix d'une valeur infinie. Il est innocent; tout ce qu'il paie à la divine justice, il le paie pour la rançon de nos péchés; et cette rançon a infiniment plus de valeur que ne pourraient valoir pour l'annuler tous les péchés des hommes. Il ne serait pas juste qu'un pécheur fût perdu quand il se repent de ses fautes, et qu'il offre à Dieu les mérites de Jésus-Christ qui a surabondamment satisfait pour lui. Ainsi donc rendons grâces à Dieu, et espérons tout obtenir des mérites de Jésus-Christ.

AFFECTIONS ET PRIÈRES.

Non, mon Dieu et mon père, je ne puis plus me méfier de votre miséricorde; je ne puis plus craindre que vous me refu-

[1] (*Rom.* VIII, 32.)

siez le pardon de toutes mes fautes, ni que vous me refusiez aucune des grâces qui me sont nécessaires pour me sauver, après que vous m'avez donné votre fils, afin que je vous l'offre pour moi. Vous m'avez donné Jésus-Christ précisément en vue de me pardonner et de me rendre capable de recevoir votre grâce, et vous voulez que je vous l'offre en me confiant en ses mérites pour obtenir mon salut de vous. Oui, mon Dieu, je veux vous obéir, et je vous remercie. Je vous offre les mérites de ce cher fils, et, par eux, j'espère la grâce qui remédiera à ma faiblesse, et réparera tous les dommages que je me suis attirés par mes péchés. Je me repens, bonté infinie, de vous avoir offensé; je vous aime par-dessus toutes choses, et je vous promets de n'aimer dorénavant que vous. Mais cette promesse que je vous fais ne servira à rien, si vous ne me venez en aide. Pour l'amour de Jésus-Christ, donnez-moi la sainte persévérance et votre amour. Donnez-moi lumière et force pour accomplir votre sainte volonté. Ainsi, plein de confiance dans les mérites de Jésus-Christ, j'espère être exaucé de vous, Marie, ô ma mère et mon espérance, je vous prie aussi pour l'amour de Jésus-Christ de m'obtenir cette grâce. Ma mère, exaucez-moi.

RÈGLEMENT

DE VIE

D'UN CHRÉTIEN

AVERTISSEMENT DES PREMIERS TRADUCTEURS

Nous avons cru devoir terminer ce premier [a] volume par ce Recueil de prières et d'exercices de piété, assez semblable, dans le fond et dans la forme, à ce que nous nommons en France, *Journée du Chrétien*. Personne ne sera donc étonné des répétitions qu'il renferme ; ce genre de livres étant destiné à servir de manuel à toutes sortes de personnes, il doit renfermer des instructions et des formules pour tous les besoins de l'âme. Placé à la suite des différents ouvrages *de méditations* que nous avons insérés ci-dessus, il formera la partie *pratique* de ce premier [a] volume.

(*a*) Ce premier volume de la première édition est devenu le quatorzième de a nouvelle. (*L'éditeur.*)

RÈGLEMENT DE VIE

D'UN CHRETIEN

Dans le premier chapitre de ce règlement, nous parlerons des moyens de se conserver dans la grâce de Dieu. Dans le second chapitre, nous mettrons au long les actes des exercices de dévotion qu'ils doivent pratiquer. Dans le troisième, on trouvera la pratique des principales vertus auxquelles doit s'exercer un Chrétien.

CHAPITRE PREMIER

MOYENS DE SE CONSERVER DANS LA GRACE DE DIEU.

On doit bien se persuader que, pour obtenir le salut éternel, il ne suffit pas de vouloir se sauver, mais qu'il faut encore prendre les moyens que Jésus-Christ a mis à notre disposition. Autrement, si nous tombons dans le péché, il ne nous servira de rien, au jour du jugement, d'alléguer pour excuse que les tentations ont été fortes, et que nous étions faibles. Car Dieu nous a donné les moyens de repousser, à l'aide de sa grâce, tous les assauts de nos ennemis ; si nous ne voulons pas en profiter, et que nous nous laissions vaincre, la faute en est à nous. Tout le monde voudrait se sauver ; mais comme on néglige d'employer les moyens de salut, on pèche et on se perd.

PREMIER MOYEN

Fuir l'occasion.

Le premier moyen, c'est de fuir l'occasion. Ceux qui ne cherchent pas à fuir les occasions de pécher, surtout en matière de plaisirs sensuels, tomberont infailliblement dans le péché. Saint Philippe de Néri disait : *Dans la guerre des sens, les poltrons qui fuient sont les vainqueurs*. L'occasion est comme un bandeau qui s'étend sur nos yeux, et fait que nous ne voyons plus rien, ni l'enfer, ni Dieu, ni nos bons propos. L'Écriture dit qu'il est impossible de marcher sur des charbons sans se brûler : *Numquid potest homo ambulare super prunas et non comburentur plantæ ejus ?* (*Prov*. VI. 28.) Il est de même moralement impossible, lorsqu'on se met volontairement dans l'occasion, de ne pas tomber, quand même on aurait formé mille bons propos et fait à Dieu mille promesses. Combien nous en avons tous les jours la preuve dans tant de pauvres âmes qui se sont perdues, uniquement pour n'avoir pas fui les occasions ! Quant à ceux qui vivent dans l'habitude du péché d'impureté, qu'ils sachent qu'il ne suffit pas, s'ils veulent se corriger, de fuir les occasions tout à fait prochaines ; s'ils ne fuient pas en outre celles qui sont moins prochaines, il sera difficile qu'ils ne fassent pas de nouvelles chutes. Ne nous laissons pas tromper par le démon, qui nous dira que la personne qui nous inspire des désirs est sainte ; il arrive souvent que plus la personne est dévote, plus la tentation est grande. Saint Thomas d'Aquin dit que plus une personne est sainte, plus elle est attrayante. La tentation commencera par l'esprit, et finira par la chair Le père Sertorius Caputo, ce grand serviteur de Dieu, de la compagnie de Jésus, disait que le démon nous fait d'abord aimer la vertu, ensuite la personne elle-même, puis il nous aveugle et nous fait tomber. Il faut fuir aussi les mauvaises compagnies ; nous sommes trop faibles, le démon nous tente continuellement ; nos sens nous poussent au mal, l'excitation d'un ami pervers sera plus qu'il ne faut

pour nous faire tomber. Ainsi la première chose à faire pour nous sauver, c'est de nous éloigner des mauvaises occasions et des mauvaises compagnies. Il faut pour cela nous faire violence à nous-mêmes, et surmonter résolûment tout respect humain. Qui ne se fait violence, ne saurait se sauver Il est vrai que nous ne devons pas nous confier en nos propres forces, mais seulement dans le secours de Dieu ; mais cependant Dieu veut que, de notre côté, nous nous fassions violence, quand il le faut, pour gagner le ciel. *Violenti rapiunt illud.* (*Matt.* XI. 12.)

SECOND MOYEN

L'oraison mentale.

Le second moyen, c'est l'oraison mentale. Sans elle, il est difficile que l'âme se maintienne longtemps dans la grâce de Dieu. Le Saint-Esprit a dit : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* (*Eccl.* VII. 40.) Qui médite souvent les fins dernières, c'est-à-dire la mort, le jugement universel et l'éternité de l'enfer et du Paradis, ne tombera point en état de péché ; mais ces vérités ne se voient pas avec les yeux du corps ; on ne les voit qu'avec ceux de l'âme ; si on ne les regarde souvent, elles disparaissent de l'esprit ; et lorsqu'ensuite les plaisirs des sens se présentent, on s'y laisse prendre sans peine, si l'on ne se représente fortement les vérités éternelles : et voilà pourquoi tant de gens s'abandonnent au vice et se perdent. Tous les chrétiens savent et croient qu'il leur faudra mourir et être jugés ; mais comme on n'y pense pas, on vit loin de Dieu. Sans l'oraison mentale, nous sommes dans les ténèbres, nous marchons à tâtons, et ne voyant pas les dangers, nous ne prenons pas les moyens de les éviter ; nous n'appelons pas Dieu à notre secours, et ainsi nous nous perdons. Sans l'oraison, il n'y a pour nous ni lumière, ni force pour avancer dans la voie de Dieu, parce que, sans l'oraison, nous ne prions pas Dieu de nous aider de sa grâce ; et, lorsqu'on ne le prie pas, les chutes sont inévitables. C'est ce qui faisait

dire au cardinal Bellarmin qu'il est moralement impossible à un chrétien qui ne médite pas les maximes éternelles de persévérer dans la grâce de Dieu. Au contraire, celui qui fait chaque jour sa méditation tombera difficilement dans le péché ; ou, s'il a le malheur de succomber à une occasion, en continuant à faire l'oraison, il rentrera bientôt dans la grâce de Dieu. Un serviteur de Dieu disait : *L'oraison mentale et le péché mortel ne peuvent vivre ensemble.* Proposons-nous donc de faire chaque jour, le matin ou le soir, mais plutôt le matin, une demi-heure d'oraison. On trouvera expliquée en peu de mots, dans le paragraphe suivant, la manière facile de faire cette oraison. Il suffit du reste de s'occuper pendant ce temps à lire ce livre de méditations, ou tout autre bon livre, et de produire ensuite de temps à autre quelque bonne affection, ou quelque prière, comme on le trouvera noté au paragraphe suivant. Je vous engage surtout à ne jamais abandonner cette oraison, mais à la faire au moins une fois le jour, en quelque aridité que vous vous trouviez, et quel que soit l'ennui qu'elle vous inspire. Si vous ne l'abandonnez pas, à coup sûr vous serez sauvé.

Il est encore très-utile de faire avec l'oraison la *lecture spirituelle* dans quelque livre qui traite de la vie d'un Saint ou des vertus chrétiennes, et de la faire pendant une demi-heure, ou tout au moins un quart d'heure. Que de personnes, à la lecture d'un livre de piété, ont changé de vie et se sont sanctifiées ! Saint Jean Colomban, saint Ignace de Loyola et tant d'autres sont de ce nombre. Il est aussi très-important de faire chaque année les exercices spirituels dans quelque maison religieuse. Mais au moins n'omettez jamais votre méditation journalière.

TROISIÈME MOYEN

La fréquentation des sacrements.

Le troisième moyen, c'est la fréquentation des Sacrements de pénitence et d'eucharistie. La fréquente confession purifie de plus en plus notre âme de ses souillures, et par elle on obtie

non-seulement la rémission de ses péchés, mais encore des secours plus puissants pour résister aux tentations. A cette fin, attachez-vous à votre directeur, confessez-vous toujours à lui, et demandez-lui conseil dans vos affaires les plus importantes, même temporelles. Obéissez-lui en tout, et principalement lorsque vous êtes tourmenté par quelque scrupule. Ceux qui obéissent à leur confesseur n'ont point à craindre de se tromper. *Qui vos audit me audit* (*Luc.* x. 16.). Voix du confesseur, voix de Dieu.

La communion à son tour est appelée le pain céleste ; car, ainsi que le pain terrestre entretient la vie du corps, la communion entretient celle de l'âme. *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis* (*Jo.* VI. 64.). Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme, a dit Notre-Seigneur, vous n'aurez point la vie en vous. Par contre, ceux qui mangent souvent de ce pain assurent leur vie éternelle : *Si quis manducaverit ex hoc pane vivet, in æternum* (*Ibid.*, 52.) C'est pour cela que le Concile de Trente (*Sess.* 13. *c.* 2) appelle la communion une médecine qui nous délivre des péchés véniels et nous préserve des mortels. Tenez donc à communier au moins tous les huit jours, et ne l'omettez jamais pour aucune affaire du monde que ce soit ; il n'y en a pas de plus importante que celle de votre salut éternel. Pensez plutôt que, plus vous êtes répandu dans le monde, plus vous avez besoin de secours, parce que vous êtes exposé alors à de plus fortes tentations.

Un prêtre instruit d'ailleurs, ayant lu dans mes écrits que j'approuvais qu'on accordât la communion, tous les huit jours, aux personnes qui désirent se conserver dans la grâce de Dieu, bien qn'elles ne soient pas exemptes de l'affection aux péchés véniels, a combattu mon sentiment dans un ouvrage en trois volumes. Je prie le lecteur de lire ma réponse dans mon *Instruction Morale,* 3ᵉ *vol.*, *app.* 1, § IV, *in fin.* On trouvera dans le paragraphe suivant les actes qu'il faut faire avant et après la confession et la communion, tant pour la préparation que pour l'action de grâces.

QUATRIÈME MOYEN

Entendre la messe.

Le quatrième moyen, c'est d'entendre la messe tous les matins. Quand nous assistons à la messe, nous rendons honneur à Dieu, plus que tous les Anges et tous les Saints du ciel, parce que ceux-ci ne lui offrent les vœux que de simples créatures ; au lieu que, dans la messe, nous offrons à Dieu Jésus-Christ, qui lui rend un honneur infini. Lisez dans le paragraphe suivant la manière d'assister à la messe avec beaucoup de profit.

CINQUIÈME MOYEN

La visite au Saint-Sacrement et à la Sainte-Vierge.

Le cinquième moyen, c'est de visiter chaque jour le Saint-Sacrement dans quelque église, et la divine Mère de Jésus devant quelque dévote image. Si Jésus-Christ réside sur les autels dans tant d'églises, c'est pour faire des grâces à tous ceux qui viennent le visiter. Aussi les âmes qui pratiquent cette belle dévotion en recueillent des avantages sans nombre. On trouvera à la fin du paragraphe suivant, les prières qu'on peut dire dans les visites du Saint-Sacrement, et celles à faire aussi lorsqu'on visite la divine Mère. Les grâces que l'on doit demander principalement dans ces visites à Jésus et à Marie, ce sont celles d'aimer Dieu et de persévérer jusqu'à la mort.

SIXIÈME MOYEN

La prière.

Le sixième moyen, dont je vous recommande surtout la pratique, c'est la prière. Il est certain que sans le secours de Dieu nous ne pouvons rien faire de salutaire pour notre âme. Par contre,Dieu déclare qu'il n'accorde ses grâces qu'à ceux qui

les demandent ([a]). *Petite,et dabitur vobis* (*Matt.*). Demandez,et vous obtiendrez. Donc, dit sainte Thérèse, celui qui ne demande pas ne reçoit pas. De là ce sentiment commun des Saints Pères et des Théologiens, d'accord avec saint Thomas, qu'il est impossible sans la prière de persévérer dans la grâce de Dieu (I. 2. *q*. 109. *a*. 10.) Mais ceux qui prient sont sûrs du secours de Dieu. Nous avons là-dessus sa parole, qu'il ne démentira pas, et qu'il a répétée tant de fois dans les saints évangiles : *Omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis, et evenient vobis* (*Marc.* II. 24). *Omnis qui petit, accipit* (*Luc.* II. 10). *Amen, dico vobis, si quid petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis* (*Jo.* 16. 6.) Dieu accorde tout ce qu'on lui demande au nom de Jésus-Christ. Si donc nous voulons nous sauver, il faut prier avec humilité et confiance, et surtout avec persévérance. Si l'oraison mentale nous est si utile, c'est parce qu'elle nous fait souvenir de prier ; autrement nous l'oublions et nous nous perdons. Nous lisons dans sainte Thérèse que, dans le désir qu'elle avait de voir sauvés tous les hommes, elle aurait voulu monter sur une montagne, et de là leur faire entendre à tous ce seul mot : *Priez, priez.* Les anciens pères des déserts ont établi dans leurs conférences qu'il n'y avait pas de meilleur moyen pour se sauver que de répéter la prière de David : *Deus, in adjutorium meum intende; Domine, ad adjuvandum me festina.* Mon Dieu, venez à mon aide ; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. Nous aussi, appliquons-nous à faire la même prière. Ou bien répétons la belle oraison jaculatoire du vénérable père Léonard du Port-Maurice : *Mon Jésus, miséricorde !* Les deux principales grâces que nous devons toujours demander (comme je l'ai indiqué plus haut), ce sont l'amour de Dieu et la sainte persévérance. Nous devons toujours les demander aussi à la très-sainte Vierge Marie, appelée la dispensatrice de toutes les grâces divines. Lorsque nous la prions, elle nous fait assurément tout obtenir De là

(*a*) Le texte italien porte : *non concede le grazie se non a chi le demanda* ; ce qui, pris absolument, nous semble inexact. (*L'éditeur*.)

cette exhortation que saint Bernard fait à tous : *Quæramus gratiam, et per Mariam quæramus ; quia quod quærit invenit, et frustrari non potest.* Quelque grâce que ce soit, demandons-la à Marie, qui obtient de Dieu tout ce qu'elle lui demande, puisque ses demandes ne peuvent souffrir de refus.

CHAPITRE SECOND.

EXERCICES DE PIÉTÉ BONS A METTRE EN PRATIQUE.

§ I.

Actes à faire le matin en se levant.

Faites le signe de la Croix, et puis dites : I. Mon Dieu, je vous adore, et je vous aime de tout mon cœur. II. Je vous remercie de tous vos bienfaits, et particulièrement de m'avoir conservé cette nuit. III. Je vous offre tout ce que je ferai, et tout ce que je souffrirai pendant ce jour, en union avec les actions et les souffrances de Jésus et de Marie, avec l'intention de gagner toutes les indulgences que je pourrai. IV. Je me propose de fuir tout péché, de quelque espèce qu'il soit, et en particulier... (ici, il est bon de faire porter sa résolution sur le défaut dans lequel on tombe le plus fréquemment), et je vous prie, pour l'amour de Jésus, de me donner la persévérance ; je me propose particulièrement, dans les contradictions, de me conformer à votre sainte volonté, en disant toujours : *Seigneur, que votre volonté soit faite !*

Mon Jésus, étendez aujourd'hui sur moi votre bras tutélaire ; Sainte Marie, prenez-moi sous votre protection ; et vous, Père éternel, venez-moi en aide pour l'amour de Jésus et de Marie. Mon ange gardien, mes saints patrons, assistez-moi. Un *Pater noster*, un *Ave* et un *Credo* avec trois *Ave*, en l'honneur de la pureté de Marie.

En vous mettant au travail ou à l'étude, dites : Seigneur, je vous offre cette fatigue. *En vous mettant à table, dites :* Mon

Dieu, bénissez-moi, et aussi cette nourriture, afin que je ne commette pas de péché en la prenant, et que tout soit à votre gloire. *En sortant de table:* Je vous remercie, Seigneur, d'avoir fait du bien à qui a été votre ennemi. *Quand l'heure sonne:* Mon Jésus, je vous aime, faites que je ne vous offense plus et que je ne doive jamais être séparé de vous. *Dans l'adversité:* Seigneur, ainsi vous l'avez voulu, ainsi je le veux ! *Lorsque vous êtes tenté, répétez souvent:* Jésus et Marie. *Quand vous avez connaissance ou qu'il vous survient un doute d'être tombé dans quelque péché ou défaut, dites tout aussitôt :* Mon Dieu, je m'en repens, parce que je vous ai offensé ; Bonté infinie, je ne le ferai plus. *Et, si c'est un péché grave, confessez-vous-en tout de suite.*

Il sera fort à propos que les parents, les maîtres et les maîtresses fassent apprendre ces actes par cœur aux enfants, pour que ceux-ci continuent cette pratique toute leur vie.

§ II

Manière de faire l'oraison mentale.

L'oraison mentale se divise en trois parties : *préparation*, *méditation* et *conclusion*. Dans la *préparation*, on fait trois actes : un acte de foi en la présence de Dieu, un acte d'humilité avec un vif sentiment de contrition ; enfin un *acte de demande* pour obtenir d'être éclairé. Dites, par exemple, pour le 1er : *Mon Dieu, je crois que vous m'êtes présent, et je vous adore de tout mon cœur*. Pour le 2e : *Seigneur, je devrais être maintenant en enfer pour mes péchés : bonté infinie, je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé*. Pour le 3e : *Mon Dieu, pour l'amour de Jésus et de Marie, éclairez-moi, afin que cette oraison me soit profitable*. Dites ensuite un *Ave Maria*, à la Sainte Vierge, pour qu'elle vous obtienne d'être éclairé, et un *Gloria Patri* à saint Joseph, à l'ange gardien et au saint patron. Faites ces actes avec attention, mais brièvement, et de suite passez à la *méditation*.

Dans la méditation, servez-vous toujours de quelque livre,

du moins dans les commencements, et arrêtez-vous sur les passages qui vous touchent le plus. Saint François de Sales nous dit de faire en ceci comme les abeilles, qui s'arrêtent sur une fleur tant qu'elles y trouvent du miel, puis volent à une autre fleur. Il faut observer ensuite que la méditation doit produire trois fruits, à savoir, *des affections*, *des demandes* et *des résolutions*, et c'est en cela que consiste le profit de l'oraison mentale. Après avoir donc médité quelque vérité éternelle, et quand Dieu a parlé à votre cœur, il faut que vous parliez à Dieu, en produisant premièrement des affections, ou des actes de foi, de remerciement, d'humilité et d'espérance ; mais surtout des actes réitérés d'amour et de contrition. Saint Thomas a dit que chaque acte d'amour nous fait mériter la grâce de Dieu et le Paradis. *Quilibet actus caritatis meretur vitam æternam.* Tout acte de contrition a la même valeur. Voici des exemples d'actes d'amour : *Mon Dieu, je vous aime par-dessus tout, je vous aime de tout mon cœur ; je veux accomplir en tout votre volonté ; je me réjouis de ce que vous êtes infiniment heureux;* et autres semblables. Pour l'acte de contrition, il suffit de dire : *Bonté infinie, je me repens de vous avoir offensé.*

2° Faites des prières en demandant à Dieu ses lumières, l'humilité, ou toute autre vertu ; une bonne mort et le salut éternel ; mais surtout son amour et la sainte persévérance : et si votre âme est aride, il suffit de dire et de répéter : *Mon Dieu, aidez-moi; Seigneur, ayez pitié de moi* ; *mon Jésus, miséricorde!* Quand même on ne pourrait pas dire autre chose, l'oraison serait néanmoins très bonne.

3° Avant de finir l'oraison, prenez une résolution spéciale, comme de supporter l'ennui de telle personne, de vous corriger de tel défaut, etc.

Dans la *conclusion* on fait trois actes : 1° on remercie Dieu des lumières qu'on a reçues ; 2° on se propose d'observer les résolutions prises ; 3° on demande à Dieu, pour l'amour de Jésus et de Marie, les secours nécessaires pour rester fidèles à ses bons propos, et l'on termine l'oraison en recommandant à

Dieu les âmes du purgatoire, les prélats de l'Eglise, les pécheurs, et tous les parents et amis, par un *Pater* et un *Ave*. Saint François de Sales nous exhorte à retenir quelque pensée spéciale dont on aura été particulièrement frappé dans l'oraison, afin de s'en rappeler le souvenir dans le cours de la journée.

Il est bon de savoir que Benoît XIV a accordé sept années d'indulgences à quiconque fera dans la journée une demi-heure d'oraison mentale, et une indulgence plénière à quiconque l'aura faite de même un mois durant, pourvu qu'on se confesse et que l'on communie.

§ III

Actes pour la préparation et l'action de grâces de la confession et de la communion.

Le pénitent, avant de se confesser, demandera à Dieu ses lumières pour connaître les péchés qu'il a commis, et de plus la grâce d'en avoir une véritable douleur avec un ferme propos de s'en corriger. Qu'il se recommande particulièrement à Notre-Dame de douleurs, pour qu'elle lui obtienne ce repentir ; après cela, il fera les actes suivants.

Avant la confession.

Dieu d'infinie majesté, vous voyez à vos pieds le traître qui vous a tant de fois offensé, mais qui vient humblement vous demander le pardon de ses fautes. Seigneur, ne me repoussez pas. Vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié. *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies*. (*Ps*. L.) Je vous remercie de m'avoir attendu jusqu'à présent, et de ne m'avoir pas fait mourir quand j'étais dans le péché, pour m'envoyer en enfer, comme je le méritais. J'espère, ô mon Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, que, puisque vous m'avez attendu, vous me pardonnerez en cette confession toutes les offenses que je vous ai faites. Je m'en repens, Seigneur, je m'en afflige, parce que par là j'ai mérité l'enfer et je me suis rendu indigne du Paradis.

Mais je m'en afflige surtout, non pas tant parce qu'elles m'ont fait mériter l'enfer que parce qu'elles ont fait que je vous ai déplu, ô bonté infinie ! Je vous aime, ô bien suprême ! et parce que je vous aime, je me repens de tous les outrages que je vous ai faits. Je vous ai tourné le dos, j'ai perdu le respect que je vous dois, j'ai méprisé votre grâce et votre amitié; en un mot, Seigneur, je vous ai perdu de propos délibéré. Pardonnez-moi tous mes péchés, pour l'amour de Jésus-Christ, puisque jé m'en repens de tout mon cœur, que je les déteste et les abhorre plus que tout autre mal. Je me repens non-seulement de mes péchés mortels, mais aussi des véniels, parce que, quoique véniels,ils vous ont aussi offensé. Je me propose pour l'avenir, moyennant votre grâce, de ne plus vous offenser volontairement. Oui, mon Dieu, plutôt mourir que de jamais plus pécher.

(Si vous devez vous confesser de quelque péché de rechute, il faut prendre une résolution particulière de ne plus le commettre, de promettre d'en fuir les occasions, et d'employer les moyens indiqués par votre confesseur, ou que vous jugez par vous-même être les plus efficaces pour vous corriger.)

Actes après la confession.

Mon aimable Jésus, que je vous dois de reconnaissance! J'espère,grâce aux mérites de votre sang, avoir reçu ce matin le pardon de mes péchés. Je vous en remercie par-dessus tout. J'espère aller au ciel célébrer éternellement votre miséricorde. Mon Dieu ! si jusqu'ici j'ai souvent perdu votre grâce, je ne veux plus la perdre désormais. Je veux désormais changer réellement de vie ; vous méritez tout mon amour ; je veux vous aimer tout de bon ; je ne veux plus me voir séparé de vous. Je vous ai déjà promis, et je vous promets de nouveau de plutôt mourir que de vous offenser

Je vous promets aussi de fuir l'occasion du péché et de prendre tel moyen (*désignez-le*) pour ne plus succomber. Mais, ô mon Jésus ! vous connaissez ma faiblesse. Accordez-moi la

grâce de vous être fidèle jusqu'à la mort, et d'avoir recours à vous chaque fois que je serai tenté. Marie, venez à mon aide; vous êtes la mère de la persévérance, je fonde en vous toutes mes espérances.

Préparation à la communion.

Il n'y a pas de moyen plus efficace pour se défaire de ses péchés et faire des progrès dans l'amour divin, que la sainte communion. Mais pourquoi donc certaines âmes, après tant de communions, se trouvent-elles toujours avec la même tiédeur et les mêmes défauts? Cela vient de leurs faibles dispositions et du peu de préparation qu'elles y apportent. Cette préparation implique deux conditions: la première, c'est de dégager son cœur de toute affection qui puisse être un obstacle à l'amour divin; la seconde, c'est d'avoir un grand désir d'aimer Dieu. Saint François de Sales dit que ce doit être là le but principal de nos communions. *On ne doit recevoir*, dit-il, *que par amour un Dieu qui ne se donne à nous que par amour*. Pour cela, il faudra faire les actes suivants:

Actes avant la communion.

Mon bien-aimé Jésus, vrai Fils de Dieu, qui, pour me sauver, êtes mort un jour sur une croix, dans une mer d'opprobres et de douleurs, je crois fermement que vous résidez dans le très-saint sacrement, et je suis prêt à donner ma vie pour cet article de ma foi.

Aimable Rédempteur, j'espère de votre bonté, et des mérites de votre sang, qu'en venant à moi ce matin, vous m'embraserez tout entier de votre saint amour, et me donnerez toutes les grâces dont j'ai besoin pour vous être obéissant et fidèle jusqu'à la mort. O mon Dieu, véritable et unique amant de mon âme! que pouviez-vous faire de plus pour m'obliger à vous aimer? Vous ne vous êtes pas contenté, ô mon amour! de mourir pour moi; vous avez voulu encore instituer le Saint-Sacrement, et vous faire ma nourriture pour vous donner tout entier à moi, et vous unir ainsi étroitement à une créa-

ture aussi repoussante et aussi ingrate que je suis. Vous m'invitez vous-même à vous recevoir, et tel est le désir que vous avez que je vous reçoive. O amour immense! un Dieu se donner tout à moi! O mon Dieu! ô aimable être infini! digne aussi d'un amour infini, je vous aime par-dessus tout, je vous aime de tout mon cœur, je vous aime plus que moi-même, plus que ma vie; je vous aime, parce que vous le méritez; je vous aime pour vous plaire, puisque vous désirez tant mon amour. Sortez de mon âme, affections terrestres! Je ne veux donner mon amour qu'à vous seul, ô mon Jésus; à vous seul mon trésor, mon tout, je veux donner tout mon amour. Ce matin, vous vous donnez tout à moi; je me donne aussi tout à vous. Accordez-moi la faveur de vous aimer; puisque je ne veux aimer que vous, et que je ne veux faire que ce qui vous plaira. Je vous aime, ô mon Sauveur! et j'unis mon misérable amour à celui que vous portent tous les Anges et tous les Saints, à l'amour de Marie votre mère, et de votre Père éternel. O que ne puis-je vous voir aimé de tous les hommes! oh! que ne puis-je les forcer à vous aimer, et à vous aimer autant que vous le méritez!

Je m'approche de l'autel pour me nourrir de votre chair adorable. O mon Dieu! et qui suis-je? et qui êtes-vous? vous êtes un maître d'une bonté infinie, et moi je ne suis qu'un impur vermisseau, souillé de mille péchés, et qui tant de fois vous ai chassé de mon âme. *Domine, non sum dignus*. Seigneur, je ne suis pas même digne de me tenir en votre présence; je mériterais de brûler à jamais dans l'enfer loin de vous. Mais votre bonté m'appelle à vous recevoir: me voici donc, confus et humilié au souvenir de tant de déplaisirs que je vous ai causés; mais j'ai toute confiance en votre bonté et en l'amour que vous me portez. Que je regrette, ô aimable Rédempteur! de vous avoir tant offensé par le passé! vous avez sacrifié jusqu'à votre vie pour moi; et moi, que de fois j'ai méprisé votre grâce et votre amour, et je vous ai quitté pour des riens! Je me repens de tout mon cœur et, par-dessus tout, de tous les péchés que j'ai commis, graves ou légers, parce que, quels

qu'ils soient, ils ont offensé votre bonté infinie ! J'espère que vous m'avez déjà pardonné ; mais si vous ne l'avez pas encore fait, pardonnez-moi, Seigneur, avant que je vous reçoive. Oh ! recevez-moi promptement dans votre grâce, ô mon Dieu ! puisque vous voulez dans si peu d'instants venir habiter au dedans de moi-même.

O mon Jésus, venez dans mon âme qui vous désire, ô mon unique et souverain bien, ma vie, mon amour, mon tout. Je voudrais vous recevoir aujourd'hui avec cet amour, avec lequel vous reçoivent les âmes qui vous aiment le plus, et avec cette ferveur avec laquelle vous recevait votre sainte Mère. J'unis ma communion aux siennes. O Vierge bienheureuse, ô Marie ma mère ! donnez-moi votre fils ! c'est de vos mains que je veux le recevoir ; dites-lui que je suis votre serviteur, afin qu'il me presse plus amoureusement contre son cœur, tout-à-l'heure, quand il va venir.

Actes après la communion.

Les moments qui suivent la communion sont des moments précieux; on peut y gagner des trésors de grâces, car l'âme étant alors unie avec Jésus-Christ, nos prières et nos actes ont plus de mérite et de valeur qu'en tout autre temps. Sainte Thérèse dit que le Seigneur est alors dans notre âme comme sur un trône de miséricorde, et qu'il lui dit: Ma fille, demande-moi ce que tu veux, je ne suis entré en toi que pour te faire du bien. Oh ! quelles faveurs spéciales reçoivent ceux qui, après la communion s'occupent à s'entretenir avec Jésus-Christ ! Le vénérable père Avila, après la communion, ne manquait pas de faire oraison pendant deux heures, et Saint Louis de Gonzague employait trois jours à en remercier Jésus-Christ. Faites donc les actes suivants, et tâchez pendant le reste de la journée de vous tenir uni par des affections et des prières au divin Sauveur que vous avez reçu le matin.

O mon Jésus ! vous êtes donc venu en moi ! vous êtes maintenant au dedans de moi-même, et vous vous êtes fait tout à moi. Soyez le bienvenu, ô mon bien-aimé Rédempteur ! Je

vous adore et me jette à vos pieds, je vous embrasse, je vous presse sur mon cœur. Je vous remercie d'avoir daigné entrer dans ma poitrine : ô Marie, ô mes saints patrons, ô mon ange gardien ! remerciez Dieu pour moi. Puisque, ô mon divin roi ! vous êtes venu me visiter avec tant d'amour, je vous donne ma volonté, ma liberté et tout moi-même. Vous vous êtes donné tout à moi, je me donne tout à vous ; je ne veux plus m'appartenir désormais, je veux être tout à vous, oui, tout à vous. Je veux que mon âme, mon corps, mes puissances, mes sens, toutes mes facultés, en un mot, soient à vous ; je ne les emploierai plus qu'à vous servir et à vous plaire ; je vous consacre toutes mes pensées, tous mes désirs, toutes mes affections, toute ma vie. Je vous ai assez offensé jusqu'à présent, ô mon Jésus ! ce qui me reste de vie, je veux le dépenser à vous aimer, vous qui m'avez tant aimé.

Acceptez, Dieu de mon âme, le sacrifice que vous fait un malheureux pécheur qui n'a d'autre désir que de vous aimer et de vous complaire. Disposez de moi, Seigneur, et de tout ce que je possède, comme il vous plaira ; que votre amour détruise en moi toutes les affections qui vous déplaisent, afin que je sois tout à vous et que je ne vive que pour faire votre bon plaisir.

Je ne vous demande pas les biens terrestres, ni les plaisirs, ni les honneurs ; donnez-moi seulement, je vous en supplie, par les mérites de votre passion, ô mon Jésus, une continuelle douleur de mes péchés ; accordez-moi votre lumière pour que je connaisse la vanité des biens du monde et combien vous méritez d'être aimé. Détachez-moi de toutes les créatures, attachez-moi tout entier à vous. Faites que désormais je ne veuille ni ne désire que ce que vous voulez. Donnez-moi patience et résignation dans les maladies, dans la pauvreté, dans toutes les choses contraires à mon amour-propre. Donnez-moi la mansuétude pour ceux qui me méprisent. Donnez-moi une sainte mort. Donnez-moi votre saint amour. Et par-dessus tout, donnez-moi, je vous prie, la persévérance dans votre grâce jusqu'à la mort. Ne permettez pas que je me sépare désor-

mais de vous. *Jesu dulcissime, ne permittas me separari a te.* Je vous demande en même temps la grâce de recourir toujours à vous, et d'invoquer votre secours, ô mon Jésus ! dans toutes mes tentations ; la grâce aussi de vous demander toujours la sainte persévérance.

O Père éternel ! Jésus votre fils m'a promis que vous m'accorderiez tout ce que je vous demanderais en son nom : *Si quid petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis.* (*Joan.* XVI. 23.) C'est donc au nom et par les mérites de ce fils bien-aimé que je vous demande votre amour et la sainte persévérance, afin que j'aille un jour dans le ciel vous aimer de toutes mes forces et célébrer éternellement votre miséricorde, bien assuré qu'alors je ne serai plus séparé de vous.

O Marie, mère de Jésus, mon espérance ? obtenez-moi cette grâce que je désire, et aussi la grâce de vous aimer beaucoup, ô ma reine, et de me recommander toujours à vous dans tous mes besoins.

§ IV.

Manière d'entendre la messe.

La messe est la même action qui a eu lieu sur le Calvaire ; avec cette différence que sur le Calvaire le sang de Jésus-Christ a été réellement répandu, au lieu qu'il ne l'est que mystiquement sur l'autel. Dans la messe, au surplus, nous sont appliqués d'une manière particulière les mérites de la passion de Jésus-Christ. Pour l'entendre donc avec beaucoup de fruit, il faut faire attention aux fins pour lesquelles elle a été instituée, à savoir : I. D'honorer Dieu. II. De le remercier de ses bienfaits. III. D'expier nos péchés. IV. D'obtenir ses grâces. Ainsi pendant la messe vous pouvez dire la prière suivante :

Père éternel, je vous offre en ce sacrifice votre fils Jésus, avec tous les mérites de sa passion. I. En l'honneur de votre majesté. II. En reconnaissance des bienfaits dont vous m'avez comblé, et de ceux que j'espère recevoir de vous durant toute l'éternité. III. En expiation de mes péchés et de ceux de tous

les vivants et de tous les morts. IV Pour obtenir le salut éternel et toutes les grâces dont j'ai besoin pour me sauver.

Quand le prêtre élève l'hostie, dites : Mon Dieu pour, l'amour de votre fils, pardonnez-moi, accordez-moi la sainte persévérance. *Quand le prêtre élève le calice :* Par le sang de Jésus, donnez-moi votre amour et une sainte mort. *Quand le prêtre communie, faites la communion spirituelle en disant :* Mon Jésus, je vous aime et vous désire. Je me jette dans vos bras, et ne veux plus me séparer de vous.

§ V

Actes à faire en visitant le très-saint-sacrement et la divine mère.

Mon Seigneur Jésus-Christ, qui par l'amour que vous portez aux hommes, résidez nuit et jour dans ce Sacrement, d'où déborde votre charité infinie, attendant, appelant et accueillant tous ceux qui viennent vous visiter, je crois fermement que vous êtes réellement présent dans le Sacrement de l'autel. Je vous adore du fond de mon néant ; et je vous remercie de toutes les grâces que vous m'avez faites, et surtout de vous être donné à moi en ce Sacrement, de m'avoir donné Marie, votre mère, pour ma protectrice, et de m'avoir inspiré de venir vous adorer dans cette église. Je salue aujourd'hui votre cœur très-aimable et très-aimant, et je le salue dans une triple intention : d'abord pour vous remercier de ce grand bienfait ; ensuite pour réparer toutes les injures que vous avez reçues dans ce Sacrement de la part des infidèles, des hérétiques et des mauvais chrétiens; enfin, pour vous faire amende honorable, par cette visite, pour tous les lieux de la terre où votre Sacrement au mépris, de votre présence réelle, est le moins honoré, et le plus abandonné. Mon Jésus, je vous aime de tout mon cœur ; je me repens d'avoir, par le passé, tant de fois contristé votre bonté infinie. Je me propose avec votre grâce de ne plus vous offenser à l'avenir ; dès à présent, tout misérable que je suis, je me consacre entièrement à vous. J'abdique entre vos mains toutes mes volontés, tous mes désirs, tous mes penchants, tout ce qui est à

moi. Dès à présent faites de moi et de ce qui m'appartient tout ce qu'il vous plaira. Je ne cherche, je ne veux que votre sain amour, la persévérance finale, et le parfait accomplissement de votre volonté. Je vous recommande les âmes du purgatoire, et surtout celles qui ont été les plus dévotes au très-saint-Sacrement et à la très-sainte Vierge Marie. Je vous recommande aussi tous les pauvres pécheurs. J'unis tous mes sentiments à ceux de votre cœur, ô mon bien-aimé maître! et je les offre, ainsi rendus dignes, au Père éternel, que je prie en votre nom de les accepter et de les exaucer pour votre amour.

Actes à faire en visitant l'image de Marie

Très-Sainte Vierge immaculée, ô Marie, ô ma mère, je recours aujourd'hui à vous qui êtes la mère de mon Sauveur, la reine du monde, l'avocate, l'espérance et le refuge des pécheurs dont je suis le plus misérable. Je vous vénère (a), ô souveraine des cieux! je vous remercie de toutes les grâces que vous m'avez obtenues (b) jusqu'à présent, et particulièrement de m'avoir préservé (c) de l'enfer que j'ai tant de fois mérité. Je vous aime, ô aimable reine! et pour l'amour que je vous porte, je vous promets de toujours vouloir vous servir, et de faire tout mon possible pour que les autres vous servent. Je mets en vous toutes mes espérances, tout mon salut; recevez-moi au nombre de vos serviteurs, et accueillez-moi sous votre protection, ô mère de miséricorde! Et puisque vous êtes si puissante auprès de Dieu, préservez-moi (d) de toutes les tentations, ou obtenez-moi la force de les vaincre jusqu'à la mort. Puissé-je, par votre intercession, obtenir la grâce d'aimer véritablement Jésus-Christ, et de faire une sainte mort. Mère de Dieu, par l'amour que vous lui portez, je vous prie de me venir toujours en aide, et surtout au dernier instant de ma vie. Ne me quit-

(a) Le texte italien porte *adoro*. (*L'éditeur.*)

(b) *Fatte*. (*L'éditeur.*)

(c) *Liberato*. Toutes ces expressions nous ont semblé devoir être radoucies dans une traduction française. (*L'éditeur.*)

(d) *Liberatem*. Même observation. (*L'éditeur.*)

tez pas que vous ne me voyiez déjà dans le ciel, en possession de mon salut, occupé à vous bénir, et à chanter éternellement vos miséricordes. *Amen.* Ainsi j'espère. Ainsi soit-il.

§ VI.

Actes à faire, le soir, avant de se coucher.

Avant de vous livrer au repos, faites l'examen de votre conscience en cette manière. Remerciez d'abord le Seigneur de tous les bienfaits reçus. Passez ensuite en revue toutes les actions que vous aurez faites, toutes les paroles que vous aurez dites dans la journée; repentez-vous de tous les péchés que vous avez commis. Après quoi, faites les actes chrétiens de la manière suivante.

Acte de foi.

Mon Dieu, vérité infaillible, je crois tout ce que la sainte Eglise me propose à croire, parce que c'est vous qui le lui avez révélé. Je crois que vous êtes mon Dieu, le créateur de l'univers, qui pendant toute l'éternité récompensez les justes par les délices du Paradis, et châtiez les méchants par les peines de l'enfer. Je crois que vous êtes un quant à l'essence, et trine dans les personnes, c'est-à-dire, Père, Fils et Saint-Esprit. Je crois l'incarnation et la mort de Jésus-Christ. Je crois enfin tout ce que croit la sainte Eglise. Je vous remercie de m'avoir fait chrétien, et je proteste que je veux vivre et mourir dans cette sante foi.

Acte d'espérance.

Mon Dieu, plein de confiance dans vos promesses, parce que vous êtes puissant, fidèle et miséricordieux, j'espère, par les mérites de Jésus-Christ, le pardon de mes péchés, la persévérance finale et la gloire du Paradis.

Acte d'amour et de repentir.

Mon Dieu, puisque vous êtes la bonté infinie, digne d'un amour infini, je vous aime de tout mon cœur, par-dessus toutes choses, et j'aime aussi mon prochain pour l'amour de vous. Je me repens de tous mes péchés, parce qu'en les commettant, je vous ai offensé; je m'en repens de tout mon cœur, et je les déteste plus que tous les maux. Bonté infinie, je m'en repens de tout mon cœur. Je fais le ferme propos de mourir plutôt que de jamais plus vous offenser, moyennant votre grâce que je vous demande pour le présent, et pour toujours. Je prends aussi la résolution de recevoir les saints Sacrements pendant toute ma vie et à l'heure da ma mort.

Il est bon de savoir que, chaque fois qu'on fait ces actes chrétiens, on gagne sept années d'indulgence; et au bout d'un mois, indulgence plénière applicables aux âmes du purgatoire, et de même indulgence plénière pour soi *in articulo mortis* d'après la concession du pape Benoît XIII. De plus, en vertu de la concession de Benoît XIV, on peut gagner la même indulgence plusieurs fois le jour en récitant ces actes, pourvu qu'on le fasse avec dessein.

Terminez le tout en disant le rosaire et les litanies de la Sainte Vierge.

Actes de dévotion à faire tous les jours.

Je vous adore, ô mon Dieu, Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes; je m'humilie dans l'âbîme de mon néant sous le regard de votre majesté infinie. Je crois fermement, parce que vous l'avez dit, tout ce que vous avez daigné m'apprendre par le moyen de la sainte Ecriture et de votre sainte Eglise, et je suis prêt à donner mille fois ma vie pour cette croyance.

Je mets toute mon espérance en vous; tous les biens, tant spirituels que temporels, que je puis posséder ou acquérir dans cette vie et dans l'autre, je les espère tous de vous par les mérites de Jésus-Christ. Je voudrais pouvoir vous aimer

comme vous aiment les anges, les saints et tous les justes. Je vous aime, ô bonté infinie ! de toute l'ardeur de mon cœur et de mon âme, parce que vous le méritez. J'unis mon amour si imparfait à celui que vous portent tous les Saints, la très-Sainte Vierge Marie et Jésus-Christ.

Vous êtes, ô mon Dieu, le souverain bien, infiniment digne d'être aimé et servi ; et c'est pourquoi j'ai une extrême douleur de tous mes péchés ; je m'en repens de toute mon âme, et je les déteste, autant que j'en suis capable, plus que tous les autres maux. Je me propose pour l'avenir de mourir plutôt que de consentir jamais plus à un péché quelconque, et quelque léger qu'il soit.

Je vous remets pour aujourd'hui et pour toujours mon corps et mon âme, tous mes sens et toutes mes facultés, ma mémoire, mon entendement et ma volonté. Faites de moi, Seigneur, et de tout ce je possède, tout ce qu'il vous plaira. Donnez-moi votre amour et la persévérance finale, et faites qu'en toutes mes tentations j'aie toujours recours à vous.

Je me propose de ne plus m'occuper que de ce qui peut vous plaire. Je suis prêt à souffrir dans cette vie toutes sortes de peines et de travaux, en disant toujours : Seigneur, qu'il soit fait selon ce que vous voulez.

Je désire que vous soyez servi et aimé de tous. Je voudrais m'employer tout entier pour attirer tout le monde à vous servir et à vous aimer.

J'offre à votre majesté toutes mes œuvres et pour toujours, en les baignant dans le sang de Jésus mon rédempteur.

J'ai l'intention de gagner toutes les indulgences dont seront susceptibles toutes mes actions d'aujourd'hui, et de les appliquer par manière de suffrage aux âmes du purgatoire.

Je vous recommande toutes les âmes du purgatoire et tous les pécheurs. Donnez lumière et force à ces malheureux, afin qu'ils vous connaissent et vous aiment.

Je me réjouis au suprême degré de ce que votre bonheur est infini et n'aura point de terme.

Je vous remercie de toutes les grâces et de tous les bienfaits que vous avez répandus sur tous les hommes, mais en particulier sur moi qui ai été si ingrat envers vous.

Mon bien-aimé Jésus, je me réfugie dans vos sacrées plaies. Défendez-moi contre toutes les tentations aujourd'hui et toujours, jusqu'à ce qu'il me soit donné de vous voir et de vous aimer éternellement dans le Paradis. Ainsi je l'espère, et ainsi soit-il.

§ VII.

Prières dévotes à Jésus et à Marie pour obtenir les grâces nécessaires au salut.

Prière à Jésus-Christ pour obtenir son saint amour.

Mon Jésus crucifié, je vous reconnais pour le vrai fils de Dieu et mon Sauveur. Je vous adore, et je vous remercie de la mort que vous avez soufferte pour moi, mon bien-aimé Rédempteur. Si, par le passé, je vous ai offensé, je m'en afflige maintenant plus que de tout autre mal, et je ne désire plus que de vous aimer. Vous avez promis d'exaucer ceux qui vous prient; plein de confiance dans les mérites de votre passion, je vous demande votre saint amour. Oh! attirez à vous mon cœur tout entier, afin que désormais je vous aime de toutes mes forces et que je n'aime que vous, et qu'ainsi je puisse un jour aller vous aimer dans le Paradis pour toute l'éternité.

Prière pour obtenir la persévérance finale.

Dieu suprême et éternel, je vous remercie de m'avoir créé, de m'avoir racheié au prix du sang de Jésus-Christ, de m'avoir fait chrétien en m'appelant à la vraie foi, et de m'avoir depuis attendu à pénitence après tant de péchés. Bonté infinie, je vous aime par-dessus tout. Je me repens de tout mon cœur des offenses que je vous ai faites. J'espère que vous m'avez déjà pardonné, mais je suis en danger de vous offenser de nouveau. Je vous demande, pour l'amour de Jésus-

Christ, la grâce de persévérer jusqu'à la mort. Vous connaissez ma faiblesse. Ah! secourez-moi, Seigneur, et ne permettez pas que désormais je me sépare de vous. Faites-moi mourir mille fois plutôt que de me laisser perdre encore votre grâce. O Marie, ô ma mère! obtenez-moi la sainte persévérance.

Autre prière pour obtenir la persévérance finale.

Père éternel, je vous adore humblement et je vous remercie de m'avoir créé et racheté au prix du sang de Jésus-Christ. Je vous remercie de m'avoir fait chrétien, en me donnant la vraie foi, et en m'adoptant pour fils au moyen du saint baptême. Je vous rends grâces de m'avoir si longtemps attendu à pénitence après tant de péchés, et de m'avoir pardonné (comme je l'espère) toutes les offenses que je vous ai faites. Je m'en repens de nouveau pour le déplaisir que je vous ai causé, à vous qui êtes la bonté infinie. Je vous remercie aussi de m'avoir préservé de tant de rechutes que j'aurais faites, si votre main ne m'eût retenu. Mais mes ennemis ne cessent et ne cesseront jamais de m'attaquer jusqu'à la mort, pour me rendre de nouveau leur esclave. Si vous ne me gardez, si vous ne venez sans cesse à mon secours, j'aurai encore le malheur de perdre votre grâce. Je vous prie donc, pour l'amour de Jésus-Christ, de m'accorder la sainte persévérance jusqu'à la mort. Jésus, votre fils, nous a promis que tout ce nous vous demanderions en son nom nous serait accordé. Plein de confiance dans les mérites de Jésus-Christ, je vous demande donc, pour moi et pour tous ceux qui sont en votre grâce, la grâce de ne jamais plus nous séparer de votre amour, afin que nous vous aimions toujours en cette vie et en l'autre. Marie, Mère de Dieu, priez Jésus pour moi.

La même prière pour obtenir la persévérance finale.

Dieu éternel, je vous adore et je vous remercie de m'avoir créé, et sauvé par le moyen de Jésus-Christ, de m'avoir fait

naître enfant de la sainte Eglise, et de m'avoir attendu, tandis que j'étais en état de péché ; de m'avoir pardonné tant de fois, et de m'avoir préservé ensuite de tant de fautes dans lesquelles je serais retombé, si vous ne m'aviez secouru par votre grâce. Mais mes ennemis ne cesseront de me combattre jusqu'à la mort; si vous ne me prêtez votre appui, je vous offenserai encore plus qu'auparavant. Pour l'amour de Jésus-Christ, donnez-moi la sainte persévérance. Jésus-Christ nous a promis que vous nous accorderiez toutes les grâces que nous vous demanderions en son nom. Je vous demande donc par les mérites de votre Fils la grâce de ne plus me séparer de vous: *Ne permittas me separari a te.* Je vous demande la même grâce pour tous les autres qui jouissent présentement de votre amitié. Je suis certain que, si je continue de vous demander la persévérance, je l'obtiendrai, parce que vous avez promis d'exaucer ceux qui vous implorent. Mais je crains de négliger en quelque occasion de me recommander à vous, et de m'exposer ainsi à vous perdre. Je vous demande, au nom de Jésus et de Marie, la grâce de ne jamais cesser de prier. Faites que dans mes tentations j'aie toujours recours à vous en invoquant les noms de Jésus et de Marie. J'espère ainsi certainement, ô mon Dieu ! de mourir en votre grâce, et d'aller vous aimer en Paradis, où je serai assuré de ne plus me séparer de vous, et de vous aimer pour toute l'éternité. *Amen.*

Prière à Jésus pour obtenir son saint amour.

Mon amour crucifié, mon bien-aimé Jésus, je crois que vous êtes le vrai et unique Fils de Dieu, et mon Sauveur. Je vous adore du fond de mon néant, et je vous remercie de la mort que vous avez soufferte pour moi, afin de m'obtenir la vie de la grâce divine. Mon bien-aimé Rédempteur, je vous dois tout mon salut. C'est par vous que j'ai obtenu le pardon de mes péchés. Mais, ingrat que je suis, au lieu de vous aimer, je vous ai offensé de nouveau. Je mériterais d'être condamné à ne plus pouvoir vous aimer ; mais non, ô mon Jésus ! in-

fligez-moi tout autre châtiment que celui-là. Si par le passé je ne vous ai pas aimé, maintenant je vous aime et je ne désire rien autre chose que de vous aimer de tout mon cœur. Mais sans votre secours je ne puis rien. Puis donc que vous me commandez de vous aimer, donnez-moi la force d'accomplir ce précepte si doux et si aimable. Vous avez promis d'accorder tout ce qu'on vous demandera: *Quodcumque volueritis, petetis, et fiet vobis* (Jo. xv. 7.) Me confiant donc en cette promesse, mon aimable Jésus, je vous demande premièrement le pardon de mes péchés, dont je me repens par-dessus tout, parce qu'ils vous ont offensé, vous l'infinie bonté. Je vous prie de m'accorder la persévérance dans votre grâce jusqu'à la mort. Mais je demande surtout le don de votre saint amour. O mon Jésus, mon espérance, mon amour et mon tout! embrasez-moi de ce feu sacré que vous êtes venu allumer sur la terre: *Tui amoris in me ignem accende;* et, pour cela, faites que je vive toujours dans la conformité à votre sainte volonté. Eclairez-moi, afin que je comprenne toujours de plus en plus combien vous méritez d'être aimé, et quel amour immense vous m'avez porté, particulièrement en donnant votre vie pour moi. Faites donc que je vous aime de tout mon cœur, que je vous aime à jamais, et que toujours je vous demande en cette vie la grâce de vous aimer, afin que, vivant,en votre amour et mourant de même, j'arrive à vous aimer de toutes mes forces dans le ciel, pour ne plus cesser de vous aimer dans toute l'éternité.

Mère du bel amour, Marie, mon refuge et mon avocate, la plus aimable de toutes les créatures, la plus aimée de Dieu, la plus embrasée de son amour, vous qui ne désirez que de le voir aimé de tous, ah! pour l'amour que vous portez à Jésus-Christ, priez pour moi, et obtenez-moi la grâce de l'aimer toujours, et de tout mon cœur. C'est à vous que je la demande, et c'est de vous que je l'espère. *Amen.*

La même prière à faire chaque jour à Jésus-Christ pour obtenir son saint amour.

Mon amour crucifié ; mon très-aimable Jésus, je crois et confesse que vous êtes le vrai Fils de Dieu, et le Sauveur du monde ; je vous adore du fond de ma misère et vous remercie de la mort que vous avez bien voulu souffrir pour m'obtenir la vie de la grâce divine. Oh ! le plus fidèle des amis ! Oh ! le plus tendre des pères ! Oh ! le plus aimable des maîtres ! mon bien-aimé Rédempteur, je vous dois mon salut tout entier, mon âme, mon corps et tout moi-même. C'est par votre médiation que j'ai été délivré de l'enfer, c'est par vous que j'ai reçu le pardon de mes péchés ; c'est par votre entremise que l'espérance m'a été donnée d'entrer un jour dans le paradis. Mais, ingrat que je suis ! au lieu de vous aimer, après tant d'actes de miséricorde et de moyens ingénieux mis en œuvre pour vous faire aimer, je vous ai offensé encore. Je le vois, je mériterais pour châtiment, d'être condamné à ne pouvoir plus vous aimer ; mais non, ô mon Jésus ! choisissez pour moi tout autre châtiment, et ne m'infligez pas celui-là : si par le passé je vous ai méprisé, maintenant je vous aime et désire vous aimer de tout mon cœur. Mais vous savez bien que je ne puis rien sans votre secours : puis donc que vous m'ordonnez de vous aimer, et que vous m'offrez toute espèce de grâces, pourvu que je vous les demande en votre nom, plein de confiance que je suis en votre bonté et dans la promesse que vous m'avez faite en disant : *Si quid petieritis patrem in nomine meo, hoc faciam.* (Jo. 14. 14.) Je me présente, tout pauvre que je suis, devant le trône de votre miséricorde ; et par les mérites de votre passion, je vous demande en premier lieu le pardon de tous mes péchés dont je me repens de toute mon âme, parce que par là je vous ai offensé, ô bonté infinie. Pardonnez-moi donc, Seigneur, et avec mon pardon donnez-moi la sainte persévérance jusqu'à la mort, et en attendant, accordez-moi le don de votre saint amour.

O mon Jésus, mon espérance, mon unique amour, ma vie,

mon trésor, mon tout! répandez sur mon âme cette lumière de vérité et ce feu d'amour que vous êtes venu apporter au monde. Faites-moi toujours mieux connaître les augustes perfections qui vous rendent digne d'être aimé, et l'amour immense que vous m'avez porté jusqu'à vouloir tant souffrir et mourir pour moi. Oh! faites que j'aie en moi ce même amour avec lequel vous aime votre Père éternel. Et comme il est en vous et qu'il est une même chose avec vous, faites aussi que je sois en vous par un véritable amour, et que je devienne une même chose avec vous par une union parfaite de ma volonté avec la vôtre. Accordez-moi donc, ô mon Jésus! la grâce de vous aimer de tout mon cœur, de vous aimer toujours, et de vous demander toujours la grâce de vous aimer, afin que, finissant ma vie dans votre amour, j'aille au ciel vous aimer d'un amour plus pur et plus parfait, pour ne plus cesser de vous aimer en vous possédant durant toute l'éternité.

O mère du bel amour, vierge très-sainte, ma protectrice, ma mère et mon espérance après Jésus, ô vous qui aimez Dieu plus que ne l'a jamais fait toute autre créature, et qui ne désirez que de le voir aimé de toutes les âmes! oh! pour l'amour de ce fils qui est mort à vos yeux pour mon salut, priez pour moi, et obtenez-moi la grâce de l'aimer toujours et de tout mon cœur. C'est à vous que je la demande; c'est de vous que je l'espère. Ainsi soit-il.

Prière pour obtenir la confiance dans les mérites de Jésus et dans l'intercession de Marie.

Père éternel, je vous remercie, autant que je le puis pour ma part et pour celle de tous les hommes, de la bonté que vous avez eue d'envoyer votre divin fils se faire homme et mourir pour nous sauver: je vous en remercie et je voudrais en reconnaissance vous rendre autant d'amour qu'en mérite un aussi grand bienfait. Vous, en considération de ses mérites, pardonnez-nous nos péchés, puisqu'il a satisfait à votre justice pour les peines que nous avions encourues. En vertu de ces mérites, recevez-nous dans votre grâce, nous misérables pé-

cheurs qui ne sommes dignes que de haine et de châtiments, C'est par ces mérites que vous admettez les hommes à régner dans le paradis ; c'est à cause d'eux enfin que vous vous êtes obligé à accorder toutes les grâces, et tous les dons que nous vous demanderons au nom de Jésus-Christ.

Je vous remercie aussi, ô bonté infinie ! de ce que, pour aider notre confiance, après nous avoir donné Jésus-Christ pour Rédempteur, vous nous avez donné encore pour avocate Marie, votre fille bien-aimée, afin qu'avec ce cœur plein de miséricorde qu'elle a reçu de vous, elle soit sans cesse occupée à aider de son intercession tout pécheur qui aura recours à elle ; et vous avez rendu cette intercession si puissante auprès de vous, que vous ne savez lui refuser aucune des grâces qu'elle vous demande.

Vous voulez par conséquent que nous ayons une grande confiance dans les mérites de Jésus, et dans l'intercession de Marie ; mais cette confiance est un don de votre part, et un don du plus grand prix, que vous n'accordez qu'à ceux que vous voulez sauver. Cette confiance donc dans le sang de Jésus-Christ, et dans le patronage de Marie, je vous la demande, et je vous la demande par les mérites de Jésus et de Marie. Je m'adresse à vous aussi, mon bien-aimé Rédempteur. C'est pour m'acquérir cette confiance en vos mérites que vous avez sacrifié votre vie sur la croix pour moi qui n'étais digne que de châtiment. Faites donc que j'aie une espérance sans bornes, une confiance entière dans les mérites de votre passion. Et vous, ô Marie ! ma mère, et mon espérance après Jésus-Christ, obtenez-moi une ferme confiance, d'abord dans les mérites de Jésus, votre fils, et ensuite dans l'entremise de vos prières ; prières toutes puissantes qui obtiennent de Dieu tout ce qu'elles demandent. O mon bien-aimé Jésus ! ô ma douce Marie ! je me confie en vous ; je vous remets mon âme ; vous qui l'avez tant aimée, ayez-en pitié et sauvez-la.

Prière pour obtenir la grâce de toujours prier.

O Dieu de mon âme ! j'espère par votre bonté être en votre grâce ; j'espère que vous m'avez pardonné toutes les offenses que je vous ai faites. Je vous en remercie de tout mon cœur, et j'espère vous en remercier pendant toute l'éternité. *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Je vois que la cause de mes chutes, c'est que j'ai négligé d'avoir recours à vous dans les tentations, et de vous demander la sainte persévérance. Pour l'avenir, je me propose fermement de me recommander toujours à vous, et particulièrement lorsque je me verrai en danger de vous offenser de nouveau : je me propose de recourir toujours à votre miséricorde, en ne cessant d'invoquer les très-saints noms de Jésus et de Marie, assuré que je suis d'obtenir par mes prières que vous ne me refusiez pas les forces qui me manquent pour résister à mes ennemis. Voilà ce que je me propose et promets de faire. Mais à quoi serviront, ô mon Dieu ! toutes mes promesses, si vous ne m'aidez par votre grâce à les exécuter, c'est-à-dire si vous ne m'aidez à recourir à vous dans mes dangers ? O Père éternel ! aidez-moi pour l'amour de Jésus-Christ, et ne permettez pas que je cesse de me recommander à vous toutes les fois que je serai tenté. Je suis assuré que vous viendrez toujours à mon secours quand j'aurai recours à vous ; mais voici ma crainte, je crains de négliger alors de me recommander à vous, et d'être cause par cette négligence de ma ruine, c'est-à-dire de la perte de votre grâce, ce qui serait pour moi le plus grand de tous les malheurs. Ah ! par les mérites de Jésus-Christ, donnez-moi la grâce de la prière ; mais une grâce abondante qui me fasse toujours prier, et prier comme on doit le faire. O Marie ! ô ma mère ! toutes les fois que j'ai eu recours à vous, vous m'avez obtenu le secours dont j'avais besoin pour ne pas tomber. Je m'adresse aujourd'hui à vous pour que vous m'obteniez une grâce plus grande, celle de me recommander dans tous mes besoins à votre divin fils et à vous, et pour toujours. O ma souveraine ! vous obtenez de Dieu tout ce que vous lui de-

mandez, obtenez-moi maintenant, pour l'amour que vous portez à Jésus, la grâce de prier toujours et de ne jamais cesser de prier jusqu'à la mort. *Amen.*

Prière à faire chaque jour, pour obtenir les grâces nécessaires au salut.

O Père éternel ! votre Fils nous a promis que vous nous accorderiez toutes les grâces que nous vous demanderons en son nom. C'est donc au nom de Jésus-Christ et par ses mérites que je vous demande pour moi et pour tous les hommes les grâces suivantes. 1° Je vous prie de me donner une vive foi en tout ce que m'enseigne la sainte Église romaine ; accordez-moi en même temps votre lumière, pour bien connaître la vanité des biens d'ici-bas et la grandeur de ce bien infini qui est vous-même ; faites-moi connaître aussi la laideur de mes péchés commis, afin que je m'en humilie et les déteste comme je le dois, et le mérite de votre bonté, afin que je vous aime de tout mon cœur. Faites-moi connaître aussi l'amour que vous m'avez porté, afin que dorénavant je m'excite à la reconnaissance pour tous vos bienfaits. 2° Donnez-moi une ferme confiance en votre miséricorde, qui me fasse espérer de recevoir, par les mérites de Jésus-Christ et par l'intercession de Marie, le pardon de mes péchés, la sainte persévérance et enfin la gloire du Paradis. 3° Inspirez-moi un vif amour pour vous, qui me détache de toutes les affections de la terre et de moi-même, afin que désormais je n'aime plus que vous, et que je n'aie plus d'autre occupation, d'autre désir que de procurer votre gloire. 4° Je vous prie de me donner une parfaite résignation à votre volonté, qui me fasse accepter avec patience les douleurs, les maladies, les mépris, les persécutions, les aridités spirituelles, la perte des biens, de la réputation, des parents, et toute autre croix qui me viendra de vos mains. Je m'offre tout entier à vous : faites de moi et de tout ce qui est à moi tout ce qu'il vous plaira ; mais donnez-moi lumière et force pour exécuter toutes vos volontés saintes, et surtout, au moment de la mort, aidez-moi à vous faire le sacrifice de ma vie et de toutes mes affections, en

union avec celui que Jésus-Christ votre Fils vous offrit de sa vie sur le Calvaire. 5° Je vous demande un grand repentir de mes péchés, qui me fasse vivre dans les larmes et la douleur jusqu'à la mort pour les déplaisirs que je vous ai causés, ô mon souverain bien! vous qui êtes digne d'un amour infini et qui m'avez tant aimé ! 6° Je vous prie de me donner l'esprit d'une vraie humilité et d'une vraie mansuétude, qui me fasse accepter avec résignation et même avec joie tous les mépris, l'ingratitude et les mauvais traitements que je recevrai des hommes. Je vous prie aussi de m'accorder une charité parfaite, qui me fasse souhaiter du bien à ceux qui m'auront fait du mal, et chercher à rendre service, autant que je le pourrai, du moins par mes prières, à tous ceux qui m'auront fait quelque offense. 7° Je vous prie de me donner de l'attrait pour la sainte vertu de mortification, qui me porte à châtier mes sens rebelles et à contrarier mon amour-propre. Je vous prie de me donner la pureté de corps avec les secours dont j'ai besoin, pour résister à toutes les tentations déshonnêtes, en recourant pour lors toujours à vous et à votre très-sainte Mère. Donnez-moi la grâce d'obéir ponctuellement aux ordres de mon père spirituel et de tous mes supérieurs ; donnez-moi la droiture d'intention, afin que tout ce que je ferai et désirerai soit pour votre gloire et pour votre bon plaisir. Donnez-moi une grande confiance en la passion de Jésus-Christ et dans l'intercession de Marie immaculée. Donnez-moi un grand amour pour le très-saint Sacrement de l'autel et une tendre dévotion pour votre sainte Mère. Donnez-moi surtout, je vous prie, la sainte persévérance, et la grâce de vous la demander toujours, particulièrement dans les tentations et à l'heure de la mort.

Je vous recommande ensuite les saintes âmes du purgatoire, mes parents et mes bienfaiteurs ; je vous recommande tout particulièrement tous ceux qui me haïssent ou qui m'ont fait quelque offense ; je vous prie de leur rendre en bien tout le mal qu'ils m'ont fait ou qu'ils me souhaitent. Enfin, je vous recommande les infidèles, les hérétiques et tous les

pauvres pécheurs ; donnez-leur assez de lumière et de force pour sortir du péché. O Dieu tout aimable ! faites-vous connaître et aimer de tous, mais surtout de moi, qui ai été plus ingrat que les autres envers vous, afin que, grâce à votre bonté, je sois admis un jour à chanter éternellement votre miséricorde dans le ciel. Je l'espère par les mérites de votre sang et par la protection de Marie. O Marie, Mère de Dieu ! priez Jésus pour moi. Ainsi j'espère, ainsi soit-il.

Prière pour obtenir les saintes vertus.

Mon Seigneur et mon Dieu, je vous demande d'abord, par les mérites de Jésus-Christ, votre sainte lumière pour bien connaître que tous les biens du monde ne sont que vanité, et que le seul bien véritable, c'est de vous aimer, vous qui êtes le bien suprême et infini. Faites-moi connaître combien je suis indigne, et combien vous méritez d'être aimé de tous et surtout de moi, pour l'amour que vous m'avez porté Donnez-moi la sainte humilité, afin que j'embrasse avec joie tous les mépris que je recevrai des hommes. Donnez-moi un vif repentir de mes péchés. Faites-moi prendre goût à la sainte mortification ; faites que je combatte mes passions et que je dompte la rébellion de mes sens. Rendez-moi soumis envers mes supérieurs : accordez-moi la grâce de diriger toutes mes actions vers un seul but, celui de vous plaire. Donnez-moi la sainte pureté du corps et de l'âme et le détachement de toutes les choses qui ne tendent pas à votre amour. Donnez-moi une grande confiance en la passion de Jésus-Christ et en l'intercession de la très-sainte Marie. Donnez-moi surtout un grand amour pour vous, et une parfaite conformité à votre divine volonté.

Je vous recommande les âmes du purgatoire, mes parents, ensuite mes bienfaiteurs et mes amis, et tous ceux qui m'ont fait quelque affront ou causé quelque peine ; je vous prie de les combler de toutes sortes de biens. Je vous recommande enfin les Infidèles, les hérétiques et tous ceux qui sont dans le péché. Puisque vous, ô mon Dieu ! vous êtes digne d'un

amour infini, faites que tout le monde vous connaisse et vous aime. Faites surtout que je vous aime, moi qui ai été le plus ingrat de tous. Faites que je vous aime beaucoup, à proportion de mes offenses, et de manière à ce que je puisse un jour aller dans le ciel chanter éternellement vos miséricordes. Très-sainte Marie, priez Jésus pour moi. *Amen.*

Prière d'une âme dévote à Marie et à Jésus.

Ma reine et ma mère, pourvu que vous me protégiez, je ne crains point d'aller en enfer, parce que vous interposez vos prières et vos mérites en faveur de tous ceux que vous protégez, et que Jésus-Christ ne sait rien vous refuser de ce que vous lui demandez. Par l'amour que vous portez à votre divin Fils, priez-le, ô ma maîtresse, d'avoir pitié de moi. Et vous, mon Jésus, par les prières et les mérites de votre sainte Mère et par le sang que vous avez répandu pour moi, sauvez-moi de l'enfer, parce que dans l'enfer je ne pourrais vous aimer. Délivrez-moi de cet enfer, par cette pitié qui vous a poussé à mourir pour moi au milieu des opprobres de la croix. Jésus et Marie, vous êtes mon amour et mon espérance.

Prière à faire chaque jour pour obtenir la sainte persévérance.

Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir pardonné, comme je l'espère, tant d'offenses que je vous ai faites. Je vous aime par-dessus toutes choses ; je me repens par-dessus tout d'avoir ainsi insulté votre majesté infinie. Je me propose de mourir plutôt que de vous offenser de nouveau ; mais je crains que ma faiblesse ne me fasse perdre encore votre grâce. Ah ! je vous prie par les mérites de Jésus-Christ, ne permettez pas que je demeure plus longtemps dans votre disgrâce. Et vous, Jésus mon Rédempteur, puisque vous êtes mort sur la croix pour me sauver, ne permettez pas que je me voie séparé de vous. Mon Jésus ! Mon Jésus ! exaucez-moi : *Ne permittas me separari a te, ne permittas me separari a te.* C'est là ce que j'espère, par ce sang que vous avez si douloureusement ré-

pandu pour moi. Et vous Marie, ma mère et mon espérance, priez pour moi, et lorsque vous me verrez assailli de quelque tentation, obtenez-moi la grâce de recourir tout aussitôt à vous et à votre bien-aimé Fils en disant : *Aidez-moi, mon Jésus ; ma Mère, secourez-moi, pour que je ne perde pas la grâce de Dieu* Ainsi faisant, j'espère mourir dans l'amour de Dieu, et dans le vôtre, et aller vous aimer à jamais dans le ciel.

Prière pour se consacrer à la Sainte Vierge.

Très-Sainte Vierge, Mère de Dieu, moi N., quoique très-indigne d'être votre serviteur, engagé néanmoins par votre admirable bonté, et par le désir de vous servir, je vous choisis aujourd'hui, en présence de mon ange gardien et de toute la cour céleste, pour ma maîtresse spéciale, mon avocate et ma mère : je me propose fermement de vous servir toujours et de faire tout mon possible pour que les autres vous servent aussi. Je vous conjure donc, ô ma tendre mère ! par le sang de votre divin fils, répandu pour moi, de me recevoir parmi vos autres serviteurs pour vous servir à perpétuité. Guidez-moi dans mes actions, et obtenez-moi la grâce de me conduire tellement dans mes paroles mes pensées et mes œuvres, qu'il ne s'y trouve rien qui blesse vos yeux très-purs, ni ceux de votre fils Jésus. Souvenez-vous de moi, et ne m'abandonnez pas à l'heure de ma mort.

A LA TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE

Pour obtenir le pardon de mes péchés et la sainte persévérance.

O Mère de Dieu ! vous voyez à vos pieds un misérable pécheur qui a recours à vous et met en vous sa confiance. O mère de miséricorde, ayez pitié de moi ! J'entends tout le monde vous appeler le refuge et l'espoir des pécheurs. Soyez donc mon refuge et mon espoir : il vous appartient de me sauver par votre intercession. Venez à mon secours, pour l'amour de Jésus-Christ : tendez la main à un malheureux tombé dans le

péché, qui se recommande à vous et se voue pour toujours à votre service. Je m'offre donc, ô reine du ciel ! à vous servir toute ma vie ; acceptez-moi, ne me repoussez pas comme je le mériterais. O ma mère ! je fonde toutes mes espérances sur votre protection. Je bénis et je remercie Dieu mille fois de m'avoir donné par sa miséricorde une parfaite confiance en vous. Je regarde cette confiance comme un gage précieux de mon salut. Hélas ! que de fois je suis tombé, par le passé, pour ne pas avoir eu recours à vous ! J'espère, grâce aux mérites de Jésus-Christ et à vos prières, que toutes ces fautes m'ont été pardonnées. Je puis cependant perdre encore d'autres fois la grâce divine. O ma souveraine ! protégez-moi, ne permettez pas que je devienne de nouveau l'esclave de l'enfer. Venez toujours à mon aide. Je sais qu'avec votre secours je triompherai de mes ennemis ; je suis assuré, d'ailleurs, que vous m'aiderez si je me recommande à vous ; mais voici ma crainte, je crains d'être assez négligent pour oublier de vous appeler à mon secours dans les occasions dangereuses, et de me perdre par cette négligence. Je vous demande donc cette grâce, et je vous la demande avec la plus vive instance, la grâce de toujours recourir à vous dans les assauts que me livrera l'enfer, et de vous dire : *Marie, aidez-moi, aidez-moi, Marie, ô ma mère ! ne permettez pas que je perde la grâce de mon Dieu !*

A LA TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE.

Pour obtenir une bonne mort.

O Marie ! quelle sera ma mort ? Quand je considère mes péchés et que je songe à ce moment redoutable où j'expirerai pour être aussitôt jugé, je tremble et je me confonds. O ma mère ! toutes mes espérances sont dans le sang de Jésus-Christ et dans votre intercession. Consolatrice des affligés, ne m'abandonnez pas alors ; n'omettez pas de me consoler dans cette grande affliction. Si vous ne venez pas à mon secours, je serai perdu. O ma souveraine ! avant cette heure de ma mort,

obtenez moi une grande douleur de mes péchés, un amendement sincère, une inébranlable fidélité au Seigneur, pendant la vie qui me reste. Et quand je serai sur le point de sortir de ce monde terrible, dans ce moment, ô Marie, ô mon espérance, assistez-moi, raffermissez mon cœur, afin que je ne me désespère pas à la vue de mes fautes, que le démon me mettra alors devant les yeux. Obtenez moi la grâce de vous invoquer alors plus que jamais, pour que j'expire en ayant à la bouche votre nom et celui de votre très-saint Fils. O ma reine! j'ose vous demander davantage : avant que je rende mon dernier soupir, venez vous-même me consoler par votre présence! Je suis un pécheur, il est vrai, je ne mérite pas une si grande grâce, mais je suis un de vos dévots ; je vous aime, et j'ai une grande confiance en vous. O Marie! je vous attends, ne me laissez pas sans cette consolation. Du moins, si je ne suis pas digne d'une si grande faveur, assistez-moi d'en haut, afin que je quitte cette vie transporté d'amour pour Dieu et pour vous, pour aller ensemble vous aimer éternellement dans le Paradis.

A LA TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE.

Pour obtenir d'être préservé de l'Enfer et d'obtenir le Paradis.

O ma bien-aimée reine! je vous remercie de m'avoir délivré de l'enfer, autant de fois que je l'ai mérité par mes péchés. Malheureux, j'étais déjà condamné à cette prison ; peut-être, dès mon premier péché, la sentence aurait été exécutée, si votre pitié, ô Marie, n'était venue à mon secours. Sans que je vous eusse même priée, votre bonté toute seule vous a portée à arrêter le bras de la justice divine prêt à me frapper ; et ensuite victorieuse de la dureté de mon cœur, vous m'avez encouragé à mette toute ma confiance en vous. Dans combien d'autres crimes ne serais-je pas encore tombé, dans tant de dangers que jai courus, si vous ne m'en aviez préservé, ô mère de miséricorde! par les grâces que vous m'avez obtenues? O ma reine, ne vous lassez pas de me protéger. Ah! ma

mère, ne me laissez pas à la merci de moi-même, je me perdrais ; mais faites que je recoure toujours à vous. Sauvez-moi, ô mon espérance ! sauvez-moi du péché, qui seul pourrait m'entraîner en enfer. Faites que j'aille jouir éternellement de votre présence dans le Paradis. Je remercie infiniment le Seigneur de la confiance qu'il m'a inspirée dans le sang de Jésus-Chrit ot en vous. Oui, j'espère que vous me procurerez mon salut, que vous me délivrerez du péché et que vous m'obtiendrez les lumières et la force dont j'ai besoin pour exécuter la volonté de Dieu, et entrer ainsi sans plus d'obstacles dans le paisible port du Paradis. Tous vos serviteurs vous ont demandé les mêmes grâces, et aucun d'entre eux n'a été trompé. Oh ! non, je ne serai pas plus trompé qu'eux tous. Vous avez donc à me sauver, ô Marie ! priez votre fils Jésus, comme je l'en supplie moi-même, par les mérites de sa passion, de maintenir et d'accroître toujours en moi cette sainte confiance, et je serai sauvé.

PENSEES ET ORASIONS JACULATOIRES.

O Dieu ! qui sait quel sera mon sort ?

Je serai toujours heureux, ou toujours malheureux.

A quoi sert le monde entier sans Dieu ?

Perdons tout, mais ne perdons pas Dieu.

Je vous aime, ô mon Jésus, qui êtes mort pour moi !

Que ne suis-je mort avant de vous avoir offensé !

Plutôt mourir que de perdre Dieu.

Jésus et Marie, vous êtes mon espérance ;

Mon Dieu, aidez-moi pour l'amour de Jésus-Christ.

Mon Jésus, vous seul suffisez à mes désirs,

Ne permettez pas que je me sépare de vous.

Donnez-moi votre amour, puis faites de moi ce que vous voudrez.

Qui aimerai-je, si je ne vous aime, ô mon Dieu ?

Père éternel, aidez-moi pour l'amour de Jésus :

Je crois en vous, et je vous aime.

Me voici, Seigneur ; disposez de moi comme il vous plaira.

Quand me verrai-je tout à vous, ô mon Dieu?

Quand pourrai-je vous dire: Mon Dieu, je ne puis plus vous perdre.

Marie, mon espérance, ayez pitié de moi :

Mère de Dieu. priez Jésus pour moi.

Qui suis-je, Seigneur, pour que vous vouliez être aimé de moi?

Mon Dieu, je ne veux que vous, et rien de plus.

Je veux tout ce que vous voulez, et seulement ce que vous voulez.

Oh ! que je ne puis-je me consumer tout entier pour vous, qui vous êtes consumé tout entier pour moi :

J'ai été reconnaissant envers les hommes ; il n'y a que vous, ô mon Dieu, à l'égard de qui j'ai été ingrat.

C'est assez vous avoir offensé ; je ne veux plus le faire.

Si j'étais mort alors, je ne pourrais plus vous aimer.

Faites-moi mourir plutôt que de permettre que je vous offense.

Vous m'avez attendu afin que je vous aime ; eh bien ! je le veux, oui, je vous aime.

Je vous consacre ce qui me reste de vie.

O mon Jésus ! attirez-moi tout entier à vous.

Vous ne m'abandonnerez pas, je ne vous abandonnerai point.

J'espère que nous nous aimerons toujours, Dieu de mon âme !

Mon Jésus, faites que je sois tout à vous avant que je ne meure.

Faites que je vous voie jeter sur moi un regard serein, lorsque vous serez pour me juger.

Vous m'avez trop obligé à vous aimer! je vous aime, je vous aime !

Souffrez qu'un pécheur vous aime après vous avoir tant offensé.

Vous vous êtes donné tout à moi, je me donne tout à vous.

Je veux vous aimer beaucoup en cette vie pour vous aimer beaucoup en l'autre.

Faites-moi connaître combien vous êtes aimable, afin que je vous aime comme vous le méritez.

Vous aimez ceux qui vous aiment ; je vous aime, aimez-moi aussi à votre tour

Donnez-moi cet amour que vous me demandez.

Je me réjouis de ce que vous êtes infiniment heureux.

Que ne vous ai-je toujours aimé, et que ne suis-je mort avant de vous avoir offensé !

Faites que je triomphe de tout pour vous plaire.

Je vous donne toute ma volonté, disposez de moi comme il vous plaira.

Mon contentement, c'est de vous contenter, bonté infinie !

J'espère vous aimer éternellement, ô Dieu éternel !

Vous êtes tout-puissant ; faites de moi un saint.

Vous m'avez cherché quand je vous fuyais ; vous ne me chasserez pas maintenant que je vous cherche.

Je vous remercie de m'avoir laissé le temps de vous aimer. Je vous en remercie et je vous aime.

Qu'aujourd'hui soit le jour où je me donnerai tout à vous.

Infligez-moi toutes sortes de châtiments, mais ne me privez pas du bonheur de vous aimer.

O mon Dieu ! je veux vous aimer sans réserve.

J'accepte toutes les peines, tous les mépris, pourvu que je vous aime.

Je voudrais mourir pour vous, qui êtes mort pour moi.

Je voudrais que tout le monde vous aimât comme vous le méritez.

Je veux faire tout ce que je saurai vous être agréable.

Je préfère votre bon plaisir à tous les plaisirs du monde.
O volonté de Dieu, vous êtes mon amour !
O Marie, attirez-moi tout entier à vous.
O ma mère ! faites que j'aie toujours recours à vous.
C'est à vous de me rendre saint ; je l'espère ainsi.

Protestation pour bien mourir.

Mon Dieu ! ma mort étant certaine, et moi n'en connaissant pas le moment, je veux m'y préparer dès cette heure. Je proteste en conséquence que je crois tout ce que croit la sainte Eglise, et spécialement le mystère de la très-sainte-Trinité, l'Incarnation et la mort de Jésus-Christ, le paradis et l'enfer, parce que c'est vous qui avez révélé toutes ces vérités, vous qui êtes la vérité même.

Je mérite mille enfers ; mais j'attends de votre bonté infinie et par les mérites de Jésus-Christ le pardon de mes péches, la persévérance finale et la gloire du paradis.

Je proteste que je vous aime par-dessus tout, parce que vous êtes un bien infini, et pour l'amour que je vous porte, je me repens par-dessus tout des offenses que je vous ai faites, et je me propose de mourir plutôt que de vous offenser encore. Je vous prie de me retirer la vie plutôt que de permettre que je vous perde par de nouveaux péchés.

Je vous remercie, ô mon Jésus ! de toutes les peines que vous avez souffertes pour moi, et de toutes les miséricordes que vous m'avez faites après que je vous ai tant offensé.

Mon bien-aimé maître, je me réjouis de ce que vous êtes aimé de tant de saintes âmes sur la terre et dans le ciel.

Je proteste que pour l'amour de vous, ô mon Jésus ! je pardonne à tous ceux qui m'ont offensé, et vous prie de leur faire du bien.

Je proteste que je désire recevoir en ma vie et en ma mort les saints sacrements, et je déclare dès à présent mon intention de demander l'absolution de mes péchés, pour le cas où je ne pourrais exprimer ce désir à l'article de la mort.

J'accepte ma mort et toutes les douleurs dont elle sera accom-

pagnée, en union de la mort et des douleurs que Jésus-Christ a endurées pour moi sur la croix.

J'accepte, ô mon Dieu! toutes les peines et les tribulations que vous m'enverrez avant que je meure.

Faites de moi et de ce qui est à moi tout ce qu'il vous plaira. Donnez-moi votre amour et la sainte persévérance, je ne vous demande rien de plus.

Marie, ma mère, assistez-moi toujours, mais surtout à l'heure de ma mort : pour le présent, aidez-moi à me conserver dans la grâce de Dieu. Vous êtes mon espérance : je veux vivre et mourir sous votre protection. Saint Joseph, saint Michel archange, mon ange gardien, secourez-moi toujours, mais particulièrement au moment de ma mort.

Et vous, aimable Jésus, vous qui, pour m'obtenir une bonne mort, avez voulu subir une mort si amère, ne m'abandonnez pas alors ; je m'attache à vous dès ce moment, pour mourir dans vos bras. Je mérite l'enfer, mais je m'abandonne à votre miséricorde, espérant par la vertu de votre sang mourir dans votre amitié, et recevoir votre bénédiction lorsque je vous verrai pour la première fois vous présenter à moi comme mon juge. Je remets mon âme entre vos mains bénies, ces mains percées de clous pour mon amour J'espère n'être pas alors condamné à l'enfer. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Oh ! secourez-moi toujours, mais spécialement au moment de la mort. Faites que j'expire en vous aimant, et que mon dernier soupir soit un gage d'amour : faites qu'en quittant la terre, mon âme aille vous aimer éternellement dans le ciel. Jésus, Joseph et Marie, assistez-moi dans mon agonie ; Jésus, Joseph et Marie, je me donne à vous, et recevez mon âme en ce dernier moment.

Autre protestation qu on peut faire en public avec le peuple, pour le moment de la mort.

Mon Dieu, prosterné devant vous, je vous adore et je fais la prostestation suivante, comme si j'étais déjà au moment de passer de ce monde dans l'éternité.

Je crois Seigneur, parce que vous êtes la vérité infaillible et que c'est vous qui l'avez révélé à la sainte Eglise, le mystère de la très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, trois personnes, mais un seul Dieu, qui récompense dans l'éternité les justes par le bonheur du Paradis, et châtie les pécheurs par les peines de l'enfer

Je crois que la seconde personne, c'est-à-dire le fils de Dieu, s'est fait homme et est mort pour les hommes. Je crois tous les articles que croit la sainte Eglise. Je vous remercie de m'avoir fait chrétien, je proteste que je veux vivre et mourir dans cette foi.

Mon Dieu, mon espérance, appuyé sur vos promesses, j'espère de votre miséricorde, non en vertu de mes mérites, mais en vertu de ceux de Jésus-Christ, le pardon de mes péchés, la persévérance dans votre grâce, et, après cette misérable vie, la gloire du Paradis. Et si le démon venait me tenter à l'heure de la mort pour me désespérer à la vue de mes péchés, je proteste, Seigneur, que je veux toujours espérer en vous, et que je veux mourir dans les bras amoureux de votre miséricorde.

O Dieu digne d'un amour infini ! je vous aime de tout mon cœur, je vous aime plus que moi-même, et je proteste que je veux mourir en faisant un acte d'amour, pour continuer ainsi à vous aimer éternellement dans le Paradis ; et c'est par ce motif que je le désire et que je le demande. Si, par le passé, au lieu de vous aimer, j'ai méprisé votre bonté infinie, Seigneur, je m'en repens de tout mon cœur, et je proteste vouloir mourir en pleurant et en détestant toujours les offenses que je vous ai faites. Je me propose, pour l'avenir, de mourir plutôt que de pécher encore. Pour l'amour de vous, je pardonne à tous ceux qui m'ont offensé.

J'accepte, ô mon Dieu ! la mort et toutes les peines qui accompagneront ma mort ; je les unis aux douleurs et à la mort de Jésus-Christ, et je vous l'offre, cette mort, en l'honneur de votre suprême domaine, et en expiation de mes péchés. Acceptez, Seigneur, ce sacrifice que je fais de ma vie, pour l'amour de ce grand sacrifice que votre fils vous a fait de lui-

même sur l'autel du Calvaire. Dès à présent je me résigne à votre sainte volonté pour le moment de ma mort ; je proteste vouloir mourir en disant : *Seigneur, que votre volonté soit toujours accomplie.*

Vierge bienheureuse, ma mère et mon avocate, ô Marie ! vous êtes et serez toujours, après Dieu, mon espérance et mon secours, à l'heure de ma mort. Dès ce moment, je m'adresse à vous, et vous prie de m'aider en ce terrible passage. O ma reine, ne m'abandonnez pas ; venez alors prendre mon âme, et la présentez à votre fils ; je compte sur vous, et dès à présent j'espère mourir entre vos bras, en tenant vos pieds embrassés. Saint Joseph, mon protecteur, saint Michel Archange, mon ange gardien, mes saints patrons, secourez-moi tous en ce dernier combat contre l'enfer.

Et vous, mon Jésus ! mon amour crucifié, vous qui, pour m'obtenir une bonne mort, avez fait choix d'une mort si amère, souvenez-vous alors que je suis une de ces brebis que vous avez rachetées au prix de votre sang ; quand tous les hommes m'auront abandonné, quand ils ne pourront plus me secourir, vous seul pourrez me consoler et me sauver. Rendez-moi digne alors de vous recevoir dans le saint Viatique, et ne permettez pas que je vous perde pour toujours, et que je sois à jamais séparé de vous dans l'enfer. O mon bien-aimé Sauveur ! recevez-moi alors dans vos sacrées plaies, puisque, dès maintenant, je me jette dans vos bras, et qu'au dernier souffle de ma vie, je veux rendre mon âme dans la plaie amoureuse de votre côté. Je dis dès maintenant pour ce moment-là : *Jésus, Joseph et Marie, je vous donne mon cœur et mon âme ! Jésus, Joseph, et Marie, recevez mon âme à ce dernier moment.*

Qu'il est beau de souffrir, si l'on souffre pour Dieu ! Qu'il est beau de mourir, si l'on meurt pour Dieu ! Je vous embrasse, aimable Rédempteur, pour mourir dans vos bras. Plus de mort pour toi, ô mon âme ! mais un doux repos, si à cette heure Marie daigne t'assister, si Jésus daigne t'accueillir.

Courte prière, à dire à Jésus crucifié, et à Marie mère de douleurs, pour obtenir une bonne mort.

Mon Seigneur Jésus-Christ, par les amertumes que vous souffrîtes sur la croix, quand votre âme bénie se sépara de votre corps sacré, ayez pitié de mon âme pécheresse, quand elle sera pour sortir de ce misérable corps, et qu'elle entrera dans l'éternité.

O Marie! par cette douleur que vous éprouvâtes sur le Calvaire, en voyant Jésus en croix expirer à vos yeux, obtenez-moi une bonne mort, afin qu'aimant ici-bas Jésus, et vous aussi, ô ma mère, j'aille vous aimer éternellement dans le Paradis.

Oraison à dire chaque jour pour la bonne mort.

Seigneur Jésus-Christ, par cette amertume qu'éprouva votre âme adorable quand elle sortit de votre corps béni, ayez pitié de mon âme pécheresse quand elle sortira de mon corps [1]

CHAPITRE TROISIÈME

PRATIQUE DES VERTUS CHRÉTIENNES.

§ I

Pratique de l'humilité.

Quiconque n'est pas humble ne peut plaire à Dieu, car Dieu ne peut souffrir les superbes. Il a promis d'exaucer tous ceux qui le prieront; mais si c'est un orgueilleux qui le prie, le Seigneur ne l'exaucera point. Il répand au contraire toutes ses grâces sur les humbles. *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* (*Jac.* IV. 6.)

[1] Domine Jesu Christe, per illam amaritudinem quam sustinuit nobilissima anima tua, quando egressa est de benedicto corpore tuo, miserere animæ meæ peccatricis, quando egredietur de corpore meo.

On distingue deux espèces d'humilité ; l'humilité *d'esprit*, et l'humilité de *volonté*. L'humilité *d'esprit* consiste à nous regarder comme des misérables que nous sommes, incapables de rien savoir et de faire autre chose que le mal. Tout ce que nous avons et faisons de bien vient de Dieu. Venons à la pratique ; et d'abord. quant à l'humilité d'esprit : 1° ne mettons donc jamais notre confiance en nos propres forces, ou en nos résolutions; mais méfions-nous toujours de nous-mêmes et craingons pour notre faiblesse. *Cum metu et tremore vestram salutem operamini* (*Phil.* II, 2.) Saint Philippe de Néri disait : *Qui ne craint pas est déja tombé.* 2° Ne nous glorifions jamais de ce qui nous concerne, comme de nos talents, de nos actions, de notre naissance, de nos parents, et autres choses semblables ; et par conséquent ne parlons jamais de nous-mêmes que pour dire nos défauts. Le mieux encore, c'est de ne parler de nous ni en bien, ni en mal : car, en parlant de nous en mal, souvent nous avons pour but de nous faire louer, ou tout au moins de nous faire passer pour humbles, de sorte que l'humilité aboutit alors à l'orgueil. 3° ne nous indignons pas contre nous-mêmes à la suite d'une faute ; car ce ne serait pas là de l'humilité, mais de l'orgueil ; ou bien ce serait encore un artifice du démon pour nous faire tomber dans le découragement et quitter la bonne voie. Quand nous voyons que nous sommes tombés, disons comme sainte Catherine de Gênes : *Seigneur, voilà les fruits de mon jardin* ! Humilions-nous alors, et relevons-nous aussitôt de la faute commise par un acte d'amour et de douleur, et proposons-nous de ne plus retomber, avec l'aide du Seigneur. Si malheureusement nous retombons encore, faisons encore la même chose. 4° Quand nous voyons les autres tomber, ne nous récrions pas, mais plaignons-les ; remercions Dieu et prions-le de nous soutenir, sans quoi il nous punirait en permettant que nous tombions dans les mêmes péchés, et peut-être en d'autres plus graves. 5° Regardons-nous toujours comme les plus grands pécheurs de la terre, quand même nous connaîtrions des personnes coupables de plus de péchés que nous ; car les fautes que nous commettons après avoir reçu

de Dieu tant de grâces et de lumières, pèseront plus dans la balance divine que les péchés des autres, quoique plus nombreux. Sainte Thérèse dit : *Ne croyez pas avoir fait des progrès dans la perfection, si vous ne vous considérez comme valant moins que tous les autres et que vous ne désiriez d'être mis à la dernière place*,

L'humilité de volonté consiste ensuite à se complaire dans le mépris des hommes. Quiconque a mérité l'enfer, mérite d'être éternellement foulé aux pieds des démons. Jésus-Christ veut que nous apprenions de lui à être doux et humbles de cœur. *Discite a me, quia mitis sum et humilis corde*. (*Matth*. x. 29.) Bien des gens sont humbles de bouche, mais non de cœur. Ils disent : *Je suis le plus méchant des hommes ; je mérite mille enfers* ; mais si quelqu'un se hasarde à les reprendre, ou leur dit quelque mot qui les blesse, ils se retournent avec orgueil. Ces gens-là sont comme les hérissons : dès qu'on les touche, toutes leurs épines se dressent. Eh quoi ! vous dites que vous êtes le plus méchant des hommes, et vous ne pouvez supporter un mot de reproche ! L'homme véritablement humble, dit saint Bernard, se juge lui-même méprisable, et veut être regardé comme tel par tout le monde.

Si donc vous voulez être véritablement humble, 1° quand on vous fait quelque remontrance, recevez-la avec calme, et remerciez celui qui vous la fait. Saint Chrysostome dit que le juste, quand il est repris, s'afflige de l'erreur qu'il a commise, tandis qu'en pareil cas, l'orgueilleux s'afflige de ce que son erreur est connue. Les saints, même lorsqu'ils sont accusés à tort, ne se défendent pas, à moins que cela ne soit nécessaire pour éviter le scandale d'autrui ; autrement, ils garderont le silence et offriront tout à Dieu.

2° Lorsque vous recevez quelque affront, supportez-le avec patience, et redoublez d'affection pour celui qui vous insulte ; c'est la pierre de touche au moyen de laquelle on connaît si une personne est humble et sainte : mais si elle s'emporte, dites alors qu'elle n'est qu'un roseau sans moëlle, quand même elle ferait des miracles. Le père Balthazar Alvarès disait que le temps des humi-

liations est celui de gagner des trésors de mérites. Vous gagnerez plus en recevant avec patience une insulte, que si vous jeûniez dix jours au pain et à l'eau. Les humiliations que nous pratiquons de nous-mêmes devant les autres, sont bonnes sans doute ; mais celles que nous recevons des autres sont encore meilleures, parce que nous y mettons moins du nôtre, et que Dieu y met plus du sien ; il y a donc plus de profit à les savoir endurer. Mais de quoi est capable un chrétien, s'il ne sait endurer un outrage pour l'amour de Dieu ? Que d'outrages Jésus-Christ n'a-t-il pas soufferts pour nous ? Des soufflets, des railleries, des coups de verges, des crachats sur le visage. Ah ! si nous aimions Jésus-Christ, non-seulement nous ne nous emporterions pas pour des affronts que nous aurions reçus, mais nous nous y complairions en nous voyant méprisés comme l'a été Jésus-Christ.

§ II

Pratique de la mortification.

Qui vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. (*Matth.* XVI. 24.) Voilà tout ce que doit faire quiconque veut suivre les traces de Jésus-Christ : se renoncer soi-même, et mortifier son amour-propre. Voulez-vous vous sauver ? il faut tout surmonter pour tout assurer. Malheur à ceux qui se laissent guider par leur amour-propre ! Il y a deux espèces de mortifications : la mortification *intérieure*, et la mortification *extérieure*. La mortification *intérieure* est celle qui s'attache à vaincre les passions, et surtout la passion dominante. Celui qui ne surmonte pas sa passion dominante est en grand danger de se perdre ; mais celui qui la dompte, domptera facilement toutes les autres. Quelques personnes sont dominées par un vice et se regardent comme saintes, parce qu'elles n'ont pas les vices qu'elles aperçoivent dans les autres. Mais qu'importe ? dit saint Cyrille, une seule petite ouverture suffit pour faire couler la barque à fond. Il ne sert de rien de dire : *Je ne puis m'abstenir de ce défaut* : une volonté

résolue triomphe de tout, avec l'aide de Dieu, qui ne nous manque jamais. La mortification *extérieure* s'attaque spécialement aux appétits sensuels. Au dire des mondains, les saints sont des cruels, parce qu'ils refusent à leur corps tout plaisir sensuel, et qu'ils l'affligent par des cilices, des disciplines et d'autres pénitences. Mais saint Bernard dit au contraire que ce sont les mondains qui sont bien plutôt cruels envers eux-mêmes, eux qui, pour jouir ici-bas de quelques faux plaisirs de courte durée, se condamnent à brûler éternellement dans les feux de l'enfer. D'autres conviennent qu'il faut se refuser tout plaisir défendu, mais ils négligent les mortifications extérieures, et prétendent qu'il n'est besoin que de la mortification intérieure, qui est celle de la volonté. Oui sans doute, il faut principalement mortifier la volonté ; mais il faut aussi mortifier la chair, parce que, quand la chair n'est pas mortifiée, difficilement elle obéit à Dieu. Saint Jean de la Croix disait qu'il ne faut pas ajouter foi à ceux qui enseignent que les mortifications extérieures ne sont pas nécessaires, quand même on les verrait faire des miracles.

Mais venons-en à la pratique. 1° Il faut mortifier *les yeux*. Les premières flèches qui percent l'âme et souvent la tuent, lui entrent par les yeux. Les yeux sont comme des crochets d'enfer qui nous entraînent presque de force à commettre le péché. Un philosophe païen, pour se délivrer des tentations d'impudicité, se creva volontairement les yeux. Il ne nous est pas permis de nous arracher les yeux avec le fer, mais nous devons nous rendre aveugles par le moyen de la sainte mortification ; sans cela il nous sera difficile de nous maintenir chastes. Saint François de Sales disait : *Qui ne veut pas que les ennemis entrent dans la place, doit tenir les portes fermées.* Il faut donc que nous nous abstenions de regarder tout objet qui peut nous donner des tentations. Saint Louis de Gonzague n'osait lever les yeux, pas même en face de sa propre mère, et nous de même, quand par hasard nos yeux se portent sur quelque objet dangereux, soyons attentifs à ne pas le regarder. *Le second regard est le plus dangereux*, disait le même saint

François de Sales : soyons donc attentifs à mortifier nos yeux, car beaucoup de damnés ne sont en enfer qu'à cause de leurs yeux.

2° Il faut mortifier *la langue* en s'abstenant de dire des paroles de murmure, d'injure ou d'obscénité. Une parole obscène dite dans la conversation, même en plaisantant, peut causer du scandale et mille péchés qui en seront la suite. Et remarquons à ce sujet qu'une parole équivoque fait quelquefois plus de mal qu'une autre qui serait ouvertement déshonnête.

3° Il faut mortifier *le goût*. Saint André d'Avellino disait que, pour commencer à vivre en bon chrétien, il fallait commencer par mortifier la bouche. Saint François de Sales disait à son tour : *Il faut manger pour vivre, et non vivre pour manger*. Bien des gens ne semblent vivre que pour manger, et perdent ainsi le salut de l'âme et même celui du corps. Généralement les obstructions, les diarrhées et presque toutes les autres maladies sont causées par la gourmandise ; mais ce qui est pire, c'est que l'intempérance dans le manger est souvent la mère de l'incontinence. Cassien a écrit que lorsqu'on a l'estomac chargé de nourriture et de liqueurs fortes, telles que le vin, l'eau-de-vie et autres semblables, il est impossible de ne pas éprouver beaucoup de tentations impures. *Eh quoi!* s'écriera-t-on, *il ne faut donc plus manger?* Pardon, il faut manger pour conserver sa vie, mais il faut manger en homme, et non en brute. Si vous voulez n'être pas tourmenté par des désirs impudiques, abstenez-vous des mets trop succulents et des vins trop recherchés. L'Ecriture dit : *Noli regibus dare vinum*. (*Prov.*, XXXI, 4). On entend par *rois* ceux qui soumettent les sens à la raison. Trop de vin fait perdre la raison, et produit non-seulement le vice de l'ivresse, qui est certainement un péché mortel, mais même celui de l'impudicité. N'ayez donc pas trop de répugnance à pratiquer de temps en temps quelque abstinence ou quelque jeûne, particulièrement le samedi de chaque semaine, en l'honneur de la très-Sainte Vierge. Tant de personnes jeûnent au pain et à l'eau : faites de même, du moins aux veilles des sept principales fêtes de la Sainte Vierge ;

mais surtout observez les jeûnes d'obligation. Quelques-uns prennent plus de quinze et même de vingt onces de nourriture à la collation, et disent : *Il suffit que je ne me rassasie pas!* Non, cela ne suffit pas. Dans les jeûnes de précepte, il ne faut pas dépasser 8 onces, encore n'y est-on autorisé que par la coutume, puisque anciennement on ne pouvait manger qu'une fois par jour.

4° Il faut mortifier *l'ouïe* et le *toucher*. On mortifie *l'ouïe* en fuyant toute conversation contraire à la modestie ou à la charité. On mortifie le *toucher* en usant de ce sens avec une extrême réserve, tant à l'égard des autres qu'avec nous-mêmes. Quelques-uns disent que ce n'est rien, parce qu'ils le font en badinant ; mais, je le demande, qui jamais a badiné avec le feu ?

§ III

Pratique de la charité envers le prochain.

Qui aime Dieu, aime aussi son prochain ; et qui n'aime pas son prochain, n'aime pas Dieu non plus, puisque le précepte divin est ainsi exprimé : *Qui diligit Deum, diligat et fratrem suum* (I *Joan.* IV. 21). Il faut ensuite que nous aimions le prochain intérieurement et extérieurement. Et combien faut-il l'aimer ? Voici la règle : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo... et proximum tuum sicut te ipsum.* (*Luc.* X, 27.) Nous devons donc aimer Dieu par-dessus tout et plus que nous-mêmes, et notre prochain comme nous-mêmes. De sorte que, comme nous désirons notre propre bien et que nous nous en félicitons quand nous le possédons, et qu'au contraire nous nous affligeons de notre propre mal ; de même il faut que nous souhaitions le bien de notre prochain, que nous nous en réjouissions quand il le possède, et que nous nous affligions avec lui quand il en est privé. Nous ne devons pas non plus juger ou soupçonner en mal le prochain, sans avoir contre lui de bonnes preuves. En cela consiste la charité *intérieure.*

Ensuite la charité *extérieure* a pour objet les paroles et les œuvres à l'égard du prochain. Quant aux paroles :

1° Il faut nous abstenir de toute ombre de détraction. Le détracteur est détesté de Dieu et des hommes ; mais celui qui dit du bien de tout le monde est aimé des hommes et de Dieu lui-même. Quand on ne peut excuser les fautes de son prochain, on doit du moins excuser l'intention.

2° Gardons-nous de rapporter à un homme le mal qu'un autre homme a dit de lui, car de là naissent souvent des haines et des vengeances de longue durée. L'Ecriture dit que Dieu déteste ceux qui sèment les divisions.

2° Gardons-nous de blesser notre prochain par quelque parole désagréable, fût-ce même en plaisantant. Aimeriez-vous qu'on vous tournât en ridicule, comme vous le faites à l'égard de votre prochain ?

4° Fuyons les querelles. Parfois il s'élève des querelles violentes pour des choses de rien, et bientôt on en vient aux injures et aux coups. Gardons-nous aussi de faire de nous des esprits de contradiction. Il est certaines gens qui se sont fait une habitude de contredire à tout propos et sans motif. Quand l'occasion s'en présente, dites votre opinion, et puis tenez-vous tranquille.

5° Parlons avec douceur à tout le monde, même à nos inférieurs, et pour cela gardons-nous des imprécations et des injures. Quand nous voyons notre prochain en fureur et qu'il nous injurie, répondons avec douceur, et toute sa fureur s'apaisera. *Responsio mollis frangit iram.* (*Prov.* XV. I.) Quand nous nous sentons émus contre notre prochain, soyons alors attentifs à ne rien dire, car la passion nous ferait alors dépasser les justes bornes, et, plus tard certainement, nous nous en repentirions. Saint François de Sales a dit : *Je ne me suis jamais emporté sans m'en repentir ensuite.* La règle est de garder le silence jusqu'à ce que la colère soit calmée. Lorsque notre prochain est emporté par sa passion, abstenons-nous de le reprendre, quand bien même la correction serait nécessaire, car alors nos conseils ne persuaderaient point et seraient sans fruit.

Quant à la charité à exercer par œuvres envers le prochain, on la pratique :

1° En le secourant du mieux qu'on le peut. Souvenons-nous de ce que dit l'Ecriture : *Eleemosyna ab omni peccato et a morte liberat, et non patietur animam ire ad tenebras.* (*Tob.* IV, 10.) L'aumône nous sauve donc du péché et de l'enfer. On entend par aumône toutes sortes de secours que nous pouvons porter au prochain. L'aumône la plus méritoire est celle qui consiste à secourir l'âme de notre prochain, en le corrigeant avec douceur et en temps opportun. Ne disons pas comme quelques-uns : *Que m'importe?* Ce langage n'est pas chrétien : qui aime Dieu, veut le voir aimé de tout le monde.

2° Il faut exercer sa charité envers les malades, comme étant ceux qui ont le plus besoin de consolation. Portons-leur quelques petits cadeaux, s'ils sont pauvres; allons du moins les servir et les consoler, quand même ils ne nous en remercieraient pas; le Seigneur saura bien nous en récompenser.

3° Usons de charité surtout envers nos ennemis. Plusieurs sont tout cœur pour leurs amis; mais Jésus-Christ a dit : *Benefacite his qui oderunt vos.* (*Matt.* V, 45.) Il n'y a de véritables chrétiens que ceux qui font du bien à qui leur a fait du mal. Si donc nous ne pouvons faire autre chose pour celui qui nous persécute, du moins prions Dieu de le bénir, comme Jésus-Christ nous ordonne de le faire : *Orate pro persequentibus vos.* C'est de cette manière que se vengent les Saints. Celui qui pardonne à quiconque l'a offensé, est sûr de recevoir son pardon de Dieu, puisque Dieu nous l'a promis : *Dimittite, et dimittemini.* (*Luc.* VI, 37.) Le Seigneur dit un jour à la bienheureuse Angèle de Foligno, que le signe le plus certain pour connaître si une âme est aimée de Dieu, c'est quand elle aime son prochain qui l'a offensée.

4° Usons de charité même envers ceux qui sont morts, c'est-à-dire envers les saintes âmes du purgatoire. Saint Thomas enseigne que, comme il est de notre devoir de secourir les vivants, nous devons aussi secourir les trépassés. Ces

saintes âmes prisonnières souffrent des peines qui surpassent toutes les douleurs de cétte vie. Elles ont un extrême besoin de nos secours, car elles ne peuvent pas s'en procurer par elles-mêmes. Un moine de Cîteaux apparut au sacristain de son couvent et lui dit : *Mon frère, aide-moi par tes prières, car les miennes ne peuvent rien obtenir.* Tâchons donc d'aider ces saintes âmes en faisant dire des messes ou en les entendant à leur intention, ou bien encore en faisant des aumônes et des prières et gagnant des indulgences pour elles : elles nous récompenseront de nos efforts en nous obtenant du Seigneur de grandes grâces, non-seulement lorsqu'elles seront en Paradis, dont nos prières peuvent leur accélérer l'entrée, mais même dès le purgatoire.

§ IV

Pratique de la patience.

Saint Jacques dit que la patience est l'œuvre parfaite d'une âme: *Patientia autem opus perfectum habet.* (*Jac.* I, 4.) La patience est ce qui nous obtient le Paradis. Cette terre est un lieu de mérites ; et par conséquent ce n'est pas un lieu de repos, mais de travaux et de peines. Dieu ne nous laisse donc en ce monde que pour que nous puissions, par notre patience, acquérir la gloire du Paradis. Tous ont à souffrir en ce monde ; celui qui souffre avec patience, souffre moins, et se sauve ; qui souffre avec impatience, souffre davantage et se damne. Si le Seigneur nous envoie des croix, ce n'est pas pour nous perdre, comme disent quelques impatients ; mais pour que nous nous sauvions, et que nous en obtenions plus de gloire au ciel. Les douleurs, les traverses et toutes les autres tribulations, acceptées avec patience, sont les plus précieux joyaux de notre couronne céleste. Quand nous sommes affligés, consolons-nous donc ; remercions Dieu, car c'est un signe que Dieu veut nous sauver. Il nous châtie en cette vie par des punitions courtes et légères, pour n'avoir pas à nous châtier dans l'autre,

où les châtiments seront tout autrement durs et dureront éternellement.

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi disait: *Toute peine devient agréable quand on contemple Jésus-Christ en croix.* Le Père Joseph Calasanz disait: *Qui ne sait souffrir pour Jésus-Christ, ne sait gagner Jésus-Christ.* Celui qui aime Jésus-Christ, supporte avec patience les croix extérieures: les maladies, les douleurs, la pauvreté, le déshonneur, la perte des parents et des amis; et toutes les croix intérieures: les chagrins, l'ennui, les tentations, les désolations spirituelles, et souffre tout en paix. Ceux qui, au contraire dans leurs tribulations s'impatientent et se fâchent, que font-ils? ils ne font qu'augmenter leurs peines et s'en préparer de plus cruelles dans l'autre vie. Sainte Thérèse a dit: *La croix est lourde à qui la traîne par force, mais elle est légère à qui l'embrasse de bon gré.* C'est ce qui faisait dire à saint Philippe de Néri: *Dans ce monde il n'y a pas de purgatoire, mais seulement paradis ou enfer: paradis pour celui qui supporte les tribulations avec patience, enfer pour celui qui ne les supporte pas de même.*

Il faut pratiquer la patience 1° dans les *maladies.* C'est là qu'on voir véritablement quelle est notre vertu, et si l'on est or ou plomb. Il y en a qui sont dévots et alègres quand ils se portent bien, mais qui ensuite, quand ils sont visités par quelque maladie, perdent patience, se plaignent de tout le monde, se laissent aller à la mélancolie, et tombent dans mille défauts; ce qui paraissait or n'est plus que du plomb. Le bienheureux Joseph Calasanz disait: *Si les malades étaient patients, ils ne se plaindraient pas.* D'autres se plaignent en disant: *Dans l'état où je suis, je ne puis aller à l'église, je ne puis communier ni entendre la messe, enfin je ne puis rien faire.* Vous ne pouvez rien faire? Vous faites tout, quand vous faites la volonté de Dieu. Dites-moi: Pourquoi voulez-vous faire ces choses dont vous venez de parler? Pour plaire à Dieu? Eh bien, ce qui plaît à Dieu, c'est que vous embrassiez avez patience ce que vous souffrez, et que vous laissiez tout

le reste que vous voudriez faire. *On sert Dieu*, dit saint François de Sales, *plus par les souffrances que par les œuvres.*

C'est surtout lorsque la maladie menace d'être mortelle qu'il faut l'accepter avec patience, en acceptant même la mort, si la fin de nos jours est arrivée. Ne disons pas : *A présent je ne suis pus préparé ; je voudrais vivre encore un peu pour faire pénitence de mes péchés.* Qu'en savez-vous? Si vous vivez, qui vous garantit que vous ferez cette pénitence, et que vous ne tomberez pas en des péchés plus graves? Combien de personnes, étant guéries d'une maladie mortelle, ont plus mal vécu qu'auparavant et se sont damnées, tandis que si elles étaient mortes alors, elles se seraient sauvées! Si Dieu veut que vous sortiez maintenant de ce monde, conformez-vous à sa sainte volonté, et remerciez-le de ce qu'il vous fait mourir avec le secours des saints sacrements. Acceptez la mort avec calme, et abandonnez-vous à la miséricorde de Dieu. Cette acceptation de la mort en vue de faire la volonté du Seigneur suffira toute seule pour vous assurer le salut éternel.

2° Acceptons aussi avec patience la mort de nos parents et de nos amis. Certaines personnes sont inconsolables de la mort d'un parent, et négligent pour cela l'oraison, les sacrements, et leurs dévotions accoutumées. D'autres vont jusqu'à s'en prendre à Dieu, en lui disant: *Seigneur, pourquoi avez-vous fait cela?* Quelle témérité! Que vous en revient-il de ce chagrin que vous prenez? Pensez-vous peut-être faire plaisir au défunt? Non, mais vous déplaisez et au défunt et à Dieu. Cette âme désire que vous profitiez de sa mort pour vous unir encore davantage à Dieu et que vous priiez pour elle, si elle est en purgatoire.

3° Acceptons la pauvreté que Dieu nous envoie. Si vous manquez du nécessaire, dites: *Mon Dieu! vous seul me suffisez.* Un acte semblable vous fera acquérir des trésors dans le Paradis. Qui possède Dieu, possède tous les biens. Embrassons donc avec patience la perte de nos biens, ou de nos

espérances, et même celle des personnes qui nous venaient en aide. Résignons-nous alors à la volonté de Dieu, et Dieu sera notre soutien. S'il ne veut pas alors nous secourir comme nous le voudrions, contentons-nous de ce qu'il fera, parce qu'il le fera pour éprouver notre patience, et nous enrichir de mérites et de biens célestes.

4° Acceptons avec patience les *mépris* et les *persécutions*. Vous direz: *Quel mal ai-je fait pour être ainsi persécuté? Pourquoi a-t-il fallu que je souffre cet affront?* Mon frère, adressez cette plainte à Jésus-Christ; il vous répondra: *Et moi, quel mal ai-je fait pour souffrir tant de douleurs et d'ignominies, et pour mourir sur une croix?* Si donc Jésus-Christ a tant souffert pour l'amour de nous, c'est bien le moins que vous souffriez ce peu pour l'amour de Jésus-Christ. Surtout si dans votre vie vous avez commis quelque péché grave, songez que vous mériteriez être dans l'enfer, où vous auriez à souffrir de bien plus grands outrages et de bien plus grandes persécutions de la part des démons. Si vous êtes persécuté pour avoir fait le bien, réjouissez-vous-en davatage encore; écoutez ce que dit Jésus-Christ: *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam.* (Matt. v. 10.) Pénétrons-nous de ces paroles de l'Apôtre: Quiconque en ce monde veut vivre uni à Jésus-Christ, doit s'attendre à être persécuté.

5° Il faut pratiquer la patience même dans *les désolations de l'esprit*, qui sont les peines les plus cruelles pour une âme qui aime Dieu. Mais Dieu s'en sert pour mettre à l'épreuve ceux qu'il aime. Humilions-nous alors, résignons-nous à la volonté de Dieu, et remettons-nous entre ses mains. Ayons soin alors de ne rien laisser de nos dévotions ordinaires, telles que l'oraison, les sacrements, les visites, les lectures. Comme dans cet état nous faisons tout avec tiédeur et dégoût, nous croyons que tout est perdu; mais il n'en est pas ainsi, en persévérant alors, nous ne faisons rien à notre goût personnel, mais tout au goût de Dieu.

6° Enfin pratiquons la patience dans les *tentations*. Certaines âmes pusillanimes, quand la tentaton dure longtemps, se

consternent, et vont jusqu'à dire : *Dieu veut donc que je sois damnée?* Non, Dieu ne permet pas les tentations pour notre perte, mais bien pour notre avantage. Il veut que, lorsque nous en sommes assaillis, nous entrions dans de plus profonds sentiments d'humilité et nous tenions plus fortement unis à lui, en nous faisant violence pour tenir ferme, et en redoublant nos prières, et qu'ainsi nous acquérions plus de mérites pour le Paradis. *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te.* C'est ce qui fut dit à Tobie (Tob. XII. 13). Chaque fois qu'on repousse une tentation, on gagne de nouveaux degrés de gloire et plus de force pour résister aux tentations à venir. Dieu ne permet jamais que nous soyons tentés au-delà de nos forces. *Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum* (I. Cor. X. 17.)

Il faut à la vérité prier le Seigneur de nous délivrer des tentations ; mais après cela, lorsqu'elles nous viennent, nous devons nous résigner à sa sainte volonté, en le priant de nous donner la force de résister. Saint Paul était assailli de tentations charnelles, et priait Dieu de l'en délivrer ; mais le Seigneur lui répondit : *Sufficit tibi gratia mea, nam virtus in infirmitate perficitur* (II Cor. XII. 8). Dans les tentations, surtout celles de la chair, le meilleur remède est de nous éloigner autant que possible des occasions ; puis, nous méfiant de nos propres forces, recourir sans retard à Jésus-Christ et implorer son secours. Si la tentation ne cesse pas, ne cessons pas non plus de prier en disant : *Mon Jésus, venez à mon aide ; Vierge Marie, assistez-moi.* Ces noms si puissants, prononcés même une seule fois, suffiront pour repousser tous les assauts les plus violents de l'enfer Il est bon aussi de faire alors le signe de la croix sur son front ou sur son cœur. Avec le signe de la croix, saint Antoine, abbé, chassait en pareils cas les démons. Il est également fort utile de découvrir nos tentations à notre père spirituel. Saint Philippe de Néri disait : *Une tentation dont on a fait l'aveu est à moitié vaincue.*

§ V

Pratique de la conformité à la volonté de Dieu.

La sainteté consiste tout entière à aimer Dieu, et l'amour de Dieu consiste à accomplir sa sainte volonté. C'est de là que dépend notre vie. *Et vita in voluntate ejus.* (Psalm. xxvi. 6.) Qui se soumet à la volonté de Dieu est toujours en paix, car la volonté divine rend légères toutes les croix. Les âmes saintes, en disant : *Dieu le veut ainsi, ainsi Dieu la voulu*, trouvent le bonheur dans leurs peines. *Non contristabit justum quidquid ei acciderit* (Prov. xii. 21). Un tel s'en vient dire : *Tout va pour moi de travers ; toutes les peines, Dieu me les envoie.* Tout va de travers pour vous, mon cher frère, parce que vous les prenez de même. Si vous vous résigniez à la volonté de Dieu, toutes vos affaires iraient bien, tout vous réussirait. Les croix que Dieu vous envoie sont pour vous autant de malheurs, parce que vous les rendez telles ; si vous les receviez de sa main avec résignation, ce ne seraient pas pour vous des maux, mais des richesses de paradis. Le père Balthazar Alvarez disait : *Qui se résigne tranquillement dans les peines à la volonté divine, court en poste au ciel.* Venons-en à la pratique.

1° Il faut se résigner à la volonté de Dieu dans les maladies qui nous surviennent. Les mondains appellent les maladies des disgrâces, mais les saints les appellent des visites de Dieu, et des grâces de sa main. Nous devons sans doutes dans les maladies prendre les remèdes nécessaires pour nous guérir, mais en nous tenant toujours résignés à ce que Dieu voudra de nous. Tout en priant le Seigneur pour qu'il nous rende la santé, faisons-le avec résignation, sans quoi cette grâce nous sera refusée. Oh ! combien on gagne dans les maladies en offrant à Dieu ce qu'on souffre ! Qui aime Dieu de tout son cœur ne désire pas de recouvrer la santé en vue de ne plus souffrir, mais désire plutôt de plaire à Dieu en souffrant de même. C'est ce saint désir qui rendait si doux aux martyrs les coups de verges, les chevalets, les grils ardents. Il faut surtout se résigner dans les

maladies mortelles. Accepter la mort pour obéir à la volonté divine, voilà ce qui nous obtient dans le ciel une récompense égale à celle des martyrs. Les martyrs eux-mêmes n'ont été considérés comme tels parmi les favoris du Seigneur, que parce qu'ils ont accepté les tourments et la mort pour le bon plaisir de Dieu. Qui meurt avec soumission à la volonté de Dieu, fait une mort sainte; et plus il y est soumis, plus sa mort est sainte. Le père Louis Blosius disait qu'un acte de parfaite conformité fait à l'instant de la mort, nous sauve non-seulement de l'enfer, mais même du purgatoire.

2° Il faut se conformer à la volonté divine, même pour les défauts naturels que l'on peut avoir, tels que le peu d'esprit, l'obscurité de la naissance, la mauvaise santé, la faiblesse de la vue, l'inaptitude aux emplois, et autres semblables. Tout ce que nous avons est une aumône de Dieu. N'aurait-il pas pu nous créer brins d'herbe, ou moucherons? Il y a cent ans qu'étions-nous autre chose que néant? Que prétendons-nous donc ? Qu'il nous suffise que Dieu nous ait faits capables de nous rendre saints. Quelque bornés d'esprit, maladifs, pauvres, grossiers que nous soyons, nous pouvons nous rendre saints avec sa grâce, si nous le voulons. Oh ! combien n'y en a-t-il pas pour qui le génie, la santé, la noblesse, la richesse, et la beauté ont été des occasions de se perdre ! Contentons-nous donc d'être ce que Dieu nous a faits ; remercions-le sans cesse des biens qu'il nous a donnés, et surtout de nous avoir appelés à la sainte foi ; c'est là une grâce précieuse, dont peu de personnes ont soin de remercier Dieu.

3° Résignons-nous dans toutes les adversités qui nous arrivent, telles que pertes d'argent, d'espérances ou de parents, et même dans les affronts et les persécutions qui nous viennent des hommes. Vous direz peut-être : *Pourtant Dieu ne veut pas le péché; comment me résignerai-je quand on me calomnie, qu'on m'injurie, qu'on me frappe, qu'on me vole? Rien de tout cela n'arrive par la volonté de Dieu.* Oh! quelle erreur? Dieu ne veut pas le péché d'un tel; il le permet, mais il veut la contrariété qu'un tel vous cause. Ainsi c'est Dieu qui vous

envoie cette croix, mais il l'envoie par le moyen de votre prochain ; et par conséquent, même dans ces cas, vous devez embrasser cette croix comme venant de Dieu. N'en cherchez pas trop loin la raison ; Sainte Thérèse disait : *Si vous ne voulez porter de croix que celles qui sont appuyées sur des raisons, la perfection n'est pas votre affaire.*

4° Résignons-nous à la volonté de Dieu dans les *aridités d'esprit.* Si dans nos oraisons, nos communions, nos visites au saint sacrement, etc, nous n'éprouvons que fatigue et ennui, contentons-nous de savoir que telle est la volonté de Dieu, et nous lui serons alors d'autant plus agréables que nous ferons nos dévotions avec moins de goût. Nous ne pouvons jamais mieux connaître notre impuissance et notre misère que dans les temps d'aridités ; et par conséquent humilions-nous alors dans l'oraison, et disons avec résignation : *Seigneur, je ne mérite pas de consolations ; je ne vous demande que d'avoir pitié de moi ; conservez-moi dans votre grâce, et faites de moi ce qu'il vous plaira.* En faisant ainsi, nous gagnerons plus en un jour de désolation qu'en un mois de larmes et de tendresses. Généralement parlant, le principal exercice de nos oraisons doit être de nous offrir à Dieu pour qu'il dispose de nous comme il voudra, en lui faisant, tant dans l'oraison que dans la communion, et dans les visites au Saint Sacrement, cette prière : *Mon Dieu ! faites-moi faire votre volonté.* En faisant la volonté de Dieu, nous ferons tout. Ayons donc toujours à la bouche cette oraison jaculatoire : *Fiat voluntas tua !* Même dans les choses les plus futiles, comme si la chandelle s'éteint, si un vase se brise, si nous nous heurtons contre une pierre, disons toujours. *Que la volonté de Dieu soit faite !* Quand nous perdons quelque objet ou quelque parent, disons : *Seigneur, vous avez voulu ainsi, ainsi je veux.* Quand nous craignons quelque mal temporel, disons : *Seigneur, ainsi vous l'avez voulu, ainsi je le veux.* De cette manière, nous plairons toujours à Dieu et nous serons toujours en paix.

§ VI

Pratique pour la pureté d'intention.

La pureté d'intention consiste à faire tout ce que nous faisons dans le seul but de plaire à Dieu. Ce qui rend une action bonne ou mauvaise aux yeux de Dieu, c'est l'intention bonne ou mauvaise avec laquelle nous la faisons. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi disait : *Dieu récompense les actions au poids de la pureté d'intention.* Venons à la pratique.

1° Il faut qu'en tou snos exercices nous cherchions Dieu, et non pas nous-mêmes. Si nous cherchons notre propre satisfaction, nous ne pourrons attendre de Dieu aucune récompense. Il en est de même pour les œuvres spirituelles : que de personnes se fatiguent, s'épuisent à prêcher, à confesser, à faire d'autres œuvres pies, et qui en perdent tout le mérite, par cela seul qu'elles s'y cherchent elles-mêmes, au lieu d'y chercher Dieu ! Dans ce que nous faisons, quand nous ne cherchons ni l'approbation ni la reconnaissance des hommes, c'est un signe que nous travaillons pour Dieu, ou bien encore quand nous ne nous troublons pas lorsque nous n'obtenons pas le succès désiré, ou quand nous ne nous réjouissons pas plus du bien qui se fait par notre entremise que de celui qui se fait par l'entremise d'un autre. Au reste, quand nous avons fait quelque bonne chose en vue de plaire à Dieu, ne faisons point d'efforts violents pour repousser la vaine gloire, si on nous en loue, mais contentons-nous alors de dire : *Qu'à Dieu en soit l'honneur et la gloire.* Que la crainte de la vaine gloire ne nous fasse jamais abandonner les œuvres qui peuvent servir à édifier le prochain ; le Seigneur veut que nous fassions le bien même en public, afin que les autres puissent en profiter : *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona et glorificent patrem vestrum,* (Mat. v, 16). Ainsi donc, quand vous faites le bien, ayez l'intention premièrement de plaire à Dieu, et ensuite de donner bon exemple au prochain.

2° Les actions corporelles elles-mêmes, telles que travailler,

manger, dormir, se divertir honnêtement, doivent de même se faire en vue de plaire à Dieu. La pureté d'intention est appelée une alchimie céleste par laquelle le fer devient or ; c'est-à-dire que les occupations les plus viles, quand on s'y livre pour plaire à Dieu, deviennent des actes d'amour divin. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi disait que, *si l'on faisait avec une intention pure tout ce qu'on fait, on irait tout droit en Paradis.* Un saint ermite, avant de commencer chaque action, levait les yeux au ciel et s'arrêtait un peu. Comme on lui demanda ce qu'il faisait alors, il répondit : *Je vise au but pour assurer mon coup.* Faisons, nous aussi, de même : avant de rien entreprendre, visons au but, en disant : *Seigneur, je fais ceci pour vous plaire.*

§ VII

Pratique contre la tiédeur.

Les âmes qui ne tiennent pas compte du péché véniel et qui s'abandonnent à la tiédeur sans songer à en sortir, sont en grand danger de se perdre. Je ne parle point ici des péchés véniels commis par pure faiblesse, tels que paroles inutiles, troubles intérieurs, petites négligences et autres; je parle des péchés véniels pleinement volontaires, et surtout de ceux dont on a contracté l'habitude. Sainte Thérèse dit : *Daigne le Seigneur nous délivrer de tout péché réfléchi, quelque petit qu'il soit!* Le père Alvarez disait : *Ces petites médisances, ces aversions, ces curiosités coupables, ces impatiences, ces intempérances ne tuent pas l'âme, mais la rendent si faible, que s'il survient ensuite quelque forte tentation, elle n'aura pas la force de résister et tombera.* Les péchés véniels, délibérés, d'un côté affaiblissent l'âme, de l'autre nous privent du secours de Dieu ; car il est juste que Dieu se resserre à l'égard de ceux qui sont resserrés à son égard. *Qui parce seminat, parce et metet.* (II Cor. IX. 6). C'est ce que doit craindre particulièrement une âme qui a reçu des grâces spéciales de Dieu, surtout, si ces péchés légers sont l'effet d'un mouvement

passionné, comme d'ambition, de cupidité, d'aversion ou d'affection désordonnée pour quelque personne. Ces âmes dominées par une passion font asssez souvent comme les joueurs qui, quand ils ont beaucoup perdu, finissent par dire: *Que tout y passe!* et finissent par perdre tout ce qu'ils ont. Malheur à l'âme qui se laisse dominer par quelque passion! Les passions nous aveuglent, et font que nous ne voyons plus ce que nous faisons. Venons maintenant à la pratique de ce que nous avons à faire pour sortir de ce déplorable état de la tiédeur.

1° Il faut avoir la ferme détermination de s'en délivrer. Le bon désir allége la fatigue et donne des forces pour aller en avant. Persuadons-nous bien que quiconque n'avance pas sans cesse dans la voie de Dieu, marche dès lors à reculons, et finit par tomber en quelques précipices. 2° Tâchons de connaître notre passion dominante, que ce soit la colère, l'ambition, l'affection désordonnée pour une personne ou pour les biens de la terre : une volonté résolue triomphe de tout, avec l'aide de Dieu. 3° Il faut fuir les occasions, sans quoi toutes nos résolutions manqueront de consistance. Enfin nous devons surtout nous méfier de nos propres forces et mettre notre confiance dans le Seigneur, en le priant sans relâche de nous délivrer de ces tentations qui pourraient nous faire tomber dans le péché, *Ne nos inducas in tentationem.* Qui prie, obtient. *Petite, et accipietis* (*Joan.*, XVI, 14.). Et les promesses de Dieu ne peuvent faillir. Il faut donc toujours prier, toujours prier? Oui, et je ne répéterai jamais trop : *Il faut toujours prier, il faut toujours prier. Mon Dieu, secourez-moi, secourez-moi tout de suite.*

§ VIII

Pratique de la dévotion à la sainte mère de Dieu.

Je pense, lecteur, que vous savez déjà combien il importe, pour assurer son salut éternel, d'être dévot à la très-sainte Vierge Marie. Et si vous ne le savez pas encore assez, je vous

engage à lire, pour vous en persuader davantage, le petit ouvrage que j'ai composé sur ce sujet, et qui est intitulé : *Les Gloires de Marie.* Mais ne parlons ici que de la pratique de ce que vous avez à faire pour obtenir la protection de cette reine toute-puissante. D'abord, dites chaque jour en vous levant et en vous couchant trois *Ave Maria,* faites-les suivre de cette courte oraison : *Marie! par votre pure et immaculée conception, purifiez mon corps et sanctifiez mon âme.* Mettez-vous sous sa protection, afin que, pour cette nuit, ou ce jour, elle vous préserve de tout péché. Chaque fois que l'horloge sonne, dites un *Ave Maria;* dites-en un aussi en entrant chez vous et en sortant, et quand vous passez devant quelque image de la Vierge. Au commencement et à la fin de toutes vos occupations, temporelles ou spirituelles, telles que l'étude, le travail, le sommeil, le manger, dites toujours un *Ave Maria.* 2° dites chaque jour au moins cinq dizaines du rosaire, avec la considération des mystères qui s'y rapportent. Beaucoup de personnes dévotes récitent aussi l'office de la Sainte-Vierge ; au moins serait-il bon de dire le petit office du nom de Marie, qui est très-court, n'étant composé que de cinq petits psaumes. 3° dites trois *Pater* et *ave* par jour à la Sainte Trinité, en la remerciant des grâces accordées à Marie. La Sainte Vierge a révélé à une certaine personne que cette dévotion lui était très-agréable. 4° Jeûnez chaque samedi au pain et à l'eau, en l'honneur de Marie, ou du moins la veille de chacune de ses sept fêtes ; ou du moins faites alors le jeûne ordinaire, ou ne mangez que d'un mets à votre dîner, ou abstenez-vous de ceux que vous préférez. Pratiquez en un mot quelques mortifications le samedi de chaque semaine et les veilles susdites, en l'honneur de cette glorieuse reine qui (comme dit saint André de Crète) a coutume d'accorder de grandes grâces pour tous ces petits sacrifices. 5° Faites chaque jour une visite à votre protectrice devant quelqu'une de ses images, et demandez-lui la sainte persévérance et un tendre amour pour Jésus-Christ. 6° Ne négligez pas de lire chaque jour quelques pages d'un livre écrit à sa louange, ou de lui adresser quelque

pieuse oraison. Nous avons mis dans cet opuscule sept prières à Marie, pour chacun des jours de la semaine. Voyez le chapitre II[e], § VII, page 484, 7° faites les neuvaines des sept fêtes principales de Marie, et faites-vous assigner, par votre confesseur, les prières et les mortifications à pratiquer pendant ces neuf jours ; dites, du moins, neuf *Ave* et neuf *Gloria*, et demandez à Marie, à chacun de ces neufs jours, quelqu'une des grâces que vous désirez le plus. Enfin, recommandez-vous souvent pendant le jour à cette divine Mère, et surtout dans les tentations ; dites alors et répétez plusieurs fois avec tendresse : *Marie, secourez-moi ; ma mère, secourez-moi.* Et si vous êtes dévot à Marie, tâchez d'inspirer à tous ceux que vous connaissez, parents, amis et serviteurs, une vive dévotion envers cette glorieuse mère de Dieu.

§ IX.

Pratique des moyens pour acquérir l'amour de N. S. Jésus-Christ.

Jésus-Christ doit posséder tout notre amour. Il le mérite tant parce qu'il est un Dieu d'une bonté infinie, que parce qu'il nous a aimés au point de mourir pour nous. Oh ! que d'obligations nous avons à Jésus-Christ ! Tout ce que nous avons reçu de biens, de lumières, d'invitations intérieures, de pardons, de secours, d'espérances, de consolations, de tendresses, de transports amoureux, nous en sommes redevables à Jésus-Christ. Mais venons-en aux moyens d'acquérir cet amour. 1° Il faut désirer d'aimer ainsi Jésus-Christ, et le lui demander souvent, surtout dans nos oraisons, dans nos communions et dans nos visites au Saint-Sacrement ; nous devons de même demander cette grâce à la Vierge Marie, à notre ange gardien et à notre saint patron. Saint François de Sales dit que la grâce d'aimer Jésus-Christ renferme toutes les grâces, parce que qui aime véritablement Jésus-Christ ne peut manquer d'avoir toutes les vertus. 2° Pour nous rendre capables d'aimer Jésus-Christ, il faut chasser de notre cœur tout attachement aux choses de ce monde, l'amour divin n'entre pas

dans un cœur attaché à la terre. Saint Philippe de Néri disait : *Autant nous portons d'amour aux créatures, autant nous en dérobons à Dieu.* 3°. Il faut nous exercer souvent, surtout dans l'oraison, à faire des actes d'amour pour Jesus-Christ. Les actes d'amour sont le bois dont on alimente le feu de la sainte charité. Faisons des actes de l'amour de complaisance, en disant : *Mon Jésus, je me réjouis de ce que vous êtes infiniment heureux, et de ce que votre père éternel vous aime autant que lui-même ;* d'amour de bienveillance en disant : *Je voudrais, ô mon Jésus! que tout le monde vous connût et vous aimât* : d'amour de préférence en disant : *Mon Jésus, je vous aime par-dessus tout; je vous aime plus que moi-même.* Faisons souvent aussi des actes de contrition, qu'on pourrait appeler des actes d'amour douloureux.

4° Celui qui veut s'enflammer d'amour pour Jésus-Christ doit souvent méditer sa passion. Il fut révélé à un saint anachorète qu'il n'y a pas d'exercice plus propre à nous embraser d'amour, que de considérer souvent les peines et les outrages que Jésus-Christ a soufferts pour l'amour de nous. Je dis qu'il n'est pas possible qu'une âme qui médite souvent la passion de Jésus-Christ ne brûle pas d'amour pour lui. Il pouvait nous sauver par une seule goutte de son sang, que dis-je? par une seule prière ; mais il a voulu répandre tout son sang, souffrir toutes sortes de tourments pour attirer tous nos cœurs à l'aimer ; celui qui médite sa passion fait donc une chose qui est très-agréable à ce divin sauveur. C'est pourquoi, cher lecteur, je vous engage à faire souvent des méditations sur les douleurs de Jésus-Christ. Faites-en du moins chaque vendredi, jour auquel il est mort pour l'amour des hommes. A cette fin, vous trouverez dans mes publications un grand nombre de méditations sur la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, surtout celles que j'ai intitulées les *flèches de feu*, où je parle (pag. 12 et suiv. de ce volume) de l'amour que nous a porté Jésus-Christ dans le grand ouvrage de notre Rédemption.

AUTRE RÉGLEMENT ABRÉGÉ

POUR

LA VIE D'UN CHRÉTIEN

I. Le matin, en vous levant, faites les actes suivants : 1° Mon Dieu, je vous adore, je vous aime de tout mon cœur, et je vous remercie de tous vos bienfaits, et spécialement de m'avoir conservé cette nuit. 2° Je vous offre tout ce que je ferai et souffrirai en ce jour, en union des actions et des souffrances de Jésus et de Marie, avec la résolution de gagner en ce jour le plus d'indulgences que je pourrai. 3° Je me propose, Seigneur, d'éviter en ce jour tout ce qui peut vous offenser, mais soutenez-moi de votre main, afin que je ne vous trahisse pas. Sainte Marie, gardez-moi sous votre protection. Mon ange gardien, et vous mes saints patrons, protégez-moi. Dites à la fin un *Pater,* un *Ave* et un *Credo*, et puis trois *Ave* à l'honneur de la pureté de Marie.

II. Pendant la journée, tâchez de faire une demi-heure d'oraison mentale le plus tôt que vous le pourrez. L'oraison mentale n'est pas d'une nécessité absolue, mais elle est moralement nécessaire pour obtenir la persévérance ; ceux qui n'en font pas persévèrent difficilement dans la grâce de Dieu. En voici deux raisons : la 1re, c'est que les vérités éternelles ne sont pas visibles aux yeux du corps, mais seulement aux yeux de l'esprit. Par conséquent celui qui ne les médite pas ne peut les voir ; et, ne voyant pas les vérites éternelles, il peut difficilement voir l'importance de son salut, les moyens qu'il doit prendre et les obstacles qu'il y met ; il pourra donc difficilement se sauver. La seconde raison, c'est que l'âme qui ne médite pas ne s'exerce pas à la prière ; or, la prière est non-seulement nécessaire de nécessité de précepte, mais elle l'est encore de moyen pour observer les commandements divins, puisque d'ordinaire le Seigneur ne donne ses grâces (nous parlons ici des adultes) qu'à ceux qui les lui demandent. Or, celui qui ne fait pas d'oraison mentale connaît peu ses besoins spirituels, et très-

peu aussi la nécessité de la prière pour résister aux tentations et se sauver. Il prie donc très-peu ou point du tout ; et ne priant pas, il se perd. Un grand évêque, monseigneur de Palafox,disait : *Comment le Seigneur nous donnera-t-il la persévérance, si nous ne la lui demandons pas? Et comment la demanderons-nous sans l'oraison?* Sainte Thérèse disait à son tour qu'il est difficile qu'au contraire celui qui fait oraison reste longtemps en état de péché, parce que, ou il quittera le péché, ou il quittera l'oraison, l'oraison et le péché ne pouvant aller ensemble.

III. Quant à la pratique, l'oraison mentale se divise en trois parties : préparation, méditation et conclusion. Dans la préparation on fait trois actes : 1° de foi en la présence de Dieu ; 2° d'humilité ; 3° de demande d'être éclairé. Pour le 1er, on dit : Mon Dieu, je crois que vous êtes présent, et je vous adore. Pour le 2e : Je devrais à cette heure être dans l'enfer ; Seigneur, je me repens de vous avoir offensé. Pour le 3e : Père éternel, pour l'amour de Jésus et de Marie, éclairez-moi dans cette méditation, afin qu'elle me soit profitable. Un *Ave* à la divine mère, et un *Gloria Patri* à l'ange gardien.

Pour la méditation ensuite, lisez un point dans quelque ouvrage de piété, et ne manquez point de méditer, du moins de temps en temps, sur la passion de Jésus-Christ. En lisant, arrêtez-vous au passage qui vous touche le plus. Observez d'ailleurs que le fruit de l'oraison consiste moins à méditer, qu'à produire 1° des actes affectueux, comme de confiance, d'humilité, d'amour, de douleur, d'offrande, de résignation et autres ; 2° à faire des prières, en demandant surtout la persévérance et l'amour divin ; 3° à prendre de fermes résolutions de s'abstenir de quelque vice particulier, ou de pratiquer certaines vertus.

La conclusion se fait ainsi : 1° je vous remercie, mon Dieu, des lumières que vous m'avez données ; 2° je me propose d'accomplir les résolutions que j'ai formées ; 3° je vous demande la grâce de les exécuter. Ne négligez jamais de recommander à Dieu les saintes âmes du purgatoire et les pauvres

pécheurs. N'omettez jamais la méditation accoutumée, quelle que soit la froideur ou quel que soit l'ennui que vous y éprouviez. Sans cela, dit sainte Thérèse, l'âme se mettra en enfer de ses propres mains. Il est bon de savoir que Benoît XIV a accordé une indulgence plénière à quiconque fait une demi-heure d'oraison chaque jour pendant un mois, en se confessant et communiant dans l'intervalle. Il a accordé aussi des indulgences partielles pour chaque jour qu'on fait la méditation.

IV Ne négligez pas d'entendre la messe chaque jour ; mais ce qui importe le plus, c'est que ceux qui entendent la messe obtiennent que les mérites de la passion de Jésus-Christ leur soient appliqués en particulier. La messe doit être entendue pour les fins pour lesquelles elle a é é instituée, à savoir ; 1° pour honorer Dieu ; 2° pour le remercier de ses bienfaits ; 3° pour expier nos péchés ; 4° pour obtenir les grâces divines. Dites donc alors : Père éternel, en cette messe, je vous offre Jésus-Christ avec tous les mérites de sa passion ; 1° pour honorer votre majesté ; 2° pour vous remercier des bienfaits que vous m'avez accordés ; 3° pour l'expiation de mes péchés et des péchés de tous les vivants, comme de tous ceux qui sont morts dans votre grâce ; 4° pour obtenir les grâces nécessaires au salut. Quand le prêtre élève l'hostie, dites : *Mon Dieu, pour l'amour de Jésus, accordez-moi mon pardon et la sainte persévérance.* Quand le prêtre élève le calice : *Par le sang de Jésus-Christ, faites que je vous aime toujours, dans cette vie et dans l'autre.* Quand le prêtre communie, faites la communion spirituelle, en disant : *Mon Jésus, je vous aime, je vous désire du fond de mon âme, je vous embrasse, et je ne veux plus me séparer de vous.*

V. Faites chaque jour, pendant une demi-heure, ou au moins un quart d'heure, une lecture spirituelle, et de préférence dans la vie des Saints.

VI. Ne manquez pas de faire dans la journée une visite au Saint-Sacrement, et vous y ferez au moins les actes suivants. 1° *Seigneur, je vous remercie de ce que vous voulez bien de-*

meurer pour l'amour de nous dans ce Sacrement. 2° *Je vous aime de tout mon cœur, ô bien suprême ! je vous aime par-dessus tout ; et parce que je vous aime, je me repens de toutes les offenses, graves ou légères, que j'ai commises envers vous.* 3° *Je vous demande la persévérance dans votre grâce et votre saint amour.* Faites en même temps une visite à la sainte Vierge Marie, devant quelque sainte image, et demandez-lui les mêmes grâces de la persévérance et de l'amour de Dieu.

VII. Chaque soir, faites l'examen de votre conscience et les actes du chrétien.

VIII. Confessez-vous et communiez au moins une fois par semaine, et plus souvent encore, si vous le pouvez. Quant à la confession, dites avant de la faire : *Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir attendu jusqu'ici. J'espère obtenir par les mérites de Jésus-Christ, le pardon de toutes les offenses que j'ai commises envers vous ; je m'en repens de tout mon cœur, parce qu'elles m'ont mérité l'enfer, et m'ont fait perdre le Paradis, mais surtout parce que par là je vous ai déplu, ô bonté infinie. Je m'en humilie de toute mon âme ; je les hais et les déteste plus que tous les autres maux. Je me propose de plutôt mourir que de jamais vous offenser à l'avenir.*

Après la confession, remerciez Dieu du pardon que vous espérez avoir reçu, et renouvelez le bon propos de ne plus l'offenser et de fuir les occasions, en demandant à Jésus et à Marie la grâce de la persévérance.

Ensuite, pour ce qui est de la communion, pensez bien que c'est là le grand remède (comme l'appelle le concile de Trente) qui nous guérit de nos péchés véniels de chaque jour. et nous préserve des mortels. Plus on communie souvent, plus on s'affranchit du péché, et plus on fait de progrès dans l'amour divin. Il suffit pour cela de communier avec un bon désir. Mais, pour en retirer plus de fruit, restez dans l'église une demi-heure après la communion à faire des actes de dévotion, en lisant au moins quelque petit livre spirituel. Cette communion fréquente, ne la faites toutefois qu'avec l'approbation de votre directeur, et pour cela :

IX. Il est à propos que vous fassiez choix d'un bon confesseur qui vous dirige dans tous vos exercices de piété et même dans vos affaires temporelles de conséquence. Ne le quittez plus ensuite, à moins de quelque grave raison. Saint Philippe de Néri disait : *Ceux qui désirent avancer dans les voies de Dieu doivent se confier à un confesseur éclairé et lui obéir comme à Dieu même. En agissant ainsi on est assuré de n'avoir point de compte à rendre à Dieu de ce qu'on aura fait.* C'est une suite de ce qu'a dit Jésus-Christ que celui qui écoute ses ministres l'écoute lui-même : *Qui vos audit, me audit.* Faites la confession générale de vos péchés, si vous ne l'avez pas encore faite, car c'est un moyen très efficace pour mettre sa conscience en règle ; et il serait bon que vous la fissiez avec votre directeur lui-même, afin qu'il puisse mieux vous conduire.

X. Fuyez l'oisiveté, les compagnies dangereuses, les propos immodestes et surtout les mauvaises occasions, spécialement celles où votre chasteté serait en danger ; et pour cela veillez particulièrement sur vos regards, pour qu'ils ne s'arrêtent sur aucun objet dangereux. Si l'on ne fuit, à moins de nécessité, les occasions dangereuses, et principalement celles où il nous arrive souvent de tomber, il est moralement impossible qu'on se maintienne dans la grâce de Dieu. *Qui amat periculum peribit in illo.*

XI. Dans les tentations, ne vous fiez pas à vous-même, ni à toutes les promesses et à toutes les résolutions que vous avez faites ; ne vous confiez qu'en Dieu. Ayez donc aussitôt recours à Dieu et à la sainte Vierge. Dans les tentations surtout d'impureté, gardez-vous bien de raisonner avec le tentateur. Quelques personnes se mettent alors à faire des actes de la vertu contraire,mais sans réussir par là à se tirer de péril. Le meilleur parti à prendre, c'est de renouveler la résolution de plutôt mourir que de perdre la grâce de Dieu : après quoi, faites sans raisonner aucunement le signe de la croix, et recommandez-vous à Dieu et à la divine Mère, en invoquant à plusieurs reprises les saints noms de Jésus et de Marie, qui ont une

vertu particulière contre les tentations déshonnêtes, et ne cessez de les invoquer que lorsque la tentation aura cessé. Nous n'avons pas par nous-mêmes la force de résister à la chair, notre plus grand ennemi, mais Dieu nous la prête lorsque nous l'en prions. Si nous ne l'en prions pas, nous serons presque toujours vaincus. Repoussez de la même manière les tentations contre la foi ; protestez alors, sans raisonner, que vous voudriez plutôt mourir pour la foi chrétienne ; faites aussi alors des actes de foi, moins que des actes d'amour, de repentir ou d'espérance.

XII. Quand il vous arrive de commettre quelque péché, si c'est un péché véniel, faites un acte d'amour de Dieu et de repentir ; proposez-vous de vous amender, tout de suite mettez-vous en paix sans vous en troubler. Se troubler pour une faute commise, c'estla plus grande faute que l'on puisse commettre, puisque l'âme une fois troublée ne peut plus rien faire de bon. Si, par malheur, votre péché est grave, faites tout de suite un acte de contrition (qui vous fera recouvrer immédiatement la grâce divine), proposez-vous de ne plus retomber dans la même faute, et confessez-vous-en le plus tôt que vous pourrez.

XII. Allez au sermon le plus souvent possible. Il serait bon aussi que vous fissiez chaque année les exercices spirituels dans quelque maison religieuse,ou du moins (si vous ne pouvez faire autrement) dans votre propre demeure, en vous appliquant, pendant huit jours, à des oraisons et à des lectures spirituelies, et en vous éloignant alors de toute conversation dissipante. Tâchez aussi de passer un jour de chaque mois dans la retraite et le recueillement, la confession et la communion. Occupez-vous aussi, si votre état le permet, d'entrer dans quelque congrégation séculière, où l'on fréquente les sacrements et où l'on ne s'occupe que de l'affaire de son salut éternel. Si l'on entrait dans une congrégation pour l'administrer, pour la gouverner ou pour disputer, on en retirerait plus de dommage que de profit. Celui qui veut en retirer du profit ne doit y entrer que pour les intérêts de son âme.

XIV Dans toutes les contrariétés qui vous arrivent, telles que maladies, pertes et persécutions, conformez-vous toujours à la volonté divine, tranquillisez-vous en disant alors : *Ainsi Dieu le veut, ainsi je le veux moi-même ;* ou bien : *Telle a été la volonté de Dieu, que sa volonté soit faite* ! En agissant ainsi, on acquiert de grands mérites pour le Paradis et l'on vit toujours en paix ; si au contraire on ne se résigne pas à la volonté divine, on ne fait que redoubler ses maux, puisqu'il faut bien les souffrir, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, et de plus on aura à subir le châtiment que nous aura mérité l'impatience avec laquelle on les aura soufferts.

XV Appliquez-vous particulièrement à garder toujours une dévotion tendre et spéciale pour la sainte Vierge Marie ; rendez-lui chaque jour des devoirs particuliers, n'oubliez jamais de dire trois *Ave Maria* à l'honneur de sa pureté, le matin en vous levant et le soir en vous couchant, la priant de vous préserver de tout péché. Lisez chaque jour quelque passage, fût-il très-court, d'un livre sur la Sainte Vierge ; dites les litanies et le rosaire avec les méditations des mystères. En sortant de chez vous comme en y entrant, demandez-lui sa bénédiction par un *Ave Maria*, saluez aussi toutes les images de la Vierge que vous trouverez en chemin. Quand l'horloge sonne, répétez l'*Ave Maria*, puis ajoutez : *Jésus et Marie, je vous aime, ne permettez pas que je vous offense.* Jeûnez le samedi et la veille des sept fêtes de la Sainte Vierge ; faites la neuvaine à chacune des sept fêtes, suivant que votre confesseur vous le conseillera ; faites aussi les neuvaines de Noël, de la Pentecôte, et de votre saint Patron.

Avis nécessaires à toute personne de tout état, pour faire son salut.

Dieu veut notre salut à tous : *Omnes homines vult salvos fieri.* (I. *Tim.*, II, 4.) Il veut donner à chacun les secours nécessaires pour son propre salut, mais il ne les accorde qu'à ceux qui les lui demandent, comme l'a dit saint Augustin : *Non dat nisi petentibus* (*in Psalm* C.) C'est le sentiment commun des théologiens et des Saints Pères, que la prière est né-

cessaire aux adultes de nécessité de moyen, c'est-à dire que quiconque néglige de prier, et de demander à Dieu les secours nécessaires pour surmonter les tentations et conserver la grâce qu'on a reçue, se met lui-même dans l'impossibilité de se sauver.

Le Seigneur ne peut au contraire refuser ses grâces à qui les lui demande, puisqu'il l'a promis : *Clama ad me, et exaudiam te.* (*Job*, XXXIII. 3.) Aie recours à moi, et je ne manquerai pas de t'exaucer. *Quodcumque volueritis petetis, et fiet vobis.* (*Jo.* XV. 7.) Demandez-moi tout ce que vous voudrez, et vous obtiendrez tout. *Petite, et dabitur vobis.* (*Matth.* VII. 7.) Demandez, et vous obtiendrez. Bien entendu que ces promesses ne doivent pas s'entendre comme ayant été faites par rapport aux biens temporels, car, quant à ceux-ci, Dieu ne les accorde à nos prières que quand ils peuvent être utiles à l'âme; mais pour ce qui est des grâces spirituelles, il les a promises d'une manière absolue à tous ceux qui les lui demandent, et nous les ayant promises, il est obligé de nous les donner. *Promittendo debitorem se fecit*, dit saint Augustin (*De Verb. Dom. Serm.* II.)

Il faut aussi se souvenir que la prière, en même temps qu'elle implique une promesse par rapport à Dieu, implique un précepte par rapport à nous. *Petite, et dabitur vobis* (*Matth.* VII. 7). *Oportet semper orare* (*Luc.* XVIII. 1).

Ces mots, *petite*, *oportet*, comme dit saint Thomas (3. *p. q.* 39, *a.* 5), renferment un précepte grave qu'il nous faut observer toute la vie, et surtout quand nous sommes en danger de mourir ou de tomber dans quelque péché ; car si alors nous n'avons pas recours à Dieu, nous serons certainement vaincus. Quant à celui qui est déjà tombé dans la disgrâce du Seigneur, il commet un nouveau péché, s'il ne lui demande son aide pour sortir de son misérable état. Mais comment Dieu l'exaucera-t-il, cet homme qui est devenu son ennemi ? N'importe, il l'exaucera, pourvu que, contrit et humilié, ce pécheur lui demande du fond du cœur son pardon ; car il est écrit dans l'Evangile : *Omnis enim qui petit accipit.* (*Luc.* XI. 10.) Qu'on soit pécheur

ou non, *omnis*, quand on prie Dieu, on a de lui la promesse d'être exaucé. Dieu a dit dans un autre endroit : *Invoca me, et cruam*, etc. (*Psalm.* XXXXIX. 15.) Invoque-moi, et je te délivrerai de l'enfer auquel je te vois condamné.

Il n'y aura donc pas d'excuse au jour du jugement pour celui qui meurt dans le péché. Il ne lui servira de rien de dire qu'il n'avait pas la force de résister à la tentation qui le tourmentait ; car Jésus-Christ lui répondra : Si tu n'avais pas cetté force, pourquoi ne me l'as-tu pas demandée ? Je ne te l'aurais pas refusée. Si tu étais déjà tombé en état de péché, pourquoi n'as-tu pas eu recours à mo ? Je t'en aurais retiré.

Ainsi donc, lecteur, si vous voulez être sauvé et vous maintenir dans la grâce de Dieu, il faut souvent le prier de vous soutenir de son bras. Le concile de Trente (*Sess.* VI. *cap.* 13. *can.* 22.) a dit que, pour persévérer dans la grâce de Dieu, il ne suffit pas d'avoir les secours généraux qu'il accorde à tout le monde, mais qu'il est en outre besoin d'un secours spécial que l'on n'obtient que par la prière. Tous les docteurs disent en conséquence que nous sommes tous obligés, sous peine de péché grave, de nous recommander souvent à Dieu et de lui demander la sainte persévérance, au moins une fois par mois. Celui qui se trouve engagé dans de dangereuses occasions, doit demander plus souvent la grâce de la persévérance. Pour obtenir cette grâce, il sera fort utile d'avoir une dévotion particulière à la mère de Dieu, qui est surnommée la mère de la persévérance. Celui qui n'a pas cette dévotion spéciale pour la sainte Vierge, aura bien de la peine à persévérer ; car, dit saint Bernard, toutes les grâces divines, et surtout celle de la persévérance, qui est la plus précieuse, nous ne les obtenons que par l'entremise de Marie.

Oh ! que les prédicateurs ne sont-ils plus attentifs à recommander à leurs auditeurs ce grand moyen de la prière ! Quelques-uns dans tout le cours du carême n'en parlent qu'à peine une ou deux fois, et comme en passant ; tandis qu'ils devraient en parler particulièrement bien des fois, et pour ainsi dire dans tous leurs sermons. Quel compte ils auront à rendre à

Dieu, s'ils négligent de le faire ! De même bien des confesseurs se contentent de la promesse que font leurs pénitents de ne plus offenser Dieu, et ne prennent pas la peine de leur suggérer d'avoir recours à la prière, lorsqu'ils seront de nouveau tentés par le démon. Il faudrait pourtant leur bien persuader que, quand la tentation est forte, s'ils ne demandent pas à Dieu les secours nécessaires pour y résister, toutes les résolutions qu'ils auront reprises leur serviront de peu de chose ; la prière seule peut les sauver. Il est certain que celui qui prie se sauve, et que celui qui ne prie pas se damne.

C'est pourquoi, lecteur, je le répète, si vous voulez vous sauver, priez continuellement le Seigneur de vous accorder les lumières et la force nécessaire pour ne pas tomber dans le péché. Il faut aller jusqu'à l'importunité en demandant à Dieu cette grâce. *Hæc importunitas* (dit saint Jérôme) *apud Dominum opportuna est.* Ne manquez pas de le prier chaque matin de vous préserver, dans le cours de la journée, de tout péché ; quand il vous vient à l'esprit quelque mauvaise pensée, ou quand il se présente à vous quelque mauvaise occasion, sans vous arrêter à raisonner avec la tentation, recourez aussitôt à Jésus-Christ et à la sainte Vierge, en disant : *Mon Jésus, venez à mon aide* ; *sainte Marie, venez à mon secours* ! Il suffit alors de nommer Jésus et Marie pour faire évanouir la tentation ; si cependant cette tentation persiste, continuez d'invoquer le secours de Jésus et de Marie, et soyez assuré de n'être jamais vaincu.

Règles pour bien vivre.

I. Le matin, en vous levant, faites les actes du chrétien. Chaque jour faites l'oraison mentale, pendant une demi-heure. Lisez quelque livre spirituel pendant un quart d'heure au moins. Entendez la messe. Faites une visite au Saint-Sacrement et à la divine mère. Dites le rosaire, et le soir faites l'examen de votre conscience avec un acte de contrition, et les actes chrétiens avec les litanies de la sainte Vierge.

II. Confessez-vous, et communiez au moins une fois la semaine, et plus souvent, si vous le pouvez, avec le conseil de votre père spirituel.

III. Choisissez-vous un confesseur docte et pieux, et laissez-vous toujours diriger par lui, tant dans vos exercices de dévotion que dans les affaires de conséquence ; et ne le quittez point sans de graves raisons.

IV. Fuyez l'oisiveté, les mauvaises compagnies, les propos immodestes et par-dessus tout les mauvaises occasions, spécialement celles où votre chasteté court des risques.

V. Dans les tentations, surtout celles de la chair, faites sur-le-champ le signe de la croix, et invoquez les noms de Jésus et de Marie, tant que dure la tentation.

VI. Quand il vous arrive de commettre quelque péché, repentez-vous-en aussitôt, et proposez-vous de vous amender ; et si c'est un péché grave, hâtez-vous de vous en confesser.

VII. Allez au sermon aussi souvent que vous le pourrez. Entrez dans quelque pieuse congrégation, pour ne vous y occuper de rien autre chose que du salut de votre âme.

VIII. Jeûnez en l'honneur de la Sainte Vierge, tous les samedis et la veille des sept fêtes qui lui sont consacrées. Pratiquez en même temps quelque autre mortification corporelle d'après l'avis de votre père spirituel, et faites les neuvaines des susdites fêtes de Marie, comme aussi celles de Noël, de la Pentecôte et du patron. Dans les adversités, telles que les maladies, les pertes, les persécutions, conformez-vous en tout à la volonté divine, et tenez-vous en repos sans jamais cesser de dire : *Ainsi le veut, ou l'a voulu le Seigneur, qu'il en soit ainsi !*

IX. Faites chaque année les *exercices spirituels* dans quelque maison religieuse, dans quelque lieu solitaire, ou au moins chez vous, en vous appliquant, autant que vous le pourrez pendant ces jours, à l'oraison, à la lecture spirituelle et à la pratique du silence. Faites de même, chaque mois, un jour de retraite, recevant, ce même jour, la sainte Communion et vous tenant éloigné de toute distraction.

Résumé des vertus auxquelles doit s'exercer une âme qui veut mener une vie parfaite et devenir sainte.

Il serait bon de lire ce résumé chaque fois qu'on se met en retraite, pour voir les vertus sur le chapitre desquelles on se trouve en défaut.

Désirer d'avancer toujours de plus en plus dans l'amour de Jésus-Christ ; les saints désirs sont comme les ailes de l'âme pour s'envoler vers Dieu. Ce qui fait que saint Louis de Gonzague devint saint de si bonne heure, ce fut l'ardent désir qu'il avait d'aimer Dieu ; et comme il savait qu'il ne pouvait jamais l'aimer autant qu'il méritait de l'être, il se consumait en désirs ; et de là vient que sainte Madeleine de Pazzi l'appelait le martyr d'amour.

Méditer souvent la passion de Jésus-Christ. Saint Bonaventure a dit que les blessures de Jésus-Christ blessent les cœurs et les embrasent d'un saint amour.

Faire souvent dans la journée des actes d'amour pour Jésus-Christ, le matin en s'éveillant, et le soir en s'endormant. Les actes d'amour, disait sainte Thérèse, sont le bois qui alimente, dans le cœur des chrétiens, le feu désirable de l'amour divin.

Demander toujours à Jésus-Christ son saint amour. La grâce d'aimer Dieu, comme dit saint François de Sales, est une grâce qui renferme et vaut à elle seule toutes les autres, parce que celui qui aime Dieu sincèrement prendra garde de jamais lui déplaire, et fera tout son possible pour lui être agréable. Il faut par conséquent demander à Dieu par-dessus tout la grâce de l'aimer.

Fréquenter la communion. Une âme ne peut rien faire de plus agréable à Dieu, que de communier en état de grâce. La raison en est que l'amour tend à la parfaite union avec l'objet aimé. Or, Jésus-Christ, aimant d'un amour immense une âme en état de grâce, désire souverainement de s'unir à elle. Et c'est là ce que fait la sainte communion ; elle fait que Jésus-Christ s'unit tout entier à l'âme : *Qui manducat meam carnem*

in me manet, et ego in eo; et par conséquent l'âme ne peut rien faire qui soit plus agréable à Jésus-Christ, que de le recevoir dans la sainte Eucharistie. Les âmes spirituelles doivent donc tâcher de communier plusieurs fois la semaine, et, s'il est possible, tous les jours; mais jamais sans la permission du directeur, car les communions et les mortifications que l'on fait de son chef, augmentent plutôt l'orgueil que la piété. Au reste, pour ce qui est des communions et des mortifications, il faut les demander avec instance à son directeur, car les directeurs les accordent plus ou moins souvent, selon qu'ils trouvent dans leurs pénitents plus ou moins de ferveur

Faire par jour plusieurs communions spirituelles, trois au moins.

Visiter le Saint-Sacrement quand il est exposé, au moins une ou deux fois le jour; et, après avoir produit des actes de foi, de remercîment, d'amour et de contrition, lui demander avec ferveur la persévérance et le saint amour.

Quand il survient des troubles, des pertes, des affronts ou d'autres contrariétés, recourir au Saint-Sacrement, en dirigeant vers lui au moins sa pensée.

Chaque matin, en se levant, s'offrir à Dieu pour supporter avec patience et recevoir de ses mains toutes les croix qui nous seront imposées dans la journée, en embrassant avec amour tout ce qui nous arrivera de contraire. *Fiat voluntas tua*, est le mot que les Saints ont continuellement à la bouche: *Que votre volonté soit faite!*

Nous réjouir de ce que Dieu est infiniment heureux, et nous complaire dans son bonheur. Si nous aimons Dieu plus que nous-mêmes, comme notre devoir nous y oblige, nous devons être plus heureux du bonheur de Dieu que de notre propre bonheur.

Désirer le Paradis et la mort pour être délivrés du danger de perdre Dieu, et pour aller aimer Jésus-Christ de toutes nos forces dans le ciel, pendant toute l'éternité, sans crainte de jamais plus nous séparer de lui.

Nous entretenir souvent avec les autres de l'amour que Jésus-Christ nous a porté, et de celui que nous lui devons.

Nous donner à Dieu sans réserve et ne lui rien refuser de ce que nous croyons pouvoir lui plaire; choisir et faire de préférence les choses qui peuvent lui être le plus agréables.

Désirer et faire en sorte que tout le monde aime Jésus-Christ.

Prier incessamment pour les âmes du purgatoire et pour les pauvres pécheurs.

Bannir de notre cœur tout sentiment qui ne serait pas pour Dieu.

Recourir souvent aux Saints et surtout à la sainte Vierge, pour qu'ils nous obtiennent l'amour de Dieu.

Honorer Marie pour plaire à Dieu.

Faire toutes nos actions dans le seul but de plaire à Jésus-Christ, et dire au commencement de chaque action : *Seigneur, que tout soit pour vous !*

Nous offrir plusieurs fois par jour à Dieu et à Jésus-Christ, étant disposés à endurer toutes sortes de peines pour son amour, en disant : *Mon Jésus, je me donne tout à vous; faites de moi tout ce qu'il vous plaira !*

Etre résolu de mourir mille fois plutôt que de commettre un péché délibéré, même véniel.

Nous refuser jusqu'aux plaisirs permis, au moins trois ou quatre fois par jour.

Quand nous entendons parler de richesses, d'honneurs et de divertissements, songeons que tout finit, et disons : *Mon Dieu, je ne veux que vous seul, et rien de plus !*

Consacrer deux heures, ou au moins une heure par jour, à l'oraison mentale.

Pratiquer toutes les mortifications extérieures que permet l'obéissance ; mais surtout les mortifications intérieures, telles que réprimer la curiosité, ne pas répondre aux injures, ne pas dire de facéties, et ne jamais rien faire par le seul motif de nous satisfaire nous-mêmes.

Faire tous nos exercices de piété, comme si c'était la dernière fois qu'on les ferait ; et par conséquent penser souvent à la mort dans la méditation, et quand nous sommes au lit, nous rappeler qu'un jour il nous faudra y rendre le dernier soupir.

Ne pas abandonner nos dévotions accoutumées ou toute autre œuvre de piété, quelque aridité ou quelque ennui que nous y éprouvions. Qui les laisse en partie, se met en péril de les laisser en entier.

Ne rien faire, pas plus que négliger aucune bonne œuvre, par respect humain.

Ne pas nous plaindre dans nos maladies du peu de secours que nous recevons des médecins, ou des domestiques, ou de toute autre personne, et tâcher de cacher nos souffrances autant qu'il est possible.

Aimer la solitude et le silence pour nous entretenir seuls à seuls avec Dieu, et pour cela fuir les conversations du monde.

Bannir toute mélancolie, et conserver dans tous les événements une tranquillité imperturbable, un front serein et toujours le même. Qui veut ce que veut le Seigneur n'est jamais affligé.

Nous recommander souvent aux personnes spirituelles.

Dans les tentations, recourir sans délai à Jésus et à Marie avec une entière confiance, et répéter leurs noms tant que dure la tentation.

Mettre notre confiance entière, premièrement dans la passion de Jésus-Christ, et ensuite dans l'intercession de Marie. Prier Dieu chaque jour de nous donner cette confiance.

Quand on a péché, ne pas se troubler ni tomber dans le découragement, quand même on retomberait plusieurs fois dans la même faute ; mais s'en repentir tout de suite, et prendre une nouvelle résolution de s'amender avec la grâce de Dieu.

Faire du bien à celui qui nous fait du mal, en priant tout au moins Dieu pour lui.

Répondre avec douceur à celui qui nous maltraite de paroles ou d'action, et gagner ainsi son cœur.

Quand on se sent troublé, il est bon de se taire jusqu'à ce que l'on soit devenu plus calme. Autrement, on commettra mille fautes sans s'en douter.

Dans les corrections à faire, choisir le moment où l'on est calme, aussi bien soi-même que la personne que l'on veut corriger Autrement, les remontrances seront plus nuisibles qu'utiles.

Dire du bien de tout le monde, et excuser l'intention, quand l'action ne peut admettre d'excuse.

Secourir le prochain autant qu'on le peut, et spécialement s'il nous est hostile.

Ne faire et ne dire rien qui puisse blesser autrui, à moins que ce ne soit pour plaire davantage à Dieu. Si parfois on manque à la charité, demander pardon à la personne qu'on a offensée, ou du moins lui parler avec douceur.

Parler toujours d'un ton calme et à voix basse.

Offrir à Dieu les insultes qu'on nous fait, sans nous en plaindre ensuite aux autres.

Suivre ponctuellement les règles prescrites par le directeur.

Considérer nos supérieurs comme représentant Jésus-Christ lui-même.

Aimer les emplois les plus humbles. Choisir pour soi ce qu'il y a de plus pauvre.

Obéir sans réplique et sans montrer de répugnance, et ne rien demander de ce qui peut flatter notre amour-propre.

Ne parler de soi-même ni en bien ni en mal. Parfois, dire du mal de soi-même est un aliment pour l'orgueil.

S'humilier même devant ses inférieurs.

Ne pas se défendre lorsqu'on est repris ou calomnié, à moins que cela ne soit nécessaire pour le bien général ou pour éviter le scandale d'autrui.

Visiter et assister autant qu'on le peut les malades, surtout les plus abandonnés.

Se dire souvent à soi-même : Si je veux devenir saint, il faut que je souffre ; si je veux plaire à Dieu, il faut que je fasse sa volonté, et non la mienne.

Renouveler souvent la résolution de mener une vie sainte, et ne pas se troubler, quelque tiédeur qu'on éprouve.

Renouveler chaque jour la résolution d'avancer dans le chemin de la perfection.

Que les religieux aient soin de renouveler chaque jour les vœux de leur profession. Les docteurs disent que celui qui renouvelle ses vœux de religion gagne une indulgence plénière comme celui qui les fait pour la première fois.

L'exercice le plus nécessaire à une âme qui veut plaire à Dieu, c'est de se conformer en tout à la volonté divine, et d'embrasser avec résignation toutes les contrariétés, les maladies, les affronts, les adversités, les pertes de biens, de parents et d'amis, en les acceptant chaque matin de la main de Dieu.

Les tribulations sont d'heureux marchés où les Saints font de grands achats de mérites. Nous ne pouvons mieux rendre gloire à Dieu qu'en nous soumettant en tout à ses saintes volontés. C'est là l'exercice continuel des âmes dévotes et le but de l'oraison mentale. Sainte Thérèse disait : *Nous ne devons chercher autre chose dans la méditation, qu'une parfaite conformité de notre volonté à la volonté divine, et nous tenir assurés que c'est là ce qui constitue la véritable perfection.*

Tel doit donc être l'unique but de toutes nos œuvres, de nos méditations et de nos prières ; nous devons toujours prier. *Doce me facere voluntatem tuam.* Seigneur, enseignez-moi à faire ce que vous voulez. *Domine, quid me vis facere ?* Dites-moi ce que vous voulez que je fasse ; je suis prêt à tout. *Fiat voluntas tua,* voilà le mot que les Saints ont toujours à la bouche, et c'est tout ce que Dieu demande de nous. *Fili mi, præbe cor tuum mihi.*

Mais la perfection consiste à se conformer à la volonté de Dieu dans ce qui nous contrarie le plus. Le vénérable père Avila disait : *Un Béni soit le Seigneur vaut plus dans le malheur que*

mille remercîments dans le bonheur. Il faut de plus nous y conformer même dans les croix que Dieu nous envoie par l'intermédiaire des hommes, telles que les calomnies, les larcins, les insultes, parce que tout vient de Dieu. Dieu ne veut pas alors sans doute le péché de celui qui nous offense, mais il veut notre humiliation et notre mortification. *Bona et mala a Deo sunt.* Nous appelons les tribulations des *maux*, et nous en faisons des maux et des malheurs, parce que nous les souffrons avec impatience; mais si nous les acceptions avec résignation, elles seraient pour nous des biens et des joyaux destinés à enrichir notre couronne dans le paradis. En un mot, celui qui est toujours résigné à la volonté divine devient un saint, et jouit même ici-bas d'une paix continuelle. *Non contristabit justum quidquid ei acciderit.*

Nous recommander aux prières des personnes dévotes, mais surtout aux Saints du Paradis, et surtout à la Sainte Vierge, en faisant grand cas de la dévotion à cette divine mère, et ne perdre aucune occasion de l'insinuer aussi aux autres. Ceux qui ont une entière confiance dans la protection de Marie doivent en remercier particulièrement le Seigneur ; car cette confiance est une puissante garantie de leur salut, et ceux qui ne l'ont pas doivent prier Dieu de la leur accorder.

MAXIMES SPIRITUELLES

Que sert de gagner le monde entier, si l'on perd son âme ?

Tout finit, l'éternité seule ne finit pas.

Perdons tout, mais ne perdons pas Dieu.

Aucun péché, quelque léger qu'il soit, n'est un mal léger.

Si nous voulons plaire à Dieu, il faut nous renoncer nous-mêmes.

Tout ce qu'on fait pour sa propre satisfaction est perdu.

Pour se sauver, il faut toujours craindre de se perdre.

Mourons, plutôt que de déplaire à Dieu ?

Le péché est le seul mal qu'on doive craindre. Tout ce que veut le Seigneur est bon, et nous devons vouloir tout ce qu'il veut.

Qui ne veut rien que Dieu est toujours content, quoi qu'il lui arrive.

Je dois me figurer qu'il n'y a dans le monde que Dieu et moi.

Le monde entier ne peut suffire à nos désirs ; Dieu seul y suffit.

Tout notre bien consiste à aimer Dieu ; et aimer Dieu, c'est faire sa volonté.

Toute notre richesse est dans la prière. Qui prie, obtient tout ce qu'il veut.

Le jour où nous ne faisons pas d'oraison mentale est un jour perdu. *Qui néglige l'oraison* (disait sainte Thérèse) *se met de lui-même en enfer.*

Ne laissez pas passer un seul jour sans lire quelque livre spirituel.

Les points d'honneur sont la peste de l'esprit.

Pour être humble de cœur et non de bouche, il ne suffit pas de dire qu'on est digne de mépris, mais il faut aimer à se voir méprisé.

Que sait faire un chrétien qui ne sait pas souffrir un affront pour Jésus-Christ? Quand on vous insulte, ne faites qu'en rire.

Quand on pense à l'enfer qu'on a mérité, toute peine paraît légère.

Qui aime la pauvreté possède tout. Dans les choses du monde, il faut choisir la moindre ; dans les choses de Dieu, la meilleure.

Une âme obéissante est la joie de Dieu.

La véritable charité consiste à faire du bien à qui nous fait du mal, et d'un ennemi, à nous faire ainsi un ami.

A quoi servent les richesses et les honneurs de la terre à l'article de la mort?

C'est une grande faveur que Dieu nous fait d'être invités par lui à son saint amour.

Dieu ne laisse aucun bon désir sans récompense.

Tout attachement même aux bonnes choses (en dehors de Dieu) est mauvais.

Soyons reconnaissants, mais envers Dieu avant tout ; et par conséquent soyons résolus à ne rien refuser à Dieu ; choisissons toujours les choses qui sont le plus de son goût.

La plus belle prière d'un malade, c'est de se conformer à la volonté divine.

Une vie sainte et des plaisirs sensuels ne peuvent s'accorder ensemble.

Qui se confie en soi-même est perdu ; qui se confie en Dieu peut tout.

Quel plus grand plaisir peut éprouver une âme que de savoir qu'elle plaît à Dieu !

Dieu est prêt à se donner tout entier à ceux qui laissent tout pour son amour.

L'unique chemin qui conduit à la sainteté, c'est celui des souffrances.

Dieu éprouve ses amis par l'aridité et les tentations.

Qui aime Dieu et se confie en lui ne peut se perdre.

Prions Dieu de nous donner une tendre dévotion à sa divine Mère.

Pour souffrir tout sans se plaindre, il suffit de jeter un regard sur Jésus crucifié.

Plus on aime Dieu, plus on est content. Tout ce qui n'est pas fait pour Dieu devient un sujet de peine.

Jamais l'inquiétude, même pour une bonne fin, ne vient de Dieu.

Ne cessons pas de marcher, et nous arriverons.

Qui ne désire que Dieu, est riche et content ; il n'a besoin de rien, et il se rit du monde.

Rien ne peut suffire à qui Dieu ne suffit pas. Dieu seul, et rien de plus.

Il faut surmonter tout pour gagner tout.

Pieuses réflexions pour s'exciter à l'amour de Dieu et à la dévotion envers Marie.

Dieu est un abîme de grâces, de biens et de perfections.

Dieu est infini, Dieu est éternel, Dieu est immense, Dieu est immuable.

Dieu est puissant, Dieu est sage, Dieu est prévoyant, Dieu est juste.

Dieu est miséricordieux, Dieu est saint, Dieu est beau, Dieu est resplendissant, Dieu est riche, Dieu est tout. Et par conséquent il est digne d'amour, et de quel amour !

Dieu est infini, il donne à tout le monde, et il ne reçoit de personne. Tout ce que nous avons, nous le tenons de Dieu ; mais Dieu ne tient rien de nous. *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges*. (*Psal.* XV.)

Dieu est éternel ; il a toujours été et sera toujours. Nous comptons les années et les jours de notre existence ; mais Dieu n'a pas de commencement et n'aura pas de fin. *Tu enim ipse es, et anni tui non deficient*. (*Psal.* CI.)

Dieu est immense et essentiellement présent en tout lieu ; nous ne pouvons être en plusieurs endroits à la fois ; mais Dieu est partout, dans le ciel, sur la terre, dans la mer, dans les abîmes, en nous et en dehors de nous. *Quo ibo a spiritu tuo, et quo a facie tua fugiam? Si ascendero in cœlum, tu illic es, et si descendero in infernum, ades*. (*Psal.* CXXXVIII.)

Dieu est immuable, et tout ce qu'il a voulu dès l'éternité, il le veut et le voudra toujours. *Ego Dominus, et non mutor* (*Mal.* III. 6).

Dieu est puissant, et toute puissance des créatures auprès de celle de Dieu n'est que faiblesse.

Dieu est sage, et toute sagesse des créatures auprès de celle de Dieu n'est qu'ignorance.

Dieu est prévoyant, et toute prévoyance des créatures auprès de celle de Dieu n'est que risée.

Dieu est juste, et toute justice des créatures est défectueuse,

comparée à celle de Dieu. *Et in Angelis suis reperit pravitatem.* (*Job.* IV. 18.)

Dieu est miséricordieux, et toute clémence des créatures, comparée à celle de Dieu, est imparfaite.

Dieu est saint, et toute sainteté des créatures, quoique poussée même jusqu'à l'héroïsme, si on la compare à celle de Dieu, est infiniment défectueuse. *Nemo bonus nisi solus Deus* (*Luc.* XVIII. 19).

Dieu est beau, et combien ne l'est-il pas? Et toute beauté des créatures auprès de celle de Dieu n'est que laideur.

Dieu est resplendissant, et toute splendeur des créatures, du soleil lui-même, comparée à celle de Dieu, n'est que ténèbres.

Dieu est riche, et toute richesse des créatures comparée à celle de Dieu n'est que pauvreté.

Dieu est tout, et toute créature, quelque sublime, quelque élevée, quelque admirable qu'on la suppose, en un mot, toutes les créatures ensemble ne sont rien auprès de Dieu. *Omnes tanquam nihilum ante te.* (*Ps.* XXXVIII, 6). Et par conséquent il est digne d'amour, et de quel amour !

Ah ! Dieu est si digne d'amour, que tous les Anges et les Saints du Paradis ne font et ne feront jamais autre chose dans le ciel, pendant toute l'éternité, qu'aimer Dieu, et cet amour qu'ils ont pour leur Dieu est ce qui les rend et les rendra toujours heureux.

Ah ! Dieu est si digne d'amour, que c'est une nécessité pour lui-même de s'aimer infiniment, et dans ce même amour si nécessaire et si doux, que Dieu se porte à lui-même, consiste sa béatitude : et nous ne l'aimerions pas !

Comment l'aimaient les Saints ?

Saint François Xavier lâchait ses vêtements et se jetait par terre, dans l'impuissance où il se sentait de contenir les élans de son amour pour Dieu.

Saint Stanislas Kostka se découvrait la poitrine et allait se plonger dans l'eau des fontaines.

Saint Philippe de Néri eut le cœur sensiblement dilaté par l'amour divin.

Saint François de Sales disait que, s'il savait qu'il y eût dans son cœur une seule fibre qui ne fût pas embrasée de l'amour divin, il voudrait se l'arracher sur-le-champ et la jeter bien loin de lui.

Sainte Catherine de Sienne, Sainte Thérèse, Sainte Madeleine de Pazzi et autres Saintes, tombaient souvent dans des états violents, et étaient transportées hors d'elles-mêmes par l'impétuosité de l'amour divin. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, non contente d'aimer Dieu aussi ardemment, criait de fois à autre, en parcourant son monastère : *L'amour n'est pas aimé, l'amour n'est pas aimé !* Et nous, nous ne l'aimerions pas !

Savez-vous pourquoi nous ne l'aimons pas ? c'est que nous le connaissons peu ; les Saints, qui le connaissaient mieux que nous, l'aimaient ainsi. Efforçons-nous donc de le connaître davantage. Méditons de temps en temps ses divins attributs, ses divines perfections ; repassons-les de temps en temps, comme je vous le propose dans cet ouvrage, et l'amour divin s'allumera aussi dans nos cœurs.

C'est une grande condescendance de la part de Dieu que de permettre que nous l'aimions, nous, ses viles créatures ; c'est aussi le plus doux de ses préceptes.

En donnant ses lois à Moïse sur la cime du mont Sinaï (*Deut.* VI.), Dieu intima ce commandement avant tous les autres : *Diliges Dominum Deum tuum*, tu aimeras le Seigneur ton Dieu ; *ex toto corde tuo*, de tout ton cœur ; *ex tota anima tua*, de toute ton âme ; *ex tota fortitudine tua*, de toutes tes forces, et il lui ordonna de commencer par graver profondément ces paroles dans son cœur : *Eruntque verba hæc in corde tuo*, pour qu'ensuite il les promulguât avec chaleur aux enfants d'Israël : *Et narrabis ea filiis Israel.* Aimons-le donc ainsi, car il le mérite ; accomplissons aussi parfaitement que possible ce précepte si important et si doux, qui est en résumé le plus grand et le premier de toute la loi. *Hoc est maximum et pri-*

mum mandatum. (*Matt.* XXII. 38.) Vivons en accomplissant ce précepte, mourons en l'accomplissant de même.

Signes certains pour reconnaître si l'amour de Dieu est en nous.

L'amour divin est comparé au feu dans l'Ecriture. Pour nous apprendre qu'il était venu sur la terre pour y apporter l'amour divin, Jésus-Christ s'exprime en ces termes : Je suis venu sur la terre pour y apporter le feu. *Ignem veni mittere in terram.* (Luc. XII. 49). Et Dieu même, dans l'Apocalypse (III. 13) dit à une âme de se pourvoir d'or éprouvé au feu : *Suadeo tibi*, je te conseille, *emere aurum ignitum*, de te pourvoir d'or éprouvé au feu, c'est-à-dire du saint amour.

Or le feu a deux propriétés : l'une, de résister à ce qui lui est contraire c'est-à-dire aux vents, et, au lieu de s'éteindre à leur souffle, d'en redoubler de violence ; l'autre, d'être actif : s'il est feu, il faut qu'il agisse. Voilà donc deux signes certains pour reconnaître en nous l'amour divin : *Les œuvres et la patience.* Travaillons-nous toujours pour notre Dieu ? Cherchons-nous du moins par une bonne intention à faire sa volonté en toutes choses, et à lui être agréables ! souffrons-nous volontiers pour lui toutes les adversités, la pauvreté, les tribulations, les maladies, et le reste ? Toutes ces choses, au lieu de nous éloigner de lui, ont-elles pour effet de nous attacher plus étroitement à lui ? nous avons le saint amour de Dieu ; notre amour est un feu qui agit, et qui résiste aux obstacles qu'il rencontre ; s'il ne fait tout cela, ce n'est plus un amour véritable, c'est un amour faux, c'est un amour du bout des lèvres, ce n'est pas un amour qui parte du cœur. C'est contre ce désordre que nous prémunit saint Jean, quand il dit dans son épître (I. Joan, III, 18) : *Filioli mei* (quelle douce expression ; *mes petits enfants* !) *non diligamus verbo, neque lingua*, n'aimons pas en paroles, ou du bout de la langue, *sed opere et veritate*, mais en œuvres et en vérité.

Si non operatur, dit saint Grégoire (Hom. in Evang.), si l'amour n'agit pas, *amor non est*, ce n'est pas de l'amour. Et

Jésus-Christ (*Joan*. XIV, 21.) *Qui habet mandata mea et servat ea*, celui qui garde mes commandements et les observe avec exactitude, *ille est qui diligit me*, c'est celui-là qui m'aime véritablement. Saint Augustin dit aussi : *Omnia sæva et immania*, toutes les choses les plus répugnantes et les plus pénibles, *prorsus facilia et prope nulla efficit amor*, l'amour les rend faciles et douces.

Si nous agissons toujours suivant les préceptes de Dieu, si nous obéissons à ses commandements, si nous les observons avec exactitude, ainsi que ceux de la sainte Eglise, si nous remplissons les devoirs de notre état, si nous supportons avec courage et même avec joie, pour l'amour du Seigneur, les adversités et les peines, nous avons l'amour de Dieu. Notre amour est un feu qui agit, qui surmonte les obstacles ; mais s'il n'a pas ces conditions, il n'est pas véritable, il est faux, c'est un amour de bouche, et non de cœur. *Filioli mei, non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate*. Venons-en à la pratique.

Il se présente une occasion de faire un grand profit, mais injuste ; il se présente l'occasion de prendre un plaisir, mais ce plaisir est illicite. Les devoirs de votre état vous fatiguent, les travaux de votre emploi vous ennuient ; et vous, pour votre Dieu, vous abandonnez ce profit, vous renoncez à ce plaisir, vous vous faites violence : je vous le dis, vous avez l'amour de Dieu. Votre amour est un feu qui agit ; s'il n'agissait pas, votre amour ne serait pas véritable ; il serait faux, ce serait un amour de bouche, et non de cœur *Filioli mei, non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate*.

Etes-vous frappé de quelque malheur imprévu ? vous suscite-t-on un procès d'où dépend votre fortune ? perdez-vous tout à coup une personne qui était votre seule espérance, votre plus ferme appui ? si vous offrez toute votre douleur à Dieu, si vous supportez toutes ces disgrâces avec allégresse de cœur, vous avez l'amour de Dieu ; votre amour est un feu qui résiste à tout. S'il en est autrement, votre amour pour Dieu ne sera pas un amour véritable, mais un amour faux, un

amour de bouche, et non de cœur. *Filioli mei, non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.*

Oh! comme il est bien vrai que la souffrance supportée avec courage est un signe plus sûr que l'action elle-même de votre amour pour Dieu! Par l'action, celui qui aime s'emploie à la vérité pour la personne qu'il aime, et c'est signe qu'il l'aime; mais dans la souffrance on s'oublie soi-même pour la personne qu'on aime, et par conséquent c'est un signe qu'on l'aime davantage.

C'est à ce signe en particulier que Dieu a voulu reconnaître combien Job l'aimait véritablement.

Le saint homme Job fut assurément un grand ami de Dieu; mais quand montra-t-il véritablement son amour? était-ce lorsqu'il se voyait entouré de ses nombreux enfants, lorsqu'il nageait dans l'abondance de toutes sortes de biens, lorsqu'il jouissait d'une parfaite santé? Oui sans doute, il le faisait voir alors aussi, puisque dès lors il reconnaissait qu'il avait tout reçu de Dieu, qu'il lui en rendait grâces, qu'il lui offrait des sacrifices, et qu'il s'appliquait à ses devoirs en donnant de sages avis à ses enfants, et en priant continuellement pour eux afin qu'ils n'offensassent jamais Dieu par leurs péchés: *Ne forte peccaverint filii mei* (*Job*. I.) Mais le moment où il montra toute la grandeur de son amour pour Dieu, c'est lorsque Dieu, pour le mettre à l'épreuve, le dépouilla en un instant de tous ses biens, fit mourir en un même jour tous ses enfants, le priva de sa santé, l'étendit sur le fumier et le couvrit de plaies qu'il était réduit à racler avec un têt de pot cassé; dans toutes ces affreuses misères, dans toutes ces douleurs inouïes, Job ne faisait autre chose que de répéter sans cesse avec une patience invincible et on ne peut plus remarquable: *Le Seigneur m'avait donné tous ces biens, le Seigneur me les a ravis. Dominus dedit, Dominus abstulit.* Tout est arrivé comme Dieu l'a voulu, *sicut Domino placuit, ita factum est.* Que son saint nom soit béni! *sit nomen Domini benedictum!* (Ibid.)

Mais pourquoi citer Job? Jésus-Christ lui-même, en allant à la mort, dit aux apôtres: (Jean. XIV. 31.) Chers disci-

ples : Afin que le monde connaisse combien j'aime mon père, allons ! *ut cognoscat mundus, quia diligo patrem, surgite, eamus.* Voilà le signe le plus certain, le plus incontestable de l'amour divin : la patience, la patience ! souffrir volontiers pour Dieu tous les maux.

Nous avons ensuite à citer sur ce point les paroles et les exemples des Saints.

Sainte Thérèse disait : *Souffrir ou mourir !* Sainte Madeleine de Pazzi : *Souffrir et ne pas mourir !* et saint Jean de la Croix : *Souffrir et se taire !*

Les saints martyrs défiaient les bourreaux qui les tourmentaient et les bêtes féroces dont ils étaient dévorés.

Sainte Lidwine souffrit avec joie une douloureuse maladie de 33 ans.

Sainte Françoise Romaine souffrit tranquillement l'injuste exil de son mari, et la confiscation de tous ses biens, et saint Jean de la Croix, neuf mois d'une dure prison et mille autres chagrins et incommodités.

Voilà le signe le plus certain, le plus incontestable d'un véritable amour pour Dieu, la patience ! la patience ! tout souffrir volontiers pour lui.

Heureux celui qui possède ces deux signes certains, les œuvres et la patience, travailler et souffrir pour son Dieu ; à ces marques, il pourra reconnaître en lui-même un véritable amour pour le Seigneur.

Tout l'or du monde auprès d'une seule étincelle de l'amour divin, n'est qu'un grain de sable imperceptible. (*Sap.* VII, 9.) *Omne aurum in comparatione illius arena est exigua ;* toutes les richesses du monde auprès d'une étincelle d'amour divin, ne sont pas plus qu'un rien. Ainsi s'exprime l'Ecriture : (*Sap.* VII, 8). *Divitias nihil esse duxi in comparatione illius.*

Mais que dis-je tout l'or du monde et toutes les richesses du monde ? Tous les dons les plus précieux, même surnaturels, ne comptent pour rien sans l'amour de Dieu. Ainsi parle le saint apôtre Paul (I. *Cor* XIII.) qui avait tant d'amour divin et qui en connaissait si bien le prix.

Si j'avais, disait-il, le don de toutes les langues, si je parlais toutes les langues des hommes et même le langage merveilleux que tiennent entre eux les Anges; *si linguis hominum loquar et angelorum :* mais qu'avec cela je n'eusse pas le saint amour de Dieu, *Caritatem autem non habeam*, je ne serais plus qu'un instrument qui ne rend que des sons discordants : *Factus sum velut æs sonans aut cymbalum tinniens.*

Si j'avais au plus haut degré le don de prophétie, et si je pénétrais profondément dans les mystères les plus profonds. *Si habuero prophetiam et noverim mysteria omnia;* si j'avais le don de toutes les sciences, et un don de foi si puissant que je pusse transporter les montagnes d'un lieu à l'autre : *Si habuero omnem scientiam et omnem fidem, ita ut montes transferam* ; mais que je n'eusse pas le saint amour de Dieu, *caritatem autem non habeam*, je ne serais rien, *nihil sum.*

Cette belle vertu de la charité, ou de l'amour de Dieu, est la reine des autres vertus ; elle règne et règnera éternellement.

La foi après la mort aura sa récompense, parce qu'elle procurera l'avantage de voir ce qu'on aura cru ; mais la vertu de la foi n'aura plus lieu dans le Paradis.

L'espérance après la mort aura sa récompense, parce qu'on possédera ce qu'on aura espéré ; mais la vertu de l'espérance n'aura plus lieu dans le Paradis.

La charité, l'amour pour Dieu, aura sa récompense après la mort, et régnera éternellement, parce qu'avec un immense bonheur, on continuera d'aimer éternellement ce Dieu qu'on aura aimé sur la terre.

Heureux par conséquent, bienheureux celui qui à ces deux signes certains, les œuvres et la patience, agir et souffrir volontiers pour son Dieu, pourra reconnaître en lui-même le véritable et saint amour de Dieu !

Aimons, aimons donc notre Dieu, aimons-le tous de la manière indiquée ci-dessus. Dans toutes nos actions, ayons toujours Dieu devant les yeux, et suivons toujours sa sainte volonté et son bon plaisir. Supportons non-seulement avec ré-

signation, mais avec joie tout ce qui contrarie notre amour-propre et notre sensibilité naturelle. Dieu ne nous a créés et mis au monde que pour ce seul et unique but d'aimer Dieu.

Mettons donc tous nos soins, faisons tous nos efforts pour ne tendre en ce monde qu'à cette seule et unique fin.

Ne faisons compte que de l'amour de Dieu; ne demandons avec instance au Seigneur que son saint amour, *Amorem tui solum*. Votre seul amour, Seigneur (devons-nous dire tous et souvent,) nous ne demandons de vous que votre amour et votre sainte grâce, *amorem tui solum cum gratia tua mihi dones*, et je suis assez riche, *et dives sum satis;* je ne vous demande rien de plus, *nec aliud quidpiam ultra posco*, comme disait souvent le grand saint Ignace, qui était si embrasé de l'amour divin.

Actes abrégés d'un parfait amour envers Dieu, à répéter souvent.

Mon Dieu, je vous aime par-dessus toutes choses et en toutes choses; je vous aime de tout mon cœur, parce que vous le méritez infiniment.

DOUZE ORAISONS JACULATOIRES

Pour chacune des douze grandes solennités de l'année, sept de Notre-Seigneur et cinq de la sainte Vierge : On peut les dire aussi en tout autre temps et dans les autres jours de l'année, suivant la dévotion de chacun.

POUR LES SOLENNITÉS DE NOTRE-SEIGNEUR.

Pour Noël.

Naissez, ô mon Jésus! naissez dans mon cœur.

Pour la Circoncision.

Que votre nom, ô Jésus, soit ma joie!

Pour l'Ephiphanie.

O Jésus, je vous adore et vous aime avec les Mages !

Pour Pâques.

Mon Jésus ! souffrir avec vous, et ensuite être heureux dans la gloire, avec vous !

Pour l'Ascension.

Emportez mon cœur avec vous dans le ciel !

Pour la Pentecôte.

Esprit saint, donnez-moi lumières, ferveur et persévérance.

Pour la Fête-Dieu.

Jésus notre aliment, Jésus notre douceur, Jésus notre joie !

POUR LES SOLENNITÉS DE LA SAINTE VIERGE.

Pour l'Immaculée Conception.

Vierge sainte et sans tache, Vierge pleine de grâce dès le premier instant de votre existence, obtenez que je sois sans tache et plein de grâce au dernier moment de ma vie.

Pour la Nativité de la Sainte Vierge.

Vierge très-sainte, votre naissance fut sainte ; faites que ma mort le soit aussi !

Pour l'Annonciation.

Vous fûtes élevée, ô Vierge très-sainte ! à l'être sublime de Mère de Dieu ; obtenez de lui que je lui sois toujours fidèle dans son service !

Pour la Purification.

Vierge très-sainte, plus pure que les Anges après votre enfantement, puissé-je être pur au moins après avoir péché !

Pour l'Assomption.

Verge très-sainte, vous êtes morte d'un acte de pur amour ; puissé-je mourir du moins avec contrition !

Soyons tous dévots, tous dévots à la Sainte Vierge ; après Dieu la Sainte Vierge.

Heureux tout chrétien, qui a la Sainte Vierge pour appui ! malheur à tout chrétien, qui n'a pas pour lui la Sainte Vierge !

La Sainte Vierge peut tout auprès de Dieu, parce qu'elle est vraiment sa mère, et qu'il l'aime tant ! Elle est tout entière portée pour nous, parce qu'elle est véritablement aussi notre mère, tant elle nous aime.

Appliquons-nous par conséquent à gagner de plus en plus son affection pour nous, en redoublant toujours de dévotion pour elle.

A chaque jour un rosaire ; pour elle chaque samedi un jeûne.

A chacune de ses principales fêtes une neuvaine et un jeûne.

A chacune de ses moindres fêtes, les dévotions en son honneur ; et en tous nos besoins, dans tout ce qui nous arrive, ayons recours à elle, confiance en elle, et par elle nous aurons sécurité pendant la vie, sécurité à l'heure de la mort, sécurité pendant toute l'éternité.

Il ne saurait en être autrement, car savez-vous comment se passent les choses dans le ciel ? La Sainte Vierge se place en présence de son fils : *Mater stat ante filium*, et elle lui montre son sein où il resta enfermé pendant neuf mois, et ses mamelles sacrées auxquelles tant de temps il colla ses lèvres.

Son fils se place à son tour en présence de son père tout-puissant : *Filius stat ante patrem*, et lui montre son côté ouvert et les sacrées plaies qu'il reçut pour nous, *et ostendit patri latus et vulnera*. A la vue des doux gages de l'amour de son fils, Dieu ne peut lui rien refuser ; et nous obtenons tout, *Ibi nulla poterit esse repulsio, ubi sunt tot amoris insignia*. Ainsi nous parle saint Bernard, le dévot serviteur de la très-sainte Vierge.

Mais comme la très sainte Vierge, outre qu'elle est la véritable Mère de Dieu, est en même temps la Mère du bel amour, *mater pulchræ dilectionis*, qu'elle daigne donc nous obtenir ce saint amour, et que, par son entremise, Dieu veuille bien remplir nos cœurs de ce feu divin ! *Ignem sui amoris accendat Deus in cordibus nostris !*

Vive Jésus notre amour, et Marie notre espérance !

FIN DU TOME QUATORZIÈME DES ŒUVRES, QUATRIÈME DE LA PARTIE ASCÉTIQUE.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE QUATORZIÈME VOLUME DES ŒUVRES, QUATRIÈME DE LA PARTIE ASCÉTIQUE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU QUATORZIÈME VOLUME DES ŒUVRES, QUATRIÈME DE LA PARTIE ASCÉTIQUE.

Saint-Amand (Cher). — DESTENAY, Imprimeur breveté.